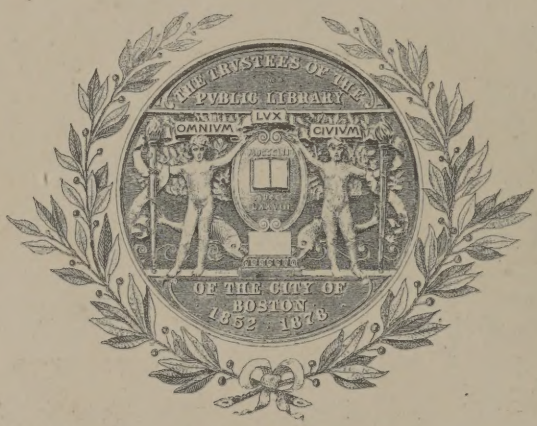
№ 2220Q 56



GIVEN BY

Phillips Fund

LE JOUR DE L'AN

ET LES ÉTRENNES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

ANGLETERRE. — Fête de Christmas au collège royal d'Oxford. Présentation traditionnelle de la hure de sanglier.

EUGÈNE MULLER

LE JOUR DE L'AN

ET LES ÉTRENNES

HISTOIRE DES FÊTES ET COUTUMES DE LA NOUVELLE ANNÉE

CHEZ TOUS LES PEUPLES DANS TOUS LES TEMPS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES

D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES ANCIENS ET MODERNES

PAR LES MEILLEURS ARTISTES

DES DIVERS PAYS ET DES DIVERSES ÉPOQUES

X
22206.56

PARIS

MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR

13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

Tous droits réservés

PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON

3269

Phi
295,811,
July 5, 1881

AVANT-PROPOS

Vous qui souhaitez la bonne année, et vous à qui on la souhaite ; vous qui éprouvez tant de joie à recevoir des étrennes, et vous qui êtes heureux d'en donner, venez ; nous n'allons rien moins accomplir qu'une excursion à travers tous les siècles et toutes les nations, pour découvrir les précédents, les origines de ces traditions, et pour les voir se transformer, aux diverses époques, sur les divers points du monde.

Ici évoquant les plus lointains souvenirs, là interrogeant des réalités encore bien vivantes, nous ferons, j'imagine, un voyage qui ne manquera ni d'imprévu, ni de pittoresque.

Et, certainement, ces familiales coutumes, dont vous êtes les fidèles, les fervents, ne pourront que vous sembler plus respectables, plus aimables, quand vous les aurez vues établies depuis si longtemps, en tant de lieux, sous des aspects tour à tour si imposants ou si fantaisistes.

Mettons-nous donc en route sans retard, car notre pérégrination sera longue... et laissez-moi espérer que vous ne direz pas : trop longue.

LE JOUR DE L'AN ET LES ÉTRENNES

CHEZ LES PEUPLES DE L'EXTRÊME ANTIQUITÉ

ous voici tout d'abord en face d'une immense période où, dans un monde dont nous n'avons plus que de partiels souvenirs, se trouvent les sources évidentes, mais incertaines, de toutes les idées mystiques qui, pendant une longue suite de siècles, ont bercé, dirigé, soutenu, abusé ou opprimé l'espèce humaine.

L'histoire de beaucoup de nations, qui alors occupaient les diverses régions de la terre, est complètement ensevelie dans les ombres du passé. De quelques-unes il ne nous reste que des noms joints à de vagues données ; de quelques autres des monuments subsistent, que la science moderne interroge, et qui, après plusieurs milliers d'années de silence, consentent à révéler certains de leurs mystères.

Or, du rapprochement de tous les textes épars, de l'examen attentif de tous les monuments, il résulte que, pour la généralité de ces peuples, le Soleil était la divinité première et souveraine.

Appelé de différents noms, symbolisé de maintes façons, cette source de lumière, de chaleur, cet astre, dont les révolutions apparentes marquent le retour et la succession des saisons, était partout adoré comme principe suprême du temps, comme dispensateur de la vie, de la fécondité.

C'était donc particulièrement en son honneur, ou pour célébrer son alliance avec la Terre, — généralement divinisée aussi comme épouse du

Soleil, — qu'avaient lieu, chez ces anciens peuples, les fêtes, les cérémonies se rattachant à la nouvelle année.

Ainsi se présente à nous la première, cette fameuse légende d'Isis et d'Osiris, en laquelle se résume l'imposante et mystérieuse mythologie de la vieille Egypte.

Isis et Osiris sont nés, frère et sœur, d'une déesse primitive dans laquelle, plus tard, les Grecs et les Romains ont voulu reconnaître leur Rhéa, épouse de Saturne. Ils sont unis dès leur naissance de la plus étroite affection, et ils se marient.

Osiris étant devenu roi d'Egypte s'applique à civiliser ses sujets[1], il leur donne des lois, il leur apprend à honorer les dieux ; il leur montre à cultiver la terre, à en perfectionner les fruits ; il les retire ainsi de la vie misérable où ils étaient auparavant.

Cela fait, comme la bienfaisance est sa vertu principale, et comme il est pris d'un vif amour de la gloire, il rassemble une grande armée, avec le dessein de parcourir la terre, non pour la conquérir, mais pour y répandre en tous lieux ses découvertes, et notamment l'usage du blé et du vin.

Il part, laissant à sa femme Isis l'administration du royaume, et partout où il se présente, il est accueilli avec transport, comme apportant le secret de l'heureuse existence.

Il va, construisant des villes, faisant périr les tyrans, toujours trouvant de nouvelles inventions pour le bonheur des hommes ; puis, il revient chez son peuple, qui salue joyeux son retour, et sur lequel il se dispose à régner encore par la justice et la douceur.

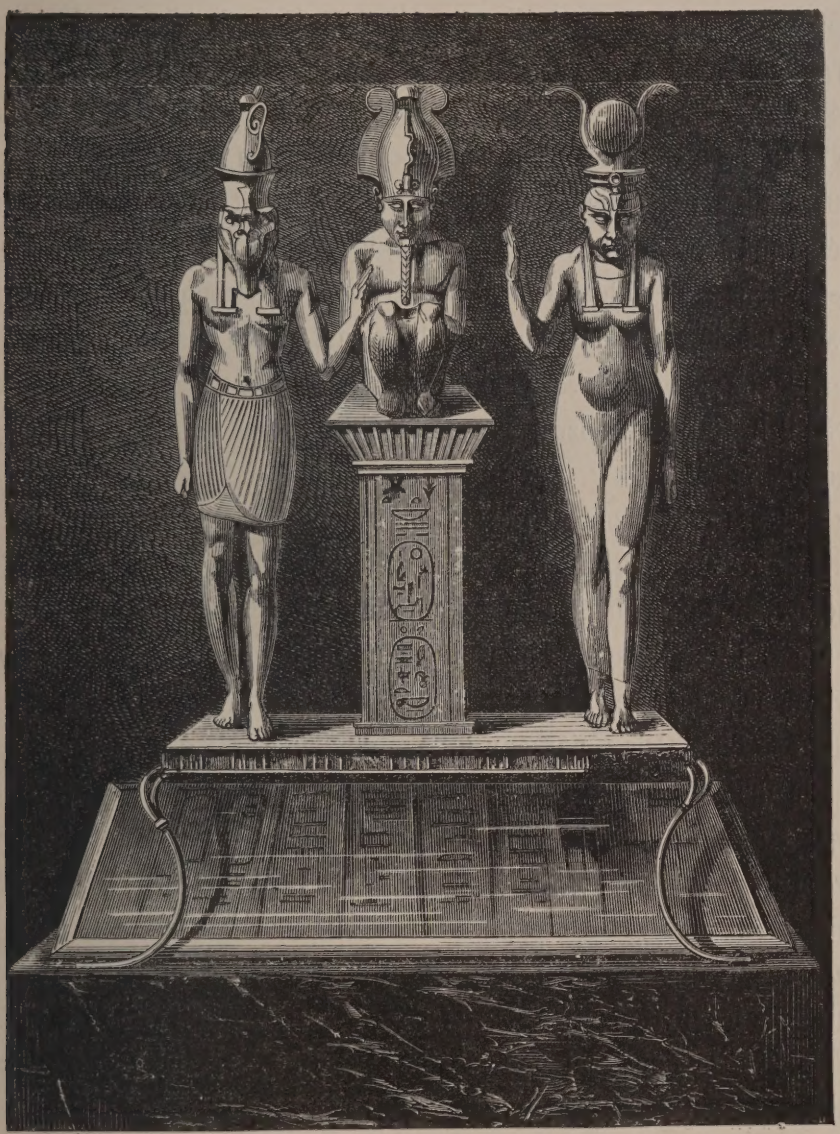
Mais Osiris a pour frère le jaloux et méchant Typhon, qui n'aspire qu'à le détrôner.

Pendant l'absence d'Osiris, Typhon n'a rien osé ni pu tenter, car Isis administrait le royaume avec autant de fermeté que de vigilance. Mais Osiris de retour, le mauvais frère conspire sa mort. Typhon a soixante-douze complices ; il est secondé par une reine d'Ethiopie.

Ayant invité le roi son frère à un grand festin, il fait apporter dans la

[1] Cette même idée d'un civilisateur, d'un initiateur aux arts utiles, se retrouve dans presque toutes les mythologies, comme caractéristique de la première apothéose. — Voir plus loin au chapitre des Grecs, l'histoire de Bacchus.

salle un coffre qui a été fabriqué à la mesure exacte d'Osiris. Tous les convives admirent la richesse de travail de ce coffre. Typhon dit en riant qu'il en fera présent à celui d'entre eux qui, s'y étant couché, se trouvera



Isis, Osiris et Horus, d'après un groupe en or du musée Egyptien du Louvre.

être justement de la même grandeur. Tous essaient donc de s'y mettre. Osiris y entre à son tour. Aussitôt les conjurés se précipitent, ferment le couvercle, le clouent, font couler sur les jointures du plomb fondu, pour qu'elles soient

hermétiquement closes ; après quoi ils vont jeter le coffre au Nil, qui le roule jusqu'à la mer.

A la nouvelle de ce crime, Isis, désolée, coupe ses cheveux et se met à la recherche du coffre qui renferme les restes de son époux. Elle apprend, par une révélation céleste, que la mer l'a déposé près de Byblos, en Phénicie, à côté d'un buisson, qui est aussitôt devenu un arbre magnifique.

Elle se rend donc à Byblos, où la précieuse épave lui est remise par le roi de la contrée, qui l'avait fait transporter dans son palais.

Mettant sur un vaisseau la chère dépouille, elle fait voile pour l'Égypte, où elle débarque bientôt. Comme il lui tarde alors de revoir Horus, son fils, qui est élevé dans une ville de la Basse-Égypte, elle cache, pour se rendre auprès de lui, le coffre dans un lieu éloigné de la vue des hommes.

Cependant Typhon, chassant par là, le découvre ; et, reconnaissant le corps d'Osiris, il le coupe en seize morceaux, qu'il disperse de côté et d'autre, sur une grande étendue.

Isis revient ; et ne trouvant plus le corps de son mari, elle entreprend d'en rechercher les morceaux. A mesure qu'elle en trouve un, elle érige, pour l'inhumer, un tombeau ou temple, autour duquel ses sujets bâtissent une ville. Ce qui fait qu'en Égypte on comptait seize tombeaux ou temples d'Osiris dans autant de cités magnifiques.

Horus, le fils d'Osiris, parvenu à l'âge d'homme, n'a d'autre désir que de venger la mort de son père, qui, d'ailleurs, lui est apparu et lui a communiqué son esprit. Il poursuit, il attaque Typhon, dont il est enfin vainqueur, et il règne sagement, glorieusement sur les peuples.

Telle est, résumée, l'histoire purement allégorique qui faisait le fond de la religion égyptienne.

Pour tous les mythologues, Osiris est à la fois le Soleil et le Nil, c'est-à-dire l'eau et la chaleur, qui sont les deux principes fécondants, sans lesquels la Terre resterait improductive. Isis est cette même Terre, que fertilisent le Soleil et le Nil, et qui, Osiris mort, se désole en s'efforçant de le retrouver.

Horus, fils d'Isis et d'Osiris, représente les produits de la Terre et du Soleil. Il est la personne complémentaire d'une Trinité bienfaisante, et il symbolise l'année rustique, comme Osiris symbolise l'année solaire.

Typhon est le dieu, le principe du mal, personnifiant le désert, le sable

stérile où vont se perdre les eaux du fleuve; la reine d'Éthiopie, qui lui vient en aide pour faire périr Osiris, est le vent brûlant du Midi qui dessèche le Nil. La mort d'Osiris est la victoire temporaire remportée par la chaleur sur la saison humide.

Les nombreux morceaux que fait Typhon du corps de son frère sont les divers bras du fleuve qui va se perdre dans la mer. Quand on voit les jours

Typhon, génie du mal, d'après une sculpture du grand temple d'Ombos.

se raccourcir, la Terre (Isis) est en deuil. Il semble que Typhon va devenir tout-puissant; mais Osiris (le Soleil) est retrouvé, il ressuscite, pour ainsi dire, dans Horus, qui non seulement console les hommes de l'absence de leur roi, mais qui encore a raison du mauvais génie et ramène la belle, la fertile saison.

A chacun des évènements de cette histoire était assignée une date marquant sa liaison avec les phénomènes solaires, dont ils étaient les symboles,

et qui divisaient l'année en *trois* saisons[1] et en douze mois de trente jours chacun — avec adjonction de cinq jours supplémentaires.

A Philé, près de l'un des tombeaux ou temples d'Osiris, se voyaient trois cent soixante vases que les prêtres remplissaient successivement de lait. A Acanthus, les prêtres versaient également chaque jour l'eau du Nil de trois cent soixante urnes dans un tonneau, rite symbolique du rapport que les idées religieuses établissaient entre le Nil et le Soleil.

Etant donné que les diverses périodes solaires correspondaient successivement à l'idée de mort et de résurrection d'Osiris, à la fois Soleil et fleuve, il y avait, dans les fêtes égyptiennes, alternance de deuil et d'allégresse : deuil quand le soleil s'éloignait, ou quand les vents du désert tendaient à dessécher la terre; allégresse quand l'astre bienfaisant remontait au Ciel, ou quand le Nil s'apprêtait à déborder pour répandre la fraîcheur et la fertilité sur les campagnes.

Au solstice d'hiver, en effet, nous voyons indiquées des réjouissances pour le retour d'Isis, qui a retrouvé Osiris. Les Égyptiens célébraient alors la naissance d'un second fils des deux époux, auquel ils offraient les prémices des fleurs et des légumes. Là, toutefois, n'était pas pour eux le commencement réel de leur année. Ils l'avaient placé un peu après le solstice d'été, au moment où, pour détruire l'effet stérilisant de Typhon, Osiris (le Nil) allait reprendre son bienfaisant empire, c'est-à-dire lorsque le fleuve donnait les premiers indices de sa crue annuelle[1].

Le premier mois de cette année avait été mis sous le vocable de *Thot* (l'*Hermès* ou le *Mercure* des Grecs), le plus fidèle, le plus sage des amis d'Osiris, qui, en partant pour ses conquêtes, l'avait donné comme principal conseiller et ministre à son épouse Isis.

C'était en ce mois, quelques jours après la pleine lune (qui sans doute voyait le premier mouvement ascensionnel du fleuve), que les Égyptiens célébraient leur *jour de l'an*.

« Ce jour-là, — dit Plutarque, qui seul a mentionné, mais fort brève-

[1] Les Égyptiens avaient, en réalité, une année divisée en trois périodes principales : crue du Nil, temps des cultures et temps de stérilité.

[2] La coutume s'est gardée, dans l'Égypte moderne, de célébrer par une grande fête cet événement, qui est de la plus haute importance pour le pays.

ANCIENS ÉGYPTIENS. — La procession du Jour de l'an, reproduction d'une des sculptures du temple de la déesse Athos à Denderahs (d'apr ès l'ouvrage de Mariette Bey.)

ment, cette célébration, — ils s'offraient mutuellement et mangeaient des figues et du miel, c'est-à-dire tout ce qu'ils connaissaient de plus doux. En s'offrant ces mets et avant de les manger, ils répétaient : « Douce, bienfaisante est la parfaite vérité. » Ce qui équivalait pour eux à tous les souhaits qu'il est possible de formuler, témoignant ainsi qu'ils tenaient la vérité, c'est-à-dire la pureté du cœur comme excellemment agréable aux dieux, qui devaient la récompenser au cours de l'année par le don de toutes les félicités.

Là se bornent, à vrai dire, les détails que les historiens nous ont transmis sur cette fête, qui certainement devait donner lieu à de grandes manifestations d'allégresse, puisqu'elle tombait à la date symbolique du premier effort que faisait le bienfaisant Osiris pour combattre l'influence de l'odieux Typhon, et puisque là était le point de départ de toutes les prospérités de l'année.

Si l'histoire proprement dite, dont le temps a dû anéantir tant de pages précieuses, est pour nous à peu près muette sur ce point, parmi les monuments qui sont restés de cette lointaine et imposante civilisation, et qui nous parlent des croyances, des rites égyptiens, il s'en trouve au moins un qui, témoignant de l'importance de cette célébration, va nous permettre de conclure à la probabilité de son importance populaire.

Au nombre des seize villes qui avaient reçu d'Isis un des fragments du corps de son époux était Dendérah, doublement sainte et sacrée, parce que son temple, en même temps qu'il servait de sépulture partielle aux restes d'Osiris, avait été bâti sur le lieu même où, disait-on, était née Isis, qu'on y adorait spécialement sous le nom d'Hator, — la grande déesse, l'œil du Soleil, — comme la qualifie un calendrier hiéroglyphique tracé autour d'une des portes intérieures du monument[2].

Or, ce calendrier, spécialement consacré à indiquer les principales fêtes célébrées en ce merveilleux sanctuaire d'Isis, nous apprend que le premier jour du mois de Thot, — premier mois de l'année égyptienne, — sous le

[2] Nous empruntons ces renseignements au magnifique ouvrage du très savant égyptologue Aug. Mariette Bey, intitulé : *Dendérah, description générale du grand temple de cette ville*, formant cinq forts volumes in-folio, dont un de texte, et quatre de planches reproduisant, avec une étonnante fidélité, la majeure partie de l'ornementation et des inscriptions hiéroglyphiques du célèbre édifice égyptien.

nom de panégyrie de tous les dieux et déesses qui habitaient le temple conjointement avec Hator, — ou plutôt sous le nom de panégyrie du *commencement de l'an*, — une grande solennité avait lieu. Cette fête tenait une place si essentielle dans le culte de la déesse qu'une partie du temple y était particulièrement consacrée, et formait, en quelque sorte, un petit temple dans le grand.

Pour cette fête du nouvel an, — comme l'indiquent les inscriptions et les nombreux tableaux qui en décrivent ou représentent les cérémonies, — les préparatifs commençaient l'avant-dernier jour du mois de Mésori. Ce jour-là on couvrait de leurs plus magnifiques vêtements les statues des diverses divinités qui devaient assister au cortège de la grande déesse.

Le quatrième jour *épagomène*[1], ou supplémentaire, qui était le jour de la naissance d'Isis-Hator, se passait à vêtir, à orner la déesse pour la grande fête, qui devait surtout consister à la conduire en présence de son divin époux, et à la laisser exposée à ses regards.

Au jour même de la fête, avant le lever du Soleil, un cortège aussi nombreux que somptueux, s'assemblait dans une des chapelles. Des prêtres mettaient à la déesse un voile magnifique par-dessus ses riches habits. D'autres recevaient en offrandes, dans une cour du temple, les membres des victimes immolées en l'honneur d'Hator; puis une procession se formait, où l'on portait la statue, et qui s'engageait dans un escalier conduisant sur l'une des plus hautes terrasses.

Quand on avait atteint ce lieu élevé, le voile était enlevé à la déesse, au moment où paraissait le Soleil, qui, de ses premiers rayons, frappait la divine image.

Quand le Soleil (Osiris) avait bien regardé son épouse, la procession, qui pour redescendre prenait un autre escalier, sortait du temple par la grande

[1] Nous avons dit plus haut que les Égyptiens, pour compléter leur année, ajoutaient cinq jours aux trois cent soixante que donnaient leurs douze mois de trente jours. Plutarque, dans son traité d'*Isis et Osiris*, donne une singulière origine à ces jours-là. — Rhéa, dit-il, devant devenir mère, le dieu du Jour prononça contre elle une imprécation, pour qu'elle ne pût mettre ses enfants au monde en aucun mois ni en aucun jour de l'année. Mercure, qui voulait obliger cette déesse, et qui était, comme on sait, passé maître en tricheries, s'en alla jouer aux dés avec la Lune, à laquelle il gagna la soixante-dixième partie de ses clartés, dont il fit cinq jours, qu'il ajouta à l'année, — d'où leur nom d'*épagomènes* (ajoutés), et pendant lesquels purent naître les enfants de Rhéa. Osiris naquit le premier jour, Thyphon le troisième, Isis le quatrième.

porte de la façade, et faisait faire le tour de l'enceinte à la statue, que l'on montrait alors aux invités, qui l'attendaient pour l'adorer.

La déesse rentrait ensuite, pour aller reprendre sa place dans la chambre qu'elle avait coutume d'occuper.

Le roi offrant les fruits de la terre à la Déesse Hathor, à l'occasion de la nouvelle année, reproduction d'une sculpture du temple de Dendérah (d'après l'ouvrage de Mariette Bey.)

Ce que pouvait être la pompe de ce cortège, qui, après avoir suivi les longs corridors, les sombres escaliers, allait dérouler sa magnificence en présence de la foule recueillie, inondant les jardins dont la sainte demeure d'Hator

était entourée, les murailles du temple l'attestent hautement; car la solennelle procession du *jour de l'an* s'y trouve quatre fois répétée.

Si donc dans ce temple de Dendérah, les fêtes de la nouvelle année donnaient lieu au déploiement d'un semblable appareil, saurions-nous admettre que dans la populeuse cité qui entourait le sanctuaire, la solennité religieuse n'eût pas une contre-partie purement civile ou profane.

Monument phénicien de Baal, Dieu de la lumière et de la fécondité, d'après Gesenius.

Etant donné que tant de personnes avaient pris part — comme acteurs ou spectateurs — à la cérémonie anniversaire de la naissance d'Isis et du retour d'Osiris, pouvait-il se faire que la population se fût mêlée à cette commémoration, d'un caractère évidemment propitiatoire, sans qu'elle se livrât ensuite aux réjouissances, qui partout suivent les cérémonies de ce genre.

Ces choses douces que — au dire de Plutarque — on s'offrait, et qu'on

mangeait, en répétant la formule que nous connaissons, ne nous sont-elles pas comme un indice obligatoire de festin. Nul doute en effet que la journée commencée par une célébration de rites, au cours desquels le vin — on le sait — avait coulé en pieuses libations, devait forcément amener des manifestations d'autre nature... Mais respectons, en le regrettant, le silence de l'histoire.

Astarté, la déesse de Syrie, d'après une cornaline antique.

Pendant que, sous les noms d'Isis et d'Osiris, l'Égypte symbolisait dans ses adorations, le Soleil, le Nil et la Terre, dans les principales régions de l'Asie occidentale, l'astre du jour se trouvait personnifié par un mythe où les Grecs voulurent plus tard reconnaître leur Hercule, et qui, en Lydie, en Phénicie s'appelait *Baal*.

Père de la lumière et source de toute fertilité, ce dieu était, selon la tradition, constamment en lutte avec un esprit des tènèbres, et avec les diverses constellations, qui, à un moment de l'année, semblaient devoir l'emporter sur lui, mais qui toujours succombait sous ses efforts.

A côté de Baal, et associée à sa gloire comme Isis à celle d'Osiris, se plaçait la grande Astarté, dite aussi déesse de Syrie, Junon ou Vénus de Carthage, principe de la nature fécondée, reine des cieux et de la terre.

Ces divinités étaient principalement honorées — et cela explique comment il est souvent question de Baal dans la Bible — chez les Tyriens, qui, on le

sait, navigateurs aventureux, commerçants habiles, avaient répandu un grand nombre de colonies sur le littoral méditerranéen.

1. 2. 3. 4. 5.

Médailles phéniciennes et carthaginoises : 1. Junon de Carthage. — 2. Le Dieu Melkarth. — 3. Le temple de la Junon de Carthage.—4. L'aigle de Melkart.—5. L'apothéose de Melkart (d'après Creuzer et Gesenius.)

Après Baal et Astarté, ou plutôt avec une sorte d'identification analogue à celle d'Horus en Égypte, venait le grand dieu Melkarth, génie tutélaire de la nation qui avait Tyr pour métropole.

Les colonies tyriennes qui avaient conservé son culte, le regardaient comme un protecteur commun, comme un divin médiateur, et surtout comme un lien sacré qui les unissait, soit entre elles, soit avec la mère-patrie.

Symbole de la course victorieuse du soleil qui embrasse l'univers, considéré dans sa vigueur sans cesse renaissante, et aussi dans sa faiblesse accidentelle, il était pour ces hardis marins le guide de leurs expéditions lointaines.

Dans son temple, on brûlait une flamme perpétuelle, un autel était érigé à *l'année*.

A Carthage, — comme sans doute dans toutes les colonies tyriennes, — on allumait en son honneur chaque année, à l'équinoxe du printemps, un immense

Anciens Perses. — *Le Nourouz,* — Le nouvel an annoncé au roi de Perse de la part d'Orsmud.

bûcher d'où s'élevait un aigle, pareil au phénix d'Égypte, emblème du Soleil, qui reprend son élan après le déclin, et du Temps, qui renaît de lui-même.

A cette époque d'ailleurs toutes les colonies envoyaient à Tyr, pour la grande commémoration annuelle, des ambassades ou théories, qui portaient au dieu national par excellence leurs hommages et de riches tributs. Alors, sous les regards du divin Melkarth, *qui faisait renaître l'année*, ces divers peuples de commune origine renouvelaient leurs serments d'union...

Plus loin dans l'Orient, dans ce grand empire des Perses, où le sage Zoroastre était venu régler, en les idéalisant, les croyances primitives qui divinisaient les éléments, c'était au feu, émanation sacrée du Soleil que s'adressait le culte. Là régnaient les mages, ceux que la tradition chrétienne devait plus tard associer, par mystique révélation, à la naissance du Rédempteur, comme pour témoigner que devant cet astre moral devaient s'incliner les plus pures idées religieuses.

Chez ces peuples adorateurs du feu, la fête la plus solennelle était celle du *Nourouz*, ou du commencement de l'année, qui se célébrait à l'équinoxe du printemps et durait six jours.

« C'est à cette époque — disaient les textes sacrés — qu'Orsmud, le génie du bien ou de la lumière, triomphant du mal et des ténèbres, a créé le monde et tout ce qu'il renferme. C'est à cette époque qu'a été promulguée la sainte loi, et que doit avoir lieu la résurrection. »

A l'aube du premier des six jours qui étaient mis sous l'invocation spéciale d'Orsmud, un beau jeune homme, qui avait attendu, à quelque distance du palais, de voir poindre les premiers rayons du jour, s'en allait frapper à la porte du roi.

Le souverain, entendant ce bruit, demandait quel était celui qui frappait ainsi. « Ouvrez », répondait le jeune homme, « je m'appelle *Béni*, je viens de la part d'Orsmud, et j'apporte la nouvelle année[1]. »

[1] La théogonie des anciens Perses, fondée, dit-on, par Zoroastre, admettait la lutte éternelle entre Orsmud, génie du bien, et Ahriman, génie du mal. Entre les deux était Mithra, à la fois Dieu et Déesse, et dont le nom signifie médiateur, qui avait pour mission de ramener les âmes à Dieu en ouvrant la carrière du Soleil, et qui avait son siège de prédilection aux équinoxes, c'est-à-dire vers le point qui fait la transition des ténèbres à la lumière, et de la lumière aux ténèbres. (Creuzer, *religions de l'antiquité.*) — Il fut beaucoup question dans les premiers temps du christianisme de cette divinité *médiatrice*, dont le culte s'était acquis à Rome de très nombreux sectateurs.

Alors on ouvrait la porte, et, à la suite du jeune homme, porteur de la nouvelle année, en venait un autre qui tenait une coupe d'argent, dans laquelle était du froment, de l'orge, des pois, du sésame, du riz, et quelques pièces de monnaie toutes neuves.

Il plaçait cette coupe devant le roi, qui la prenait, en remerciant des cadeaux — symboliques — qu'on venait de lui faire.

En ce moment arrivaient les principaux de l'État, pour rendre hommage au souverain.

Un des ministres lui offrait un pain, dont le roi mangeait une partie, et dont il distribuait le reste à ses familiers, en disant à tous que pour cette nouvelle année il convenait que l'on renouvelât tout ce qu'il dépend de l'homme de renouveler, — ce qui devait être entendu dans le sens matériel autant que dans le sens moral; car non seulement chacun tâchait d'épurer sa conscience, mais encore il était de tradition que les habits, les ustensiles anciens fissent généralement place à de nouveaux.

Le roi mettait ensuite une de ses mains dans la coupe, et le plus grand honneur qu'il pût faire à l'un des assistants consistait à lui donner, en l'accompagnant de sa bénédiction, un des objets que la coupe contenait, et qui était considéré comme une sorte de talisman[1].

Puis, toutes les portes ayant été ouvertes, le peuple, poussant des acclamations, avait accès auprès du monarque, qui distribuait lui-même des présents à tous ceux qui l'approchaient. Cette distribution donnait le signal des réjouissances; et durant six jours il n'y avait plus en tous lieux que jeux, divertissements, festins, libations, danses, chants et cris de joie.

Pendant la première journée, d'ailleurs, le monarque, — qui d'habitude était tenu au plus solennel décorum, — pouvait ou plutôt devait dépouiller toute sa gravité et sa réserve. Il lui était permis, — affirme Hérodote, — de s'enivrer pour mieux solenniser la fête; et c'était le seul jour de l'année où l'on pût le voir danser publiquement.

Le second jour, le roi faisait des cadeaux aux docteurs et aux astrologues; le troisième, aux prêtres et à ses conseillers; le quatrième, à ses proches

[1] Chez ces mêmes Perses, l'anniversaire de la naissance du roi était aussi jour de fête et de présents. Ce jour-là, le roi ne pouvait refuser ce qu'on lui demandait, pendant que le repas royal était servi. Ce qui nous explique la terrible histoire d'Amestris, femme de Xerxès, obtenant de celui-ci le don d'une rivale, qu'elle fait horiblement mutiler. (Hérod. liv. IX. ch. CX.)

parents; le cinquième, aux enfants, qui étaient amenés en foule au pied de son trône; le sixième jour, qui était dit du *Grand Nourouz*, il recevait lui-même les présents de ses courtisans et du populaire.

Et la fête prenait fin par la fermeture du palais.

Ainsi en était-il dans toute l'étendue de cet immense empire d'Iram — ou Perse, comme l'avaient appelé les Grecs, du nom d'une de ses provinces méridionales qu'ils avaient connu la première, — car dans chaque cité importante, le gouverneur jouait le même rôle que le roi dans la capitale.

Si de ce magnifique Orient, que l'on croit avoir été le berceau et le point de départ de tous les peuples et de toutes les croyances de notre vieux continent, et qui montre encore tant de vestiges de son antique splendeur, nous passons, à la suite des peuplades émigrantes, dans ces régions occidentales, que les civilisés des beaux climats méridionaux confondaient sous la désignation d'*hyperboréens*, c'est encore le Soleil, la Terre, que nous trouvons divinisés, et à qui s'adressent les hommages au renouvellement de l'année.

Sortie par le Caucase des immensités asiatiques, la grande race Scythe, ou Celte, avait couvert de ses hordes toutes les contrées septentrionales ou moyennes du continent européen.

Ce que nous savons de son histoire, — qu'elle n'écrivit pas elle-même, et sur laquelle les monuments restent pour nous à peu près muets, — ne nous est guère parvenu qu'à l'état de notions vagues, incomplètes et assimilées, en quelque sorte, à l'esprit des peuples qui les recueillirent.

C'est ainsi, par exemple, que chez les Grecs, l'oracle de Delphes restant muet pendant plusieurs jours à l'équinoxe du printemps, on affirmait comme raison de ce silence, qu'Apollon s'absentait à ce moment de son temple pour aller assister à une fête solennelle que célébraient en son honneur les Hyperboréens, et dans laquelle ils lui immolaient des ânes sauvages.

« Le Dieu —chante Pindare — négligerait d'autant moins d'accomplir ce voyage qu'il se divertit beaucoup à entendre braire ces animaux. Il prend aussi un singulier plaisir aux acclamations joyeuses qui sont d'usage chez ces peuples barbares pendant la durée de la fête dont il est l'unique objet[1].

[1] Selon Hérodote, les victimes auraient été des chevaux. Le Soleil, dit-il, est le seul dieu auquel ces peuples rendent un culte, et au plus rapide des dieux ils offrent le plus rapide

Aussi le Dieu de Delphes, si tant est que ce spectacle lui pût être agréable, était-il sûr, en allant faire chez les Celtes son excursion printanière, d'assister aux plus formidables absorptions de victuailles et de liqueurs enivrantes qui se puissent imaginer, et d'entendre les plus énergiques manifestations de joie sauvage qui puissent être entendues. Car Dieu sait à quels excès se livraient les Hyperboréens au premier jour de leur année.

Krodo et Hirminsul, dieux des anciens Germains, d'après l'ouvrage de Stengefold : *Annales circuli Westphalici*, 1656.

Chez les tribus germaines des bords de la Baltique, — qui d'ailleurs offraient communément leurs hommages à Hirmensul et à Krodo, dieux des productions naturelles et de la guerre, — ce même équinoxe de printemps ramenait chaque année une grande fête célébrée en l'honneur de la déesse Herta, (la Terre mère) et en commémoration de la création du monde et de la naissance du premier homme.

des êtres mortels. — Un commentateur dit que ces ânes sauvages, dont parle Pindare, étaient d'altiers et fougueux animaux qu'Apollon aimait fort à recevoir en sacrifice. D'autres interprètes veulent voir dans ce choix une allégorie. Selon eux, le dieu de l'Esprit devait avoir plaisir à ce qu'on lui sacrifiât le symbole de l'ignorance.

Dans un bois consacré, était un char sur lequel se trouvait la statue de la déesse, couverte d'un voile que nul n'aurait pu soulever sans périr. On attelait à ce char des génisses blanches, qui, lentement, se mettaient en marche pour promener la sainte image sur les divers points du territoire, où, voyant sans être vue, elle devait répandre ses bénédictions.

On la fêtait comme renaissant à la maternité ; on la félicitait sur l'accroissement de sa famille ; partout sur son passage retentissaient les chants, les cris d'allégresse; et, après qu'elle avait passé, comme cette solennelle apparition avertissait les hommes qu'ils avaient tous une origine commune, qu'ils étaient tous enfants de la Terre, on ne voyait bientôt en tous lieux que festins, assemblées de plaisir avec manifestations d'amitié réciproque.

Pendant la durée de la fête, toutes les armes demeuraient enfermées, afin que nul n'outrageât la mère du genre humain en répandant sur elle le sang de ses enfants. (Tacite : *Mœurs germaines.*)

On ajoute qu'avant de reconduire la déesse dans son sylvestre sanctuaire, on la faisait baigner dans un lac par des esclaves, qui, aussitôt après avoir servi à l'accomplissement de cette cérémonie purificatoire, et parce qu'ils avaient touché la déesse, étaient noyés dans les mêmes eaux où leurs mains venaient de la plonger...

Mais n'est-ce pas nous être assez longtemps attardés à fouiller les ombres profondes d'un passé où nous ne pouvons retrouver qu'à grand'peine de rares et incertains indices?...

Cherchons ailleurs plus de lumière.

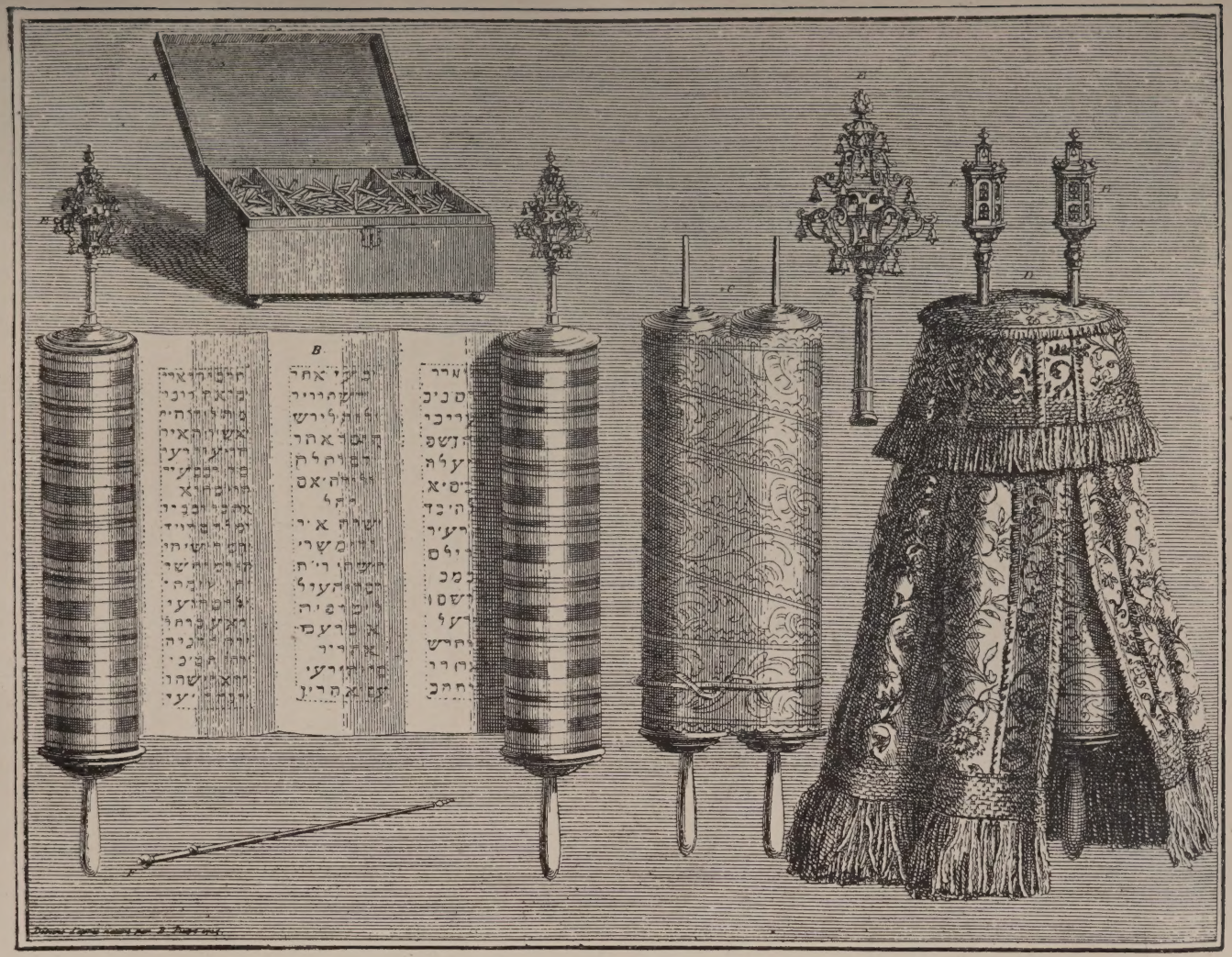
CHEZ LES ISRAÉLITES

u chapitre XXIII du Lévitique, Moïse, rapportant aux enfants d'Israël les propres paroles de l'Éternel, leur indique l'époque et le caractère des fêtes qu'ils doivent solenniser.

La plupart de ces fêtes sont instituées en commémoration d'un grand évènement de l'histoire du peuple élu, ou en conséquence d'une présomption fondamentale de la loi.

Tout d'abord vient le sabbat, rappelant le repos du Seigneur après le travail des six jours de la création; puis la Pâque, souvenir de la sortie d'Égypte; puis la Pentecôte, qui s'appelait aussi la fête des *Prémices*, parce que, en même temps qu'on y célébrait la promulgation de la loi sur le Sinaï, cinquante jours après la délivrance, on y offrait aussi à Jéhovah les premiers fruits de la moisson. Il y avait, en outre, la grande fête des *Propitiations*, où le peuple, se macérant par le jeûne, se livrant exclusivement à la prière, purifiant son âme par l'oubli des injures, par une réconciliation générale, et prodiguant les sacrifices, implorait du Seigneur le pardon de tous ses péchés[1]. Les Juifs célébraient encore la fête dite des Tabernacles, qui

[1] C'est la fête qui se terminait par la cérémonie de l'envoi au désert du bouc — dit *bouc émissaire* — chargé des péchés d'Israël.



Israélites. — Les tables de la loi et autres objets servant au culte chez les Israëlites (fac-simile d'une gravure de Picard.)

durait sept jours, pendant lesquels, en souvenir du campement de leurs ancêtres dans le désert, ils devaient habiter sous des tentes de feuillage ou *tabernacles*.

Nous trouvons enfin une fête dont le législateur inspiré n'explique ni ne motive l'institution, bien qu'il la désigne comme très solennelle et réclame pour sa célébration des sacrifices plus considérables qu'en toute autre circonstance.

« Au septième mois, dit-il, au premier jour de ce mois, ce sera pour vous un jour de repos, une sainte convocation par le *son des trompettes*. Vous ne ferez aucune œuvre servile ce jour-là, et vous offrirez des holocaustes au Seigneur. »

Au livre des Nombres (ch. XXIX), Moïse renouvelle cette prescription : « Le premier jour du septième mois, vous aurez une sainte convocation, *au son éclatant des trompettes* ; vous ne ferez en ce jour-là aucune œuvre servile, vous offrirez en holocauste à l'Éternel un veau pris du troupeau, un bélier et sept agneaux de l'année, avec des gâteaux de fine farine, pétrie à l'huile, et un jeune bouc en offrande de propitiation ».

Cette fête avait pris le nom caractéristique de *fête des trompettes*.

Quoi qu'il en fût, il semblerait donc qu'au temps de Moïse et aux siècles qui suivirent immédiatement sa mission, aucune fête ne marquât, chez les Israélites, le commencement de l'année.

Dans l'Exode, alors que Moïse et son frère Aaron se préparent à emmener les Hébreux, et que déjà Dieu leur suggère les premières formules de législation pour ce peuple qui va recouvrer son existence propre, ils établissent ou adoptent une année composée de mois lunaires, qui, par des réduplications périodiques de lunaison, se raccorde au bout d'un certain nombre d'années avec le cours des révolutions solaires[1], et ils disent, en parlant du mois appelé *Nissan* : « Ce mois-ci vous sera le commencement des mois et le premier des mois de l'année ». Mais, plus tard, lors de l'institution des

[1] Pour faire coïncider les années lunaires avec l'année solaire, le cycle de dix-neuf ans était composé de douze années de douze mois et de sept de treize. Dans les années de treize mois, le mois d'*Adar*, correspondant à notre février, se recommençait, et l'on disait : *Adar premier, Adar second*. Voici, d'ailleurs, les noms des mois de l'année mosaïque : *Nissan* (mars), *Jiar* (avril), *Sivan* (mai), *Thammuz* (juin), *Ab* (juillet), *Elul* (août), *Tiz* (septembre), *Marschevan* (octobre), *Caslea* (novembre), *Thébet* (décembre), *Sébat* (janvier), *Adar* (février).

fêtes, Moïse n'en rattache aucune au jour initial de ce mois. La Pâque, qui est sans contredit la plus grande fête des Hébreux, tombe à vrai dire dans ce mois, mais seulement au quatorzième jour ; et elle commémore exclusivement la délivrance nationale.

Et pendant huit ou dix siècles, durant lesquels la main de Dieu s'appesantit souvent de la manière la plus terrible sur son peuple, nulle fête encore ne nous apparaît au seuil de l'année judaïque.

Or, voici que vers le temps d'où doivent partir les septantes semaines d'années que Daniel, le prophète, avait dit de compter, les Juifs, étant en servitude au pays d'Assyrie, Esdras obtint du monarque assyrien de ramener à Jérusalem les restes de la nation juive, pour réédifier la ville. Quelques années plus tard, le même roi permit à Néhémie d'aller relever les murs et remettre les portes de la cité de David.

Cette œuvre achevée, et après qu'ils eurent fait le dénombrement de ce peuple, que de longs jours de servitude et de dispersion avaient désaccoutumé de la connaissance de la loi et de l'observation des rites, Esdras et Néhémie rassemblèrent dans la place, *au premier jour du septième mois*, « les hommes, les femmes, et tous ceux qui étaient capables d'entendre, pour que leurs oreilles fussent attentives à la lecture du livre de la loi de Moïse, que l'Éternel avait commandé à Israël d'observer.

« Et ils lurent la loi de Dieu ; et ils l'exposaient et en donnaient l'intelligence, la faisant comprendre par l'écriture même.

« Mais aussitôt qu'il eut entendu les paroles de la loi, le peuple se mit à pleurer.

« Alors Néhémie, Esdras et les lévites dirent au peuple : « Ne vous affligez « pas, ne pleurez plus : ce jour est consacré à l'Éternel, notre Dieu. »

« Puis ils dirent encore : « Allez, mangez des viandes grasses; buvez du « vin doux; envoyez des portions à ceux qui n'ont rien d'apprêté; car ce jour « est consacré à notre Seigneur. Ne soyez point affligé, car la joie de l'Éternel « est votre force. »

« Alors tout le peuple s'en alla pour *manger et pour boire, pour envoyer des présents et pour faire une grande réjouissance*, car ils avaient bien compris les paroles qui leur avaient été enseignées. »

C'est ainsi qu'après la réédification de Jérusalem, sous Esdras et Néhémie,

la fête du premier jour du septième mois, qui primitivement n'était caractérisée que par le son des trompettes et l'offrande des holocaustes, devint, si elle ne l'était déjà devenue, un jour où le peuple devait « se livrer à la joie, festiner, manger, boire et échanger des cadeaux ».

Néhémie, Esdras et les Lévites dirent au peuple : « Ne vous affligez pas...»

Entre temps, à vrai dire, mais à une époque que nul ne saurait préciser, certaine modification importante s'était introduite chez le peuple israélite dans la façon de supputer les mois et les ans.

Tout en gardant telle quelle l'année instituée par Moïse, mais en la qualifiant d'année religieuse ou ecclésiastique, les Juifs s'étaient donné une année *civile*.

Ils commençaient cette année civile à ce même premier jour du septième mois où tombait la fête des trompettes. Sans rien déranger au cours normal

de l'année mosaïque, l'année civile n'avait fait que s'enter sur elle, pour y prendre un point de départ différent, qui devait désormais servir de base à la chronologie nationale et à la supputation des cycles sabbataires et jubilaires[1].

Or, pourquoi la création ou l'adaptation de cette année civile, — qui, notons-le cependant, malgré son nom se manifestait surtout par des cérémonies religieuses?

En réalité, la réponse à cette question ne peut reposer encore que sur des incertitudes. Nous savons seulement que les très nombreux, très laborieux et très subtils commentateurs des livres de Moïse, les Talmudistes, pour les appeler de leur nom traditionnel, cherchèrent et crurent trouver mainte raison de cet établissement.

Nul doute, d'ailleurs, que leur science ou leur imagination n'ait été premièrement mise en travail par le besoin d'assigner une cause à cette fête des trompettes que le législateur, — tout en la marquant comme très solennelle, — avait seule instituée d'une façon en quelque sorte arbitraire, tandis qu'il avait clairement indiqué le motif de toutes les autres.

Dans ce bruit de trompettes, prescrit par la loi mosaïque, ceux-ci voulaient voir une commémoration des éclats du tonnerre qui grondait sur le Sinaï pendant que Moïse s'entretenait avec l'Éternel; ceux-là en faisaient un avertissement donné aux hommes, pour qu'ils eussent à réfléchir sur l'état de leur âme en prévision du jugement.

[1] Les Hébreux avaient, en réalité, des années de quatre sortes : 1° l'année religieuse, commençant au mois de Nissan; — 2° l'année civile, commençant au mois de Tizri; — 3° l'année sabbatique, qui se célébrait de sept en sept ans, et pendant laquelle on laissait la terre sans la labourer et sans la moissonner. Ce qu'elle produisait d'elle-même était au premier saisissant; les fruits des arbres et des vignes étaient pour les pauvres, pour les orphelins, les étrangers; — 4° l'année jubilaire, qui se célébrait au bout de sept semaines d'années, c'est-à-dire la quarante-neuvième année. Elle avait toutes les prérogatives de l'année sabbatique; de plus, on y accordait la liberté aux esclaves, et l'on remettait en possession de leurs biens et de leurs héritages ceux qui avaient été obligés de les engager ou de les vendre. Le principal motif de ces lois, dit D. Calmet, était : 1° De rappeler la mémoire de la création du monde, par ces différentes sortes de sabbat de septième jour, de septième année et de sept semaines d'années; — 2° De conserver, autant que possible, parmi les Hébreux, l'égalité de lien et de condition, en remettant les esclaves en liberté, en faisant rentrer les anciens propriétaires dans leurs biens engagés ou aliénés; — 3° Enfin, de marquer le souverain domaine de Dieu sur les biens et la personne des Israélites, en ordonnant que tous les biens de la campagne fussent communs pendant la septième année, et en accordant le repos à la terre, aux esclaves et aux animaux, pendant tout le cours de cette année.

Mais pourquoi assigner ce rite spécial à ce jour-là plutôt qu'à tout autre[1] ? Pendant que les uns s'évertuaient vainement à résoudre ce problème, d'autres découvraient ou croyaient découvrir que ce premier jour de Tizri était celui où Abraham avait été sur le point d'égorger, par obéissance à Dieu, son fils Isaac; que ce jour était encore celui de la naissance d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ou encore celui qui avait vu finir la triste stérilité de quatre illustres femmes du grand cycle biblique : Sara, Rebecca, Rachel et Anne, mère de Samuel. Certains remarquaient que dans le texte original de la Genèse, le premier mot : *Beresith* (au commencement), interprété par anagramme, donnait *A. bethirsi*, ce qui signifierait le premier jour de Thirzi, et ils en déduisaient que le jour ainsi désigné devait être celui où Dieu avait créé le monde, etc., etc.

Bref, de ces conjectures, de ces interprétations, qui, —constatons-le, pour n'être pas tentés d'en faire mépris, sont inhérentes à toutes les théogonies révélées, — peu à peu une tradition se forma qui acquit et qui a gardé, en quelque sorte, l'autorité d'un dogme, en vertu de laquelle le peuple juif admettait, comme, croyons-nous, il admet encore :

Que le premier jour du septième mois de l'année religieuse est l'anniversaire de la création du monde et du sacrifice d'Abraham;

Que ce jour, marquant l'ouverture de l'année chronologique, est celui que l'Eternel choisit plus spécialement pour juger les actions de l'année qui vient de s'achever et disposer les évènements de celle qui commence ;

Que le son des trompettes, qui, ce jour-là fait la partie principale de la cérémonie religieuse, a pour but de rappeler aux hommes qu'ils doivent se tenir prêts à présenter à l'Eternel une âme détachée du mal et pleine de pures résolutions;

Que ce jour, — d'ailleurs appelé à la fois jour terrible, jour de pénitence et jour de jubilation, — devait être également consacré à l'espoir et à la

[1] Nous disons *spécial à ce jour* en tant que caractère essentiel de la fête; il ne faut pas perdre de vue, cependant, que chez les Juifs la convocation aux assemblées religieuses était généralement faite au son du cor. Racine l'a très heureusement indiqué lorsque, dans la première scène d'Athalie, qui se passe au matin de la Pentecôte, il fait dire par Abner, regrettant l'abandon des anciennes pompes du culte :

« Que les temps sont changés !... Sitôt que de ce jour,
« La trompette sacrée annnonçait le retour... »

crainte, à la réjouissance et à la mortification : espoir, réjouissance pour les bienfaits attendus de la bonté divine ; crainte de la punition des fautes, mortification pour en obtenir le pardon.

Dès lors la nation juive eut une fête propre au renouvellement de son année civile.

Cette fête était religieuse, car on y observait toutes les prescriptions primitives du *Lévitique*, à savoir : la prière, les sacrifices, le repentir, l'oubli des injures ; en un mot, tout ce qui conduit à la purification morale, et elle était aussi mondaine, car on y laissait prévaloir les conseils d'Esdras et de Néhémie, à savoir la recherche du plaisir dans le manger et dans le boire, l'échange des présents, les dons à ceux qui n'ont rien d'apprêté « et la joie en l'Eternel ».

Ce fut le *Rosch-Haschana*, ou chef, tête de l'année, que toutes les communautés israélites des divers pays célèbrent encore en se conformant autant que possible aux pieuses coutumes de leurs ancêtres. Autant que possible, disons-nous, car à part l'appareil des holocaustes, qui a forcément disparu du rite, tout ce que prescrivait l'antique tradition est encore si fidèlement observé aux âges modernes que pour avoir une idée exacte de ce que devait être le Rosch-Haschana dans les derniers siècles de Jérusalem, nous n'avons qu'à résumer ce qu'en dit un célèbre rabbin [1] décrivant il y a deux cents ans les mœurs religieuses des juifs ses contemporains.

Etant admis qu'au premier jour de Tizri, Dieu juge les choses de l'année écoulée, et prépare les destinées de l'année nouvelle, pendant toute la durée d'Elud (août) qui précède Tizri, chaque jour, au temple, le matin et le soir, retentit comme avertissement le son du cor, appelé *Schophar* — qui est une espèce de trompette d'environ un pied et demi (50 cent.) faite expressément de la corne d'un bélier, en mémoire du bélier qui servit d'holocauste à la place d'Isaac. On sonne ainsi pour intimider les pécheurs et les porter à se repentir dans l'attente du jugement. Au cours de ce même mois, et notamment pendant la dernière semaine, chacun s'efforce de se purifier par des ablutions matinales, de se sanctifier par la prière, le jeûne, la récitation des

[1] Léon de Modène : *Cérémonies et coutumes qui s'observent parmi les Juifs...* 1638.

ISRAÉLITES. — La célébration du Rosch Haschana dans une synagogue hollandaise au XVIIIe siècle, fac-simile d'une gravure de Picart. (*Hist. des cérémonies religieuses.*)

psaumes pénitentiaux, par des distributions d'aumône, par l'oubli des injures et le désir de réconciliation avec ses ennemis.

La veille du *Rosch-Haschana* est jour de jeûne plus austère, de prières plus assidues, d'ablutions plus nombreuses et plus complètes ; les fervents se font donner trente-neuf coups de fouet, en forme de punition de leurs péchés [1].

Le jour, ou plutôt les deux jours de la fête, — car elle dure pendant les deux premiers jours de Tizri, — il y a cessation, suspension absolue de travail et d'affaires.

Dès le matin, les Juifs s'assemblent à la synagogue, couverts d'une étoffe blanche, qui pour ceux-ci symbolise l'état de pureté ou de pénitence de leur âme, et pour ceux-là n'est autre chose que le linceul dans lequel ils doivent être ensevelis à leur mort. C'est en quoi la fête, du moins dans la partie qui se passe au temple, revêt un caractère essentiellement austère et triste.

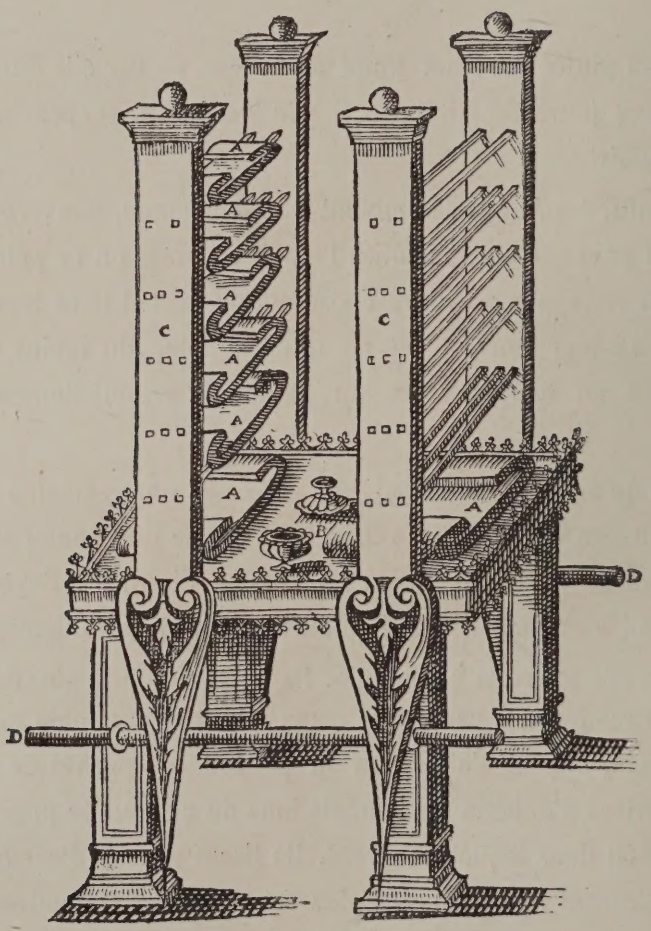
De même qu'au jour du Sabbat, qui précède une semaine nouvelle, les Juifs ont coutume de se dire : « Dieu vous donne une bonne semaine ! » De même au jour du Rosch-Haschana les Juifs se disent : « Soyez inscrits en bonne année ! » A quoi il est répondu : « Et vous pareillement. »

Le son du cor ouvre la cérémonie. Ils font ce jour-là plus de prières qu'à toutes les autres fêtes, à cause des vœux que tous ensemble forment pour la nouvelle année, et pour l'obtention du pardon des péchés de l'année écoulée. Ils appellent d'ailleurs les bénédictions du ciel sur le prince ou chef qui gouverne l'État dans lequel ils vivent. Ils lisent dans le *Pentateuque* les passages qui retracent les actions les plus mémorables des anciens patriarches, notamment l'histoire du sacrifice d'Abraham ; puis, dans le premier livre de *Samuel,* l'histoire du vœu que fit Anne, l'épouse d'Alkana ; et ils répètent le cantique que chanta cette sainte femme quand elle devint mère du prophète. Ils remercient Dieu de les avoir conservés jusqu'à ce jour ; ils le prient de se souvenir de l'alliance qu'il a faite avec son peuple. Un enfant lit ensuite l'*Aftara* des prophètes, c'est-à-dire les passages des livres prophé-

[1] Ceci par analogie en chantant que prescrivait l'ancienne législature juive. — « Par cinq fois, dit Saint Paul (IIe aux Corinthiens, v. 24), j'ai reçu des Juifs quarante coups moins un. »

tiques qui ont trait à la fête du jour, ou aux évènements rapportés dans la lecture des livres mosaïques.

Pour cette fête du Rosch Haschana, on sort du tabernacle tous les exemplaires du livre de la loi, manuscrits calligraphiés sur de longues bandes de

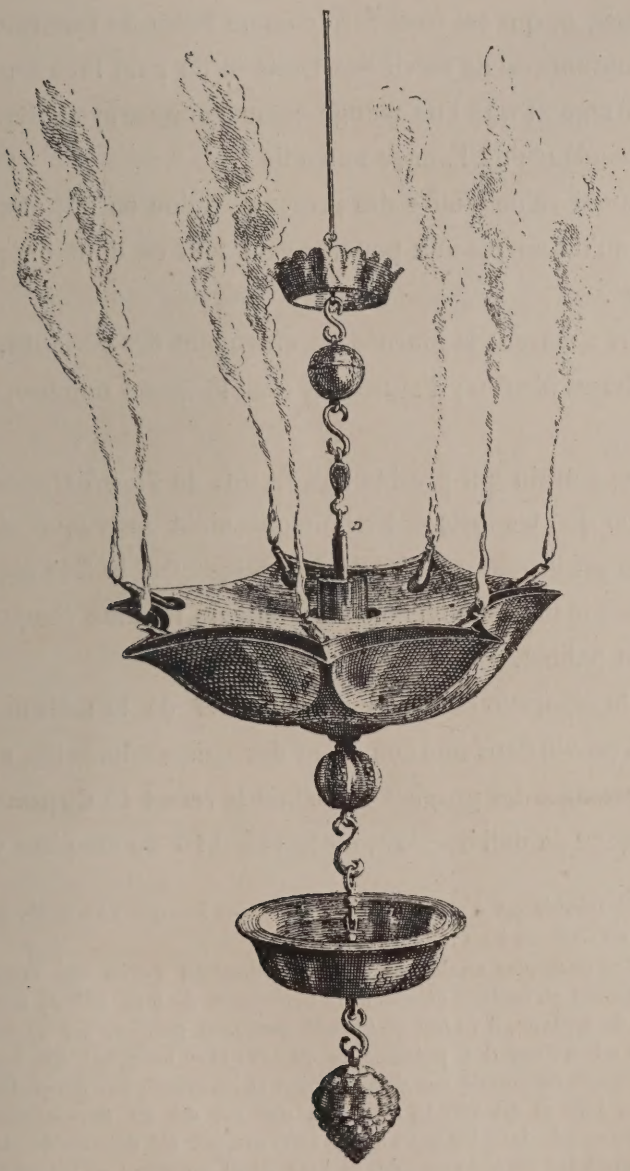


Le tabernacle, fac-similé d'une ancienne gravure sur bois

parchemin, dont chaque extrémité est posée sur un rouleau de bois, et on les promène, avec une solennité toute particulière, au son des chants ou de la musique à travers le temple.

Ensuite on sonne du cor de bélier trente fois, tantôt très lentement, tantôt très brusquement, comme cela se pratiquait à l'origine pour la fête des trompettes.

On dit encore la prière *Mussaf*, qui est pour les Juifs ce qu'est l'*Ite missa est* pour les catholiques. Le cor résonne de nouveau trente fois, avec les mêmes inflexions; et l'assemblée se sépare.



La lampe des jours de fête chez les Juifs, d'après Picart.

Comme la loi interdit aux Israélites de faire du feu durant le jour du sabbat, on prépare et l'on allume chaque vendredi soir une lampe contenant

une forte provision d'huile. Cette lampe a généralement sept becs, en souvenir du chandelier à sept branches du temple de Jérusalem. Elle est considérée comme l'accompagnement obligé de toute fête de famille, et on la suspend au-dessus de la table où est servi le repas qui réunit ensuite les familles, les proches, les amis, et qui est considéré comme festin de fraternité, de réconciliation. La coutume est de servir des fruits et du pain levé arrosés de miel, que l'on se partage et que l'on mange comme augure symbolique de la douceur et de l'abondance de l'année nouvelle [1].

C'est alors aussi qu'on s'offre des présents, qu'on en fait aux enfants, aux serviteurs, et qu'on envoie aux pauvres gens tout ce dont on peut disposer en leur faveur [2].

Quelques-uns achèvent la journée en entendant des sermons, ou en s'entretenant de choses pieuses; d'autres, et c'est le grand nombre, continuent à se réjouir.

Mais quelque entrain qui préside aux festins du *Rosch-Haschana*, quelque joyeux abandon que les mets et les boissons aient provoqué chez les convives, toujours est-il que, chez les Juifs pratiquants, la fête est close par la *Abdala*, cérémonie toute familiale, qui d'ailleurs termine chaque célébration particulière du Sabbat.

L'heure de la séparation étant venue, le chef de la maison où a lieu la réunion prend du vin dans une coupe, et des épices odorantes, et, après avoir dit quelques passages des prophètes, comme le verset 13 du psaume CXVI : « Je prendrai la coupe de délivrance », ou le verset 16 du chapitre VIII d'*Esther* :

[1] Cette même cérémonie est d'ailleurs en usage chaque fois que l'on goûte pour la première fois de l'année à un fruit ou à un légume nouveau.

[2] Notons que des pratiques analogues ont lieu le jour du *Purim* qui tombe au mois de février, et qui est celui où les Juifs célèbrent la délivrance de leur nation par Esther. — Ce jour là, dit Léon de Modène, il se fait de grands aumônes publics, les parents et les amis s'envoient les uns aux autres des présents de choses qui se mangent. Les écoliers donnent à leurs maîtres, les chefs de famille aux domestiques, et les grands aux petits. En un mot tout le jour se passe en joie et en festins, selon ce qui est dit au dernier chapitre d'Esther : « Mardochée ordonna que dans les jours où les Juifs avaient été délivrés de leurs ennemis, et où leur engoisse avait été changée en joie, et leur deuil en fête, ils les célébrassent comme des jours de festin et de joie, en s'envoyant des présents les uns aux autres et en faisant des dons aux pauvres. » — Chacun d'eux, en son particulier, s'efforce de faire le repas le plus splendide qu'il peut, mangeant et buvant plus que de coutume. Au sortir de la table, ils se visitent et après un bon accueil, ils jouent et se divertissent ensemble. — On a dit d'ailleurs avec raison du *Purim*, qu'au temps ancien il donnait lieu à des mascarades, qui étaient le carnaval des Juifs.

« Il y eut pour les Juifs de la prospérité, de la joie et de l'honneur », il souhaite que tout prospère et réussisse dans l'année où l'on entre. Il bénit le vin, il sent les épices, pour commencer l'année avec plaisir. Ensuite, il bénit un feu dont on ne s'est pas encore servi. Puis il regarde ses mains et ses ongles, pour témoigner que le repas est fini, et qu'il va falloir se remettre au travail.

En même temps, les uns jettent du vin à terre en signe d'allégresse, d'autres chantent quelques passages des psaumes contenant l'augure d'une bonne année. Et ils se séparent en se disant encore les uns aux autres : « Soyez inscrits en heureuse année ! »

Telle était, telle est encore dans tous ses principaux points la tradition du *Rosch-Haschana*, ou *jour de l'an* de l'antique nation Juive.

CHEZ LES ANCIENS GRECS

la vérité, tous les peuples qui composaient l'agglomération grecque semblaient s'être entendus pour ouvrir l'année soit aux solstices, soit aux équinoxes; mais chacun de ces peuples — qui tous, on le sait, étaient fort jaloux de leur autonomie — avaient tenu à avoir une année propre, à laquelle se rapportait son histoire particulière.

D'ensemble tous comptaient par olympiades, autrement dit par périodes de quatre années pleines, commençant à la pleine lune qui suivait le solstice d'été de la cinquième année.

C'était alors que se célébraient à Olympie ces jeux si fameux dans toute l'antiquité, dont nous n'avons pas à faire ici la description.

Quant à l'année elle-même, subdivision quaternaire de la période chronologique commune à la Grèce en général, il en était comme de la date initiale de l'histoire propre à chaque peuple.

Pendant que les Spartiates, les Delphiens, les Éphésiens, les Macédoniens commençaient leur année particulière à l'équinoxe d'automne, les Thébains au solstice d'hiver, les Athéniens, après l'avoir tout d'abord commencé à ce

même retour du Soleil, en avaient réglé le point de départ sur la phase lunaire, qui, toutes les cinquièmes années, marquait l'échéance des jeux olympiques.

Table héliaque, marbre symbolique des divinités présidant aux saisons, fac-simile d'une gravure du *Monde primitif*, de Court de Gebelin.

Pour la plupart de ces peuples, quelques noms de mois seulement nous sont restés, sans que nous sachions rien, ou presque rien, des usages suivis ni des fêtes célébrées à propos du cours de l'année.

En ce qui concerne Athènes, sans être pleine, cependant, la lumière est mieux faite, et nous pouvons ressaisir ses principales traditions.

Chez les Athéniens de la grande époque historique, l'année, civile aussi bien que religieuse, commençait, ainsi que nous venons de le dire, au solstice d'été; mais il semblerait que l'idée de ce commencement, de ce renouvellement eût laissé à peu près indifférent ce peuple dont la riche imagination était cependant si prompte à poétiser, à symboliser tout ce qui rattachait à l'existence les phénomènes de la nature.

A la vérité, le premier mois, *Hécatombeon* (correspondant à notre mois de juillet) devait son nom aux importants sacrifices qu'on y offrait au dieu Apollon, pour appeler sa bénédiction sur l'année nouvelle. A la vérité, le premier de ce mois, en l'honneur d'Hécate — qui était, en même temps, la lune paisible au ciel et une déesse terrible aux enfers — les gens riches dressaient devant leurs maisons, comme offrandes propitiatoires, des tables qu'ils couvraient de pains et de mets, que, pendant la nuit, les pauvres — représentant les dieux infernaux — venaient se partager.

A la vérité, un des jours suivants, on honorait Chronos [1], dont ce mois avait autrefois porté le nom, et qui n'était autre que Saturne, le dieu du temps, de l'agriculture et de l'industrie.

A la vérité, vers le milieu de ce premier mois, avec une pompe, une majesté qu'attestent encore les marbres de Phidias [2], se célébraient tous les ans, les petites Panathénées, tous les quatre ans, les grandes Panathénées, fêtes nationales de l'omnipuissante Minerve — mythe imposant, qui semblait si bien fait pour personnifier le génie du peuple athénien que, peu à peu, toutes les attributions de tous les autres dieux sages, forts, bons, étaient devenues siennes, en recevant de cette assimilation un surcroît d'importance.

A la vérité encore, cette Minerve qui, au temps de Périclès, symbolisait toutes les beautés, toutes les puretés physiques et morales, toutes les noblesses

[1] « C'est un usage à Athènes, dit le poète latin Macrobe, citant l'historien Accius, de célébrer en l'honneur de Saturne des fêtes nommées *Chronies*. Soit aux champs, soit à la ville, la journée se passe en joyeux festins; chaque maître, ainsi que nous le faisons ici (à Rome), traite à table ses esclaves. C'est d'Athènes qu'est venue la coutume de ces banquets où les domestiques sont à côté de leurs maîtres. » — « Chez les Babyloniens, durant cinq jours, dit à son tour Diodore de Sicile, dans un certain mois, on célébrait une fête pendant laquelle les esclaves prenaient la place de leur maître ; un des esclaves, dans chaque maison, était censé le chef de la famille, et portait en conséquence un habit plus riche. (V. plus loin *Rome : les Saturnales...* »

[2] On sait que Phidias et ses élèves avaient représenté sur les frises du Parthénon la procession et la cavalcade des grandes Panathénées.

intellectuelles, cette déesse des arts, de la civilisation la plus raffinée, avait été très évidemment en principe, c'est-à-dire à l'âge rustique des tribus de l'Attique, une déesse du travail agricole et de la fécondité de la terre. « C'était à ce titre qu'elle était adorée comme la créatrice de l'olivier et comme une des institutrices du labourage. On conserva longtemps les charrues qui lui étaient consacrées, et dont l'emploi donnait aux semailles un caractère religieux. » *(Maury, Religions de la Grèce.)*

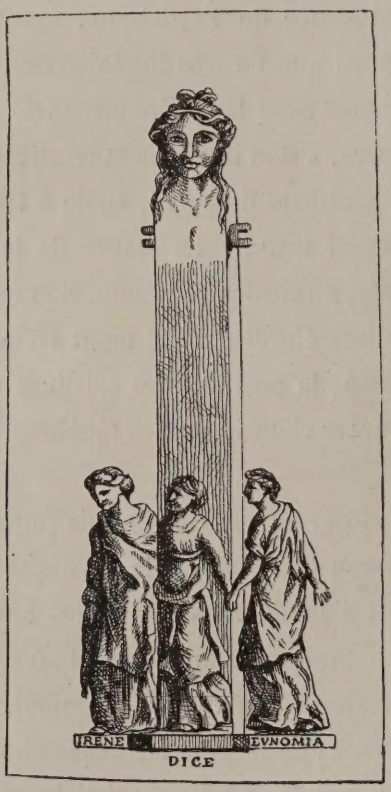
Ajoutons que l'architecture du Parthénon, sanctuaire de la vierge par excellence, avait été, ainsi que l'a très ingénieusement remarqué M. Eugène Burnouf, comme en rapport avec les phénomènes de l'aurore que symbolisait évidemment aussi Minerve. « Son inclinaison relativement à l'est représentait la plus petite distance zénithale du soleil, égale à l'angle horizontal compris entre l'aurore et le soleil levant. La statue de la déesse regardait droit vers l'aurore équinoxiale, ou aurore moyenne. Son autel, pris comme centre, et rapporté aux trois mires élevées sur le mont Hymette, donnait pour l'année 445, où il fut dressé, la position des solstices et des équinoxes. Cette statue personnifiait l'Aurore victorieuse des ténèbres. (E. Burnouf, *la Légende athénienne.)*

Ainsi, en honorant Minerve, en ces grands jours des Panathénées, qui commémoraient la réunion des bourgs de l'Attique en une seule ville, les Athéniens comprenaient bien dans leur culte les hommages adressés à une divinité présidant à la nature, au temps. Mais tout ce qui aurait pu rappeler la tradition rustique s'était effacé dans les magnificences d'une fête célébrée au sein de la plus opulente, de la plus fastueuse cité.

D'ailleurs, il n'y avait rien là que d'essentiellement solennel : la procession générale pour le renouvellement du voile de la déesse, les sacrifices des nombreuses et superbes victimes, les chœurs disant les poèmes homériques, les courses, les luttes où les cavaliers, les athlètes, se disputant le vase d'huile tirée de l'olivier sacré, récompense ordinaire des vainqueurs : tout revêtait ce caractère imposant, tout s'imprégnait de la grave idée religieuse que pouvait inspirer la déesse éminemment sage, noble et sereine.

Mais chez un peuple vivant sous le plus beau ciel, et presque sans cesse occupé à célébrer des fêtes de tous genres, était-ce donc à ces austères cérémonies que se bornaient les manifestations relatives à l'évolution de l'année ?

Nous savons que ce peuple avait symbolisé les saisons en trois jeunes nymphes filles de Jupiter et de Themis, mais pour lui, les saisons se succédaient-elles sans qu'il parût remarquer rien ni du triste sommeil de la nature, ni des grâces de son réveil, ni des largesses de son épanouissement? Les fils de la poétique, de l'équitable Athéné pouvaient-ils mentir ainsi à leur subtilité d'impression, et à leur imaginative coutumière?



Thémis et ses trois filles, Eunormie, Dicé et Irène, les saisons, d'après un marbre de Paros reproduit par Gronovius dans ses *Antiquités grecques*.

Non, sans doute, et nous allons bien voir qu'en dehors des prescriptions, peut-être un peu arbitraires de leur calendrier, — devenu d'ailleurs plus politique qu'astronomique, — les Athéniens avaient su faire une large part aux échéances normales de l'année naturelle.

Au premier rang, parmi les immortels que les citoyens de l'Attique vénéraient en même temps que Minerve-Athéné, déesse considérée comme essentiellement nationale, se trouvait un dieu, symbole de puissance créatrice

et de libéralité, de civilisation, de douceur et de joie, dispensateur de tout ce qui peut aider l'homme à suivre facilement, agréablement, le chemin de cette vie, en lui assurant même les félicités de l'existence future.

Ce dieu portait le nom de Dionysios. Il avait pour premier titre en ces régions celui d'inventeur de la vigne et du vin; et c'était, du reste, comme tel qu'il recevait principalement les hommages des populations grecques. Mais

Dionysios enfant, bercé dans le van sacré par une nymphe et par un satyre, fac-simile d'une gravure des *Monuments inédits de l'antiquité* de Winkelmann.

de ce que l'importante découverte d'une liqueur qui, à la fois, flatte le goût, fortifie le corps et réjouit l'âme, créait à Dionysios des droits à la reconnaissance des humains, il ne s'ensuit pas qu'à cela se restreignissent ses mérites, que là se bornât son histoire. Non, car il n'est au contraire vertus souveraines, exploits héroïques, aventures merveilleuses, que ne lui prêtât l'enthousiaste tradition.

Abreuvés du nectar dû à ce dieu, plongés dans les ravissements qu'il procure, que ne durent pas imaginer les poètes au compte de Dionysios! A

quelles déductions directes ou indirectes de son pouvoir, de son influence, ne durent-ils pas arriver ! de quels épisodes ne durent-ils pas enrichir sa légende !

Avoir cultivé la vigne, en avoir extrait le vin[1], qui donne à l'homme tant de plaisirs et de consolations, là, sans doute, fut le chef-d'œuvre de cette intelligence céleste. Que, grâce à Dionysios, se perpétue dans le précieux végétal la faculté productrice de cette liqueur, à laquelle il continue à communiquer ses ineffables vertus, là sans doute est le comble de la divine libéralité ; mais quel savoir extraordinaire ne suppose pas l'invention de cette culture par excellence, et quel rôle pour ainsi dire universel ne comporte pas la protection qu'il accorde chaque année au succès de l'inestimable récolte ?

Et d'abord, pour que le hasard de la naissance ne soit pas son seul titre à la divinité, on lui fait recevoir le jour d'une mortelle. Il s'élèvera ensuite par ses mérites.

Sa naissance devant être dissimulée, pour qu'il échappe à la colère de Junon, son père, Jupiter, le plus puissant des immortels, le cache pendant plusieurs mois dans sa cuisse[2] : ce qui l'identifie au principe suprême que personnifie le roi de l'Olympe.

On lui donne pour nourrices les nymphes charmantes des rivages et des bois. Ses premières impressions, d'ailleurs essentiellement champêtres, sont, de la sorte, aussi fraîches que poétiques.

Il a ensuite Silène pour précepteur; non pas, notons-le, ce Silène dont le nom est devenu pour nous synonyme d'ébriété permanente; non pas ce somnolent vieillard, qui, selon l'expression de Virgile « ne sait plus qu'user les anses des coupes », non pas ce gros personnage, dont les veines sont toujours enflées du vin bu la veille, et dont la flasque obésité surcharge sans cesse le dos d'un malheureux baudet, — non; car alors la vigne n'a pas encore été découverte; ce sera plus tard seulement que le maître, se couronnant de fleurs, en fêtera passionnément les produits, par manière, sans doute, de s'honorer lui-même en glorifiant le génie bienfaisant de son élève.

[1] On sait que beaucoup de commentateurs des textes bibliques expliquent l'individualité fabuleuse de Bacchus par un arrangement de l'histoire du patriarche Noé.

[2] De là nous est venue la locution « se croire sorti de la cuisse de Jupiter ».

Ce Silène, au temps où il est précepteur de Dionysios, est encore le dieu qui, présidant aux sources, aux fontaines, représente la fertilité, la fécondité, et qui, hantant de préférence les bocages, est en outre l'inventeur de la musique pastorale. Il est le mélodieux chanteur, à la voix duquel tout frémit d'aise dans la nature. Pour venir l'écouter, les bêtes sauvages oublient leur férocité ; à l'accent de sa voix, les chênes balancent leurs cimes émues. Il est celui dont l'esprit a pénétré les mystères de l'univers ; celui qui sait merveilleusement décrire tous les phénomènes de la création : la séparation des éléments dans la matière confuse, le premier éclat des astres, les transformations des principes ; il explique le mouvement perpétuel des eaux ; il dit les jeunes forêts levant leur front sauvage, les premiers animaux errants par les monts inconnus, enfin la venue de l'homme par le rapt audacieux de Prométhée. (Virgile, *églogue VI.*)

Il a mémoire de toutes les aventures divines, et prévision de toutes les histoires humaines. Il sait tout ce que peuvent savoir les dieux, et n'ignore rien de ce qui peut devenir la science des hommes.

Entouré de la plus chère affection d'un tel maître, quels progrès ne fera pas le jeune Dionysios, dont l'esprit est naturellement si bien ouvert à toutes les leçons ?

Mais le voilà devenu grand, devenu beau, de cette beauté simple et noble qui est celle de la suprême majesté ; le voilà qui n'a plus rien à apprendre de son divin précepteur ; c'est alors que, armé de toutes les forces physiques, morales, intellectuelles, il doit songer à remplir ses brillantes destinées. C'est alors que, suivi de ce maître qui borne son ambition à voir les triomphes de son élève, escorté des Satyres, des Pans, divinités champêtres, compagnons de son enfance, Dionysios marche à la conquête du monde, et que, en tous lieux, à toute heure, pour lui se succèdent les victoires.

Son armée est faite d'hommes et de femmes qu'anime une douce mais irrésistible ardeur, et qui brandissent des lances entourées de pampre et de lierre. Rien ne résiste à cette étrange milice. En trois ans, Dionysios a subjugué tous les peuples, c'est-à-dire qu'il les a tous initiés aux bienfaits de l'agriculture et de l'industrie ; qu'il a révélé à tous les secrets propres à

[1] Il y a dans cette fable grecque une grande analogie avec l'histoire Egyptienne d'Osiris, — que d'ailleurs les mythologues ont pensé être le même personnage que Bacchus.

rendre l'existence facile, enfin qu'il a présenté à tous « ce nectar, qui, en coulant sur la table des dieux, augmente leurs plaisirs, et où les mortels peuvent puiser l'oubli des maux et le sommeil ». (EURIPIDE, *chœur des Bachantes*.)

Voilà comment d'homme il est devenu héros, et comment, héros, il a mérité l'apothéose.

L'Olympe, où règne son père, lui est ouvert à la fin de sa carrière terrestre; et là ses plaisirs sont faits de veiller attentivement sur ces humains, dont il a été le suprême bienfaiteur, et qui gardent avec piété ses aimables, ses féconds enseignements.

Ce qu'on honore en lui, inventeur de la vigne, c'est le dieu de la culture en général, qui, seul, a pu mettre de telles vertus dans un modeste arbuste. Il a trouvé aussi le figuier; il a perfectionné tous les fruits; il a enseigné les bons labours; il veille donc sur les arbres, sur le blé; et les vergers, les champs, comme les vignobles, lui doivent leurs richesses.

Dieu des travaux agricoles, c'est lui qui a soin de ramener les printemps; dieu des plaisirs, c'est pour lui être offertes, c'est pour couronner ses adorateurs que naissent les fleurs. Le vin donne la verve, inspire les chants : à ces titres, il est dieu de la musique et de l'éloquence : il est *conducteur* des muses.

Le vin affranchit l'homme des sujétions terrestres, Dionysios est dieu de la liberté.

Comme il est né dans le feu, qui consuma sa mère, on lui met à la main un flambeau rayonnant; le voilà donc dieu de la lumière qui marque les jours, les années, qui répand la chaleur, qui mûrit les récoltes, et dont la disparition laisse le monde triste et froid. Il devient ainsi le Soleil, dont on fête le retour, dont on déplore l'éloignement.

Mais voyez! on le peint encore avec la tête cornue, et on lui dédie le taureau qui est l'emblème de la Lune. Il devient de la sorte l'astre des nuits, pour veiller sur le sommeil de ses chers humains.

Quand on représente ses triomphes aux pays indiens, on attelle des lions, des panthères au char sur lequel il trône, magnifique jeune homme aux cheveux d'or, ce qui fait de lui le dieu de la force et de la beauté.

Et ainsi, de fictions en fictions, tous les heureux phénomènes sont reconnus dériver de Dionysios-Bacchus, toutes les protections lui sont attribuées; aussi, ses fêtes, qui ont d'ailleurs plusieurs échéances annuelles, sont-elles celles qui répandent le plus de bruyante et joyeuse animation dans la cité de Minerve.

Les génies du pressoir, d'après une peinture d'Herculanum.

Nous nous bornerons à mentionner ces Bacchanales, mystères orgiaques et lugubres, où, pendant la plus longue nuit de l'année, c'est-à-dire, au moment où le froid imposant à la vigne des souffrances que Bacchus devait cruellement ressentir, des femmes, devenues les Bacchantes, traduisaient par des danses effrénées, des cris, des contorsions extravagantes, le deuil que leur inspirait cette douleur du dieu.

Nous ne ferons qu'indiquer aussi, comme également étrangères à notre sujet, ces *Lenéennes* automnales[1] ou fête du pressoir, durant lesquelles, avant d'enfermer le vin nouveau dans les tonneaux, chacun s'en abreuvait assez copieusement pour qu'il en résultât des réjouissances universelles; et nous arriverons à ces fameuses *Anthestéries*, qui avaient donné leur nom au mois printanier de la Grèce.

[1] Nommées ainsi de *Lenaios*, pressoir.

Encore que les *Anthestéries* eussent pour date l'époque où l'on dégustait le vin qui pendant l'hiver avait achevé sa fermentation; bien qu'elles annonçassent la venue des premiers bourgeons, d'où devaient s'élancer les pampres opulents; bien que les trois jours, durant lesquels on les célébrait, reçussent chacun une désignation ayant trait aux attributions dionysiaques, elles n'étaient autres, comme l'indique fort bien leur nom général d'*Anthestéries*, que la *fête des Fleurs*, c'est-à-dire cette fête normale du printemps, que l'on retrouve chez la plupart des peuples primitifs, et qui, chez ce peuple arrivé à tous les raffinements de la vie urbaine, était resté comme un souvenir de son vieil âge champêtre.

« En ce temps-là, dit Plutarque, rien n'était plus simple, et en même temps rien n'était plus agréable que la façon dont se célébraient les fêtes de Dionysios. Deux hommes marchaient à la tête du cortège, l'un portant une cruche pleine de vin, l'autre un cep de vigne, un troisième traînait un bouc, animal choisi comme victime à cause de sa dent redoutée du pampre; un quatrième avait un panier de figues... »

Cela se passait, à la vérité, en Béotie, et parmi des populations encore exclusivement rurales. Mais les anciennes coutumes rustiques s'étaient singulièrement modifiées au contact des mœurs de la grande cité.

Trois jours, avons-nous dit, duraient les *Anthestéries* : ce qui constituait autant de solennités bien distinctes, attirant comme spectateurs à Athènes, non seulement beaucoup d'habitants ou délégués de tous les bourgs et villages de l'Attique, mais encore les envoyés des îles dépendant d'Athènes, qui apportaient le tribut annuel de leur pays, et quantité de citoyens de toutes les parties de la Grèce.

Les fêtes dionysiaques, et notamment les *Anthestéries*, étaient, d'ailleurs, chose si importante pour les Athéniens, qu'en dépit du calendrier national, il avaient l'usage de compter le temps à partir de ces fêtes, comme dans nos campagnes encore on fait de Pâques, date du renouveau, et de la Toussaint et de Noël, marquant une fin de *saison*.

« J'espère bien, disaient-ils par exemple, vivre encore jusqu'aux prochaines Anthestéries... Il s'est écoulé deux Dionysies depuis que cela m'arriva... » Ou encore, comme terme de comparaison à propos d'évènements heureux : « On se croirait aux Anthestéries, les entendait-on s'écrier; c'est

une vraie Dionysie qui vient de m'échoir. » D'une chose qui ne venait pas en son temps, ils disaient : « C'est le lierre[1] après les Anthestéries. »

On eût dit que, pendant toute la durée de la fête, il y eût renoncement complet à toutes les préoccupations autres que celles de l'abandon au plaisir. On ne travaillait plus, on ne songeait presque pas à dormir ; il était interdit au créancier d'exiger ni gage, ni paiement de son débiteur ; aucune peine prononcée antérieurement n'y pouvait recevoir son exécution ; une période d'affranchissement absolu était ouverte pour les esclaves qui participaient à la fête, avec les droits égaux à ceux des citoyens ; les prisonniers eux-mêmes jouissaient de la liberté.

« Quiconque, — portait une loi, — enfreindra l'une ou l'autre de ces prescriptions ; quiconque mettra empêchement au cours régulier des choses consacrées par la tradition, pourra être cité, par ceux qu'il aura contraints ou gênés, devant l'assemblée du temple de Dionysios, qui le jugera et condamnera comme perturbateur et profanateur de la fête. »

Si profond même était le sentiment de suprême satisfaction qu'éprouvaient les Athéniens à la célébration des Dionysies, qu'ils étaient convaincus que par l'intervention du dieu (regardé par quelques-uns comme souverain des Enfers), les ombres des morts obtenaient de revenir sur terre pendant ces jours-là, pour se mêler aux vivants, afin de prendre leur part de l'allégresse générale.

Au premier jour des *Anthestéries* se célébraient les *Pithégies*, dont le nom signifie ouverture des tonneaux.

C'était, en effet, ce jour-là, — après qu'avait soufflé certain vent propre à cette saison, qui avait une influence particulière sur le vin[2], — qu'on avait coutume de goûter le vin nouveau, dont on offrait d'abord les prémices à Dionysios et aux autres dieux, en leur demandant que cette liqueur fût salutaire à ceux qui en boiraient.

Pour la célébration des rites sacrés, qui commençaient par l'offrande des

[1] Les buveurs avaient coutume de se couronner de lierre, plante qui était consacrée à Bacchus, parce que, disait-on, son feuillage avait la vertu de dissiper les vapeurs du vin.

[2] Ce vent, qui venait du couchant, était, selon Pline, le même que le *favonius* des Romains. Les vins qu'on mettait en perce avant qu'il fût apaisé se gâtaient. En Grèce comme en Italie, il ne soufflait que durant une période de neuf jours, qui s'achevaient au jour même des Pithégies. (Rolle : *Culte de Bacchus.*)

cratères, — grands vases propres au mélange des boissons, qui étaient ensuite réparties dans les coupes, — chacun se couronnait de fleurs, ou tout au moins en portait une sur soi. Il n'était pas jusqu'aux jeunes enfants qu'on ne conduisît, parés de feuillages et de fleurs, au temple, pour les faire participer à ce sacrifice, qui devait leur rendre les destins favorables.

Au retour de la cérémonie, dans les rues, sur les places, autour du temple de Dionysios, on ne voyait partout que tables dressées pour des festins qui se faisaient à frais communs, chacun apportant de sa maison des mets et des boissons. La première prescription relative à ces repas était de ne refuser la dégustation du vin nouveau à nul de ceux qui la venaient réclamer, qu'il fût homme libre ou esclave, citoyen d'Athènes ou étranger.

Les *lits* sur lesquels s'asseyaient les convives étaient garnis de verdure, les tables parsemées de fleurs ; et nul ne s'y fût placé sans avoir la tête ceinte de myrte, de lierre ou de laurier.

Dans ces festins régnait une entière liberté, qui, cependant, ne devait jamais dégénérer en licence ; car, disait-on, c'eût été manquer de respect au dieu, qui, pour savourer les prémices des mets et des liqueurs, venait toujours assister secrètement à ces assemblées, dont il approuvait et sanctifiait la joie.

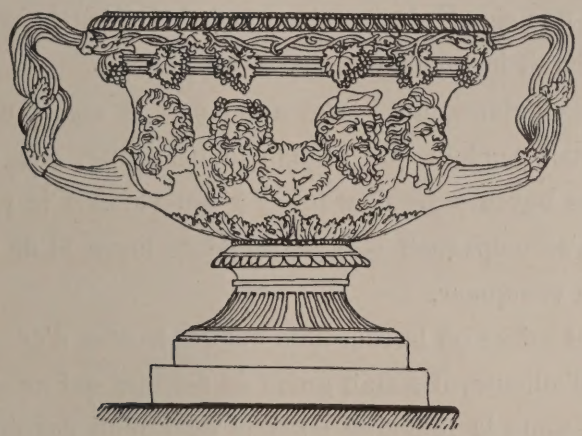
D'ailleurs, la tradition symbolique voulait qu'aux banquets des Pithégies on offrît aux convives d'abord du vin pur, en évoquant Dionysios sous le nom de bon génie, puis du vin mêlé d'eau, en invoquant Jupiter sauveur, et à ce propos l'on contait cette légende :

« Quand Dionysios eut apporté la vigne en Grèce, un grand nombre de gens burent immodérément du vin. Certains en devinrent maniaques et perdirent la raison ; quelques-uns même en moururent.

« Un jour que des hommes étaient occupés à boire de cette liqueur au bord de la mer, la pluie survint, qui, en les obligeant à se retirer, remplit d'eau le cratère où il était resté du vin.

« Le beau temps revint bientôt. Alors ces hommes retournèrent à leur boisson, et goûtèrent de ce mélange, qu'ils trouvèrent bienfaisant. Et depuis, ils continuèrent à boire ainsi le vin, qui, tout en demeurant agréable au goût, les fortifiait sans jamais les incommoder. »

« C'est pourquoi, disait-on, les Grecs saluent d'abord le bon génie avec le vin pur, comme inventeur de cette boisson; mais ensuite ils saluent avec le vin trempé d'eau, comme inventeur de ce mélange salutaire Jupiter sauveur, qu'ils supposent présider aux pluies. » (*Athénée.*)



Cratère bachique, conservé au musée du Louvre.

La coutume voulait aussi qu'au cours de ces festins les convives, se passant de main en main une branche de myrte, dissent chacun à leur tour des couplets joyeux qui avaient reçu le nom de *scolies* (de *scolios*, tortueux), parce que la branche qui servait à désigner celui qui devait chanter allait et venait autour des tables.

Ainsi se célébraient les *Pithégies*, qui, à proprement parler, ne semblaient être que le prélude des cérémonies et des réjouissances qui caractérisaient les *Anthestéries*.

Le second jour était celui des *Choës* ou fête des *Conges*[1], ainsi nommée parce que, au contraire de ce qui se faisait aux autres banquets, où les convives s'honoraient mutuellement en faisant circuler la même coupe pour y boire tour à tour, ce jour-là on mettait une coupe particulière devant chacun des convives[2].

[1] De Χοῦς, grande coupe contenant au moins deux de nos litres.

[2] Cette coutume, disait-on, remontait au temps d'Oreste, qui après avoir vengé sur sa mère le meurtre de son père, rentra dans Athènes, sans s'être purifié, à l'époque même des Anthestéries. L'hôte d'Oreste, qui donnait le repas du second jour de la fête, et qui ne voulait pas que ses invités communiquassent avec un homme impur, fit mettre, contre l'habitude, une

Qu'ils fussent publics et donnés par les magistrats au peuple, comme on le voyait sur divers points de la ville, ou bien qu'ils fussent privés et offerts par des particuliers à leurs proches, à leurs amis, comme cela avait lieu dans la plupart des maisons, les repas du jour des *Choës* étaient toujours donnés aux frais de ceux qui invitaient; et les tonneaux étant dès lors ouverts, ce n'était plus à une simple dégustation, mais à de véritables assauts *dionysiens* qu'on se livrait ici comme là.

Dans les repas publics, un héraut annonçait le commencement de ces combats; et c'était pendant que sonnait la trompette, que, debout sur une outre pleine, les buveurs devaient lutter à qui viderait le plus de conges. Cette outre, qu'accompagnait une couronne de lierre et de fleurs, était le prix décerné au vainqueur.

Un temps vint même où la couronne eut des feuilles d'or.

Aux Choës, d'ailleurs, il n'était guère de familles qui ne se réunît et qui ne traitât avec toute la libéralité possible quelqu'un des étrangers que le désir d'assister aux fêtes avait amené dans les murs d'Athènes. C'était ce jour-là que les écoliers offraient à leurs maîtres, en leur payant leurs gages de l'année, des présents, des récompenses pour les bonnes leçons qu'ils avaient reçues d'eux; et ceux-ci, oubliant leur gravité coutumière, profitaient de ces aubaines pour festiner et se réjouir avec leurs amis.

Partout les tables étaient dressées, partout les mets les plus recherchés abondaient, partout le vin coulait à flots; et rien d'étonnant donc à ce qu'à la suite de ces festins, après les nombreux défis qu'en tous lieux les convives s'étaient portés, la ville s'emplît de gens qui, transportant des outres enguirlandées, groupés sur des chars plus ou moins élégants, plus ou moins rustiques, adressassent aux passants, ou échangeassent, en se rencontrant, toutes sortes de libres apostrophes, de propos plaisants, sinon même injurieux.

Le mouvement de cette foule bruyante avait deux buts. D'abord chacun se rendait au *Lénéon* (temple du pressoir), qui était ouvert ce seul jour dans l'année, pour y déposer les couronnes de fleurs qu'on avait eues sur la tête

coupe devant chacun d'eux, et ordonna qu'on bût sans se passer les coupes et en silence, afin que, tout en ne buvant pas dans la même coupe qu'Oreste, on ne parût pas insulter à son malheur.

pendant la durée des banquets. Ces fleurs étaient reçues par la prêtresse, comme sacrifice au dieu de la végétation. Cela fait, pour attendre la nuit, le plus grand nombre se rendait au théâtre, où avaient lieu des luttes et des concours de chant.

Entre temps, et pendant que partout ailleurs régnait la gaieté la plus tumultueuse, au fond du sanctuaire ténébreux de ce même Lénéon, l'épouse de l'archonte-roi, assistée de quatorze des femmes les plus recommandables de l'État, procédait à de solennels et mystérieux sacrifices pour le salut de la cité. Dans ces mystères, où la présence d'aucun homme n'était tolérée, l'épouse de l'archonte-roi se fiançait à Dyonisios, comme personnifiant la nation athénienne, qui voulait être et rester unie au plus libéral, au plus secourable des immortels.

Enfin, vers la chute du jour, tout se préparait pour la cérémonie la plus caractéristique de la fête, et qui était l'objet du zèle ardent de ceux qui devaient y jouer un rôle, et de la vive curiosité de ceux qui allaient en être les spectateurs.

Pendant que des milliers de flambeaux et de lampes s'allumaient, posés au bord des terrasses qui servaient de toits aux maisons, et sur lesquelles se groupaient en foule les curieux, en un point de la ville, — qu'elle devait parcourir en tous sens, — se formait la grande procession dionysiaque, destinée non seulement à célébrer les mérites du dieu, mais encore à représenter son triomphe au retour de la conquête de l'Asie.

La marche était ouverte par une troupe de Satyres et des dieux Pans portant chacun une lampe dorée. Au milieu d'eux étaient des Silènes vêtus de robes de pourpre.

Puis s'avançait, portée par un beau jeune homme, la bannière de l'étoile du matin, derrière laquelle marchaient une centaine d'enfants vêtus de blanc, symbolisant l'enfance du jour ou de l'année. Autour de ces enfants s'agitaient des Satyres, dont le corps était peint de diverses couleurs, et qui avaient sur la tête des couronnes de lierre, à la main des pampres.

A la suite, un homme caché par des draperies, faisait s'avancer une statue représentant une sorte de géant, qui avait le masque et l'habit de théâtre, et tenait la corne d'abondance et la chèvre Amalthée.

Après ce géant venait une très belle femme, de haute stature, qui, riche-

ment parée, et tenant dans une main une branche de palmier, dans l'autre une couronne de feuillage, figurait sans doute l'année, car elle était entourée de trois autres femmes symbolisant les saisons et portant les fruits ou les productions propres à chacune d'elles.

Jeune fille portant les figues sacrées aux processions de Dionysios, d'après une peinture d'Herculanum.

Derrière les saisons, nouveau groupe de Satyres, les uns portant des coupes à boire, les autres brûlant des parfums dans de grandes urnes évasées.

Ce groupe était suivi d'un prêtre de Dionysios qu'entouraient les poètes, les musiciens, les acteurs attachés au culte du dieu, devant lesquels on

portait des trépieds destinés à être donnés comme prix aux vainqueurs des différents jeux[1].

Puis s'avançait un char où était une statue colossale de Dionysios, faisant une libation avec une vaste coupe d'or. Cette statue avait pour vêtement deux tuniques jaunes, l'une ample, traînante, d'un tissu épais, l'autre par-dessus, d'une étoffe légère et transparente. De ses épaules tombait à longs

Une bacchante, d'après un vase antique publié par Passeri.

plis un manteau de pourpre broché d'or. Devant le dieu était placé un cratère de Laconie, d'une contenance considérable, et deux coupes pleines d'aromates. Tout autour de la statue, on avait formé des berceaux de pampre,

[1] Voyez plus loin ce qui concerne les jeux scéniques.

de lierre et autres plantes, d'où pendaient des couronnes, des thyrses, des tambours, des bandelettes, des masques tragiques, comiques et satiriques[1].

Sur ce char, que traînaient un grand nombre d'hommes, se tenaient les prêtres, prêtresses et interprètes des mystères dionysiaques, et les femmes appelées *lichnophores*, portant le van sacré, emblème rustique des cérémonies purificatoires, qui précédait toute initiation aux mystères.

Derrière ce char venait un groupe de Bacchantes proprement dites, ayant les cheveux épars, portant des couronnes formées de serpents et de branches d'if, et tenant à la main, les unes des serpents, les autres des poignards[2].

Sur un autre char, aux quatre coins duquel brûlaient des lampadaires dorés, se voyait assise sous un berceau de verdure, la haute statue de Nysa, que les uns disaient être la principale nourrice du fils de Jupiter, les autres la ville où il avait vu le jour. Cette statue, couronnée de lierre et de raisins, tenant un thyrse de la main gauche, et une coupe de la main droite, était vêtue d'une longue robe jaune brochée d'or ; d'instant en instant elle se levait comme d'elle-même, versait du lait dans sa coupe, puis se rasseyait en élevant son thyrse.

Après le char de Nysa, en venait un sur lequel des satyres qui étaient censés fouler la vendange, chantaient la chanson du pressoir ; et un autre portant une outre immense faite de peau de panthère, qui tout le long de la marche du cortège répandait sa liqueur.

Venaient ensuite plusieurs groupes de jeunes enfants vêtus de tuniques,

[1] On sait que, dans l'antiquité, les acteurs jouaient toujours sous le masque. Il y avait, pour ces masques de théâtre, trois sortes de physionomies, de convention. Le masque *tragique* pour les pièces dont le sujet était emprunté aux grands évènements de l'histoire ou de la légende religieuse ; le *comique* pour les pièces qui avaient des héros pris dans la vie ordinaire, et le *satirique* pour celles qui avaient trait aux mœurs champêtres.

[2] « Les Bacchantes — dit Rolle, l'historien du culte de Bacchus — ne présentent ordinairement à l'esprit des modernes que l'idée de la fureur et de l'ivresse, mais les noms mêmes de plusieurs des personnages, que dans la mythologie ou dans l'histoire grecque nous voyons célébrer les fêtes de Bacchus, empêchent d'admettre cette idée. Dans *l'Œdipe* de Sophocle, par exemple, nous voyons la chaste, la noble Antigone regretter le temps où elle célébrait les mystères de Bacchus sur le mont Cythéron ; Olympias, la mère d'Alexandre, était bacchante aux Dionysies macédoniennes. Toutes les femmes qui célébraient Bacchus ne pouvaient donc être considérées comme perdues de débauche et de vin. D'ailleurs, la plupart des Bacchantes figurées sur les anciens monuments ne présentent que l'expression simple et douce. Winckelmann cite particulièrement la tête d'une statue de bacchante de la Villa Albani qui doit être rangée parmi les beautés idéales, car elle présente le type de la grâce comique, qui est propre à certaines têtes de Corrège. »

les uns couronnés de lierre, les autre de pin, et portant des conges où ne se trouvait que du vin mêlé d'eau que de temps en temps ils approchaient de leurs lèvres.

Sur un autre char très long, très large, se dressait un rocher tout tapissé de lierre, duquel coulaient deux sources, l'une de lait, l'autre de vin. Des nymphes, vêtues de feuillage parsemé de fruits d'or, entouraient ce char qui précédait celui où Dionysios apparaissait dans tout l'appareil de son triomphe, après ses victoires des Indes.

Le dieu, vêtu d'une robe de pourpre, la tête ceinte de lierre et de pampres et tenant un thyrse, était porté par un énorme éléphant, sur le cou duquel était un petit satyre qui soufflait dans une trompe faite d'une corne de chèvre, garnie d'or.

Immédiatement après ce char triomphal, venait une troupe de jeunes filles appartenant aux plus illustres, aux plus respectables familles de la cité, et dites *canéphores* parce qu'elle portaient sur la tête ou à la main des corbeilles de jonc, d'osier, ou d'airain contenant les divers objets consacrés au culte de Dionysios : des gâteaux, des grains de sel, des figues, des feuilles de lierre, des pavots, des serpents (imités), des couteaux à sacrifice, etc.

Simplement mais richement parées, elles marchaient les yeux baissés affectant le maintien le plus modeste et le plus digne, afin de répondre à l'honneur qu'on leur avait fait en les choisissant pour ces fonctions enviées[1].

Venaient ensuite les délégués de diverses tribus de l'Attique et des îles qui étaient sous la dépendance d'Athènes.

Puis s'avançaient des bandes d'animaux consacrés à Dionysios : des ânes montés par des silènes et des satyres ; des chameaux, des boucs, portant des enfants ; des mulets, traînant d'autres chars où étaient placées de belles femmes figurant des captives asiatiques ; des chevaux, chargés des productions de l'Orient, marchaient conduits par de noirs Ethiopiens ; puis venaient des chasseurs armés de javelots tenant en laisse de grands chiens de l'Inde...

[1] Un fait célèbre peut servir à démontrer combien s'attachait d'honneur pour une jeune fille à être désignée comme *canéphore*. Hipparque, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, voulant outrager Harmodius ,chassa honteusement la jeune sœur de celui-ci qui s'était présentée pour porter la corbeille mystique dans une fête, sous prétexte que sa naissance ne lui donnait pas droit à cette fonction. L'outrage fut vengé par la mort d'Hipparque et par l'expulsion des tyrans.

Un dernier char portait une lance et un thyrse d'une grande hauteur : ces deux objets représentaient les armes qui avaient également aidé le dieu à réaliser ses conquêtes.

Enfin la marche était fermée par les statues des autres dieux, que l'on rendait ainsi témoins des hommages rendus à Dionysios, et qui avaient chacun leur cortège particulier.

Bacchus et une bacchante d'après un vase antique publié par Passeri.

Outre les groupes distincts qu'ils formaient dans l'ordonnance générale de la procession, on voyait, sur tous les points, des pans, des satyres, des silènes, qui s'agitaient, dansaient, criaient, en brandissant des thyrses, en vidant des coupes.

De distance en distance étaient aussi placés des troupes de musiciens jouant de toutes sortes d'instruments et de jeunes garçons chantant les *Dithyrambes*[1], que les meilleurs poètes avaient composés pour cette solennité, et qui

[1] Ainsi nommé d'un surnom grec donné à Bacchus et qui signifiait « double naissance », le *dithyrambe*, poème qui a reçu depuis une distinction moins exclusive, était, à l'origine, consacré à la seule louange du dieu du vin, ce qui explique l'irrégularité de sa forme et l'espèce de désordre inspiré qui en fait le caractère.

accusaient bien le caractère de cette fête consacrée au dieu de la végétation.

Ils répétaient par exemple l'hymne anthestérienne de Pindare.

« O dieux de l'Olympe, abaissez vos regards sur cette troupe de chanteurs! envoyez-nous vos précieuses faveurs, vous que la foule adore, au milieu de la sainte Athènes, vous qui protégez notre brillante et glorieuse Agora[1].

« Acceptez ces couronnes de violettes, ces offrandes de fleurs printanières, et souriez au poète qui célèbre le dieu couronné de lierre, que les mortels nomment le plus puissant des immortels. »

Bacchanale rustique, sacrifice du bouc d'après un vase antique publié par Passeri.

« A Némée, dans l'Argolide, le devin ne manque pas de cueillir les rameaux naissants du palmier, lorsque les heures entr'ouvrent leur sein, et que la brillante nature se ranime au souffle embaumé du printemps.

« Alors l'aimable violette se répand sur la terre immortelle ; alors les roses couronnent nos têtes, et le chœur unit sa voix aux accents de la flûte pour chanter Sémélé, la mère de Bacchus au front ceint de bandelettes, et Dionysios au front couronné de pampre.[2] »

Cette pompe commencée aux premières ombres du soir, s'accomplissait au milieu de l'illumination générale des maisons, et à la lueur des torches, dont chaque groupe ou char était précédé ou suivi. Elle ne s'achevait guère que bien tard dans la nuit, de sorte qu'il ne restait aux Athéniens que quelques

[1] Place publique, lieu où se tiennent les assemblées du peuple.

[2] On sait que le thyrse était une verge terminée par une pomme de pin et entourée de pampre chargé de raisins.

heures de repos pour se remettre en état de prendre part aux cérémonies, aux plaisirs du jour suivant.

Cette troisième journée était appelée des *Chytres*.

La cérémonie qui lui avait valu cette dénomination et qui se célébrait en divers temples consistait à faire cuire dans de grands pots de terre (*chutrai*) en l'honneur de Dionysios, qui en ce cas se trouvait confondu avec l'ancien Mercure souterrain, toutes espèces de grains et d'herbages.

L'origine de cette tradition remontait — disait-on — à l'époque du déluge de Deucalion. Quelques hommes échappés au désastre avaient offert au Dieu de la terre, pour qu'il favorisât leurs nouveaux travaux agricoles, un sacrifice des semences que les eaux n'avaient pas détruites.

Par respect pour la divinité, il n'était permis à personne de s'approprier cette offrande. Les prêtres eux-mêmes ne pouvaient en rien distraire.

La majeure partie de la population sortait processionnellement de la ville, pour aller répandre dans un champ le contenu des chaudières. Ces grains avaient, selon la croyance populaire, la vertu d'appeler la fécondité sur les campagnes de l'Attique en général.

Cette cérémonie propitiatoire avait donc conservé le caractère purement agricole qui en faisait un des rites les plus significatifs de la fête du renouveau.

Non moins rustique d'ailleurs était l'origine du divertissement qui attendait les citoyens au retour de la procession des Chytres.

Jadis — disaient les légendes — en des temps de beaucoup antérieurs à la grandeur d'Athènes, un certain Icarius, qui habitait un bourg dans les montagnes de l'Attique, avait appris de Bacchus lui-même l'art de cultiver la vigne. Un jour, apercevant un bouc qui rongeait ses pampres naissants, il l'immola au dieu. Les paysans témoins ou acteurs du sacrifice du bouc se mirent à danser autour de la victime en chantant les louanges de Dionysios. L'année d'ensuite, à la même époque, c'est-à-dire au printemps, Icarius ayant renouvelé ce sacrifice avec le concours des mêmes hommes, la tradition non seulement s'en conserva dans le bourg où elle avait eu lieu pour la première fois, mais encore se répandit parmi les diverses tribus de l'Attique.

Or, en ce même bourg de la montagne Icarienne, naquit plus tard certain poète nommé Thespis. Celui-ci, trouvant établie la coutume de chanter en

chœur en l'honneur du dieu de la vigne, pendant et après le sacrifice du bouc, non seulement composa des hymmes particulières pour cette cérémonie, mais encore imagina de faire alterner le chant, que les célébrants disaient tous ensemble, et qui contenait les louanges de Dionysios, avec un récit que l'un des hommes déclamait seul, pendant que le chœur se reposait. Ce récit avait pour sujet l'une des nombreuses aventures de la vie du dieu.

On ajoute que, pour donner encore plus de caractère à cet ensemble, Thespis travestissait ses chanteurs en satyres, leur teignait le visage avec de la lie, et, les groupant sur un char rustique, allait de bourgade en bourgade faire connaître aux populations rustiques, qui se délectaient à l'entendre, ce poème primitif à deux parties. [1]

A cause du sacrifice qui en avait été le premier prétexte, Thespis appela son poème *Chanson du bouc* ou *tragédie* (*tragos* bouc, *odès* chant).

Pendant longtemps, s'il faut en croire la tradition, les poètes qui succédèrent à Thespis suivirent fidèlement son exemple, c'est-à-dire que le chœur continuait à chanter exclusivement les louanges du dieu, le personnage parlant seul continua de même à narrer exclusivement des épisodes de la légende Dionysiaque.

Un jour vint cependant où, loin de s'astreindre à un sujet qui avait été tant et tant de fois traité par leurs devanciers, et qui ne pouvait plus leur fournir aucune nouvelle inspiration, les poètes chargés de composer les *chansons du bouc* devenues indispensables à la solennité du jour des chytres, firent chanter d'autres louanges par le chœur et narrer d'autres fables par le déclamateur.

Voyant que, en conservant l'usage on modifiait la tradition, les prêtres se plaignaient : « Tout cela est assurément fort beau, disaient-ils, mais cela n'a rien de commun avec Bacchus. [2] »

Ces plaintes ne prévalurent point contre le goût populaire, qui s'accom-

[1] Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.
(*Boileau, Art poét.*)

[2] Ces plaintes donnèrent même naissance chez les Grecs à une locution proverbiale. A ceux qui discouraient hors de propos : « Cela n'a rien de commun avec Bacchus, » disait-on, par manière de les rappeler à la question.

modait fort de cette heureuse innovation. Pour le flatter d'ailleurs les poètes s'évertuaient à varier de plus en plus leurs sujets ; mais encore qu'à la charrette ambulante de Thespis, se fût sans doute substituée une estrade permanente, et peut-être aux chanteurs barbouillés de lie et couverts de peaux velues, des acteurs d'aspect moins sauvage, toujours du moins le personnel exécutant restait-il composé de même, en se partageant les fonctions de la même manière.

Le premier, dit-on, Eschyle — un de ces mâles génies qui n'ont qu'à prendre conseil de leur puissante audace pour éteindre un passé, en projetant

Danse bachique d'après une peinture d'Herculanum.

de magnifiques lueurs jusqu'aux plus lointains avenirs, — Eschyle, pensant que la vue de l'action elle-même devait l'emporter sur le simple récit, substitua au déclamateur isolé plusieurs personnages, auxquels il donna la stature, le masque, l'habit des héros dont il voulait représenter les aventures.

Au lieu des tréteaux où jusque-là s'étaient placés le chœur et le narrateur, il obtint qu'une vaste terrasse fut disposée, et fermée par des peintures représentant les lieux où se passaient les évènements qui servaient de sujet à ses compositions ; il rendit plus nombreux ce chœur, dont les chants se trouvèrent étroitement rattachés aux péripéties de l'action. Il fit intervenir, en les personnifiant, les puissances de l'Olympe et des Enfers ; il choisit dans les légendes à faire revivre les épisodes les plus propres à émouvoir, à frapper l'âme ; il sut empreindre d'une pompeuse et saisissante vérité le langage

de ses héros, auxquels il prêta les plus vivantes passions. En un mot, il créa pour ainsi dire dans toute sa grandeur, dès son principe, cette tragédie grecque dont après vingt siècles nous sommes contraints d'admirer encore la beauté si noble, la simplicité si imposante.

Ainsi Eschyle ouvrit la voie où, sans le faire oublier, ne devaient pas tarder à briller, chacun d'un éclat particulier, Sophocle et Euripide[1].

Puis étant trouvé l'appareil théâtral, grâce auquel des poètes pouvaient à leur gré faire prendre corps et âme en quelque sorte à leurs fictions, il

Bacchanale rustique, d'après un vase antique publié par Passeri.

arriva que des farces grossières qui jusque-là étaient débitées de village en village par des chanteurs rustiques, et qui avaient reçu à cause de cela le nom de *comédies* (de *comê*, village ; et *odê,* chant), se dégagea l'art où devaient s'illustrer les Ménandre, les Aristophane...

Or, c'était pour assister à ces jeux scéniques, qui devaient avoir lieu sur l'immense théâtre érigé au versant de l'Acropole, que la population, avide d'émotion ou curieuse de plaisants tableaux, se hâtait de rentrer dans la ville après la cérémonie du transport des chytres hors des murs.

Là, les plus habiles poètes se disputaient, devant le peuple, la couronne de lierre décernée par des juges que le sort choisissait dans les diverses tribus, et qui faisaient serment de prononcer « selon le droit et l'équité, sans brigue, ni sans faveur », c'est-à-dire en tenant compte de l'impres-

[1] Aristote a très judicieusement défini le génie de chacun des trois grands tragiques grecs en disant qu'Eschyle a peint les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être, Sophocle comme ils devraient être, et Euripide comme ils sont.

sion que l'ouvrage représenté avait paru faire sur les vingt ou trente mille spectateurs que rassemblaient ces solennels concours de l'esprit et du talent.

Commencée aux premières heures du jour, la lutte dramatique durait sans interruption jusqu'au soir, trouvant toujours attentive cette foule qui,

Euripide, poète tragique, d'après les *Monuments inédits* de Winckelmann.

aux seules fêtes de Bacchus, pouvait satisfaire sa passion de spectacles. Les divers genres alternaient. La comédie régulière et d'observation succédait aux lugubres péripéties de la tragédie, qui faisait place au poème dit *satirique*[1], lequel n'était autre que ce que nous appellerions aujourd'hui une « paysannerie », et qui venait là, non seulement pour offrir aux nombreux rustiques

[1] Parce que des satyres, personnifiant les hommes primitifs, y jouaient les principaux rôles.

mêlés aux citadins un divertissement qu'ils pussent mieux apprécier, mais encore pour rappeler les champêtres origines de ces jeux.

Au surplus, quel que pût être le sujet traité par le poète, jamais on ne

Scène de comédie et masques comiques, d'après une peinture d'Herculanum.

pouvait bannir de la scène l'autel, sur lequel, au commencement comme à la fin des jeux, se faisaient des libations et des sacrifices à Dionysios.

Toutes les représentations scéniques se trouvaient d'ailleurs dédiées à ce dieu, en recevant le nom de jeux dionysiaques; et les acteurs, qui formaient une corporation placée sous sa protection toute spéciale, portaient le titre significatif d'*ouvriers de Dionysios*.

C'était aussi pendant cette troisième journée des *Anthestéries* que, profitant de l'assemblée générale du peuple au théâtre, on avait coutume de décerner des couronnes aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie, soit par des actions courageuses, soit par des vertus rares ou des sacrifices faits à l'intérêt public.

Il s'agissait notamment d'une de ces glorieuses récompenses, lors du fameux procès dit de la *Couronne*[1], dont les magnifiques échos nous étonnent encore.

Sophocle, poète tragique, d'après les *Monuments inédits* de Winckelmann.

Et non seulement on glorifiait sur le théâtre, en ce jour-là, les grands citoyens, mais encore il arrivait que le peuple décernât la couronne d'honneur, soit au Sénat, pour avoir donné de hautes marques de sagesse ou de patriotisme, soit à quelque nation ou ville étrangère, en reconnaissance de son utile concours.

C'était encore pendant les spectacles des fêtes dionysiaques que se faisaient les distributions au peuple; soit qu'on eût à lui partager les tributs imposés

[1] Eschine, rival de Démosthènes, voulut faire déclarer celui-ci indigne de la couronne qui devait lui être décernée. Vaincu par Démosthènes, Eschine dut s'exiler.

à des vaincus, ou servis par des alliés, soit que le trésor public se bornât à fournir aux citoyens pauvres les légères sommes qui devaient l'aider à payer sa place au théâtre, et à se donner quelque réfection au cours du spectacle.

Enfin, la nuit tombait, qui venait clore la fête des Fleurs, la fête du printemps, la véritable fête du renouvellement de l'année.

« A vos travaux, Cariens![1] » — criaient rudement les citoyens libres, pour rappeler au joug leurs esclaves; et, tout bas : « Partez, ombres, les Anthestéries sont finies, » ajoutaient-ils, pour congédier pieusement leurs morts, qui avaient dû — pensaient-ils — obtenir du Dionysios infernal la permission d'assister à la fête.

Masque comique d'après les *Monuments inédits* de Winckelmann.

Et pendant que, par tous les chemins, autour de la grande cité, s'éloignaient les rustiques, les étrangers éblouis, émerveillés, l'Athénien, en son insatiable avidité de cérémonies et de réjouissances, supputait déjà les mois et les jours qui le séparaient des prochaines Dionysies.

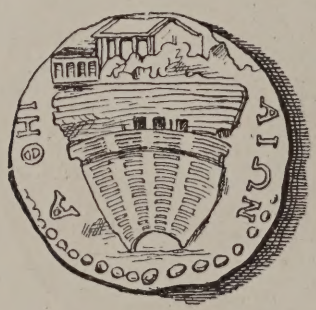
Mais si c'en était fait pour les grandes personnes de la célébration du renouveau, les enfants — surtout ceux des campagnes des petites villes de la Grèce, et plus particulièrement ceux de l'île des Roses (Rhodes) — ne manquaient jamais de saluer à leur façon, quelques semaines plus tard, le

[1] Les esclaves d'Athènes étaient ou avaient été autrefois, pour la plupart, originaires de Carie.

retour des hirondelles, évènement dont ils avaient fait le poétique prétexte d'une fête nommée les *Kélidonies* (de *kelidon*, hirondelle).

Le jour où avait paru dans le pays le premier de ces charmants oiseaux, les enfants, portant des corbeilles et une longue perche enguirlandée, au bout de laquelle était une hirondelle de bois, s'en allaient chantant, de maison en maison :

« Elle est revenue, l'hirondelle, elle est revenue,
Amenant avec elle la belle saison;
Blanche au ventre, sur le dos toute noire,
Elle est revenue. Ne sortirez-vous pas
Un petit panier de figues de votre riche maison?
Un clayon de fromage, une cruche de vin,
Une mesure de blé? — L'hirondelle ne refuse
Pas même le petit gâteau au jaune d'œufs. »



Médaille athénienne représentant l'Acropole et le théâtre où se donnaient les représentations populaires.

Cet appel adressé, les enfants attendaient quelques instants; et, s'ils n'obtenaient pas de réponse :

« Nous en irons-nous à vide, reprenaient-ils,
Ou recevrons-nous quelque chose?
Si vous nous faites un cadeau, nous nous éloignerons;
Autrement, nous ne partirons pas d'ici.
Voyez, nous ne sommes pas des vieillards,
Mais de jolis enfants.
Ouvrez, ouvrez la porte,
Et donnez, donnez à l'hirondelle. [1] »

Il faut croire que les refus étaient rares et que les *jolis* enfants trouvaient

[1] Athénée.

leur compte à quêter ainsi, à chaque retour de l'hirondelle, les menus présents qui servaient à défrayer un joyeux festin fait en commun ; car de nos jours encore, lorsque, après son exil hivernal, l'hirondelle revient hanter les rivages helléniques, on entend là-bas répéter en l'honneur de cette gracieuse messagère des beaux jours :

« L'hirondelle est arrivée
De par la mer aux blanches vagues,
Elle s'est posée, elle a chanté.
Salut, ô mars ! ô mon doux mois de mars !
Et toi, triste février,
Tout pluvieux, tout brumeux que tu puisses être,
Tu sens toujours le printemps...[1] »

[1] Fauriel, *Chants de la Grèce moderne.* — Les Grecs avaient aussi, comme contre-partie de la quête en l'honneur de l'oiseau du printemps, la quête de la corneille, qui, sans doute, se faisait à l'entrée de l'hiver, et dont Athénée nous a conservé le chant, en même temps que celui de l'hirondelle.

« Bonnes gens, disaient les quêteurs, — probablement des indigents qui s'assuraien ainsi quelques ressources pour la mauvaise saison — donnez une poignée d'orge à la corneille, fille d'Apollon, ou une ration de blé, un pain ou une obole, ou ce dont vous pouvez disposer. Elle recevra même un grain de sel, car elle aime à s'en régaler. »

« Celui qui donne aujourd'hui du sel, donnera une autre fois quelque rayon de miel. Enfant ou valet, ouvre la porte. Plutus (le riche) nous a écoutés favorablement, entends-nous donc aussi, toi.

« Voilà, voilà une belle jeune fille qui apporte des figues à la corneille : que les dieux la rendent parfaite en tout. Qu'elle trouve un époux riche et renommé ; que bientôt elle pose dans les mains de son père, devenu vieux, un beau petit garçon ; qu'elle mette sur les genoux de sa mère une belle petite fille, et qu'elle élève en bonne mère cet enfant avec des frères !

« Je vais, moi, chantant des vers nombreux pour celui qui donne, rares pour celui qui ne donne rien. Çà, braves gens, donnez des choses que vous avez en abondance. Donnez, seigneur, donne, jeune beauté, sœur des nymphes. Il est d'usage de donner plein la main à la corneille lorsqu'elle demande. Conformez-vous à l'usage. »

CHEZ LES ANCIENS ROMAINS

A formation du calendrier de l'ancienne Rome comporte trois époques bien distinctes.

Tout d'abord voici Romulus, qui, — dit la légende plutôt que l'histoire, — imagina une année de dix mois; prouvant par là, comme le remarque très justement Ovide, que, s'il s'entendait fort bien aux choses de la guerre, il n'était pas également versé dans les sciences astronomiques. « A la vérité, — ajoute le poète, qui tient à justifier du reproche d'inconséquence le divin fondateur de la nation, — le nombre dix était alors en grande vénération parmi les Romains, soit parce que nous n'avons aux mains que dix doigts, à l'aide desquels nous comptons; soit parce que, le nombre dix étant atteint, l'on ne peut que recommencer une nouvelle dizaine; soit parce qu'il était déjà de coutume alors que les veuves portassent le deuil de leur mari pendant dix mois, etc... »

Que l'année de Romulus fût exactement calculée ou non, toujours est-il que le fils de Mars en avait fixé le commencement au mois qui était placé sous la protection spéciale de ce dieu ; ou plutôt, Mars étant à la fois dieu de la guerre et dieu de la fécondité terrestre, tout naturellement ce peuple de rustiques guerriers devait lui faire honneur du réveil de la nature, et mettre sous son vocable le premier mois de la saison printanière.

L'opinion qui admet l'année primitive comme formée de dix mois seulement, et comme ayant commencé en mars, s'appuie particulièrement sur ce fait qu'atteste encore notre calendrier — lequel est, comme on sait, d'origine toute romaine — que les désignations de nos quatre derniers mois établissent un ordre numérique, s'arrêtant au chiffre dix, et, par conséquent, assignant au mois de mars le premier rang[1].

Numa, si nous devons en croire la tradition, s'aperçut de l'erreur commise par son devancier et voulut la réparer. Selon les uns, il ajouta deux mois à l'année, selon les autres, qui admettent que le calcul par douze mois était déjà usité, il ne fit qu'allonger certains mois et décider l'intercalation périodique d'un certain nombre de jours, après tel ou tel nombre d'années.

Numa aurait, dit-on, ajouté janvier et février, et fixé le commencement de l'année, non plus au moment où la durée du jour va l'emporter sur celle de la nuit, c'est-à-dire à l'équinoxe du printemps, mais au solstice d'hiver, c'est-à-dire à l'époque où le Soleil, après avoir semblé s'éloigner de plus en plus du monde, revient en quelque sorte sur ses pas, pour reprendre graduellement tout son bienfaisant éclat.

Enfin, après que le vieux calendrier, dit de Numa, fut tombé, par la négligence et l'arbitraire des pontifes, dans une grande confusion, Jules César vint qui, selon l'heureuse expression de Preller[2] « en entreprit une réforme violente », simple réforme de détails toutefois, qui ne changea rien, ou presque rien, ni à la division mensuelle de l'année, ni à ses diverses échéances.

[1] Le neuvième mois de notre calendrier s'appelle, en effet, septième (septem-bre), le dixième s'appelle huitième (octo-bre), le onzième et le douzième s'appellent neuvième (novem-bre), et dixième (décem-bre). En principe, les Romains avaient aussi le quatrième (quartilis), qui prit le nom de juin quand on l'eut dédié à Junon ou à la Jeunesse; le cinquième (quintilis), qui devint *juillet* en l'honneur de Jules César; le sixième (sextilis), qui s'appela le mois d'Auguste (*Augustus*), dont nous avons fait *août*. Sous Tibère, le sénat adulateur avait donné le nom du maître au mois de septembre. Néron voulut que le mois d'avril portât son nom, que le mois de mai prît celui de Claude, et le mois de juin celui de Germanicus. Commode avait assigné un de ses noms à chacun des cinq derniers mois de l'année; mais il ne survécut rien de ces fantaisies que désapprouvait l'esprit public. Les habitants de Chypre et de Paphos donnèrent une singulière marque de flatterie à Auguste, en changeant les noms de leurs mois, et en empruntant les nouveaux noms à une suite de mots relatifs à l'origine et aux dignités de ce prince: descendant de Vénus, — issu d'Énée — et de Jules César, — Auguste, — empereur, — tribun du peuple, — consul, etc. (Court de Gebelin, *Hist. du calendrier.*)

[2] *Les dieux de Rome*, traduction de M. Dietz.

En somme, — seule question qui puisse nous intéresser, — l'année romaine, qui, en principe, commençait avec le printemps, commença ensuite avec l'hiver.

En principe, disons-nous : il y a même tout lieu de croire que la poignée d'aventuriers qui fonda Rome, devant fort peu se préoccuper de questions astronomiques, adopta certainement les divisions du temps et les fêtes établies dans la région qu'ils habitaient, et dont ils étaient d'ailleurs originaires.

A vrai dire, Rome, dont la jalouse puissance et la rapide renommée éteignirent, absorbèrent peu à peu tous les souvenirs des nations voisines, s'appropria si bien leurs traditions que, au premier aspect, il peut sembler que cette immense nationalité, faite de nationalités détruites, ait spontanément tout créé, tout commencé par elle-même.

Mais rien ne se crée, ne se commence ainsi de toutes pièces, surtout en fait de croyances... Au surplus, ne discutons pas : constatons.

Il est évident pour nous que chez les peuples que remplacèrent les fils de Romulus, un culte était de longue date établi s'adressant à une divinité, sur le compte de laquelle les érudits et les poètes des grands jours de Rome ont épuisé toutes sortes de suppositions, brodé toutes sortes de fables.

Anna Perenna était le nom de cette déesse, dont la fête se célébrait vers l'équinoxe du printemps par des chants très bruyants et très libres, par des libations d'autant plus copieuses que la coutume était de boire autant de coups que l'on souhaitait d'années à ceux en l'honneur desquels on invoquait la protection d'Anna Perenna.

On priait ce jour-là pour obtenir de passer heureusement l'année, d'en voir beaucoup d'autres, et l'on échangeait des vœux dans le même sens. C'était l'époque où les comices s'ouvraient, où l'on affermait les revenus de l'État, où les écoliers payaient à leurs maîtres les honoraires échus à la fin de l'année précédente; les dames romaines, ce jour-là, servaient à table leurs esclaves, dans le but, dit Macrobe, d'exciter leur zèle pour le reste de l'année.

Il est à remarquer que, quand le commencement de l'année eut été reporté aux calendes[1] de ce mois de janvier, nouveau venu dans la suppu-

[1] On donnait le nom de *calendes* au premier jour de chaque mois. Ce nom venait de ce qu'un des pontifes chargé du soin de supputer les jours devait convoquer (*calare*) le peuple sur le Capitole, pour lui faire savoir non seulement les échéances des *calendes*, des *nones*, des *ides*, mais encore le nombre et la date des fêtes à célébrer pendant le mois. Les jours calendaires

tation des temps, la vieille déesse ne continua pas moins d'être fêtée à l'époque coutumière, ainsi que l'attestent les vers d'Ovide, sept siècles après la réforme du calendrier.

« Si vous doutez que les calendes de Mars aient été autrefois les premières de l'année, dit le poète (*Fast.*, livre III), la moindre réflexion vous en four-

La recherche d'Anna Perenna aux rives du fleuve de Numice.

nira la preuve. N'est-ce pas à cette époque que les couronnes de laurier, qui sont attachées toute l'année aux portes des grands pontifes, devant le palais de l'empereur, ainsi que celles qui ornent les Curies, sont enlevées et remplacées ? Ne pare-t-on pas aussi à ce moment-là de feuillage vert le temple de Vesta où la flamme renouvelée brille plus pure ?

« Le jour des Ides, ne solennise-t-on pas la mémoire d'Anna Perenna sur

se comptaient en remontant dans le mois précédent, comme nous faisons, par exemple, pour la supputation des années avant l'ère chrétienne. Le mois de décembre ayant trente et un jours, le huitième jour des calendes de janvier tombait le 23 décembre, le neuvième jour le 22, et ainsi de suite en s'arrêtant aux *ides*, qui étaient au milieu de chaque mois.

les bords du Tibre au long cours. La foule du peuple venue de toutes parts se répand sur l'herbe verte : les uns restent en plein air, d'autres dressent des tentes, quelques-uns se font des cabanes avec des branchages. On en voit qui plantent en terre des joncs, sur lesquels ils étendent leurs manteaux. Le soleil les réchauffe par dehors, Bacchus par dedans. Ils font des vœux pour vivre autant d'années qu'ils vident de coupes; si ces vœux étaient exaucés, les hommes atteindraient l'âge de Nestor, les femmes celui des sibylles. Tout en buvant, ils chantent les chansons qu'ils ont apprises aux spectacles, et qui sont connues des carrefours. En chantant, ils gesticulent de la façon la plus extravagante, et bientôt ils se livrent à des danses, à des rondes rustiques, où les femmes s'agitent, les cheveux épars. Au retour, tous chancellent...

« On se rassemble pour voir passer cette foule bruyante et folle, que le vulgaire déclare bien heureuse.

« La dernière fois que cette farce se célébra, je vis mainte vieille ivre, traînant après elle maint vieillard, plus ivre encore... »

Mais quelle est donc cette Anna Perenna dont le souvenir semble si cher au populaire ? A cette question, qu'il se pose à lui-même, le poète essaye de répondre en résumant les diverses légendes ayant cours de son temps.

Tout d'abord — et il paraît se complaire à cette supposition romanesque à laquelle d'ailleurs il consacre plus de cent vers — il s'agirait de la princesse Anna, que Virgile, dans l'*Énéide*, donne pour sœur à la fameuse Didon. Après la mort tragique de celle-ci, Anna s'enfuit de Carthage; et, à la suite de longues et périlleuses aventures, elle vient aborder sur les rives du Latium. Énée qui, par hasard, la rencontre, la reconnaît. En souvenir de l'hospitalité qu'il a reçue aux pays africains, il l'emmène dans son palais, où il la recommande à son épouse Lavinie. Étant donné la parenté d'Anna, la recommandation est assez mal placée. Une nuit, Didon apparaît à sa sœur et l'assure qu'on en veut à ses jours. Anna, saisie d'effroi, s'échappe en toute hâte du palais et disparaît.

Ignorant la direction qu'elle a prise, Énée met en campagne des serviteurs auxquels il promet une récompense s'ils parviennent à la découvrir.

Bientôt ceux-ci arrivent au bord du fleuve Numice [1] qui, suspendant son

[1] Rivière qui coulait près de la ville de Lavinium, et qui porte aujourd'hui le nom de *Rivo di Nemi*.

cours, laisse entendre une douce voix disant : « Je suis devenue la nymphe du paisible Numice, cachée pour jamais dans le sein de ce fleuve, je m'appelle maintenant Anna l'immortelle (*Anna Perenna*) ». Alors ceux qui cherchaient ses traces, charmés de l'avoir retrouvée, se livrent aux transports de la plus vive joie et célèbrent par un festin champêtre l'apothéose de la princesse, en buvant à son immortalité. De là l'origine de la fête, et de là aussi la manière de la célébrer.

« Selon d'autres — poursuit le poète — Anna serait la Lune, qui règle la succession des mois. D'autres encore la regardent comme Thémis, ou bien comme une fille d'Inachus, changée en génisse.

« Certaines gens veulent qu'elle soit une fille d'Atlas, qui, la première, nourrit Jupiter pendant son enfance ; enfin l'on raconte encore, et cette tradition a beaucoup de partisans, que, au temps où le peuple romain, non encore soutenu par les tribuns, s'était réfugié sur le Mont-Sacré, Anna était une vieille femme du faubourg de Bouilles, qui, d'une adresse et d'une bonté rares, pétrissait pendant la nuit des gâteaux qu'elle portait au peuple le matin.

« La paix conclue entre les deux ordres de l'État, le peuple institua une fête en l'honneur de sa bienfaitrice. »

On prétend, en outre, que lorsque Anna, devenue déesse, arriva au ciel, Mars, s'autorisant de ce qu'elle était fêtée dans le mois auquel il donne son nom, la pria de lui prêter son concours pour réussir dans une entreprise fort délicate. Anna lui laissa croire qu'elle était prête à le servir, et, au grand divertissement de l'Olympe, le mystifia cruellement. De là, la coutume qu'on a d'échanger des bons mots, des railleries et de répéter des couplets fort libres pendant la fête d'Anna : chacun se réjouissant à l'idée qu'un dieu aussi terrible soit devenu l'objet d'une joyeuse mystification.

« Tout cela — dit Court de Gebelin — est, au fond, si déraisonnable, que ceux qui peuvent s'en contenter, ne méritent pas d'être éclairés.

« Si l'on regarde Anna Perenna comme une femme, il est impossible de rendre raison de sa fête.

« En supposant que les Romains eussent voulu célébrer la fête de quelque princesse, ou de quelque femme respectable par ses vertus et par ses bienfaits, auraient-ils donc été réduits à une étrangère, à une inconnue,

et quel rapport entre la sœur de Didon et l'équinoxe du printemps ? Pourquoi encore la faire se précipiter dans un fleuve, et ne l'adorer que lorsqu'elle n'est plus ?

« Cependant dès qu'on regarde Anna Perenna comme un nom allégorique relatif à l'équinoxe où se célébrait sa fête, on voit la plus vive lumière se lever. Tout s'explique : et son nom, et ses courses, et sa disparition dans un fleuve...

« La fête d'Anna Perenna se célébrait à l'équinoxe du printemps. On se souhaitait alors mutuellement une vie longue et heureuse : *annos perennes*, des années toujours faciles et vigoureuses.

« Anna Perenna devient ainsi l'année, qui se renouvelle à l'équinoxe de mars, et qui y prend de nouvelles forces. C'est comme si nous disions : *l'an rajeuni*.

« La fête d'Anna Perenna était donc à Rome une fête de vœux réciproques, et où l'on buvait à la santé les uns des autres. Cette fête se célébrait à la campagne parce que, en Italie, au mois de mars, on jouit de tous les agréments champêtres.

« On mettait cette fête sur le compte d'Anne, sœur de Didon, par plaisanterie et pour donner le change.

« Anne s'était précipitée dans un fleuve, où on l'allait chercher : et l'on finissait par des ris et des quolibets quand on l'avait trouvée. Elle parlait donc du fond des eaux ; c'était tout aussi vrai qu'il était vrai qu'elle s'y était précipitée.

« La fin de l'année était regardée comme le passage du fleuve... Le temps et la nature étaient eux-mêmes regardés comme un grand fleuve, qui s'écoule perpétuellement, et qui reçoit sans cesse de nouvelles eaux. Anna, qui se précipite dans le fleuve, est donc l'emblème de l'année finie et précipitée dans l'Océan, ou dans le fleuve immense du temps.

« D'ailleurs, au nouvel an, on allait toujours puiser de l'eau aux fontaines et aux rivières. On appelait cela *aller chercher la perdue*, c'est-à-dire l'année qui n'était plus. On la retrouvait, puisque une autre commençait, parfaitement semblable à celle-là ; cependant la première restait éternellement au fond des eaux, puisqu'elle ne revenait plus.

« Aussi voyaient-ils bien, ceux des Romains qui disaient qu'Anna Perenna était la lune ou la génisse Io, symbole de cet astre.

« En effet, avec l'année, la lune recommence son cours, et c'est autant sa fête qu'on célèbre alors que celle du temps... [1]

« Quant à Anna Perenna, représentée comme une vieille fournissant de gâteaux le peuple romain, c'est une autre allégorie confirmant ce que nous venons de dire. *Bouilles* est un mot grec qui signifie *plein*. Anna Perenna est l'ancienne année, l'année qui vient de finir et qui est remplie, pleine, révolue. Elle fournit au peuple des gâteaux qu'elle a préparés la veille, parce que, au jour de l'an, au matin de la nouvelle année, on se régalait de gâteaux préparés la veille par *la vieille année*.

« Vers la fin de la République, cette fête était presque entièrement abandonnée à la populace, qui, bien qu'ayant célébré le nouvel an au solstice d'hiver, recommençait à l'équinoxe pour ne pas perdre l'ancien usage, et pour avoir une nouvelle occasion de boire du vin dans le moment où il devenait potable. »

Mars et Anna Perenna se partageaient donc, au renouvellement de l'année, les hommages du peuple romain, — comme, sans doute, ils s'étaient partagé ceux des peuples fixés antérieurement dans la région, — quand Numa, à ce qu'on assure, imagina d'ajouter à l'année deux mois, dont le premier fut placé par lui sous les auspices d'une divinité, qu'il trouva peut-être honorée déjà, mais dont il rendit le culte plus solennel.

Le premier mois, janvier *(Januarius)*, reçut son nom du dieu Janus, que les Romains avaient coutume de représenter avec deux visages opposés, tenant de la main droite un bâton, de la main gauche une clef, ou bien ayant

[1] Anna Perenna — dit Preller — était dans tous les cas une déesse du printemps et de la jeunesse. Quant à l'étymologie de son nom, il n'y a que deux explications possibles : ou il faut le dériver de *annus perennis*, ce qui est admissible, puisqu'elle était invoquée à Rome, sur les bords du Tibre, à Lavinium, sur le Numicus, et cela au milieu de mars, quand les sources et les fleuves commencent à couler à pleins bords ; ou, — et cette explication semble plus plausible, — Anna est la déesse des évolutions de la lune, qui est, dans chaque mois, tantôt vieille, tantôt jeune. Son nom répond exactement au grec *eni kaï néa*, c'est-à-dire la vieille et la nouvelle année ; *enos*, c'est annus. Anna Perenna ou Peranna serait donc la déesse des années ; aussi, au jour de sa fête, on buvait dans son bois sacré, à la santé de ses amis, autant de coups qu'on leur souhaitait d'années à vivre. (*Les dieux de Rome.*)

les doigts de la main droite disposés de façon à former (selon l'usage romain) le nombre CCC (300), et ceux de la main gauche indiquant le nombre LXV (65), soit le total des jours de l'année.

Nul doute que, sous le nom de Janus, les peuples du vieux Latium ne vou-

Les consuls allant prendre possession de leur charge, le premier jour des calendes de janvier.

lussent adorer le soleil lui-même. Les symboles de ce dieu font allusion soit au nombre des mois (dix mois primitifs), soit à celui des jours de l'année.

A titre de dieu de la Nature, il tient la clef ; il la tient aussi comme dieu des portes[1], qui toutes sont sous sa surveillance, dans le ciel comme sur la terre. Génie qui préside aux produits de l'année et qui les dispense, il ouvre les sources bienfaisantes. La porte de l'orient et celle du couchant sont sous

[1] En latin *Janua* (porte).

sa garde, et il transmet les prières des hommes aux grands dieux : on expliquait ainsi son double visage, ses regards dirigés à la fois vers le soir et vers le matin, vers le ciel et vers la terre. Pour les uns, il est le régulateur du temps ; pour les autres, le Temps lui-même.

Janus avait spécialement dans son empire le commencement et la fin. Dans les cérémonies solennelles, dans les chants religieux, il figurait comme inaugurateur. Aux fêtes des grands dieux on lui offrait le premier sacrifice.

Selon la tradition populaire, Janus avait été un des plus anciens rois du pays ; le premier il y avait fondé des villes, élevé des remparts, *des portes*. Devenu héros, il y avait ouvert des sanctuaires, institué le culte des dieux dans les bocages sacrés, déterminé l'année religieuse et réglé toute l'ordonnance civile. Simple fils de dieu, il n'en était pas moins pour tous le Soleil, parcourant la carrière de l'année, ouvrant, avec sa clef puissante, les réservoirs de l'empire des eaux, réchauffant la terre, mûrissant les fruits, veillant aux deux portes du ciel sur l'armée des étoiles[1].

On l'invoquait aussi dans la guerre, son temple s'ouvrait comme divin asile, au premier signal des combats.

Quand il était fermé, c'était un gage de paix.

L'ensemble de ces attributions font de Janus la plus imposante en même temps que la plus paternelle divinité.

« Les Romains, — remarque Spon[2], — pensaient qu'il y avait quelque chose de divin dans les commencements. La tête, par exemple, était estimée comme chose divine, parce qu'elle est, pour ainsi dire, le commencement du corps. Aussi la raison qu'ils avaient de sacrifier à Janus le premier jour de l'année, et de se le rendre propice, c'est que, le regardant comme le *portier* du ciel, ils espéraient avoir par son entremise l'entrée libre chez tous les autres dieux pendant le reste de l'année, s'ils acquéraient en principe Janus pour ami ; et, comme il préside au commencement de l'année, ils espéraient ses faveurs pour eux et pour les leurs, s'ils mettaient ce dieu dans leurs intérêts. »

Janus avait, en réalité, une fête fixée au premier de chaque mois, car douze autels lui étaient dédiés, où l'on apportait en sacrifice certain gâteau

[1] Creuzer et Guignaut : *Religions de l'antiquité.*
[2] *Lettre sur l'origine des étrennes.*

fait de fleur de farine et de miel appelé *Janual ;* mais le premier mois de l'année, januarius (notre janvier), lui était plus particulièrement consacré, et la fête principale du dieu se solennisait le premier jour de ce mois.

A vrai dire, ce n'était pas, comme nous nous exprimerions aujourd'hui, fête chômée. Ce jour-là les tribunaux siégeaient, les artisans, les agriculteurs vaquaient à leurs travaux, les marchands à leurs affaires, au moins pendant quelques heures ; car, au lieu que le premier jour de l'année dût se passer tout entier dans l'inaction, dans l'oisiveté, c'était pour les Romains un devoir d'y prendre un avant-goût du labeur, afin d'y trouver un heureux présage pour le reste de l'année.

Le premier jour de janvier, les nouveaux consuls entraient solennellement en charge. Levés avant le soleil, après avoir pris les augures par le vol des oiseaux, l'état du ciel ou tout autre signe fortuit, ils revêtaient la toge blanche, et, montés sur un cheval blanc, se dirigeaient vers le Capitole, escortés de sénateurs, de chevaliers, et suivis d'une foule considérable qui, pour la circonstance, avait revêtu des habits neufs. Arrivés au temple de Jupiter, ils offraient un sacrifice au dieu « qui venait de triompher des ténèbres et qui commençait en vainqueur sa course nouvelle » puis ils allaient inaugurer leurs fonctions en présidant une courte séance du Sénat.

Chez tous les citoyens d'ailleurs, au premier chant du coq, chaque *porte* avait été enguirlandée de branchages ; et, dans toutes les familles, les premières paroles qu'on s'adressait étaient pour exprimer des vœux de félicité et de longue existence.

Les mêmes souhaits s'échangeaient entre amis ou simples connaissances.

La coutume voulait qu'on s'envoyât mutuellement des branches d'olivier, le plus souvent accompagnées de quelques cadeaux. En principe, les présents avaient consisté simplement en figues sèches, probablement au nombre de trois, enveloppées dans des feuilles de laurier.

Le don, tout symbolique, de ces quelques fruits avait reçu le nom de strenæ (étrennes) ; et telle fut la modeste origine d'un usage qui, en se perpétuant, devait prendre une si grande importance.

L'usage des étrennes remonterait, selon Symmaque, à ce roi sabin, Tatius, que Romulus avait associé à son règne, et qui le premier, à ce qu'on croit, fit couper, comme présage de l'année heureuse, dans le bois sacré de la déesse

Strenua (ou forte) des branchages et de la verveine, dont on décorait le temple de Jupiter Capitolin.

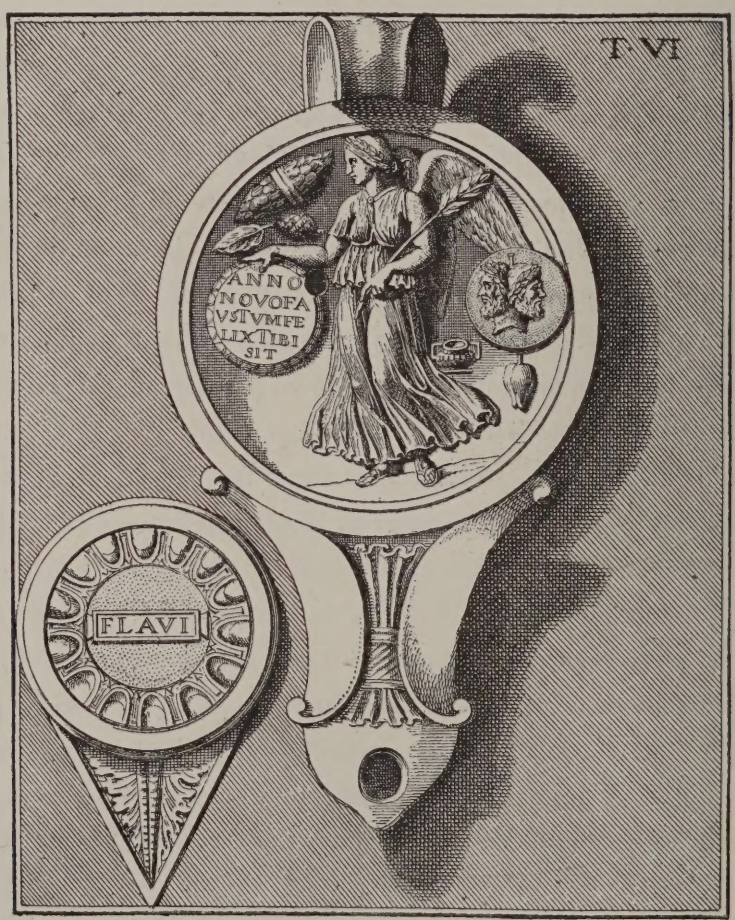
D'autres donnent au nom de strenæ, qui appartiendrait à la vieille langue sabine, la signification de santé : ce qui s'accorderait encore avec l'offre d'heureux souhaits qui accompagnait l'échange des rameaux sacrés. Quant aux figues « première et saine nourriture des peuples méridionaux, elles étaient, dit Creuzer, un antique symbole de purification et de consécration. Lorsque Jean le Lydin, ajoute cet auteur, avance que les figues données en étrennes étaient dédiées à la Victoire, cette idée se confond avec la défaite de l'Hiver : c'est la lutte et le triomphe du Soleil. C'est encore un présage de bonheur, un heureux augure de l'année et du printemps, de la fin et du commencement de toutes les entreprises. Par où l'on voit que, dans le principe, les étrennes n'étaient qu'un acte de dévotion envers un être supérieur, dieu suprême, dont les Romains attendaient, en ce premier jour de l'année, appui et protection pour toutes leurs affaires, tant publiques que privées. »

Quoi qu'il en fût, le cadeau du nouvel an ne tarda pas à perdre son caractère absolument symbolique. Après avoir ajouté aux figues d'autres fruits, du miel, des gâteaux sacrés, toutes choses ayant trait à la *douceur* des souhaits, il arriva que l'on donna aux enfants, aux serviteurs, quelques pièces de monnaie, sans doute encore pour s'acheter des choses douces ; mais dès lors la voie fut ouverte à toutes sortes d'écarts hors de la tradition primitive. Toutefois, presque jusqu'au dernier siècle de la République, bien que dépourvues de leur pure signification religieuse, bien qu'affectant souvent une valeur matérielle, les étrennes se rattachaient encore, au moins par un certain côté, à leur première et naïve origine.

De friands gâteaux avaient remplacé les figues sèches; et, au lieu des feuilles de laurier qui enveloppaient primitivement les fruits, souvent des feuilles d'or entouraient les cadeaux ; mais encore avait-on coutume d'accompagner ces présents de quelques glands de chêne, en souvenir de l'ancienne existence forestière des peuples du Latium. Si l'on donnait des pièces d'or ou d'argent, au moins avait-on le soin d'y mêler quelques as de cuivre, portant empreinte la double et vénérable tête du dieu qui présidait à la fête.

Souvent aussi, pour offrir les présents de nouvelle année, on les accom-

pagnait de petites lampes de terre, ou tout au plus de bronze, au-dessus desquelles se dressait une petite statue de la Victoire, portant un bouclier où se lisait cette inscription : « *Que l'année nouvelle soit heureuse pour toi !* » et toujours la double tête de Janus, les feuilles de laurier, les glands tradition-



Lampe d'étrennes, fac-similé d'une gravure publiée par Passeri.

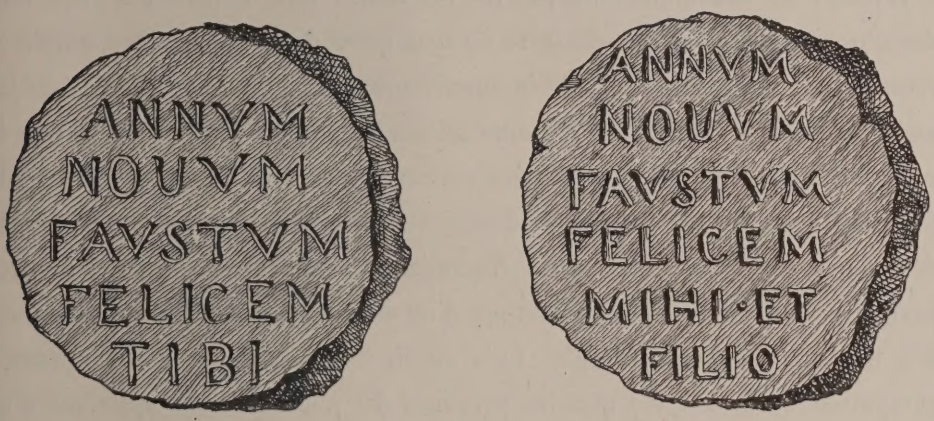
nels figuraient sur cet objet qui, par lui-même, symbolisait la lumière, c'est-à-dire le Soleil.

Plus communément les *étrennes* avaient pour complément obligé des espèces de médaillons en terre cuite, portant l'inscription traditionnelle, et qui se vendaient dans les rues au jour dit des *Sigillaires*. On a retrouvé beaucoup de ces médailles, et parmi celles qui figurent dans les collections,

il en est une plus singulière que les autres, en cela qu'elle mentionne les souhaits de bonne année qu'un Romain fait, non seulement pour son fils, mais encore pour lui même « *mihi et filio* ».

Nul d'ailleurs n'eût manqué ce jour-là ni aux heures de travail commandées par l'usage, ni aux prières, ni à l'échange des vœux, nul ne se fût permis un propos aigre ou méchant.

Tous goûtaient aux gâteaux pétris avec du miel, et dont les premiers faits avaient été portés au temple.



Médaillons d'étrennes en terre cuite, d'après Caylus.

Tous mettaient des habits neufs. Tous, en se livrant à la joie, à l'espérance, observaient une sorte de réserve respectueuse à l'adresse du père de l'année.

Aux approches de l'Empire, alors que les richesses du monde affluaient dans la ville aux sept collines, pleine de faste et d'esprit de servitude ; alors que la destinée de ce grand peuple allait passer d'abord aux mains de quelques-uns, pour arriver ensuite aux mains d'un seul, rien ne pouvait plus subsister de ce qui rappelait les époques de frugalité, de simplicité. Aussi les présents de la fête de Janus devinrent-ils de véritables tributs, souvent très onéreux, réclamés par l'usage, avec cette particularité que, dans beaucoup de cas, au lieu d'aller, comme cela semblerait rationnel, du puissant au subordonné, du riche au pauvre, les dons suivaient un ordre tout opposé.

La coutume s'était établie que les gens de moyenne ou basse condition,

qui acceptaient le *patronage* d'un citoyen de marque, et formaient ce qu'on appelait sa *clientèle*, lui offrissent à l'envi des étrennes aussi importantes que possible.

Point d'ailleurs ne leur était besoin de s'ingénier pour en dissimuler la valeur matérielle, car il était admis que l'offrande fût monnayée; et il va de soi que, étant donné un tel état de choses, c'était parmi les clients à qui éclipserait les autres par des largesses, auxquelles devaient nécessairement se mesurer les bonnes grâces et les faveurs du patron.

L'usage de ces dons faits par les inférieurs aux supérieurs était alors devenu si général, et semblait si normal que, dès la première année du règne d'Auguste, le peuple alla instinctivement, le jour des calendes de janvier, demander à souhaiter la bonne année à l'empereur, et que chacun lui présenta des étrennes. Les années suivantes, le concours fut encore plus grand, et les offrandes plus considérables... A la vérité, Auguste avait décidé dès le principe de consacrer les libéralités de ses sujets, non à son profit particulier, mais à ériger des statues d'or et d'argent aux dieux, ou bien à des travaux d'utilité générale. Puis aussi, tenant compte des marques de sympathie et de respect que les présents du populaire témoignaient à son égard, il se croyait tenu de donner des fêtes publiques, qui étaient comme une sorte de revanche libérale à l'adresse de ses généreux visiteurs. Quand il était absent de Rome, au moment des étrennes, on les recevait pour lui dans son palais, puis, sur ses ordres, elles étaient employées aux usages que nous venons d'indiquer.

Le temps nous a conservé des inscriptions qui en témoignent. Nous voyons, par exemple, que, sous le consulat de Sabinus Calvisus et de L. Passienus Rufus, le temple des dieux Lares fut réparé de *l'argent que le peuple avait apporté le jour des calendes de janvier pour les étrennes de l'empereur et souverain pontife César Auguste, alors absent de la ville.*

Son successeur, d'humeur sombre et farouche, et qui prenait ombrage de toute réunion où il pouvait croire sa vie menacée, Tibère, s'absentait exprès pendant les premiers jours de l'année, pour se soustraire aux désagréments de ces réceptions. Il désapprouvait Auguste d'avoir reçu des étrennes, et défendit qu'on lui en présentât. Il disait franchement, d'ailleurs, qu'il croyait inutile d'accepter des présents qu'il devait reconnaître par d'autres libéralités. Non

seulement il répudia pour lui-même l'usage des étrennes, mais considérant que l'échange universel de cadeaux et les cérémonies, les festins, les visites causaient à tous une grande perte de temps et d'argent, il fit un édit par lequel il interdisait, avant et après le dernier jour de l'année, le don des étrennes et la célébration des calendes, qui souvent se prolongeaient jusqu'au septième jour.

Caligula, qui occupa le trône après Tibère, et qui se fit remarquer autant par son avarice que par bien d'autres mauvaises qualités, crut devoir faire savoir au peuple qu'il recevrait, le jour des calendes de janvier, les étrennes que son prédécesseur avait refusées ; et, à cet effet, au jour dit, il se tint, du matin au soir, dans le vestibule de son palais, où il recevait lui-même à pleines mains l'argent que lui présentait une foule de personnes de toutes les conditions [1].

Claude, qui régna ensuite, retournant aux idées de Tibère, défendit par arrêt qu'on lui vînt présenter des étrennes, comme on avait fait sous Auguste et sous Caligula ; mais ni Tibère ni Claude ne purent, malgré ces défenses, détruire l'usage des étrennes.

Si quelques Césars se trouvèrent pour les refuser, nous avons la preuve que vers le milieu du IIe siècle de notre ère, au temps d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle, les empereurs s'accommodaient encore des présents que leurs sujets leur apportaient au premier jour de janvier. Il reste notamment une médaille sur laquelle, au milieu d'une couronne de *laurier* se lit l'inscription suivante :

S. P. Q. R. A. N. F. F.

OPTIMO PRINCIPI PIO. P.

C'est-à-dire :

SENATUS POPULUSQUE ROMANUS ANNUM NOVUM FAUSTUM FELICEM OPTIMO PRINCIPI PIO PRECATUR

Le Sénat et le peuple romain souhaitent la nouvelle année bonne et heureuse au très bon prince Pie.

Deux cents ans plus tard, alors que depuis un demi-siècle Constantin

[1] Après avoir rapporté ce fait, Suétone remarque que la passion des richesses était devenue si grande chez Caligula, qu'il lui arriva de se promener nu-pieds sur des monceaux d'or, et parfois même de se rouler dessus.

avait consacré le triomphe de la Croix, Gratien ayant créé consul le poète Ausone, son ancien précepteur, celui-ci qui, selon la coutume, devait entrer en charge aux calendes de janvier, traduisit la joie qu'il éprouvait de cette investiture par une invocation à l'antique divinité :

« Viens, Janus, dit-il, viens, nouvel an, viens, Soleil, qui as renouvelé ta course, viens voir Ausone sur sa chaise curule ![1] »

Et tout en exprimant les vœux qu'il fait pour la durée de son consulat, le poète entrecoupe à plusieurs reprises ses vers de cette même formule : « Viens, Janus, viens, nouvel an, viens, Soleil», qui indique bien nettement, à dix ou douze siècles au moins des origines, comment les anciens avaient compris la personnification et le rôle de ce dieu.

Médailles de Janus d'après Creuzer : — Janus. — Son temple. — La proue du vaisseau qui amena Saturne.

Loin donc d'avoir jamais été délaissé au temps de Rome païenne, nous voyons que le culte de Janus se continuait même au temps de Rome chrétienne.

Au surplus, l'usage qui nous occupe avait, à une certaine époque, reçu l'aide d'un autre usage non moins cher aux citoyens romains, les deux traditions s'étaient rapprochées, confondues, unifiées en quelque sorte; et d'autant s'en étaient accrues la force, la vitalité de chacune d'elles.

Écoutons Macrobe : « Au temps où Janus régnait en Italie, le dieu Saturne arriva sur un vaisseau.

« Accueilli favorablement par Janus, Saturne lui enseigna l'art de cultiver

[1] On n'est pas d'accord sur le point de savoir si Ausone était chrétien ; il n'y a rien, d'ailleurs, à conclure de l'invocation à Janus, sinon qu'à cette époque de transition, un poète, même adepte de la religion nouvelle, devait tout naturellement faire son profit des anciennes fictions.

la terre et d'en obtenir, au lieu d'aliments grossiers, des produits savoureux et jusqu'alors inconnus.

« En reconnaissance de ces bienfaits, Janus admit Saturne au partage de la souveraineté. On convint que l'union la plus complète régnerait constamment entre les deux souverains, qui bâtirent en commun deux villes voisines. La postérité leur a dédié deux mois qui se suivent : décembre à Saturne, janvier à Janus.

« On attribue à Saturne l'invention des plus utiles pratiques d'agriculture. Le siècle qui le vit régner fut le siècle par excellence ; non seulement la terre était prodigue de ses richesses, mais *la liberté n'offrait pas encore de contraste avec l'esclavage*.

« Saturne ayant tout à coup disparu, Janus s'occupa des moyens d'accroître la vénération due à son nom. Il voulut d'abord que tout le territoire qui lui avait obéi prît le nom de Saturnie ; ensuite il lui érigea un autel, et institua en son honneur des fêtes, qu'il nomma les Saturnales[1]. »

Les Saturnales ! Qui n'a pas ouï parler de ces fêtes célèbres ! Qui n'en connaît l'étrange caractère, qui ne sait que pendant leur durée on eût pu croire que sur l'entière étendue de la terre romaine un souffle avait passé, jetant le vertige dans les esprits, troublant toutes les raisons et faisant partout régner la plus folle allégresse, la plus extravagante liberté.

A vrai dire, les observateurs sérieux, qui savent remonter au principe des choses, reconnaissent qu'il ne s'agit ici que d'une institution toute rationnelle, — et qui mieux est, — tout humanitaire.

Ces fêtes, selon Court de Gebelin, furent établies en réjouissance de ce que les travaux de la campagne venaient d'être entièrement terminés, de ce que toutes les récoltes étaient faites, le blé battu et renfermé. Elles commençaient le dix-neuf de décembre et duraient jusqu'au renouvellement de l'année, au solstice d'hiver, où elles se confondaient avec les *Juvenilia*, ainsi nommées avec raison, puisque alors le monde se *rajeunissait*.

« Le motif des Saturnales, — Macrobe le déclare, — était de faire que les pères de famille, les chefs de groupes agricoles, célébrassent avec leurs gens les récoltes et les fruits qui étaient dus à leurs travaux collectifs.

« Rien n'était donc plus naturel que cette fête.

[1] Macrobe, *Saturnal.* liv. I.

« Il était juste que ceux qui avaient soutenu ensemble le rude labeur de l'année, se livrassent ensemble à la joie, lorsqu'on était parvenu au terme de ce labeur.

« D'ailleurs, cette fête peignait très fidèlement l'égalité qui renaissait, en quelque sorte, entre les hommes à la fin des travaux, au moment où personne n'était plus appelé à commander ni à être commandé, et où le bail avec les soudoyés s'achevait pour recommencer. »

Fort bien dit, en vérité, mais, comme le remarque très judicieusement le même auteur « les sociétés anciennes étant uniquement fondées sur l'agriculture, toutes ces fêtes furent primitivement agricoles, et ce qui les constituait eut toujours le plus grand rapport avec la vie champêtre.

« Toutefois, aussitôt que ces fêtes se trouvèrent transportées dans les villes, elles n'offrirent plus qu'une bigarrure inexplicable, puisqu'on ne vit plus le rapport de leurs cérémonies avec l'objet de leur institution primitive, le rapport du signe avec la chose signifiée... »

Cela est surtout vrai des Saturnales; car en assistant au bizarre spectacle que donnait Rome en ces jours-là, il eût fallu, certes, à l'esprit le mieux prévenu, un excès de complaisante pénétration pour y rien découvrir qui rappelât les calmes plaisirs, les douces satisfactions de l'âge d'or, qu'il s'agissait de célébrer.

Gravement, solennellement, il faut bien le reconnaître, s'ouvraient les fêtes par des prières, des vœux portés au temple de Saturne. Là, en grande pompe, et dans le plus profond recueillement, les prêtres — qui, contre l'ordinaire, officiaient la tête découverte, — préparaient un festin (*lectisterium*) à l'honneur du dieu. Sur une table richement drapée, les plus excellents mets étaient servis. L'image de l'ancien hôte de Janus, posée ensuite sur le siège à coussins qui avoisinait la table[1], était censée se repaître de la vue, de l'odeur des mets.

Quand on avait chanté des hymnes, formulé des invocations, remercié le dieu des biens reçus dans l'année, et demandé sa protection pour l'année future, on lui offrait des figures d'argile et de petites bougies de cire, en souvenir des victimes humaines et des bûchers dont il avait, dit-on, supprimé

[1] On sait que les Romains mangeaient à demi-couchés. Le siège portait d'ailleurs le nom de lit.

l'usage pour les hommages à rendre aux immortels; puis la statue principale du temple, qui restait pendant le cours de l'année liée avec des bandelettes de laine[1], en était débarrassée. Et le grand pontife ayant proféré le traditionnel *Io Saturnalia!* que la foule allait répéter en tous lieux, le signal était donné de toutes les gaietés, de toutes les folies.

Ce signal, les esclaves étaient les premiers à l'entendre; car la fête de Saturne était celle de la liberté, de l'égalité.

Pendant sa durée, les esclaves avaient toutes les prérogatives des hommes libres. Qui plus est, au lieu de servir, ils étaient servis; au lieu de recevoir des ordres, ils commandaient; quittant le grossier régime qui leur était coutumier, ils se gorgeaient des mets les plus recherchés, s'abreuvaient des meilleurs vins. Pourvu qu'ils n'allassent pas jusqu'à verser le sang, nulles bornes n'étaient prescrites à leurs désirs, à leurs caprices. Liberté, on pourrait dire licence pleine pour eux, de parole aussi bien que d'action. Dussent en souffrir l'amour-propre, la dignité ou les intérêts de leurs maîtres, tout leur était permis, sans crainte de s'exposer à des châtiments postérieurs; car il n'y avait pas d'exemple qu'on leur gardât rancune de ce qu'ils avaient pu faire pendant les Saturnales.

La coutume voulait, d'ailleurs, qu'en ces jours-là des captifs fussent délivrés, qui allaient consacrer leurs fers à Saturne; et c'était aussi l'époque choisie pour la déclaration des affranchissements.

A partir du moment où la voix du Pontife avait ouvert les Saturnales, les tribunaux vaquaient, toute exécution de sentence était suspendue; on n'eût point déclaré la guerre, et les généraux en campagne n'eussent osé livrer bataille. Les écoles étaient fermées, et les écoliers se répandaient joyeux dans les rues, en criant à tue-tête : *Io Saturnalia!* Les jeux de hasard, interdits en tout autre temps, étaient permis; mais à la condition que l'enjeu ne fût que des noix, afin sans doute, que le plaisir des parties ne fût troublé, ni par le chagrin de la perte, ni par la fièvre du gain.

Les citoyens — qui avaient coutume de mettre en réserve au moins le dixième de leur revenu pour le dépenser aux Saturnales — quittaient les vêtements austères, prenaient une robe lâche et négligée (*synthesis*) et se

[1] La coutume de lier l'image des dieux dans les temples, pour assurer leur protection aux lieux qu'on les contraignait ainsi d'habiter, était assez généralement répandue.

coiffaient du *pileus*, sorte de chapeau sans bords, de feutre ou de laine tissue, qui symbolisait la liberté...

Tout travail était suspendu, hors — remarque un poète — le travail de cuisine, qui devait concourir à l'abondance et à l'excellence des festins.

Devant toutes les maisons des tables étaient dressées, auxquelles chacun avait le droit de s'asseoir, et où les premières places étaient surtout occupées par les esclaves, qui, ayant déposé toutes les marques de la servitude, vêtus de l'habit des hommes libres, coiffés du symbolique *pileus*, ne reconnaissant plus aucun maître, ne se soumettant plus à aucune obligation, n'admettaient d'autre soin que celui d'user de leur indépendance éphémère.

Ils étaient là, criant, chantant, mangeant, buvant, exagérant à qui mieux mieux tous les excès auxquels ils avaient vu leurs maîtres se livrer au cours de l'année. Tout d'abord lançant tour à tour les dés, ils avaient demandé au hasard d'élire parmi eux un roi du festin, qui se trouvait investi d'une autorité absolue[1] avec injonction de l'exercer au mieux de la réjouissance générale, et d'être toujours le premier à donner l'exemple des folles actions, des libres propos, et surtout de l'intempérance.

Pour peu qu'il fût doué de quelque esprit malicieux, Dieu sait ce qu'ordonnait, l'ivresse aidant, ce roi, aux ordres duquel nul ne pouvait se soustraire. A lui de régler et de formuler les santés, à lui d'imposer à tels ou tels des exercices baroques, comme de cabrioler dans la rue, de porter une vieille tout autour de la table, ou de faire les plus laides grimaces ; à lui de réprimander pour maladresse ou lenteur les serviteurs improvisés de ce jour-là ; de châtier, au besoin, car il infligeait volontiers des peines, comme, par exemple, de faire affubler d'un costume bizarre, barbouiller de suie, ou même plonger dans l'eau ceux qui s'étaient gauchement acquittés de leur tâche servile. Que si, par hasard, les maîtres évitaient ces malencontreuses plaisanteries, au moins ne pouvaient-ils échapper aux critiques, aux moqueries ; car, non seulement parmi les convives en belle humeur c'était à qui les reprendrait de leurs travers, tournerait en ridicule leurs façons d'être, d'agir, de parler[2], mais encore, après que chacun d'eux avait été en particulier le

[1] Origine probable de notre *Roi de la fève*.

[2] Horace, dans la septième satire du livre deuxième, fait parler un esclave, qui s'autorise du jour des Saturnales pour dire en toute liberté des vérités à son maître.

point de mire des mordantes remarques, des implacables railleries, ils devaient s'attendre à voir parodier, avec plus ou moins de finesse ou de grossièreté, les actes ordinaires de leur vie professionnelle ou publique.

Magistrats, ils avaient le spectacle de leurs fonctions exercées par de stupides personnages; juges ou plaideurs, ils assistaient aux burlesques débats, qui se déroulaient devant un prétoire insensé; candidats aux charges de l'Etat, ils entendaient révéler leurs ambitions, signaler leurs manœuvres, bafouer leur prétendu patriotisme. Et c'était devant leur maison, quelquefois même dans l'*atrium*[1], que se jouaient ces scènes, dont ils devaient avoir le bon esprit de ne pas se croire les héros.

Puis, après que longtemps encore les assauts avaient été donnés aux succulentes victuailles, après que maintes fois encore les amphores avaient empli les coupes, que les convives entrechoquaient en se portant d'incessants défis, la bande affolée, titubante, braillante, affublée des plus bizarres déguisements, portant toute espèce de masques hideux, grimaçants, s'en allait promener en tumulte dans les carrefours et sur les places sa bruyante, son extravagante ivresse...

Entre temps, — car à ces orgiaques folies ne se livraient guère, en réalité, que les esclaves en rupture temporaire d'esclavage et les gens de très basse condition, — les citoyens qui tenaient à rester dans la tradition, allaient se faire de mutuelles visites, et s'ingéniaient à trouver le cadeau qui pût plaire à tel ou tel de leurs proches, de leurs amis, de leurs clients : en cette circonstance, au moins, comme pour continuer à symboliser les libéralités des chefs agricoles envers leurs serviteurs, les présents allaient du supérieur à l'inférieur, des riches aux pauvres, des parents aux enfants.

Maintes fois, les princes eux-mêmes donnèrent l'exemple des largesses. Auguste, notamment, saisissait l'occasion des Saturnales pour envoyer des présents à ses amis. « C'étaient, — dit Suétone, — des vêtements, de l'or, de l'argent; c'étaient de la monnaie de toutes les époques, de vieilles pièces du temps des rois ou de fabrication étrangère; des étoffes grossières, des éponges, des ciseaux et d'autres objets du même genre, avec des inscriptions obscures et à double sens. » Domitien imagina un jour de jeter au peuple

[1] Salle d'entrée des maisons romaines.

assemblé dans le Colisée des friandises, des mets, tout un gigantesque repas, permettant à Rome de dîner entièrement sans interrompre les jeux de gladiateurs dont l'empereur lui donnait le spectacle.

A l'origine, — disent quelques auteurs, — les Saturnales ne duraient qu'un jour, qui était le quatorze des calendes de janvier, correspondant au dix-sept de décembre.

A la réforme du calendrier, comme l'intercalation des deux jours, qui avait changé l'époque de la fête, troublait les habitudes du peuple, Auguste tripla la durée des Saturnales, qui se célébraient le dix-sept, le dix-huit et le dix-neuf décembre. Caligula y ajouta deux autres jours, et enfin elles se prolongèrent pendant sept jours, en absorbant, à vrai dire, d'autres fêtes : les *Opalia*, dédiées à Ops, la déesse de la terre; les *Sigillaires*, jour où se tenait sur une des places de Rome une espèce de foire pour la vente des petites figurines ou poupées d'argile (victimes symboliques de substitution) que l'on donnait aux enfants comme jouets; enfin les *Juvenilia*, qui conduisaient la série des jours fériés jusqu'au solstice.

Tant et si bien s'allongèrent les Saturnales, tant s'adjoignirent-elles de célébrations, auxquelles elles communiquaient leur joyeux et bruyant caractère, que, — et c'est pourquoi elles nous intéressent plus particulièrement,— elles finirent par se trouver étroitement liées aux fêtes du nouvel an, et de cet ensemble se forma la période dite des *calendes de janvier*.

De même qu'ils avaient été unis pendant leur règne pacifique et fortuné, de même Saturne et Janus furent ainsi associés dans les joyeux hommages du peuple.

Alors, — notons-le, — les attributions de chaque fête, d'abord distinctes, se confondirent en plus d'un cas.

Si Janus, par exemple, présida encore spécialement aux vœux de nouvelle année, Saturne, déjà coutumier des cadeaux, ne tarda pas à l'emporter sur *Strenua*, et les présents des Saturnales prirent la place et le nom des *étrennes*.

Ce qu'était devenu l'usage de ces présents dès la fin du premier siècle de notre ère, Martial, le poète épigrammatiste, peut suffire à nous l'apprendre.

Et d'abord nous voyons, d'après plusieurs pièces de cet écrivain, qu'entre amis qui n'avaient pas à tirer vanité ou à faire fond intéressé de la valeur

matérielle de leurs dons, l'intention était, en quelque sorte, réputée suffisante.

« Éloquent ami, — écrit-il à Juvénal, — je t'envoie pour tes Saturnales des noix cueillies dans mon jardin. J'ai offert les autres fruits aux jeunes filles. » Les noix, nous le savons, étaient l'enjeu ordinaire des parties engagées pendant la fête.

« Lis mes vers, — dit-il à Varron, — à moins que tu ne trouves plus amusant de perdre des noix aux Saturnales. »

Ailleurs : « Le temps des Saturnales est passé; l'enfant, tout triste de quitter ses noix, est rappelé par la voix impérieuse de son maître. »

Ailleurs, certain avocat de mince valeur, nommé Sabellus, se montre tout fier du résultat qu'ont eu pour lui les Saturnales, qui ont fait affluer dans ses mains les dons des gens dont il défend, tant mal que bien, les intérêts :

« Ce qui donne à Sabellus cet orgueil, cette forfanterie, c'est : un demi-muid de farine, des fèves dépouillées de leurs cosses, trois demi-livres d'encens et de poivre; des mortadelles de Lucanie, des saucissons du pays des Falisques, une bouteille de Syrie pleine de vin cuit, des figues confites dans un vase de Lybie, des oignons, des coquilles, du fromage. Un plaideur du Picenium lui a envoyé aussi un petit baril d'olives. Il a reçu encore une cruche de terre fabriquée grossièrement au tour par un potier espagnol, et qui contient sept mesures de vin de Sagonte; enfin un laticlave de diverses couleurs. En dix ans, Sabellus n'avait pas eu de Saturnales aussi *productives*. » (Liv. IV, ép. 46.)

Le poète se plaint, pour son propre compte, que les riches ne font plus de présents aux pauvres gens. (Liv. IV, ép. 19.) « Si aux Saturnales ils nous ont envoyé une aiguillette[1] de la valeur de quelques as, ou une toge pouvant coûter au plus dix scrupules, c'est du luxe; et nos patrons, fiers comme des rois, appellent cela des présents. L'un d'eux, seul de son espèce, nous fera entendre le bruit de quelques pièces d'or. »

Ou bien encore, si quelques-uns font des largesses, ils ne donnent qu'une foule de menus objets qu'on leur a donné à eux-mêmes, et dont ils ne sauraient que faire.

[1] Cordon ferré par les bouts qui servait à lacer les chaussures ou certains vêtements.

« Umber, tu m'as, je crois, envoyé pour les Saturnales tous les présents que t'avaient produits ces heureux jours. — Une dizaine de tablettes à trois feuillets, sept cure-dents, une éponge, une nappe, un gobelet, une demi-mesure de fèves, un panier d'olives de Picenum et une bouteille noire de vin cuit de Lacédémone. Tu m'as fait remettre aussi de petites figues de Syrie, des prunes blanches de Damas et un vase plein de prunes de Lybie. Ces présents, qui valaient au plus trente sesterces, m'ont été pompeusement apportés par huit Syriens de haute stature. N'eût-il pas été plus simple de m'envoyer, sans tant d'appareil, par un seul esclave, cinq ou six livres d'argent?... » (Liv. VII, ép. 53).

Après ces citations, que dire de cette brillante société romaine que le poète vient de nous montrer par l'un de ses curieux petits côtés? — A quoi bon insister alors que, disparue dans le passé, elle revit chez nous par tant de traditions, et notamment par cette vieille coutume des étrennes.

Nous pourrions donc rester sur ce tableau de mœurs, — mais nous ne saurions quitter ce grand peuple sans arrêter encore notre attention sur une des plus imposantes solennités qui se célébrât dans la ville aux sept collines, et qui, par son caractère essentiellement symbolique, se rattache naturellement au sujet qui nous occupe.

Si un peuple donne une grande importance au renouvellement ordinaire de l'année, s'il fête avec tous les signes du plaisir et de l'espérance ces retours du soleil, marquant des périodes relativement courtes dans la vie des individus, que fera-t-il donc quand, pour l'ensemble de la nation elle-même, écherront à la fois la fin et le commencement d'un de ces âges qui ont reçu le nom de siècle et qui sont comme les grandes années d'une histoire?

« Le siècle *(sæculnm)*, venu de l'Étrurie, veut dire l'espace d'une génération, sa durée précise renferme la vie des particuliers et des États. Les États vivent beaucoup de siècles, les particuliers n'en vivent qu'un.

« De tous les enfants venus au monde le jour de la fondation d'une ville, celui qui meurt le dernier donne, par la durée de sa vie, la mesure du premier siècle; puis de tous les enfants nés le dernier jour de ce premier siècle, celui qui vit le plus longtemps donne la mesure du second, et ainsi de suite.» (Preller.)

Les pontifes chargés à Rome de calculer ces âges de la nation avaient fixé la durée du siècle à cent dix années, conformément, d'ailleurs, au texte des livres sibyllins, qui avaient ordonné que cette date fût l'objet d'une fête spéciale.

Médailles commémoratives des Jeux Séculaires célébrés sous Domitien, d'après l'ouvrage de Raimsant.

« Romain, disaient les vers de la sibylle, cent dix ans est le temps de la plus longue vie des hommes; souviens-toi donc de faire tous les cent dix ans des sacrifices aux dieux immortels, dans les champs qu'arrose le Tibre. » De là la fondation des jeux dits *séculaires*, que cependant la tradition considérait comme entés sur un évènement tout domestique.

Un père a trois enfants frappés en même temps d'une maladie épidé-

mique; il est averti en songe de les conduire au bord du Tibre, dans un lieu nommé Terentum, et de leur faire boire de l'eau chauffée sur l'autel des dieux infernaux. Le prodige opère en effet : les enfants sont sauvés. Le père offre des sacrifices aux divinités tutélaires... Depuis, l'usage s'établit de renouveler ces sacrifices quand sévit quelque fléau... Puis ces sacrifices forment le fond de la fête du siècle, — ce dont on devrait fort s'étonner, si là, comme presque toujours, on ne cherchait à démêler l'esprit symbolique de la légende populaire.

Quand approchait l'époque de cette célébration, des hérauts allaient partout convier le peuple à un spectacle qu'aucun vivant n'avait vu ni ne reverrait. Du haut du Capitole, d'ailleurs, le premier magistrat l'annonçait à la foule, en recommandant à chacun de se préparer, par la pureté du corps et de l'esprit, à la solennité des jeux séculaires.

La fête durait trois jours et trois nuits. La veille du premier jour, on distribuait au peuple réuni devant le Capitole des flambeaux, du soufre et du bitume, matières servant aux expiations. Les personnes libres seules pouvaient participer à la célébration.

Les consuls ou l'empereur se mettaient ensuite à la tête d'une procession composée du Sénat et du peuple en habits blancs, le front couronné de fleurs, les mains pleines de palmes. Pendant la marche, on chantait des hymnes composées exprès pour ce jour, et l'on adorait, en passant devant les divers temples, les statues des dieux exposées sur un lit de parade.

La procession s'en allait ainsi sur le mont Aventin, où l'on offrait aux Parques de l'orge, des fèves et du froment. Chaque père de famille avait eu, au préalable, le soin de distribuer à ses enfants une certaine quantité de ces graines, pour qu'ils pussent, en les déposant eux-mêmes sur l'autel, fléchir les dieux infernaux.

Cette cérémonie nocturne était éclairée par un nombre infini de lumières, et d'ailleurs, cette nuit-là, ainsi que les deux nuits suivantes, il y avait dans Rome une illumination générale.

Deux heures après le coucher du soleil, les chefs de l'État se rendaient sur les bords du Tibre, où ils trouvaient préparés trois autels, sur lesquels, pendant que des chœurs répétaient des hymnes, on immolait à Pluton, à Cérès, à Proserpine, aux Parques, plusieurs victimes noires, dont les corps étaient

entièrement consumés, après qu'on avait de leur sang arrosé les autels. A la suite des fêtes d'ailleurs, ces autels étaient, non pas détruits mais enterrés.

Au commencement du jour suivant, on allait au Capitole sacrifier à Jupiter et à Junon ; puis on revenait sur les rives du fleuve, où commençaient, en l'honneur d'Apollon et de Diane, des jeux de toutes sortes ; comédies sur des théâtres dressés à cet effet, courses pédestres, équestres, courses de char dans le cirque, où des athlètes faisaient assaut de force et d'adresse, combats de gladiateurs et simulacres de batailles dans l'amphithéâtre...

Le soir, pendant qu'en tous lieux encore s'allumaient des milliers de lumières, nouveaux sacrifices de victimes noires aux dieux infernaux et à la Terre.

Le second jour, les matrones, mères de famille, allaient à leur tour au Capitole, sacrifier à Junon, en chantant des hymnes pour la prospérité de l'État, tandis que dans d'autres temples, les prières se continuaient en l'honneur de Jupiter, de Phœbus (le Soleil), de Phœbé (la Lune) et des génies gardiens des destinées de la nation.

Le troisième jour, la foule, qui se rendait vers le temple d'Apollon, escortait deux chœurs composés de trois fois neuf jeunes garçons et trois fois neuf jeunes filles, appartenant aux premières familles, ayant tous leurs pères et leurs mères vivants (emblème de bonheur), et appelant par leurs chants la protection des dieux sur le peuple romain.

Pendant toute la durée des fêtes, les prêtres saliens[1] se faisaient remarquer par leurs danses guerrières et allégoriques. Après avoir chaque matin sacrifié sur l'autel de leur temple, ils allaient dans les rues, frappant sur leurs boucliers, dansant tantôt ensemble, tantôt isolément, au son des instruments, dont jouaient des musiciens qui les accompagnaient. Un chœur de jeunes filles les suivait, qui faisaient alterner des chants en l'honneur de Janus, de Mars, de Junon, et de Minerve.

Une des cérémonies particulières de ces trois jours — où, comme le dit un auteur (Capitolin. *Hist. Aug.*), le peuple était partagé entre la joie et la

[1] Prêtres à qui, depuis Numa, était confiée la garde des douze boucliers parmi lesquels se trouvait, sans qu'on pût le reconnaître, celui qui était tombé du ciel, et à la conservation duquel était lié le salut de l'État.

piété, — consistait en l'ouverture de la porte d'un temple qui représentait l'entrée du siècle.

Pour achever les fêtes, le premier magistrat, consul ou empereur, livrait aux ordonnateurs des jeux de grandes sommes d'argent, dont il était fait des largesses au peuple.

« Telles étaient, — dit Zozime, qui nous a conservé le tableau des jeux séculaires, — les cérémonies qu'on observait selon l'ordre qu'on en avait reçu des dieux ». Plein de zèle pour l'ancien culte, qui, de son temps, allait s'effaçant devant les croyances chrétiennes, cet historien remarque que tant qu'on célébra dignement ces jeux, l'État n'eut à subir ni disgrâce ni revers. Selon lui, si ces saintes cérémonies eussent été soigneusement observées, l'empire romain eût conservé sa puissance sur l'univers, mais, parce que, à l'échéance du siècle, Constantin, alors consul pour la troisième fois, négligea d'ordonner la célébration des fêtes, la domination des barbares devint de plus en plus grande, et le mauvais état de l'Empire n'eut pas *d'autre cause* que cet oubli d'une pieuse soumission aux vœux des antiques divinités.

Quoi qu'il en puisse être de cette opinion, — que contredisent peut-être quelque peu les vues magistrales de notre Montesquieu, — chacun sait que le poète Horace fut chargé par Auguste, sous le règne duquel les jeux séculaires furent célébrés avec une pompe extraordinaire, de composer l'hymne à Apollon et à Diane, que devaient chanter les deux chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons à la cérémonie du troisième jour.

Cette composition, qui passe pour une des pièces les plus élégantes et les plus harmonieuses du poète, est venue jusqu'à nous. Elle nous révèle bien le caractère, l'esprit mystique donnés à la célébration de ces jeux, qui étaient au siècle ce que la fête des calendes de janvier était à l'année.

« O Phœbus, et toi, puissante Diane, reine des forêts, astres brillants, honneur du ciel, divinités toujours adorées, écoutez les prières que des vierges choisies et de chastes jeunes gens vous viennent offrir pour la Ville aux sept collines.

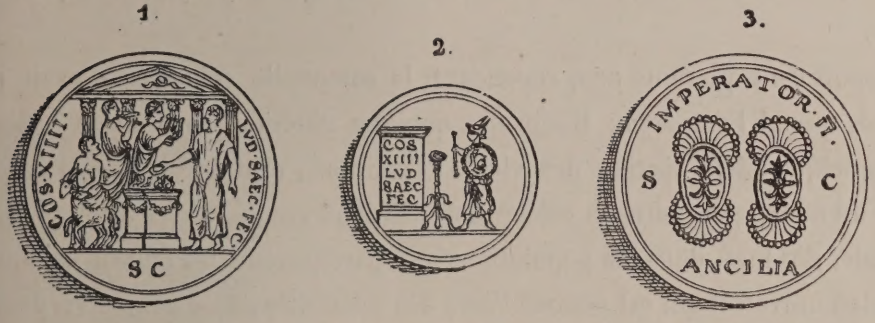
« O Soleil qui nourris tous les êtres, toi dont le char brillant amène et emporte la lumière, toi qui renais toujours le même et toujours nouveau, écoute les vœux des jeunes Romains !

« O Lune, reine des astres, et dont la tête est parée d'un croissant, écoute les vœux des jeunes Romaines !...

« Que Phœbus, aimé des Muses, daigne regarder avec bonté l'empire de Rome, qu'il lui assure des siècles toujours plus heureux, des âges toujours plus illustres !...

« Que Diane prête une oreille attentive à nos chants, et réalise les souhaits de nos jeunes citoyens...

« Après avoir chanté les louanges de Phœbus et de Diane, regagnons nos demeures avec l'assurance que Jupiter et toutes les divinités consentent à nos vœux.... »



Médailles commémoratives des Jeux Séculaires célébrés sous Domitien, d'après le livre de Raimsant.

Si Apollon et Diane, — dit Court de Gebelin, — n'avaient été que des divinités semblables aux autres, rien n'eût justifié le choix qu'on avait fait d'eux pour être les héros principaux des jeux séculaires.

Mais dès qu'il est démontré qu'Apollon est le Soleil et Diane la Lune, qu'ils sont l'un et l'autre la cause des temps, des années, des siècles, il est tout naturel qu'on leur ait consacré ces fêtes, où on leur demandait tous les biens moraux et matériels.

Il est digne de remarque, d'ailleurs, que cette fête était une fête d'expiation, en même temps que de réjouissances. On y sacrifiait aux dieux infernaux, afin de n'être pas enveloppé dans la ruine des temps, afin d'échapper à la colère des enfers.

Les principales cérémonies avaient lieu sur les bords du Tibre, parce que les fêtes expiatoires se célébraient ordinairement près des eaux, avec lesquelles se faisaient les purifications. C'est en conséquence de cette purifi-

cation qu'on se flattait de commencer une nouvelle vie, qu'on annonçait le retour de la paix, de la fidélité, de toutes les vertus trop négligées, et enfin que l'on se promettait félicité et abondance.

Célébrés pour la première fois — pense-t-on — en l'an 245 de Rome, un peu après l'expulsion des rois, sous le consulat de Valérius Publicola et de Lucrétius, pour la dernière fois en 397 de notre ère, les jeux séculaires revinrent *douze* fois dans le cours des neuf siècles qui séparent la première de la dernière célébration.

Cela tint surtout à ce que plusieurs empereurs en hâtèrent le retour, sous le prétexte que leurs devanciers en avaient mal fixé la date; mais, en réalité, afin d'avoir l'occasion de flatter le goût que le peuple avait pour les fêtes.

Depuis cent quarante ans, cependant, la solennelle échéance n'avait pas sonné, quand l'empereur Honorius, quoique chrétien, sans doute sollicité par quelque fidèle obstiné des vieilles traditions, crut devoir, sinon ordonner, du moins permettre la célébration des Jeux séculaires (an 397).

Mais, dès lors, dans les populations que partageaient les cultes, manquait cet élan universel qui est comme l'âme des solennités de ce genre. La pompe morale fit défaut à ce semblant de réveil d'un souvenir déjà mort.

La concession faite par la foi nouvelle aux antiques croyances ne servit qu'à démontrer que les siècles ne devaient plus recommencer pour Phœbus et pour Diane.

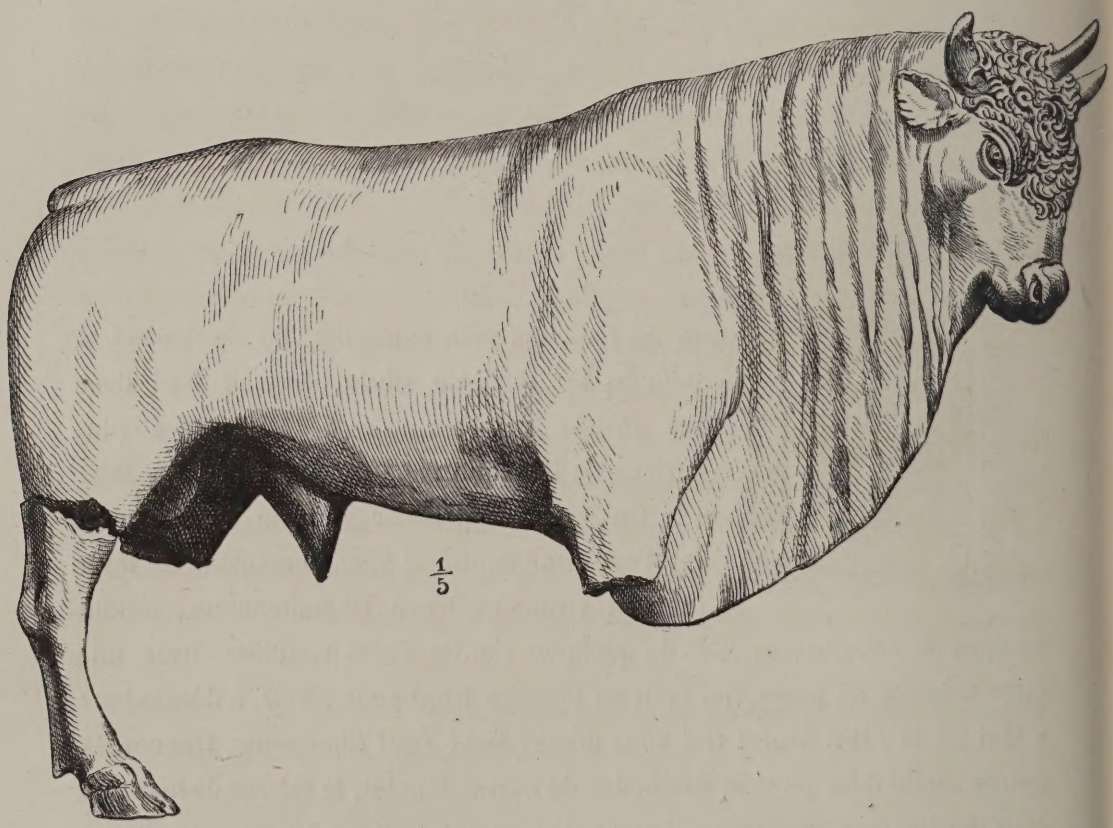
« Les dieux s'en vont! » disait-on de toutes parts depuis longtemps. Les dieux étaient partis : Dieu était venu.

CHEZ LES GAULOIS

oël du Fail, qui était conseiller du Parlement à Rennes, au seizième siècle, écrivait ceci dans ses *Propos rustiques*, un des livres les plus curieux de l'époque :

« On voyait le premier jour de l'an (comme est l'ancienne coutume) beaux mangeurs de fèves (joyeux vivants) aller à Haguillenneux, s'étant équipés de bons bâtons... et de quelques vieilles épées rouillées, avec une forte arbalète de passe, qui était au premier front pour servir à demander : « Qui est là ? Qui bruit? Qui vous mène? Tue ! Tue! Chargeons, Donnons! » autres semblables mots et demandes de nuit... Bandet, le faiseur de fuseaux, était devant tous avec un tambourin de Suisses, qu'il avait emprunté. Pierre Baguette sonnait du fifre, ayant sa rapière sous le bras, en disant qu'il ne la portait point pour faire mal, mais pour piquer les limaces. Lubin Garot, preneur de grenouilles, portait une grande et large poche, pour mettre les andouilles et autres émoluments de la quête ; je crois qu'il portait aussi la bourse. Hervé portait la broche pour le lard. Bien enharnachés, ils marchaient chantant une chanson que maître Pierre leur apprenait, et que lui-même avait bâtie, et s'en allaient disant assez haut : « Dieu vous garde ! Or çà, compagnons, donnez-nous *Haguillenneux* ! »

« Dans le Vendômois, écrivait il y a un siècle Chimiac de la Bastide, dans son *Mémoire sur la nature et les dogmes de la religion gauloise*, tous les enfants courent les rues, le premier jour de l'an, et disent à ceux qu'ils rencontrent : « Donnez-moi *ma gui l'an neu* ». Dans le Maine, le peuple court aussi les rues la nuit qui précède le premier jour de l'an, en chantant des chansons aux portes des particuliers, et les termine en demandant quelque chose pour le *gui l'an neu.* »



Le taureau à trois cornes, symbole gaulois du Soleil, d'après le bronze original trouvé en Franche-Comté en 1756, et actuellement au musée de Besançon.

En certains cantons de la Vendée, — dit M. F. Baudry, dans ses *Traditions et légendes de Moutiers-les-Maufaits*, — il y a encore quelques années, on pouvait entendre la veille du premier janvier des jeunes gens qui, s'en allant de porte en porte, chantaient en chœur devant chacune d'elles :

La *Guilla-neuf*, elle est dans la maison,
Nous la voyons par la fenêtre,

Montée sur un cheval blanc
Qui n'a ni queue, ni tête,
Qui a les quatre pieds ferrés à neuf ;
Donnez-nous la *Guilla-neuf*.

« Or, si ces jeunes gens chantaient ainsi, c'était pour qu'on leur fît quelques dons en nature ou en argent, qui devaient servir à défrayer un repas qu'ils feraient en commun en l'honneur de la nouvelle année.

« De nos jours, — dit à son tour M. de la Villemarqué dans son *Barzaz-Breiz*, — en Cornouailles (Bretagne), à l'époque de Noël, en plusieurs cantons des montagnes et ailleurs, toutes les nuits de pauvres gens se réunissent par troupes, et vont quêtant de village en village, en chantant une vieille chanson dialoguée dont le refrain est : « *Eghinane! Eghinane!* » (dans le dialecte Vannais : *Eghinaneu!*), c'est-à-dire : « Des étrennes ! Des étrennes ! » Leur quête achevée, les pauvres la chargent sur un vieux cheval orné de rubans et de lauriers, et l'emportent chez eux, où ils se la partagent.

« De temps immémorial, — dit M. l'abbé Pelletier, chanoine d'Orléans, dans son étude sur la *Noël de saint Benoît et l'aguillaneux des vignerons de Châteauneuf* (localité très importante de l'Orléanais), le soir du 31 décembre les vignerons de Châteauneuf vont chanter dans les principales villes, une chanson qui retrace, couplet par couplet, les occupations de leur profession au cours d'une année. Le premier couplet est ainsi conçu :

Voici la Sant-Vincent qui viant,
Donnez-nous joyeusement.
Voici la Sant-Vincent qui viant,
Par la Sangoine !
Donnez-nous joyeusement
La Guillané!

Et chaque couplet finit de même par la *Guillané !*

Dans l'Angoumois, dans la Saintonge, dans le Poitou — ce dont témoigne le très intéressant recueil des *Chants et chansons populaires des Provinces de l'Ouest*, publié par M. Jérôme Bujeaud — il y a plusieurs chansons se rapportant à la même circonstance. Par exemple :

Messieurs et Mesdames
De cette maison,

Ouvrez-nous la porte
Nous vous saluerons.
Notre *Guillan-neu*
Nous vous le demandons.

Ou encore ce refrain :

Donnez-nous la *Guillonnu,*
Guillonnu et Guillonnette !
Un p'tit morceau de galette,
Guillonnu et Guillonnette !
Un petit morceau de gâteau
Guillonnu et Guillonneau ! »

Si nous cherchions un peu, nous trouverions bien d'autres témoignages analogues. Mais c'en est assez. Haguillanneuf ! — Gui l'an neu ! — La Guillaneuf ! — Eghinane ! — La Guillané ! — Guillonnu ! — Guillonnette ! — sont des variantes du même mot ou plutôt du même cri ; mais ce cri d'où vient-il ? — Quel est-il ? — Que rappelle-t-il ?

Le pays où nous retrouvons aujourd'hui cette singulière locution n'était, il y a vingt siècles, qu'une sorte de même forêt où, à de grands intervalles, des clairières marquaient le groupement des populations, dont cependant les demeures se cachaient toujours sous les ramures. Là vivaient, éparses, mais unifiées par le sentiment national et par la religion, des peuples, des tribus, des familles, qui tiraient de la forêt leurs principales ressources et professaient pour elle la plus fervente vénération.

Ce qu'étaient les croyances, ce qu'était le culte de cette grande, de cette puissante nationalité, — dite Gauloise, à cause du pays de Gaule qu'elle habitait, et qui est devenu notre France, — nous en sommes d'autant moins exactement instruits que ses prêtres, chefs à la fois religieux et politiques, n'écrivaient rien de leurs dogmes antiques, et que les Romains, ses ennemis, ses destructeurs, furent seuls à en recueillir quelques notions.

Nous savons, ou nous croyons savoir par ceux-ci, qui d'ailleurs ne voyaient qu'avec la jalouse étroitesse des esprits dominateurs, qu'une imposante divinité, n'ayant pour temple que l'épaisseur des forêts, pour emblème que les chênes séculaires, et symbolisant le Soleil, — que quelquefois cependant, ils représentaient sous la figure d'un taureau à trois cornes, — puissance suprême de l'univers, dieu de la vie et de la

santé, se partageait les hommages populaires avec un dieu de la guerre, nommé Esus, auquel, à une certaine époque de l'année, les Gaulois avaient coutume de faire des sacrifices humains, et un dieu des arts manuels, dans lequel les Romains crurent reconnaître leur Mercure.

Nous savons que ces hôtes des forêts croyaient à l'éternité de l'esprit et de la matière, à un autre monde où allaient les âmes au sortir de celui-ci, pour y goûter une vie constamment heureuse. « Là, selon la tradition, ces âmes conservaient leur identité, leurs habitudes, leurs passions. Le guerrier y retrouvait ses armes et des combats; le chasseur avec ses chiens continuait à y poursuivre le buffle et le loup dans d'éternelles forêts; le prêtre à instruire les fidèles; le client à servir son patron. Ce n'étaient point des ombres, mais des hommes vivant d'une vie pareille à celle qu'ils avaient menée sur la terre. D'ailleurs, toutes relations ne cessaient pas entre les habitants du pays des âmes et ceux qu'ils avaient laissés ici-bas; car les flammes des bûchers pouvaient leur porter des nouvelles de notre monde. Aussi, durant les funérailles, brûlait-on des lettres que les morts devaient lire ou remettre à d'autres morts. »

« Nous savons que leur foi en cette existence future était si ferme, si ardente, qu'ils y renvoyaient souvent la décision définitive de leurs affaires d'intérêt, comme par exemple de se prêter de l'argent payable entre morts dans l'autre vie; croyance qui, en augmentant chez les hommes austères qui la possédaient, le mépris de la vie, donnait souvent naissance aux actes du plus admirable héroïsme [1]. »

Nous savons que l'année de ces peuples, qui, paraît-il, était assez exactement calculée, se divisait par mois lunaires, et commençait à notre solstice d'hiver; qu'ils avaient des cycles ou siècles de trente ans, au bout desquels, moyennant quelques intercalations périodiques de jours, l'accord se trouvait fait entre les échéances solaires et les lunaisons. Nous savons en outre que, pour eux, les lunaisons ne commençaient point comme chez nous, à la sizygie ou nouvelle lune, dont l'appréciation exacte est souvent difficile à observer, mais au moment où la moitié du disque de l'astre est éclairée, c'est-à-dire au sixième jour de la révolution lunaire; ce jour, qui était pour

[1] Pline, *Hist. nat.*, et Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois.*

eux le premier des mois, des années et des siècles, datait toutes les plus augustes solennités de la religion. »

Or, lorsque approchait le sixième jour de la lunaison qui précédait le solstice d'hiver, c'est-à-dire lorsque le dieu Soleil allait recommencer sa carrière annuelle, il arrivait que sur tous les points de ce grand territoire gaulois, le long des voies qui coupaient les immenses étendues forestières, dans les clairières, sièges des cités, des bourgades, on voyait passer des hommes vêtus d'une longue robe blanche, les reins ceints d'une bande de cuir doré. Ces hommes, qui se dirigeaient vers la contrée des Carnutes (pays chartrain) allaient, disant d'une voix grave, solennelle : « Au gui de l'an nouveau ! Au gui de l'an nouveau ! »

Ceux-là étaient autant de prêtres de la religion nationale ou *Druides*. Tous les ans, à cette même époque, ils quittaient les lieux où ils exerçaient d'ordinaire le saint ministère, pour aller assister aux cérémonies célébrées dans la forêt chartraine par le grand Pontife de leur ordre, qui vivait là entouré du collège préposé à la conservation des dogmes, et à l'initiation des néophytes.

Partis seuls de leurs résidences coutumières, ces prêtres ne tardaient pas à avoir la plus nombreuse escorte, car non seulement ils trouvaient bientôt sur la route, d'autres prêtres qui venaient aussi de quitter leurs forêts pour se rendre aux mêmes lieux, mais encore au cri, qu'ils faisaient entendre, tout ce qui, parmi les populations, était en état d'accomplir le pieux pèlerinage, se mettait à leur suite en répétant : « Au gui de l'an nouveau ! Au gui de l'an nouveau ! »

Longue était, pour la plupart de ces voyageurs, la distance à franchir ; rude était d'ordinaire la saison où ils se mettaient en marche à travers un pays qui devait alors à ses grands massifs forestiers un climat plus humide, plus froid que celui d'aujourd'hui ; mais forte était la foi, puissant était le zèle chez ces hommes participant de la robustesse des chênes qui abritaient leur existence. Sans prendre garde aux inclémences du ciel, sans ressentir la fatigue, ils allaient en troupes à travers les futaies défeuillées, précédés des Druides, qui, à chaque nouvelle rencontre d'habitations ou d'habitants, redisaient leur évocation sacrée.

Avec eux d'ailleurs, marchaient d'autres hommes couverts d'un manteau

Gaulois. — Sacrifices humains chez les Gaulois.

brun, qui était agrafé de fortes épines d'arbrisseaux, et qui formait sur leur tête un vaste capuce. Ceux-là étaient les *bardes*, qui avaient pour mission de chanter, en tirant des sons d'une sorte de lyre, la louange des dieux, les hauts faits de la vaillante nation gauloise. Ils chantaient; et chaque âme étant un écho pour leur voix, la foule oubliait en les écoutant et les peines et la durée du chemin.

Ainsi, groupe par groupe, allait grossissant l'innombrable multitude, qui au jour désigné devait affluer au sanctuaire des sanctuaires. « Au gui de l'an nouveau ! » était le cri qui avait successivement entraîné les pèlerins ; « Au gui de l'an nouveau ! » était le cri que tous répétaient alors que, arrivant des divers points de la Gaule, ils se rejoignaient au terme du voyage.

Pendant que cette foule s'acheminait vers la forêt des Carnutes, de nombreux néophytes avaient soigneusement exploré la région qui environnait la demeure des pontifes. Ils avaient tâché de découvrir le chêne sur les rameaux duquel le ciel avait fait croître le *gui*, la plante mystérieuse[1], dont la verdeur perpétuelle contrastait, à cette époque de l'année, avec la mort hibernale de la nature, et symbolisait par sa naissance inexpliquée, par sa vie aérienne, l'éternité du monde, les merveilles du Dieu créateur. Quand ils avaient trouvé l'arbre privilégié, ils le marquaient d'une guirlande, et l'un d'eux restait à le garder, pour que nul ne touchât à ce divin végétal qui possédait toutes les vertus curatives, en même temps que toutes les propriétés préservatrices.

Au sixième jour de la lune, un autel de pierre ayant été dressé au pied du chêne qui portait le gui, une immense procession se formait, en tête de laquelle marchaient les *Eubages*, druides sacrificateurs, conduisant deux

[1] Ce n'est guère qu'à l'époque moderne que, pour le populaire, la dissémination du gui a cessé d'être une sorte de mystère. On ne s'expliquait pas comment la graine, relativement fort lourde de cette plante, pouvait aller germer sur les hautes branches d'un arbre souvent fort éloigné d'un autre où croissait le gui. Le mystère s'est trouvé tout naturellement éclairci quand on a voulu remarquer que les baies du gui servent d'aliments à des oiseaux, qui, après les avoir ingérées avec les graines qu'elles contiennent, les rejettent sur les branches où ils se perchent, et où elles se trouvent fixées par les matières excrémentielles, qui, de plus, aident à leur germination. — Nous avons souvent entendu affirmer que le *gui de chêne* était aujourd'hui introuvable. On aurait dû se borner à dire qu'il est fort rare, car il se trouve. Un dernier et tout récent témoignage en a été fourni à la Société académique de l'Aube, qui, dans sa séance du 20 décembre 1878, a reçu de M. Bouquet de la Grye, « un gui de chêne encore sur sa branche, et environné de branches de chênes garnies de leurs feuilles, cueilli dans la forêt de Sengry. Dans le compte rendu de cette séance, il est fait mention d'un autre spécimen de gui de chêne, conservé au musée de Châtillon-sur-Seine.

jeunes taureaux blancs, dont les cornes étaient liées pour la première fois. Les bardes venaient ensuite, qui chantaient des hymnes à l'Être suprême; puis, marchaient les néophytes, suivis d'un héraut d'armes, portant — tel

Les Druides cueillant le gui sacré.

qu'on nous peint Mercure — un chapeau ailé, et à la main une tige de verveine, où deux serpents étaient enroulés.

Les trois plus anciens druides, dont l'un portait un pain, l'autre un vase plein d'eau, et le troisième une main d'ivoire au bout d'une verge, représentant la Justice, précédaient le souverain pontife, qui était vêtu d'une

Gaulois. — Les Druidesses de l'île de Senn.

double tunique blanche, et que suivaient les principaux de l'État. Enfin, venait la foule, qui, lorsque le cortège s'arrêtait au pied de l'arbre sacré, inondait de ses flots compacts une immense étendue de la forêt.

Au milieu du plus solennel silence, le pontife disait une prière, puis brûlait sur l'autel un peu de pain, et répandait un peu de vin, qu'il offrait en premier sacrifice; il distribuait ensuite le reste aux assistants.

Cela fait, un druide, armé d'une serpe d'or, montait sur l'arbre, et, aux acclamations de la foule, coupait la racine du gui, qui tombait sur une saie blanche, que deux prêtres tenaient tendue pour le recevoir.

Alors, le grand pontife procédait lui-même au sacrifice des deux jeunes taureaux blancs, dont le sang était versé tout autour de l'autel, et dont les chairs devaient servir au festin général des prêtres.

En répandant le sang de ces animaux, le pontife évoquait à haute voix le dieu dont l'âme vivait dans les chênes, et de qui la forêt était le temple. Il lui demandait de confirmer sa vertu au gui, présent suprême, afin qu'il concourût à l'accroissement de la nation, et qu'il fût le remède à tous les maux, l'antidote à tous les poisons.

Puis, pour clore la cérémonie, il jetait encore le cri : « Au gui, l'an nouveau ! » que répétait en chœur l'innombrable assistance.

Aussitôt, chacun venait à son tour solliciter des prêtres, en échange d'une offrande, quelque fragment de la plante divine, pour l'emporter et le garder comme un talisman souverain contre toutes les souffrances de l'âme et du corps.

Enfin, commençaient, à frais communs, aux environs mêmes des lieux où avait eu lieu la cérémonie, d'immenses festins, où encore chantaient les bardes, et où les convives, après de copieuses libations, se livraient à toutes les gaietés, à toutes les extravagances.

On ajoute — mais ces témoignages restent incertains — que sur toute l'étendue du territoire gaulois, à l'issue des festins qui se donnaient le même jour en chaque ville ou bourgade, pour célébrer le présent céleste du gui et la venue de l'année nouvelle, en souvenir d'anciens mystères ayant trait au culte immédiat du dieu *Bel* ou *Belen* (le Soleil), culte apporté là par les migrations asiatiques, le peuple entier, pendant la nuit qui précédait le

solstice, à la lueur des torches, se livrait aux plus monstrueuses mascarades, se couvrant surtout de peaux de bêtes pour représenter — dit un vieil auteur — les divers animaux qui figuraient dans le zodiaque. (D. Martin, *Religion des Gaulois*[1].) Quoi qu'il en fût, les pèlerins qui avaient assisté aux cérémonies regagnaient leur pays, en faisant encore retentir sur leur route le cri sacramentel de la fête; et, comme ils rapportaient chez eux ce gui qu'ils avaient vu cueillir, partout on les saluait comme des messagers de bonheur et d'espérance, et, pour avoir part au divin présent dont ils étaient nantis, chacun, en allant au-devant d'eux, redisait encore : « Au gui de l'an nouveau! au gui de l'an nouveau! »

Telle serait l'origine d'une formule que nous avons vue se perpétuer dans les souvenirs populaires, alors que depuis bien des siècles est éteinte la tradition qui en avait consacré l'usage.

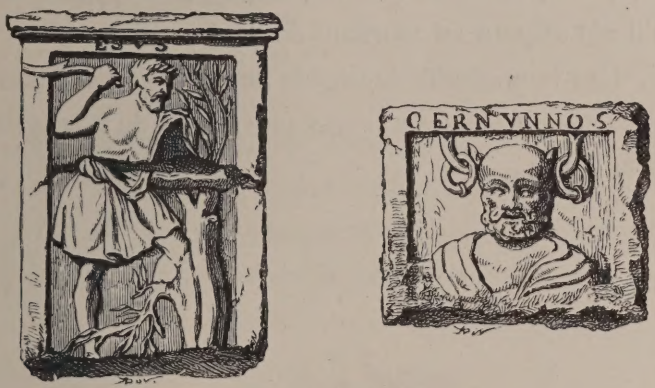
Pendant que la Gaule entière était livrée à la joie du don que le ciel venait de faire à son peuple, dans un îlot de la côte armoricaine, les druidesses, prêtresses et magiciennes, qui rendaient là leurs plus profonds oracles, avaient coutume de célébrer une cérémonie étrange, qui, sans nul doute, symbolisait aussi l'achèvement et le renouvellement de l'année solaire.

Une sainte tradition leur ordonnait d'abattre et de réédifier de leurs mains, à cette époque, pendant l'intervalle d'une nuit à l'autre, le toit de leur temple.

[1] Le culte du soleil, sous le nom de *Bel*, *Belenus* ou *Belinus* (le Baal de la Bible), a laissé chez nous de nombreux vestiges. Les feux de la Saint-Jean, qui se font au solstice d'été, les *brandons* encore d'usage au printemps en beaucoup de cantons, n'ont certainement pas d'autre origine. Plus caractéristique encore est une coutume qui subsiste dans une vallée de la Franche-Comté. A la Seille, la veille du 25 décembre, les jeunes gens s'en vont au sommet des collines *faire des roues* avec des lanternes et des torches. « Un étranger qui remonterait le vallon d'Arlay à Voiteur en ce moment du soir — disent MM. Désiré Monnier et Aimé Vingtrinier, dans leur remarquable étude sur les *Traditions populaires* — serait étonné de voir tant d'étoiles mouvantes attachées au front des montagnes d'Arlay, de Brery, de Blandeau, de Ménetru; demandant ce que cela signifie, il n'obtiendrait du commun des habitants aucune solution. On se bornerait à l'assurer que ce divertissement se pratique de temps immémorial de père en fils, et tout au plus se risquerait-on à lui dire que ces flambeaux rappellent ceux que devaient porter les bergers allant adorer Jésus-Christ. S'il se trouvait là quelque personne instruite, elle pourrait lui apprendre qu'il vient d'assister à une commémoration de fête purement païenne, dont les cérémonies se perdent au sein des religions les plus antiques de l'univers. Les roues de feu se trouvent, en effet, aux mains des divinités indoues qui représentent le Soleil. » Les mêmes auteurs remarquent combien en Franche-Comté, région toute semée de monuments celtiques, abondent encore les noms de lieux qui ont pour principe l'ancienne désignation du Soleil : Chatel-Belin — Mirebel — la Côte-Beline — le Mas-Belin — Belignon — Mont-Belière — Forêt-de-Maubelin — la Belène, rivière, etc., etc.

Au jour marqué, dès que le soleil avait brillé, les prêtresses de l'île de Senn, couronnées de lierre et de vert feuillage, s'assemblaient pour obéir à leur antique loi. Chacune se hâtait de démolir l'ancien toit, d'en disloquer la charpente, de disperser le chaume qui le recouvrait; puis, avec la même ardeur, elle entreprenait de reconstruire le nouveau.

Mais si, par malheur — car c'était là un présage horrible — l'une d'elles venait à laisser tomber à terre quelque chose des matériaux sacrés, aussitôt un épouvantable cri poussé par toute la troupe, était son arrêt de mort. Transportées d'une frénésie soudaine, toutes se jetaient sur leur malheureuse



Esus et Cernunos, divinités des Gaulois habitant au confluent de la Seine et de la Marne, monument retrouvé en 1711 dans les substructions de Notre-Dame, d'après les *Antiquités nationales* de Millin.

compagne, la frappaient, la mettaient en pièces, et ne s'arrêtaient qu'après avoir semé çà et là ses chairs sanglantes. (Strabon et A. Thierry, *Histoire des Gaulois.*)

Or, aux mêmes temps, au sein de cette même nation gauloise qui avait fait son dieu suprême de l'astre du jour, se trouvait certaine peuplade de pêcheurs et de bateliers dont les pauvres cabanes se voyaient éparses sur les quelques îlots que formait la Seine, un peu au-dessous de sa jonction avec la Marne.

Chez ces gens de rivières (*nautæ*)[1], une fête annuelle était instituée pour

[1] Chacun sait que le vaisseau qui figure dans les armes de la ville de Paris rappelle la profession de ses premiers habitants.

célébrer le retour du printemps, qui rendait au ciel sa douceur, à la terre sa fécondité.

Au jour indiqué, toute la tribu étant réunie sur le rivage, du haut du fleuve, une barque arrivait, montée par un beau jeune homme blond, qui représentait le Soleil.

Pendant que la foule l'acclamait, des jeunes filles allaient au-devant de lui. Lorsqu'il abordait, elles couronnaient sa tête de fleurs et enguirlandaient sa barque de feuillage.

Et alors commençaient des festins, des jeux, des danses, qui duraient jusqu'à la dernière heure du jour. A ce moment, le bel étranger remontait sur sa barque, qui reprenait le courant, et on l'accompagnait de longs cris jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant du fleuve...

Ainsi, déjà, dans la misérable bourgade aux grossiers habitants, se révélait, par une charmante allégorie, cette souveraine du bon goût qui devait un jour s'appeler PARIS.

CHEZ LES PREMIERS CHRÉTIENS

ORSQUE se fonda le christianisme, le monde entier était romain, et partout s'était généralisé l'usage de certaines fêtes, qui, par l'éloignement de leur point de départ religieux n'étaient plus, au moins pour le vulgaire, que de véritables anniversaires civils ou nationaux.

Si bien même en était-il ainsi — notamment en ce qui touche notre sujet — que, comme nous l'avons déjà remarqué [1], la longue suite des jours que chômait joyeusement le peuple, au renouvellement de l'année, n'était plus guère désignée que sous le nom de *féries des calendes de janvier*.

Que, dans les temples se fissent encore en ces jours-là des prières ou des sacrifices au vieux roi du Latium et à son hôte divin ; que les esclaves, pour acclamer leur éphémère liberté, et les citoyens, pour justifier leurs folies plus ou moins licentieuses répétassent encore le traditionnel « Io Saturnalia! » que, au marché des Sigillaires, du jour des Juvénalies, se vendissent encore pour les échanges accoutumés, des pièces portant la double face de Janus et la proue du navire qui amena Saturne en Italie ; tout cela dérivait de si

[1] Voir plus haut, le chapitre intitulé : *Chez les anciens Romains*.

loin et tenait si intimement au cours de la vie ordinaire que nul ne songeait plus à en rechercher la signification. Le symbole n'importait que fort peu. Ce qui importait, c'était la fête qu'on avait l'habitude, et qu'on était heureux de célébrer, sans s'inquiéter de son sens primitif.

Combien même chez nous survivent nombreux les vestiges de ces temps éloignés, sans que nous soyons frappés du caractère anormal et contradictoire qu'ils revêtent en réalité au milieu de notre état de choses[1].

Les deux évangélistes qui ont narré la naissance miraculeuse de Jésus-Christ sont muets sur l'époque de l'année où s'accomplit cet évènement, et — les documents nous faisant défaut — nous pouvons croire que l'église chrétienne, prêchant le mépris des plaisirs terrestres, rejetant la possession des joies au delà de cette vie, n'admettant ici-bas que l'austérité, le recueillement, la macération, ne put instituer, pour l'anniversaire de la naissance du Sauveur, qu'une cérémonie toute de prières et de pratiques dévotes.

Evidemment cette église qui « n'était pas de ce monde » et qui ne se composait encore que de groupes dispersés sans facilités de relations, n'avait pas tout d'abord songé à établir une année chrétienne.

Peut-être lui suffisait-il de fêter cette Pâque de résurrection, dont la date se trouvait toute fixée par les traditions judaïques, sur lesquelles s'était naturellement entée la foi nouvelle.

Qu'en principe, l'anniversaire de l'avènement du rédempteur donnât lieu à une fête particulière, formant, comme il semblerait rationnel de l'admettre, l'ouverture de l'année pour les chrétiens, nous pouvons en douter, car, au milieu du deuxième siècle, la date en semble à peine déterminée[2]. Deux cents ans plus tard, nous voyons, par une homélie que Saint Jean Chrysos-

[1] Par exemple, la plupart de nos mois restés sous le vocable de dieux ou de personnages romains (Mars, Janus, Jules César, Auguste....), les jours de notre semaine encore voués aux mêmes divinités. Le jour où l'Église célèbre la mort de *l'agneau sans tache*, n'est-il pas encore dénommé par l'impudique Vénus? (*Veneris dies* : vendredi.) — Remarquons à ce propos qu'autrefois « on objectait aux chrétiens que le Soleil était leur Dieu, soit parce qu'ils se tournaient vers l'Orient pour prier, soit parce que, les sept jours de la semaine étant marqués et dédiés aux sept planètes, on voyait les chrétiens solenniser celui qu'on nommait « le jour du Soleil » — qui est notre dimanche. (Deslyons, *traité du Roy boit.)*

[2] Saint Augustin, qui vivait aux IV^e^ et V^e^ siècles, énumérant dans un de ses discours les grandes fêtes chrétiennes, ne parle que de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte, sans nommer la Noël.

Premiers chrétiens. — La Nativité, fac-simile d'une page d'un Livre d'Heures, imprimé par Simon Vostre en 1501.

tôme adresse aux fidèles d'Antioche, que la fixation du jour de la naissance de Jésus-Christ fournissait encore matière à discussion entre les églises d'Orient et les églises d'Occident : ces dernières affirmaient qu'elles avaient trouvé des renseignements précis à ce sujet dans les registres du fameux recensement de Judée, conservés à Rome, et elles célébraient cette fête ; les premières, qui n'avaient aucune notion précise, avaient jusqu'alors négligé cette célébration.

C'est donc au plus tôt vers la fin du IVe siècle, longtemps déjà après que la religion chrétienne fut devenue la religion officielle de l'Empire, que nous voyons, ou croyons voir l'entente faite sur la date de la Nativité : certaines églises l'ayant d'abord confondue avec l'Epiphanie,[1] tandis que d'autres voulaient en placer l'anniversaire au milieu de mars ou de mai.

Quoi qu'il en fût, les populations chrétiennes dépendaient civilement de cette grande métropole romaine, qui, en voulant se faire de propos délibéré le centre de toutes les croyances, de tous les cultes, n'avait réussi qu'à en être le tombeau.[2] Ces populations, qui, pour avoir embrassé le christianisme, n'étaient pas exclusivement composées partout d'ascètes et d'aspirants au martyre, agissaient, en ce qui leur semblait appartenir à la vie civile, selon les mœurs civiles de la société romaine.

Les calendes de janvier arrivant, qui, en somme, ne marquaient plus pour la généralité des citoyens que la circonstance toute physique, tout astronomique du renouvellement de l'année, il paraissait naturel aux citoyens d'échanger des vœux, des présents, et de s'oublier un peu — voire même beaucoup — dans les réjouissances traditionnelles.

[1] *Epiphanie*, mot composé grec, sur la signification propre duquel les commentateurs ne sont pas entièrement d'accord. Les uns l'entendent dans le sens de *manifestation*, parce que, au baptême du Christ, dont cette fête est l'anniversaire, se manifesta la divinité du fils de Dieu. D'autres l'interprètent comme signifiant *présence* du Père. Mais quoi qu'il en soit de la signification native du mot — dit M. l'abbé Martigny, dans ses *Antiquités chrétiennes*, — il est certain que les Pères de l'Église l'ont employé dans leurs homélies avec le sens de *manifestation, illustration*. — On place aussi à la même date la venue des rois mages et le festin de Cana, où Jésus-Christ fit son premier miracle. »

[2] On sait qu'il était de doctrine politique et religieuse chez les Romains, lorsqu'ils triomphaient d'un peuple, d'en transporter les dieux à Rome, et de leur dresser des autels, pour que, en considération des hommages qu'ils leur rendaient, ces dieux acceptassent la conquête. Un jour vint où, la cité ne suffisant plus à la multitude, on érigea le *Panthéon*, ou temple de tous les dieux. Il y eut même, pour qu'aucune puissance céleste ne pût se croire oubliée, l'autel du *dieu inconnu*.

La coutume existait, qui, dépouillée de tout ancien caractère religieux ne devait pas — leur semblait-il — être incompatible avec la religion nouvelle, tout en étant fort compatible avec la nature humaine. Ils fêtaient les calendes comme les avaient fêtées leurs pères. En se souhaitant réciproquement que l'année nouvelle fût bonne et heureuse *(faustum et felicem)*, ils ne croyaient pas enfreindre la loi de confraternité qui faisait le fonds de la doctrine chrétienne; en s'offrant des présents, ils ne supposaient point manquer à l'esprit de charité qui devait animer les fidèles. Enfin en s'abandonnant aux plaisirs de la table, et en se livrant ensuite, sous l'influence de la bonne chère, à quelques écarts de langage, à quelques actes plus ou moins extravagants, ils ne pensaient qu'à prendre un relâche d'autant mieux admissible qu'en tout autre temps ils étaient, ou tâchaient d'être de scrupuleux observateurs des abstinences et des austérités commandées.

Mais s'ils savaient, eux, s'accommoder de ces indulgentes façons d'entendre les choses, ils étaient loin de se trouver d'accord sur ce point délicat avec les pieux, les rigides directeurs des troupeaux dont ils faisaient partie.

Les recueils qui nous sont restés des homélies, des lettres pastorales de cette époque abondent en remontrances, en menaces à ce sujet.

Les Tertullien, les Augustin, les Ambroise, font entendre à l'envi des paroles de réprobation. Les conciles même fulminent les plus grandes peines contre ces pratiques, quels que soient les noms sous lesquels elles se dissimulent pour échapper à leurs censures.

A la vérité, Tertullien — qui écrivait au commencement du deuxième siècle — constate, dans son *Apologétique*, la différence qui existait entre le gentils et les chrétiens à propos des calendes de janvier. « Les uns, les païens, dit-il, se livrent en ce jour-là à toutes les débauches, à toutes les folies; ils acclament l'empereur, mais ils conspirent contre lui; tandis que les autres, les chrétiens, se taisent, restent sobres, et gardent la fidélité à César. »

Mais il faut croire que, de la part du célèbre apologiste, c'est là plutôt une déclaration de principes qu'une constatation de faits; car, ailleurs, dans son *Traité de l'idolâtrie*, nous l'entendons, s'adressant aux chrétiens eux-mêmes, leur reprocher énergiquement de s'adonner encore aux pratiques païennes à l'époque des calendes.

« Nous qui avons nos fêtes aimées de Dieu, dit-il, on nous voit observer les Saturnales. Oh ! combien plus grande est la fidélité des gentils pour les rites de leur religion ! Ils se gardent bien, eux, d'assister à des solennités chrétiennes. Ils craindraient de paraître chrétiens, nous n'avons, nous, ancune honte, de passer pour païens. »

Plus tard, voici venir Prudence, le poète; Jean, l'apôtre « à bouche d'or » ; (Chrysostôme) Augustin, l'illustre prélat d'Hippone. Ecoutons-les :

L'adoration des rois mages d'après une fresque du cimetière de Velletri publiée par M. l'abbé Martigny dans son *Dictionnaire des antiquités chrétiennes.*

« N'est-il pas infâme — dit Prudence — de voir des chrétiens célébrer encore par des festins, par l'observation des auspices, les fêtes de Janus ! N'est-ce pas une damnable tradition qui, prenant sa source chez les aïeux, atteindra les derniers descendants, qui ne sauront pas briser les liens de cette odieuse coutume ? »

« Pompes du diable! puérilités insensées! s'écrie saint Jean Chrysostôme, quelle folle impiété que de s'attacher aux augures! de se persuader que si la nouvelle lune de janvier se passe dans la joie et la bonne chère, tout le reste de l'année sera semblable à ce jour ! »

« Convient-il à un chrétien, demande saint Augustin, de célébrer les calendes comme les païens, et de tenir une conduite tout opposée à la foi, à

l'espérance? Que voyons-nous en ces jours de folie? Des hommes, des misérables, qui, cependant, sont baptisés, prennent des formes monstrueuses propres à inspirer honte et douleur. Quel esprit sage pourra s'imaginer qu'un homme qui n'est pas complètement fou, ose se déguiser en cerf, ou en quelque bête que ce soit? Ces insensés revêtent des peaux de moutons, prennent des têtes d'animaux; et ils sont enchantés s'ils réussissent à se transformer de façon à n'être plus reconnus pour des hommes; en quoi ils montrent qu'ils ont encore moins l'extérieur que l'esprit et le cœur des animaux qu'ils imitent. Que voyons-nous dans la campagne? Des tables toutes servies placées devant les portes; les passants pourront s'y asseoir; mais ceux qui les ont dressées ne l'ont fait que pour s'attirer la protection *des dieux*, et non pour être secourables à leur prochain... Chrétiens, écoutez la leçon de l'Ecriture! En ce jour-là, pendant que les païens s'enivrent, vous, jeûnez, priez; pendant qu'ils courent au théâtre, courez à l'église; chrétiens, ne prodiguez pas les étrennes, distribuez des aumônes... »

Un siècle plus tard, Maxime, évêque de Turin, disait encore à propos des fêtes du nouvel an :

« La plupart des chrétiens restés fidèles aux folles coutumes de l'ancienne superstition, considèrent le jour des calendes comme l'époque d'une joie excessive. Ils semblent courir après le plaisir, afin de rendre ensuite leur tristesse plus grande; car ils affectent une telle débauche, ils boivent et ils mangent avec une telle incontinence, que celui qui, toute l'année, a été digne et tempérant, devient, ce jour-là, ivrogne et dissolu. Et s'il s'abstenait de ces désordres, il dirait qu'il a perdu son temps, parce qu'il ne comprend pas que c'est son âme qu'il a perdue pendant ces féries.

« Il se lève de grand matin, et va au-devant de chacun avec de petits présents qu'il appelle *étrennes*; et voulant saluer ses amis, il leur fait un cadeau avant de leur souhaiter le bonjour.

« Les lèvres se pressent, les mains se serrent, non pour faire échange de témoignages d'amitié, mais pour obtenir que les politesses de l'avarice soient payées. C'est ainsi que, à la fois, ils embrassent et rançonnent un ami.

« Ils ajoutent encore d'autres fautes à toutes celles dont je viens de parler. Ainsi, on les voit rentrer chez eux portant à la main des rameaux, comme

s'ils venaient de prendre les augures. Ils ne comprennent pas, les malheureux, qu'ils rentrent accablés, non de cadeaux, mais de péchés... »

Nous voyons ainsi que, à la fin du v^e^ siècle, bien que le christianisme fût alors devenu, en beaucoup de lieux, la seule religion régnante, et malgré les nombreux efforts tentés par les hommes les plus influents pour effacer les traces du paganisme, tout, ou à peu près tout s'était conservé des anciens usages relatifs aux fêtes des calendes.

Entre temps avaient lieu ces discussions, dont nous avons parlé plus haut, sur la fixation de l'anniversaire de la Nativité. Peu à peu l'accord s'était fait pour la placer au 25 décembre, c'est-à-dire à l'époque du solstice d'hiver, qui tombait le huitième jour des calendes de janvier.

« Ce n'était pas fortuitement, — nous disent les mythologues, — que les évêques, les docteurs avaient trouvé ou accepté cette date, car elle correspondait non seulement aux Saturnales, mais aussi à certaine fête de Mithras, divinité d'origine orientale[1], dont le culte avait commencé à se répandre dans l'empire romain presque à l'époque de sa fondation, et qui, dans les siècles suivants, comptait partout de très nombreux sectateurs. »

« Les pères de l'Église, — dit Creuzer, — voyaient dans Mithras, divin médiateur, un emprunt fait au christianisme. De nos jours, au contraire, on a prétendu que le christianisme n'était lui-même qu'une branche de la religion de Mithras qui, en Perse, remontait à près de quarante siècles. A Rome, le 25 décembre, les adorateurs de Mithras célébraient une fête dite de la *Naissance du Soleil invincible* (*Natalis Solis invicti*), qui était devenue, en quelque sorte, générale dans tout l'Occident. Le peuple se répandait en foule au dehors, et parmi des cérémonies de tous genres, tenait ses yeux attachés au ciel. De là vient que, au commencement du iv^e^ siècle, les chefs de l'Église d'Occident fixèrent au même jour la célébration de la naissance du Christ, dont l'époque était jusque-là demeurée incertaine ou inconnue. Le Christ était pour eux, dans un sens spirituel, le soleil nouveau (*sol novus*), dont les païens célébraient la renaissance physique, au jour où cet astre remonte dans les cieux. Dans l'Église d'Orient, au contraire, une fête d'Osiris retrouvé donna occasion de fêter la naissance du Christ au 6 janvier[2].

[1] Voyez plus haut le chapitre intitulé : *Extrême antiquité.*

[2] De l'aveu des commentateurs les moins suspects d'irrévérence pour les dogmes chrétiens,

Les prêtres chrétiens, adoptant la date du 25 décembre, voulurent surtout en arguer pour convaincre les fidèles que ce pieux anniversaire devait, en leur inspirant le respect, les éloigner des réjouissances scandaleuses du paganisme.

Mais le succès fut loin, bien loin de répondre à leur attente. Ils virent, au contraire, se retourner généralement contre eux ce fait d'avoir admis que l'évènement chrétien coïncidât avec les fêtes païennes.

Habitués à se livrer, en ce jour, aux divertissements traditionnels chez leurs ancêtres, les chrétiens furent d'autant moins disposés à y renoncer qu'il leur sembla tout naturel d'appliquer leurs joyeuses manifestations à célébrer la naissance du Rédempteur. Ce ne fut plus au nom de Saturne qu'ils s'offrirent des présents, des vœux, qu'ils se réunirent pour manger et pour boire, et qu'ils se permirent les extravagances ordinaires. Tout cela se fit en l'honneur de Jésus naissant, tout cela traduisit l'extrême allégresse dont les cœurs étaient saisis à l'idée du rachat de l'humanité par le *bon pasteur*.

Et, il faut bien le reconnaître, la naïve captiosité de ce raisonnement, qui puisait sa force dans les instincts normaux de la multitude, l'emporta fatalement sur toute l'éloquence des Pères et sur toute la rigueur des Conciles.

Aussi l'Eglise fit-elle, en ce cas, ce que souvent elle dut faire lorsqu'elle se trouvait en face de traditions profondément enracinées. Comprenant

la fixation des fêtes de la religion nouvelle aurait eu presque toujours une raison purement symbolique. Voici, par exemple, ce que dit Blondel, le très pieux auteur de l'histoire du *Calendrier romain* : « Comme le jour de la naissance du Sauveur était vers le solstice d'hiver, l'Église a eu beaucoup de raisons de mettre celle de saint Jean-Baptiste vers le solstice d'été car en la même manière que le soleil commence au tropique d'hiver à s'approcher de nous et qu'il commence à s'en éloigner au tropique d'été, ainsi nous recevons avec vénération le retour de la grâce à la naissance du Sauveur; et nous reconnaissons, par celle de saint Jean-Baptiste, les derniers moments de la durée de l'ancienne loi. L'on ne pouvait mieux ordonner ces deux fêtes, ni avec plus de conformité aux paroles de saint Jean-Baptiste, dans l'Évangile, que de mettre au temps où les jours commencent à croître, la naissance du Sauveur *(quem oportet crescere*, qui doit grandir), et au temps où les jours commencent à diminuer, la naissance du précurseur *(quem oportet minui,* qui doit diminuer).

« La naissance du Sauveur étant au solstice d'hiver, l'Annonciation de la sainte Vierge a dû être vers l'équinoxe du printemps; son Assomption a dû être au temps où le soleil parcourt le signe de la Vierge dans le Zodiaque...

« Ainsi, la fête de saint Mathias, qui avait été admis par le sort, c'est-à-dire par une espèce d'intercalation au nombre des douze apôtres, en remplacement de Judas, ne pouvait être mieux placée dans le calendrier qu'au jour où se fait l'intercalation d'un jour dans les années bissextiles. » (Blondel.)

qu'elle ne pouvait détruire ces coutumes, dont elle réprouvait les motifs, elle se les appropria en tâchant de les sanctifier[1].

Mithras, le Soleil, d'après un bas relief du Louvre.

L'Église donc, au v^e^ siècle, fixa définitivement au 25 décembre l'anniversaire de la naissance du Rédempteur, date qui, par conséquent, devait marquer le commencement de l'année chrétienne. A vrai dire, quand elle

[1] « En Gaule et en Germanie, dit M. Alf. Maury, dans son étude sur les *Fées au Moyen Age*, les défenses prononcées par l'Église et par les princes temporels restaient impuissantes devant les vieilles croyances. Un respect pieux continuait à entourer les objets si longtemps vénérés; et ce n'était qu'en consacrant au nouveau culte les vestiges païens que, fidèles d'ailleurs aux conseils donnés par Grégoire le Grand à l'abbé Mélitus, qui allait travailler à la conversion des Gaulois, les apôtres de l'Évangile parvenaient à extirper les souches de la superstition. Ces forêts dans lesquelles les Celtes ne pénétraient que comme dans un sanctuaire, l'âme saisie d'une crainte religieuse, reçurent des images sacrées; et le peuple, en venant, selon sa coutume antique, se prosterner sous leur ombrage, honora presque à son insu un nouveau dieu. Plus d'un chêne dédié à Thor passa sous l'invocation d'un saint; plus d'une fontaine échangea sa divinité protectrice contre un patron du calendrier. Des croix surmontèrent les pierres druidiques, et les

décida la célébration de cette fête, elle crut devoir ordonner, sinon que les seules pratiques pieuses en feraient tous les frais, mais que la joie qui s'y manifesterait fût décente et modeste. « Si vous ne pouvez jeûner aujourd'hui, recommande saint Augustin, au moins dînez avec sobriété. »

« Eh bien, soit! — pensaient les fidèles qui admettaient de s'abstenir dans une certaine mesure au jour de la Nativité; — mais au jour même des Calendes de janvier, ajoutaient-ils, quelle raison peut s'opposer à ce que nous nous donnions le relâche, et que nous prenions les plaisirs qui étaient coutumiers à nos pères? Ce jour des vœux, des étrennes, des banquets d'amitié ou de famille, voire des mascarades, les empereurs eux-mêmes, le pieux Théodose entre autres, n'ont pas cru devoir l'effacer du calendrier, alors qu'ils en ont fait disparaître toutes les désignations païennes : l'Église n'admettra-t-elle donc aucune réjouissance civile? »

Et la célébration des Calendes continua d'autant mieux, d'autant plus bruyante, joyeuse, dissolue même, qu'elle avait pour partisans non seulement tous ceux des Chrétiens qui déjà s'étaient réjouis au jour de la naissance du Rédempteur, mais encore tous ceux qui, pour avoir religieusement sanctifié la mémoire de ce glorieux avènement, n'entendaient pas renoncer à tout ce qui dépendait des satisfactions de la vie profane.

Mais, encore une fois, l'Église, ne pouvant admettre cette scandaleuse échappatoire, dut songer à sanctifier le premier jour de janvier, comme elle avait sanctifié le 25 de décembre. Au VI^e^ siècle seulement, — car c'est dans le 18^e^ canon du deuxième concile de Tours, tenu en 570, qu'on en trouve la première mention, — elle plaça à cette date l'anniversaire de la Circoncision.

« Son but, — dit M. l'abbé Martigny, — fut d'effacer les restes des superstitions païennes qui persistaient au sein du christianisme. Aussi les anciens missels ont-ils, pour ce jour-là, deux messes : l'une pour la Circoncision,

dolmens et les menhirs furent transformés en calvaires. Ce ne fut plus à l'intervention des déesses mères, à l'effet des incantations magiques de quelques druidesses qu'on attribua la vertu de certaines plantes, de certaines fleurs, mais aux saintes, sous le patronage desquelles elles furent placées.

« La fête des Rogations aurait eu une origine analogue : les habitants des campagnes, toujours inquiets sur le sort de leurs moissons, s'obstinaient encore, au V^e^ siècle, à célébrer les *Ambarvalia*. Saint Mamers, évêque de Vienne, établit les Rogations, qui différaient peu de l'autre fête. » (Beugnot. *Destruction du paganisme dans les Gaules.*)

l'autre sous la rubrique *ad prohibendum de idolis* (pour la destruction des pratiques d'idolâtrie).

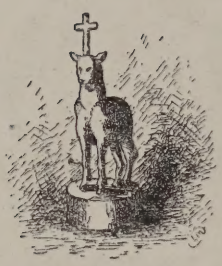
Le bon pasteur, d'après une lampe sépulcrale antique, publiée par Bartoli.

Mais, dans ce cas comme dans l'autre, l'antique usage eut raison des scrupules et des rigueurs ecclésiastiques.

« Vous n'avez plus voulu de Saturnales au 25 décembre; il n'y a plus de Saturnales, mais des réjouissances analogues, en l'honneur de Jésus naissant (c'est-à-dire *Noël*). Vous ne voulez plus de Calendes fêtées sous le vo-

cable de Janus; on les fêtera donc comme anniversaire de la Circoncision. Que change ou disparaisse le nom, peu importe, pourvu que reste la chose.»

Ainsi dit ou plutôt fit la tradition ; et nous allons voir que loin de perdre de sa vitalité sous les nouvelles désignations qui lui étaient imposées, elle ne sembla, au contraire, qu'en recevoir une sorte de régénérescence.



EN FRANCE AU MOYEN AGE

L'accord était fait entre les docteurs de la foi nouvelle sur l'époque de la célébration des principaux anniversaires de la vie du Rédempteur, et notamment sur la fixation du jour de la Nativité, quand le héros de Tolbiac demanda le baptême à l'évêque de Reims.

Quelque influence majeure que cet évènement dût avoir sur les destinées morales de l'Occident, encore devons-nous remarquer que la transformation dont il fut le point de départ ne s'effectua qu'avec une lenteur toute relative.

La Gaule n'avait plus guère notion d'elle-même, livrée qu'elle était à toutes les compétitions, à toutes les oppressions des races ennemies, qui se disputaient son territoire.

Là, depuis plusieurs siècles, toutes les traditions se combattaient, ou plutôt se confondaient.

De l'union du frivole panthéisme romain et des austères croyances celtiques était résultée pour les populations, restées ou redevenues presque barbares, une religion essentiellement faite de superstitions, d'autant plus tenaces qu'elles étaient plus étranges et incohérentes.

C'est sur ce champ fertile, mais envahi par toutes les plus hybrides végé-

tations, que le christianisme cherchait à répandre et s'efforçait de faire germer le grain de sa pure morale.

Il y fallut de grands efforts.

Quand, rameau détaché de cette grande race que les Grecs — comme nous l'avons vu — qualifiaient d'hyperboréenne, les Francs pénétrèrent et s'établirent en vainqueurs sur la terre gauloise, ils y apportèrent les traditions de leur première patrie; et de ce que, à l'exemple de l'un de leurs glorieux chefs, un jour ils abjurèrent à l'ombre de la croix leurs rites antiques, il ne devait pas s'ensuivre aussitôt pour eux le renoncement à toutes leurs coutumes originelles.

Parmi celles-ci venait, vraisemblablement en première ligne, cette solennelle célébration de l'ouverture religieuse et civile de l'année au retour du printemps — dont nous avons parlé plus haut [1] — et que les historiens latins ont mentionnée sous le nom de *Champ de Mars*, parce qu'elle se tenait dans le mois placé sous le vocable du dieu de la guerre romain.

Ces assemblées avaient trop d'importance au point de vue politique, et l'époque même où elles se tenaient s'accordait trop bien avec le mode d'existence coutumier à ces peuples guerriers, pour que, après leur conversion au christianisme, l'idée pût venir au chef de les supprimer ou d'en faire coïncider l'échéance avec celle du renouvellement de l'année chrétienne. Dans ces assemblées, tenues au retour de la belle saison, se décidaient ordinairement des guerres, que l'on commençait aussitôt. Si elles eussent été fixées au solstice d'hiver, l'époque n'eût été convenable ni pour leur tenue même en plein air, ni pour l'exécution immédiate des résolutions belliqueuses qui y eussent été prises [2].

Nous voyons donc, tant que règnent les rois de la première race, l'année civile des Francs s'ouvrir régulièrement par ce *Champ de Mars*, qui réunit sur un même point toutes les forces actives de la nation.

Par les soins des évêques, qui font partie de l'entourage immédiat du souverain, toutes les cérémonies sont supprimées qui, à l'origine, ratta-

[1] Voy. *Extrême antiquité*.

[2] Plus tard, en 755, à ce qu'on croit, Pépin, jugeant que le mois de mars n'était pas entièrement convenable à la réunion des troupes et à leur entrée en campagne, fixa au 1er mai la date de ces assemblées, qui dès lors prirent dans l'histoire le nom de *Champ de Mai*.

chaient cette fête au culte du dieu Soleil; mais tout est conservé de ce qui tient à son caractère civil; et mainte novation s'y introduit qui, motivée par les besoins d'organisation de l'état naissant, achève d'en faire une véritable institution nationale.

Nul doute, à vrai dire, qu'ici et là, dans ce qui reste de cités, de bourgades, au milieu des populations rustiques — ou sylvestres, car la forêt a repris son empire — des fidèles ne se trouvent pour la célébration en quelque sorte intime des anciens anniversaires selon les rites gaulois, ou selon les mœurs romaines. Dans la Gaule, comme dans le reste du monde chrétien, nous entendons, en effet, retentir les réprimandes adressées par les évêques à ceux qui suivent encore les pratiques païennes. Nul doute, disons-nous ; car s'il en eût été autrement, rien ne nous eût été légué de ces traditions lointaines, si elles eussent subi la moindre intermittence. Mais, évidemment, point d'intermittence pour elles. Nous pouvons être certains que, là comme ailleurs, elles savent résister à l'influence chrétienne, qui, en dépensant tous ses efforts à la détruire, ne réussit qu'à leur faire prendre une forme nouvelle, c'est-à-dire à les assimiler à son esprit.

Pour nous, ce travail de transformation s'opère dans l'ombre ; mais qu'importe si, en pleine lumière plus tard, nous pouvons en constater les pittoresques effets.

Revenons donc, pour franchir cette période, aux réunions que président, à chaque retour du printemps, les successeurs de Clovis.

La première conséquence de la conquête ayant été de métamorphoser les simples chefs amovibles de hordes nomades en monarques qui prétendent à la reconnaissance indéniable de leur titre, à la stabilité de leurs prérogatives, il va de soi que l'institution du *Champ de Mars* avait perdu en Gaule le caractère essentiellement démocratique qu'elle avait en Germanie. Ce n'était plus une assemblée populaire, où s'élisaient librement les capitaines et où se débattaient à égalité de suffrages les choses d'intérêt national.

Le grand chef, devenu roi, avait fait du territoire conquis autant de parts qu'il avait de seconds pour la guerre; et il avait concédé la jouissance de ces parts à tel ou tel des guerriers dont il voulait récompenser les services passés et s'assurer les services futurs. Il prêtait d'ailleurs plutôt qu'il ne donnait

ces lots de *son* royaume. Chaque cessionnaire le reconnaissait pour maître, et lui devait hommage, c'est-à-dire dévouement absolu.

A la vérité — reste évident des temps égalitaires — celui qui, admis au partage du territoire, s'était engagé à servir fidèlement le souverain, avait reçu en même temps la prérogative d'être consulté sur la direction des affaires nationales ; et il avait voix aux délibérations, mais seulement pour tout ce qui concernait les intérêts généraux de l'Etat.

Or, c'était au premier jour de l'année, politique en quelque sorte, au *Champ de Mars* que se tenait le conseil royal, où chacun des grands cessionnaires de la possession territoriale venait exercer son droit consultatif et délibératif.

Il était traité là de tout ce qui concernait la royauté en tant que succession, transmission de la couronne, tutelle des rois mineurs. On y discutait les changements à introduire dans les lois, les innovations dans les mesures pénales ; on y débattait l'opportunité des guerres ou des traités d'alliance avec les peuples voisins ; on y examinait les rapports de la religion et de l'Etat ; enfin il arrivait que la réunion se transformait en *plaid* judiciaire, et connaissait des plaintes ou accusations intéressant la nation.

Toutes les résolutions adoptées par ces grandes assises nationales avaient force souveraine. Et de même qu'aucun des membres du conseil royal ne pouvait se soustraire à la part qui lui incombait dans les décisions de l'assemblée, de même le roi n'aurait su dans aucun cas se refuser à l'exécution de ces mesures.

Aussi ces réunions que les Romains, et après eux les Francs latinisés ont appelé *Champ de Mars*, avaient-elles reçu, du verbe teutonique *mallen, parler, discuter*, le nom de *Mallum*. Et nous pouvons y voir la lointaine, mais formelle origine de ces *Parlements*, qui furent créés en principe pour représenter le pouvoir législatif, pendant que le roi personnifiait le pouvoir exécutif.

Et voilà comment nous sommes en droit de faire remonter aux fêtes de nouvelle année de nos ancêtres — gens forts pratiques, paraît-il, en même temps que gens de plaisir — la remarquable institution sur laquelle repose aujourd'hui tout l'équilibre politique des plus éminentes nationalités modernes.

FRANCE, XVe SIÈCLE. — Le mois de janvier et les étrennes, fac simile d'un livre d'heures d'Ant. Vérard, 1498.

A ces fêtes — car n'oublions pas que ces assemblées étaient de grandes fêtes — chaque chef avait amené les hommes de guerre de divers rangs qui vivaient sur ses terres, afin que le roi pût apprécier par lui-même le nombre et la nature des troupes composant l'armée, que lui seul avait le droit de conduire à l'ennemi.

Tous ces combattants étaient venus là couverts de leurs plus belles armes; tous, se disposant à paraître devant le chef suprême de la nation, tenaient à honneur d'attirer ses regards par un mâle et redoutable aspect. Et d'ailleurs, ils n'allaient pas seulement se montrer au monarque, défiler devant lui dans leur martial appareil; ils allaient encore exécuter des courses, des luttes, des simulacres de combat, qui devaient mériter des prix, des distinctions aux plus adroits.

Tout naturellement, pour se préparer à ces exercices, comme après y avoir pris part, chaque troupe était libéralement traitée par le chef qui l'avait amenée, et à qui importait qu'elle fût remarquée du monarque. De là les abondants, les intempérants festins, où fraternisaient tumultueusement les rudes guerriers de toutes les régions franques.

A des banquets spéciaux, où le roi ne prenait part qu'avec tous les insignes de sa dignité, étaient conviés seuls les chefs, qui, à l'issue des conseils où ils avaient gravement débattu les hautes questions d'État, ne laissaient pas de faire largement honneur aux somptueuses victuailles qui couvraient les tables, aux enivrantes liqueurs qui coulaient à flots des outres, et que d'aucuns buvaient encore dans quelque vieux crâne cerclé d'or, — relique d'un illustre, mais sauvage ancêtre.

Que, mets et boissons aidant, la réserve fût plus grande aux tables dressées sous la tente royale qu'aux repas servis en plein air, pour les soldats, sur le gazon des forêts : nous ne voudrions pas nous en porter garants.

Toujours est-il qu'ici comme là se trouvaient des chanteurs, des mimes, des danseurs, des musiciens, rappelant par le récit aussi bien que par l'imitation des actes, le souvenir des héros et des grands faits de la légende nationale, et offrant aussi aux convives les spectacles, les jeux, les chants appropriés à leurs goûts.

Quand toutes les affaires d'intérêt général avaient été discutées par les grands du royaume; lorsque étaient achevés les luttes, les assauts; lorsque

le roi, dispensateur des rangs, des titres, avait distribué à ceux qui lui en semblaient dignes les faveurs ou les récompenses, un concours d'un nouveau genre s'ouvrait, qui allait clore la fête, et qui était encore un vif sujet d'émulation pour les principaux de l'État.

Alors commençait ce qu'on était convenu d'appeler l'*offre des dons gratuits*, c'est-à-dire l'apport annuel, tout volontaire, que chaque noble faisait au roi à propos de l'assemblée générale de la nation, et qui ne constituait rien moins que de véritables *étrennes* données au souverain par ses fidèles.

L'ensemble de ces dons formait le revenu du monarque[1], qui, selon l'ancienne tradition nationale, ne pouvait, en réalité, rien exiger de ses leudes.

La noblesse, qui équivalait à la liberté pleine et entière, dispensait celui qui en était revêtu de toute redevance obligatoire (ce fut l'origine des privilèges de la noblesse française); mais l'honneur voulait que le noble aidât aussi largement que possible, par des tributs tout volontaires, au faste, à l'éclat de la royauté.

Aussi voyait-on à chacune de ces réunions nationales une véritable lutte de libéralité s'établir entre les nobles, qui tenaient à se surpasser les uns les autres dans ces témoignages de dévouement ou de magnificence[2].

En plus d'un cas, d'ailleurs, ces *dons gratuits* reçurent des auteurs du temps le nom formel d'étrennes (*strenæ* ou *xenia*): les rois francs en ayant usé comme avaient fait les anciens rois romains, qui en avaient inventé le nom et la coutume. (Ducange.)

De quelle nature étaient ces dons, ordinairement reçus par le camérier,

[1] Nous pourrions dire le revenu indirect, car les revenus directs du roi provenaient non seulement des produits des terres qu'il s'était réservées en propre, mais des taxes ordinairement perçues en nature sur les habitants d'origine gauloise, qui étaient tenus à la capitation, tandis que tous les Francs réputés nobles en étaient dispensés, moyennant le service militaire et les dons gratuits. — La coutume de ces dons ou *étrennes* aux rois se voit aussi chez les rois étrangers, notamment chez les Normands. Dans l'histoire de Guillaume le Conquérant, par Ordéric Vital, il est fait mention de ces *présents royaux*. Nous trouvons d'autre part que quand la Sicile fut sous la domination des princes normands, ceux-ci recevaient de leurs sujets des *étrennes* au mois de janvier. L'historien Falcand raconte que l'amiral Majon ayant été tué sous prétexte qu'il voulait s'emparer du royaume, parce qu'on avait découvert chez lui des couronnes d'or, ses amis disculpèrent sa mémoire en disant qu'il ne les avait fait faire qu'avec l'intention de les offrir au roi, *au jour des étrennes, selon la coutume*. (Leber, *Recueil de pièces sur l'histoire de France*.)

[2] Les monastères offraient aussi de riches tributs au roi.

ou garde du roi, lequel camérier, pour cette fonction, relevait particulièrement de la reine : Grégoire de Tours nous l'apprend dans le récit qu'il fait du mariage d'une des filles de Chilpéric et de Frédégonde avec le fils d'un roi d'Espagne.

La cérémonie de cette union se fit à Paris en 583, en présence de tous les grands du royaume, convoqués extraordinairement. Là, Frédégonde, mère de la princesse, en la remettant aux mains des ambassadeurs d'Espagne, lui donna des sommes immenses d'or et d'argent, et une infinité de meubles, d'ustensiles et d'habillements précieux. Il y en eut de quoi charger *cinquante* grands chariots. Chilpéric, surpris de voir tant de richesses accumulées, pensa que la reine avait épuisé le trésor royal. Mais Frédégonde, se tournant du côté des seigneurs : « Ne croyez pas, dit-elle, que ce que vous voyez ait été pris au trésor des rois nos prédécesseurs; ce sont mes épargnes et les revenus que le roi, mon illustre époux, a bien voulu m'accorder qui me l'ont fourni. Vous y avez d'ailleurs plus de part que personne. Chacun de vous peut ici reconnaître ses dons. C'est vous qui, en m'enrichissant, m'avez fourni la possibilité d'enrichir ma fille ».

« Les Francs — ajoute le saint prélat qui rapporte cette scène, dont il avait été sans doute le témoin — les Francs se signalèrent en cette occasion par les présents qu'ils offrirent les uns en or, les autres en argent, plusieurs en chevaux, la plupart en étoffes; chacun enfin s'efforça de faire les plus riches, les plus magnifiques cadeaux[1] ».

Ainsi en alla-t-il pendant toute la première race. Et même, vers la fin de cette période de notre vieille histoire — alors que, la puissance effective étant passée aux mains des maires du palais, le prince était réduit à se contenter de porter le nom de roi, d'avoir les cheveux flottants, la barbe longue, de s'asseoir sur le trône, d'être enfin un monarque en effigie — il arriva que la seule prérogative dont le monarque resta investi fut celle d'aller présider l'assemblée d'ouverture de l'année, et recevoir les dons de la noblesse : dons que, bien entendu, le maire retenait, n'attribuant en

[1] Par *l'or et l'argent* dont il est ici parlé, il faut entendre non des métaux monnayés, mais des lingots, des mors de brides, des vases, des bassins, des ustensiles et autres pièces d'orfèvrerie. — Grégoire dit plus loin que deux des gardes d'honneur étrangers qui étaient venus escorter la princesse avaient reçu du roi chacun une chaîne d'or d'un poids considérable.

propre au prétendu souverain qu'une assez maigre pension et la jouissance d'une maison de campagne, où il tenait sa cour, composée d'un petit nombre de domestiques.

C'est de là que partaient, comme l'a dit Boileau, d'après Éginhard :

> ... Au printemps, quand Flore dans les plaines,
> Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> *Menant au Champ de Mars* le monarque indolent...

« Ce descendant de Clovis allait là faire montre d'un pouvoir dont il n'avait plus que l'ombre, tenu à ne dire et faire que ce qui lui avait été enseigné ou plutôt commandé avant le départ. Le même équipage le ramenait chez lui. » (Éginhard.)

Sous les rois de la seconde race, à la tête de laquelle deux ou trois grandes individualités se trouvent pour rompre hautement avec celles des traditions qui eussent trop gêné l'exercice du pouvoir royal, les assemblées du Champ de Mars prennent un caractère tout nouveau. Elles laissent aller de leurs mains dans celles du prince la souveraineté arbitraire; et, au lieu de faire les lois, se contente de donner des conseils sur les lois proposées en abandonnant toute décision au roi. (Guizot, *Civil. franç.*) Elles sont encore, à vrai dire, des revues où la partie militaire de la nation vient se montrer dans tout son imposant appareil; mais on y voit aussi en nombre les prélats, qui forment alors un ordre réel dans l'État, et qui, avec l'autorité morale dont ils sont investis, « changent l'ancien et tumultueux *mallum* germanique en une espèce de concile, où se discutent, en langue latine, des questions de dogme et de discipline, des idées d'administration et de législation. » (Chateaubriand.)

D'ailleurs, ces réunions, d'abord remises au mois de mai par Pépin, puis convoquées par ses successeurs à des époques que déterminaient seuls les évènements, ne pouvaient plus marquer le commencement de l'année. Au surplus, les rois qui avaient modifié la forme et changé l'échéance des assemblées nationales étaient ceux-là mêmes qui, tenant de l'Église leur titre et leur grandeur[1], devaient travailler le plus efficacement au triomphe du Christia-

[1] On sait que Pépin, maire du palais, désirant convertir en droit le fait de son autorité, envoya deux évêques consulter le pape Zacharie. « Il vaut mieux, dit le pontife, que celui-là

nisme. Par eux, qui se glorifiaient d'être les fils aînés de l'Église, s'éteignit la vieille coutume de placer, comme au temps où leurs ancêtres professaient le culte du Soleil, l'ouverture du cycle annuel aux premiers jours du printemps, et par eux la tradition s'établit d'adopter pour point de départ chronologique le jour de la naissance du Rédempteur, qui coïncide avec le solstice d'hiver. Par eux, la Noël devint, en même temps qu'elle était fête religieuse, une fête nationale.

Depuis plusieurs siècles déjà, la Noël était reconnue comme une grande solennité; les fervents la sanctifiaient par des jeûnes, par des prières, par la fréquentation des sacrements, et par toutes sortes d'œuvres pies et expiatoires, en opposition avec la foule, qui s'obstinait à perpétuer, en ce jour-là et au jour de la Circoncision, le souvenir mélangé des fêtes de Saturne et de Janus et de la grande férie gauloise. La Noël fut consacrée comme date officielle du commencement de l'année; et ensuite les rois la choisirent de préférence pour tenir de magnifiques réunions, dont leur trésor faisait tous les frais, et qui portent dans l'histoire le nom de *cours plénières*.

Revêtus d'une autorité plus grande, régnant sur des territoires plus vastes, commandant à des peuples plus nombreux, cette situation nouvelle leur avait paru comporter un déploiement de majestueux appareil. Aussi, le faste dont ils s'entouraient alors, n'avait-il d'égal que la munificence dont ils faisaient preuve à l'égard de tous ceux qui étaient conviés par eux en ces solennelles circonstances.

Charlemagne qui, au cours ordinaire de son existence, avait coutume d'être aussi frugal dans ses repas que simple dans son costume, paraissait, en tels jours, — dit Éginhard, « revêtu d'habits riches et précieux, ayant à la main un sceptre d'or, sur la tête une couronne de diamants; et les banquets qu'il faisait servir étaient de la plus grande somptuosité. »

Les souverains choisissaient d'ordinaire, pour lieu de ces réunions, toutes de faste et de plaisir, le plus vaste de leurs palais, ou quelque ville qui pût aisément, convenablement, recevoir les grands, les prélats qu'ils avaient

soit roi qui exerce la puissance royale. » Et ce fut pour Pépin un titre à se faire sacrer roi dans l'église de Reims, pendant que Childéric, le dernier des Mérovingiens, était rasé et relégué dans le cloître de Saint-Omer. (Eginhard.)

conviés, et qui venaient avec des suites nombreuses de tous les points du royaume.

La fête s'ouvrait par des cérémonies religieuses, où les évêques, après avoir béni l'assemblée, posaient sur la tête du roi la couronne qu'il devait porter jusqu'au départ de ses invités (d'où le non de *réunions couronnées*, *curiæ coronatæ*, données par quelques documents à ces fêtes). Puis il y avait des chasses, des exercices militaires, des repas, des concerts, des spectacles; et enfin, pour prendre congé de ses hôtes, le souverain leur faisait distribuer, ou leur distribuait de ses propres mains, toutes sortes de riches présents, sans oublier les *largesses* faites par son ordre au populaire, qui les accueillait en répétant le cri de *Noël! Noël!*

Du reste, afin que les familiers de la maison royale fussent mis à même de figurer avec l'éclat convenable à ces solennités, l'usage s'était établi, — le moine de Saint-Gall témoigne qu'il existait déjà sous Louis le Débonnaire, — que le roi leur fit donner le jour même des habits dont la richesse était proportionnée au rang qu'ils occupaient.

Ces habits, appelés par quelques historiens *robes nouvelles* ou *robes de Noël*, portaient plus souvent le nom de *livrées*[1] parce qu'on les *livrait* des deniers provenant des coffres royaux.

Or, nous voyons la tradition des *cours plénières* tenues à Noël et du don des livrées, établie sous les rois de la deuxième race, se continuer assez loin sous les rois de la troisième. D'Éginhard, — qui presque chaque année dans ses histoires des premiers Carlovingiens, signale la royale célébration de la naissance du Sauveur, aux chroniqueurs des XIV^e^ et XV^e^ siècles, — il n'est guère d'annaliste qui ne donne quelques détails sur ces fastueuses assemblées.

« Le roi Robert, — dit Hugues de Clèves, — tenait ordinairement sa cour solennelle de Noël en son château de Saint-Denis; mais s'étant aperçu que les religieux de l'abbaye avoisinant la demeure royale étaient incommodés par le grand nombre de personnes qui, ce jour-là, se rendaient à la cour, et

[1] De là vient que l'on dit que celui qui porte les *livrées* ou les robes de quelque seigneur est censé être de sa maison. Aujourd'hui nous appelons *livrées* les habits des domestiques ou des valets des seigneurs, qui sont ordinairement d'une même couleur. (Ducange.)

que même l'ordre des offices en était dérangé, il promit pour lui et ses successeurs de ne plus célébrer la Noël à Saint-Denis. »

Le roi Philippe I^er^, ayant encouru l'excommunication, ne devait plus, aux termes de la bulle pontificale, ceindre la couronne ; « mais, dit Yves de Chartres, les prélats français le couronnèrent cependant pour qu'il pût tenir sa cour de nouvelle année au jour de Noël. »

Roi franc allant ouvrir le champ de mars.

« La veille de Noël, — dit Froissard, — le roy de France (Charles VI) alla tenir son estat au palais, où il célébra moult solennellement la feste de la Nativité de Nostre Seigneur. Le roy, assis au milieu de la table, moult noblement aorné et vestu d'habillements royaux. Estoient venus pour ce jour devers le roy, et à son mandement, quantité de princes, comtes et plusieurs aultres jusqu'au nombre de dix-huit-cents chevaliers, sans les escuyers ayant accompagné les princes. »

Maints comptes des argentiers ou trésoriers royaux mentionnent des dé-

penses occasionnées en la maison du roi, pour les livrées de Noël, « qui se donnaient, — dit un état de 1351, — aux reines, aux princes du sang, aux officiers de la couronne, aux chevaliers de l'hôtel, et généralement à tous les familiers de la maison du roi, comme à ceux qui, en ce jour de Noël, étaient faits chevaliers[1] ».

Au temps de saint Louis, — qui bien que n'aimant pas le faste, ne laissait pas de se montrer aussi magnifique que libéral dans toutes les occasions où il pensait qu'il pouvait en revenir « gloire à la royale majesté ou honneur à Dieu[2] », — au temps de saint Louis, le don des livrées intervint une fois d'une façon relativement assez plaisante à propos de l'un des plus graves évènements de l'époque.

« C'était la coutume, — dit le vieux chroniqueur anglais Matthieu Paris, — que le roi de France, aux fêtes de la Nativité de Jésus-Christ, donnât comme étrennes aux seigneurs de sa cour, de certaines capes ou casaques, dont ceux-ci se revêtaient sur-le-champ, pour faire honneur à cette donation.

« Or, le roi Louis était revenu à Paris, toujours préoccupé du projet de croisade qu'il avait formé en exécution du vœu fait pendant sa maladie, projet qui ne trouvait l'assentiment ni de sa mère, ni des seigneurs de son entourage. Il commanda donc en secret que l'on fît, cette année-là, ces vêtements d'étrennes en plus grand nombre et d'étoffes plus précieuses qu'à l'ordinaire.

« La veille de Noël, qui était le jour où il avait coutume de procéder à cette distribution, il fit savoir qu'il irait à la messe de grand matin. Les seigneurs se trouvèrent de très bonne heure dans sa chambre, où l'on affectait d'avoir peu de lumière. Le roi leur distribua lui-même ces habits, et après qu'ils les eurent pris, ils le suivirent à la messe. Quand il fit jour, ou même à la clarté des cierges de l'église, chacun remarqua sur l'endroit de la cape qui répondait à l'épaule de ceux qui étaient devant lui, des croix en belles broderies d'or et d'argent, et s'aperçurent qu'ils en avaient autant sur la leur. Ils comprirent la pensée du roi, et en rirent avec lui au sortir de la

[1] Il est bon de noter que les rois remettaient le plus souvent à l'époque de ces solennités, les promotions en l'ordre de chevalerie ou à d'autres dignités.

[2] « Lorsqu'il tint *cour* à Saumur, — dit Joinville, — il y fut orné de drap d'or, en cotte et mantel, la ceinture, fermail et chappel d'or fin, » et ailleurs, « il faisait, à ses *cours*, servir les seigneurs, chevaliers et autres en plus grande abondance et plus hautement que jamais n'avaient fait ses prédécesseurs. »

messe; mais il n'y avait pas à s'en dédire; il fallut que tous se résignassent à suivre leur prince à la croisade, puisque tous avaient pris la croix[1]. Aussi, dissimulant leur déconvenue sous un semblant de gaieté, disaient-ils du roi qu'il était un grand preneur de pèlerins et un nouveau pêcheur d'hommes. »

Les rois ne furent pas seuls à tenir ces cours de nouvelle année, qui, pendant six ou huit siècles, leur fournirent l'occasion de trôner dans tout le prestige de leur majesté. Il n'était seigneur de moyenne, aussi bien que de haute lignée, qui, maître et roi sur son domaine, ne s'empressât de prendre prétexte de la grande solennité chrétienne pour se manifester aussi dans la magnificence et les largesses.

Les chroniques, les romans de chevalerie, les fabliaux mentionnent, décrivent sans cesse ces cours plénières, ces *assises* ou *tinels* des seigneurs; et les détails dans lesquels ils entrent à ce sujet, sont particulièrement curieux quand ils ont trait à l'esprit d'ostentation qui, cela va sans dire, devait être, en pareil cas, le principal inspirateur des héros de ces fêtes.

Ces seigneurs, qui voulaient ou éblouir leurs vassaux, ou lutter de faste avec leurs pairs, cherchaient surtout à se faire remarquer par des prodigalités qui aujourd'hui nous sembleraient profondément ridicules, mais qui alors étaient fort admirées, car dans les idées du temps, ceux des gentilshommes qui, soit aux cours plénières des souverains, soit dans celles qu'ils tenaien eux-mêmes, avaient paru les plus magnifiques, ou plutôt ceux qui s'étaient livrés aux plus folles dépenses, étaient réputés avoir fait le plus d'honneur au souverain, à l'État ou à leur propre dignité.

Aux banquets, qui tenaient une grande place dans ces fêtes, la profusion le disputait aux raffinements; il n'était pas rare, d'ailleurs, que l'ordre fût donné aux valets de jeter au loin, dès qu'ils étaient vides, les plats de terre précieuse où les mets avaient été servis, et de briser les vases à boire après chaque santé.

A l'imitation des fêtes royales, où il arrivait que les plats fussent apportés au monarque par les grands officiers, montés sur des chevaux richement

[1] On sait que prendre la croix, c'est-à-dire mettre une croix sur ses habits, était la forme d'enrôlement ordinaire pour les expéditions contre les infidèles.

harnachés[1], certains suzerains organisaient, à l'aide de leurs pages ou écuyers, de ces services singuliers.

Les salles où ils recevaient leurs hôtes étaient tendues des plus riches étoffes, partout brûlaient les parfums, retentissaient les concerts. Il y avait danses, entremêlées des récits pittoresques des jongleurs, des tours de force des bateleurs; il y avait distribution d'habits, de joyaux d'argent et d'or aux invités; il y avait dons aux vilains, de pièces de monnaie jetées pendant que des hérauts d'armes criaient : « Largesse du plus libéral des seigneurs! » de même qu'aux fêtes données par les souverains, l'on criait : « Largesse du plus puissant des rois! »

En 1172, Raymond, comte de Toulouse, étant allé tenir sa cour plénière de Noël à Beaucaire, où devaient se trouver Henri II, roi d'Angleterre, et Alphonse, roi d'Aragon, les seigneurs du Languedoc et de la Provence s'y étaient rendus en grand nombre. Les rois attendus ne vinrent pas, mais les seigneurs de l'assemblée ne laissèrent pas d'exécuter ce qu'ils avaient projeté de faire, afin de s'étonner mutuellement par leur faste.

Le comte de Toulouse donna le signal des largesses, en comptant cent mille sols à Raymond d'Agoust, qui, fort libéral à son tour, les distribua à dix mille autres chevaliers qui étaient présents à la réunion. Un gentilhomme, nommé Bertrand Rambault, imagina de faire labourer aux environs de la ville, une certaine étendue de terre, où l'on sema plus de dix mille sols en deniers, pour qu'il y eût plaisir à voir le populaire en faire la recherche.

Guillaume Martel, qui avait amené trois cents chevaliers à sa suite, et qui les nourrissait, faisait apprêter les mets qu'on leur servait à la chaleur des flambeaux de cire.

La comtesse d'Urgel, qui serait venue à la fête si les rois s'y fussent trouvés, avait envoyé une couronne estimée quarante mille sols. Il faut croire — note l'historien auquel nous empruntons ces détails [2] — que les troubadours, qui étaient les poètes et les musiciens du temps, se trouvaient en grand nombre à la fête, puisqu'on avait résolu d'établir un roi sur tous ces artisans de plaisir.

[1] Le roi Charles VI fut servi, le jour de son sacre, à Reims, par des barons montés, — dit Froissart, — « sur hauts destriers tout couverts et parés de drap d'or. »

[2] Dom Vaissette. *Hist. du Languedoc.*

Enfin, Raymond de Venouse, qui devait être un gentilhomme fort riche, fit brûler par ostentation trente de ses plus beaux chevaux devant toute l'assemblée, fort ébahie de cet important sacrifice.

Voilà, croyons-nous, le vrai caractère de ces *cours* assez nettement indiqué pour que nous puissions nous dispenser d'en chercher ailleurs d'autres exemples.

Entre temps, qu'était-il advenu de l'antique tradition qui plaçait au premier jour de janvier l'échange des souhaits de bonne année, et le don des étrennes ?

Force nous est bien de reconnaître qu'en dépit de tous les anathèmes autrefois lancés contre elle, cette coutume, profondément enracinée dans les mœurs, avait enfin obtenu qu'on ne mît plus en question les origines païennes dont elle-même d'ailleurs ne se doutait plus guère. L'Eglise l'avait sinon consacrée, du moins acceptée, et si bien que sous les rois de la troisième race, le commencement de l'année ayant été reporté de la fête de Noël à la fête de Pâques [1], ce fut encore aux anciennes calendes de janvier que l'on continua de se complimenter et de s'offrir des présents, comme le constate une multitude de documents historiques.

Dans les annales, dans les chroniques, dans les œuvres d'imagination, il est

[1] En réalité, il n'y eut rien d'absolu ni de général dans l'adoption de cette nouvelle supputation des temps. Pendant que plusieurs provinces suivaient l'usage de Paris, qui ouvrait l'année au samedi saint, après la bénédiction du cierge Pascal, d'autres continuèrent à compter du 25 décembre. De là une certaine confusion dans la fixation des dates, durant cette période de notre histoire.

En Dauphiné, l'habitude de commencer l'année au 25 décembre persista, même après la réunion de cette province à la couronne, en 1343. Une ordonnance du roi d'Aragon introduisit le même usage dans le Roussillon, en 1350. Le comté de Foix, aux douzième et treizième siècles, la Flandre jusqu'en 1575, la Provence, l'Alsace et la Lorraine, mais non d'une façon constante, faisaient partir chaque année de la Noël. En Angleterre, ce fut là le style habituel pendant tout le moyen âge; il prévalut également en Normandie jusqu'en 1204, tant que cette province appartint aux Anglais; et on le retrouve en Allemagne, en Hongrie, dans les royaumes fondés à Jérusalem, à Saint-Jean-d'Acre, à Beyrouth, dans l'île de Chypre, etc.

Les provinces où le *style de Pâques* fut en vigueur sont : la Champagne, dès le dixième siècle, la Bourgogne de 1365 à 1480, le Bourbonnais, le Languedoc, au treizième siècle, et la Picardie. A Amiens, au douzième siècle, et à Péronne, au quinzième, l'année commençait le jour de Pâques, après le cierge bénit.

Le comté de Poitou, avant de passer sous la domination anglaise, suivait la coutume de France. Les Anglais y introduisirent, en 1152, le style de la Noël, qui subsista, concurremment avec celui de Pâques, jusqu'au moment de la réunion de cette province à la couronne.

La Normandie, la Guyenne et la Gascogne, ouvrirent l'année à Pâques dès qu'elles rentrèrent sous la domination des rois de France.

question à chaque instant d'*étrennes* entre gens de même condition, aussi bien qu'entre supérieurs et inférieurs. La date du premier janvier, en dépit des supputations chronologiques officielles, est généralement adoptée comme *jour de l'an*, *jour des étrennes*. Le verbe *étrenner* devient de plus en plus usuel, avec l'acception de faire présent ; et par cela même l'on qualifie *étrennes* telle ou telle aubaine extraordinaire, soit dans un sens positif, soit en y attachant une idée d'ironie.

C'est ainsi que, au XII^e^ siècle, dans le *Roman de la Rose*, une héroïne se trouvant en face d'un chevalier méritant mais timide :

Et de par li le confortés
Et l'*estrenez* d'un beau salut.

lui conseille-t-on.

Dans les *arresta* d'une cour d'amour :

« Elle le pria qu'il l'*estrainât* le jour des *estraines*.

Dans la *Chanson de Roland :*

Si truis (si je trouve) Roland,
De mort li fas *estraigne*
(Je lui donnerai le coup mortel pour étrennes.)

Dans la *Chanson de Coucy,* le héros s'écrie :

Près ne m'ont mort : Dieu leur doint male *estraine*.
(Ils ne m'ont pas encore tué. Dieu leur donne mauvaise étrenne.)

Dans la *Chronique* de Benoît, trouvère anglo-normand du même siècle : « L'enfant, dit-il, fut baptisé, à son parrain présenté, de lui fut prime (pour la première fois) *estrené* (reçut des cadeaux.) »

Au XIII^e^ siècle, dans le *Roman de Berthe au long pied* « Lui a cestui lundi envoyé belle *estraine*... »

Au XIV^e^ siècle, un chroniqueur mentionne que Messire Thomas Channenne, chevalier tranchant du roi d'Angleterre, est venu apporter l'*estraine* du jour de l'an à Monseigneur le roi de France. [1]

Qui refuse au matin l'*estraine* grand tord a :
En toute la journée jà bien ne vendera.

[1] Cité par M. de Laborde dans sa *Notice sur les Emaux du Louvre*.—Les cas étaient d'ailleurs nombreux de ces envois d'étrennes par ambassadeurs spéciaux entre souverains.

est-il dit en forme de proverbe commercial dans le *Roman de Baud de Siboure*.

Le poète Alain Chartier commence ainsi une de ses pièces :

> Escoutez les dures nouvelles
> Que j'ouïs les jours de l'*estraine*.

Un conteur plaisant du même temps [1] :

« Mes amis, je vous souhaite en ce renouvellement d'année toutes sortes de bonheurs, et, par les talents astrologiques que vous me connaissez, je vous prédis que si vos vignes rapportent beaucoup à l'automne vous aurez en hiver beaucoup de vin à vendre. Et je vais vous *étrenner* d'une aventure qui m'advint dernièrement. »

Dans l'histoire de Louis de Bourbon, comte de Clermont, écrite au XIV^e^ siècle par Jean Dorronville Picard, on lit ceci :

« De Clermont, partit ledit duc Loys, et arriva à Souvigny deux jours avant Noël, l'an de grâce 1363, et là vinrent par devers lui ses chevaliers et escuyers. Le quart (quatrième) jour des fêtes, dit aux chevaliers le duc en riant : « Je ne vous veux point mercier (remercier) des biens que vous m'avez « faits, car si maintenant je vous en merciais, vous vous en voudriez aller, « et ce me serait grand déplaisance. Vous prie à tous que veuillez estre en « compagnie, *le jour de l'an* en ma ville de Moulins, vu que là je vous veux « *estrenner* de mon cœur et de ma bonne volonté. » Donc l'an qui courait comme dit est, advint que la veille du *jour de l'an* fut le duc Loys en sa ville de Moulins, et sa chevalerie après lui. Et le *jour de l'an*, bien matin, se leva le gentil duc pour recueillir ses chevaliers et nobles hommes, pour aller à l'église de Notre-Dame, et avant que le duc partît de sa chambre, les vint *estrenner* d'une belle ordre qu'il avait faicte (fondée) qui s'appelait l'*écu d'or*. »

Dans l'inventaire dressé au XV^e^ siècle de la *librairie* (bibliothèque) de Jean, duc de Berry, frère du roi Charles V, les mentions sont nombreuses de livres qu'ont donnés en *estraines* à ce prince des prélats, des dames, et certains de ses secrétaires.

[1] Cité par Legrand d'Aussy, sans nom d'auteur, dans son *Recueil de fabliaux du moyen-âge*.

Par exemple, au feuillet 81 : « *Les propriétés des choses,* écrit en français, lequel livre les quatre secrétaires de monseigneur lui donnèrent aux *estraines* de l'an 1403. »

Au feuillet 263 : « *Des faits et bonnes mœurs du sage roy Charles V,* lequel livre damoiselle Christine de Pizan, donna à Mon dit Seigneur, aux *estraines* du 1er janvier 1404. »

Au feuillet 266 : « *Térence*, en latin, lequel fut donné à monseigneur en janvier, l'an 1407 par Martin Gouje, lors son trésorier général, et à présent évêque de Chartres. »

« Un petit livre où les sept seaumes (psaumes) entre chacun ver (vers) dedits sept seaumes a (il y a) un autre ver fait sur la substance... lequel Christine de Pizan donna à monseigneur aux *estraines* le 1er janvier 1409. »

Au feuillet 298 : « Un annel (anneau)[1] où il y a une pierre, dont « Joseph épousa Notre-Dame » si comme disait (ainsi que l'affirmait) la dame de Saint-Just, qui donna ledit annel audit seigneur aux *estraines* le 1er janvier 1415, » — etc. etc.

Ainsi voyons-nous le règne des *étrennes*, généralement établi, reconnu ; ainsi supposons-nous par ce qu'il en est dans les classes opulentes, élevées, qui seules occupent l'histoire,— ce qu'il en peut être dans les classes moyennes ou inférieures — dont l'histoire ne parle guère.

L'usage étant universel, il allait de soi que les présents fussent proportionnels aux conditions, et sur les quelques traits que nous venons d'emprunter aux monuments de diverses époques et des divers ordres on imagine facilement l'ensemble du tableau.

Mais, dirons-nous maintenant, si l'ancien rite de Janus et de Strena, qui n'avait en somme qu'à se faire pardonner son origine, — car il reposait sur une idée de bienveillance et de libéralité réciproques, — a dû soutenir tant d'assauts pour se faire admettre au sein de la société chrétienne, qu'en a-t-il pu advenir du rite de Saturne, qui consacrait toutes les extravagances, toutes les intempérances scandaleuses, et qui était de tous points en contradiction avec les austérités normales du culte chrétien?

Ce que sont devenues les Saturnales avec leurs bombances homériques,

[1] Anneau de fiançailles de saint Joseph et de la Vierge Marie.

avec leur liberté sans bornes, avec leurs grotesques mascarades, leurs chansons irrévérentes, leurs parodies impitoyables de tout ce qui prétend à la dignité, de tout ce qui vise au prestige : — Nous devons pouvoir le demander à l'Eglise, qui les a poursuivies de ses plus vives réprobations, qui les a foudroyées de ses plus solennels anathèmes ; car sans doute, elle, puissante, elle règnant en souveraine sur les mœurs, sur les usages, elle pourra nous conter comment elle a su mettre ordre à ces dérèglements ridicules et impies; elle nous fera voir comment elle a substitué à ces déplorables folies, de dignes, de saints exercices ; comment enfin le culte insensé des fausses divinités a fait place à la grave commémoration de la venue du vrai Dieu.

C'est pourquoi la transformation ayant eu certainement le temps de s'opérer alors que l'Église compte douze ou treize siècles d'existence dans le monde, et sept ou huit siècles de règne absolu sur cette terre de Gaule qu'elle considère comme l'aînée de ses conquêtes importantes, voyons de quelle manière sont célébrées par les populations, et au sein même des basiliques, les fêtes dites de la Nativité et de la Circoncision, qui sont définitivement reçues comme ouvrant l'année chrétienne, et dont les dates coïncident avec celles des anciennes Saturnales.

Nous voici, par exemple, dans la vieille capitale normande, à Rouen, cité archiépiscopale.

Au jour même de Noël, avant la messe solennelle, tout le clergé, venant du cloître qui avoisine la basilique, entre en procession dans l'église, qui est pleine de peuple, et s'arrête au milieu de la nef où l'on a préparé une fournaise alimentée de vieux linge et d'étoupes.

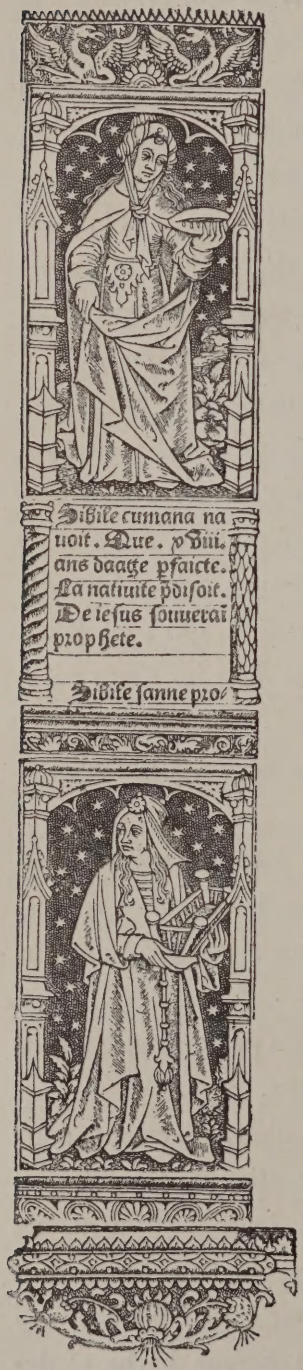
Là se trouvent deux groupes composés chacun de six personnes, qui sont costumées de façon à représenter les Juifs et les Gentils.

Deux jeunes clercs en chape prennent la parole alternativement, pour engager ces infidèles à reconnaître la vérité de l'incarnation du Messie.

Les juifs et les païens répondent en témoignant leurs sentiments de parfaite incrédulité « En ce cas, disent les jeunes clercs, que tous ceux qui ont prédit la naissance du divin rédempteur viennent ici pour vous convaincre. »

Alors s'avance en aube, en chape, mais avec une longue barbe et des cornes sur le front, un homme de haute taille, qui, d'une main porte les tables de la loi, de l'autre tient une baguette. C'est Moïse, qui, élevant la

voix, répète en chantant toutes celles des paroles de la Bible qui, émanant de lui, ont un sens prophétique pour la venue de Jésus-Christ.



Le clergé et le peuple répondent en chœur à chacun des versets que chante le législateur d'Israël. Et les chantres, ayant fait passer celui-ci derrière la fournaise, évoquent successivement Aaron, Isaïe, Jérémie, Daniel, Habacuc, qui tous portent quelque emblême propre à les faire reconnaître, et qui, arrivés au milieu de la nef, rappellent à leur tour, d'après les saints livres, tout ce qu'ils ont dit du Messie.

Deux ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, se présentent ensuite, et annoncent Balaam. Celui-ci ne tarde pas à paraître, monté sur son ânesse, dont il veut hâter la marche. Mais un jeune homme, vêtu en ange, armé d'un glaive, s'oppose au passage de l'animal. En ce moment, une voix, qui est celle d'un enfant caché sous l'ânesse, parle pour la bête et dit en gémissant : « Malheureux que je suis ! Pourquoi me presse-t-on ainsi de l'éperon ? »

Alors l'ange dit à Balaam : « Cessez de vouloir exécuter les ordres du roi Balac. »

Les chantres et le chœur se mettent aussitôt à crier : « Balaam ! Balaam ! prophétisez ! »

Balaam répond : « Une étoile se lèvera sur Jacob ! » ce qui provoque de grandes acclamations.

Puis voici venir dans ses vêtements royaux, et tenant sa harpe, le grand roi David, qui entonne le premier verset d'un de ses psaumes prophétiques. La foule chante en réponse le second verset ; et ainsi de suite jusqu'à la fin du psaume.

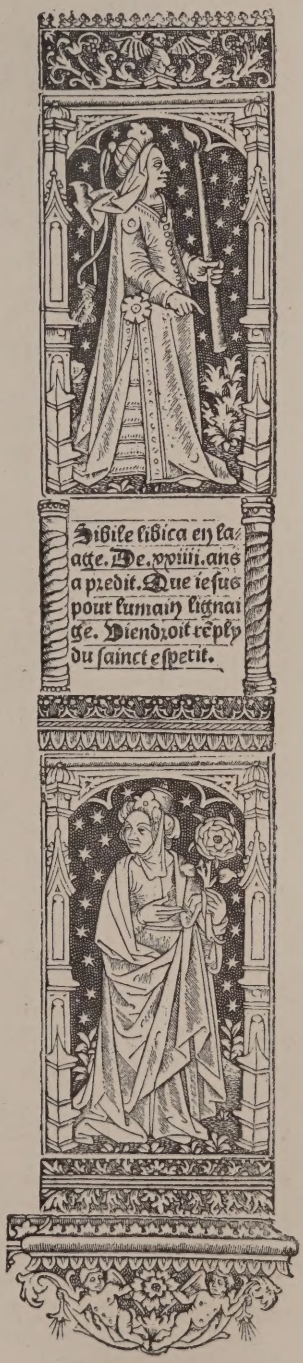
Puis viennent Osée, Joël, Ezéchiel, Jonas, Michée, Sophonias : tous les

grands ou petits prophètes, qui tour à tour répètent leurs oracles, et réveillent autant d'échos dans l'assistance.

Zacharie et Elisabeth, père et mère de saint Jean, se présentent ensuite, amenant leur jeune fils, qui, suivi de l'agneau et portant une croix, se met à prêcher comme autrefois dans le désert. Il est suivi du vieillard Siméon, qui manifeste sa joie d'avoir été choisi pour recevoir au temple le Rédempteur.

A la suite de tous ces saints et bibliques personnages, arrive, le front ceint de lauriers, une lyre à la main, l'illustre auteur de *l'Enéide*.

Vraiment, on ne s'attendait guère
A voir Virgile en cette affaire,



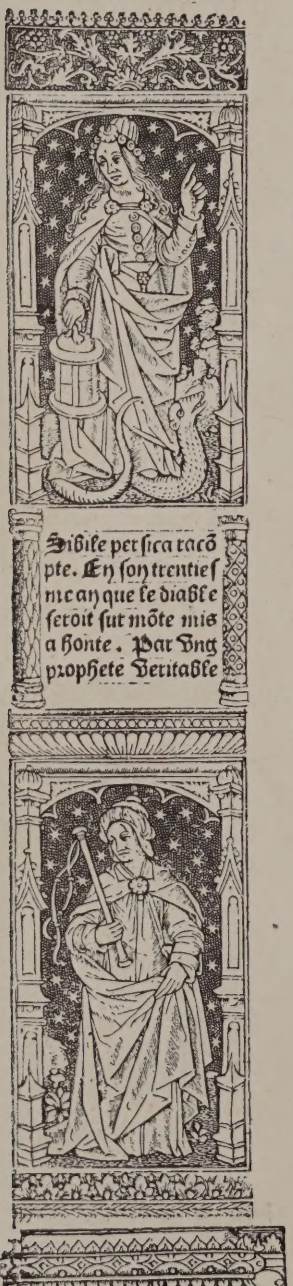
Mais le protégé d'Auguste et de Mécène, l'ami d'Horace, le chantre de Didon a été convaincu, lui aussi, d'avoir prédit la venue du Messie; et c'est à ce titre qu'il figure dans le défilé. Il s'avance, prélude sur sa lyre et commence à réciter sa quatrième églogue, dans laquelle les docteurs de l'Église ont pu — sans trop de peine, à vrai dire — reconnaître la révélation de l'ère chrétienne.

« Le voici venu l'âge prédit par la Sibylle
« Je vois éclore de grands siècles.
« La vierge Astrée revient sur la terre. Déjà descend des cieux une nouvelle race de mortels.
« Souris, chaste Lucine, à l'enfant naissant;
« Par lui seront effacées les traces de nos crimes; et la terre sera pour jamais délivrée de sa trop longue épouvante.
« Cet enfant jouira de la vie des dieux, il régira l'univers[1].

[1] On sait que Virgile avait fait, dans ces vers, allusion au jeune Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste, qui semblait devoir être l'héritier de l'empire, et qu'il célébra aussi dans le fameux épisode *Tu Marcellus eris*, du VI^e livre de *l'Eneide*.

Quoi qu'il en fût, il avait suffi de l'interprétation donnée à ces quelques vers pour que le moyen âge fît du chantre d'Énée d'abord un prophète, puis un grand magicien. Il apparaît ainsi dans plusieurs compositions légendaires. Au temps d'Alcuin et des tentatives de renaissance des lettres encouragées par Charlemagne, certain théologien, grand admirateur des poètes et orateurs profanes, proposa de placer Virgile

Ainsi chante en pleine nef le cygne de Mantoue, et, à chacune de ses périodes, le peuple et les clercs crient : « Noël ! Noël ! »



Mais quel est celui-là qui s'avance avec tout l'appareil royal, la couronne d'or sur la tête, le sceptre à la main ? C'est Nabuchodonosor. Des gardes le suivent, ils portent une statue, devant laquelle le roi commande que s'inclinent des enfants qui sont les compagnons de Daniel. Ceux-ci refusent d'obéir. On les lie ; les gardes les poussent vers la fournaise qui vient d'être attisée. Mais leurs liens tombent d'eux-mêmes, et les enfants sortent du brasier en disant un chant de délivrance. Le roi s'étonne qu'ils aient échappé à la flamme, et, reconnaissant le miracle, il entonne « Hosannah ! gloire au Très Haut ! »

Enfin paraît, magnifiquement vêtue, une étoile d'or sur le front, cette même Sibylle[1] cuméenne dont a parlé Virgile. Après qu'elle a prophétisé à son tour sur la venue de Jésus-Christ, elle prend la tête d'une procession que forment, avec les divers membres du clergé, tous les personnages qui ont figuré dans cette pieuse mais étrange représentation.

La procession se dirige vers le chœur : quand elle y est arrivée, l'ensemble des voix entonne le *Puer natus est nobis* (un enfant nous est né) qui est l'introït de la messe du jour. Et l'office commence,

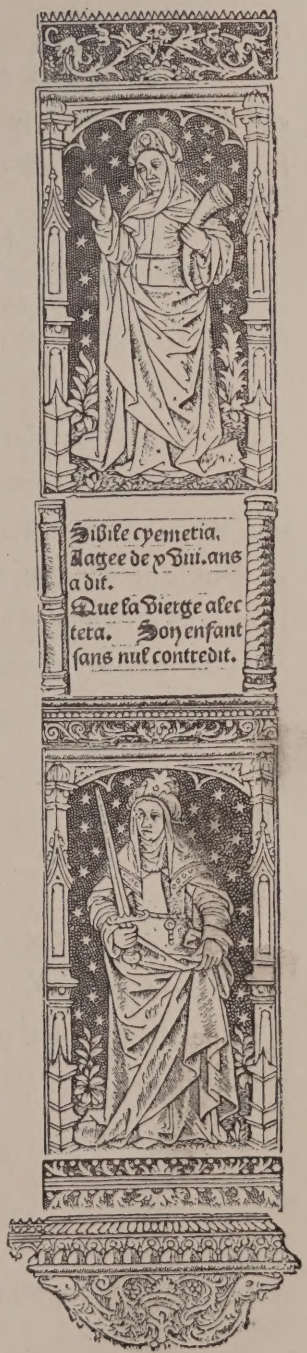
parmi les saints. Une tradition voulait que saint Paul eût visité à Naples le tombeau de Virgile, et, au quinzième siècle, on chantait encore dans l'église de l'apôtre une antienne faisant allusion à cet évènement. « Que n'aurais-je fait de toi, si je t'avais trouvé vivant, ô le plus grand des poètes ! dit saint Paul, en pleurant sur la pierre sépulcrale. » *Revue britannique*, septembre 1875. *Virgile au moyen âge.*)

[1] Les figures ci-contre représentent les sibylles, d'après un livre d'Heures, de Simon Vostre, 1507.

France au moyen age. — Fête des Fous. — La messe de l'âne.

auquel assistent et répondent, rangés près de l'autel, tous les acteurs du *drame de la prophétie*.

Ceux-ci, la messe dite, sortent en groupe de l'église, et vont promener dans les divers quartiers de la ville un cortège qui, excité par les joyeuses acclamations de la foule, déroge peu à peu à sa gravité primitive et ne tarde pas, les libations aidant, à se transformer en burlesque et peu édifiante mascarade.



A Sens, et en maints autres lieux qui se modelèrent sur le cérémonial établi dans la cathédrale par Pierre de Corbeil, archevêque de la vieille cité bourguignonne, le jour de la Circoncision, on célébre ce qu'on est convenu d'appeler la *fête de l'âne*[1], parce qu'elle a pour héros principal l'humble et docile animal qui, après avoir assisté à la naissance de Jésus-Christ, l'a emporté en Égypte pour le soustraire à la fureur d'Hérode, et l'a encore reçu sur son dos lors de sa glorieuse entrée à Jérusalem.

Avant le commencement des Vêpres, le clergé se rend processionnellement à la porte principale de la cathédrale, où il attend venir un cortège qui a dû se former au seuil d'une autre église.

Douze honorables artisans de la ville se sont costumés de façon à représenter chacun l'un des douze apôtres, portant les instruments de son martyre. Au milieu d'eux marche un âne, luxueusement harnaché, sur le dos duquel, simplement, mais richement vêtue, est assise une jeune fille, la plus jolie qu'on a pu trouver, tenant dans ses bras un poupon préservé du froid par un beau voile bleu.

[1] On conserve, à la Bibliothèque nationale, le manuscrit où Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, au commencement du XIII[e] siècle, aurait écrit de sa main, dit-on, l'office spécial à cette singulière cérémonie.

C'est la vierge Marie et son fils naissant, qu'entourent les douze apôtres et qui, escortée de la foule poussant des exclamations, s'en va vers la cathédrale.

Quand le cortège est arrivé à quelque distance de l'église, deux des chantres chantent à grosse voix, dans le ton mineur, quatre vers latins dont le sens est à peu près celui-ci :

Aujourd'hui lumière et joie!
Qui saurait garder la moindre tristesse en une telle solennité?
Loin tous les sentiments d'envie et de chagrin!
L'allégresse convient seule aujourd'hui. C'est la *fête de l'âne !*

Cela chanté, la vierge Marie étant descendue de sa monture sur le parvis, deux chanoines s'approchent de l'animal, sur les épaules duquel ils jettent une chape magnifique, et qu'ils amènent dans le chœur, près de la table où se tient le préchantre, pour appeler ceux qui doivent assister à la cérémonie. Il va sans dire que la vierge et les apôtres ont pris place au premier rang.

Alors tous les chantres présents au lutrin entonnent une *prose* dont l'âne est le héros :

Orientibus partibus,
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.

(Des régions d'Orient est arrivé un âne très beau, très fort, très apte à porter des fardeaux).

Et pendant qu'une partie des assistants fait : *Hi han! Hi han!* une autre partie chante :

Hé! sire âne! cor chantez!
Belle bouche rechigniez,
Vous aurez du foin assez,
Et de l'avoine a plantez (à profusion).

Les chantres reprennent :

Cet âne a été nourri par Ruben,
Sur les collines de Sichem;
Il a traversé le Jourdain,
Et sauté dans Bethléem.

. Puis, en même temps que le refrain rimé, la foule fait retentir des *Hi han*! prolongés :

Cet âne peut vaincre à la course
Les daims et les chevreuils :
Et il est plus rapide
Que les dromadaires de Madian.
Hé ! sire âne !... Hi han ! Hi han !...

Ainsi continuent les louanges extrêmes de l'animal, qui s'entremêlent cependant de quelques critiques ou railleries :

Sa marche était lente
Si l'on n'usait du bâton,
Et si on ne lui en appliquait
Quelques coups sur la croupe.
Hé ! sire âne !... Hi han ! Hi han !...

Le voici avec ses longues oreilles,
Ce beau fils bâté.
C'est un âne de choix,
Le seigneur des ânes.
Hé ! sire âne !... Hi han ! Hi han !...

La prose achevée, on fait boire et manger le baudet ; puis on chante, en l'honneur de la Vierge, une antienne composée de commencements de psaumes, qui, de vers en vers, sont coupés par une exclamation qui vient en droite ligne des fêtes de Bacchus :

Le Seigneur dit —
Évovœ !

Une vierge fidèle —
Évovœ !
Est devenue mère —
Évovœ !
Mère sans le savoir —
Évovœ !
Mère de Dieu... etc.

Cette exclamation sera, d'ailleurs, maintes fois répétée au cours de l'office.

Le célébrant lit ensuite les tables et chante le *Deus in adjutorium*, que le chœur termine par un *Alléluia* coupé ainsi :

« *Allé* — que partout éclate une douce symphonie, pour chanter le fils de Marie,

« mère pieuse, afin qu'il nous remplisse des dons de la grâce et de la gloire, afin que « nous puissions dire — *luia!*

Puis deux chantres, — qui, aux termes des indications du cérémonial, doivent tâcher que leurs voix soient aussi discordantes que possible, — annoncent ainsi le commencement de l'office proprement dit :

C'est aujourd'hui jour plus solennel que tous les jours solennels,
C'est aujourd'hui la fête par-dessus toutes les fêtes,
Noble jour, brillant comme un diadème parmi les nobles jours.

Puis, toutes les parties de l'office étant coupées par des *hi han*! et entre chaque partie l'âne ayant bu et mangé, on le conduit au milieu de la nef, où tout le peuple, mêlé au clergé, se met à danser autour de lui, en imitant de plus belle son cri retentissant, et en répétant encore le refrain de la première prose.

Puis, le préchantre, sortant le premier du sanctuaire, amène cortège et assistance vers une grande estrade qui a été dressée à l'extérieur de l'église. Là des personnages couverts de costumes aussi variés que fantaisistes, représentent des scènes bibliques, évangéliques, ou bien exécutent des farces, dont la grossièreté va souvent jusqu'à l'indécence, puis l'on danse, l'on chante encore...

Chant et danse sont terminés par des seaux d'eau qu'on jette sur la tête du préchantre.

Puis, ramenant l'âne, l'on rentre à l'église pour entendre l'office nocturne, au cours duquel les chantres, qui psalmodient depuis longtemps, sont à maintes reprises conduits *ad poculum* (c'est-à-dire vers de grands vases, qu'on leur tient pleins de boisson aux côtés de l'autel), et qui se termine par une exhortation *ad prandium* (au souper).

Cette recommandation est religieusement observée; car bientôt, — la foule ayant déserté l'église, — dans chaque maison, les festins commencent, et loin dans la nuit, sur tous les points de la cité, se prolonge autour des tables, abondamment servies, la joyeuse *fête de l'âne*.

Ce sont là, n'est-ce pas, d'étranges façons de comprendre la commémoration des choses pieuses. Et pourtant, quelque bizarres que puissent nous paraître les cérémonies auxquelles nous venons d'assister, quelque contraste

qu'elles semblent faire par leur extravagant caractère avec la gravité, la sainteté des lieux où elles se passent, encore devons-nous reconnaître qu'elles tirent leur inspiration première d'un candide épanchement de la foi.

Rappeler, en le personnifiant, le souvenir des prophètes qui ont annoncé l'ère de salut; honorer d'une manière un peu folâtre peut-être, mais franchement naïve, l'humble créature qui s'est trouvée mêlée au plus sublime des mystères : il n'y a vraiment rien là qui ne puisse, à la rigueur, être accepté comme normal et compatible avec le fond et la forme des idées religieuses du temps.

Mais, au lieu du drame relativement imposant des prophéties, au lieu de la naïve fête de l'âne, voici, en ce même grand jour de Noël, ou des *Calendes chrétiennes*, la fête dite *des Fous*, bien nommée, comme nous l'allons voir.

A Notre-Dame de Paris, — qui donne l'exemple, mais ne fait pas exception, car en mainte autre ville nous pourrions avoir un spectacle analogue, — le bas clergé, assisté de tout ce qui tient de près ou de loin à la cléricature, et en présence de la foule innombrable, a pris possession pleine et incontestée de la basilique.

Tous ces gens-là sont venus affublés de la façon la plus extravagante : déguisés en femmes, ou couverts de peaux de bêtes, le visage barbouillé de suie, ou caché sous des masques monstrueux, drapés dans de brillants oripeaux, ou perdus sous un ensemble de guenilles malpropres : les uns portant des sceptres et des couronnes, d'autres brandissant des bâtons garnis de grelots.

L'église étant pleine, la bizarre assemblée, qui grouille sous les saints arceaux, procède par acclamation à l'élection d'un évêque, d'un archevêque, ou pape des fous, qui est aussitôt revêtu des insignes de sa dignité. Il prend la chape, la mître, la crosse, qu'on a eu soin d'enjoliver de figures grotesques — ou même obscènes.

Investi de ses hautes fonctions, le prélat ou pontife se choisit un chapitre d'assistants, dont les membres s'affublent, pour l'entourer, de tous les ornements sacerdotaux qui leur sont tombés sous la main, dans la sacristie mise au pillage.

Conduit au chœur, devant l'autel, le pape ou évêque des fous donne sa bénédiction au peuple, qui chante toutes sortes de chansons dissolues, pendant

que des clercs agitent sous le nez du sacré dignitaire des encensoirs où fument de vieux débris de chaussure.

Et alors commence, sous le nom *d'office*, *de messe des fous*, la plus indécente, la plus tumultueuse parodie de tout ce que le culte a de solennel ou d'austère.

Pendant qu'un prétendu célébrant, qui se livre à toutes les ridicules contorsions, vocifère d'impertinentes imitations du rituel, de prétendus servants, couverts de chasubles retournées, viennent étaler des viandes sur les nappes de l'autel, et trinquant, avec les calices, se livrent à de copieuses libations.

D'autres jouent aux dés sur les marches du sanctuaire, aux quilles sur les dalles du chœur. Dans la chaire est monté un semblant de moine ridicule, qui fait en style trivial l'éloge des plaisirs grossiers, et glorifie tour à tour la plupart des péchés capitaux.

« Chantez ! dansez ! » crie-t-il, et l'on chante et l'on danse ; hommes et femmes, jeunes et vieux, chamarrés, barbouillés, travestis, tournent, sautent, et braillent à qui mieux mieux.

« Mangez ! buvez ! gorgez-vous ! enivrez-vous ! » Et l'on mange, l'on se gorge en effet de mets, qui ont été apportés à pleines corbeilles ; et l'on vide les cruches ; et l'ivresse se manifeste d'autant mieux que toute cette foule et s'agite, et crie et psalmodie.

C'est à qui, dans cette cohue, au hasard de sa grossière inspiration, imaginera la plus formelle violation de toutes les lois de respect que d'ordinaire commande le temple de l'Éternel ; c'est à qui trouvera la plus flagrante dérision des pratiques pieuses, l'irrévérence la plus forte, à l'égard des divins mystères ; à qui fera retentir la note la plus bruyante et la plus discordante dans l'asile coutumier du recueillement.

Et toujours — pendant que cet affolement général suit son cours — toujours est censé se dire l'office; toujours les chantres, enroués par la boisson, entonnent de sottes antiennes ; toujours l'officiant poursuit ses singeries sacrilèges ; toujours le chœur remplace les saints répons par d'obscènes refrains ; toujours le pontife, affectant une burlesque gravité, envoie aux assistants ses bénédictions, à travers les fétides vapeurs du vieux cuir, qui grille dans les encensoirs.

Représentation donnée au sortir de la messe de l'Ane, sur un théâtre dressé près de l'église.

Le moment vient toutefois où l'immense nef n'offre plus le champ assez vaste aux ébats de cette multitude surexcitée. *L'Ite Missa est* est alors prononcé au milieu des chants avinés, des braiements, des beuglements d'animaux ; les larges portes s'ouvrent et vomissent au parvis la foule délirante.

Trouvant là des chars, des tombereaux, elle y juche les principaux acteurs de la parodie ecclésiastique, qui s'en vont renouveler jusqu'au soir, de carrefour en carrefour, en les faisant s'il est possible plus scandaleuses, leurs prouesses extravagantes.

Telle est sommairement indiquée la *fête des fous*, ou encore la fête des *sous-diacres*, comme disent quelques-uns qui, à ce qu'assure le docte et et grave Ducange, jouent sur la consonnance du mot, et, entendent, non pas que les clercs inférieurs soient seuls à y prendre part, mais prêtent à la locution le sens de « Diacres ivres, (*Saturi diacones quasi*, diacres saouls) à cause des débauches dont les ecclésiastiques donnent l'exemple en ce jour-là. »

La basilique parisienne n'a pas — nous l'avons déjà remarqué — le monopole de cette singulière célébration ; car il n'est guère de cités épiscopales où la fête des fous ne soit *solennisée* avec plus ou moins d'entrain, c'est-à-dire de scandale.

L'usage en est aussi fort répandu dans la plupart des monastères, où l'on voit les novices, les frères de second ordre, s'attribuer les dignités et se livrer pendant les jours de la fête à toutes les folies et à toutes les intempérances.

Et c'est ainsi qu'au lieu d'être anéanties, de disparaître, se sont transformées les Saturnales, des folies, des licences desquelles les peuples n'ont ni su, ni pu se désaccoutumer en embrassant, en pratiquant le christianisme.

L'Église, qui d'abord avait tenté vainement d'éteindre cette tradition, s'avisa un jour d'en tolérer quelques innocentes ou naïves pratiques. Il n'en fallut pas davantage pour que toute une conquête imprévue s'opérât. Avec son caractère de nivellement licencieux, de renversement des rôles sociaux, de parodie impitoyable des choses graves, le rite de Saturne entra de plain-pied dans la tradition chrétienne; et, y poussant aussitôt de robustes racines, y prit le développement que nous venons de constater.

L'Église, en tant que directrice des mœurs et régente austère de sa disci-

cipline intérieure, avait-elle donc accepté sans protestation un pareil état de choses ?

Tableau des influences planétaires sur les diverses parties du corps humain, avec la folie symbolisant la vie humaine, fac-simile du frontispice d'un livre d'heures publié par Simon Vostre. (1507).

Le Fol met les grandeurs humaines dans la balance en contrepoids des biens célestes. — Fac-simile d'une gravure de la *Nef des Fols du Monde*. 1497

Non sans doute, et bien loin de là, elle avait, au contraire, fait de nombreux efforts pour l'empêcher.

Si tels ou tels de ses pieux dignitaires parurent se prêter à ces compromis — et ce fut certainement le cas de cet archevêque de Sens, qui règla lui-même l'office de l'âne, dans l'évidente pensée d'empêcher l'abus en adoptant l'usage — elle ne resta rien moins qu'indifférente devant ces désordres.

De même qu'en ses premiers siècles elle tonnait contre la continuation des pratiques païennes, nous l'entendons encore protester par la voix de ses docteurs, de ses conciles ; elle menace, elle condamne, elle anathématise [1].

[1] Deux archevêques de Paris, Eudes de Sully et Odon se signalèrent vainement au XII[e] siècle pour extirper cet usage. Le pape Innocent III fit plusieurs brefs à ce sujet. Le concile de Paris en 1212, le synode de Langres en 1404, le concile de Bâle en 1435, celui de Rouen en 1445, de Reims en 1456, de Sens en 1568, 1485 et 1528, etc., firent également défense de célébrer la

On ne l'écoute, ni ne l'obéit. Les folies continuent, qui ont même et surtout parmi certains clercs les plus chauds partisans. Au temps du saint, de l'angélique Gerson[1], ne prêcha-t-on pas, — c'est lui qui nous l'apprend, « — que

La vanité de toute les conditions humaines. Fac-simile d'une gravure de la *Nef des Fols du Monde*, 1497.

cette fête des fous était autant approuvée de Dieu que la fête de la conception de la Vierge ? »

Et comment d'ailleurs cette idée de glorification de la folie ne serait-elle pas restée populaire alors que les fidèles entendaient partout proclamer

fête de l'âne et la fête des fous, d'introduire des *jeux de théâtre* dans les églises et interdirent surtout aux ecclésiastiques de participer à ces désordres.

[1] L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

l'universalité de la folie humaine, etc.; alors que partout cette même assertion était confirmée par toutes les manifestations de l'art chrétien : images, livres de piété, sculpture des églises...

Au surplus, comme pour établir un lien plus direct entre les saturnales romaines et la fête des fous chrétienne, les célébrants de cette dernière ne s'avisèrent-ils pas d'en appeler contre ceux qui les blâmaient « à l'ancienne liberté de Décembre? » (Ducange.)

Et lorsque, en 1444, la faculté de théologie écrivit à tous les évêques, à tous les chapitres, pour qu'ils eussent à extirper cette coutume impie et ridicule, ne voyons-nous pas, dans le texte même de l'austère mandement, les singulières raisons qu'alléguaient les gens d'église qui voulaient rester fidèles à la fête des fous?

« Nos prédécesseurs — disent-ils — qui étaient de grands et dignes per-
« sonnages, ont permis cette fête : vivons comme eux et faisons ce qu'ils
« ont fait. Nous ne pratiquons pas ces choses sérieusement, mais par jeu
« seulement, et pour nous divertir selon l'ancienne coutume, afin que *la*
« *folie qui nous est naturelle*, et qui semble née avec nous s'emporte et s'é-
« coule par là, du moins une fois chaque année. Les tonneaux de vin crève-
« raient, si on ne leur ouvrait quelque peu la bonde ou le fausset, pour leur
« donner de l'air. Or, nous sommes de vieux vaisseaux et des tonneaux mal
« reliés, que le vin de la sagesse ferait rompre, si nous le laissions bouillir
« ainsi par une dévotion continuelle au service divin. Il lui faut donner
« quelque air et quelque relâchement, de peur qu'il ne se perde et ne se
« répande sans profit. C'est pour cela que nous donnons quelques jours aux
« jeux et aux bouffonneries, afin de retourner ensuite avec plus de joie et de
« ferveur à l'étude et aux exercices de la religion. »

En vérité, la tirade est charmante: les esclaves de l'antiquité n'eussent pas justifié en d'autres termes l'éphémère compensation qui leur était due pour leur docile acceptation de la servitude permanente.

Quoi qu'il en fût, pendant cinq ou six siècles — beaucoup plus longtemps même en certains lieux, comme nous aurons occasion de le constater ailleurs, — durèrent ces étranges folies.

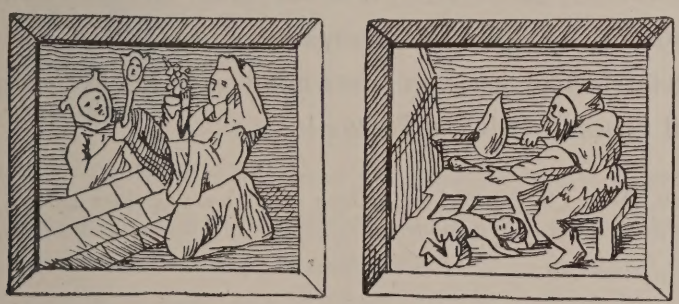
Elles persistaient en dépit des remontrances, des rigueurs qui sans doute ne furent jamais que morales, car nous ne savons pas que le bras sécu-

lier ait en aucun cas sévi contre les célébrants de la fête des fous, ni même que des obstacles matériels aient été opposés à la burlesque célébration.

Sculptures de Saint-Spiré à Corbeil, d'après les *Antiquités nationales* de Millin.

Au reste, étant donné cette époque de foi naïve et spontanée, nous devons croire que ce singulier dérivatif ne portait pas plus d'atteinte aux convictions religieuses que, chez les Romains, n'en portaient les saturnales au principe de soumission des esclaves.

Et ainsi s'explique pour nous que les dignitaires ecclésiastiques, chargés



Sculptures des stalles de l'ancienne église des Mathurins, d'après les *Antiquités nationales* de Millin.

de faire observer les défenses décrétées par des réunions disciplinaires auxquelles ils avaient eux-mêmes pris part, fissent preuve de quelque mollesse au moment de les imposer.

Nul doute que ces folies en elles-mêmes leur semblassent condamnables, mais ils savaient combien les anciennes saturnales avaient puissamment persisté au sein du plus pur christianisme : une transformation s'était opérée qui, en les naturalisant chrétiennes, leur avait donné un surcroît de vitalité. Et les prélats avaient — nous pouvons le dire — la sagesse de compter avec la puissance de la coutume.

Il était dès longtemps convenu que, au seuil de l'année, le populaire, dont la vie était souvent fort misérable, se jetât dans cette espèce de rêve insensé, s'agitât dans ce délire inconscient : qu'eussent gagné les rigoristes à troubler ce vieil ordre de choses cher au grand nombre, et qui — tout compte fait— restait sans conséquences fâcheuses ?

Ils désapprouvaient, réprimandaient ; mais, en somme, laissaient passer le courant.

Et d'ailleurs c'était moins à eux qu'à la lente modification de l'état social en général qu'il pouvait appartenir de faire que cette tradition tombât, pour ainsi dire d'elle-même, en désuétude.

Il n'en arriva pas autrement. Peu à peu une sorte de maturité se fit dans le sens moral et intellectuel, qui, tout naturellement débarrassa le sanctuaire de ces profanations — alors que ces profanations auraient cessé d'avoir leur innocent caractère primitif.

Mais de cette tradition, qui avait eu si longtemps la faveur populaire, tout devait-il donc être oublié, abandonné?

Non, certes. Rien, au contraire, n'en fut perdu. Le temps en fit deux parts dont les destinées, d'abord confondues, devinrent plus tard forts distinctes.

La pure folie, bannie des lieux saints mit dans la rue le *Carnaval*.

L'appareil figuratif devint le *Théâtre* [1].

[1] On a vu que, chez les Grecs, l'art dramatique avait eu ses origines dans la figuration des mystères dionysiaques aux fêtes de nouvelle année. La situation est, chez nous, parfaitement identique.

NOËL

Au moment où la date fixée par l'Église, pour fêter la naissance du Sauveur, eut pris, chez les peuples ralliés à la foi nouvelle, la place du jour initial de leur année religieuse ou nationale, la célébration de cet anniversaire devint d'une immutabilité qui triompha de toutes les variations des divers calendriers civils.

Elle se trouva placée d'ailleurs au point de départ le plus naturel de l'année solaire, c'est-à-dire à l'époque où, après avoir paru nous fuir de plus en plus, l'astre du jour est censé revenir vers la terre attristée, qui attend de lui la douce, la belle saison et la fertilité.

Un heureux symbolisme s'attache à ce retour du soleil physique que, — comme nous l'avons remarqué, — la religion fit coïncider avec le lever du grand astre moral, dont la lumière devait purifier, régénérer l'humanité.

Et non seulement cette date l'emporta sur toutes celles qui pouvaient se rapporter à des traditions antérieures, mais encore, en tant qu'ouverture de l'année, c'en fut fait de tout autre anniversaire rappelant des évènements de la tradition chrétienne.

Qu'il ait plu à des peuples de dater de Pâques, comme la France pendant plusieurs siècles; de l'Annonciation, comme certaines cités italiennes au Moyen Age; enfin du premier janvier, — système à peu près universel dans

la chrétienté moderne, — le jour de la Nativité, Noël, pour l'appeler de son nom liturgique et populaire, n'en resta pas moins le *jour de l'an* par excellence.

En beaucoup de pays même, la fête du premier janvier ne dut d'avoir quelque importance qu'à cela, qu'elle se trouvait continuer, en quelque sorte, la fête de Noël, comme autrefois les féries de Janus continuaient celles de Saturne.

La France, il faut bien le reconnaître, a été la première, et elle est restée presque la seule à délaisser, à isoler la grande date religieuse, non pas en tant que commémoration de la venue du Sauveur, — puisque cette fête y est généralement célébrée avec toutes les pompes du culte, et puisque maintes coutumes subsistent encore qui lui reconnaissent son ancien caractère, — mais en tant que date de nouvel an.

Ce n'est guère qu'en France que le jour de l'an *vrai*, — à savoir ce premier jour de l'année où s'échangent les souhaits et les présents, — a repris pour échéance l'antique date romaine, déclarée officielle chez nous depuis trois siècles seulement[1]; et ce n'est guère qu'en France que ce premier janvier, ouverture de l'année, échappe pour ainsi dire à la consécration ecclésiastique. Il ne fait, toutefois, aucun tort à la célébration de la fête de Noël, qui reste jour de solennité religieuse, de liesse profane et aussi d'aubaine légendaire pour la gent enfantine, mais qui est sans relation apparente avec la révolution de l'année.

Partout, ou presque partout ailleurs dans le monde chrétien, — parfois à vrai dire en s'unissant à d'autres fêtes voisines, pour recomposer en quelque sorte l'ancienne série des calendes de janvier,—Noël, jour de l'an religieux, domine, absorbe ou même annihile le jour de l'an civil. Et c'est ce que nous allons voir.

[1] Ce fut Charles IX qui ordonna que le premier janvier fût définitivement reconnu comme premier jour de l'année.

I

EN ANGLETERRE

En Angleterre, la Noël populaire a une vieille histoire non moins curieuse, non moins pittoresque que celle dont nous avons recueilli les souvenirs en fouillant les archives de notre Moyen Age.

Tout s'y retrouve, notamment de ces fameuses fêtes des fous, de l'âne, du bœuf, mais avec quelques variantes. Par exemple, chez nos voisins, la tradition voulait que l'un des personnages de la burlesque cérémonie fût rasé sur une estrade, au milieu de la place publique, et racontât aux spectateurs, pendant l'opération du barbier, les histoires les plus saugrenues; ou encore la coutume voulait qu'au jour de Saint-Nicolas, ou des Innocents, il y eût nomination d'un évêque des enfants, investi de pouvoirs analogues à ceux de notre évêque des fous, etc.

Ajoutons que, en Angleterre, l'extravagante célébration qui semblait avoir gardé une parenté plus directe que chez nous avec les Saturnales, quitta plus tôt le domaine exclusif des sanctuaires pour prendre, tout en restant sous le vocable religieux, un grand développement en tant que fête profane (carnaval).

Le vieux Noël anglais se distinguait d'abord par le caractère pantagruélique de ces festins qui se donnaient pendant douze jours consécutifs,— car la fête ne durait pas moins de douze jours, — période commençant la veille de la Nativité pour finir le jour de l'Épiphanie.

La tradition gastronomique de ce jour s'est assez fidèlement conservée pour faire relativement honneur à ses origines. Si nous disons relativement, c'est qu'au milieu du XVII^e^ siècle, un auteur très digne de foi, et qui parlait comme témoin oculaire, pouvait encore affirmer qu'il existait alors des chefs de famille dans la maison desquels, à chaque jour de la période de Noël, se consommait un des *douze* bœufs qu'ils avaient fait engraisser au cours de l'année, en prévision des douze jours de la fête. (Deslyons : *Traité du Roy-boit.*) Et nous ne savons si, dans les trois royaumes, où cependant la Noël a de puissantes influences, on serait à même aujourd'hui de constater rien de pareil.

Quoi qu'il en fût, la renommée des festins, des bombances que la Nativité ramenait chaque année sur le sol britannique, était devenue, en quelque sorte, universelle; à tel point qu'une locution proverbiale s'en était formée chez les Italiens qui, pour parler d'une personne fort affairée, disait : « *Ha piu di fare che i forni di Natale in Inghilterra.* » (Elle est plus occupée que les fours au temps de Noël en Angleterre.)

Et non seulement le festoiement restait permanent pendant ces deux octaves, mais encore les maîtres de maisons, parmi leurs domestiques, en choisissaient un auquel ils donnaient le nom et l'autorité de *roy* pour toute la durée de la fête. Ils l'appelaient galamment, et par un plaisant équivoque, le *roy des ordres* ou le *roy du désordre*. Pendant ce temps-là, la maison étant ouverte à tout venant, et la table servie sans cesse pour le voisinage, la parenté, les connaissances, les étrangers même, le roi des ordres veillait attentivement sur tous les autres valets, pour qu'ils s'acquittassent ponctuellement de leur devoir, principalement à l'égard des visiteurs et des sur-

ANGLETERRE. — Les folies de Christmas dans un vieux château d'Angleterre.

venants, qu'il importait de bien traiter. Il réglait l'heure du lever et du coucher des domestiques; il ordonnait leurs soins et leurs emplois, et avait même droit de correction rigoureuse si quelqu'un s'échappait contre le respect dû à son ministère.

« Ne sont-ce pas là, — remarque avec raison notre historien (Deslyons), — les libertés et les figures des anciennes Saturnales? »

Mais ce n'est là qu'un détail, en quelque sorte intime, du vieux Noël anglais. Plus remarquable et plus remarqué que ce simple valet élevé au rang de majordome, était le *prince de Noël* proprement dit, qui jouait un grand rôle dans les divertissements publics et essentiellement profanes que, chaque année, ramenait la fête ecclésiastique.

Ce prince de Noël n'était autre, en réalité, que le prince ou évêque des fous, des anciens mystères religieux, entièrement dépaysé de son lieu d'origine.

« Ce titre, — lisons-nous dans la *Revue britannique*[1], — imposait à celui qui le portait l'obligation d'amuser les spectateurs par ses contorsions et ses lazzis. Les gens de la plus haute distinction étaient tenus de livrer, pendant ces fêtes, leur maison tout entière au prince de Noël, pour le cas où il voudrait la choisir comme le centre et le théâtre de quelques-unes de ses bouffonneries. Son pouvoir était illimité. Il pouvait percevoir des impôts, fixer des taxes, choisir lui-même ses ministres, ses officiers; mais au bout de huit jours son règne expirait, et chacun pouvait, pour l'année suivante, disputer sa survivance, faire valoir ses titres et ses prétentions. Il n'était pas rare de voir des personnages investis de très hautes et très graves fonctions se mettre sur les rangs pour briguer cette singulière dignité.

L'historien Guillaume Dugdale (XVII^e^ siècle), a donné, dans ses *Origines juridiques*, la relation très exacte et très complète d'un *Noël,* tel qu'il était célébré dans les anciens colléges anglais.

« C'était, en réalité, une fête des fous en toute règle, ayant pour acteurs des étudiants et des hommes de loi. Ces comédiens d'une espèce nouvelle

[1] Nous devons les passages qui suivent à l'une des remarquables études dont abonde ce recueil, qui est le doyen de nos périodiques, et dont la vaste collection est une mine inépuisable des plus curieux documents. — 1840. *Les Saturnales anciennes et modernes.* — 1852. *Les fêtes et les saints du calendrier anglican.*

tournaient tout en parodie tant que durait la fête. Ils avaient un faux Parlement, un *prince de Sophie* ou de *Sagesse*, un grand constable, un maréchal, un maître des jeux, un maître de la vénerie, un lieutenant de la tour (prison), car les criminels de Noël avaient aussi leur geôle spéciale ; puis un intendant, des pages, des chambellans, un échanson, des palefreniers, des coureurs, des valets de toutes sortes. Enfin, rien n'était oublié pour faire de cette assemblée une cour travestie, une mascarade avec tous ses ordres et accessoires. Le tribunal institué pour cet État d'une espèce nouvelle, prononçait en dernier ressort sur les affaires soumises à sa juridiction. Les juges étaient des enfants qui n'avaient pas encore l'âge de raison. Les moindres paroles qui leur échappaient étaient recueillies, enregistrées et interprétées. Les uns remplissaient le rôle de défenseur, les autres d'accusateur. C'était l'appareil complet de la justice réduit à de comiques et enfantines proportions.

« Chaque personnage était revêtu du costume de sa charge. La plus scrupuleuse fidélité présidait au choix des insignes et des étoffes. Aucune dépense n'était ménagée pour arriver, sur ce point, à une exactitude parfaite. Le jour de Noël, toute la population était en émoi pour assister à ce spectacle qui satisfaisait à la fois la curiosité et l'esprit des spectateurs.

« En première ligne paraissait le maréchal-constable, marchant avec la lenteur et la dignité d'un palefroi, affublé d'un harnais d'or magnifiquement caparaçonné. Chaque dignitaire avait aussi, dans son accoutrement, quelque objet particulier destiné à parodier les marques ordinaires de l'emploi dont il était revêtu.

« Derrière le maréchal-constable venait le lieutenant de la tour, la poitrine couverte d'une armure blanche, coiffé d'un casque resplendissant, entouré de grelots, un couteau de chasse à la ceinture. Il était suivi du maître des jeux, habillé de velours vert, portant un hoqueton semé de larmes de feu, chaussé de sandales pareilles à celles des soldats romains ; puis du maître de la venaison, vêtu d'une étoffe de satin vert, parsemée de cornes de cerf, de têtes de biches et d'attributs de chasse, un arc à la main et le carquois sur l'épaule. Il tirait, par intervalle, des airs de fanfare d'un cor pendu à son cou.

« Quand le cortège était arrivé devant la tour dite *tour du feu* (parce qu'on avait coutume de la brûler pour terminer la cérémonie), le maître des jeux

faisait signe à sa suite de s'arrêter. Alors il s'agenouillait d'un air de contrition profonde, et après avoir murmuré à voix basse une sorte de cantique inintelligible, il demandait à recevoir le titre et à remplir la charge de constable. Une danse extravagante et des salamalecs bouffons accompagnaient cette demande ; mais à peine était-elle faite, qu'un piqueur, revêtu de la livrée royale, paraissait au milieu du cortège, suivi de huit ou dix chiens de chasse, et portant dans un filet un chat et un renard que l'on lâchait dans les jambes des assistants, ce qui était cause d'un tumulte pendant lequel le lieutenant ordonnait qu'on mît le feu à la tour. Alors tous les cors résonnaient à la fois, l'air retentissait de folles exclamations, et la tour, qu'on avait eu soin de remplir de matières combustibles, s'écroulait bientôt au bruit des applaudissements.

« Tous ces amusements avaient ordinairement lieu après le repas, qui employait la plus grande partie de la journée, et mérite d'être cité comme un modèle d'homérique somptuosité. On retrouve, dans l'usage qui existait alors de dresser des tables dans les rues pour que chacun pût s'y asseoir, une des principales pratiques des Saturnales romaines. A table, d'ailleurs, toutes les dignités étaient confondues, les divisions imaginaires introduites dans l'ordre du cortège disparaissaient devant l'égalité du repas.

« Le festin achevé, le connétable paraissait, battant le tambour et monté sur une sorte d'estrade que soutenaient quatre hommes de sa suite. Après avoir prononcé une sorte de discours, où se trouvaient retracés en termes burlesques les devoirs des personnages qui célébraient la fête, il s'écriait à plusieurs reprises d'une voix retentissante : « Messeigneurs! Messeigneurs!» Puis il appelait toute sa cour, interpellant chacun par son nom et ses titres, en ayant soin d'ajouter à chaque nom quelques observations satiriques et plaisantes. Après le festin et les danses venaient les interrogatoires et les discours, car la justice était fort tournée en ridicule dans ces folles cérémonies. Il y avait accusation, gravement portée, contre le connétable, d'avoir laissé passer de grands abus et permis d'étranges désordres, à cause de quoi il avait mérité d'être blâmé et puni pour mauvais exercice de ses fonctions. Un avocat le défendait. L'accusateur répliquait. Ces débats ne se terminaient que lorsqu'un des assistants, mis en cause, souvent sans s'en douter, avait été envoyé à la tour pour expier un délit imaginaire. Si ce coupable pré-

tendu parvenait à échapper aux mains du lieutenant de la tour, il devait reparaître aux yeux de l'assemblée avec un petit pain à la pointe d'un couteau, circonstance qui suffisait pour le réhabiliter, et pour que sa grâce lui fût accordée par l'unanimité des assistants.

« Cependant, au milieu de tous ces divertissements et de ces scènes variées à l'infini, on atteignait l'heure de minuit. Alors commençaient les *revels*, — expression qu'un auteur fait venir du mot français *réveillon*. — Ces *revels* n'étaient autre chose qu'une nouvelle succession de danses, de jeux, de mascarades, de spectacles, de banquets.

« Dans les grandes maisons, les lieux livrés pour servir de théâtre à ces divertissements, étaient splendidement éclairés, et il était rare que l'aurore ne se levât pas avant que danseurs, chanteurs et dîneurs songeassent à prendre du relâche ou du repos.

« D'ailleurs, il y avait là un *maître des revels* qui, comme le prince de Noël, comme le roi des fous, avait pour attribution de régler et de provoquer les amusements en contribuant autant que possible lui-même, par ses actions et par ses discours extravagants, à la gaieté générale... »

Il y a cela de remarquable que cette fête singulière, qui n'était rien moins que la parodie populaire de la royauté, fut abolie par ce roi même (Charles I^{er}), dans la personne duquel le pouvoir royal reçut une si terrible leçon.

Ce ne fut pas sans trouble, paraît-il, que s'opéra ce renversement. L'autorité régulière prit pour motif l'exercice vexatoire, qu'un de ces rois improvisés voulut faire de ses privilèges, car ayant envoyé une fois trois officiers toucher — à minuit — l'impôt qui lui était dû dans certain quartier, les habitants dérangés de leur sommeil refusèrent de s'acquitter ; et le monarque burlesque fit opérer une saisie.

De là un conflit très grave, bataille en règle, entre les gens du prince bouffon, que naturellement soutenait le populaire, et les gens du lord-maire, qui pour vider le différend, dut accepter un combat singulier, un pugilat où il fut vainqueur, et dont l'issue entraîna l'abrogation de cette vieille et bizarre coutume.

L'empêchement mis par ordre de Charles I^{er} à la célébration des folies publiques de Noël ne sortit-il pas aussitôt son plein et entier effet, ou bien

quand la royauté sérieuse fut détruite, y eut-il tendance de la part du populaire à restaurer la royauté folle?... — Nous ne savons.

Toujours est-il qu'au temps du protectorat de Cromwell, et sous l'austère influence des idées puritaines, plusieurs mesures furent prises pour réprimer ce que les gouvernants d'alors appelaient « les scandales païens du Jour de Noël. »

Par exemple : — A Cantorbury, le vendredi 22 décembre 1647, le crieur public proclamait par ordre du lord-maire que « la fête du *Christmas* (messe du Christ) et toutes les autres fêtes superstitieuses seraient abolies, et qu'un marché serait tenu le jour de Noël. »

Le 24 décembre 1652, le Parlement déclarait qu'aucune observance religieuse n'aurait lieu le 25 décembre, appelé communément *Christmas day* (jour de la messe du Christ), ni aucune solennité dans les églises relativement à la fête dudit jour.

Voilà donc, semblerait-il, extirpée jusqu'en ses plus saintes racines la fête du *Christmas* ; et pour nous confirmer la destruction de toutes les anciennes coutumes, relatives à ce grand jour d'allégresse nationale, écoutons les regrets qu'exprimaient, il y a quelque soixante ans, un des hommes les plus versés dans la connaissance des vieilles mœurs britanniques.

« Noël ! Noël ! —s'écrie Walter Scott, dans l'introduction du chant sixième de son poème romantique *Marmion* — Noël ! allons, qu'on garnisse le foyer ! Le vent est froid, mais laissons-le souffler tout à son aise, et passons joyeusement la veille du grand jour solennel !

« On a pensé dans tous les siècles que le renouvellement de l'année devait être consacré aux festins et à la joie. Les Danois eux-mêmes, aux jours du paganisme, célèbraient l'Iule en versant l'hydromel à grands flots [1]. Ils fixaient leurs vaisseaux à la rive et tout l'équipage prenait part à la fête.

« Réunis sous l'étroite hutte de sapin, dont leurs haches et leurs boucliers ornaient les murs, ils dévoraient une viande à demi-crue en l'arrosant de bière noire. Au milieu du banquet, ils écoutaient avec un féroce plaisir les chants d'un barde vantant les délices de la bataille. Soudain ces hideux convives se levaient, saisis d'un délire frénétique. Leurs cheveux roux flot-

[1] Voy. plus haut (*Extrême antiquité*) ce qui concerne les peuples que les anciens appelaient *Hyperboréens*.

taient épars sur leurs épaules, et leurs danses sauvages autour du foyer rappelaient les barbares plaisirs des palais d'Odin.

« Il était aussi en honneur chez les premiers chrétiens, nos ancêtres, ce jour où l'année achevant sa course ramenait la Noël hospitalière ; des rites religieux et domestiques sanctifiaient la veille de la fête ; la nuit de la Noël toutes les cloches se faisaient entendre ; c'était la seule nuit de toute l'année qui vît le prêtre en étole élever le calice des saints mystères. La jeune fille se parait de ses plus beaux vêtements, la salle de festin était décorée d'une verdure consacrée, et l'on allait solennellement cueillir le gui dans les bois ; la salle du baron s'ouvrait toute grande au vassal, au tenancier, au serf, à tous, le pouvoir mettait de côté sa baguette de commandement, et l'étiquette dépouillait son orgueil. L'héritier, avec des rosettes aux souliers, pouvait dans cette soirée choisir pour sa danseuse la simple fille du village ; et le lord, sans déroger, prenait part au jeu vulgaire du *post and pair*[1].

« Dans les transports d'une gaîté franche, tous bénissaient d'une commune voix l'heureuse nuit qui avait apporté à la chaumière comme au palais la bonne nouvelle du salut.

« Le feu, qu'alimentaient des troncs de bois sec, s'élevait avec un murmure sourd dans la vaste cheminée, la large table de chêne ne portait ce jour-là aucune marque pour distinguer la place du seigneur de celle de l'écuyer. Bientôt on la couvrait d'énormes quartiers de viande, servis par des valets vêtus de bleu ; au milieu s'élevait une hure de sanglier, couronnée de buis et de romarins[2].

« Le maître de la venaison racontait comment le monstre était tombé : il disait combien de chiens il avait percés de ses défenses, et ses derniers efforts avant d'expirer.

« La liqueur circulait dans de larges pots garnis de rubans ; sur la table fumait le succulent aloyau, escorté du *plum-porridge*[3] et du gâteau de Noël.

« Dans cette fête solennelle, la vieille Écosse ne manquait jamais de se

[1] Espèce de jeu de cartes, dont on ne connaît plus aujourd'hui les règles.

[2] La coutume s'en est conservée, et encore aujourd'hui dans quelques établissements de vieille fondation nationale, notamment au collège royal d'Oxford, la tradition veut que la hure ornementée, décorée, soit solennellement présentée au milieu des chants et des acclamations de l'assistance. (Voyez le frontispice de ce livre.)

[3] Soupe aux raisins.

faire honneur de ses oies savoureuses. Puis les masques entraient dans la salle en chantant les Noëls. Si le concert n'était pas mélodieux, au moins il parlait au cœur et inspirait la joie.

« On pourrait peut être trouver dans ces fêtes quelques traces des anciens mystères.

« Une chemise blanchie suffisait pour se déguiser. La suie qui barbouillait les joues tenait lieu de masque, et cependant, sous aucuns riches travestissements, l'on ne vit jamais des cœurs plus heureux.

« L'Angleterre était bien alors la joyeuse Angleterre [1], quand le vieux Noël ramenait ses jeux. C'était Noël qui perçait le tonneau de la meilleure bière. C'était Noël qui racontait le conte le plus gai. Une bonne gambade de Noël entretenait le contentement du pauvre pendant la moitié de l'année. »

A entendre l'illustre écrivain faire ainsi l'éloge des coutumes du passé, ne serions-nous pas autorisés à croire, que, à notre temps, chez nos voisins des trois royaumes, tout s'est perdu jusqu'aux dernières vestiges des mœurs dont il nous trace le séduisant tableau.

« C'était — dit-il — c'était Noël qui causait ceci ! c'était Noël qui amenait cela. » D'où nous devrions conclure que Noël ne cause, ni n'amène plus aucune de ces agréables choses.

Si donc le hasard nous conduit sur le sol de la « vieille et joyeuse Angleterre » à l'époque de l'année où jadis, nous dit-on, s'épanouissait tant de bonne et franche joie, se consommait tant de boissons et tant de victuailles, il faudra nous attendre, sur la foi du poète, à voir le peuple anglais accueillir par la plus froide indifférence, et laisser s'écouler sans le moindre signe de liesse, l'anniversaire que la généralité des nations chrétiennes célèbre avec toute la solennité imaginable.

De festins — penserons-nous — pas traces ; d'extravagances pas souvenir ; et nous nous demanderons comment il s'est pu faire que là, par exception, les traditions de bombance, de joyeuseté, de folie, restées si vivaces partout ailleurs, aient pu s'éteindre, s'annihiler à ce point.

Étant donc admis que nous avons pris au pied de la lettre les regrets éloquents de l'auteur d'*Ivanhoe*, nous franchissons un jour le détroit, et nous

[1] *Old and merry England* « la vieille et joyeuse Angleterre » : locution proverbialement consacrée.

trouvons en pleins brouillards de la Tamise dans la première quinzaine de décembre.

A notre arrivée en la métropole britannique, rien ne nous surprend dans l'aspect de l'immense cité qui bruit, s'agite, travaille, trafique... C'est bien ainsi qu'on nous l'a dépeinte ; et nous la reconnaissons avec ses frappants contrastes d'opulence sereine et de misère effroyable, de hautaine distinction et de hideuse gueuserie.

Toute cette innombrable population est à ses affaires, à ses labeurs, à ses besoins, à ses souffrances, à ses plaisirs ordinaires. Quelque singularité que nous puissions remarquer dans sa physionomie, nous comprenons qu'elle vit de l'existence propre à ce milieu, à ce climat, à cette organisation sociale.

Tout à coup cependant, vers la fin de la seconde semaine du mois, quelque chose d'insolite nous semble se produire aussi bien dans le cours des choses que dans la manière d'être, ou de vivre des individus. Un mouvement se fait ici et là, qui doit avoir une cause particulière.

Dans le monde des boutiques, d'évidentes transformations d'étalage se préparent ; et dans chaque maison l'on pressent une perturbation analogue au branle-bas d'un navire... Puis voilà qu'une nuit des joueurs d'instruments, tourneurs de vielle, racleurs de chanterelle, tourmenteurs de clarinette, sont venus, qui, à notre grand déplaisir ont installé, promené leur vacarme dans la rue que nous habitons.

Puis, le matin, nous avons aperçu les voitures à bras des petits marchands ambulants jonchées de verdure : branches de laurier-cerise, de houx, de gui... Il en est même qui charrient de petits sapins.

— Qu'y-a-t-il ! Qu'est-ce donc ?

A cette question, mille voix répondent : « *Christmas !* » Et mille échos répètent « Christmas ! Christmas ! »

On n'entend plus parler que de Christmas. Et il en sera ainsi — nous dit-on — pendant près d'un mois : une semaine de préparatifs, deux semaines de fête proprement dite (dont trois jours au moins tout de chômage, de bombance et de divertissement) et une quatrième semaine de retour progressif à l'état normal.

Ce qu'est la semaine des préparatifs, on l'imaginerait dificilement sans

l'avoir vu. Il n'y a qu'une pareille semaine dans une pareille ville; et il n'y a qu'une population — celle de Londres — qui puisse être mise en pareil émoi par une célébration de ce genre ; — célébration, remarquons-le, toute

Les musiciens nocturnes de Christmas à Londres.

profane, ou disons mieux toute familiale, bien qu'elle soit amenée par un anniversaire purement religieux.

Les saints offices, nous devons bien le dire, n'ont qu'un rôle assez secon-

daire en ces jours-là [1]; toutefois c'est en réalité, le sentiment religieux dans ce qu'il a de plus doucement pratique qui, sous les auspices de *Christmas*, réunit dans la même maison toute une parenté.

Christmas-Noël est surtout — comme d'ailleurs en maint autre lieu — le jour, l'époque du rapprochement des membres d'une même famille. Ils viennent souvent de fort loin pour se grouper autour de la table commune, et pour passer ensemble les deux ou trois principaux jours de la fête.

En tous sens ont été lancées les invitations, de toutes parts sont annoncées les arrivées, et, pour recevoir dignement tous ces hôtes, pour que rien ne manque à l'honneur qu'on veut leur faire, Dieu sait si les esprits s'ingénient, si les efforts se multiplient ! — Ajoutons si les dépenses s'exagèrent !

D'ailleurs, mêmes apprêts, mêmes préoccupations là où nul n'est attendu que là où la maisonnée normale doit s'accroître outre mesure.

De même que Lucullus dînant chez Lucullus entendait que rien ne fût diminué de l'apparat de ses grandes réceptions, de même *Christmas* s'impose à tous et maintient partout sa loi semblable.

Si puissante, si générale même est reconnue cette loi, qu'il n'est pas rare que le mendiant s'en fasse une arme pour conquérir la compassion :

« Si vous ne m'assistez — vous dit-il — Christmas sera pour moi sans festins et sans joie [2] » — Et on l'assiste ; car nul en ce pays ne saurait comprendre Christmas « sans festins et sans joie. »

Au-dessus de ce guenilleux qui ne fait fond que sur la pitié publique, voici l'artisan, le journalier qui, lui, soit manque d'ordre, soit insuffisance de salaire, vit au jour le jour, sans savoir ou sans pouvoir faire aucune part aux exigences du lendemain. Vienne octobre, ouvrant la saison dont Christmas doit être le grand jour, alors il sera pris d'un subit accès de prévoyance, car cet avenir l'effraie d'un Christmas qu'il ne fêterait point dignement. C'est pour le rassurer sur ce point que les divers fournisseurs ont imaginé le *Christmas-Club*, à savoir une combinaison moyennant laquelle, par le versement d'une souscription hebdomadaire, les petites gens trouveront en

[1] Il n'y a notamment point de messe de minuit en Angleterre; car cet office ne fait point partie du culte anglican, et les catholiques ne sont pas autorisés à le célébrer.

[2] Esquiros : *L'Angleterre et la vie anglaise.*

réserve chez le boucher, l'épicier, le rôtisseur, le tavernier, la victuaille, les boissons, les friandises qui leur doivent assurer un gai Noël[1].

Et s'il en est ainsi chez les pauvres, chez les misérables, qu'en sera-t-il donc là où l'aisance admet quelques oublis d'économie, et là où la fortune les commande?...

Du reste, que notre attention se fixe en bas ou en haut de l'échelle sociale, ne trouvons exagérée aucune dépense, ne sourions aux détails d'aucune préoccupation; ne nous étonnons de rien enfin : car ce que la venue de Christmas établit et proclame avant tout, c'est le règne indiscutable, indiscuté, absolu des enfants. C'est pour les enfants, au nom des enfants que tout se prépare et que tout se fera. C'est leur fête à eux, ce sont eux qui invitent en réalité; et si les grands s'ébattent à qui mieux mieux pendant la fête des enfants, eh bien! est-ce qu'ils ne furent pas enfants autrefois? Est-ce qu'il ne leur est pas tout naturel de se croire revenus à ce bel âge de naïveté, et de chercher les heureuses réalités dans les illusions des innocentes souvenances.

Et qui sait si ce n'est pas ce sentiment de retour aux premiers ans — dont tous arguënt du moins si tous ne l'éprouvent — qui donne à cette fête le caractère de parfaite allégresse et de total abandon au plaisir, qui semble avoir gagné, en même temps que la sémillante petite population, tout ce que les trois royaumes comptent de sérieux, voire de taciturnes personnages.

Plusieurs jours avant le grand jour, toute classe a fermé ses portes, tout magister a déposé la férule, tout registre de pensum et de retenue a été mis au néant.

« Christmas! Christmas! » Ce cri joyeux, délirant a été pour la gent écolière ce qu'était le *Io Saturnalia!* pour les esclaves de la vieille Rome.

« Christmas! Christmas! notre règne est venu! » Et ils entendent bien le prouver, les mignons despotes; et de toutes parts l'on n'a cure que de reconnaître leur despotique autorité.

Tout à eux, tout pour eux, en principe; mais, de fait, nul n'étant indifférent à la joie qui les attend, nul ne se privera d'y prendre part.

Christmas; fête des enfants : — soyons tous enfants, et ce sera la fête de tous.

Et ainsi tous se disposent-ils à faire.

[1] H. Bellenger : *Londres pittoresque et la vie anglaise.*

Or, voici que nous sommes à l'avant-veille, à la veille de Christmas. Voyez comme ils sont bondés, encombrés, tous les divers étalages de victuailles! Partout forment remparts, montagnes, les quartiers gigantesques de viandes fraîches; partout font murailles, ou guirlandes les jambons, les mortadelles, les saucisses, les terrines; partout les volailles dodues s'étagent, se serrent, s'alignent. Partout des entassements, des monceaux : et pour les friandises aussi bien que pour les pièces de résistance; pour l'assortiment aussi bien que pour le principal de la frairie; pour tout ce qui se boit aussi bien que pour tout ce qui se mange.

Et comme si les fournisseurs permanents, qui ont décuplé, centuplé leur approvisionnement coutumier, ne devaient pouvoir répondre à tous les désirs, suffire à tous les besoins, il n'est aucune grande rue qui ne soit tout à coup devenue champ de foire, où mille ambulants offrent et détaillent tout ce qui peut défrayer ou agrémenter les festins de Christmas.

La voyez-vous passer, la mère de famille, la maîtresse de maison, qui, la bourse bien garnie, s'en va en personne — nul ne pourrait la suppléer: c'est sa tâche dont elle est jalouse — procéder à l'achat de tout ce qu'exige la pantagruélique solennité. Un robuste porteur l'accompagne, au bras duquel sont deux paniers aux vastes profondeurs, sans préjudice des babies, qui ne sauraient manquer de faire cortège à l'active et prodigue pourvoyeuse.

Elle allait : la voici qui revient.

Comme ils grincent, les lourds paniers du serviteur! Et comme ils regorgent par leurs couvercles soulevés!

Tous les enfants ont leur faix enveloppé, ficelé; gros paquets ou brimborions, qui également leur semblent légers. L'un d'eux est tout perdu sous une gerbe de branchages verts. La mère aussi a les mains pleines : véritable retour triomphal d'une joyeuse expédition au pays de gourmandise et de fantaisie.

On arrive : les servantes ont achevé de nettoyer, brosser, laver, épousseter la maison de fond en comble. On entasse les provisions à l'office, à la cuisine; et voilà tout le monde à l'œuvre. On plume, on flambe, on hache, on pétrit, on épluche, sous les yeux de la mère, pour qui l'ordonnance, la direction de tous ces travaux est une sorte de vraie bataille à livrer, dont lui doit revenir une gloire tout intime, mais solide.

Elle a pensé à tout, la vigilante femme, à tout, croyez-le bien, car elle tient même en réserve une provision de pilules, de pastilles digestives, pour venir en aide aux estomacs faiblissants. A vrai dire, elle y a peut-être moins de mérite que nous ne pensons ; car comment eût-elle oublié ce précieux auxiliaire dont l'annonce flambloie sur tous les pans de murs, et, à cette époque de l'année, s'étale à toutes les pages des papiers publics, avec mention spéciale et d'actualité.

Les préparatifs gastronomiques étant en bonne voie, la maîtresse de maison y fait diversion en s'occupant d'enguirlander de ramures, avec tout le goût possible, la salle à manger, le salon, et aussi la cuisine, dont chaque ustensile, comme chaque pièce principale du service de table, doit recevoir au moins une feuille verte. Elle fait même orner parfois au dehors le linteau du seuil et les fenêtres.

Par souvenir évident des temps druidiques, le gui, alternant avec le houx et d'autres arbrisseaux toujours verts, joue là le rôle particulier de conférer à qui amène ou surprend une jeune fille sous ses festons le privilège de l'embrasser ; et le droit du *Mistletoe* (nom anglais du gui) n'est pas celui dont l'exercice jette le moins de gaîté dans la fête. Les décorations du Christmas exigent d'ailleurs une si grande quantité de gui que, ses forêts et ses vergers ne suffisant pas à sa consommation, l'Angleterre en demande des véritables cargaisons aux provinces de France les plus voisines, notamment à la Normandie, qui trouve tout profit à exporter le parasite de ses arbres fruitiers.

Partout où ils sont employés à l'ornementation des maisons, ces feuillages sont entrelacés de découpures dorées, argentées, de rubans multicolores ; et çà et là se trouve répétée l'inscription traditionnelle qui d'ailleurs orne la plupart des objets achetés « *A merry Christmas to you !* (un joyeux Noël à vous !

Enfin tout est prêt, tout est disposé, le grand jour peut luire — si tant est que luisent les jours en cette saison sur les rives de la Tamise — et rien ne manquera de ce qui doit aider à en solenniser la célébration.

Un dernier soin cependant reste à prendre — soin qui n'est pas sans quelque faux air de mystique incantation, et qui comporte le grave concours de la famille entière.

Le soir, alors que vient de s'achever le dernier repas, avant l'ouverture de la fête, tout le monde étant placé autour de la table, une grande, une immense terrine est apportée, dans laquelle ont été mis, broyés, malaxés selon les règles de l'art et de la tradition tous les éléments qui doivent composer le volumineux *plumb-pudding*, sans lequel aucun repas de Christmas ne serait possible[1].

Le futur mets vient là pour que, en présence de tous, la mère de famille en parachève la préparation par une copieuse aspersion d'eau-de-vie ou de rhum, qui doit, selon l'expression consacrée, le *griser* (l'enivrer). C'est au milieu d'une sorte de respectueux silence que s'opère cet alcoolique baptême. Le père de famille jette à son tour dans la terrine un anneau, une petite pièce d'argent, et un bouton de chemise. Ces objets, quand plus tard on les retrouvera dans les parts, doivent avoir force d'augure : l'anneau signifiera mariage prochain; la pièce d'argent héritage ou bénéfice imprévu; le bouton de chemise célibat éternel.

Cela fait, chacun, mettant successivement la main à une longue cuillère qui plonge dans le mélange, le remue à son tour, en faisant un vœu, qui, formulé en un tel moment, ne saurait manquer de s'accomplir.

Et la terrine est emportée — ce qui clôt les préparatifs de la fête.

Enfin la nuit s'est achevée, pendant laquelle le *père* ou le *vieux* Christmas est venu mystérieusement dans chaque maison, où il a déposé les présents auxquels avaient droit tous les babies bien sages.

Father (père) *Old* (vieux) *Christmas* est le nom consacré du libéral visiteur. Il porte, dit-on, longue barbe et cheveux blancs; tout cassé, tout courbé sous le poids des ans, il marche en s'appuyant sur un grand bâton.

Pourquoi enfant naissant, ou tout au moins bien jeune chez nous, est-il père et vieux chez nos voisins, le prodigue Noël ? — Demandez aux fantaisies de la légende.

Toujours est-il qu'il a passé, qu'il a suspendu aux branches du sapin qui doit occuper la place d'honneur sur la table de famille, toutes sortes de jouets, de fruits, de friandises et même, pour que nul ne doute de son passage,

[1] Il n'est pas rare de voir à cette occasion préparer des *plum-pudding* de 15 à 20 kilos, car, quel que soit le nombre des hôtes, il faut que ce mets national ne fasse défaut à aucun des repas que la famille doit prendre pendant la durée de la fête.

ANGLETERRE. — La cueillette du gui pour l'Angleterre, dans les vergers de Normandie.

il a eu le soin de laisser au pied de l'arbre sa vénérable effigie faite de carton, de sucre, ou de chocolat.

Le jour s'est levé « *A merry Christmas !* (un joyeux Noël) — *A happy new year!* (une bonne nouvelle année) — *Many returns of the day !* (que ce jour revienne souvent pour vous) *A poket full a money, and a cellar full of beer!* (poche pleine d'argent et cave pleine de bière), etc., etc. Telles sont les formules de souhaits que nous entendons échanger de toutes parts.

Et de toutes parts nous ne voyons que fronts épanouis, que regards souriants, que gens de parfaite bonne humeur.

Dès la première heure d'ailleurs tous ont inauguré la fête par une collation, où de généreuses libations ont mis en fuite les dernières préoccupations étrangères qui auraient pu persister dans l'esprit des convives. Christmas ! Christmas ! — Plus d'affaire urgente, nul travail possible, nulle pensée autre que celle des plaisirs qui caractérisent la fête. Liberté pleine, au moral comme au physique en la réjouissance du grand jour.

Christmas ! Christmas ! — manger, boire, deviser gaiement, rire, chanter : c'est à quoi chacun est exclusivement occupé, au sein de la famille, dans l'hôtel opulent, comme dans la demeure modeste — et aussi, comme nous l'avons déjà remarqué, dans le réduit misérable ; car la joie étant bonne conseillère de compassion, la charité fait merveille en ces jours-là. Il n'est pas jusqu'aux *Work-houses* (dépôts de mendicité) où Christmas n'apporte une allégresse relative.

Quel bruit, quelle animation à l'intérieur de chaque maison ! — nous disons *à l'intérieur,* car, le premier jour du moins, jour de repos sanctifié, c'est à l'intérieur seulement que la fête se célèbre, portes et volets clos, en quelque sorte, selon la rigide coutume d'observation dominicale établie dans le pays.

Soit ! — On a déjeuné, amplement déjeuné ; et c'est au dessert de ce repas, qui est en réalité déjà le second de la journée, qu'arrive triomphalement sur la table l'arbre du pied duquel le vieux Christmas de sucre, de carton ou de chocolat, envoie son sénile et bon sourire aux enfants extasiés, qui ne demandent qu'à mettre au pillage le merveilleux végétal.

Allons, pillez, dévalisez, enfants ! tout cela, c'est votre bien.

A vous ces bonbons, ces fruits, ces oranges, ces noix à surprises, à vous

ces jouets, à vous ces albums tout pleins d'images ; ces livres dorés, argentés, où les écrivains en vogue ont enfermé les récits qui font rêver, qui font rire, qui étonnent, ou qui attendrissent. A vous ces fameux *Contes de Christmas* dont la réputation est universelle, et qui la méritent, quand les délicats de la pensée, de l'observation, du style, les Dickens, les Tackeray... ont bien voulu vous consacrer quelques-unes de leurs heures de fantaisies.

Le père Christmas (*Father Christmas*).

On prend, on regarde, on admire : joujou bruyant par ci, page mirifique par là ; et l'on se récrie, et l'on tapage ; et les papas, les grands-papas, les mamans, les aïeules (tous retournés à l'âge naïf), ne laissent pas de faire leur partie en ce concert de joyeuseté.

Entre temps, les jeunes filles ont passé sous le gui, où les attendaient et où peut-être les avaient traîtreusement amenées les jeunes garçons ; et alors le droit que vous savez a été perçu sans miséricorde. Et Dieu sait les éclats de rire accueillant la rougeur des belles imprudentes . . . . . .

Le dîner tarde un peu. Pour prendre patience, en l'attendant, à quel jeu jouera-t-on ?

En voici un qui ne manque pas de pittoresque.

Dans un grand bol posé au milieu de la table, on a jeté des noisettes, des amandes, des raisins secs, sur lesquels on a répandu assez d'eau-de-vie ou de rhum pour qu'ils y baignent. On a éteint les lumières, après avoir mis le feu à cet alcool, dont les lueurs blafardes donnent aux visages des assistants de fantastiques aspects.

Or le jeu consiste à retirer du bol, sans autre secours que les doigts nus, du milieu du liquide enflammé, un des fruits qui s'y trouve.

L'arrivée du plum-pudding.

Vous voyez les hésitations, les tentatives malheureuses, les audaces mal récompensées ; vous entendez les cris ; vous imaginez les rires et les moqueries pour un insuccès et les applaudissements pour une réussite.

Tel est le jeu de *Snap-Dragon*, divertissement aristocratique et relativement dispendieux, qui a pour analogue dans les classes populaires le *Flop-Dragon*, consistant à vider une chope de boisson commune, bière ou cidre, au milieu de laquelle est plantée une bougie allumée, qu'il faut ne pas éteindre.

Mais, enfin le repas monstre est servi, où doivent forcément figurer comme

pièces principales — outre le *plumb-pudding* — la hure de porc ou de sanglier, enguirlandée de laurier et de romarin, l'oie ou la dinde bouillies, servies sur une sauce à la mie de pain; l'énorme aloyau saignant; certain pâté très substantiel (*mince pie*) de confection particulière, etc., etc. —

Étant donné pareil menu, et encore qu'il ait pour adjuvant ordinaire tous les liquides les plus généreux, nous pouvons comprendre sans peine l'opportunité, sinon le succès des pilules digestives...

Or çà, que disait donc, que regrettait donc le poète?... Il ne nous semble pas que la tradition soit tombée en aussi pleine désuétude qu'il veut bien le chanter. Gargantua lui-même, croyons-nous, pourrait trouver qu'elle est fort convenablement respectée.

Fort bien pour la bombance, pour les jeux intimes, pour les privilèges du gui... Mais où sont les folies publiques, et où sont les mascarades satiriques que Christmas ramenait jadis?

Patience !

La soirée du premier jour, quoique fort entamée par le dîner, doit cependant laisser à ceux des convives qui n'ont pas trop sacrifié à Bacchus, — et les enfants sont naturellement de ceux-là, — assez de liberté d'esprit pour prêter l'oreille aux contes traditionnels, aux légendes que, alors, se prennent à dire l'aïeul ou l'aïeule, ou tel autre de la maison, qui a riche mémoire et diction facile. Et c'est le paisible couronnement de la fête, qui, aux jeux folâtres, aux délectations purement matérielles, fait succéder le charme intellectuel de la fantaisie sentimentale ou rêveuse.

Si le *diseur* manque, au moins le *liseur* se trouve-t-il. Et c'est alors que viennent en aide les beaux livres qu'a tout naturellement apportés Christmas.

Et d'ailleurs, il peut arriver aussi que l'on entonne en chœur un de ces anciens chants populaires, de ces *Carols*, — qui sont analogues à nos vieux *Noëls*, — dont ils ont, comme texte et comme motif mélodique, toute la simple et rustique simplicité[1].

[1] Goldsmith fait dire à son *Vicaire de Wakefield*, parlant de ses rustiques ouailles : « C'étaient gens qui, après avoir travaillé gaiement les jours ordinaires, observaient les fêtes comme des intervalles de repos et de plaisir. Ils ne manquaient jamais de chanter des *Carols* à la Nativité. (Pour les Noëls, voy. au chap. *France au temps moderne*). Du reste, dans les campagnes anglaises, le jour de *Christmas*, les enfants portant de grandes branches de houx, de pin, vont de porte en porte chantant des *Carols*, ce qui est pour eux une façon de demander des étrennes.

Et ainsi s'achève cette première journée, qui a été aussi bien remplie pour les sobres que pour les dissolus, pour les vieux que pour les jeunes, et qui semblerait appeler une longue nuit de repos et un lendemain à grasse matinée.

Mais de repos, nous n'en aurons guère, car les musiciens ambulants redoubleront de vacarme durant cette nuit-là; de grasse matinée, pas davantage; car au jour de Christmas proprement dit, qui, pour cause de consécration religieuse, a obligé la fête à ne pas sortir du foyer domestique, vient succéder *Boxing-Day*[1], qui est le jour spécial des cadeaux aux étrangers; et il faut songer à nous acquitter de tous les devoirs que *Boxing-Day* nous impose. *Boxing-Day* est aussi le jour où la réjouissance se fait extérieure et publique, — à moins qu'il ne tombe un dimanche, ce qui en remettrait les pratiques au lendemain, — et nous devons nécessairement nous mêler aux plaisirs qui se prennent hors de la maison.

Mais d'abord et avant tout, Boxing-Day est le jour, l'inévitable jour des étrennes pour tout ce qui fait œuvre servile dans le cours de l'année, à commencer par les malencontreux instrumentistes nocturnes, qui viennent vous demander le paiement des longues insomnies dont ils sont cause.

« Boxing-Day est la fête des laitiers, facteurs, charbonniers, mitrons, marmitons, balayeurs, qui défilent de huit heures du matin à minuit sous la porte de la cuisine, où les attendent un gâteau commun et quelques fioles de gin et de whisky. Le soir venu, leur collecte terminée, nous les rencontrerons dans les rues, bras dessus, bras dessous, grappes oscillantes, hurlantes, qui battent les murs, barrent le passage et déshonorent le trottoir. Cette nuit-là, la police ferme les yeux, tout est permis, le *fun* (divertissement) anglais se donne libre carrière. On casse des vitres, on arrache des boutons de sonnettes, des marteaux de portes, on abat quelques réverbères. Les rues retentissent de chants peu harmonieux. Çà et là des hommes, des femmes ivres glissent sur le trottoir, s'étalent dans la boue et dorment sous la pluie battante. Demain matin, au petit jour, on nettoiera tout cela. Certes,

[1] Littéralement *jour des boîtes*, ainsi nommé, selon les uns, parce que les cadeaux qu'on s'envoie sont ordinairement renfermés dans des boîtes; selon d'autres, parce que les gens de la classe servile, qui quêtent ce jour-là, présentent, pour recevoir leurs étrennes, des boîtes en fer-blanc.

ni les policemen, ni les *swepers* (balayeurs), ne manqueront de besogne. » (Bellenger : *Londres pittoresque.*)

Mais détournons les yeux de ces grossiers, de ces ignobles ébats.

Où vont, je vous prie, tous ces groupes qui, on le comprend, sont formés pour la plupart d'une famille, et même aussi d'un voisinage, et qui se hâtent comme poussés, attirés par une urgente, mais souriante affaire?

Les enfants y sont en majorité, mais les vieillards paraissent ravis d'y faire nombre. La mère et l'aïeule marchent d'un pas également empressé, et le *pater familias*, si contenu d'ordinaire, semble avoir, pour cette excursion, laissé toute sa gênante gravité sous la table où, après avoir si largement festiné la veille, il vient encore de faire une très honorable station.

Où ils vont? — Vous n'avez donc pas vu ces immenses placards bariolés, historiés, qui couvrent toutes les murailles? Vous n'avez donc pas lu dans tous les journaux les annonces, les réclames qui vantent le charme, l'intérêt, le prestige, la magnificence des *Christmas-pantomimes*, que tous les théâtres, grands et petits, aristocratiques et populaires, ont préparées très laborieusement, très dispendieusement, pour que la première représentation en soit donnée au lendemain de Noël?

La *Christmas-pantomime* est, en ce jour, la grande, la capitale affaire de tous ceux qui, dans la vaste cité, peuvent, en déboursant une somme plus ou moins ronde, aller s'extasier à contempler des merveilles de mise en scène et s'ébaubir aux surprises d'une composition inénarrable.

Et le voilà retrouvé, ce vestige que nous avions cru perdu, de l'ancien *drame des fous*, qui, banni plus tardivement que chez nous de la rue, a pris le théâtre pour asile, en y gardant toute sa burlesque fantaisie, toute sa pittoresque extravagance; car en même temps qu'il est resté la *folie*, il est aussi resté la *satire*.

Il y a tantôt trois siècles, Ben-Jonhson, contemporain du grand Shakespeare, se faisait une célébrité par ses *masks* (mascarades), pièces jouées le plus ordinairement le lendemain de Chritsmas, ou le *douzième* jour (l'Épiphanie, qui tombe douze jours après Noël).

Là se trouvaient personnifiés et *Christmas* et *Mince-pie* (le pâté de hachis), et *Post and pair* (le jeu de cartes), et *New yeares gift* (le cadeau du jour de l'an), et *Gambol* (la gambade), et *Misrule* (le désordre), et *Babies caks* (le

gâteau des rois), etc., etc., qui, devisant à qui mieux mieux avec Vénus et Cupidon, mêlaient sans scrupule au vieux mystère de la Nativité mainte allusion aux choses du jour.

Tout cela écrit, d'ailleurs, pour être représenté à la cour du roi Jacques I^er^, avait, remarquons-le, de grandes tendances à la simplicité, à la gravité, tendances que n'a plus la Christmas-pantomime actuelle, où se trouve, au

Une scène de pantomime de Christmas.

contraire, tout ce qui peut être imaginé de plus étrange, de plus bouffon comme sujet, et de plus extraordinaire comme mise en scène.

Le plus souvent la Christmas-pantomime[1] a pour thème fondamental quelque vieille légende, quelque célèbre récit populaire : *Gulliver*, *Robinson*, *Simbald le marin*, ou encore elle parodie quelque œuvre en vogue; mais ce n'est là qu'un thème primitif, sur lequel les auteurs entent toutes les folies, les peintres toutes les décorations, les acteurs toutes les drôleries.

[1] Notons ici que la désignation consacrée de *pantomime* n'est pas d'une exactitude rigoureuse; car si une importante partie de ce genre de pièce est jouée par des mimes ou personnages muets, une autre partie est dialoguée, qui, d'ailleurs, est presque toujours écrite en vers.

Presque toujours les personnages principaux font leur première apparition sous des dehors humbles, tristes : ce qui ménage une scène capitale traditionnelle, dite *scène de la transformation*, où des fées, des magiciens opèrent sur eux et leur donnent tout à coup le plus prestigieux aspect.

C'est même cette scène qui, d'ordinaire, par le plus ou moins d'effet qu'elle réussit à produire, décide du succès de l'ouvrage.

Quoi qu'il en soit, « une bonne pantomime doit résumer les idées du jour, flatter les passions du moment et se permettre tout; car elle serait inconvenante si elle était convenable[1] ».

Aussi comme tous les théâtres regorgent de spectateurs ce jour-là !

« Citez-nous — dit L. Blanc, dans ses *Lettres sur l'Angleterre* — citez-nous un théâtre de Londres qui, à l'époque de Christmas, soit assez osé pour ne pas donner une pantomime. Et quel luxe inouï de décors ! Comme il s'entend bien, ce peuple qu'on dit brouillé avec l'art, à faire passer sous nos yeux toutes les magnificences du monde des fées. Quel argent prodigieux dépensé en lacs enchantés, en rivières fantastiques, en figurantes à visage de déesses suspendues dans les airs. En aucun pays de la terre, le génie de la mascarade ne se déploie avec autant de puissance qu'en Angleterre — à l'époque de Christmas, bien entendu. Il y a là des hommes lions, des hommes coqs, des hommes cruches, des hommes bouteilles, des hommes dindons, que c'est à faire frémir. Les masques sont d'une grandeur demesurée. Pour ce qui est de la pièce, qui sert comme d'introduction aux pirouettes de Colombine, aux farces dont le vieux Pantalon rend le passant victime, et à celles

[1] Françis Wey : *les Anglais chez eux*. — Dans son étude sur la célébration du Christmas, M. Fr. Wey cite cette curieuse affiche annonçant une pantomime de Noël :

THÉATRE SURREY.

LE PRINCE DES PERLES.

« *La direction sent combien il est inutile de dire que la pantomime du théâtre Surrey est la meilleure de Londres, car le public le sait. Le propriétaire n'a rien épargné pour revêtir la partie historique de cette merveilleuse pantomime, des costumes les plus incontestablement corrects que l'on ait jamais imaginés. On a mis au pillage les plus hautes autorités, sans regarder à la dépense, et consulté, pour s'élever à la perfection de l'ensemble, l'archéologie, la zoologie, la phrénologie, la physiologie. Les décors ont été médités pendant douze mois par M. Dalby. Comme il tenait à triompher de son triomphe de l'an passé, il a immolé la bourse de l'Administration et n'a pensé qu'à lui. Ses pots de couleurs contenaient double mesure; il les a trempés dans l'arc-en-ciel. Cette prévoyance a eu des résultats si éclatants, que l'auditoire devra porter des yeux d'aigle, sous peine d'avoir la vue compromise. La partie comique offre cela de particulier que le public ne pourra venir en habits de pacotille, car la fréquence des éclats de rire en ferait sauter les coutures.* »

dont Paillasse rend victime le vieux Pantalon, et à celle dont Arlequin rend victime Paillasse, c'est, il faut bien l'avouer, à peu pres les mêmes choses partout et toujours, mais n'importe ! Les pantomimes sont les comédiens ordinaires de leurs majestés les enfants. L'essentiel est donc qu'il y ait force processions de masques gigantesques, force changemements à vue, force échanges de coups de pieds et de coups de poings, et grand nombre de culbutes[1].

« Seulement, et c'est là un point sur lequel il convient d'attirer l'attention des philosophes, il se trouve que les grandes personnes en Angleterre, pays grave, s'amusent autant, on pourrait dire plus que les enfants eux-mêmes. A chaque coup de pied que Paillasse administre à Pantalon, ce sont des trépignements de joie, des accès de rire homérique, dont on n'a pas d'idée dans les contrées sans brouillard et sans spleen.

« Qui n'a pas vu les Anglais assister à une pantomime ou revenir des courses d'Epsom, ne saura jamais ce que c'est que l'Angleterre. »

« Il y a d'ailleurs — ajoute M. H. Bellenger — on ne sait quel charme dans ce spectacle au fond toujours le même, singulier mélange de brutalité et d'idéal ; pendant que le clown gambade, fait ses farces et ses culbutes, ravissant la foule par ses *praticals jokes* et ses *bits of fun* (tours plaisants et jeux de mots) parfois assez salés, on voit passer au milieu du tumulte Colombine, au sourire éternel, pirouettant et voltigeant sur ses *pointes*. Pantalon tombe la tête la première dans un tonneau de mélasse ou de goudron, le clown vole la bourse d'un *Bumpkin* (badaud) qui, en le poursuivant, renverse la corbeille de poissons que porte sur sa tête une vieille femme. Le policeman, intervenu pour mettre le holà, reçoit des coups de tout le monde. Chacun se prend aux cheveux, s'injurie, s'assomme à l'aide des projectiles les plus variés et les plus étranges : saumons, paquets de chandelles, jambons, fromages, etc. Et toujours à travers ce grabuge homérique, glisse, souriante et sans bruit, d'une coulisse à l'autre, en une série de pirouettes gracieuses, qui font bouffer sa jupe de mousseline pailletée d'or, Colombine, c'est-à-dire, la beauté, la jeunesse, l'idéal, la poésie, que ces gens stupides,

[1] Les journaux anglais annonçaient à la fin de 1878, comme devant donner lieu à une sorte de deuil public, la mort de Sholfield Payne, surnommé le *Roi des Mimes*, dont la première apparition datait d'une pantomime jouée au théâtre de Cowent-Garden, pour le Christmas de 1831, et qui, depuis cette époque, n'avait pas cessé de faire les délices du public londonien, dans un genre où il n'avait pas de rivaux.

occupés de leurs luttes ridicules, laissent passer, repasser au milieu d'eux, sans y prendre garde. — N'est-ce pas la vie après tout?... »

Et en voilà, non seulement pour les douze jours qui forment la période fériée de Christmas, mais souvent pour plusieurs mois, car c'est ordinairement par centaines que se comptent les représentations des Christmas-pantomimes qui ont réussi. D'ailleurs, un théâtre qui manquerait le succès à cette occasion aurait positivement perdu sa saison, et verrait par cela même son existence compromise.

A vrai dire, les insuccès sont rares. Pour peu que l'impresario ait prodigué les costumes et les décors, pendant que les auteurs et les acteurs ont fait assaut d'extravagances, la partie est sûre.

Toujours est-il qu'ainsi et parfois jusqu'au milieu, jusqu'aux trois quarts de l'année même, la folle réjouissance de Christmas prolonge son empire sur une immense population.

Et ce n'est pas le moindre bienfait du Noël britannique...

EN PAYS SCANDINAVES

our les Suédois, comme pour tous les peuples du Nord — dit M. Léouzon Leduc[1], qui sera notre cicérone en cette excursion septentrionale — la fête de Noël n'est que la continuation de cette ancienne fête païenne que leurs pères célébraient chaque année au solstice d'hiver.

La fête s'est transformée, il est vrai, mais elle n'en hérite pas moins de tous les caractères qui constituaient sa grandeur exceptionnelle à l'époque de son origine.

C'est dans la nuit du 25 décembre que s'ouvrait la solennité du solstice d'hiver. Les Islandais appelaient cette nuit *la nuit suprême*; les Anglo-Saxons la *nuit-mère*, double idée qui se rencontre, en effet, dans cette nuit; puisque, en même temps qu'elle couvre la terre des plus longues ténèbres de l'année, elle fait surgir de son sein le Soleil, qui reprend dès lors sa course ascendante à l'horizon.

Une ancienne légende raconte qu'après trente-cinq jours d'obscurité

[1] Léouzon Leduc : *la Baltique*. — M. Léouzon Leduc, à la fois voyageur infatigable, observateur très subtil et charmant écrivain, fait notamment autorité en tout ce qui concerne la peinture des mœurs septentrionales. Cet aimable confrère ayant bien voulu nous autoriser à faire notre profit du curieux tableau qu'il a tracé de la Noël suédoise, nous avons largement usé de sa gracieuse permission; car un tel guide nous étant offert, et notre emprunt étant consenti et avoué, pourquoi aurions-nous cherché à dire autrement, au risque de mal dire, ce qui était si bien dit.

lugubre, pendant lesquels les habitants du Nord étaient restés blottis dans leurs cabanes, en proie à la terreur et aux angoisses, ils envoyaient un messager sur la plus haute montagne du pays, pour voir de là s'il n'apparaissait pas quelque lueur présage du prochain retour du Soleil. A la nouvelle que l'astre approchait, une sorte de frémissement s'emparait de tous les êtres. Hommes, femmes, vieillards, enfants, accouraient pour le saluer. Les morts eux-mêmes, secouant leur poussière, venaient, au sommet de leur tertre funèbre, mêler leur joie à la joie universelle.

Ce récit de la légende ne s'écarte guère de l'histoire que par quelques poétiques ornements. Rien ne saurait exprimer la tristesse dont souffraient les habitants du Nord pendant ces interminables nuits, où ils gisaient inactifs dans leurs demeures enfumées.

Quelle joie donc quand le Solstice d'hiver venait ressusciter le jour ! Ils le célébraient avec délire. C'était un luxe de festins, de jeux, de libations, de sacrifices, dont on ne saurait se faire une idée. Depuis le 21 décembre jusqu'au 13 et même jusqu'au 20 janvier, tout travail grossier était suspendu. On se visitait, on se faisait des présents, on se traitait; la cervoise et l'hydromel, bus dans les cornes de buffles ou d'auroch, coulaient à flots dans toutes les réunions. Les Skaldes (poètes) allaient de maison en maison, chantant les exploits de l'année précédente, exhortant les guerriers à illustrer l'année nouvelle. Ceux-ci aiguisaient leurs armes, polissaient leurs cuirasses et leurs boucliers et broyaient des couleurs pour en barioler leurs vaisseaux.

De leur côté, les hommes des campagnes apprêtaient leurs filets pour la pêche du printemps, et nettoyaient leurs instruments de labour. Chacun, en un mot, oubliant les chagrins des jours ténébreux, se préparait à recueillir les trésors qu'allait faire surgir de toutes parts l'astre de lumière et de fécondité.

Un fait qui marque bien la haute antiquité, ainsi que le caractère national du Solstice d'hiver, telle que la racontent les *sagas* scandinaves, c'est sa diffusion sous le même nom chez tous les peuples de race septentrionale. Les Islandais, les Danois et les Suédois l'appellent *jul*, *jeul, jol;* les Angles et les Scots, *joule*, *jeole*, *yule*, *yu ;* les Angles-Saxons, *gehol, geol*, *gehul;* les Finnois et les Esthoniens, *joulou*, *joulo;* les Celtes, *guyl*, *gwell*; les Lapons *joula*. Ce n'est qu'au X^e^ siècle que la fête de Noël détrôna dans le Nord la fête

du Solstice d'hiver. Cela ne se fit pas sans violence. Hommes du glaive, les Scandinaves ne cédèrent qu'à des apôtres armés, qu'à des prédications englantes. Nakou, roi de Norwège, attacha le premier son nom à cette transformation. Il laissa à la fête son antique nom de *Jul*, mais il ordonna qu'elle fût célébrée le 25 et non le 21 , comme c'était l'usage pour la fête païenne.

Du reste, la fête de Noël fut, dès son établissement dans le Nord, entourée des plus beaux privilèges. Elle eut, entre autres, celui de protéger le criminel contre les poursuites de la justice. Cette trêve, que l'on appelait Julfrée (paix de Noël), commençait à la nuit de Noël et se prolongeait de huit à treize jours, et plus encore, selon les localités....

Bien que les missionnaires fissent tous leurs efforts pour débarrasser la fête chrétienne des traditions païennes qui l'encombraient, ils n'y réussirent qu'imparfaitement. Les deux institutions furent obligées de se tolérer l'une l'autre, et de marcher, en quelque sorte, de front. Ainsi, tandis que les prêtres et les moines célébraient Noël, en chantant des psaumes et en disant des messes, nous voyons un roi enjoindre à tous ses sujets riches ou pauvres, sous peine d'amende, d'employer au moins une tonne d'orge à brasser de la bière, et de chômer la fête jusqu'à ce que cette bière soit épuisée. Quel autre édit ce roi eût-il pu rendre, s'il se fût agi d'une fête en l'honneur de Thor ou d'Odin?

La fête de Noël, telle qu'on la célèbre actuellement dans les pays du Nord, se produit tout d'abord, surtout le premier jour, comme une fête de famille. Aussi, bien que les offices de l'Église attirent, ce jour-là, une plus grande affluence que de coutume, le côté sérieux et capital de la solennité n'en reste pas moins réservé au sanctuaire domestique.

Trois mois d'avance on s'y prépare. C'est l'époque du silence et du mystère, des travaux secrets, des visites furtives aux magasins et aux bazars, des confidences, des demi-mots. Chacun se tient sous les armes. C'est à qui déploiera le plus de splendeur, le plus d'imprévu.

Enfin le soir tant attendu, le soir de Noël, est arrivé. Chaque famille se réunit chez son chef, dont la maison a été disposée tout exprès pour la circonstance.

La première chose qui frappe en entrant dans le salon de réception, c'est l'arbre de Noël, beau sapin, nouvellement coupé, qui déploie, au milieu de la pièce, ses branches verdoyantes, chargées de lumières, de fleurs, de fruits,

de friandises. Il faut voir avec quels cris de joie les enfants le saluent, comme ils gambadent autour de lui, comme ils le pillent à l'envi. C'est là certainement le moment le plus divertissant de la fête. Disons aussi que ces arbres de Noël sont bien propres à exciter l'admiration. Indépendamment des objets de consommation suspendus à leurs rameaux, ils portent un luxe de rubans, de guipure, de dorures qui dépasse toute idée. On en voit dont l'ornementation revient à elle seule à plusieurs milliers de francs....

Mais voici que, peu à peu, l'arbre de Noël s'enveloppe de ténèbres. Ses rubans sont fanés, ses fruits abattus, squelette inutile que tout le monde abandonne. D'ailleurs, d'autres soucis montent les têtes et font battre les cœurs. Ecoutez ! on frappe à la porte : ce sont les cadeaux[1]; ils tombent au milieu du salon, jetés par une main invisible. A vous celui-ci ! A vous celui-là ! Chaque paquet porte son adresse.

Mais quel travail pour dégager l'objet donné des enveloppes étranges qui le recouvrent. Car c'est ici le talent du donateur d'intriguer ou d'impatienter, le plus qu'il peut, l'individu qu'il favorise. Tantôt c'est une belle épingle dans une botte de paille; tantôt un vase précieux dans un ballot monstre, un œuf de vermeil dans une poule en étoupe, un brillant dans une carotte ou dans une citrouille. Il m'est arrivé de recevoir tout un équipement de chasse dans un manneqin vêtu en chasseur.

Souvent, d'ailleurs, les cadeaux sont accompagnés d'une piquante épigramme; eux-mêmes, parfois, expriment une allusion satirique. Aussi tel grand seigneur, connu pour le mauvais éclairage de ses soirées, vit arriver à son adresse, un jour de Noël, plusieurs douzaines de lampions. Tel autre, une meute de chiens en carton; l'avare qu'il était, ne faisait-il pas, chaque soir, le tour de sa propriété en aboyant lui-même de toutes ses forces, pour économiser un boule-dogue? A une belle précieuse, on envoyait une poupée ridiculement attifée : à un causeur insipide, un oreiller ou un éteignoir; à un fat un faux-col d'acier. Quoi de plus vaste que le champ des cadeaux symboliques? On y moissonne largement au temps de Noël.

Le plus charmant de ce genre que j'aie vu faire, c'est à deux jeunes fiancés :

[1] Les cadeaux de Noël s'appellent Julklapper (de Jul, nom de la fête antique et Klappa (frapper), parce qu'il est d'usage de les annoncer en frappant à la porte du salon où sont réunies les personnes auxquelles ils sont destinés.

Suède. — Festin de Jul chez les anciens Suédois, d'après le tableau du peintre suédois J.-A. Malmström.

deux blanches colombes, qui s'échappèrent de la boîte où elles étaient enfermées au moment où ils l'ouvrirent, et qui, après avoir voltigé un instant au dessus de leurs têtes, allèrent se poser en roucoulant sur un des meubles du salon.

Tandis que chacun s'évertue à ouvrir ses paquets et à reconnaître ses cadeaux, ceux-ci rient de joie, ceux-là de dépit, voici que, tout à coup, se précipite dans le salon une sorte de quadrupède aux cornes recourbées, à la barbe hérissée, aux pieds crochus. Il fait le tour de la société, gambadant, trépignant, jouant des cornes, pourchassant les enfants, effrayant les femmes, mettant tout le monde en déroute. Puis, dépouillant brusquement la peau qui le recouvre, il vient s'asseoir, simple mortel, au milieu du monde qui l'applaudit, en poussant des cris de joie.

Que signifie cette apparition? C'est encore un reste des temps païens : c'est le bouc du *Julbock* que les anciens scandinaves sacrifiaient à leurs dieux dans la fête du Solstice d'hiver. N'est-ce pas aussi à ces mêmes temps que les habitants du Nord ont pris l'usage de faire leurs cadeaux à Noël, et non au jour de l'an, comme cela se pratique ailleurs? Il est certain, du moins, qu'après les grands festins du *Jul* païen, les chefs de famille comblaient leurs hôtes de présents, comme pour les remercier ainsi du plaisir qu'il leur avait causé en venant s'asseoir à leur table.

Ce souvenir des festins du *Jul* nous conduit au souper de Noël. C'est là un des points les plus importants de la fête. Chacun s'y conforme avec autant de conscience que s'il s'agissait de l'acte religieux le plus sacré. Le souper de Noël se distingue des autres soupers de l'année par le caractère traditionnel des plats qui y figurent. On y voit d'abord le jambon de porc. Jadis c'était un porc entier que l'on apportait sur la table, le porc du Dieu Frey[1]. (*Dieu des moissons et de la fécondité.*) Tous les convives, l'un après l'autre, étendant la main sur sa tête ornée de bandelettes symboliques, s'engageaient par serment à quelque action d'éclat; et malheur à celui qui manquait à sa parole.

Aujourd'hui le jambon de Noël n'est plus qu'une occasion de multiplier les

[1] Le Dieu Frey possédait un porc appelé Soie-d'Or, qui pouvait marcher à travers les airs et les eaux plus vite qu'aucun cheval, sans que l'obscurité pût lui cacher sa route, tant sa toison était brillante.

toasts et de s'adresser des félicitations. Après le jambon vient le riz chaud arrosé de lait froid, plat national ; puis le vortbrod, sorte de pain fait avec de la farine de froment et de la bière non fermentée ; enfin le *lustfisk*. En dehors de ces trois plats et de ce pain, point de souper de Noël orthodoxe. Quant aux vins, peu importe le cru pourvu qu'ils soient forts et généreux. Mais ici les vins de France ont le dessous, la digestion du *lutsfisk* appelant de rigueur les vins d'Espagne les plus alcoolisés. Qu'on se figure, en effet, une morue dessalée, bouillie pendant trois jours dans une eau de cendre, mêlée de chaux vive, et farcie ensuite avec du poivre, de la moutarde et du raifort : voilà le lutsfisk.

Jusqu'à présent nous n'avons vu, dans la célébration de la fête de Noël, que des souvenirs des temps païens. Voici des souvenirs d'un autre genre. On sait qu'avant d'arborer le drapeau du luthérianisme, le nord de l'Europe comptait parmi les pays les plus dévoués à l'Église romaine. Cette époque a laissé dans ses mœurs, dans ses institutions, des traces profondes. Sans parler des rites religieux proprement dits, n'est-il pas curieux de voir des pays si fidèles d'ailleurs aux traditions du paganisme, charmer leur christianisme sévère par le spectacle des mystères les plus naïfs du moyen âge.

Il s'agit ici, en effet, d'un de ces mystères que l'on appelait jadis *fête de l'Étoile*, et qui se jouait dans les églises, après les matines ou après les vêpres de la solennité de Noël. Cette fête représente, sous une forme dramatique, l'histoire des trois mages, ou simplement les faits relatifs à l'enfant de Bethléem.

Elle eut autrefois pour acteurs des prêtres, puis, le drame étant sorti du sanctuaire, le bas clergé s'en empara. Aujourd'hui il est aux mains des enfants du peuple.

C'est immédiatement après le souper de Noël que la représentation commence. Un grand coup de sonnette, des cris inaccoutumés annoncent l'arrivée de la troupe.

Elle se compose de cinq personnages. Le premier, qu'on appelle *roi de l'étoile* porte au bout d'un bâton qui lui sert d'axe, une étoile mobile en papier peint, au foyer de laquelle flambe une chandelle. Le second, vêtu d'une peau d'ours ou de loup retournée, coiffé d'un bonnet de papier noirci à l'encre, et tenant à la main une bourse ou une escarcelle, remplit le rôle de

Suède. — Les enfants dansant autour du sapin de Noël, d'après le tableau du peintre suédois A. Malmström.

Judas. Quant aux trois derniers, ils représentent les Mages. Une longue robe blanche, tombant jusqu'aux pieds, une écharpe rouge autour de la taille, une autre, de diverses couleurs, croisée sur la poitrine, une troisième roulée autour du bras gauche. Tel est leur costume. Celui qui représente le roi maure s'affuble, en outre, d'un masque noir et d'une perruque de laine frisée..

Introduits dans le salon où les convives ont repris leur place, les cinq acteurs se mettent en ligne, saluent profondément, et commencent par chanter en chœur :

« Bonsoir, hommes et femmes, maître et maîtresse de la maison, et vous tous qui êtes ici ! Nous vous souhaitons un heureux Noël. Que Dieu vous garde de tout malheur.

Après ce début qui peut être considéré comme le prologue du mystère, la troupe dit une sorte de cantique à la louange du Tout-Puissant, où il est fait mention de la naissance du Sauveur, de sa passion, de sa résurrection.... Enfin, l'un des chanteurs dit : « Nous avons parmi nous un Judas, laid à faire peur. Il vient, sans doute, du bois avec sa tête coiffée en bête fauve, son cœur enclin à l'ivrognerie. »

Judas réplique : « Oui, je viens du bois, je suis sorti pour chanter et pour jouer. Mon gosier s'est enroué. Que ceux qui ne peuvent être aussi divertissants que moi fassent tomber leur monnaie dans ma bourse ».

Et, faisant le tour de la société, il tend sa bourse ouverte où chacun jette une pièce de cuivre. Puis il demande de la bière et de l'eau-de-vie, après quoi toute la troupe salue et chante :

« Merci pour nos dons généreux ! Que Dieu les garde dans sa pensée, et vous accorde un heureux Noël ! Bonne nuit ! bonne nuit !

Ainsi finit la représentation.

Chaque soir de la fête de Noël, les mêmes scènes ou d'autres analogues se renouvellent. Rien de plus curieux surtout que le drame d'Hérode réservé pour l'Épiphanie. Ce jour-là la troupe des acteurs est doublée. C'est Hérode, couronne en tête, sceptre à la main, manteau de pourpre sur ses épaules; c'est sa sœur en brillants oripeaux ; ce sont les Mages avec leur étoile. Hérode, assis sur une chaise qui lui sert de trône, donne audience aux rois étrangers qui lui annoncent la naissance du Christ. Cette nouvelle le met en fureur. Il commande à sa garde de massacrer les Mages. Ceux-ci dégaînent;

le combat s'engage ; le désordre est au comble. Enfin les Mages triomphent ; Hérode et les siens prennent la fuite.

Plus encore que dans les villes, la fête de Noël offre dans les campagnes du Nord une abondance de vieux souvenirs.

Entrez, la veille de Noël dans l'habitation d'un paysan suédois ; un ordre parfait, une admirable propreté s'y manifestent. Les ustensiles de ménage ont été frottés, les tables et les bancs de bois lavés, les fenêtres repeintes, le poêle de brique blanchi : c'est toute une restauration. Mais pourquoi cette paille fraîche qui jonche le plancher, et qui donne à la chambre de famille l'aspect d'une grange après la moisson ?

On raconte que saint Olof, roi de Norwège, étant allé visiter sa mère Asta, celle-ci donna l'ordre à ses domestiques de joncher de paille toutes les salles de la maison, voulant ainsi faire honneur à son fils. Les temples des Scandinaves païens se jonchaient également de paille à l'époque du *Jul*, afin que ceux qui arrivaient pour célébrer la fête pussent s'y reposer. Est-ce là l'origine de la paille de Noël, usage que les paysans ont conservé jusqu'aujourd'hui ? Peut-être voudra-t-on y voir une allusion à la paille de la crèche.

Quoi qu'il en soit, c'est là, parmi les habitants de la campagne, un des préparatifs obligés de la grande fête ; nul n'oserait y manquer.

Une croyance superstitieuse, qui règne encore aujourd'hui parmi le peuple, c'est que si l'on donne de la paille de Noël à manger aux animaux la première fois qu'on les mène au paturage, ils sont exempts de maladies pendant toute l'année ; de même, si l'on jonche les champs, avant de les ensemencer, si l'on en couronne les arbres fruitiers, la récolte qu'ils donneront sera superbe.

En même temps que les préparatifs du *Jul* s'achèvent dans les maisons, l'église orne son autel de lumières, et appelle les paysans au prêche de sa cloche la plus sonore. L'église de campagne, dans les pays du Nord, est presque toujours située à quelque distance des villages ; elle couronne un sommet élevé d'où son clocher apparaît au loin.

Autour de ces murs règne un vaste hangar, où les paysans trouvent des bancs pour se reposer et des râteliers pour attacher leurs chevaux. On imaginerait difficilement avec quel entrain, quel fracas, ces paysans se rendent au prêche de Noël. Pas une âme ne reste dans les maisons...

Suède. — La fête de l'Etoile, arrivée des Apôtres et des Mages.

Le prêche terminé, chacun revient chez soi à la hâte. Ce moment donne lieu, en Finlande, à une scène des plus divertissantes. Une vieille croyance du pays promet la meilleure récolte de l'année à celui qui rentrera le premier dans sa maison après l'office de Noël. C'est alors une conspiration contre les équipages. Les jeunes garçons sortant furtivement de l'église pendant le prêche, détellent les chevaux, lient les traîneaux les uns avec les autres, changent les colliers, embrouillent les harnais. On conçoit le désordre qui s'ensuit; les cris de colère, les coups ; souvent la place de l'église se change en champ de bataille. Enfin les traîneaux sont retrouvés ; chacun rajuste son attelage et part au galop ; le combat finit par une course au clocher. De retour au logis, on se met à table. Dans certains villages du Languedoc, on dit du jour de Noël : « *C'est le jour où l'on mange tant.* » Les peuples du Nord ajoutent : « *C'est le jour où il faut tant boire.* » Jamais proverbe n'a été mieux rempli. L'eau-de-vie de grains, la bière, l'hydromel, le vin même, dans les localités voisines des villes, coulent à flot. On boit jusqu'à l'ivresse.

Quant aux mets qui figurent sur la table, indépendamment du lutsfisk et du riz au lait des villes, ce sont des jambons d'ours, du lard, du renne fumé, du poisson sec, quelquefois même de superbes quartiers d'élan. — Mais la pièce d'honneur du festin, c'est le pain ou gâteau de Noël. Ce gâteau, que les Scandinaves appellent *Julkuse* (miche du Jul) et les Finlandais *Joulu leipà* ou *touko leipà* (miche du Jul ou miche de la semence), ce gâteau représente différentes figures, suivant le caprice ou l'inspiration des maîtresses de maison. En Suède et en Norwège on lui donne de préférence la forme d'un animal, surtout d'un porc, en souvenir mythologique du porc du Dieu Frey. En Finlande, on le pétrit à l'image de quelque instrument aratoire. Là aussi, du reste, le gâteau de Noël se rattache aux traditions païennes. Il rappelle le grand pain que les anciens Finnois plaçaient au milieu des tas de grain le jour de la fête d'*Ukho*, Dieu du tonnerre et des saisons, pour y être conservé jusqu'à l'époque des semailles. Tel est également le sort du gâteau de Noël. Après avoir figuré sur la table pendant toute la durée de la fête, c'est-à-dire depuis le 25 décembre jusqu'au 13 janvier, il est suspendu au plafond de la chambre de famille, d'où on ne le détachera, pour le manger, que le jour où la charrue ouvrira son premier sillon.

En attendant, les convives de Jul se donnent libre carrière sur une foule

de couronnes et de brioches, où la belle qualité de la pâte est encore rehaussée par des épices et par des incrustations de fruits sauvages les plus savoureux.

Les paysans suédois attribuent une grande vertu au gâteau de Noël; ils le mêlent au grain qu'ils sèment afin d'en augmenter la fécondité; ils le font manger à leurs domestiques, ce qui centuple leurs forces et les préserve des maladies; ils en conservent quelquefois des morceaux d'un Noël à l'autre, afin d'avoir toujours sous la main un spécifique infaillible contre tous les maux.

La fête de Noël n'est pas seulement à leurs yeux la fête de l'humanité; ils veulent encore que les animaux y prennent part. Ce jour-là ils donnent la liberté aux chiens de garde; ils servent à leurs bestiaux, à leurs chevaux surtout, un fourrage choisi. Les oiseaux du ciel ne sont pas oubliés non plus; on répand, à leur intention, de l'orge et du froment dans les granges et sur les toits.

Or, tandis que le festin suit son cours, que les verres s'entre-choquent, que les paroles et les cris joyeux retentissent, l'étoile des Mages apparaît tout à coup, escortée de ces mêmes acteurs populaires que nous avons vus précédemment dans les villes. Aussitôt tous les convives de se lever pour leur offrir à boire; puis, le silence s'étant établi, la représentation commence, au cours de laquelle l'imagination des artistes de village atteint souvent aux plus curieuses fantaisies.

Après la représentation, les toasts reprennent de plus belle. Ils sont accompagnés de compliments en vers, que la prolixité des orateurs traduit souvent en véritables discours. Il faut boire sec et serré. Un mauvais buveur n'a droit qu'au mépris. Certains toasts comportent, coup sur coup, jusqu'à trois verres, et quels verres! En tout cas, il n'est jamais permis de laisser trace du liquide dans celui qu'on est prié de vider.

Tout le reste de la fête est sur ce ton : manger, boire, chanter. Ajoutez des jeux, des danses traditionnelles, jeux des jeunes filles qui improvisent des sortes de rondes à forme dramatique; jeux des garçons, qui se livrent surtout aux exercices de force et d'adresse; jeux des hommes, des vieillards, qui s'amusent à lancer une botte de paille entre les solives du plafond de la chambre commune, en nommant chaque fois le champ qu'ils ont ense-

Norwège. — Les enfants portant l'étoile vont chanter de maison en maison.

mencé à l'automne. Plus la botte de paille reste longtemps suspendue, plus ce champ sera fécond.

Dans les campagnes, comme dans les villes, la fête de Noël est essentiellement une fête de famille. Chacun y passe au milieu des siens le 25 décembre. Mais, dès le lendemain, toutes les maisons sont ouvertes et les hôtes étrangers affluent. On chante alors l'histoire d'Hérode et le martyr de saint Etienne, et l'on recommence à manger et à boire.....

Le jour de saint Étienne, les jeunes gens parcourent les villages, s'arrêtant devant chaque maison et demandant, à grands cris, s'il y a parmi les habitants quelqu'un qui s'appelle Étienne; car il est entendu que tout Étienne doit faire honneur à sa fête et traiter magnifiquement ses convives. L'Épiphanie vient ensuite qui ramène l'étoile de Noël et les mystères d'Hérode et des Mages.

Enfin voici le 13 janvier. Saint Knut, suivant le proverbe, met Noël à la porte.

La fête est terminée. Ce n'est plus que dans quelques rares familles qu'on la prolonge jusqu'au 20 janvier.

En Norwège comme en Suède, la célébration de la Noël est une grande fête, une fête exceptionnelle; les traditions toutefois semblent y être restées plus voisines de l'ancien culte païen. En Norwège comme en Suède, les festins, les jeux, et l'espèce de représentation dramatique du mystère des Mages sont en grand honneur. Les enfants, portant l'étoile de papier, vont chanter de maison en maison. L'arbre de Noël n'y est guère d'usage que dans les villes, où même on le croit d'importation germanique. La période fériée s'etend, en réalité, du 24 décembre au *treizième* jour de janvier, mais c'est surtout pendant les huit jours qui séparent Noël du premier janvier qu'on festoie de préférence.

A l'époque de Noël, disent les croyances locales, a lieu un grand mouvement dans le monde des esprits et des morts. C'est alors que les présages peuvent être pris de la manière la plus efficace; car les êtres surnaturels étant plus attentivement mêlés à la vie des humains, l'ocasion est bonne pour les consulter, pour surprendre d'eux les secrets de l'avenir. A vrai dire, il faut de grandes précautions, de scrupuleux ménagements pour tacher de

rendre propice ces anciennes divinités, qui sont loin d'avoir oublié qu'une religion nouvelle est venue renverser leurs autels. Aussi se tiennent-elles

La gerbe des oiseaux en Norwège.

toutes prêtes à jouer de mauvais tours aux chrétiens qui n'auraient pour elle aucun égard, ou qui les malmèneraient trop rudement par de violents exorcismes.

Chez les paysans, les présages se prennent le plus souvent en jetant derrière soi un vieux soulier pendant que l'on articule une question ; selon

que le soulier est tombé de elle ou telle façon, la réponse est affirmative ou négative.

Le nain Nissen mangeant la bouillie de Noël, d'après une composition de M. Lerche (Norsk Kunstner-Album).

La venue de la grande fête du Dieu d'amour et de charité faisant pénétrer des idées fraternelles dans tous les cœurs, les pauvres recueillent alors d'abondantes aumônes. Le bénéfice de ces sentiments s'étend d'ailleurs aux animaux domestiques ou sauvages; mais on a soin d'en profiter dans le sens

augural. Par exemple, il est d'usage de mettre sur le toit de la grange ou au bout d'une perche, une gerbe de blé pour que les oiseaux affamés par l'hiver viennent manger. S'ils arrivent en foule et se hâtent de picorer, la récolte prochaine sera bonne.

On donne, la nuit de Noël, une botte d'excellent fourrage aux vaches, aux chevaux à qui l'on dit : « Mangez-bien, dormez-bien, et travaillez de même. » S'ils font fête à l'aubaine, le présage est favorable. D'ailleurs, de crainte qu'Odin ne vienne les prendre, pour les emmener dans sa cavalcade infernale, on fait sur eux le signe de la croix et on leur marque au front, aux hanches, aux cuisses, une étoile, en souvenir de celle qui conduisit les bergers à Bethléem.

On a soin d'exclure de la maison le chat, qui, cette nuit-là, pourrait se changer en loup et causer de grands dommages. Sur la porte d'entrée on a du resté cloué une croix, et placé au-dessus une hache — mélange du symbole de rédemption et de la vieille arme des ancêtres.

Chacun croit encore que, la nuit de Noël, les morts sortent de leurs tombeaux, pour venir revoir les lieux qu'ils ont habités, et se rendre à l'église, après qu'a été dite la messe de minuit, afin de la célébrer à leur tour. Aussi a-t-on soin de tenir bien chaude et bien éclairée la chambre d'étuve, où l'on a coutume de se baigner, pour que les défunts puissent se réchauffer et faire leurs ablutions. Il est de notoriété qu'une veuve qui, un matin de Noël, se rendit par erreur de trop bonne heure à l'église, fut tout étonnée d'y trouver son mari en compagnie de tous les autres morts du pays, qui assistaient à l'office que célébrait l'âme de l'ancien curé. La malheureuse, poursuivie par ces revenants, dont elle avait troublé l'assemblée, ne put leur échapper qu'en leur abandonnant son manteau, qui le lendemain fut retrouvé en mille pièces.

C'est aussi et particulièrement pendant cette nuit-là qu'on peut sinon voir, au moins entendre galoper dans l'espace l'*Asgaardsreiden*, c'est-à-dire la troupe des cavaliers aériens qui se rendent à la demeure des Ases, à la Walhal. Cette troupe est formée des morts qui durant leur vie n'ont pas commis de péché assez grand pour mériter les peines de l'enfer, et qui n'ont pas eu cependant une conduite assez parfaitement pure pour gagner le ciel. Ils devront, montés sur des chevaux noirs, aux yeux flamboyants, galoper ainsi jusqu'au jugement dernier. A part la nuit de Noël, où ils passent à peu

près partout, agités qu'ils sont par la naissance du Rédempteur, qui leur rappelle tristement le malheureux état de leurs âmes, ils ne recherchent guère les lieux ou règne la paix; mais on les entend rire, on les voit accourir dès qu'une guerre est déclarée, et partout où se livrent des batailles, ils sont là planant sur les combattants, se délectant à la vue du carnage, et prenant plaisir à exciter la fureur des soldats.

Cette nuit est encore celle où Odin, sortant des forêts, fit rencontre d'une sorcière à cheval sur un loup, qu'elle conduisait par une bride de serpents. La vieille voulut faire route avec lui. Il refusa. Le soir comme il avait rejoint ses amis pour le repas de Jul, quand, selon la coutume, on apporta le porc rôti, sur lequel chaque convive devait s'engager par serment à accomplir une chose extraordinaire, Odin, dont l'esprit se troubla sous l'influence vengeresse de la sorcière, jura d'enlever sa belle-sœur : crime abominable, qu'il fut fatalement contraint d'accomplir et dont le remords devait le poursuivre éternellement.

Nous avons tantôt parlé d'ablutions. La netteté du corps est en effet indispensable pour assister convenablement à la fête de Noël. En même temps d'ailleurs que chacun se purifie personnellement, toute habitation est à cette époque lavée, nettoyée de fond en comble.

La fête commence à la chute du jour le 24 décembre. Tout le monde s'est endimanché pour ce moment-là. Dans chaque maison, pendant que s'achèvent les préparatifs du repas, dont le mets indispensable est le *Julegroden* (gruau de Noël) bouillie de lait et de farine, les assistants chantent en chœur des cantiques sur la naissance du Sauveur. Au moment de se mettre à table, le maître et la maîtresse de la maison se donnent la main; ce qui est un signe d'extrême abandon et de vive réjouissance, car chez les paysans norvégiens les marques publiques de familiarité entre mari et femme sont interdites par l'usage en temps ordinaire.

On ne s'assied pas sans avoir tiré au dehors quelques coups de fusil pour éloigner les méchants esprits; et toutefois, quand on a fini de souper, on laisse à l'intention de ceux-ci toute la desserte sur la table pendant le reste de la nuit.

Au cours du repas, chacun se défend de céder au désir d'éternuer, car ce serait présage de mort pour le plus jeune de la maison.

Quand on sert le *Julegroden*, la bouillie, on ne manque pas d'en mettre une certaine quantité dans une terrine, qu'un des convives va placer sur la porte de la grange, où un lutin particulier — *Nissen*, comme on l'appelle — esprit moitié bon, moitié méchant, viendra s'en régaler.

On a dû mettre aussi hors de la maison plusieurs balais à la disposition des sorcières, qui s'en vont sur le Brocken assister au sabbat que préside le *vieil Eric* (le diable), et qui, si elles ne trouvaient pas toutes prêtes leurs montures de prédilection, seraient dans le cas d'entrer à l'étable pour y prendre des bœufs ou des chevaux. Notons d'ailleurs que le *vieil Eric*, en haine de Jésus-Christ qui l'a vaincu, choisit de préférence cette nuit-là pour donner l'investiture infernale à ses nouvelles adeptes.

Par prévenance pour *Huedren*, — la femme des bois, — divinité à la fois redoutable et bienveillante, selon les procédés dont on use à son égard, on laisse toute la nuit la clef sur la porte de l'office, afin qu'elle puisse prendre ce qui lui convient.

En vertu sans doute de la croyance qui veut que le bétail soit au temps des fêtes l'objet d'attentions toutes divines, mais qui doivent rester mystérieuses, il est de tradition que personne ne couche dans les étables pendant les quatre premières nuits de l'octave de Noël [1]. Quand on revient de la messe de minuit, avant de se mettre au lit, on allume sur la table une ou deux chandelles : deux s'il y a mari et femme, une seule s'il n'y a qu'un maître ou une maîtresse de maison. Le long des murs qui reçoivent les rayons de ce luminaire, on a coutume de suspendre les habits de dimanche de chacun, pour que la clarté des flambeaux de Noël leur communique son heureuse influence; et si l'on veut que l'argent qu'on a aille se multipliant pendant l'année, il suffit de le poser sur la table où brûle la chandelle.

Le jour venu, toute la famille s'étant levée, le plus âgé éteint la lumière, en soufflant dessus. Alors si la fumée de la mèche se dirige vers la porte, c'est qu'on emportera un cadavre de la maison dans le cours de l'année; si elle va au contraire vers l'intérieur, il se fera une noce, c'est-à-dire qu'il entrera un nouveau membre dans la famille; si elle monte droit, l'année sera calme et sans événement important.

[1] Voy. au chapitre *France aux temps modernes*, une prescription analogue dans certaines de nos provinces.

Chaque soir, pendant la semaine qui suit Noël, on peut voir des bandes d'enfants déguisés qui, de diverses manières, mais plus particulièrement couverts de peaux de bêtes, font ce qu'ils appelent : *le bélier de Noël (Iulebuck)*[1]. Ils s'en vont ainsi criant, dansant, se livrant à toutes les folies imaginables de maison à maison, où ils sont les bien reçus, car on les fait boire, on les régale de friandises, et même on les gratifie de quelque menue monnaie qu'ils se partagent à la fin de la soirée, ou qu'ils dépensent en commun.

Notons enfin que, pendant la période qui s'écoule du jour de Noël à l'Épiphanie, les bûcherons croieraient faire œuvre criminelle en abattant un arbre quelconque dans les forêts. Si toutefois il arrivait que l'on coupât un de ceux-ci, l'on aurait soin de laisser la souche assez haute, pour qu'il soit impossible aux animaux de passer par dessus, ce qui porterait malheur à eux et aux hommes qui seraient cause de cette profanation[2].

[1] D'après M. Alfred Maury, qui confirme le fait dans son étude sur *les Fées au moyen âge* ce divertissement, pendant lequel les gens poussaient le cri *trallollay*! (au loin les mauvais esprits), aurait pour origine une sorte de cérémonie d'anathème de la foi nouvelle contre le paganisme qui fuyait devant elle. En 1540, le poète Ch. Cromvell donnait d'ailleurs, dans une de ses chansons, cette expression de *trallollay* comme très efficace pour chasser le diable.

[2] Nous devons les renseignements relatifs à la Norwège à un savant publiciste de Christiania, M. Boetzmann, qui a bien voulu détacher pour nous quelques notes du grand travail qu'il prépare sur l'ensemble des mœurs et coutumes anciennes et modernes de la patrie norwégienne.

EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE

oël ! Noël, le cri de haute liesse n'est pas répété en Flandre avec la même ferveur que chez les Anglais et que chez les Allemands[1].

Au point de vue religieux, Noël est, en effet, pour le pays flamand, comme pour tous les pays chrétiens, une date de renouvellement, de renaissance, et, depuis quelque vingt ou trente années, l'usage semble vouloir s'établir de fêter ce grand, ce pieux et solennel anniversaire en famille. On se réunit, la table est chargée de l'oie fumante, des boudins grillés pour pièces de résistance ; au dessert du repas, arrosé de la meilleure bière, viennent les friandises, les sucreries ; mais cela n'est pas encore descendu dans les profondeurs populaires. Une veillée au vin chaud, à la bière, au sucre et aux œufs, remplace les grandes traditions de l'arbre de Noël, mais dans une certaine bourgeoisie seulement. Les cadeaux de ce jour n'ont pas, non plus, une grande importance.

En Wallonie cependant, à Namur, Dinan, Liége, on met sous l'oreiller

[1] Pour ce qui concerne les coutumes des pays flamands, nos remerciements sont particulièrement dus à M. Camille Lemonnier, qui, à la fois romancier très original et critique d'art très distingué, devait mieux que personne nous renseigner sur ces coutumes, en nous les présentant par leur côté le plus pittoresque.

des enfants des *Couques* ou petits pains de fine farine, appelés aussi *Courrions :* c'est l'envoi du petit Jésus,

Les cadeaux de saint Nicolas, d'après une estampe d'Hubrac (1660)

Au premier janvier, visites, échanges de cadeaux, surtout entre les grandes personnes ; les cadeaux aux enfants se bornent, ce jour-là, à quelques pains d'épices....

Eh ! quoi donc ? Un pays se trouverait-il où ces chers petits, qui partout ailleurs ont un jour de règne absolu et de gâterie universelle, seraient privés

de ce charmant privilège ? Et ce pays serait-il la Flandre, où pourtant l'esprit de famille est une des principales vertus nationales ?

Non, il n'en est pas ainsi en cette patrie patriarcale des populeux, des riants intérieurs. A Dieu ne plaise ! Si Noël n'est pas, comme en maint autre lieu, prodigue à l'endroit des enfants, c'est que saint Nicolas a passé.

Ce brave saint, qui, né à Batera, en Lydie, aurait, selon la tradition, distribué son riche patrimoine aux pauvres de son temps, est particulièrement le patron des enfants, depuis le jour où, averti par une voix divine, il alla ressusciter trois malheureux écoliers, que, pour les dépouiller, un affreux boucher, aubergiste, avait égorgés, coupés en morceaux, et rangés dans la saumure, comme viande de porc, qu'il comptait faire manger aux voyageurs ; à vrai dire, le criminel ne se pressait guère de tirer parti de cette étrange salaison, car sept ans s'écoulèrent sans qu'il eût osé en servir à ses clients. Mais écoutons la naïve chanson que chantent les campagnards :

Saint Nicolas va chez le boucher :
« Boucher, voudrais-tu me loger ? »

« — Entrez, entrez, saint Nicolas :
« Y a de la place, il n'en manque pas. »

Il ne fut pas sitôt entré,
Qu'il a demandé à souper.

« Voulez-vous un morceau d'jambon ?
« — Je n'en veux pas, il n'est pas bon.

« Du p'tit salé je veux avoir,
« Qu'est d'puis sept ans dans le saloir. »

Le boucher entendant cela,
Hors de la maison *s'enfuya*.

« — Boucher, boucher, ne t'enfuis pas :
« Repens-toi : Dieu t'pardonnera. »

Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir.

Le premier dit : « J'ai bien dormi. »
Le second dit : « Et moi aussi. »

Et le troisième répondit :
« Je me croyais en Paradis. »

Belgique. — Saint Nicolas et son More.

Charmant miracle, en vérité, et qui explique bien la popularité dont jouit son auteur en maint et maint pays.

Il est donc bien entendu que, plein de tendresse pour les enfants soumis, laborieux, il se montre très indifférent à l'endroit de ceux qui font preuve de méchanceté, d'inconduite, de paresse.

En quelques parties de la Belgique, le saint passe escorté de son valet le More, une sorte de méchant négrillon qui est là comme contraste au paternel pèlerin. Tous les enfants ont mis au bas des cheminées des paniers, des corbeilles, qu'ils ont eu souvent la précaution de garnir de foin ou de son, afin que l'âne qui porte le saint trouve une lippée à faire.

S'ils ont bien mérité de l'amitié du bienheureux, celui-ci dépose dans le panier des poires, des noix, des bonbons, des gimbelettes, des spikelaus, etc., dont l'âne est chargé. Si, au contraire, il y a des plaintes sérieuses contre eux, vite le More, qui ne demande, lui, que pleurs et grincements de dents, emplit le corbeillon de verges, dont il a, sous le bras, une ample provision.

En Flandre, à vrai dire, saint Nicolas et son terrible compagnon n'apparaissent qu'en imagination, — tandis qu'en Alsace et en Lorraine, ils prennent souvent corps et figure; — mais outre que les parents, dans les contes de veillée, ont eu soin de décrire les nocturnes voyageurs, ils sont encore magnifiquement représentés sur les *spikelaus* (espèce de pâtisserie sèche coulée dans des moules, et faite de farine alliée à du miel et du sirop).

Il va de soi qu'en attendant d'être mangées, ces images sont, de la part des enfants, l'objet d'une sérieuse adoration. Il n'est pas rare de trouver de charmants petits sceptiques qui, pour avoir les bénéfices de leur prétendue foi, feignent très longtemps de croire à ce saint descendant par la cheminée, sans quitter son âne, qui a dû faire de formidables emjambées pour visiter tant de maisons, en une seule et même nuit. Les parents, d'ailleurs, ont eu soin d'imprimer de larges empreintes de pas sur le plancher, pour témoigner du passage de cet âne grand marcheur.

Si les enfants de la campagne ne reçoivent guère du saint que des fruits et quelques sucreries, dans les villes les corbeilles s'emplissent de poupées, de pantins, de soldats de plomb ou de bois, de ménageries, de chevaux, enfin de tous les produits plus ou moins riches, plus ou moins ingénieux qui cons-

tituent les cadeaux estimés de l'enfance, — toujours et inévitablement accompagnés des indispensables *spikelaus*, parfois haut de deux mètres et enluminés de sucre rose, bleu, blanc...,.

Le roi boit ! tableau de Jordaens (musée du Louvre).

C'est pourquoi le commerce des objets dits d'étrennes est, en Flandre, de beaucoup en avance sur les pays voisins pour sa période d'approvisionnement et de grand débit.

A la vérité cette période, qui s'ouvre le 5 décembre, n'est guère close qu'à la fin du mois. Car, outre que tout le mois se ressent des largesses de saint Nicolas, qui revient tardivement en quelques maisons, voici que le 31 décembre, saint Thomas — un saint solsticial, dont le nom d'origine chaldéenne signifie *ténèbres de l'esprit* — apporte aux enfants des Flandres un assez singulier privilège.

En ce grand jour, les enfants enferment à clef ou au verrou leur parents, père et mère séparément, et ne leur rendent la liberté qu'après avoir stipulé des conditions qui, le plus souvent, se résument en promesses de régalades.

Les captifs se sont engagés, non seulement à fournir des cadeaux, mais encore et surtout à composer le menu d'une abondante et friande collation, dont le chocolat est généralement un des principaux éléments.

Ils ont promis, outre le chocolat au lait, le *Crémique*, ou pain aux œufs et aux raisins de Corinthe, les brioches, les crêpes (Kœkebakken), la flammiche ou gâteau au beurre et au fromage, le pain d'épices, et toujours le *spikelaus* avec adjonction de vin chaud.

Le repas se fait le soir, près d'un beau feu flambant.

Les enfants, maîtres au logis, invitent d'abord leurs amis, puis les parents de ceux-ci, les voisins ; et il va de soi que la bombance soit générale.

Des familles l'habitude de cette fête est passée dans les écoles, dans les pensionnats, où les maîtres doivent capituler gracieusement avec les exigences des élèves.

Donc ces enfants, qu'un instant nous avons pu croire déshérités, doivent nous sembler maintenant exceptionnellement partagés; car ils ont pour eux saint Nicolas, saint Thomas, sans compter les quelques aubaines de Noël et du jour de l'an proprement dit. Et pourtant ce n'est pas tout encore.

Le quatrième dimanche de Carême, connu liturgiquement sous le nom de *Lætare*, s'appelle en flamand : *Half-vasten* (mi-carême) et donne lieu, particulièrement à Anvers, à la célébration d'une fête dont l'origine est assez obscure.

Le *Freef van half vasten,* ou *Oncle de la mi-carême*, est pour les enfants flamands, ce qu'est pour les enfants anglais le vieux Christmas, pour les enfants allemands le petit Jésus, pour les enfants français le jour de l'an. De même que le bon saint Nicolas leur ouvrit l'hiver avec force distributions de cadeaux ou de verges, selon le cas, de même l'oncle de la mi-carême leur ferme la mauvaise saison par des prodigalités analogues : verges ou dragées, figues, fruits, bonbons, etc.

A Anvers, Hazebrouck et en quelques autres villes, un homme richement et pittoresquement vêtu parcourt les rues à cheval, ayant au côté un grand sac rempli de noix, qu'il jette à pleines mains sur la foule. Grands et petits

suivent le personnage, afin d'attraper quelques-uns de ces fruits, auxquels la croyance populaire attribue une grande efficacité pour la guérison de certains maux, et notamment du mal de dents.

Les Plaisirs de Janvier, fac simile d'une gravure de Crispian de Pas, d'après Martin de Vos.

D'après quelques savants, le *Freef* ne serait que l'excellent Dieu Thor — Dieu du soleil et de la fertilité. Il paraît, d'ailleurs, assez probable que cette fête de mi-carême, tombant d'ordinaire en mars, est un dernier vestige des cérémonies païennes qui marquaient la fin de l'hiver et le retour du printemps.

Quoi qu'il en soit, les enfants des Flandres ne sont vraiment pas à plaindre.

Notons d'ailleurs que dans toute cette région l'ancienne coutume de

célébrer la fête des Rois par d'abondants festins est restée bien vivace, et que, sur ce point, l'époque actuelle fait honneur aux souvenirs gardés du vieux temps.

En Hollande, saint Nicolas, ou, comme on dit dans le pays, sinter Klaus n'est pas moins honoré qu'en Belgique. Ici comme là, c'est toujours le prodigue distributeur de friandises et de jouets, qui, selon les uns, passe vêtu d'une grande robe, monté sur un beau cheval blanc, — auquel cas ceux qui

Saint Nicolas descendant par la cheminée (gravure hollandaise.)

prétendent à ses faveurs n'ont garde d'oublier de mettre dans les corbeilles, ou souliers destinés à recevoir les dons du saint, le foin dont doit se repaître la mystérieuse monture; — selon les autres, il vient sous les traits d'un vieux bonhomme très simple, portant lui-même dans une hotte des présents de toutes sortes. Quoi qu'il en soit, la cheminée est son entrée de prédilection; il s'arrête avant d'entrer pour tâcher de saisir ce qui se dit en bas sur le compte des enfants, ou ce qu'ils disent eux-mêmes : façon de les juger

Aussi, en prévision de son passage, les bambins s'efforcent-ils de veiller sur leurs actions et sur leurs propos.

En quelques lieux, saint Nicolas (qui alors n'est plus le vieux barbon courant de toiture en toiture) est personnifié, comme en pays allemands, par un jeune homme qui, portant la longue robe et la mître, se présente dans chaque maison, et demande si l'on a à se louer des enfants, qu'il saura récompenser au cas où il ne seraient l'objet d'aucune plainte.

Il y a même, pour le recevoir, plusieurs chansons traditionnelles, que les enfants ont tous apprises, et qu'ils lui chantent à l'unisson. Par exemple :

Saint Nicolas, bonhomme saint,
Mettez la plus belle de vos robes,
Montez à cheval et allez à Amsterdam,
D'Amsterdam en Espagne,
Apportez nous des oranges,
Des pommes, des pommes! etc., etc.

Ou bien :

Saint Nicolas! saint Nicolas!
Jetez quelque chose dans les tonneaux vides;
Jetez quelque chose dans les maisons;
Nous chercherons, nous furèterons,
Comme des rats et des souris! etc., etc.

A quoi répond naturellement une distribution de bonbons; puis s'opère la trouvaille des cadeaux que saint Nicolas, le grand prodigue, a caché dans toutes sortes de choses, afin de ménager forces surprises. Ainsi, l'enfant sera tout étonné de trouver au bas de la cheminée un chou, une brique de tourbe, un panier plein de carottes, une jambe (c'est-à-dire un bas plein de paille et chaussé d'une bottine), un pot à fleurs, une botte de foin... Et, aussitôt, de chercher, de fouiller; et quelles exclamations, quand on découvre l'objet dissimulé!

A la vérité, la préparation de ces surprises a, pendant plusieurs jours, préoccupé et occupé toutes les grandes personnes de la maison, qui souvent se font aussi entre elles des cadeaux de sinter Klaus; en ce cas, elles les accompagnent de billets malicieux, de telle sorte que dans les familles qui comptent quelques gens d'esprit s'engage une vraie lutte de fines plaisanteries, qui défraient pendant plusieurs jours la gaieté commune.

Pour la fête de saint Nicolas, les confiseurs vendent les lettres de l'alphabet en sucre, en chocolat, et les pâtissiers en pâtisseries; et l'on a coutume

de faire présent à ses amis des lettres initiales de leurs noms et prénoms ainsi fabriquées. Bienheureux qui peut, en ce cas, arguer de plusieurs prénoms. Les pâtissiers vendent aussi le gâteau traditionnel de sinter Klaus, qui représente non seulement toutes sortes d'animaux, mais encore des

Entête d'un compliment de nouvelle année, fac simile d'une ancienne gravure (1746). (Collection de M. R.-W.-P. de Vriès, d'Amsterdam.)

hommes et des femmes, dont on fait cadeau aux jeunes filles et aux jeunes gens, et qui prennent alors le nom d'*amants* et d'*amantes*[1].

En Hollande, il était d'usage autrefois de s'offrir, à propos de la nouvelle

[1] Nous devons nos renseignements sur la Hollande à MM. H.-D. Tjenk Willink, de Harlem, et R.-W.-P. de Vriès, d'Amsterdam.

année, des feuilles imprimées, où un long compliment rimé était surmonté d'une gravure. Nous donnons un spécimen de ces illustrations.

La fête de saint Nicolas, toute intime de nos jours, servait, paraît-il, autrefois de prétexte aux mêmes extravagances que chez nous la fête des Fous ou de l'Ane, à laquelle d'ailleurs elle semblait répondre par plus d'un point. Il y avait, en effet, ce jour-là élection d'un saint Nicolas ou *Évêque des enfants*, qui, après avoir fait pendant une promenade à travers la ville une abondante quête d'aliments de toutes sortes, se rendait, escorté des écoliers qui l'avaient élu, à l'église, où il y distribuait aux pauvres le produit de sa collecte. Les folies trop souvent scandaleuses qui signalaient la marche de l'évêque et de son cortège obligèrent les magistrats à interdire ce divertissement, dont il est cependant resté la pensée de bienfaisance qui l'avait primitivement inspiré; car il est assez général que, à propos de la fête du saint évêque, des dons aux pauvres entrent dans le programme de chaque famille.

En cherchant bien, on arrive d'ailleurs à reconnaître dans la célébration de la fête chrétienne une de ces substitutions aux coutumes païennes dont nous avons déjà plus d'une fois signalé des exemples. Le dieu au cheval blanc, à la longue robe, le dieu remunérateur, ne serait autre que Wodan, (ou Oddin) qui, aux vieux âges, avait coutume, comme beaucoup d'autres dieux du même Olympe, de visiter la terre vers le Solstice d'hiver; ce qui donnait lieu à des fêtes, au cours desquelles ou implorait l'assistance de cette divinité à la fois bienfaisante et terrible, en lui faisant des sacrifices, — sans oublier d'offrir du foin à son cheval; c'est ainsi que tout se tient, tout s'enchaîne, et en quelque sorte s'unifie dans les traditions, dans les mœurs des divers temps.

EN PAYS ALLEMANDS

HEZ les Germains du Moyen âge, comme chez les Anglais, comme chez les fils des Francs— peuples d'ailleurs de commune origine — la coutume s'était établie, ou plutôt adaptée à la religion nouvelle, de mêler de scandaleuses folies, vestiges du paganisme, aux rites du jour de la Nativité.

Bœm Aubanus, dans son livre sur les *Mœurs de toutes les nations*, nous fait connaître la façon dont, au seizième siècle, les Franconiens (aujourd'hui les Bavarois) célébraient cette fête :

« Pendant les cinq nuits qui précèdent le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, les jeunes garçons et les jeunes filles vont de maison en maison chantant la venue prochaine du Sauveur, formant des vœux pour la fertilité et le bonheur de l'année qui va s'ouvrir; en retour de quoi, ceux qu'ils visitent les gratifient de pommes, de poires, de noix ou de quelques petites pièces d'argent. »

Jusques-là rien que de normal et de très pratique; « mais, ajoute l'auteur, quant à la solennité de Noël, ils ont coutume, ce jour-là, de placer sur l'autel une petite figure représentant un enfant nouveau né; puis les jeunes enfants, garçons et filles, auxquels se mêlent des clercs, dansent en ronde autour de cette image, ce qui rappelle véritablement l'ancienne danse des corybantes sautant de joie auprès de Jupiter enfant. »

Aujourd'hui, dans cette même région, rien ne survit de ces extravagances barbares; et toutefois la célébration du grand anniversaire chrétien ne laisse pas que d'y revêtir un caractère fort pitttoresque.

« De toutes les fêtes qui se célèbrent à Munich — dit un écrivain qui n'est pas suspect de tendresse pour les populations germaniques[1] — la plus belle est celle de Noël. Noël, la fête bénie des petits et des grands. Noël dont la pâle étoile dans ce ciel froid du Nord, brille d'un éclat si doux. Cette fête est restée celle de la famille. C'est la fête des cœurs, c'est le grand banquet où tout le monde trouve sa place, riches et pauvres, jeunes et vieux. Aussi quelle transformation dans la capitale bavaroise ! Les rues s'animent et étincellent de lumières. Des forêts de sapins couvrent la *Kalsplatz* et balancent, comme dans les contes de fées, leurs rameaux chargés de fruits d'or et de fleurs lumineuses. Partout des boutiques improvisées où l'on vend de petits moutons en sucre, des canards en chocolat, des montres à six creutzers, des poupées, des jouets et des soldats de Nuremberg...

« Aux étalages des marchands de comestibles — de *délicatesses*, pour employer le terme allemand — les regards émerveillés s'arrêtent avec complaisance sur les dindes à la poitrine marbrée de truffes, sur les saumons du Danube, sur les saucisses de Strasbourg et les jambons, décorés comme les généraux prussiens.

« Le soir de Noël on soupe en famille; puis, à la fin du repas, on illumine l'arbre resté caché derrière un rideau, ou dans la chambre voisine. Ce sapin arraché à la forêt, vert comme l'espérance, vigoureux comme la jeunesse, est un vieux symbole. Et comme cette mise en scène, ces petites bougies qui scintillent à travers les branches, ces anges suspendus par un fil invisible et annonçant la bonne nouvelle, ce *Christkindel* (enfant Jésus) couché sur un brin de mousse, et qui apporte de si jolis jouets aux enfants de bonne volonté, comme tout cela est moins prosaïque et moins froid que les sacs de bonbons que nous distribuons solennellement au jour de l'an ! Demandez à une Parisienne de six ans qui lui apporte sa poupée; elle vous donnera l'adresse du magasin et vous dira ce qu'elle vaut.

[1] Victor Tissot : — *Voyage au pays des milliards : Les Prussiens en Allemagne.*

ALLEMAGNE. — La vente des arbres de Noël dans les rues de Berlin.

« Le 1er janvier est une fête civile, le 25 décembre est une fête religieuse. Toute la différence est là.

« En écrivant ces lignes, il me semble revoir encore, de ma fenêtre, mes voisins de la Karlstrasse, groupés autour de l'arbre de Noël. Les tout petits ouvrent de grands yeux étonnés ; et, derrière, les frères aînés et les sœurs se tiennent graves et recueillis, tandis que les parents et les grands-parents, à demi noyés dans l'ombre, sourient doucement et se sentent revivre dans leur jeune famille. On procède à la distribution des cadeaux. Pas de futilités : des objets utiles, pratiques. Aux jeunes filles, des robes, des paniers à ouvrage, des albums de dessin et de musique; aux garçons, des vêtements, des livres, un abonnement à un journal illustré ou à une revue. . . »

Pas de futilités, dit notre auteur; pour les aînés, sans doute, mais les autres ne sont pas évidemment traités de même. — Car où passeraient donc les sucreries, les jouets, les jouets que nous voyions tout à l'heure étalés à profusion par les marchands de la rue? Que deviendraient tous ces objets, s'ils ne devaient se transformer en autant de fruits merveilleux sur l'*arbre de Noël*. . . ?

Quoi qu'il en soit, réunion, festin de famille pour les grandes personnes, arbre de Noël pour les enfants ; tels sont les deux termes connexes, inséparables, qui résument en Bavière la célébration du renouvellement de l'année chrétienne.

Or, où que nous allions, en quelque contrée que nous nous transportions du grand territoire germanique, nous trouverons invariablement le grand anniversaire se manifestant par ces deux mêmes faits : le festin de famille, l'arbre de Noël.

Qu'ici ou là quelques nuances se produisent dans l'ordonnance de ce double rite intime ; qu'en provinces catholiques l'Église associe ses pompes normales à la fête mondaine ; qu'en pays protestant tout se passe dans la sphère familiale, une tradition unique ne règne pas moins, datant certainement des jours où la scission religieuse n'avait pas séparé les troupeaux ; elle est devenue et restée générale; et si nous voulions, de l'est à l'ouest, du nord au midi des contrées germaines, chercher une diversité dans les pratiques affectées au jour de Noël, tout au plus constaterions-nous de légères différences.

Toujours, partout, le joyeux repas en l'honneur du Rédempteur naissant; toujours, partout, les libérales surprises du sapin illuminé, enrubanné, chargé de friandises, de joujoux.

Ici tel menu du repas et là tel autre. Ici tels fruits aux branches de l'arbre légendaire, et là telles productions particulières.

Selon la province, selon le culte professé, ici de grandes messes de nuit et de jour, avec somptueux appareil ecclésiastique, carillons de cloches, étalages de verdure; là simples offices, suivis d'agapes au caractère patriarcal.

Ici telle croyance, là telle superstition attachée à ce premier jour de l'année religieuse, à ses divers incidents; autant de détails que de cantons.

Nombreuses fictions en tous lieux, en quelques-uns, — comme en Flandre, à propos de saint Nicolas, — elles restent dans le pur domaine imaginaire; mais, en quelques autres, elles se revêtent d'une certaine réalité.

Pour tous les jeunes Germains, en général, il est bien et dûment convenu que la fructification surnaturelle de l'arbre de Noël est le fait des munificences de Jésus — jeune ou vieux — car si, en la plupart des lieux, ce Jésus est le même bambin rose que nous connaissons pour l'avoir vu dans les crèches enfantines, en certains endroits, cependant, il participe du sénile *Chritsmas* britannique; ou bien encore ce Jésus est remplacé par certaine *tante Arie* (*fée de l'air*) ou *dame Hollé*, qui vient suivie d'un âne chargé de toute espèce de présents agréables et magnifiques. Les parents, qui entendent bruire au dehors les grelots du baudet, ouvrent la porte et reçoivent de la bonne et vieille fée les étrennes qu'elle a destinées à leurs enfants.

Dans plusieurs villes de la Suisse allemande, et en d'autres des provinces rhénanes, le jour de Noël, on voit passer dans les rues un homme qui, engaîné dans un gros âne de carton, s'en va distribuant des bonbons et des fruits secs aux enfants qui lui font cortège. — Cela particulièrement en pays protestants, où cependant le symbolisme ne tend que rarement à des manifestations de ce genre.

En pays catholiques, en Autriche, en Bohême, voire en Hongrie — et, d'ailleurs aussi dans la Lorraine française aussi bien qu'allemande, — c'est

au bon saint Nicolas, que cette mission, aussi poétique que fantaisiste, est réservée.

Tandis que, comme nous l'avons remarqué, les jeunes flamands, objets de l'attention du digne prélat, ne le voient jamais qu'en rêve, ou grossièrement figuré dans leur *spikelaus* de pâte sucrée, les enfants de Germanie ont cet heureux privilège d'assister à la venue charnelle du céleste bienfaiteur. Il arrive, il frappe à la porte du bout de sa crosse épiscopale, il entre, la mître sur la tête, couvert des vêtements pontificaux; son menton se prolonge en immense barbe blanche, son front est marqué de rides vénérables, sa voix est grave ou douce, son regard sévère ou sympathique, selon que les enfants de la conduite desquels il s'enquiert auprès des parents, ont mérité le blâme ou la récompense. Et, selon la réponse qu'il a reçue, où il s'en va prendre dans les paniers de l'âne qui le suit, des friandises, des joujoux qu'il distribue, ou bien il fait signe d'entrer à son terrible More, qui, tout noir, tout grognant, tout menaçant, secoue au seuil, des chaînes au grincement effroyable, et ne paraît que pour jeter des poignées de verges, de houx sur le plancher, en proférant d'épouvantables imprécations[1], et les enfants qui ont été l'objet, soit des libéralités du saint, soit des menaces du More, n'oublient plus ces étranges visiteurs.

Il va de soi que le rôle du malencontreux domestique s'efface le plus souvent devant la plus suprême mansuétude du maître, qui au moins encourage quand il ne récompense pas, et qui feint de se cacher de son intraitable compagnon pour atténuer les rigueurs dont celui-ci ne voudrait pas se départir.

Dans quelques lieux le saint vient tout seul. Mais c'est là où s'est effacé le sentiment du contraste, qui est toujours si puissant sur l'imagination et dont les mythologues primitifs ont tous eu la notion, souvent inconsciente d'ailleurs.

Enfin, dans beaucoup d'autres cités, nous pourrions dire dans la géné-

[1] Le rôle du saint est ordinairement rempli par quelque jeune homme de famille riche, qui tient à honneur d'avoir fait une fois les frais du pittoresque équipage et de la charmante distribution qui en est la conséquence. Souvent, d'ailleurs, au temps où était régulièrement observée cette coutume, — fort peu suivie aujourd'hui — une pensée charitable s'y attachait, et le saint, tout en prodiguant les friandises et les jouets aux enfants, y trouvait le discret prétexte de cadeaux plus sérieux aux pauvres parents.

ralité des cités qui avaient toutes annuellement autrefois cette légendaire apparition, ni doux saint Nicolas, ni More féroce ne se montrent plus; la tradition est morte : les enfants n'en ont ont plus le charmant bénéfice.

A la vérité, il leur reste l'arbre de Noël, qui, lui, n'est pas près de périr; car il a pour racines cette force, faite faiblessdee, qui s'appelle le désir de l'enfant, et cette puissante docilité qui s'appelle la tendresse paternelle.

EN ESPAGNE

DANS la péninsule Ibérique[1], les fêtes ou chômages qu'amène le renouvellement de l'année essentiellement considéré au point de vue chrétien, embrassent deux semaines pleines qui commencent la veille de Noël (Navidad) pour finir au soir de l'Épiphanie. Cette période est celle d'un congé général pour les écoliers.

Le 24 décembre, dès que le jour s'achève, à Madrid, où toutes les anciennes traditions relatives à cette grande fête se sont fidèlement conservées, les rues se peuplent d'enfants, de jeunes garçons, de jeunes filles qui, agitant des crécelles, des tambours de basque, faisant ronfler le *Zambomba*[2] inaugurent la *noche buena* (la bonne nuit), en multipliant les cris, les chants, les appels joyeux. Partout les passants, ou les gens qui viennent au seuil des portes, font chorus aux bruyantes manifestations de la jeunesse. La ville est bientôt pleine d'un tapage, d'un tumulte indescriptible car,

« C'est la nuit, la bonne nuit;
« Ce n'est pas celle où il faut dormir.
« La Vierge à minuit
« Va nous donner un Sauveur. »

[1] D'après les renseignements de M. Luis Alfonso, chroniqueur du gouvernement espagnol à l'Exposition universelle, et notre collègue au congrès littéraire de 1878.

[2] Instrument fait d'un pot de terre recouvert d'un parchemin, au milieu duquel passe un bâton, dont le frottement produit une sorte de bourdonnement criard.

Ainsi entendons-nous dire et répéter par les voix claires des enfants, qui parviennent à dominer le vacarme universel, dont elle sont la note haute, ou, encore, nous distinguons le mâle accent de quelques gars à la forte poitrine, qui s'en va braillant :

« Esta noche es noche buena :
« Y mañana Navidad,
« Dame la bota, morena,
« Que me quiero emborrachiar!»

« (Cette nuit est la bonne nuit;
« Demain c'est la Nativité.
« Passe-moi la bouteille, ma brune,
« Que je boive à perdre la raison.) »

Pendant que tout s'agite, tout bruit, tout chante dans les rues et sur les places de la grande cité, il n'est maison si opulente, ni si humble où ne se fassent les préparatifs du souper qui doit, au milieu de la nuit, grouper autour de la même table, les proches, les amis, petits et grands, vieux et jeunes, qui feront joyeusement honneur à l'ensemble du festin. Ils y distingueront particulièrement les deux mets de fondation, en l'absence desquels un souper de *noche buena* ne saurait exister; à savoir, comme plat de résistance, le *Besugo* ou *Rousseau*[1] accomodé à diverses sauces, et, comme friandise, la crème ou *soupe* d'amandes, dont la réussite, plus ou moins parfaite, constitue le critérium du talent des ménagères.

Ce même soir, d'ailleurs, les théâtres — qui doivent avoir terminé leurs représentations plutôt que de coutume, afin de n'enlever personne aux offices religieux — les théâtres se composent un spectacle essentiellement drolatique et fantaisiste. Au lieu des pièces ordinairement assez châtiées et contenues, qu'admettent seules les divers publics madrilènes, le répertoire spécial peut, cette fois, prendre ses coudées franches dans les incidents d'un comique extravagant, dans les ébats d'une gaieté folle.

Que si parfois le bons sens semble trop malmené par quelque bouffonnerie risquée. « Bah! font en même temps auteur, directeur et spectateur : c'est une pièce de *noche buena!* » Et il n'en est rien de plus.

Il n'y a pas d'exemple que le public se soit fâché à ce soir-là : toutes les

[1] Poisson de mer à chair blanche et délicate, très commun sur les côtes d'Espagne. C'est le *sparus cantabricus aso* des Icthyologistes.

erreurs possibles, étant mises au compte de l'effort fait pour être gai quand même et à n'importe quel prix.

Tapage dans les rues, activité dans les cuisines, rires dans les salles de spectacle, sans préjudice du jeûne rigoureux que les bonnes et dévotes gens, même en prenant part aux joyeuses manifestations, observent jusqu'au retour de la messe nocturne.

Cet office, célébré d'ailleurs avec toute la pompe imaginable, reçoit le nom de *Messe du Coq*, sans doute parce qu'il a lieu au moment où le coq chante pour annoncer le jour nouveau.

A un certain moment de la célébration, la tradition admet ou appelle encore une longue salve de crécelles et de tambours de basque. Il semble alors que le tumulte caractéristique de la rue ait tout à coup, envahi le sanctuaire ; mais il y a cela de remarquable qu'aucune atteinte ne semble portée au recueillement de la foule, qui ne voit en cette pratique qu'une façon d'affirmer mieux ses adorations.

La messe achevée, c'est en recommençant les chants et le tapage que les divers groupes gagnent, à pas précipités, les salles de festin plus ou moins vastes, plus ou moins sompteuses qui les attendent.

Quand tout ce monde est attablé, qui devant un fastueux régal, qui devant une agape modeste, mais toujours au moins devant le *besugo* et la crème d'amandes [1], le calme s'établit au dehors; mais Dieu sait que de gaieté la bombance excite sous chaque toit. Dieu sait ce qui se mange, ce qui se dit, ce qui se chante ! Dieu sait en combien de lieux, malgré son lever tardif, le soleil surprend les soupeurs encore buvant, devisant, chantant.

Rien à dire : c'est la *noche buena*.

On se sépare enfin pour aller dormir un peu; car si la *noche buena* est achevée, la *Navidad* commence, qu'il importe de ne pas célébrer moins dignement.

Pour le dîner de ce jour-là et de son lendemain et de son surlendemain, les invitations mutuelles sont faites entre gens que le souper de la veille a souvent réunis ; dîner de parents, d'amis, qui deviennent, tour à tour, amphytrions et convives. Dîner dont le menu quelque abondant, délicat ou com-

[1] Remarquons que le repas n'est composé que de plats maigres, à cause du *vigile* précédant la fête.

pliqué qu'il puisse être, serait déclaré insuffisant si le *dindon* s'abstenait d'y figurer.

La place d'honneur est, cette fois, au dindon, qui se trouvera tout naturellement sur la table du riche; mais pour l'achat duquel les pauvres gens s'associeront au besoin; car un dîner de *Navidad* sans dindon ne serait assimilable, dans le mépris qu'il inspirerait, qu'à un souper de *noche buena* sans *besugo* et sans crème d'amandes.

Tous donc, peu ou prou, devront tâter du massif et savoureux volatile.

Tous : combien alors faudra-t-il qu'on immole de ces victimes obligatoires ? Où les trouver, où les prendre en aussi grand nombre !...

Allez voir à la Plaza-Mayor[1] qui, depuis deux ou trois jours, est le rendez-vous général d'un peuple de paysans venus de dix lieues, de vingt lieues à la ronde pour que nul, dans la capitale, ne manque à la prescription gastronomique de la Navidad.

Ils sont là — mêlés aux marchands de figues, de noisettes, de massepains de Tolède, d'huîtres conservées de Galice, de jambons fumés des Asturies, enfin de *Cuanto Dios crio*, (tout ce que Dieu a créé), ils sont là qui crient, glapissent, à qui mieux mieux, les mérites de leur volaille. « Dindons gras ! « dindons choisis! dindons tendres! tout ce qu'il y a de plus dodu, de plus « délicat! Quelle chair! on en voit le jus. Quel poids! vingt personnes peu « vent s'asseoir autour. »

Et, tout en braillant, ils vous mettent leurs bêtes dans la main, sous le nez... Voyez, palpez, sentez... Et l'on palpe, et l'on voit et l'on sent; car on est venu pour acheter, et l'on achètera — un dindon, deux, trois, quatre dindons.

C'est que, ne l'oublions pas, la Navidad est non seulement le jour des invitations, mais aussi le jour des cadeaux. Il faut un dindon pour le dîner qu'on doit donner aux gens chez qui l'on a mangé, ou chez qui l'on mangera du dindon; mais le dindon est encore le présent le plus convenable que l'on puisse faire un jour de Navidad. S'il est gras, blanc, de poids respec-

[1] Grande place au milieu de laquelle s'élève la statue de Philippe III et qui, comme la place Royale de Paris, dont elle a un peu l'aspect, est bordée de galeries en arcades, qui abritent toutes sortes de boutiques détaillant des marchandises communes.

table, il sera très bien offert et très bien reçu chez un bon client, chez un supérieur même, qui ne se formalisera nullement de sa venue.

Charmante attention, par exemple, à l'adresse du médecin, si, au cours de l'année, on a eu maille à partir avec quelque maladie, de l'heureuse issue de laquelle on le suppose solidaire; ou encore à l'adresse de l'homme de loi qui défend juridiquement vos intérêts, etc., etc.

Dindon par ci, dindon par là; le dindon est partout, entre partout, s'échange — partout s'échange, disons-nous, car bien des gens feront là-ba assaut de dindons comme nous de bonbonnières; et même — il faut que le dessous des cartes se montre parfois à ce jeu-là, comme à tous les jeux de politesse mondaine — on vit tel dindon qui, marqué de quelque signe particulier, vint, après avoir maintes fois ricoché de main généreuse en main généreuse, se faire reconnaître à son point de départ.

Le soir de la Navidad, ou le lendemain dans la matinée, le dernier dindon a disparu de la Plaza-Mayor, et avec lui le dernier paysan venu pour échanger ses volatiles contre les piastres madrilènes. On ne vend plus là que les fruits secs, qui, pour les petites gens, font l'office de dragées à distribuer aux enfants ou à croquer soi-même.

En revanche, si la vente importante est achevée sur ce point, à quelque distance de là, un autre marché s'est ouvert, où, pendant trois ou quatre jours, la foule n'est ni moins compacte ni moins bruyante — car les enfants y sont en majorité.

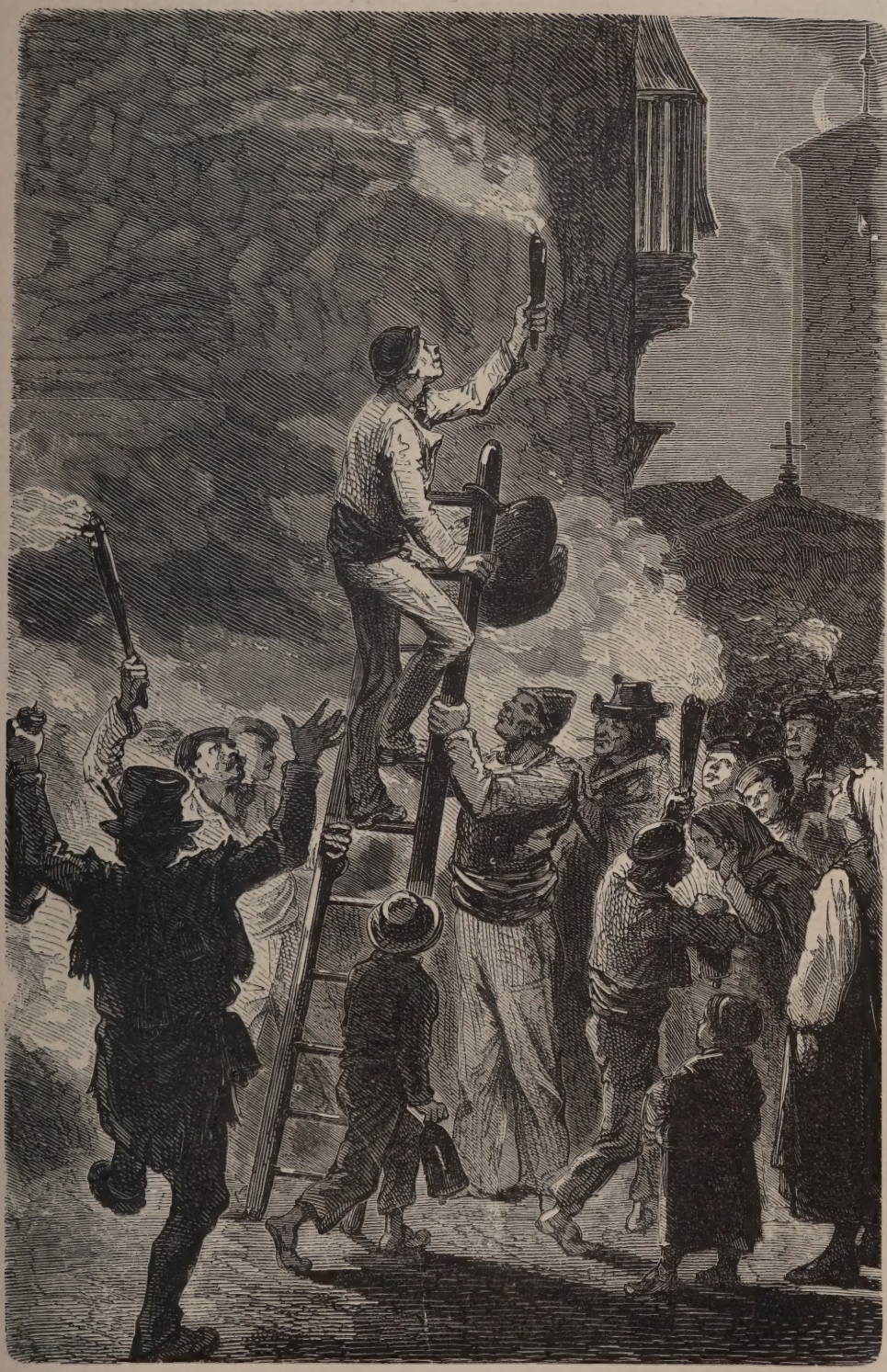
C'est la halle aux *Penasos* (rochers) ou plutôt aux *Belenes* (Bethléem), deux mots dont le rapprochement nous apprend quelle est la nature de la marchandise mise en vente sur ce point de la capitale.

Là sont exposés par milliers des rochers de carton ou de liège peint, figurant la grotte de Bethléem, avec les principaux personnages de la Nativité; la Vierge, saint Joseph, l'Enfant Jésus, les rois Mages, les bergers, les animaux, etc., produit d'un art aussi fantaisiste que primitif, et qui ne manque ni de pittoresque, ni de variété; car si tel marchand — qui, sans doute, est lui-même le fabricant — ne met en vente, pour les petites bourses, que des rochers à peu près nus, flanqués de deux ou trois poupées informes, à mesure que le prix s'élève voilà qu'aussi s'élève l'invention, se complique la mise en scène.

Par dehors, le rocher devient tout un paysage avec colline, château, chaumières, grands arbres et petites fleurs, cascades pailletées, lacs de verre, moulins qui tournent; moutons et chèvres broutant les herbes, chiens suivant le pâtre ou la pâtoure; et dans la grotte, quelle nombreuse et riante assemblée! Comme il est frais et rose le divin poupon! Comme elle est magnifiquement vêtue la chaste mère! Quelle belle barbe a le père adoptif! Quel

FRANZ HALS. P. J. GAGNIET. D. L. DEGHOUY.

Le joueur de *Zambomba*, d'après le tableau de Frantz Hals intitulé *Beatitudes*.



Espagne. — La veille des Rois à Madrid.

air de santé ont le bœuf et l'âne! Quelle brillante suite ont amené les Mages!...

Aussi que de convoitise dans le regard de l'enfant pauvre à qui ses parents n'ont pu offrir qu'un *belen* élémentaire, et qui lorgne le vaste, le fastueux *penasco* que le fils du riche vient de choisir, et qu'un valet emporte avec précaution.

Sur cette même place se vendent en quantité, ne l'oublions pas, les crécelles qui, tant que durent les fêtes, ne cessent d'emplir l'air de leur étourdissante harmonie, et aussi les *zambombas*, qui continuent à faire l'office de basse grinçante au milieu du vacarme public.

Là sont pareillement mis en vente, au détail, toutes les pièces : personnages, animaux et accessoires divers qui peuvent servir à l'édification, à l'ornementation des *belenes*, que parents ou enfants voudraient construire ou décorer eux-mêmes.

Et, d'ailleurs, dans les maisons de la haute aristocratie ou de la bourgeoisie opulente, la coutume est d'ériger à grands frais, pour les enfants, qui convient leurs amis à venir l'admirer, un *belen* qui occupe souvent une immense salle, et où sont déployées toutes les pittoresques et luxueuses fantaisies, — sans préjudice des bonbons de prix, qui sont distribués aux spectateurs et qui ne nuisent point à l'attrait du spectacle.

Les enfants font foule en ces agréables lieux, car la *Navidad* est le jour où les parents n'ont rien à refuser aux enfants. A chacun son *belen*, cela va sans dire, mais d'autres cadeaux l'accompagnent. Les jouets divers et les bonbons sont le lot des uns, pendant que d'autres n'ont que de pauvres poignées de fruits secs.

C'est, du reste, pour tous, comme chez nous au premier janvier, le jour des vœux échangés avec plus ou moins de sincérité.

A toute rencontre, on se souhaite « la bonne pâque de la Nativité » ; mais pour peu que le souhait aille, comme devoir rempli, de l'inférieur au supérieur, on sous-entend l'espoir d'une étrenne, alors..... oh! alors la poésie est inévitablement de la partie. C'est en vers que vous interpellent humblement, ce jour-là, tous ceux qui, dans le cours de l'année, ont pu avoir l'occasion de vous prêter leurs services ou leur ministère : le coiffeur aussi bien que le concierge, le tailleur aussi bien que le balayeur public de la rue que vous

habitez, le cordonnier aussi bien que le gardien de nuit de votre quartier.

Avalanche de compliments fabriqués exprès par les rimeurs intimes de chaque groupe, de chaque classe. — Là-bas, d'ailleurs, qui ne rime pas à l'occasion?.....

Parfois même cela prend la forme de la chanson. Une servante sentimentale souhaitera « la bonne pâque de la Nativité » à ses maîtres avec paroles et musique nouvelles, et tels employés chanteront à leur patron tout un poème, avec allusions drôlatiques aux actualités.

Enfin l'heure du diner,... on pourrait dire l'heure du dindon, a sonné, et partout se réunissent les familles, les cercles d'amis, qui doivent festiner de même à trois reprises quotidiennes...

Trois autres jours se passent, pendant lesquels quelques agapes retardataires s'accomplissent encore; puis vient le jour de l'an civil, que ne signale guère que l'échange postal des cartes de visite.

La veille cependant de cette échéance légale, le soir de la Saint-Sylvestre — comme nous avons coutume de dire — dans certains salons du mondé, des réunions ont lieu, que motivent et caractérisent les *estrechos,* divertissement traditionnel, qui doit au hasard tout son fantaisiste intérêt.

Deux chapeaux étant placés sur une table, on dépose dans l'un des morceaux de papier, sur chacun desquels est écrit le nom d'une des dames présentes, ou absentes, mais bien connues des assistants, et l'on y joint un certain nombre d'autres noms féminins désignant, soit des personnes jouissant d'une notoriété quelconque, soit des villes, des provinces, des animaux, etc...

Dans l'autre chapeau, l'on met en nombre égal des billets portant autant de noms masculins, choisis de la même façon.

Puis, pendant qu'un homme extrait du premier chapeau un billet à indication féminine, une dame extrait de l'autre un nom masculin; et les titulaires de ces deux noms devenant, d'après le jeu, *estrecho* l'un à l'autre, c'est-à-dire se trouvant former un couple, il arrive souvent que le sort se charge d'unions bizarres, dont l'annonce réjouit fort l'assistance.

A un grave magistrat écherra pour compagne quelque mendiante déguenillée du faubourg! une charmante jeune fille fiancera le Mançanérès; une maman respectable deviendra l'*estrecho* d'un baladin, etc...

Mais le jeu ne conclut pas seulement de ces unions imaginaires; et quand un assistant est proclamé *estrecho* d'une assistante, il doit sceller cette décision du sort par l'offre de quelque cadeau de friandise, qui ne saurait être refusé.

Encore cinq jours et voici que les bambins — pour qui le *belen* et son spectacle biblique sont déjà de l'histoire ancienne — s'émeuvent de la venue des trois Rois, qui, montés sur des chameaux gigantesques, doivent, pendant la nuit, parcourir les rues de la ville en déposant toutes sortes de bonbons et de menus joujoux dans les corbeilles que les enfants sages auront placés sur le balcon de la demeure paternelle. — Comme partout, d'ailleurs, les enfants mauvais sujets ne devront s'attendre qu'à y trouver quelques paquets de verges ou quelques branches de houx. S'il en est autrement, ce sera que les parents, présents au passage des généreux orientaux, auront vivement intercédé et promis, au nom de leurs héritiers, tout un avenir de sagesse exemplaire. — Nous connaissons la valeur de ces pactes, nous qui avons, tant de fois, parlementé dans le même sens avec le petit Jésus.

Au surplus, elle ne s'écoule pas d'ordinaire sans émoi populaire, cette nuit qui doit réaliser les naïves espérances des jeunes Espagnols.

Dans la soirée qui précède la mystérieuse arrivée des rois Mages, voilà qu'en un quartier de la grande ville éclate un vacarme, un tumulte dont n'approche qu'imparfaitement celui de la *noche buena*; car aux crécelles, aux *zambombas*, qui jouent de nouveau leur rôle aux mains des enfants, se joint le carillon assourdissant des *cencerros* (sorte de grosses cloches à mulet) que secouent cent bras vigoureux. Et ce sont encore des cris, des rires, des chants. Et la foule, qui afflue sur ce point, s'agite à la lueur des torches, des falots...

Pourquoi ce remue-ménage étrange? D'où vient ce nouvel affollement ?

Voyez ! en tête du flot humain marche, une lanterne à la main, une grande échelle sur le dos, parfois même un *cencerro* pendu au cou, certain grand et vigoureux benêt, qui est le héros comique de l'aventure.

Parmi les nouveaux et candides débarqués de Galice — contrée qui a pour spécialité de fournir de porteurs d'eau la capitale — les camarades, anciens dans le métier, et ci-devant victimes de la même mystification, en ont trouvé un à qui ils ont su persuader que les rois d'Orient devant arriver pendant

la nuit de l'Epiphanie, bien lui en prendrait d'aller au-devant de ces magnifiques souverains, qui se montrent toujours très prodigues envers les premiers habitants rencontrés sur leur passage[1].

La conviction faite, sinon simulée dans l'esprit du nouveau, ils ont armé celui-ci d'une grosse lanterne, propre à dissiper les ténèbres, d'une échelle, sur laquelle ils le feront grimper, pour que ses regards portent plus loin; il lui ont attaché au cou le *cencerro* qui doit le signaler à l'attention publique... Et en route pour la découverte!

Au cabaret, d'où la bande est partie, quelques copieuses libations ont donné des forces au naïf *Galiegano* (Galicien) qui se promet le plus merveilleux spectacle, et qui s'en va servir de bouffon à la troupe ameutée à ses trousses.

Les cris commencent, les crécelles sortent de toutes les maisons, les torches s'allument, et bientôt grincent les *zambombas*, et bientôt résonnent les *cencerros*. On se presse, on se bouscule, on chante, on vocifère...

A chaque coin de rue, l'homme applique son échelle sur la paroi d'une maison. Il grimpe et, perché sur l'un des plus hauts échelons, il dirige vers l'orient les rayons de sa lanterne.

— Les vois-tu ? crient les camarades.

— Viennent-ils ? demande la foule.

— Non. Je ne vois rien.

— Patience! il faut aller voir plus loin. »

Et Dieu sait les explosions de gaieté folle !

Mais avant d'aller plus loin, nouvelle station au cabaret, où les mystificateurs font si bien les choses à l'égard de leur dupe, que bientôt ses yeux brillent d'une lueur particulière, et que son pas ne tarde point à manquer d'assurance.

Toujours est-il que le bruyant, le tumultueux cortège poursuit sa route, de coin de rue en coin de rue, de carrefour à carrefour, où tout le monde s'arrête pour se donner, à nouveau, le spectacle du badaud interrogeant le ténébreux horizon.

Et tant de fois l'on s'est arrêté, tant de fois l'on a trinqué au cabaret

[1] Plaisanterie analogue à celle qui fait que nos enfants de campagne vont au jeudi saint guetter sur la montagne le passage des cloches se rendant à Rome.

avec le naïf explorateur, que le moment vient où la plupart des cerveaux sont troublés, et où les meneurs de la troupe joyeuse n'ont plus guère conscience de leurs actes.

A plusieurs reprises déjà, ils ont secoué l'échelle où le guetteur ne se maintenait plus qu'avec peine en équilibre. Il s'est toutefois obstiné à grimper en haut, tout en haut... Et alors, ma foi, une secousse plus forte, un coup de pied rudement appliqué à l'appareil : et voilà le pauvre diable qui dégrigole bel et bien... On est obligé de le relever, heureux quand il en est quitte pour quelques simples meurtrissures...

Et — souvent tard dans la nuit — cet incident, toujours prévu, rarement évité, en mettant fin à ce singulier divertissement, ajourne à la prochaine *noche buena*, le retour des ébats que le renouvellement de l'année excite chez le populaire madrilène.

EN ITALIE

ADY MORGAN, — une Anglaise fort sceptique, qui visita Rome il y a soixante ans — décrit ainsi dans son livre sur l'Italie, la célébration de la Noël dans la vieille capitale du monde chrétien :

« Les superbes et splendides cérémonies de l'Église romaine que nous avons vues les premières sont celles des fêtes de Noël, en 1819. Elles ont été annoncées six jours avant par les mêmes symptômes qui précèdent la même époque d'observance religieuse et de réjouissance mondaine en Angleterre.

« L'arrivée des ménestrels calabrais ou *pifferari* avec leurs instruments champêtres (*piffre*, *zampogne*) fut le signal de la fête. Le costume et l'apparence de ces montagnards offrent la ressemblance parfaite de quelques groupes de la villa Albani, et leur instrument est sans doute de la plus haute antiquité ; il ressemble à la cornemuse d'Irlande ou d'Écosse, mais il est moins dur que cette dernière. Leur musique sauvage et plaintive se rapproche beaucoup du caractère de notre mélodie nationale, ce qui tient sans doute à la capacité limitée de l'instrument.

« On rencontre ces ménestrels dans toutes les rues de Rome, où ils arrivent aux derniers jours de l'Avent, pour jouer devant les châsses de la Vierge, et la saluer de leur naïve mélodie.

« Nous remarquâmes qu'ils s'arrêtaient fréquemment devant la boutique d'un charpentier, en face de nos fenêtres. Comme nous demandâmes aux ouvriers, qui se tenaient sur la porte, la raison de cette station, ils nous répondirent que c'était *per polittezza al messer san Giuseppe* (par politesse pour monsieur saint Joseph).

« Cependant le bruit et le mouvement s'accroissent à mesure que les jours sacrés approchent. Les décorateurs sont tout affairés à draper les églises et les autels, à poser des guirlandes sur les façades des maisons. Les dames dévotes, les vierges sacrées préparent des robes, des couronnes, des colliers, des berceaux pour la madone et l'enfant de leurs églises respectives.

« Les *cherici*, sorte de surnuméraires dans le service des sanctuaires, s'occupent de la toilette de la Vierge, et sous leurs mains elle devient éclatante de diamants ou brillante d'étain, suivant les richesses de la paroisse à à laquelle elle appartient.

« Dans l'église du Panthéon, elle était couronnée de papier doré, et parée de perles de verre; nous la vîmes le même jour à Santa-Maria-Novella avec sa face noire comme du charbon, ornée de rubis et de saphirs.

« Pendant que les classes et les églises se décorent, l'extérieur des boutiques offre les préparatifs les plus tentateurs et les mieux appropriés à la fête. Longtemps avant la fin du jeûne des Avents, les boutiques des marchands de volailles, des bouchers et surtout celles des *pizzicaroli* (magasins contenant les comestibles qui conviennent le mieux au palais et à la bourse des Romains) prennent l'aspect le plus engageant; elles viennent aiguiser par la vue un appétit qui n'est déjà que trop bien disposé aux excès.

« Là l'immortel pudding de Bologne rivalise avec le saumon et le thon savoureux de Corse; et l'imagination suit en riant les dessins raphaëlesques formés par des guirlandes de saucisses arrangées avec goût autour des saints et des madones, qui sont en même temps l'enseigne et l'objet de l'adoration de leurs pieux propriétaires.

« Les *bazzolari* ou confiseurs montrent leur goût et leur piété en offrant des moyens de salut plus doux encore. On peut voir à travers leurs brillantes fenêtres toute l'armée des martyrs miraculeusement sauvée dans du sucre; les tentations de saint Antoine y sont de facile digestion, le rigide saint Thomas d'Aquin fond dans la bouche, et saint Athanase y peut être

avalé dans une gimblette dorée par le disputeur le plus sceptique. Tous les genres de commerce d'ailleurs contribuent à la solennité de Noël ; et le barbier même, si souvent obligé de fermer sa boutique en d'autres saisons, prépare sa chaise et son bassin dans l'attente d'une récolte abondante.

« Les canons de Saint-Ange annoncent, le soir qui précède Noël, le commencement de la fête. Les échos du Capitole et du Palatin répètent les sons imposants de cette artillerie. Les boutiques se ferment ; on déserte les salons ; et chacun se retire pour prendre le repos qui lui donnera la force de supporter les fatigues de la nuit.

« La messe de minuit et les hymnes commencent les saintes réjouissances ; et les augustes cérémonies accomplies dans les églises du Quirinal, de l'Ara-Cœli et de Saint-Louis sont suivies d'un banquet auquel le plus indigent cherche à participer.

« A la suite de ce repas, les dévots tournent leurs pas vers l'église de Sainte-Marie-Majeure, pour suivre la procession de la *Santa Cula* ou Berceau de Jésus-Christ, qu'on tire de sa châsse, et qu'on expose à l'adoration des fidèles pendant les fêtes de Noël.

« Nous y arrivâmes à minuit, un peu plus tôt que la mode ne l'ordonnait ; et nous y vîmes une scène au-dessus de toute description.

« En sortant de l'obscurité des rues, ce temple surpassant probablement en beauté l'ancien temple de Junon Lucine, sur l'emplacement duquel on dit qu'il est bâti, ses trois vastes nefs illuminées brillamment, et soutenues par des colonnes ioniennes de marbre blanc, offraient un spectacle magnifique.

« Mille cierges dessinaient leurs formes et contrastaient leurs ombres. Quelques-uns sortaient de flambeaux dorés sur les autels des chapelles latérales, et autour des statues des papes, qui, dans tout l'appareil de la grandeur humaine, sont vues dans un jour qui ajoute encore à l'effet de leurs proportions gigantesques. Des draperies cramoisi et or ombrageaient le pavé de marbre dans les intervalles des colonnes qu'elles décoraient.

« Au milieu de cette magnificence ecclésiastique, on voyait errer ou se reposer une population dont les visages pâles et amaigris portaient les marques de la plus profonde misère. Les montagnards au visage hagard, les laboureurs, qui avaient abandonné leur cabane de paille dans la campagne,

étaient mêlés avec toute la mendicité de la ville, mettant pour une nuit sous l'abri d'un toit leur tête accoutumée à braver les injures de l'air sous des portiques ouverts.

« Plusieurs de ces groupes d'aspect formidable étaient assis à terre, se rapprochant les uns des autres pour se garantir du froid; et quand on apercevait leurs yeux noirs et couverts, sous le manteau qui cachait à demi leur vêtement de peau de mouton, on croyait voir un bandit prêt à se jeter sur sa proie. D'autres, avec leurs femmes et leurs enfants, dormaient à moitié, agenouillés autour de la chapelle de la Sainte-Croix, perdus dans la répétition du chapelet, ou émerveillés devant les reliques de la maison de saint Joseph enchâssée en porphyre. Quelques-uns, étendus sur le pavé, étaient ensevelis dans un profond sommeil, oubliant également et les richesses qui les entouraient et le dénûment de leurs demeures accoutumées.

« Dans le centre de la nef, une multitude bruyante et presque gaie, avec des parures affectées, courait et causait; elle était composé des petits marchands, des laquais et du *popolaccio* de la ville. On remarquait à travers ces bandes les habitants d'Albano, avec leurs coiffures isiaques et leurs singuliers costumes; les Transteverini encore plus curieusement vêtus, et beaucoup d'Anglais exprimant une attente impatiente...

« Cependant l'impatience s'accroît à mesure que la nuit s'écoule, et l'on s'adresse à tout moment aux enfants de chœur et aux sacristains, qui vont et viennent de chapelle en chapelle, de l'orchestre à l'orgue, pour savoir quand la cérémonie doit commencer. Tous vous répondent « *Adesso! adesso!* (à présent), mais *adesso* n'arrive que vers trois heures du matin.

« Le chœur se remplit, les torches sont éclairées, le crucifix gigantesque et une procession serrée de prêtres de tous rangs ouvre le service de la Nativité. Ce service, exécuté dans le chœur et presque entièrement musical, dure deux heures. Ensuite commence la procession du Berceau composée de tout le clergé assistant, qui marcha vers une niche dans laquelle est cette relique, éclairée de mille flambeaux, entourée de pieuses personnes qui depuis la veille au matin se relaient pour prier devant elle.

« On la porta de là avec des chants solennels à la chapelle de Sainte-Croix. Pendant cet intervalle tout était en mouvement, on s'agitait, on se foulait pour s'assurer des places dans la chapelle. Les musiciens, se hâtant

de courir à l'orchestre préparé pour la seconde partie de la cérémonie, trébuchaient sur la multitude prosternée, qui se trouvait sous leurs pas; et tous ceux qui avaient paru indifférents pour l'office s'empressaient à chercher les moyens de contempler le berceau.

« Une messe en musique fut exécutée; et le berceau étant déposé sur le grand autel, les assistants sortirent harassés, à l'instant où le dôme de Saint-Pierre se dorait des premiers rayons du matin, où les coupoles et les clochers des sept collines se dessinaient au-dessus des brouillards de la nuit, qui couvraient encore la cité et ses ruines.... »

En vérité, malgré les ombres que l'auteur semble y répandre à plaisir, ce tableau ne manque pas d'une pittoresque grandeur, non plus que ne manquent de vérité les quelques observations de détail qui le précèdent; mais là se bornent les impressions de l'aristocratique voyageuse.

La ville éternelle n'est pas la ville éternelle pour que les mœurs y subissent une rapide mutabilité. Tout ce qu'a dépeint lady Morgan s'y peut voir encore; mais elle n'a donné que quelques traits qui, pour être exacts, ne laissent pas moins le tableau d'ensemble fort incomplet.

Complétons-le donc.

Comme au temps où écrivait lady Morgan, ce sont en effet les *pifferari*, qui, arrivant des Abruzzes, de la Calabre, annonçent l'approche de la fête.

Il faut bien noter que le mobile de cette migration n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire tout d'abord, le simple désir d'honorer « la bonne Dame », et « monsieur saint Joseph » ; non : ces pauvres diables de montagnards, spéculant sur la dévotion citadine, viennent lui demander de payer le tribut à leur *mélodique* industrie. Comme là-bas il n'est guère de maison dans la façade de laquelle ne soit encastrée quelque statuette de la vierge Marie, qui est comme une protectrice familière du foyer, les habitants, lors de la venue des *pifferari*, traitent avec eux pour que ces naïfs musiciens viennent quotidiennement pendant neuf jours — une neuvaine — donner une aubade à leur madone. Et c'est à quoi ces rustiques sont occupés pendant l'octave de la Nativité.

C'est à prix débattu qu'ils vendent leur étrange musique, et ils en donnent pour l'argent; car il y a des neuvaines payées depuis 10 à 12 sous jusqu'à 5 et 6 francs.

Tout naturellement donc, ils passent fort vite devant la statuette dont le propriétaire ne s'est assuré qu'une station d'un ou deux sous, tandis qu'ils exécutent leurs plus longs airs, et chantent leurs plus beaux cantiques là où il s'agit de décupler ce misérable gain.

De ces madones, les plus à plaindre seraient encore les plus riches, car Dieu sait de quels concerts elles sont régalées, et à quelles épreuves sont mises les oreilles de la mère du Sauveur, si tant est que — comme l'affirme le populaire romain — la sainte Vierge aime passionnément la musique.

— Pas celle-là, je suppose, se permit un jour de remarquer un voyageur.

— Pardon, répliqua un habitant, elle doit au contraire l'aimer beaucoup.

— Vous croyez ?

— Sans doute, car ces airs simples, primitifs, ne peuvent manquer de plaire à son enfant. »

Charmante raison qu'en aucun pays ne désavouerait la tendresse maternelle.

Dès le 24 décembre à midi — instant où cessent tous les travaux, ou s'interrompent toutes les affaires — l'on n'entend plus que gens qui s'abordent en se souhaitant mutuellement *la buona festa* et il *buon anno*[1] ; ce qui, de la part des serviteurs, des inférieurs, est un appel à l'étrenne.

Comme au temps de lady Morgan, l'après-midi est employée aux préparatifs de décorations dans les églises et aux apprêts culinaires dans les familles, pour le souper qui — comme en Espagne — doit être essentiellement composé de plats maigres. Aussi la vogue est-elle ce jour-là aux *frituriers*, qui débitent au populaire toutes sortes de poissons cuits dans l'huile, et aux *bazzolaris*, pâtissiers-confiseurs, qui ont amoncelé dans leur boutique les diverses sucreries, et le traditionnel *pan giallo* (pain jaune) dans la pâte fortement safranée duquel entrent, avec beaucoup de graisse de porc, beaucoup de fruits secs : figues, amandes, raisins de Corinthe.

Le souper commence tôt, afin qu'au sortir de table chacun puisse aller

[1] Les Italiens superstitieux admettent que le sort de l'année dépend de la première rencontre que l'on fait au jour de Noël : l'année sera malheureuse si l'on rencontre un infirme, une vieille fille laide ou — car nous devons tout dire — un ecclésiastique. Le présage est au contraire favorable, si l'on voit tout d'abord une jolie jeune fille ou un frais petit enfant.

visiter les églises, qui sont toutes magnifiquement décorées, illuminées, et où des offices ont lieu de huit heures à minuit.

Dans l'après-midi, à Saint-Pierre ou dans la chapelle Sixtine se disent des vêpres solennelles, auxquelles assistent tous les princes de l'Église, ayant à leur tête sinon le pape lui-même, au moins le cardinal camerlingue qui, en cas d'empêchement, supplée le souverain pontife[1].

Cette cérémonie, qui des *matines* se prolonge jusque vers dix heures, attire un grand concours de fidèles et de curieux; mais la foule se porte plus particulièrement encore vers l'église de Sainte-Marie-Majeure, où l'exposition du saint berceau se fait toujours avec la pompe que nous a décrite lady Morgan, et où doit se rendre le pape.

Vers minuit cependant, tout est aujourd'hui fini dans toutes les églises. Les Romains rentrent chez eux; et le lendemain au point du jour sont tirés de leur sommeil par les détonations d'artillerie qui proclament la naissance du Sauveur.

Ce grand anniversaire appelle, cela va sans dire, maintes cérémonies religieuses, qui recoivent un singulier éclat des lieux où elles se célèbrent et de la haute personnalité des célébrants. Messes solennelles dans toutes les basiliques; à Saint-Pierre, procession où le souverain pontife, porté sur la *sedia gestatoria*, est présenté à l'adoration des fidèles, comme représentant visible du chef invisible de l'Église...

Vers midi, tous les saints offices achevés, les familles se réunissent pour un repas joyeux, où l'agneau et le poulet doivent inévitablement figurer comme pièces de résistance, et dont le dessert serait incomplet si le *pan giallo* ne s'y présentait pas avec d'immenses proportions.

A l'issue de ces banquets intimes, la grande affaire pour tous est d'aller dans les diverses églises, visiter les *crèches*, qui ont été installées dans chacune d'elles avec plus ou moins de magnificence, mais toujours avec un esprit de foi réellement candide et primitive.

Comme en Espagne d'ailleurs, mainte maison particulière fait en même temps sa pittoresque exhibition du saint mystère, que vont contempler les

[1] Jadis c'était pendant la nuit de Noël que le pape avait coutume de bénir l'épée et le chapeau qu'il envoyait à celui des princes chrétiens qui avait donné les plus grandes marques d'attachement au saint-siège.

amis, ou ceux des étrangers qui peuvent avoir quelques relations leur donnant accès sous le toit familier.

Jusque-là, et encore que la visite à ces figurations mettent en émoi la population tout entière, jusque-là rien que de normal en quelque sorte, et rien dont on ne puisse se faire une juste idée, quand on sait la poétique influence que peut avoir sur les pieuses imaginations l'évènement fêté en ce jour.

Mais une particularité vraiment caractéristique s'attache à ces dévots spectacles ; donnons-en un exemple :

« Pendant qu'à Sainte-Marie-Majeure le vrai berceau de Jésus-Christ attire une affluence considérable de fidèles, qui non seulement adorent la sainte relique, mais encore admirent la crèche merveilleuse, devant laquelle se célèbrent sans discontinuité pendant l'octave des offices en musique, sur le Capitole, en l'église dite de l'*Ara-Cœli*, la ferveur est excitée par l'exposition du *Bambino,* petite figure de bois peint du divin enfant, taillée, au seizième siècle par un moine dans une buche de cèdre du Liban, et qui porte, dit-on, pour deux ou trois cent mille francs de pierreries. Cette statue est sur l'autel, qu'étoilent cent lumières. Dans une chapelle voisine, une sorte de petit théâtre est dressé, où la scène de la Nativité est figurée avec un luxe d'ornementation qui se marie le plus étrangement du monde avec la naïveté de l'ordonnance.

» Un peu plus loin, contre un pilier de l'église — bloc de granit rapporté au temps d'Auguste du royaume de Cléopâtre — sur une table recouverte de serge rouge, est juchée une petite fille de six à sept ans, qui prêche une homélie sur la naissance de l'enfant Dieu. Par ses attitudes, par son débit, par cet art d'imiter si naturel aux Italiens, cette enfant singe à merveille les prédicateurs : exclamation, invocation, transitions oratoires attendrissantes, rien ne manque. Et il y a foule pour l'écouter. Si elle vient à s'interrompre, que la mémoire ou l'assurance lui fasse défaut, bien vite elle est remplacée par une autre, qu'une autre famille tient en réserve...

« Et pendant la semaine de Noël, chaque église a son jour de divertissement pieux, de prédication enfantine qui jamais ne manque d'assistance. » (F. Wey. *Rome.*)

Toute la semaine d'ailleurs est entièrement fériée dans la vieille cité qui

est alors pleine de mouvement et de rumeur, et où le temps se partage entre les repas de famille, d'amitié, la visite aux crèches et l'audition des sermons d'enfants.

Fermés le jour même de Noël, les théâtres s'ouvrent du reste le lendemain, et profitent des joyeux loisirs créés par la fête aux habitants pour leur offrir leurs spectacles les plus attrayants et inaugurer en quelque sorte la *saison*[1] proprement dite, c'est-à-dire la période carnavalesque, où s'accomplissent toutes les folies imaginables.

Il capo d'anno (le jour de l'an civil) ramène au premier janvier une nouvelle expression de souhaits, surtout de la part de la gent servile, pour laquelle le redoublement des étrennes n'a rien que d'agréable.

Jusqu'alors, cependant, bien que gratifiés de friandises au jour de la Nativité, bien que spectateurs privilégiés de toutes les brillantes cérémonies, auditeurs de toutes les curieuses prédications, les enfants n'ont pas eu *leur jour*, et naturellement ils ne sauraient en être privés.

C'est pourquoi voici venir la *Befana*, c'est-à-dire l'Épiphanie, qui dans la légende italienne se trouve personnifiée par une sorte de fée à la fois bonne et terrible, libérale et implacable, qui, comme notre petit Jésus, comme le saint Nicolas de Flandre et d'Allemagne, vient, dans la nuit du 5 au 6 janvier, et, s'introduisant par la cheminée, distribue des jouets, des bonbons aux enfants sages, et toutes sortes de choses malpropres ou insignifiantes aux indisciplinés.

Or, à Rome, la venue mystérieuse de cette fée, que les jeunes Romains attendent avec tant d'impatience, donne lieu à une foire spéciale et d'une physionomie toute particulière.

« C'est devant l'église de Saint-Eustache, dans le carrefour des Capretari, sur de petites places contiguës, irrégulières, étranglées, ménagées au milieu d'un dédale de ruelles, entre le Panthéon et la place Navone, que s'ouvre, le soir du 5 janvier, cette foire ou plutôt cette folie, dont la mise en scène est d'un gothique achevé.

« Partout sont dressées des boutiques en plein vent, où se débitent des pantins, des polichinelles, des grotesques en tous genres, des sonnettes en

[1] L'octave de Noël inaugure en réalité le carnaval en Italie, reste d'analogie avec l'ouverture des *saturnales*.

ROME. — Prédication d'enfant dans l'église de l'*Ara-Cœli*, pendant la semaine de Noël.

terre cuite dont le timbre est flûté, de petits tambours de basque, des trompettes en fer-blanc, des *bambini* (enfants Jésus) en plâtre, des instruments charivariques, avec des anches ajustées à des vessies, des crécelles, des tiquelettes, et une foule de figurines baroques en pouzzolane ou en plâtre, avec des sifflets au derrière. On offre aussi des *pinocchi* (amandes de pin) grillées, des *confetti* (dragées) des fritures à l'huile, encens équivoque de la divinité.

« La foule est intense dans ce quartier : foule où, cela va sans dire, se trouvent en nombre les enfants, grands et petits, qui ouvrent des yeux ébahis à toutes ces merveilles que, pensent-ils, la *Befana* pourra leur offrir.

« Or, vers la troisième heure après les *vingt-quatre*[1], c'est-à-dire vers neuf ou dix heures du soir, un des assistants, un *capo di banda* (meneur de troupe joyeuse) saisit un tambour, une trompette, quelque chose de bruyant, et se met en marche à travers la place avec quelques amis. Immédiatement ceux qui ne demandent qu'à suivre quelqu'un, les grands garçons, les petits, forment cortège à ce tambourineur, à ce sonneur de cor. Ils sont d'abord dix, puis vingt, puis cent. Après cette bande une autre bande se forme; et, c'en est fait! dans la cohue, qui comprend tous les âges, aussi bien que toutes les classes, chacun se trémousse à qui mieux mieux. C'est à qui, dans ce carrefour illuminé, où chacun se foule, se coudoie, produira le plus formidable vacarme. On siffle, on hurle, on imite avec les doigts dans la bouche, avec des appeaux, le cri des bêtes sauvages, on trépigne en beuglant, on pousse et l'on est poussé. Des troupes de jeunes gens enlacés se lanceront avec des rires et des piaulements sur les passants qu'ils renversent; et ces troupes se mettront tout à coup à lutter les unes contre les autres. Le tumulte est diabolique; l'image de la violence est partout, mais la colère est absente. Les rixes sont inusitées, et ce serait faillir aux bienséances du dévergondage que de s'offusquer ou de faire une querelle.

« Au bout de deux heures de cette orgie pour l'oreille, assourdi, éperdu, tournoyant et comme enivré, vous êtes atteint d'un rire convulsif, vous criez, vous hurlez sans savoir pourquoi, souvent même à votre insu. » (F. Wey. *Rome.*)

[1] Il est encore de coutume en Italie de désigner ainsi la fin du jour, par un reste d'habitude du temps où les heures allaient d'un coucher du soleil à l'autre. Les *vingt-quatre* — soit la vingt-quatrième heure — tombent au commencement de la nuit.

Il en va ainsi jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Au réveil, les enfants trouvent au bas de la cheminée les présents de la *Befana*.

Scène de carnaval à Rome à l'ouverture de la *saison*.

Et pendant tout l'octave de l'Épiphanie, la foire aux jouets continuant au carrefour des Capretari, chaque soir s'y renouvelle le vacarme qui, de jour en jour, va perdant de son intensité, et s'achève enfin dans la nuit du 11 au 12 janvier.

ROME. — La foire *del Befana* au carrefour des Capretari.

La célébration du nouvel an chrétien est achevée pour la population romaine.

Dans les autres villes d'Italie, la même période amène des fêtes analogues, mais avec quelques variantes que nous ne saurions ou ne voudrions indiquer en détail [1].

Arrêtons notre attention cependant sur « la ville des fleurs », qui, ancienne capitale d'une des plus importantes nationalités de la Péninsule, a marqué d'un caractère propre les traditions de Noël qui lui sont communes avec les autres peuples italiens.

A Florence, c'est à Noël que se distribuent les étrennes (*mancie*) aux serviteurs et aux enfants. Ces derniers attendent avec une singulière impatience l'heureux jour d'*il ceppo*.

Il ceppo est une buche qui fait plus que figurer en la célébration du saint jour, puisqu'elle lui donne son nom.

C'est sous forme de bûche en effet, mais de bûche ornementée, parée, enrichie, que se produisent les cadeaux aux jeunes chrétiens. Sur le tronc, couvert de mousse, trois branches de cyprès, ou d'arbre vert quelconque se dressent, que réunit par le haut une grosse pomme de pin. A ces branches sont suspendues des figues, des oranges, des bonbons. Sur la mousse, sous le couvert des branchages, sont disposés les personnages de la Nativité ; à côté sont placés les jouets ou présents plus importants. *Il ceppo* est apporté la veille sur la table de famille, au souper qui précède les offices nocturnes.

Pendant ces offices, que ne suit aucun réveillon, mais auquel peu de gens se dispensent d'assister, et qui causent par toute la ville, pendant les heures où les habitants s'y rendent en foule, le plus joyeux mouvement, les orgues jouent des airs pastoraux, et des chœurs entremêlent aux chants ordinaires du rituel des cantiques en langage vulgaire analogues à nos vieux *Noëls*.

[1] Notons cette particularité que nous signale un de nos amis ayant habité l'ancien duché de Modène :

A Mussa di Carrara, la veille de Noël, chaque mère qui se rend à la messe de minuit, passe au cou de son enfant un immense chapelet qui a pour grains des noix, des noisettes, des marrons, dont toutes les dizaines sont marquées par des pommes à demi-cuites ou des oranges, et dont d'autres fruits forment la croix. Quand les enfants arrivent à l'église, on les fait ranger par groupes de huit ou dix, disséminés un peu partout dans la nef ; aussitôt que commence la messe, chaque enfant doit attaquer bravement son chapelet et l'avoir fini quand s'achève l'office : ce qui est pour lui de bon présage. Le murmure strident de tous ces grignottements produit, paraît-il, l'effet le plus étrange au millieu des chants liturgiques.

Comme à Rome d'ailleurs, dans la plupart des églises, la représentation du divin avènement est figurée; s'il n'y a pas de *crèche* proprement dite, tout au moins l'*enfant Jésus* est-il installé au milieu des fleurs, des lumières, sur le maître-autel, où il reste exposé jusqu'à l'Epiphanie.

Devant ces crèches, il n'y a pas, comme à Rome, prédications enfantines; mais, à un jour marqué de l'octave de Noël, dans chacune des principales églises de la ville, des troupes de jeunes garçons et de jeunes filles s'en vont réciter des dialogues ou même jouer des scènes, ordinairement versifiées, qui ont pour sujet la Nativité, mais dont les auteurs se donnent libre carrière dans le domaine des poétiques fictions.

Tel raconte un rêve, tel feint un ravissement; celui-ci revient de lointaines contrées dont il dépeint les merveilles ; celui-là traduit les radieuses espérances que lui inspire la venue du Rédempteur.

Et ces récitations, ces représentations de pièces, parfois dues à des écrivains d'un réel mérite, ne laissent pas que d'attirer un très nombreux auditoire.

Comme à Rome, l'octave de Noël donne lieu à de grands festins de famille, la tradition voulant que, comme d'ailleurs en beaucoup de lieux, tous les membres d'une parenté se réunissent en ces jours-là, dussent-ils venir de fort loin. Il est même de tradition parmi les campagnards toscans, de n'admettre aucun étranger au festin de Noël, dont les convives doivent tous être membres de la famille.

Heureux les jeunes Toscans, car déjà enrichis par la bûche de Noël, ils ont, eux aussi, en perspective, l'arrivée de la *Befana*, qui, si libérale, si prodigue qu'elle puisse être, ne s'incarne pas moins dans leur imagination sous les traits d'une affreuse vieille, ridiculement fagotée, et avec laquelle d'ailleurs, ils prennent de fort étranges privautés.

A vrai dire, les traditions relatives à la *Befana* sont là-bas grandement tombées en désuétude depuis l'unification des provinces italiennes. Auparavant, la venue de la *Befana* était annoncée, chaque soir de la première semaine de janvier, par la plupart des enfants, qui s'en allaient dans les rues, soufflant dans de longues trompettes de verre rendant des sons d'une vibration toute particulière.

Et le jour de l'Épiphanie, quand la *Befana* avait passé, en laissant ici et là des marques plus ou moins libérales de son passage, voilà que les enfants

— même ceux qui avaient le plus à se louer de la fée — arboraient, pendaient en dehors des fenêtres, comme pour tourner en dérision leur bienfaitrice, des espèces de poupées faites de chiffons cousus, bourrés les uns dans les autres.

En même temps, une mascarade populaire s'organisait, pour exterminer publiquement par le feu cette même *Befana*. Un immense mannequin, affublé de guenilles sordides, branlant une tête aux gros yeux, au grand nez, agitant des bras démesurés, était installé sur un char qu'entouraient toutes sortes de personnages grotesques, faisant maintes folies et débitant maintes turpitudes à l'adresse de la *Befana*.

Quand le char avait offert dans toutes les rues son ridicule fantoche à la risée générale, il revenait sur une des places de la ville, où, couchée sur quelques fagots, l'image de la *Befana* était ignominieusement brûlée, pendant que les masques dépenaillés dansaient en rond autour de son bûcher.

Bien lui en avait pris vraiment de se montrer aussi généreuse la nuit précédente, pour finir victime d'une aussi étrange inconséquence.

Ne quittons pas la vieille cité de Médicis sans rappeler certain usage qui se rattachait en réalité à la célébration de la nouvelle année, puisqu'il appartenait à la période ouverte par Noël, fermée par l'Épiphanie — et qui, d'ailleurs, n'est aboli que depuis une vingtaine d'années.

Le soir de l'Épiphanie ramenait autrefois à Florence un souper de nature assez singulière, appelée la *Cena dei bacchetoni*.

Les *bacchetoni* — forme corrompue du mot composé *van-chetoni* (ceux qui vont lentement) — étaient les membres d'une confrérie essentiellement recrutée dans la classe pauvre, et fondée pour l'enseignement du catéchisme aux enfants du populaire. Ces confrères s'en allaient d'ordinaire à pas comptés par les rues de la ville en répétant, d'une voix non moins lente :

« Pères et mères de famille,
« Envoyez vos enfants à la doctrine chrétienne. »

Or, le soir du 6 janvier, dans l'église de la confrérie, située dans la via Palazzuola, tous les membres, une centaine au moins, se réunissaient pour assister à un repas servi aux frais des notables du pays, à commencer par le grand-duc, lequel, prenant ce soir-là le tablier et la serviette, se faisait en

personne le premier serviteur des *bacchetoni*. Deux longues tables, dressées dans la nef de l'église même, étaient couvertes du linge et de l'argenterie apportées du palais ducal et des plus grandes maisons. Le maître-autel tenait lieu de crédence. Chaque convive, portant la robe noire de la confrérie, avait à côté de lui un vase et un large plat, dans lequel il lui était loisible de déposer, pour les emporter chez lui, les choses qu'il n'avait pu consommer. Le service était d'ailleurs assez copieux pour que chacun des *bacchetoni* s'en allât très bien repu, en même temps que nanti pour plusieurs autres repas.

C'était en réalité — avec un ressouvenir de l'intervertissement des rôles des antiques saturnales — une manière discrète d'offrir *en étrennes* à ces pauvres confrères un témoignage de satisfaction, pour les services qu'ils rendaient à l'instruction religieuse du peuple. Et la chose ne manquait pas d'originalité.

ICI ET LA

Nous venons de voir comment, sans rien perdre de son caractère propre, la grande fête du renouvellement de l'année chrétienne s'est modifiée chez les principaux peuples européens sous l'influence des divers tempéraments nationaux, et par l'effet persistant des traditions antérieures.

En combien de régions encore pourrions-nous aller où nous constaterions, en même temps que de pittoresques variantes dans le mode de célébration, l'invariable empire du principe normal qui fait de l'anniversaire de la naissance du Sauveur une période essentiellement familiale et fraternelle. Mais nous devons forcément nous borner à quelques exemples.

Dans les provinces qui, avant la dernière guerre turco-russe, composaient ce que nous pourrions appeler le domaine de la Turquie d'Europe, la Nativité donnait lieu à des fêtes, à des cérémonies, d'une physionomie toute particulière.

« Chez les Serbes[1] il y a, le dernier dimanche qui précède Noël, une fête dite *Otzi* (des pères) et l'avant-dernier une autre fête dite *Materitze* (des mères). Les enfants lient, dans la première, les pères, et, dans la seconde,

[1] A. Boué : la *Turquie d'Europe*.

les mères, sans qu'ils s'en aperçoivent, soit avec une ficelle, soit avec des rubans, et les menacent, en badinant, de ne leur rendre la liberté qu'après qu'ils auront fait quelques présents — qui consistent d'ordinaire en objets de toilette et en fruits, ou bien en une collation [1].

« Le jour de Noël une grande partie des familles serbes — qui ont coutume de se rassembler pour célébrer la fête — font rôtir un cochon entier. En Herzégovine, les cochons étant assez rares, on y substitue un mouton. Le rôti doit être, en tout cas, assez gros pour qu'il puisse servir toute la semaine à la famille et qu'on puisse en offrir aux visiteurs. Les gens riches donnent à l'ordinaire un rôti semblable aux pauvres qu'on sait n'avoir, ni ne pouvoir acheter mouton ni cochon. On tue ces animaux la veille de la soirée sainte, ce qui a fait appeler ce jour *toutschini* (jour de la boucherie). On les rôtit dans cette soirée. Quand la maison est trop petite pour y faire un si grand feu, on rôtit dans la forêt voisine.

« Le soir, avant Noël, chaque chef de famille va dans les forêts se couper un grand et jeune chêne appelé *badniack* qu'il porte à la maison quand il fait sombre et qu'il met sur le feu. Aussitôt qu'il entre chez lui, il s'écrie : « Bonsoir et bienheureuse soirée sainte pour vous ! » Un des hommes de l'habitation sème du blé et répond : « Dieu te fasse du bien à toi, honoré personnage ! » A Risano et près de Cattaro, les femmes et les filles ornent le *badniack* avec de la soie rouge, du fil d'or, des feuilles de laurier et diverses fleurs. On allume des chandelles sur les deux côtés de la porte, quand on l'introduit dans la maison. Dans le Montenegro, au lieu de répandre du blé, on va à la rencontre de celui qui apporte les *badniacks*, avec un cruchon de vin et un pain ; et l'on boit à la santé des bûches quand on les met sur le feu ; puis on les arrose de vin, comme si elles devaient aussi boire, et on boit en l'honneur de Dieu, tous dans le même verre [2].

[1] Nous avons vu une coutume analogue en pays flamand.

[2] M. M.-G. Frilley et Jovan Wlahovitz, dans leur très intéressante étude sur le *Montenegro contemporain*, nous donnent des détails spéciaux sur la célébration de Noël en cette dernière province : « Dès la veille du grand jour — disent-ils — le prince règnant, précédé de ses gardes, escorté par tous les sénateurs chefs ou employés, les uns à cheval, les autres à pied, se rend dans l'une des forêts qui s'étagent sur les versants du Lowchen, pour y couper le bois de Noël ou *badniack*. Là chacun taille à sa guise la branche la plus belle et la plus longue ou même l'arbre le plus coquet qu'il pourra transporter ; puis l'on se remet triomphalement en marche, au bruit des détonations de la mousqueterie : les piétons, l'épaule chargée de leur pesant fardeau, les cavaliers appuyant élégamment sur l'étrier, à la façon d'une lance, le grand

« Quand le chêne est sur le feu, la maîtresse du logis prend de la paille et la répand, en étant baissée dans la chambre, et en imitant le cri de *quo*, *quo*, *quo* ! des poules qui ont des petits, tandis que les enfants poussent des cris de *piou*, *piou*, *piou*, comme les poussins. Après cela, on jette des noix sur la paille, on mange et on s'amuse... A minuit, l'on tire de tous côtés des coups de pistolet, et on augmente les décharges à mesure que le jour approche.

« En Servie, on ne laisse pas brûler entièrement les *badniacks*, mais on en retire du feu les extrémités ; on les éteint, et on les met entre les branches des jeunes arbres fruitiers, afin qu'ils les fassent prospérer.

« Au lever du jour, le lendemain, quelqu'un va chercher de l'eau ; et on en verse sur du blé ; on pétrit avec ce liquide le pain de Noël sans levain ; on y renferme une pièce de monnaie et on prépare le repas.

« Quand on est à table, le pain est coupé en autant de morceaux qu'il y de convives, et celui à qui tombe en partage la pièce de monnaie la garde

badniack aux branches encore couvertes de feuilles jaunies de l'automne. Rien de plus pittoresque que le retour du cortège traversant les rues de *Trettinyie* (la capitale), au milieu des vivats et des coups de pistolet, et enfin s'arrêtant devant la résidence princière, contre le mur d'enceinte de laquelle chacun va déposer son *badniack*. Suivant la coutume orthodoxe, le sol des appartements du palais se couvre de paille ; et c'est la seule couche où se reposeront ceux qui n'auront pas le courage de passer la nuit blanche... Sur la table, dans les familles, au repas du soir, trois petits cierges ornés de lierre, fixés dans un pain, brûlent en l'honneur de la Trinité, et à mesure que l'on entame un mets on en jette quelques portions sur le feu du *badniack* qui brûle dans l'âtre. Quand le souper est terminé, on va crier devant la porte, au bruit des coups de pistolet : « *Vive le gospodar ! Pour beaucoup de badniacks, à tous bonne veillée !* » Et chacun de répondre, qui de sa porte, qui de sa fenêtre en interpellant ses amis et ses connaissances : « *Eh ! Marco ! Eh ! Juro ! Eh ! Yvo ! que le badniack te porte bonheur ! Bonne veillée.* » Le feu de Noël doit brûler toute la nuit, et, comme la veillée est de rigueur, à chaque *badniack* qui se rompt, il est d'usage d'aller tirer dehors un coup de pistolet. On laisse ainsi se consumer le bûcher, à l'exception toutefois de l'extrémité du *badniack* qui est du côté gauche du foyer. C'est ce tison qui servira à allumer le feu du nouvel an. N'oublions pas qu'il faut bien se garder de passer sur le *badniack* : celui qui le fait mourra dans l'année... — A Tsettinjie, le prince lui-même après avoir reçu chez lui, à sa table, tous les personnages qui l'ont accompagné à l'office de la nuit, commence, en nombreuse compagnie, la tournée de sa capitale, accordant à toutes les maisons un peu considérables l'honneur de le recevoir quelques instants. Aussi c'est à qui dressera la table la plus somptueuse, au milieu de laquelle figure invariablement le porc ou le mouton rôti, dont la tête repose sur un gros pain, et que, à grands coups de yatagan, l'on taille en quelques instants... — La veille du nouvel an (civil) est encore une occasion de réjouissance autour du foyer où se consume la dernière bûche du *badniack* conservée pour cette circonstance. Par miracle, cette nuit-là, la crémaillère ne brûle pas, et l'on peut sans danger la décrocher avec la main. Dès l'aube commencent les accolades, les souhaits, les félicitations de tous genres, auxquelles parents, amis, et même gens qui ne se connaissent pas, ne sauraient réciproquement manquer. On allume sur la table les mêmes cierges qu'à Noël ; puis le chef de la maison boit à la santé des siens, les bénit et répand du vin de façon à éteindre les trois lumières. Si, par hasard, l'un des trois cierges reste allumé, c'est un présage de longue vie pour la personne devant laquelle il se trouve placé... »

comme un signe de bonheur pour la nouvelle année. Dans quelques maisons, le pain de Noël est préparé par le chef de famille ; dans d'autres, par sa femme.

« Dans la matinée de Noël, après avoir donné à manger au bétail, on s'attable après avoir, comme en se levant, tiré quelques coups de pistolet. Tout le monde se rassemble et fait la prière en tenant à la main une chandelle ; puis on s'embrasse à la ronde, en prononçant ces mots : « Paix en Dieu ! Christ est né, il est vraiment né ; honorons Christ en sa naissance. »

A Risano, le prêtre dans l'église commence, après l'office des embrassades, en baisant les saintes images, et les assistants, imitant son exemple, s'embrassent mutuellement. Ceux qui ne peuvent le faire à l'église, le font hors de cet édifice ; et ce jour est celui des réconciliations. Ordinairement, les jeunes gens vont au-devant des plus âgés. Les embrassades de ce jour-là ont un nom particulier et s'appellent : *mirbojatise* de *mir bojü* (paix en Dieu). Quand on s'est donné le baiser de paix, la bougie allumée à la main, le maître de la maison prend toutes les chandelles, en fait un faisceau et le place sur du blé dans une assiette de bois, ou dans tout autre vase, mais de manière que tous les grains soient mélangés et recouverts de quelques petits pains. Les chandelles brûlent encore quelque temps, et sont éteintes petit à petit par le blé, qui est ensuite donné aux poules, afin qu'elles pondent beaucoup d'œufs.

Aussitôt qu'on commence à manger, chacun prend un petit morceau de fromage et un morceau de rôti de Noël. On sert d'habitude du poumon rôti, afin que tous les mets deviennent aussi légers que ce dernier. Au milieu du repas, tous les convives se lèvent pour boire en l'honneur de Dieu. Alors le chef de famille distribue le pain de Noël. Les chandelles qui brûlent encore sont éteintes avec du blé, et les mèches fumantes avec du vin.

On attache une grande importance à la visite d'un étranger dans la maison le jour de Noël. Chaque année, on fait choix d'un ami qui sera ce visiteur ; car on croit que le bonheur ou le malheur de l'année dépend de cette visite ; et on serait bien fâché de voir arriver un intrus. L'ami doit apporter du blé dans un gant sans doigts, et, du seuil de la porte, il s'écrie : « *Christ est né !* » Il sème du blé d'une main, tandis qu'une personne de la maison en répand contre lui et prononce les mots : « *En vérité, Christ est né !* » Là-

dessus l'ami entre, prend la pelle, frappe sur la bûche de Noël (le *badniack)* réduite en charbon, de manière que les étincelles en sortent, et il dit : « Je vous souhaite cette année autant de bestiaux, de chevaux, de chèvres, de moutons, de cochons, autant de bonheur et de bénédictions que cette bûche a donné d'étincelles. » Il pousse ensuite la cendre sur le côté du foyer et y jette quelques pièces de monnaie. En certains lieux, l'argent est posé sur les tisons qui restent du *badniack*. D'autres apportent aussi un faisceau de chanvre, qu'ils suspendent au linteau de la porte. Ensuite, on prie le visiteur de s'asseoir; les femmes le couvrent d'un tapis, ce qui, pensent-elles, doit avoir pour conséquence de faire que, au cours de l'année, la crème de leur laitage soit abondante et grasse. Si on a fait un présent, ou offert un déjeuner au visiteur, il s'en retourne chez lui; mais il revient, et alors on le régale de nouveau, et on chante jusqu'à la nuit. S'il est ivre lorsqu'il revient, on regarde cette ivresse comme un heureux présage. Lorsqu'il regagne définitivement sa maison, on lui donne un mouchoir de poche, des bas ou un chausson de laine à mettre sur des bas, ou au moins un pain de froment.

Si, par hasard, le visiteur était un autre que l'ami invité, on le traiterait comme on eût fait de l'ami. Ce jour-là, d'ailleurs, les gens aisés vont visiter les pauvres et leur portent à manger et à boire.

Jusqu'à la fête de l'Epiphanie, quand deux personnes se rencontrent, elles se saluent par ces mots : « *Christ est né*! » Et la réponse est : « *En vérité, il est né*! » Et on substitue ordinairement ces mots aux santés qu'on se porte mutuellement. Les enfants, en outre, promènent un berceau, pour rappeler la naissance de Jésus-Christ.

On croit aussi que dans la nuit qui précède le jour des Rois, le ciel s'ouvre et que Dieu donne alors ce qu'on désire. A cet effet, l'on va à minuit dans les champs, et l'on y reste pour voir ce miracle. On raconte qu'un homme étant encore à la maison quand le ciel s'ouvrit, et croyant qu'il allait se refermer, mit en hâte la tête à la fenêtre en criant : « Mon Dieu, donnez-moi quelque chose de bon. Je suis plein de crainte et d'impatience. Donnez-moi la mesure d'une tête. » En cet instant sa tête devint si grosse que, pour qu'il pût rentrer, il fallut agrandir la fenêtre à coups de hache.

Il y a d'ailleurs plusieurs autres superstitions relatives à ces jours de fête.

Ainsi, dans le Montenegro, les bergers retournant chez eux pour célébrer la Noël, reçoivent de leurs femmes un coup sur le dos, frappé avec un bois sur lequel elles ont entortillé du fil : cela pour que les troupeaux prospèrent.

Dans l'Herzégovine et la Bosnie, le père de famille crie le matin de Noël devant le seuil : « Que Dieu éclaire un tel ! » Et il nomme tous les gens de

Cortège du prince de Monténegro revenant de cueillir le *badniack*.

la maison : ce qui doit leur porter bonheur. A Risano, quand on retire de la broche le rôti de Noël, le maître du logis poursuit la broche à la main les jeunes filles présentes en criant : « Va, hors de la maison, peste ! » Ce qui indique qu'elles seront bientôt mariées, etc...

En Bulgarie, rien de plus curieux que le *carillon de Noël*. Les chrétiens du pays n'ayant pas de cloches pour annoncer les offices, ils y suppléent, à l'époque de la Nativité du Christ, en établissant auprès des églises des appa-

reils à sonnerie d'un genre tout particulier. Ils suspendent en même temps à des échaffaudages de grands tubes de métal, des pièces de bois sonore que des jeunes gens frappent simultanément avec des maillets, et qui produisent, par contraste, le plus étrange tintamarre.

« Pour les Grecs modernes — dit M. le baron d'Estourmelles de Constant[1] — la Toussaint n'est qu'une fête de l'Église et n'est importante que parce qu'elle est le précurseur du long jeûne qui précède Noël. Un peu moins rigoureux que le carême, il est cependant une préparation suffisante aux festins qui accompagnent cette grande fête. La Noël venue, on la célè-

Carillonnement de la venue de Noël.

bre pendant trois jours, et souvent jusqu'au premier de l'an. La semaine se passe en longs repas et en divertissements de toutes sortes. La pâtisserie et surtout le *christopsoma* (pain de Noël) sont en grand honneur à cette époque, et toutes les maisons en sont amplement fournies.

« En Grèce, à vrai dire, la célébration de Noël ne préjudicie pas à la fête du

[1] *La vie de province en Grèce.*

jour de l'an proprement dit, ou plutôt à la fête de saint Basile, sous le vocable duquel se trouve placé le commencement de l'année.

« La Saint-Basile, ou premier jour de l'an, est dans chaque maison l'occasion de grandes réjouissances, dont le programme est invariable. Pendant une semaine entière depuis la Noël, on est tout aux préparatifs de la fête. La même scène se passe dans toutes les familles, les plus riches comme les plus pauvres. On confectionne à l'avance des gâteaux de toutes sortes, et en particulier le *Vasilo pita* (tarte de Basile). C'est une espèce de galette plus ou moins grande, mais qui mesure souvent un mètre de longueur, abondamment arrosée d'huile, et dans laquelle on glisse une petite pièce de monnaie. Le jour de l'an venu, on découpe ce volumineux gâteau, on tire les parts au sort et celui à qui la bonne fortune échoit de trouver la pièce est infailliblement heureux pendant l'année. »

La Saint-Basile — ainsi que l'atteste Fauriel[1] — est en Grèce, en tant que premier jour de l'an, comme chez nous un jour de visites, de compliments et d'étrennes, avec cette différence que les choses revêtent un pittoresque d'une nature toute particulière.

Des troupes de jeunes gens se réunissent pour aller dans les maisons de leur connaissance faire les compliments et quêter les étrennes d'usage. Or, ces compliments et cette quête sont dans les villages le sujet d'une série de chansons qui y sont appropriées. Ce sont ces chansons qui, en réalité, par une certaine empreinte toute nationale de grâce, de bienveillance, et d'imagition qu'elles portent toutes plus ou moins, donnent du caractère et du relief à la fête où elles sont d'usage.

En entrant dans la maison, les jeunes quêteurs chantent d'abord, en l'honneur de saint Basile, quelques vers qui sont comme une façon d'annoncer le patronnage sous lequel ils placent leur visite :

« Saint Basile vient de Césarée ;
Il porte des souliers de bronze, un vêtement de fer.
« — Saint Bazile, d'où viens-tu? Où vas-tu ?
« — Je viens de l'école et je m'en vais chez ma mère.
« — Si tu viens de l'école, dis-nous ton alphabet. »
Il s'est appuyé sur sa crosse pour dire son alphabet.
Et sa crosse a verdoyé, elle a poussé une branche,
Une branche à feuilles d'or brodées d'argent. »

[1] *Chants populaires de la Grèce moderne.*

Ce frais et naïf prélude fait, sans nul doute, allusion à une période légendaire de la vie du saint.

S'adressant ensuite au maître de la maison, les chanteurs le louent très hyperboliquement. Ils l'appellent: « O notre maître, trois fois notre maître! » et lui démontrent qu'il est trésorier du roi et chargé par lui de cribler les pièces d'or, de monder les pièces d'argent, ce qui doit lui rendre aisées les libéralités envers les jeunes visiteurs « qui se contenteront des criblures ». En retour, ils souhaitent que le maître « puisse vivre mille Pâques et deux mille Epiphanies, qu'il devienne chenu et blanc comme le mont Olympe[1]. »

Puis la dame a son couplet « la dame vêtue d'or le dimanche, et d'argent le lundi, si belle que, quand elle se pare, on dirait qu'elle s'est mis le soleil sur le visage, la lune sur la poitrine ». A elle aussi, ils souhaitent les mille Pâques et les deux mille Epiphanies.

Puis, s'il y a un fils qui soit au loin faisant ses études, il n'est pas oublié :

« Etudiant, étudiant et chantre,
Il a le ciel pour papier, la mer pour encre.
En écrivant et recrivant à son amie,
Ses mains ont tremblé, il a répandu l'encre,
Et taché ses vêtements... — Quelle est,
Quelle est celle qui voudra laver ses habits ?
« — C'est moi, dit l'amie, moi qui saurai les laver,
Mes larmes seront la lessive, ma salive le savon,
Et le feu de mon cœur le soleil qui les sèchera. »

Pour flatter, pour toucher le cœur d'une mère, rien de plus puissant que de louer ses enfants ; ils le savent bien, les quêteurs. Aussi font-ils un tableau charmant de la fille de la maison; aussi lui disent-ils, à cette mère dont le fils est absent, qu'il

« Y a cinq petites et dix-huit grandes qui l'aiment.
Elles se sont dit l'une à l'autre et elles se disent :
« Allons, achetons-lui un bouton et un anneau.
L'anneau, il le portera. Avec le bouton, il jouera
Quand il ira se promener dans la campagne.
Dans la campagne il prend des lièvres
Sur les pentes des perdrix, dans les vallées il prend des faons;
Il envoie le premier à sa mère, l'autre à sa sœur,
Le troisième, le plus joli, à son amie... »

[1] Image très heureuse; car l'Olympe, dont le sommet est nu, se couvre assez souvent de neige en hiver.

Pour conclure, les chanteurs disent :

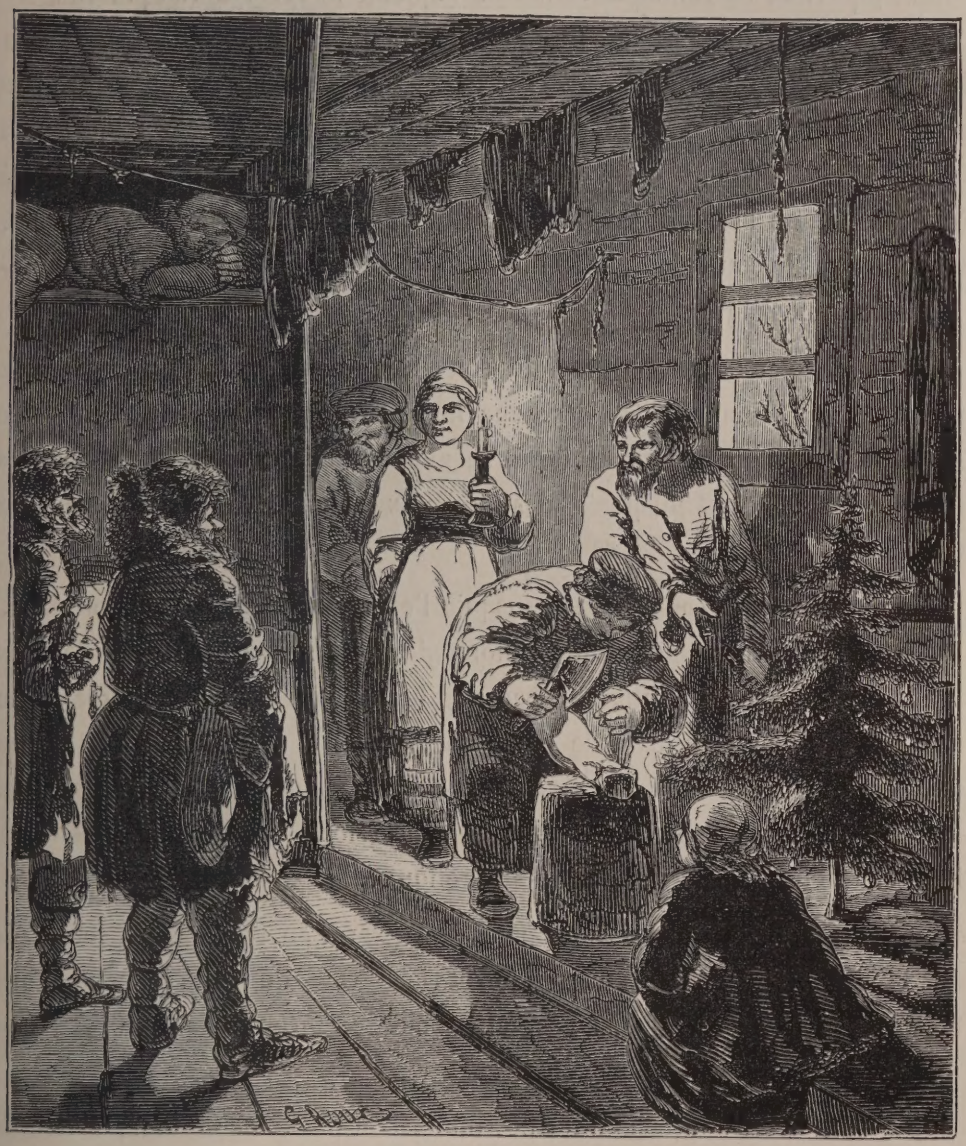
« Que là où nous avons chanté il n'y ait pas une pierre qui se fende;
Et puisse le maître de la maison vivre beaucoup d'années !
Puissent tous ceux d'ici vivre cent ans et plus !
Et, les cent ans passés, blanchir et vieillir[1] ! »

Il va de soi que des gens dont les lèvres distillent tant de flatteuses paroles, tant d'heureux souhaits ne peuvent être que libéralement accueillis et traités. Aussi, la quête est-elle généralement fructueuse, et du produit les jeunes gens ont-ils de quoi festoyer ensemble en l'honneur de saint Basile.

Chez les Russes, la fête de Noël — qui en beaucoup de lieux se ressent des nombreuses migrations allemandes, car l'usage de l'arbre aux cadeaux, qui était à peu près inconnu au commencement du siècle, tend à se généraliser — chez les Russes, disons-nous, la fête de Noël ramène, outre les festins de famille, des divertissements spéciaux. Comme en Angleterre, en Espagne, en Italie, la période fériée est de douze jours, commençant au 21 décembre pour finir au 6 janvier avec l'Epiphanie. Durant ces deux semaines, les jeunes gens s'assemblent le soir pour jouer, danser, et à la plupart de leurs amusements se mêlent des pratiques augurales. Par exemple, ils jettent dans l'eau du plomb fondu; et ils cherchent à tirer des horoscopes à l'aide des figures qu'a formé le métal par le refroidissement subit. Les jeunes filles ont d'autres façons d'interroger le sort sur l'époque de leur mariage, sur la figure, les qualités, la fortune de l'époux qu'elles doivent avoir. A cet effet, elles s'asseoient au milieu de la nuit entre deux miroirs à côté desquels sont placées deux bougies. Elles regardent tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces miroirs, jusqu'à ce qu'elles réussissent à y voir douze lumières. Les jeunes filles prédestinées y découvrent même parfois l'image de leur futur époux. Elles caressent complaisamment ce rêve, dû plus ou moins au mirage d'une imagination exaltée. L'épreuve du souper en tête-à-tête est une autre manière de trouver le mot de l'énigme. La jeune fille met deux couverts; et, si elle est sous une bonne étoile, l'apparition de son futur époux viendra prendre place à côté d'elle. Inutile d'ajouter que, comme garantie de succès, elle ne doit avoir fait part de ses pro-

[1] Nous avons rapporté ailleurs (voy. la notice ou la *Grèce ancienne*), la chanson de l'Hirondelle, qui est un reste des coutumes antiques et qu'accompagne une nouvelle quête au printemps.

jets à personne... — Le jour de Noël, la table est servie avec une grande profusion, et l'hospitalité est offerte à tous. Mais toute médaille a son revers, et le *wadki* (eau-de-vie), comme le punch, n'est pas absorbé impunément.



La veille de Noël chez les paysans russes.

L'air abattu des Russes le lendemain de la fête en fournit une preuve irrécusable[1].

[1] Fred. Barnaby, trad. d'Hephell : *Une visite à Khiva.*

Notons toutefois qu'en Russie — ou plutôt chez tous les chrétiens du rite grec — la fête initiale de l'année religieuse semble attachée à la cérémonie de bénédiction des eaux, qui, sur tout le territoire *orthodoxe*, a lieu au jour de l'Epiphanie, en commémoration du baptême de Jésus-Christ par immersion dans l'eau du Jourdain. Ce jour-là, dans toutes les localités placées au bord des fleuves, des rivières ou de la mer, les prêtres plongent en grande pompe une croix dans les eaux, que, le plus souvent, l'on n'atteint qu'en brisant la glace; puis, avec cette eau, dont on a emporté une certaine quantité à l'église, où on la bénit, les ministres du culte vont asperger les maisons, afin que dans le cours de l'année nouvelle elles ne donnent asile ni aux maladies, ni aux chagrins.

A Saint-Pétersbourg, séjour du souverain, cette cérémonie revêt une solennité exceptionnelle. On élève sur la glace qui recouvre la Néva, une sorte de temple de bois peint, doré, surmonté d'une croix d'or, et sous les tentures duquel sont disposés des tableaux représentant le baptême du Christ.

Un trou creusé dans la glace jusqu'à l'eau reçoit le nom de Jourdain. Tout autour est une enceinte à colonnades, drapées à l'intérieur de drap écarlate et fermée à l'intérieur par des branchages de sapin. Dans cette enceinte pénètrent, au bruit de l'artillerie, pendant que toutes les troupes forment la haie, l'empereur, sa famille et les personnes de leur cour, qui arrivent précédés du clergé marchant en procession. Un autel est dressé sur lequel ont été apportés livres saints et reliques.

Le prêtre officiant consacre les eaux de la Néva, en y plongeant par trois fois la croix; puis, à l'aide d'un grand et riche vase, qui a été descendu dans l'ouverture, il asperge l'assistance; et la cour se retire avec le même cérémonial, la même escorte qu'à son arrivée.

Alors la foule s'approche du trou, où chacun puise à son tour, avec des bouteilles, des cruches, des vases de toutes sortes, un peu de cette eau qui, sous le nom traditionnel d'eau du Jourdain, est emportée dans les maisons où elle sert comme chez nous l'eau bénite. Il n'est pas rare que, malgré la rigueur de la saison, des mères plongent leurs enfants dans cette eau glacée, comme préservatif de tout accident et comme remède à tous les maux.

Allons maintenant chez les Slovaques, populations habitant les versants des Karpathes, au nord de la Hongrie [1].

Là, huit jours avant la Noël, trois jeunes garçons et trois petites filles vont

EUEQUE benissant les eaux.

Fac simile d'une gravure de Picart. (*Hist. des Cérémonies religieuses.*)

de porte en porte tenant un grand sac. Ayant franchi le seuil, ils appellent la maîtresse.

Celle-ci, ou, si elle est absente, la femme la plus âgée, vient au-devant d'eux et leur demande ce qu'ils désirent.

[1] Indications dues à M. le Dr Nordau, de Buda-Pest, délégué hongrois au congrès littéraire de Paris en 1878.

Alors les enfants chantent à l'unisson :

« Les épis poussent dans le cœur de Jésus-Christ ;
Donc il faut lui rendre une partie
De la bénédiction qu'il nous a donnée. »

En chantant ainsi, ils ouvrent le sac, dans lequel il est d'usage que l'on jette quelques poignées de fine farine. Et ils vont plus loin recommencer leur quête.

Avec cette farine, le chantre de la paroisse confectionne des espèces de petites gaufres marquées de la croix que, deux jours avant la fête, les trois jeunes garçons vont distribuer dans toutes les maisons, et en échange desquels ils reçoivent quelques petites pièces de monnaie.

On considère comme d'un heureux présage que le chien du logis n'aboie pas contre ces enfants quand ils se présentent pour faire leur distribution.

La veille de Noël, quatre notables du village se rendent chez le curé ou chez le maître d'école. Ils y prennent de gros faisceaux de baguettes de bouleau ou de saule, qui ont été préparés dans l'attente de leur venue. Nantis de ces verges, ils s'en vont dans toutes les maisons où ils savent que se trouvent des jeunes filles, qu'ils appellent par leur nom, et qui ne se présentent que contraintes, amenées de force par leurs parents.

Deux des hommes, qui sont entrés pendant que les deux autres restent en dehors, comme pour défendre l'accès de la maison, appliquent doucement quelques coups d'une de leurs baguettes sur les épaules des jeunes filles, qui cachent leur visage dans leur tablier.

En frappant, les hommes chantent :

« Si je te bas maintenant,
C'est pour qu'un malheur plus grand ne t'atteigne,
Pour que le sort ne t'afflige pas
Des blessures qui saignent.
Pense au Père, pense au Fils, pense au Saint Esprit,
Et fais toujours ce qu'ils commandent... »

La jeune fille tend alors la main à l'homme qui l'a battue ; puis elle lui présente une pomme rouge, en échange de laquelle l'homme lui donne la baguette dont il s'est servi pour la frapper, qui est conservée dans la maison jusqu'à Pâques, époque où on doit la brûler. A vrai dire, on ne la brûle pas en entier, car la jeune fille à qui elle a été remise a soin d'en

Russie. — Le Czar allant assister à la bénédiction de la Néva.

distraire un morceau, pour le donner à son fiancé, comme une sorte de talisman devant assurer la paix dans le futur ménage.

La tournée de ces distributions de coups et de baguettes doit être terminée avant midi ; si, à cette heure-là, il reste des verges, elles sont déposées dans le clocher, où le sacristain les brûlera le jour de la résurrection de Jésus-Christ.

L'après-midi se font les derniers préparatifs de la fête.

Le crucifix, qui n'est absent d'aucune maison, est enguirlandé de mousse et de fleurs artificielles. On y attache, en outre, une des oublies ou gaufres faites avec la farine qu'ont recueillie les enfants. Entre parents, entre amis, entre voisins, chacun sollicite de l'autre, tout en l'embrassant, tout en lui serrant la main, l'oubli, le pardon du déplaisir qu'il a pu lui causer dans l'année.

Les domestiques reçoivent, à dater de ce moment, deux jours pleins de congé, qu'ils vont ordinairement passer dans leur famille. Avant de s'éloigner toutefois, ils doivent promettre qu'ils prieront Dieu d'accorder à leur maître tous les bonheurs, notamment abondance de pain et préservation d'incendie.

La nuit venue, chez les pauvres comme chez les plus riches, des tables sont dressées et garnies avec plus ou moins de recherche, de prodigalité; et qui que ce soit, qu'ils appartiennent ou non au pays, à la religion, peut venir s'y asseoir.

Quelle que soit d'ailleurs la condition du chef de famille, le repas qu'il offre ce jour-là ne serait pas traditionnellement complet si l'on n'y voyait figurer des noix et des gâteaux, dans la pâte desquels entrent des graines de pavot.

L'hydromel y doit être servi sans la moindre parcimonie ; et comme il est interdit de se servir de verres ou de coupes en ce jour-là, c'est en faisant circuler les bouteilles, où chacun boit à son tour, que les convives font honneur à cette boisson, qui ne laisse pas que de pousser fort à la gaieté.

A l'heure où la bombance est générale, des garçons vont trois par trois parcourir le village ; et, de porte en porte, ils demandent si l'on veut les admettre à offrir la bénédiction.

Quand on leur a répondu affirmativement, ils entrent, baisent la main du maître et chantent d'abord en chœur :

« Nous sommes les trois rois Mages.
Nous venons des pays lointains,
Nous avons passé près de la crèche,
Où nous avons trouvé l'enfant Jésus...»

Puis l'un des trois chantant seul :

« Je suis Gaspard, le pieux et bon Gaspard ;
Je vous bénis tous, gens de la maison ;
Que le sang du Seigneur vous soit propice !
Prospérez comme l'herbe sous une douce pluie ! »

Le second reprend :

« Melchior aussi s'approche ;
Ne lui montrez pas rudement la porte,
Car il écartera de chez vous les sorciers, les démons ;
Il fera que votre vache vêle bientôt,
Et vous n'aurez ni demi, ni entière douleur. »

Le troisième dit à son tour :

« Moi, le grand roi, le riche Balthazar,
Je souhaite que la maîtresse d'ici ait un bel enfant,
Que sa fille fasse le gâteau de noce dans un an,
Que le maître ait quatre ou six chevaux. »

Enfin tous reprennent ensemble :

« Neuf petites étoiles brillaient,
Quand Jésus naquit dans la crèche
Elles s'éteignirent tristement
Le jour où il mourut.
Bonne nuit ! »

Là-dessus les trois chanteurs sortent de la maison. Quand ils sont dans la rue, le maître de la maison jette soit quelques pièces de monnaie, soit quelques autres cadeaux sur la neige, qui, à cette époque, couvre ordinairement la terre. Les trois jeunes garçons se précipitent, et se battent pour se saisir du présent ; et plus ils se roulent dans la neige, plus grande est l'hilarité de l'assistance, qui est venue sur le seuil pour assister à ce débat d'ailleurs fort innocent.

A minuit, tout le monde se lève de table. On allume des lanternes pour se rendre à l'église. Avant de partir, on tire des coups de pistolet, qui ont

pour but d'éloigner les démons, les méchants esprits, qui, furieux du règne de Jésus-Christ, pourraient venir causer quelque malheur dans la maison.

Toute la population d'un hameau, marchant sans bruit, forme groupe pour se rendre à l'office nocturne. Mauvais présage si, pendant cette marche, il arrive que le vent éteigne des lanternes, et si des étoiles filantes se montrent dans le ciel.

A chaque croisière des chemins, tous se retournent et crachent en arrière, pour faire endurer des tourments aux sorciers qui voltigent dans l'air, et que l'on est convaincu d'entendre crier de douleur.

Autant a été grave et silencieux le départ, autant est bruyant et désordonné le retour. Ces gens qui s'en allaient sur deux rangs, sans faire entendre une parole, à la terne lueur des fallots, donnant à leur marche l'aspect d'une procession sépulcrale, les voilà qui, sortis de l'église, regagnent leurs maisons en dansant, en chantant, en agitant des torches de résine et de paille, en cherchant à se jouer l'un et l'autre toutes sortes de tours plaisants, et faisant assaut de quolibets.

En rentrant au logis, où la table a été de nouveau chargée des meilleurs mets, et où l'on a renouvelé les flacons d'hydromel, le chef de famille, qui a pris au dehors une grosse boule de neige, la lance vers la plus grosse poutre : si elle reste bien collée, il peut être assuré que sa maison ne brûlera pas dans l'année.

La bombance, recommencée à cette heure plus que matinale, se continue d'ordinaire jusqu'au lever du jour.

Comme intermèdes, d'ailleurs, plusieurs jeux sont de tradition. Le plus commun est celui qui consiste à demander des présages pour l'année nouvelle à un fuseau garni de fil, que l'on fait tourner sur la table. La personne devant laquelle il s'arrête, si elle n'est pas mariée le sera certainement avant le prochain jour de Noël ; si elle est déjà en ménage, c'est la naissance d'un enfant qui lui est annoncée. Malheur à celui qui laisse tomber à terre le fuseau augural !

Vers la dernière heure de la nuit, on arrache à un chat trois poils, que l'on trempe dans l'eau bénite, et qu'ensuite l'on brûle, pour mettre définitivement en fuite les méchants esprits, qui, cette nuit-là, s'agitent outre mesure,

et seraient capables de venir briser le crucifix dont la présence protège la maison.

Dans la matinée du jour de Noël, jeunes garçons et jeunes filles, réunis dans la salle où l'on a coutume de tenir les veillées laborieuses, se divisent en deux groupes. D'un côté les garçons, de l'autre les filles. Les trois plus âgées de ces dernières, tournant le dos à la troupe des garçons, jettent par-dessus leur épaule des boules de neige. Les garçons atteints seront mariés dans l'année; et, en tout cas, ils doivent dès lors obéissance et dévouement à la jeune fille qui a lancé la boule de neige...

C'est ainsi que, d'ici de là, dans notre monde chrétien se diversifie, au contact des anciennes mœurs et des superstitions, la physionomie du pieux anniversaire. Si nous passons les mers, pour savoir ce qu'il en est advenu de la même fête dans le monde que nous avons coutume d'appeler « nouveau », nous la trouverons différentiée encore selon la nationalité conquérante qui a fait souche dans telle et telle contrée, mais en s'accordant au caractère propre de la colonie.

Au Canada, la coutume est établie que pendant la période de la nuit de Noël, l'on aille en groupes chanter des *carols* (ou chants de Noël) devant la porte de ses amis, parents ou connaissances : lesquels, bien entendu, après avoir reçu cette sérénade, souvent exécutée par les froids les plus rigoureux, ne manquent pas d'offrir une collation aux chanteurs.

« Aux États-Unis — dit M. Oscar Comettant [1] — le jour de Noël (le Christmas britannique) est l'occasion de fête de famille telles qu'on les pratiquent dans les villes du Nord de la France et dans toute l'Allemagne. On plante l'arbre de Noël, qui consiste en une large branche de pin ou de cyprès garnie de jouets, de bijoux plus ou moins précieux, de boîtes de bonbons, de joyaux en tous genres, que le propriétaire de l'arbre de Noël offre à ses invités en guise de cadeaux.

« Cette fête est surtout — on le comprend — la fête des enfants. Après qu'on a suffisamment admiré dans son ensemble l'arbre merveilleux, on permet aux enfants et aux jeunes personnes d'en cueillir les fruits précieux,

[1] Oscar Comettant : *Trois ans en Amérique.*

plus tentants à leurs yeux que les plus belles pommes de l'arbre de science.

« L'usage des fêtes de Christmas commence cependant à se perdre ou plutôt à se confondre avec le premier jour de l'an. Il règne partout ce jour-là (le premier janvier) en Amérique un grand laisser-aller, et les dames se montrent d'une hospitalité très cordiale à l'égard des visiteurs qui ne se bornent pas à envoyer leur carte.

« Ce jour-là, on ne voit pas de dames dans les rues. Elles restent toutes chez elles, pour recevoir les visites, depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, et même plus tard. Elles se tiennent dans leur salon en grande toilette de bal, ayant à leurs côtés les jeunes filles également parées.

« Un buffet, élégamment dressé et amplement garni de jambons, de volailles froides, de pâtés, de tartes aux fruits et gâteaux de toutes sortes, est mis, avec des vins fins et des liqueurs, à la disposition de tous les visiteurs. Il est d'usage qu'on ne doive pas refuser, sur l'invitation de la dame de la maison, d'accepter quelque chose, ne fût-ce qu'un verre de vin de Madère avec un biscuit. Les verres de madère, pris ainsi en détail pendant la journée, finissent vers le soir par fournir à l'estomac un total de boisson très considérable, que des teintes empourprées trahissent souvent sur le visage des gentlemen les plus respectables; mais ces dames sont si aimables qu'il est impossible de leur rien refuser. »

Pour démontrer combien la tradition établit de fraternité chez des peuples cependant très formalistes, notre auteur raconte ensuite comment une erreur le fit entrer ce jour-là chez des dames qu'il ne connaissait pas, et par lesquelles il fut aussi bien reçu que s'il eût été depuis longtemps l'intime de la famille. Il attendait toujours la dame de la maison; quand il la demanda par son nom, on lui apprit qu'elle demeurait à côté; et, comme il s'excusait de sa méprise, on redoubla envers lui de courtoisie, à ce point que — grâce d'ailleurs à sa qualité de dilettante — il acheva la soirée le plus agréablement du monde chez des personnes dont quelques heures plutôt, il n'avait jamais entendu parler.

Que dans les anciennes colonies britanniques, où l'indépendance normale a fait le champ libre aussi bien pour toutes les négations que pour toutes les croyances, la tradition du Christmas ne se soit guère conservée que pour

offrir aux sentiments paternels un prétexte de libéralité envers les enfants, et que le jour de l'an civil se manifeste, comme chez nous, par des visites accomplies en de certaines conditions — cela va ou semble aller de soi. Mais il en est tout autrement dans les régions qu'habitent les descendants des races latines.

Nous en donnerons pour très concluant exemple quelques-unes des pittoresques impressions qu'un charmant écrivain voyageur [1] publia, il y a une vingtaine d'années au retour d'une visite à la capitale du Pérou, où il se trouvait au moment de cette même *noche buena*, que nous avons déjà vu célébrer par la population madrilène.

« Nous étions entrés à Lima — dit notre auteur — la veille de Noël. Les carillons des innombrables églises de la ville appelaient les fidèles aux offices; mais, pour quelques sons vibrants et de bon aloi, des centaines de voix enrouées, asthmatiques et fêlées appartenant sans doute à des fragments d'airain jetaient quelques brusques clameurs du haut des clochers. Peu habitués à d'aussi étranges sonneries, nous ne pûmes d'abord nous défendre d'une certaine impatience bien justifiée par ce chaos de bruits impitoyables. Plus tard cependant, nous en vînmes à trouver dans ces carillons désordonnés et sauvages, qui se renouvelaient chaque jour (car à Lima on honore officiellement presque tous les saints du calendrier), un charme singulier, dont les austères sonneries de nos fêtes religieuses n'ont jamais pu réveiller en nous le souvenir.

« *La fonda francesa*, où nous demeurions, était située au centre de la ville, à deux pas de la place principale, ou *plaza Mayor* [2]. Comme le Palais-Royal à Paris, cette place, entourée de galeries exclusivement vouées au commerce, est le rendez-vous habituel des étrangers et des oisifs. Nous y allâmes chercher nos premières impressions. Quand on veut d'un coup d'œil saisir la vie liménienne dans son aspect le plus original, c'est au milieu d'une fête religieuse qu'il faut arriver à Lima, et c'est à la *plaza Mayor* qu'il faut courir.

[1] Max Radiguet : *Souvenirs de l'Amérique espagnole.*

[2] La *plaza Mayor*, ménagée au centre de Lima, forme un carré parfait dont la cathédrale, gracieux monument de la Renaissance, et l'évêché occupent le côté oriental; au nord se trouve le palais National, résidence du président de la république ; les deux autres côtés sont occupés par des maisons particulières. M. R.

CANADA. — Les chanteurs de *carols*, pendant la période de Noël

« Le spectacle qu'offrait cette place le jour de notre arrivée ne trompa point notre attente. La foule affluait par toutes les rues environnantes. Comme un essaim de papillons dispersés par accident, des femmes pimpantes et coquettes, étalant aux regards les plus violentes nuances de la soie, du satin, diapraient la vaste place, et convergeaient toutes vers la cathédrale, festonnant les degrés du péristyle, ou suspendant aux portiques leurs grappes vivantes... Nous crûmes voir se lever le rideau d'un théâtre de Paris sur une ville espagnole du seizième siècle, animée par un peuple de convention.

« La solennité de Noël nous permettait d'observer en regard du pittoresque costume des femmes de la ville, les vêtements plus simples, mais non moins gracieux, des *cholitas* et de *sambas* (paysannes) aux figures brunes et cuivrées, encadrées dans un immense chapeau de paille enrubanné. Les hommes se montraient aussi sur la place, mais en petit nombre. La plupart des citadins, tristement vêtus à l'européenne, se promenaient sous les *portales*. Les campagnards et les moines apportaient seuls leur contingent d'originalité au spectacle qui nous surprenait : les premiers avec leurs *ponchos* bariolés, assez semblables aux dalmatiques du *moyen âge*, les seconds portant l'habit de leur ordre; les franciscains en robe bleue, les dominicains en robe blanche et en camail noir, les *hermanos de la buena morte* (confrères de la bonne mort), puis d'autres confréries religieuses en froc gris et bruns...

« L'animation prit un caractère plus violent à la sortie de l'office; dès que la cathédrale eut commencé à vomir par toutes ses portes des flots de peuple, mille clameurs s'élevèrent. Des musiciens nègres, sous prétexte d'implorer la charité des fidèles, commencèrent de complicité un charivari bar bare. Les courtiers de loterie criaient la *suerté*; les *mistureras* (marchandes de fleurs), les *tamaleros* (cuisiniers) et les *fresqueras* (limonadières) offraient avec succès, ceux-là leurs ragoûts incendiaires, celles-ci leurs boissons rafraîchissantes...

« Les *nacimientos* semblaient accaparer ce jour-là toute la faveur populaire. On nomme *nacimiento* la légende du christianisme composée en relief, étalée sous les portiques de certains couvents, et même dans des maisons particulières sous les auspices de quelques vieilles béates. La foule visitait les *nacimientos* en quelque sorte processionnellement. Nous suivîmes d'instinct l'un de ces courants, et nous nous trouvâmes bientôt enclavés dans une cohue qui assiégeait un vestibule, où l'on se heurtait comme à la porte d'un de nos

théâtres, le jour d'une représentation extraordinaire. Les femmes surtout mettaient à pénétrer dans l'intérieur une persévérance héroïque. Ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes nous-même jusqu'au *nacimiento;* encore n'y pûmes-nous donner qu'un coup d'œil, tant nous étions balottés par le flux et le reflux des curieux. Le *nacimiento* n'est pas, comme aujourd'hui dans certaines villes de nos provinces, la scène de la Nativité circonscrite dans un petit cadre. C'est l'histoire complète de Notre Seigneur, remplissant un vaste espace en hauteur et en largeur, suivant que l'exige la forme du local qui la contient. Le drame se déroule sur un terrain accidenté, qui commence à l'étable de Bethléem et qui aboutit au Golgotha. Montagnes arides, rochers menaçants, fraîches oasis, villages, fleuves, torrents : tout cela est disposé avec ordre, tout cela est peint de couleurs naturelles. Des étoiles de clinquant étincellent dans l'azur du ciel; l'une d'elles, la plus brillante, suspendue à un fil, guide les Mages vers l'enfant Dieu, et, comme toutes les figures sont mobiles, la scène reçoit de fréquentes modifications. Aussi les rois et les bergers qui, dans les premiers jours de l'Avent se trouvent fort loin de Bethléem touchent, la veille de Noël, au seuil de l'étable. On passe successivement en revue le massacre des innocents, la décollation de saint Jean-Baptiste, la fuite en Égypte et tous les épisodes de la Passion.

« Les ordonnateurs de ces *nacimientos* sont de vrais artistes populaires qui luttent entre eux d'imagination, de naïveté, quelquefois même d'érudition. Il y a entre les différents quartiers de la ville des rivalités de *nacimientos*. Ceux-ci sont plus riches, ceux-là plus complets, d'autres plus ingénieusement composés. Parmi ceux que nous visitâmes, nous en remarquâmes un qui occupait un espace de plus de trente mètres. Il est vrai qu'à l'histoire sacrée, l'on avait cru devoir joindre des sujets empruntés à notre époque, tels que les différents métiers de l'architecture moderne, des scènes de la vie liménienne; et jusqu'à des combats de coqs, ces derniers peut-être en mémoire du dénonciateur de saint Pierre.

« Si notre journée à Lima avait été bien remplie, la nuit qui allait suivre la *noche buena* n'allait pas être pour nous moins riche en spectacle curieux.

« Dès que l'obscurité fut venue, l'air retentit de musiques étranges et de folles chansons. Des compagnies de nègres des deux sexes, escortés d'une foule bruyante, parcouraient la ville, en brandissant des torches qui, fouettées

par le mouvement de la marche, faisaient danser sur les murailles blanches des silhouettes gigantesques. De temps à autre, les porte-flambeaux s'arrêtaient et la multitude formait un cercle, au centre duquel commençaient des danses sans nom, au son d'un orchestre diabolique, dont les principaux instruments étaient de larges tubes en fer-blanc, fermés aux extrémités par des plaques de cuir, que traversait une corde à nœuds. Celle-ci tirée avec force dans l'un et l'autre sens arrachait aux cylindres une sorte de râlement baroque et sourd, qui rappelait pourtant le son de la trompe... Durant toute cette nuit, la *plaza Mayor* fut animée par une foule bruyante. Des flambeaux et des brasiers jetaient aux façades environnantes de grandes clartés fugitives et sinistres. Les marchands de comestibles, nègres et *cholos*, circulaient à travers des tourbillons de fumée, attisant la flamme, tourmentant les poêles, les casseroles, les réchauds, où l'on entendait glapir la graisse et crépiter les fritures et les grillades. A travers la vapeur épaisse et nourrissante qui remplissait l'air, on voyait des guirlandes de saucisses et de boudins, joignant les extrémités de longues perches fichées en terre ; des cordes tendues supportaient des jambons, des volailles plumées et dépecées toutes crues. On préparait aussi différents mets nationaux...

« Pendant que, sur la place, on se pressait autour des nombreux étalages culinaires, les portes de la cathédrale restaient grandes ouvertes. L'intérieur, à peine entrevu, à travers la fumée rougeâtre de l'encens et des cierges, regorgeait de fidèles. Ceux qui n'avaient pu y pénétrer encombraient les marches du péristyle, d'où, agenouillés et recueillis, ils suivaient avec ferveur l'office de minuit... Quand, la nuit touchant à sa fin et les cloches se mettant en branle, les fidèles affamés quittèrent l'église, la scène prit un nouvel aspect. Les cuisiniers en plein vent se multipliaient, pour distribuer aux passants les mets nationaux enveloppés dans une feuille de maïs. Il n'y eut bientôt plus un pied carré du sol où l'on pût trouver place. Tous les consommateurs, accroupis dans la poussière, dévoraient leur pitance à qui mieux mieux, avec des grimaces féroces. Les *fresqueros* et les marchands de *chicha* déployaient en même temps une activité sans égale. Ils enjambaient les différents groupes, le baril au dos, la bouteille en main, et versaient sur tous les points des rasades fabuleuses... Rentrés à la *fonda* (hôtellerie) depuis fort longtemps, nous entendions encore de notre fenêtre bourdonner

la *plaza Mayor*, comme une ruche immense, tandis que les *serenos* nasillaient aux échos d'alentour l'heure de la nuit et l'état du temps. Il était trois heures... Le lendemain, la place était jonchée de plus de feuilles que n'en fait pleuvoir le vent dans un bois durant une nuit d'automne ; c'étaient les larges feuilles dans lesquelles on délivre les divers aliments péruviens... Les cordes qui, la veille, tendues en bel ordre, couraient chargées de comestibles en joignant les extrémités des pieux, traînaient çà et là maintenant comme les agrès d'un navire désemparé, à travers les bancs et les barils renversés pêle-mêle... La *buena noche* venait de finir... »

Où que nous allions, d'ailleurs, dans le Nouveau-Monde, nous serions sûrs d'y retrouver les coutumes des nations européennes, qui jadis avaient là-bas des colonies, devenues pour la plupart autonomes. Nous n'aurions qu'à signaler des variantes, le fond serait le même que sur notre continent.

Quelque originalité ne se montrerait que dans le cas où, chez des populations indigènes ayant gardé une partie de leurs mœurs originelles en se convertissant à la foi chrétienne, la fête du Sauveur se serait mariée à d'anciennes cérémonies locales.

Aux îles Saint-Thomas, dans les Antilles, par exemple, nous verrions les noirs célébrer une Noël particulière, par l'élection d'une reine qui, choisissant un roi parmi huit ou dix prétendants, à elles présentés et désignés aussi par voie d'élection, aurait pendant toute la journée la plus complète autorité sur toute la population de couleur, se livrant à toutes les folies : mascarades, danses, festins, simulacres de combats...

« J'ai vu au Brésil — nous dirait M^me^ Agassis[1] — les Indiens célébrer la Noël d'une façon charmante.

« A la nuit tombante deux canots, éclairés par des torches, partent des établissements du lac Hyanuary et traversent la rivière pour venir à Manaos. Dans l'un est l'image de la sainte Vierge. Dans l'autre celle de sainte Rosalie. Debout à la proue, ces deux statues, resplendissant des feux qui convergent sur elles, s'avancent vers la rive. En débarquant, les Indiens se joignent à la foule venue au-devant d'eux et forment une procession. Les femmes sont

[1] Dans son *Voyage* en cette région de l'Amérique méridionale.

vêtues de blanc, avec des fleurs dans les cheveux. Les hommes portent des torches ou des cierges. Tous suivent les images sacrées, qui sont portées sur un dais, en tête du cortège jusqu'à l'église, où on les dépose et où elles demeurent pendant toute la semaine de Noël. »

« Chez certaine peuplade du Paraguay — avons-nous lu dans le journal inédit, et d'ailleurs tout intime, d'un voyageur[1] qui visita ces contrées il y a une quarantaine d'années — je trouvai un jour de Noël la preuve du singulier amalgame que peuvent produire des idées de différents ordres livrées à l'élaboration d'esprits incultes. Evangélisée sans doute autrefois par les missionnaires chrétiens et depuis retournée à une existence relativement sauvage, cette petite tribu nous sembla vivre isolée dans une gorge, où elle avait bâti ses huttes sur les bords d'un lac très poissonneux.

« Arrivés vers le soir au village, nous avions été, mon compagnon et moi, reçus avec tous les honneurs qui pouvaient nous être faits en pareil pays ; à savoir qu'une famille, évidemment notable, s'était dépossédée, pour nous l'offrir comme abri, de sa cabane, au seuil de laquelle les femmes nous servirent un abondant repas, composé de tronçons de grosses anguilles du lac, rôtis par suspension au dessus d'un brasier, et de fruits fort savoureux, espèces de petits abricots, cueillis sur un arbre qui croît en très grand nombre sur les coteaux environnants.

« Au coucher du soleil, harassés que nous étions d'une longue traite, nous nous étions étendus sur des lits d'herbes sèches ; et le plus profond sommeil n'avait pas tardé à s'emparer de nous.

« Ce sommeil devait durer depuis deux ou trois heures, quand nous en fûmes tirés tout à coup par des rumeurs qui ne nous semblèrent qu'à demi rassurantes. C'était, au loin, des bruits de tambour, mêlés aux sons d'une flûte criarde, que nous pûmes prendre pour une musique guerrière, à laquelle les gens du village répondaient par de longs cris, ou plutôt par des espèces de hurlements, modulés tantôt en sourdine, tantôt en fausset : on eût dit des miaulements de gros félins, tigres ou léopards...

« Etait-ce l'approche, l'attaque d'une tribu étrangère, que nos hôtes s'ap-

[1] Papiers particuliers de la famille P...

prêtaient à combattre, ou bien, par ce vacarme combiné, les deux peuplades témoignaient-elles du plaisir qu'elles se promettaient à nous faire un mauvais parti ? — Il faut s'attendre à tout avec ces *enfants de la nature*, qui souvent, bien plus que les civilisés, connaissent et pratiquent l'art de la dissimulation... Bref, et quoi qu'il en pût être, nous crûmes prudent de nous

La Noël des nègres aux îles Saint-Thomas.

lever et de nous tenir sur nos gardes. Nous étant assurés que nos armes étaient en bon état, nous hasardâmes un regard au dehors de la cabane. Quelle fut notre surprise de voir à quelque distance de nous une vingtaine d'hommes, de femmes, d'enfants agenouillés, les yeux au ciel, dans la posture de l'adoration : sentiment que nous lisions d'autant mieux sur leur visage que chacun d'eux tenait à la main une sorte de grande allumette d'un bois résineux, qui brûlait à la façon d'un cierge. Et tous à l'unisson — si

l'on peut ainsi qualifier l'ensemble de ces cris de bêtes fauves — hurlaient à qui mieux mieux.

« Le tambour et la flûte, qui s'étaient d'ailleurs rapprochés, tintamaraient toujours.

« Nous sortîmes. Aux alentours d'un autre groupe de cabanes, autre troupe en adoration, tenant les mêmes luminaires. Comme nous approchions, laissant deviner à notre air l'étonnement que nous causaient ce bruit et ces simagrées, un des sauvages se leva, et, prenant à sa ceinture, où il en avait un paquet, plusieurs de ces bûchettes résineuses qui brûlaient aux mains de tous, il les alluma et nous en présenta une à chacun : «Il faut hurler avec les loups », dit le proverbe. Nous acceptâmes les bûchettes, puisqu'on nous les offrait; nous nous mîmes même à genoux, puisque nous crûmes comprendre que cela pourrait faire plaisir à nos hôtes — qui, en effet, se montrèrent ravis — mais nous ne hurlâmes pas le moins du monde, ce dont ils parurent nous dispenser de très bonne grâce.

« Et toujours le tambour et la flûte allaient leur train. Bientôt nous les entendîmes tout près de nous, en même temps qu'une grande, une immense lueur se répandit derrière un rideau d'arbres, vers lequel tous les regards étaient tournés.

« L'instant d'après, la lueur et l'étrange musique nous furent expliquées par l'apparition de plusieurs grands gaillards entortillés de feuillage, les uns frappant sur la peau sonore ou soufflant dans des roseaux , les autres portant de hautes torches et formant un demi-cercle, dont le point central était occupé par une grande femme, qui, la face et le buste peints de blanc cru et de rouge vif, tenait dans ses bras un jeune enfant tout nu, peinturluré de la même façon.

« Dès que ce groupe bruyant et volumineux fut devenu visible pour tous, les hurlements cessèrent, et les gens qui étaient agenouillés se levèrent tous ensemble pour aller, en sautant sur un pied, se ranger autour des arrivants ; puis tous se prosternèrent jusqu'à toucher le sol de leur front ; puis la femme et l'enfant peints furent conduits dans une cabane, dont le dehors et l'intérieur étaient illuminés à l'aide de bûchettes que deux hommes étaient chargés de renouveler quand elles avaient achevé de se consumer. Il y eut encore prosternation générale de toute la population du village devant la femme

qui s'était assise, son enfant sur les genoux, et qui, dans la profondeur de cette niche éclairée, avait un aspect étrangement imposant.

« On laissa s'éteindre le luminaire de la cabane, dont on ferma l'ouverture avec une claie de feuillage : et la femme et l'enfant purent s'endormir. Puis, toute la population s'étant rendue dans un grand espace vide, au milieu duquel un mât était planté, nous vîmes s'avancer un enfant qui, tenant une torche enflammée, l'approcha du pied de ce mât, tout le long duquel courut presque instantanément un cordon de feu, qui s'en alla communiquer l'embrasement à une masse d'herbes attachées au sommet.

« Alors tous les habitants poussèrent des cris de joie, dansèrent en rond autour de cette flamme, qui jetait ses fauves et ondoyantes clartés sur la foule bruyante et agitée.

« Quand la flamme s'éteignit, la ronde s'arrêta, les cris cessèrent ; et, à l'exemple de nos hôtes, nous rentrâmes dans notre cabane, où nous pûmes continuer à dormir.

« Le lendemain tout s'expliqua. Nous venions de retrouver chez ces sauvages un souvenir du temps où leurs pères christianisés célébraient la Noël. La femme et l'enfant — enluminés sans doute pour rappeler les peintures de la Vierge et du petit Jésus, que les missionnaires offraient autrefois à la vénération des fidèles — étaient censés arriver de loin. La musique annonçait leur arrivée au peuple, qui *hurlait* d'attente. A cela s'ajoutait l'idée du Soleil renaissant — dérivant du culte antérieur — symbolisé d'abord par les torches et les bûchettes, puis par cette grande flamme aérienne, autour de laquelle toute la tribu dansait, en faisant entendre de joyeuses acclamations.

« Ainsi chez ces êtres, revenant comme d'instinct aux mœurs primitives, s'était opéré le mélange des idées et des symboles... »

Quelque chose d'analogue se passe chez les Lapons des régions les plus septentrionales, qui, bien que chrétiens de fait, n'ont pas moins gardé plusieurs des pratiques d'idolâtrie de leurs ancêtres. Aux deux solstices, notamment, ils adorent encore le Soleil sous le nom de Baive. Au solstice d'été, ils l'honorent pour les biens qu'il leur a donnés. Au solstice d'hiver, alors que chez eux règne une longue et constante nuit, tout en invoquant le Sauveur des âmes à l'époque de sa nativité, ils ne manquent pas de lui associer le

souvenir du grand astre bienfaisant, qu'ils prient de ne pas s'oublier derrière le monde.

Ils lui sacrifient des rennes; mais, avant de les immoler, ils frappent sur un tambour où sont placés quelques poils pris au cou de la bête; et à la façon dont ses poils s'arrangent par la vibration de la membrane, ils jugent si le dieu accepte favorablement leur sacrifice; et si l'année qu'il va faire recommencer sera bonne pour eux.

« Deux fois l'an d'ailleurs ils renouvellent, à quelque distance de leur cabane, certaine grosse pierre, qui représente le dieu du jour et de la nuit. En été, ils la couvrent, aussitôt posée, de branches de bouleau; en hiver, de branches de pin; et selon que la pierre se laisse plus ou moins facilement remuer pendant l'absence du Soleil, ils savent si, pendant l'année nouvelle, ils auront plus ou moins les faveurs divines.

« C'est aussi au moment du solstice d'hiver que les Groenlandais célèbrent leur fête de nouvelle année, qui, pour quelques-uns, évangélisés depuis peu, coïncide avec la Noël. Ils solennisent par de longs festins, où ils se gorgent de lard de phoque, d'huile de baleine, et de pattes d'ours mises en réserve pour cette circonstance, l'espoir qu'ils ont de voir bientôt le Soleil ramener pour eux la saison de la pêche et de la chasse.

« Quand ils sont bien repus, ils se lèvent de table, pour danser l'un après l'autre, au son d'un tambour fait d'une côte de baleine amincie et repliée, sur laquelle on a tendu la peau de la langue du même animal. Ce tambour, en forme de raquette, se tient de la main gauche et se frappe de la droite avec une baguette.

« A chaque coup, le musicien, qui est aussi le danseur, fait un saut à la même place, avec de grands mouvements de tête et de corps. Il accompagne sa musique et sa danse d'une chanson sur la pêche aux morses, sur les exploits maritimes de la nation, les hauts faits des ancêtres; le refrain, que l'assemblée dit en chœur, appelle le retour du Soleil « père et auteur de l'heureuse et abondante année ».

« Quand ce chanteur-danseur-musicien est fatigué, un autre prend sa place, pour répéter à peu près les mêmes exercices. Ce jeu dure toute la nuit. On dort le lendemain jusqu'au soir, et la fête recommence par le souper, suivi comme la veille de danses et de chants. Plusieurs nuits se passent de

même jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche, ou que les acteurs aient entièrement perdu les forces et la voix. » (Malte-Brun. *Histoire des Voyages.)*

Mais nous nous sommes par degrés éloignés de la fête chrétienne, à ce point qu'à peine en retrouvons-nous la pensée première mêlée à de grossières pratiques. Cherchons ailleurs les manifestations d'un culte plus orthodoxe.

LA PAQUE DE L'ÉGLISE GRECQUE

Nous venons de voir que les chrétiens de l'Église grecque célèbrent non seulement la Noël par des festins et par diverses cérémonie propitiatoires, mais encore l'Épiphanie, par la bénédiction des eaux et des maisons, emblème de renouvellement et de purification universelle. Il semblerait donc qu'il ne nous restât rien à dire du jour de l'an chez ces peuples.

Mais nous ne saurions passer sous silence leur solennité de Pâques, qui — du temps où elle ouvrait pour eux l'année avec la saison printanière — a gardé un symbolisme très significatif lui laissant le caractère de fête initiale.

En ces régions, une idée plus magnifiquement importante semblerait s'attacher à la résurrection miraculeuse du Christ qu'à sa providentielle, mais humble naissance.

Coïncidant avec le renouveau, la Pâque — surtout pour les peuples du Nord — paraît rattacher d'une manière plus évidente que la Nativité le règne triomphant du Sauveur aux riants phénomènes naturels.

En outre, l'usage qui, chez les chrétiens grecs, s'est conservé de faire jouer à l'œuf un grand rôle dans la célébration religieuse aussi bien que

dans les réjouissances pascales, imprime à cette fête une physionomie toute particulière, qui la fait rentrer naturellement dans notre sujet.

En réalité d'ailleurs la Pâque de l'Église grecque est le jour des présents — des *étrennes*, pour employer le vrai mot : elle nous appartient donc de droit.

Corneille de Bruyn, voyageur et peintre hollandais, qui s'était trouvé à Moscou au printemps de 1702, écrivait ceci dans la narration de son voyage :

« Le 5 avril, les Russes solennisèrent la fête de Pâques. Les cloches ne cessèrent pas de sonner pendant la nuit qui précéda la fête, le jour même et le lendemain. Tout le monde alors commença d'échanger des œufs de Pâques, qui sont cuits durs et colorés ; et cela dura pendant une quinzaine de jours. Cette coutume se pratique parmi les grands et les petits, les vieux et les jeunes, qui s'en donnent mutuellement. Les boutiques en sont pleines. La couleur la plus ordinaire est celle d'une prune violette. Il s'en trouve cependant qui sont teints de vert et de bleu. Il y en a beaucoup sur lesquels on voit ces mots écrits *Christos voskrès* (Christ est ressucité). Les personnes de qualité en ont chez eux des quantités, qu'ils distribuent aux personnes qui leur rendent visite, quelles qu'elles soient. Les gens d'un rang médiocre se les donnent dans la rue. Les domestiques en portent aussi à leurs maîtres, dont ils reçoivent un présent qu'ils nomment *prœsnick*. »

Quoique datant de plus d'un siècle, ce tableau est encore fidèle de point en point.

Ajoutons que dans chaque maison, pour commencer le festin de la Pâque, le père divise un de ces œufs durs en autant de parts qu'il y a de membres de la famille, et leur distribue ces morceaux, en commençant par le plus âgé.

Disons aussi que pendant le jour de la fête, non seulement les enfants, mais encore la plupart des grandes personnes, ont coutume de se défier à *coquer* (heurter) des œufs. Celui qui casse l'œuf de l'autre avec le sien le gagne ; et outre que ce jeu, auquel tout le monde joue, égaye tout le monde, bien des gens tiennent pour présage de longue vie, de posséder, par hasard, des œufs plus résistants que ceux de leurs partenaires.

Or si nous voulons chercher à savoir pourquoi les œufs tiennent une place

si importante dans la Pâque grecque, il arrivera que, selon l'autorité à laquelle nous nous adresserons, nous serons conduits à des origines qui, pour être fort diverses, ne laisseront pas de se rattacher également à un même principe symbolique.

« C'était — dit Court de Gebelin — en usage commun à tous les peuples agricoles d'Europe et d'Asie de célébrer la fête du nouvel an en mangeant des œufs ; et les œufs firent toujours partie des présents qu'on échange ce jour-là. On avait même soin de les teindre, surtout en rouge, couleur favorite des anciens peuples, et des Celtes en particulier.

« Mais la fête du nouvel an se célébrait alors à l'equinoxe du printenps, c'est-à-dire à l'époque où les chrétiens ne célèbrent plus que la Pâque, tandis qu'ils font maintenant commencer leur année au solstice d'hiver. Il s'est suivi de là que la fête des œufs a été attachée chez eux à la Pâque, et qu'on n'en a plus donné au jour de l'an. »

« Pourquoi — ajoutent MM. D. Monnier et Vingtrinier dans leur remarquable ouvrage sur les *Croyances et Traditions populaires* — pourquoi s'offrait-on des œufs ? — Parce que l'œuf est l'emblème naturel du principe de toutes choses. Rien n'exprime plus énergiquement l'origine que la figure de l'œuf, qui contient le germe de la vie. Le présent d'un œuf au commencement de l'année était donc en parfaite harmonie avec le motif de la fête qui était d'ailleurs un rappel de la création de l'univers. Le créateur de toute existence était adoré chez les Phéniciens sous forme ovoïde ; car, suivant leur théogonie, l'amour et le genre humain, qui ne se sont jamais quittés, étaient sortis d'un œuf qu'avait pondu la Nuit. »

« On connaît une figure indoue fort curieuse qui représente le mystère de la création du monde à la manière des Orientaux. Un voile enveloppe en partie Brahma qui a une tête de soleil radieux, et Parasaeti, qui a un buste de femme et qui est coiffée d'une tiare enflammée. Au-dessous de ce groupe tombe un œuf entouré d'un serpent. Que signifient cet œuf et ce serpent ? — On répond que c'est le monde et l'éternité.

« Voilà ce qu'on appelait l'œuf primitif, l'œuf du monde. On remarque parmi les images sacrées des Japonais un œuf sortant d'une surface d'eau, contenue par des rivages, et un taureau qui se précipite pour le briser d'un

coup de corne. Il n'y a pas de doute que ce taureau n'aille faire éclore le genre humain. »

M. X. Marmier rapporte une tradition finlandaise, dans laquelle un oiseau mystique dépose un œuf sur les genoux de Dieu, qui le fait éclore dans son sein et le laisse ensuite tomber dans l'eau. L'œuf se brise. La partie inférieure de la coquille forme la terre, la partie supérieure le ciel, le blanc liquide devient le soleil, le jaune la lune, et les débris de la coquille sont changés en étoiles. Là encore l'univers est sorti d'un œuf.

L'œuf, en résumé, fut toujours regardé comme un emblème de la nature, comme une substance mystérieuse et sacrée. On était autrefois persuadé que les magiciens s'en servaient dans leurs conjurations ; qu'ils le vidaient, et tracaient à l'intérieur des caractères enchantés, par l'influence desquels ils pouvaient opérer beaucoup de mal.

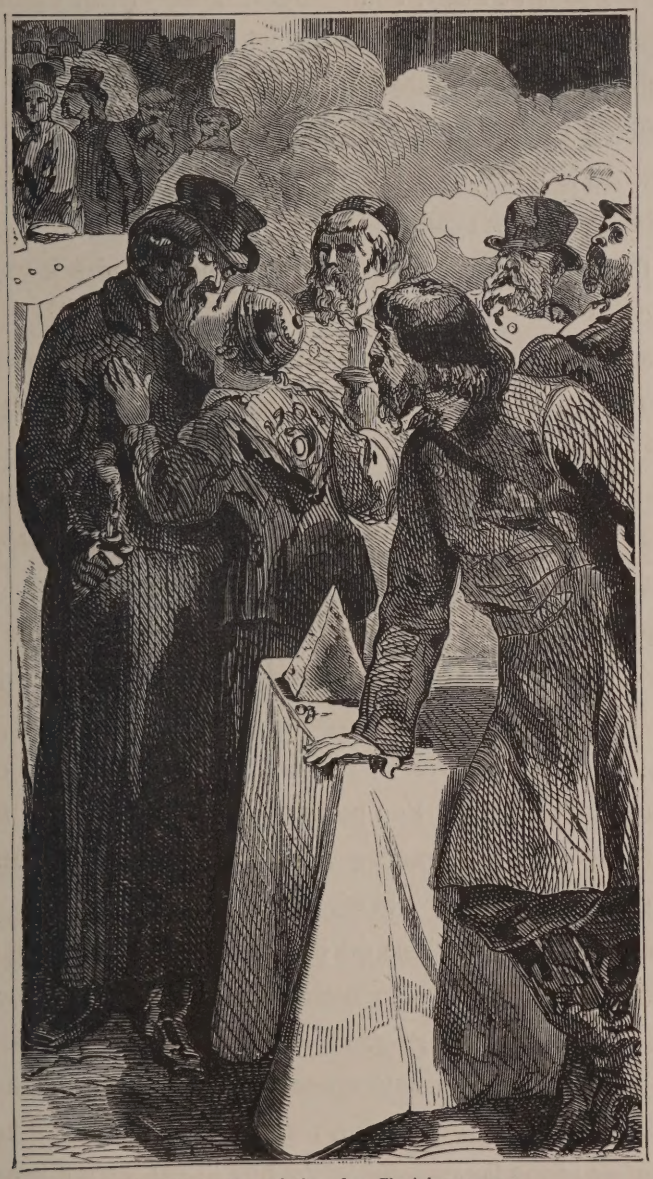
On en brisait donc la coque après en avoir mangé le contenu, pour détruire le charme, et pour ne pas offrir à ses ennemis un moyen de maléfice.

« C'est à cette croyance — dit Pline — qu'il faut attribuer l'usage de briser la coquille des œufs[1]. » Pline avait son idée à lui ; mais les mythologues en ont une autre. Pour eux briser la coquille, c'est renouveler le mystère de la création.

Si maintenant, pour avoir l'avis des théologiens, nous consultons le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de M. l'abbé Martigny : « Boldetti affirme — lisons-nous au mot *œuf* (symbole) — avoir trouvé dans le tombeau d'un martyr, dont il ne dit pas le nom, et aussi parmi les reliques des saintes Balbine et Théodora, des œufs de marbre, tout semblables à ceux de poule. Il avait aussi observé plus d'une fois dans des *loculi* (cercueils) de martyrs des coquilles d'œufs naturels. Raoul Rochette est d'avis que ces objets ont rapport à la célébration des agapes, où les œufs étaient le principal aliment. Cette observation peut avoir plus de fondement que les idées d'origine païenne que ce savant développe pour être fidèle à son système.

[1] Cet usage, qui date de l'antiquité romaine, s'est perpétué jusqu'à nous : mais les manuels de savoir-vivre, qui recommandent de briser la coquille des œufs qu'on vient de manger, motivent prosaïquement cette recommandation par la crainte que, en enlevant les assiettes, les domestiques ne laissent rouler ces coquille, sur les habits des convives. L'ancienne raison était plus pitoresque.

« Mais nous préférons de beaucoup les raisons mystiques que l'abbé Cavedoni assigne à ce symbole, parcequ'elles ont l'avantage de sortir des



Le baiser Pascal chez les Chrétiens grecs.

entrailles même du christianisme, dont l'esprit est toujours dans les monuments du premier siècle, si peu importants qu'ils puissent paraître.

« L'œuf était regardé comme un symbole de la régénération, et en particulier de la résurrection des corps. De là le pieux usage qui s'est perpétué

jusqu'à nos jours — chez les chrétiens grecs — de manger l'œuf béni avant toute autre nourriture le jour de la Pâque de résurrection, appelée aussi pour le même motif *Pâque de l'œuf*. Saint Augustin considérait l'œuf comme un symbole d'espérance. Or l'espérance principale du chrétien porte sur la résurrection finale. « L'espérance, dit-il, peut être comparée à l'œuf. L'espérance, en effet, est l'attente du but; de même l'œuf est quelque chose; mais il n'est pas encore le poussin. » L'œuf dans les sépultures chrétiennes était donc l'un des innombrables symboles de résurrection, au moyen desquels nos pères dans la foi échappaient à l'horreur que la mort inspire à ceux qui n'ont pas d'espérance. »

Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, toujours est-il que pour nous l'idée de renouvellement, de régénération ressort avant toute autre des pratiques que nous avons signalées chez les chrétiens de l'église grecque.

Pour eux du reste — ainsi que nous l'avons vu en mainte autre région au renouvellement de l'année — la Pâque est un jour qui répand partout des sentiments de liberté, d'égalité, de réconciliation.

C'est à la suite d'un jeûne très long, très austère (notre carême avec toutes ses anciennes rigueurs) que se célèbre à minuit, le premier office de la grande solennité.

Pour y assister, chacun a revêtu de beaux habits neufs (autre emblème du renouvellement) et d'ordinaire, l'on porte pour s'y rendre une lumière à la main. Les églises, dans les grandes villes, ne pouvant contenir les fidèles venus avec l'intention d'assister à la cérémonie, il en résulte autour des sanctuaires de mouvantes illuminations du plus singulier effet.

Lorsque l'officiant proclame la résurrection du sauveur : « *Christos Woskrès* », les cloches sonnent à toute volée. Dans les places qui possèdent de l'artillerie, le canon joint aussitôt ses imposants éclats aux sonneries des églises, et tous es assistants, les uns répètant en chœur : « *Christos Woskrès* (Christ est ressuscité) » les autres répondant : « *Istine Voskrès* (il est véritablement ressuscité) » s'embrassent sur la bouche ou sur les deux joues, sans distinction de sexe, d'âge, ni de rang.

Et pendant toute la journée, ainsi que pendant les quelques jours qui suivent, nulles gens ne se rencontrent sans échanger le traditionnel, le sacramentel : « *Christ est ressuscité — Il est véritablement ressuscité;* » et, de

même que pendant la période pascale cette formule remplace le salut ordinaire, de même elle sert pour toutes les santés qu'on a coutume de se porter au cours des festins qu'amène la fête.

L'office achevé, notamment dans les villages, on voit arriver les ménagères qui viennent présenter à la bénédiction du clergé toutes les victuailles destinées à la célébration de la Pâque au sein des familles.

Pour les ménages rustiques, le menu de ce festin comporte ordinairement : un cochon de lait rôti — un jambon cuit au four — des gâteaux au safran, — un fromage blanc sec, — un agneau fait avec du beurre — des corbeilles d'œufs durs colorés, — enfin du sel brûlé, qui a tout l'aspect de la cendre.

Chez les grands seigneurs dont la table est d'ailleurs ouverte à tout venant ce jour-là, les mets de tradition sont accompagnés d'énormes pièces de gibier, de nombreuses volailles rôties et d'immenses babas cylindriques.

Le gentilhomme, lui, n'envoie pas sa Pâque se faire bénir à l'église, le pope[1] du pays se rend dans la grande salle du château, où tous les mets, ainsi que les boissons, ont été convenablement disposés pour pouvoir être compris dans la même aspersion sainte.

Cela fait, commence le festin, qui s'ouvre, comme nous l'avons déjà remarqué, soit par le partage d'un œuf entre les convives, soit par la distribution d'autant d'œufs qu'il y a de personnes.

« Après cette première cérémonie, le père de famille prend un verre , le remplit d'eau-de-vie et le boit à la santé de tous ses enfants, en les nomman par leur prénom. Puis vient le fils aîné, qui en fait autant, en commençant par nommer son père et sa mère ; et ainsi de suite jusqu'aux domestiques, quand la scène se passe dans le château. Puis maîtres et valets s'embrassent en répétant la formule pascale.

« Toutes les personnes présentes entourent ensuite la table et mangent ce qui leur plaît ; mais ce repas se fait obligatoirement debout, car ce serait manquer aux anciens usages que de s'asseoir en mangeant la Pâque, dont tous les mets sont bénis.

[1] Prêtre paroissial.

« Quand on a bien bu et bien mangé, on va recommencer chez ses parents et chez ses amis[1]... »

Et cela se prolongeant pendant une semaine, Dieu sait ce qu'il advient — du moins en Russie — de la généralité des fidèles. Bon nombre d'individus, dit-on, meurent d'indigestions ou de fièvres cérébrales occasionnées par une absorption trop considérable d'aliments ou de liqueurs alcooliques.

Dans les régions méridionales du grand empire des Czars, dans les provinces ci-devant turques qui l'avoisinent, et, en Grèce proprement dite, un naturel plus tempérant préside, nous devons le constater, aux festins de la Pâque; mais ici comme là les réjouissances sont générales; ici comme là, il existe certain menu obligatoire pour les repas de la période pascale; et ici comme là le jour de la Résurrection évoque une idée d'affranchissement, d'égalité et d'union entre les hommes.

Partout d'ailleurs — en plus du don des œufs, qui est de symbolisme universel et qui n'entre pas en compte — partout se font les cadeaux de Pâques, proprement dits, qui constituent les *étrennes* aux enfants, aux domestiques, et à toutes sortes de gens de profession servile.

Divertissement, libéralité et bombance fraternelle : telle est, pour le jour de Pâques, la devise des chrétiens de l'Église grecque, comme il nous est facile de le reconnaître en feuilletant les récits des voyageurs.

« Dans chaque maison — écrit le savant norvégien Hansteen au cours de ses *Souvenirs d'un voyage en Sibérie* — il y a des tables couvertes de pyramides d'œufs durs, de jambons, de caviar, de rôtis, d'eau-de-vie, de vieux vins. Les estomacs affamés se livrent avec excès au plaisir de manger et de boire. Aussi, la plupart des habitants sont-ils ensuite forcés de garder la chambre; et les médecins de la ville (Irkust) ont fort à faire en ce temps-là pour guérir les indigestions...

« Deux jours avant Pâques, un domestique du gouverneur m'avait apporté un mouton de beurre frais de la hauteur d'un pied. On aurait bien pu envoyer l'animal à une exposition artistique, tant le corps, la forme de la tête et la laine étaient bien exécutés. C'est une surprise que font habituellement les domestiques pour gagner un pourboire...

[1] Ach. Lestrelin : *Les Paysans russes.*

Russie. — La bénédiction des mets à la porte de l'église dans la nuit de Pâques.

« Pendant toute la semaine de Pâques, l'après-midi, vers trois heures, on voyait une longue file de voitures contenant le beau monde d'Irkoust, aller parader autour de la place du marché, qui a près de 1,500 pieds de long, et au milieu de laquelle se trouvaient des balançoires, des traiteaux, des faiseurs de tours et des cordes, où sautaient des saltimbanques... »

Dans le livre si curieux qu'il a récemment publié sur la Russie, M. Mackensie Wallace, rapportant ses impressions de la nuit de Pâques, à Moscou : « J'étais allé — dit-il — avec un ami au Kremlin, pour assister aux cérémonies pascales. Bien que la pluie tombât abondamment, une foule immense s'était assemblée dans la cathédrale et aux alentours. Tout ce monde tenait à la main une bougie allumée; et ces milliers de petites lumières donnaient aux bâtisses avoisinantes un aspect pittoresque, dont elles ne pouvaient point se targuer en plein soleil... Comme minuit approchait, le bourdonnement des voix cessa graduellement jusqu'à ce que, en même temps que le marteau de l'horloge frappait douze coups, la grosse cloche d'Ivan-le-Grand, au son si grave, commença de gronder ; à ce signal toutes les autres cloches de Moscou se mirent en branle.

« J'avais l'intention de rester jusqu'à la fin du service, pour assister à la bénédiction des gâteaux de Pâques, qui — un cierge allumé fiché dans chacun d'eux — étaient alignés en longues rangées à l'extérieur de la cathédrale ; mais la pluie refroidit ma curiosité; et je retournai chez moi vers deux heures du matin... Si j'étais resté là, j'aurais assisté à l'échange des baisers fraternels. Théoriquement, à vrai dire, on devrait embrasser toutes les personnes présentes et être embrassé par elles — pour indiquer que tous sont égaux en Jésus-Christ — mais les raffinements de la vie moderne ont introduit dans la pratique des innovations. Entre personnes étrangères, on se borne généralement à échanger les mots : « *Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité.* » Mais cette dernière coutume reste d'observation générale. L'empereur lui-même y est tenu envers le dernier de ses sujets.

« Cela me rappelle une anecdote que l'on raconte de l'empereur Nicolas, et qui tend à prouver qu'il existait au moins un peu de « nature humaine » sous son extérieur impérieux et impérial. Sortant de son cabinet un matin de Pâques, il adressa au soldat qui montait la garde à la porte le salut habituel

de ce jour-là : « *Christ est ressucité* » et reçut, au lieu de la réponse ordinaire ce démenti formel : « Point du tout, votre majesté impériale ! »

« Etonné d'une réplique si inattendue — car nul ne se hasardait à contredire Nicolas, même dans les termes les plus circonspects et les plus respectueux — il demanda une explication.

Le soldat, effrayé de sa propre audace et tout tremblant, répondit qu'il était juif, et ne pouvait en conscience admettre le fait de la résurrection du Christ. Cette hardiesse dans la confession de sa foi plut tellement à l'autocrate qu'il fit au soldat un riche *cadeau de Pâques.* »

« Je ne sais rien de plus propre à aigrir le sang que le carême des Grecs — écrit à son tour M. Ed. About dans sa *Grèce contemporaine.* — Non seulement ils s'interdisent le beurre, les œufs, mais encore le sucre et souvent le poisson... Aussi durant la semaine sainte — la grande semaine, comme ils l'appellent — le désir de viande, qui n'est ni réfréné, ni satisfait, s'exalte jusqu'à la frénésie. Le *grand jeudi,* le *grand vendredi*, le *grand samedi* s'écoulent avec une lenteur désespérante. Le samedi de Pâques, à minuit, le carême finit, la fête commence. Les prières achevées, chacun court chez soi manger de l'agneau.

« Les agneaux sont tous destinés à la Pâque. Le jour de cette fête que les grecs appellent par excellence la *Lambri* (la brillante), il n'est pas une famille dans le royaume qui ne mange un agneau. Le vendredi saint la ville d'Athènes est envahie par une cinquantaine de grands Valaques vêtus des haillons les plus pittoresques, escortés de deux cents grands chiens frisés, et suivis de dix mille agneaux bêlants.

« Tout ce monde, bêtes et gens, s'installe sur les places de la ville ou dans les champs incultes du voisinage. Le samedi, tous les hommes qu'on rencontre dans la rue portent, comme le bon pasteur, un agneau sur les épaules. Chaque père de famille rentre chez lui, égorge la bête au milieu de ses fils et de ses filles la vide le plus promptement possible, l'assaisonne d'herbes aromatiques et lui passe un bâton au travers du corps. On réserve la fressure pour la poèle. Le rôti embroché est exposé dans la cour ou devant la porte à un grand feu de fagots ! Lorsqu'il est cuit à point, on le laisse refroidir (les grecs ne tiennent pas à manger chaud) et l'on attend pour se

mettre à table que *Christ soit ressuscité*... Les sept dixièmes des habitants de la Grèce ne mangent de la viande que ce jour-là...

« Le peuple grec aime le bruit, et les coups de fusil sont indispensables à son bonheur. Aussi les fêtes de Pâques retentissent-elles d'un feu de file perpétuel. En 1852, les magistrats d'Athènes s'étaient mis en tête d'empêcher la fusillade de Pâques. On ne tira plus les coups de fusil dans les rues; mais on les tira par les fenêtres, dans les cours, et au besoin dans les cheminées...

« En quelques endroits des provinces turques — lisons-nous aussi dans le livre de M. Boué sur la *Turquie d'Europe* — à l'époque de Pâques, les jeunes gens et les moines se rassemblent pour établir des confraternités entre des hommes et entre des enfants ou des femmes. On tresse à cet effet des couronnes de saule, à travers lesquelles on s'embrasse; on se fait présent d'œufs durs et coloriés; on échange ensuite les couronnes, en se les plaçant mutuellement sur la tête, et en se jurant d'être frères et sœurs. Cette confraternité dure toute l'année, et cesse ou se continue l'année suivante. Pendant ce temps, on se donne le nom de frère (*Pobratim*) ou de sœur (*Posestrina*)... »

C'est ainsi que, au midi comme au nord de l'empire des Tsars, dans les provinces autonomes comme dans les dépendances musulmanes, et sur la vieille terre des Hellènes, partout où se célèbre la grande Pâque de résurrection, nous voyons offerts, avec les œufs, symbole mystique de renaissance, les cadeaux de Pâques, qui rappellent les présents de Janus et de Strena, comme l'échange des baisers de paix et les festins égalitaires réveillent le souvenir des fêtes de Saturne.

Et c'est pourquoi, nous ne pouvions taire cette solennité, qui en principe, consacre un véritable renouvellement d'année, pour quelques soixante millions de chrétiens.

EN PAYS MUSULMANS

DEVANT Dieu le nombre des mois est de douze — lisons-nous au verset 36 du XI^e^ chapitre du Koran — tel il est dans le livre de Dieu, depuis le jour où il créa les cieux et la terre. »

En s'exprimant ainsi, dans cette prétendue révélation dont les moindres mots devaient faire loi indiscutable pour son peuple, Mahomet ne créait rien moins qu'un véritable principe de confusion chronologique, car, étant donné qu'il s'agissait de mois lunaires comportant 28 et 29 jours, et que les astronomes de l'Islam ne pouvaient enfreindre la prescription du prophète, il devait forcément résulter pour ceux-ci une grande difficulté d'établir la concordance entre l'année naturelle et l'année de supputation.

Peu à peu cependant et grâce à ce que l'auteur du Koran avait bien voulu ne pas fixer le nombre des jours dont chaque mois devait être composé, ils se tirèrent d'embarras par des intercalations, glissées en telle ou telle année d'une période trentenaire, à l'expiration de laquelle l'accord se trouve établi entre les révolutions lunaires et solaires.

Mais il ne s'en suit pas moins de l'obligation où ils ont été de garder la mensualité lunaire que, au cours de la période, chacun des douze mois se trouve occuper en rétrogadant un point différent de l'année solaire.

Cet arrangement, orthodoxe selon la loi dictée par le Prophète, — en

flagrant désaccord avec l'ordre des saisons — a pour première conséquence de faire qu'aucune des dates de l'année musulmane ne puisse se rapporter à aucun des phénomènes qui, pour la généralité des peuples, jalonnent le calendrier.

L'année des mahométans est et reste une période purement arbitraire, fragmentant ou plutôt reniant l'année naturelle.

Douze mois lunaires la composent, dont le premier, *moharrem*, a pour premier jour l'anniversaire de la fuite (hégire) du prophète, quittant Médine pour échapper aux poignards des Koraïtes, et se réfugiant à la Mecque.

Cette date, qui chaque année avance de onze jours, et suit par conséquent tous les degrés de la révolution solaire, ne saurait avoir aucune relation avec les influences normales de cette révolution. Elle n'indique pas moins pour les Musulmans un commencement d'année; mais, s'il y a commémoration, il n'y a pas fête proprement dite. D'ailleurs le jeûne, la prière, et l'aumône sont à peu près les seules ou principales pratiques que commande le retour du Moharrem. Les croyants, outre qu'à cette époque ils célèbrent le souvenir affligeant de la fuite du prophète, regardent encore les dix premiers jours de ce mois comme particulièrement sacrés. « Ces jours là — dit la tradition — sont ceux où le Koran fut détaché du ciel pour être communiqué aux hommes. Au dizième de ces jours (Aschour ou Aschoura : comme l'appellent les Musulmans) un jeûne austère est ordonné, parce que ce fut le jour où naquirent Adam et Ève, où Noé sortit de l'arche, où Dieu pardonna aux Ninivites, etc. [1]

Quoi qu'il en soit, adoptant comme les Juifs, que l'Éternel est alors plus particulièrement occupé à régler les destinées mortelles, les Musulmans ont continué de s'adresser mutuellement pendant les premiers jours du Moharrem des souhaits d'heureuse année. C'est aussi pour eux l'époque où l'aumône est reconnue avoir le plus d'efficacité, pour mériter à celui qui la fait les faveurs divines.

Selon la loi religieuse, d'ailleurs, tout croyant qui a plus que le nécessaire devrait au commencement du Moharrem distribuer aux pauvres « le quart du dixième » ou le quarantième de ce qu'il possède. Et Dieu sait si les

[1] Mahomet semblerait n'avoir fait à ce propos qu'accepter la tradition établie chez les Juifs pour les premiers jours de Tissi (voy. *Israélites*).

mendiants de toutes sortes — qui pullulent en terre musulmane — se font faute de rappeler cette prescription à ceux qui peuvent être à même de s'y conformer.

« L'aumône de l'Aschoura — les entend-on répéter sur tous les tons, et à tout venant — l'aumône de l'Aschoura ! » (Ainsi appelée a cause du dernier jour qui donne son nom à la période entière.

Et les croyants donnent, souvent beaucoup moins que le quarantième ordonné, mais toujours plus qu'ils ne feraient en toute autre circonstance; car pour eux l'aumône de l'Aschoura, très puissante auprès d'Allah, constitue un excellent placement céleste.

En Égypte, au Caire — non pas peut-être de nos jours, où la confusion des nombreuses nationalités qui s'y coudoient a singulièrement atténué le caractère propre des mœurs locales [1] — on pouvait encore signaler au milieu de notre siècle tout un ensemble d'usages et de superstitions afférents à l'Aschoura, qui ne manquaient pas d'une certaine originalité.

Et d'abord, pendant le premier jour, qui était considéré comme éminemment heureux, il y avait festins de famille et d'amis dans la plupart des maisons. Le mets indispensable était une sorte de purée faite de blé, que, pour le débarrasser de son enveloppe, on avait mis à macérer pendant deux ou trois jours dans l'eau, et que l'on faisait ensuite bouillir; puis on le sucrait avec du miel ou de la mélasse et on y mélangeait des raisins secs, des noix, des amandes et autres fruits secs. [2]

Plusieurs autres plats sucrés figuraient aussi sur la table.

Pour festiner ainsi, les musulmans d'Egypte s'autorisaient à vrai dire des paroles du Prophète, qui promet l'abondance pendant toute l'année à ceux qui auront fait l'abondance dans leur maison au temps de l'Aschoura.

Pendant ces jours, et notamment le dixième, beaucoup de femmes du Caire — même parmi celles qui jouissaient d'une certaine aisance — lorsqu'elles

[1] Un de nos amis, habitant aujourd'hui le Caire, nous écrivait dernièrement à ce propos. « Plus rien ou à peu près rien n'a survécu des coutumes relatives à la nouvelle année musulmane. Les mendiants seuls, dont le nombre devient toujours plus grand, se préoccupent de l'échéance des divers *jours de l'an* étrangers, afin d'en prendre prétexte pour exploiter tour à tour la compassion de tels ou tels nationaux. A la Noël ils quêtent auprès des Anglais et des Allemands, au premier janvier auprès des Français; à Pâques, c'est le tour des Russes et des Grecs etc. etc.

[2] Rappelons-nous que les anciens Égyptiens s'offraient au jour de l'an du miel, des figues et autres choses *douces*. (Voy. *Extrême antiquité*.)

étaient mères d'un jeune enfant, s'en allaient dans les rues, le portant sur leurs épaules, ou le faisant porter par une autre femme, qu'elles payaient à cet effet, et demandaient pour lui l'aumône de l'Aschoura. Non pas qu'elles eussent besoin de l'argent reçu pour le nourrir ou l'entretenir, mais parce qu'il était de tradition populaire que le présent de l'étranger au moment de l'Aschoura portait bonheur à celui qui le recevait. Quand elles avaient ainsi obtenu quelques menues pièces de monnaie, ou bien elles en achetaient des friandises à l'enfant, ou bien elles rentraient à la maison pour coudre, comme un talisman, ces pièces à son chapeau, où il les portait jusqu'au prochain Moharrem.

Le peuple croyait aussi que pendant les nuits de l'Aschoura les Djins (génies du bien) avaient coutume de visiter quelques mortels privilégiés.

Pour faire leurs visites, ces êtres surnaturels prenaient les traits d'un porteur d'eau ou d'une mule.

Au milieu de la nuit, une personne endormie entendait frapper à la porte de sa chambre » Qui est là ? » demandait-elle. Il lui était répondu : « C'est moi, le porteur d'eau. Où viderai-je mon outre ? »[1].

Sachant bien qu'un porteur d'eau ne vient pas ainsi aux heures ténébreuses, et se doutant alors de la nature du visiteur, la personne couchée répondait : « Videz-la dans la cruche. »

Le transvasement fait, le prétendu porteur d'eau s'éloignait; et le dormeur favorisé, en se hâtant d'aller regarder dans la cruche, était assuré de la trouver pleine d'or.

Quand le Djin venait sous la forme d'une mule, on l'entendait agiter des clochettes, d'un son tout particulier, à la porte de la personne qu'il voulait enrichir. Il fallait alors se lever et aller ouvrir. On voyait la mule, toute blanche, portant sur son dos une besace gonflée d'or, et par dessus une tête de mort.

On enlevait la tête de mort, on prenait le sac, qu'on débarrassait en hâte de son contenu, et que l'on devait remplir de paille, d'orge où de son. Puis on disait doucement à la mule : « Va, et sois bénie ! » Et la bête s'en allait.

[1] C'est dans des outres que les porteurs d'eau égyptiens charrient leur marchandise.

A vrai dire, il n'y avait guère que les gens de vie exemplaire, et surtout de cœur compatissant, qui pussent espérer la visite des Djins sous l'une ou sous l'autre forme ; car ces esprits bienfaisants voulaient surtout placer la richesse dans des mains qui sussent en faire un bon usage.

Or, comme les pauvres gens devaient se croire mieux faits que les autres pour la compassion, si la fortune daignait leur sourire, il arrivait que, parmi les formules de mendicité, la plus commune était celle-ci : « O mon seigneur, envoyez-moi le porteur d'eau, ou la mule de l'Aschoura ! »

On affirmait encore qu'autrefois les mêmes génies, sous les traits de simples et vulgaires mortels, avaient coutume de tenir, à minuit, une sorte de marché ou de foire de l'Aschoura dans une rue avoisinant certain tombeau qui passait pour enchanté.

Toute personne qui, sans en débattre le prix, achetait à ces marchands des dattes, des gâteaux ou autres menus objets, avait la certitude de les voir se changer en or massif aussitôt qu'elle en était possesseur.

Malheureusement, lors de l'occupation française, le tombeau fut enlevé — (il est actuellement au British Muséum) — et les Djins, n'ayant plus de lieu convenable pour se réunir, le marché miraculeux a cessé depuis d'avoir lieu, au grand regret des bonnes gens, qui voudraient bien pouvoir aller encore à l'emplète auprès de ces généreux marchands.

Sectateurs d'Ali, les Egyptiens consacraient d'ailleurs le dixième jour du Moharrem à la solennelle commémoration de la mort ou plutôt de l'assassinat d'Housseïn, petit fils de Mahomet, dont la tête serait inhumée dans une des mosquées de la ville — mosquée qui porte le nom de la sainte victime.

On peut savoir que l'Islamisme est partagé en deux grandes sectes principales, professant l'une pour l'autre les plus implacables sentiments de haine. Cette division a son origine dans les prétentions élevées après la mort de Mahomet, pour la succession au titre de chef des croyants. Aboubekre, dont la fille était l'une des femmes du prophète, et Ali qui, en même temps qu'il était le cousin de celui-ci, avait épousé Fatma, la plus belle de ses filles, se disputaient ce rang suprême. Leur différend partagea le peuple immense qu'avait séduit la parole, ou subjugué les armes de Mahomet. Sa doctrine renfermait un certain nombre de points obscurs, qu'Aboubekre et Alî, tous deux amis, tous deux confidents du législateur, devaient être à même d'expli-

quer; mais, opposés sur le principe de succession, ils ne pouvaient manquer de se contredire sur l'interprétation de la nouvelle loi. Ils donnèrent donc des sens différents à plusieurs passages du Koran. De ces divergences naquirent les deux sectes du mahométisme, celle des *Shiites*, qui dérive des opinions d'Ali, et celle des *Sunnites*, se conformant aux interprétations d'Aboubekre.

Quoiqu'il en fût, une guerre terrible s'engagea, qui, attisée à la fois par les questions religieuses et par la prétention à la souveraineté, fut d'abord favorable à Aboubekre, à qui succéda Omar, qui fut le premier organisateur de l'Islam.

Bientôt cependant, Ali obtint le califat, mais il ne tarda pas à périr assassiné par les sectaires de la descendance d'Aboubekre et d'Omar. Son premier fils Hassan, qui lui succéda, n'eut qu'un règne très court, il abdiqua et mourut empoisonné par sa femme, qui était, dit-on, favorable à Yézid, son rival. Housseïn, second fils d'Ali, était en marche avec sa famille et quelques fidèles, pour faire prévaloir ses droits au califat, lorsque assailli par l'armée d'Yézid, dans les plaines de Kerbelat, il fut massacré avec tous les siens.

Pour les *Shiites* ou partisans d'Ali, Housseïn, le petit fils du prophète est le plus glorieux des martyrs, et douze siècles n'ont en rien atténué l'animosité avec laquelle ils reprochent sa mort aux *Sunnites* (partisans d'Aboubekre et d'Omar) comme une abominable trahison et comme le plus odieux des sacrilèges [1].

Or, le jour de l'Aschoura, l'usage étant établi que les Egyptiens du Caire, et ceux qui étaient venus des régions diverses environnantes pour ce pieux pélerinage, allassent faire leurs dévotions à la mosquée d'Housseïn, la population mendiante de l'endroit ne manquait pas d'en prendre prétexte pour implorer la compassion en invoquant la mémoire du martyr.

Ici par exemple, on rencontrait une bande de Fakirs déguenillés, qui, portant une bannière rouge, sur laquelle était écrit le nom d'Housseïn, allaient psalmodiant de porte en porte.

[1] Voir plus loin la célébration de l'Aschoura en Perse.

« O toi, qui as des aumônes à donner, disait l'un de ces religieux quêteurs, donne, donne, c'est le jour de la mort d'Housseïn ! »

Les autres reprenaient en chœur : « Deux grains de blé, trois grains de riz, en souvenir d'Housseïn ! »

Et tous criaient ensemble : « Housseïn ! Housseïn ! »

Quand ils avaient obtenu quelques pièces de monnaie, ou croyaient n'être pas favorablement entendus, ils allaient devant la maison voisine recommencer leur antienne.

Plus loin, dans les rues conduisant à la mosquée d'Housseïn, encombrées par les nombreux dévots qu'attirait la solennité du jour, se voyaient des troupes de danseuses : les unes quêtant, pendant que les autres se livraient en public à leurs exercices plus ou moins gracieux — en l'honneur d'Housseïn. Puis, c'étaient des enfants, des vieillards, se recommandant de la sainte victime. Enfin, et surtout, l'on remarquait les porteurs d'eau, qui, une cruche, ou une outre pleine sur le dos, allaient criant : « Béni sera-t-il jusqu'à la quarantième génération, celui qui achètera cette eau ! »

Et les croyants achetaient le contenu de la cruche ou de l'outre, pour le distribuer aux pauvres pèlerins, afin qu'ils n'endurassent pas la soif comme, selon la légende, Housseïn l'avait endurée au moment de sa mort. [1]

Puis, dans la mosquée, les derviches dansaient, tournaient, hurlaient, au milieu d'une foule compacte et bruyante, qui, fort édifiée de leurs vertigineux exercices, traduisait encore sa ferveur par de nombreuses offrandes, etc.

Ainsi se célébrait naguère l'Aschoura en Égypte.

Au total, échange de souhaits, distributions d'aumônes, et, en quelques lieux seulement, festins de famille : c'est à quoi se réduisaient les pratiques tradi-

[1] D'après les uns, ce serait parcequ'il manquait absolument d'eau et souffrait d'une soif terrible, qu'Housseïn serait allé de désespoir se jeter sur ses ennemis, dont le nombre devait l'accabler. D'après les autres, la mort d'Housseïn aurait été l'effet d'une sorte de dévouement volontaire ou fatal. « Quatre mille anges, dit une version, apprenant que le petit fils de Mahomet souffrait de la soif, lui vinrent offrir leur assistance ; mais il les remercia. Près d'expirer de soif, plus encore que de ses blessures, il vit venir un ange en figure d'ermite, qui lui présenta un pot d'eau fraîche : « Je n'en veux point, lui dit Housseïn, si j'en eusse voulu, j'en aurais eu à ruisseau. » Pour prouver qu'il ne disait rien qui ne fût vrai, en parlant ainsi, il toucha la terre de sa main, et aussitôt jaillit à ses pieds un grand jet d'eau : « Mais, ajouta-t-il, il est ordonné que je meure dans les souffrances. » Certains commentateurs chrétiens des traditions musulmanes ont remarqué dans ce récit une évidente réminiscence de la passion du Christ, déclarant lui-même la nécessité de sa mort, et endurant la soif sur la croix.

Turquie. — Une rue de Constantinople pendant les fêtes du Baïram, fac simile d'une gravure de Picart.

tionnelles des premiers jours de l'année musulmane ; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, c'est là une date bien plus qu'une fête dans la véritable acception du mot ; car nulle cérémonie religieuse ou officielle, nulle prescription de chômage ne consacre cette échéance, qui, pour beaucoup de croyants, peut même passer à peu près inaperçue.

C'est donc à une autre date qu'il nous faut chercher en pays musulmans, la fête correspondant soit au jour de l'an ou au Noël chrétien, soit à la Pâque de l'Église grecque.

En réalité, il n'y a pour les mahométans que deux fêtes prescrites par le Koran, deux fêtes de même nom : le petit et le grand *Baïram*, célébrés, l'un à l'issue du jeûne très long et très austère du *Ramadan*, l'autre à l'époque où les pèlerins se réunissent pour accomplir en caravane le pieux voyage de la Mecque[1].

Le Ramadan — tirant son nom du neuvième mois de l'année lunaire musulmane, qui en détermine la durée — n'est rien moins que le carême des enfants du Prophète. Pendant tout ce mois il n'est permis aux croyants de manger, boire, ou mettre quoi que ce soit dans leur bouche, tant que le soleil est sur l'horizon, ou plutôt tant que les lampes qu'on a coutume d'entretenir sur les minarets des mosquées ne sont pas allumées. Heureux sont-ils quand, par le fait du déplacement des mois, cette rigoureuse abstinence tombe à l'époque hibernale de l'année, alors que les nuits sont plus longues que les jours. Mais qui saura ce qu'ils doivent endurer, quand il arrive en plein été, à l'époque des interminables journées et des rapides nuits.

A la vérité, pour les musulmans ainsi que pour certains chrétiens,

« Il est avec le ciel des accommodements. »

Non seulement, pendant la durée de ce mois, les croyants s'arrangent de façon à intervertir, autant que faire se peut, l'ordre normal des choses, c'est-à-dire à faire du jour la nuit et de la nuit le jour ; mais encore il est généralement admis que, pour rompre le jeûne diurne, ils peuvent se livrer après chaque coucher de soleil à la bonne chère et à mainte autre réjouissance. Ils

[1] Le petit Baïram, appelé aussi Kourban-Baïram, donne notamment lieu à d'étranges cérémonies ayant pour objet d'honorer les morts. Les familles, dont chaque membre tient une palme à la main, se rendent à la vallée des tombeaux (cimetière) pour faire, à l'aide d'abondantes provisions emportées de la ville, un joyeux festin sur la tombe même des parents défunts. Rien de moins funèbre que le champ des morts ce jour-là.

manquent même si peu à cet usage, que les nuits qui succèdent à ces journées d'extrême privation ont acquis une véritable célébrité en tant que période de divertissement[1].

Quoiqu'il en soit, et sans se tenir compte à eux-mêmes des compensations nocturnes qu'ils ont pu trouver au cours du fameux mois, les musulmans n'attendent pas moins avec une vive impatience la venue de la lune du dixième mois — dit de Schewal — qui doit mettre fin au grand jeûne, en amenant la fête du Baïram : évènement d'une importance majeure aux yeux de tous.

Deux voyageurs, l'un Français, J. Thévenot, l'autre Anglais, Ricaut, visitèrent presque simultanément Constantinople dans la dernière moitié du XVII[e] siècle et furent l'un et l'autre témoins des fêtes du *Baïram* de Schewal[2]. Du rapprochement de leurs deux récits, nouspouvons obtenir un tableau assez complet de cette fête, telle qu'elle était célébrée, il y a quelque deux cents ans.

« Le Baïram — dit Thévenot — est pour les Turcs un temps d'extrême réjouissance. En ce temps-là, chacun quitte le travail pour trois jours. Toutes les boutiques demeurent fermées. Les particuliers s'envoient des présents les uns aux autres et ne songent qu'à se réjouir avec plus de liberté qu'à toute autre époque de l'année.

« Le Baïram doit s'ouvrir aussitôt que la lune d'après le Ramadan commence à paraître : ce n'est pas qu'il ne retarde quelquefois d'un jour, quand le temps est couvert et empêche d'apercevoir la lune. Toutefois si les nuages la cachent plus d'un jour, on suppose selon son cours ordinaire qu'elle est nouvelle ; et alors le Baïram est annoncé. On publie cette fête à Constantinople par la décharge de tous les canons qui sont à la pointe du sérail. On éteint ou on n'allume pas les lampes qui sont au *clocher* des mosquées[3] ; à quoi suppléent d'ailleurs les feux de réjouissance de chacun, chacun ayant veillé pour attendre que la fête soit annoncée. On bat le tambour, on sonne

[1] Voy. par exemple dans *Constantinople* de Th. Gauthier, le chapitre intitulé : *Une nuit du Ramadan.*

[2] J. Thévenot : *Voyage au Levant*, 1664. — Ricaut : *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman* (trad. franç. de Briot), 1669.

[3] Et qui n'ont pas lieu d'être allumées, puisque la période du jeûne étant achevée, il n'est plus besoin de ce signal pour en autoriser la rupture.

Turquie. — Les divertissements du Baïram à Jaffa.

de la trompette dans toutes les places publiques et dans toutes les maisons des grands seigneurs; et chacun ne pense plus qu'à la réjouissance.

« La nuit est peu différente des autres nuits du Ramadan; mais, le matin, on voit les rues pleines d'escarpolettes ornées de festons. Celui qui veut se promener en l'air s'asseoit sur un bon siège de bois qui est au bout des cordes, et deux hommes, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, tenant une corde, la jettent en travers de celle du siège, et, tirant de toutes leurs forces en arrière, font aller un homme très haut. Pour une aspre (petite monnaie) on a ce passe-temps; et si l'on veut aller plus vite, ils se mettent quatre hommes avec deux cordes, et font voler celui qui est assis autant qu'il le désire.

« Ce plaisir est accompagné d'une musique de voix et d'instruments gagée (louée) par les maîtres des escarpolettes pour les trois jours que dure le Baïram, et qui sont là depuis le matin jusqu'au soir.

« Ils ont encore de fort grandes roues comme celles des moulins à eau, dans lesquelles ceux qui veulent, grands et petits, s'asseoient sur des planches, et un homme fait tourner cette roue, sans que nul de ceux qui sont assis ne tombe.

« Cette roue se peut bien nommer *roue de fortune*, car chacun est, à son tour, tantôt en haut tantôt en bas[1].

« Ils ont encore plusieurs autres divertissements, dont on a fait les préparatifs quelques jours avant le Baïram, comme par exemple de se faire peser, ou de montrer leur adresse à jeter des boules contre des quilles. Il n'est si pauvre particulier qui pour ce jour-là n'ait tâché d'avoir un habit neuf. Les rues sont pleines de monde, à ce point que à peine peut-on passer. Chacun va par la ville, de rue en rue, pour voir la fête et y prendre part. Beaucoup de femmes, même qui ne sortent point le reste de l'année, ont la liberté de se promener pendant les jours du Baïram.

« Les Turcs observent à cette fête une chose fort louable; c'est qu'ils pardonnent à tous leurs ennemis. Si, au cours de l'année, ils ont eu démêlé avec quelqu'un, ils ne manquent jamais en ce temps-là de demander chacun de leur côté, la réconciliation en toute sincérité et sans réserve, car ils ne croiraient pas faire une bonne *Pâque* s'ils en usaient autrement: l'union

[1] Ces roues figurent aujourd'hui dans la plupart de nos divertissements forains.

étant une des choses qui leur sont essentiellement recommandées par le Koran.

« En ces jours, les parents et amis se font visite pour se souhaiter la bonne fête et pour s'inviter à manger les uns chez les autres. Lorsque dans les rues ils rencontrent des gens de leur connaissance, ils les embrassent et leur souhaitent pour le cours de l'année toutes sortes de félicités. »

Tournefort, le célèbre botaniste, qui lui aussi visita la Turquie au commencement du siècle suivant, confirme ces derniers détails :

« Les musulmans, dit-il, font entre eux aux jours du Baïram une réconciliation générale et se donnent réciproquement la main dans les rues. Après avoir baisé celles de leurs ennemis, ils les portent à leur tête. On se souhaite mille prospérités, et l'on s'envoie des présents comme nous faisons ici au commencement de l'année.

« Pour les repas qu'il doit donner en ces jours-là, chaque chef de famille a coutume de tuer un mouton, dont la chair est la principale pitance servie aux invités. Tout ce qui reste du service doit être soigneusement porté aux pauvres gens[1].

« Le Baïram, on le voit, par les présents, par les visites, les repas, les félicitations, les réconciliations, les libéralités dont il est le prétexte, et par les réjouissances publiques auxquelles il donne lieu, correspond à la Pâque grecque. Il en prend d'ailleurs le nom par analogie avec l'ancienne cérémonie juive, puisque c'est *bonne paque* que se souhaitent les croyants. Le Baïram est donc bien le vrai jour de l'an des mahométans. »

« En cette fête — ajoute Ricaut — il n'est rien qui mérite plus d'attention que ce qui se fait dans le sérail, tant à l'égard des ministres envers le Grand-Seigneur (l'empereur ou sultan) qu'à l'égard des ministres eux-mêmes.

« La veille du Baïram, on pare le vestibule qui mène au logement du chef Pages, de riches tapis, de carreaux et d'autres ornements à leur mode. Tous

[1] On recherche — dit le général Daumas (*la Vie arabe et la Société musulmane*) — les moutons qui ont les plus belles cornes, parce que la croyance populaire veut que ces animaux sacrifiés dans les voies de Dieu soient admis, après la mort du croyant, à lui faire franchir le terrible *Cirate*, le pont qui relie l'enfer au paradis. Monté sur l'un des moutons offerts en holocauste, et se tenant vigoureusement à ses cornes, le fidèle qui aura été généreux pour les déshérités de la fortune, ne tombera pas dans l'abîme.

les premiers officiers de l'État qui se trouvent à Constantinople se rendent au sérail trois ou quatre heures avant le jour. Dès que l'aurore paraît, le Grand-Seigneur, à cheval, passe au milieu d'eux pour s'en aller à la mosquée de Sainte-Sophie faire ses prières du matin. Il retourne ensuite au sérail, entre dans la chambre royale et se met sur son trône.

« Les fils de kans (chefs) des Tartares, qui demeurent d'ordinaire comme des otages à la cour du sultan, viennent aussitôt qu'on leur a fait signe,

Départ des familles pour la vallée des tombeaux, le jour de Kourban-Baïram.

lui souhaiter les premiers une heureuse fête. « — Que ces jours-ci vous soient jours de bonheur et présages d'année prospère », lui disent-ils, en se prosternant. En se levant, ils lui baisent la main et se retirent. Ensuite vient le premier vizir, qui, à la tête de tous les officiers de l'empire met un genou en terre et fait son compliment... Les officiers vont les uns après les autres, selon leur rang, offrir leurs vœux et respects au Grand-Seigneur, qui les reçoit comme il a été instruit par le premier vizir ; car il y en a qui lui baisent la main, d'autres le bord de sa veste, d'autres ses manches, et d'autres la poitrine. Il serait ennuyeux de rapporter par le menu ces différentes céré-

monies qui sont en si grand nombre qu'il y a un assez gros livre fait exprès, qui ne traite pas d'autre chose.

« Pendant que ces réceptions ont lieu, on prépare un superbe festin dans la chambre du divan, où les principaux officiers de l'empire vont, après avoir fait leur cour, dîner aux dépens du Grand-Seigneur.

« Quand ce repas est achevé, le sultan fait présent à seize des principaux officiers de l'État, d'une veste de martre zibeline ; après quoi la cérémonie finit

« On fait ensuite entrer dans le sérail les carrosses des sultanes. Ces dames, après avoir été enfermées une année entière, sont bien aises, à la fête du Baïram, d'avoir occasion de rendre visite premièrement au Grand-Seigneur, comme ses parentes, puis à la reine, à la reine mère et aux autres sultanes et dames du sérail. Elles y peuvent demeurer trois jours à se divertir et à faire bonne chère. »

Ainsi s'exprimaient les voyageurs, il y a deux siècles. Vers 1820, les mœurs et l'aspect de la vieille Byzance aux jours du Baïram s'étaient fort peu modifiés ; car un Français qui la visita[1] vers cette époque pouvait dire encore :

« Pendant ces jours, les Turcs se livrent à touets les extravagances de la joie. Le premier jour est consacré à la visite des mosquées, notamment à Sainte-Sophie et à la mosquée d'Almed; c'est aussi le jour de la réconciliation générale : on s'embrasse dans les rues, on s'envoie des présents. Le Grand-Seigneur reçoit toute la cour et fait des largesses à ses officiers. Tous les vaisseaux qui se trouvent dans le port sont pavoisés et retentissent de musique, tout en répondant aux batteries du sérail par leur artillerie.

« Dans les bazars ou marchés et dans toutes les places de la ville, on voit des divans couverts de tapis et de carreaux. Les Turcs, nonchalamment étendus, s'y font apporter leurs repas auxquels ils invitent leurs amis. Ils reçoivent là des visites et, du haut des estrades, ils voient le jeux des baladins, des danseuses de corde, des faiseurs de tours, dont l'adresse merveilleuse l'emporte de beaucoup sur celle de nos saltimbanques. A ces jeux d'ailleurs le public prend souvent sa part (sans doute sur les balançoires ou dans les

[1] Castillan : *Mœurs des Ottomans.*

roues de fortune, dont parlent les anciens auteurs). Dans ces fêtes solennelles, pour empêcher les désordres, la police a l'air de sceller rigoureusement les portes des tavernes où les gens de la basse classe pourraient aller s'enivrer, mais elle ne condamne que le haut de la porte : par-dessous est une espèce de guichet, par lequel s'introduisent les clients, qui, dans ces maisons censées interdites, se livrent à tous les excès de l'ivrognerie. »

Th. Gautier, qui se trouvait à Constantinople en 1852 et qui nous a laissé les plus merveilleuses peintures qui en aient jamais été faites, n'a plus guère remarqué en tant que physionomie extérieure du Baïram que la pittoresque diversité des habits orientaux.

« A cette époque, dit-il, chaque Turc renouvelle sa garde-robe et rien n'est plus joli que de voir les rues diaprées de costumes neufs, de couleurs vives et riantes, agrémentées de broderies ayant tout leur éclat, au lieu d'être tachées de haillons sordides plus agréables dans un tableau de Decamps que dans la réalité. Tout musulman revêt alors ce qu'il a de plus gai, de plus riche : le bleu, le rose, le vert pistache, le jaune cannelle, l'écarlate brillent de toutes parts ; les mousselines des turbans sont propres, les babouches pures de boue et de poussière ; la métropole de l'Islam a fait sa toilette de fond en comble... Dans les rues se promènent, avec flûte et tambour, des musiciens qui ont donné des aubades pendant le Ramadam sous les fenêtres des maisons les plus considérables[1]. Lorsque leur tintamarre a suffisamment duré pour attirer l'attention des habitants du logis, un grillage s'écarte, une main paraît, qui laisse tomber un châle, une pièce d'étoffe, une ceinture ou quelque objet analogue, aussitôt accroché au bout d'une perche chargée de cadeaux du même genre. C'est le *bachich* (présent) destiné à reconnaître la peine qu'ont prise les instrumentistes, ordinairement novices derviches. Ce sont des espèces de pifferari musulmans, que l'on paie en bloc au lieu de leur jeter chaque fois un sou ou un para. »

Le brillant écrivain ne dit rien de plus de la fête publique ; en revanche, admis aux cérémonies officielles du sérail, il peint avec sa magie habituelle la réception dont il fut témoin, et qu'il appelle avec raison le *baise-main* ottoman. Tableau splendide en vérité, mais que nous devons cependant nous

[1] Analogie avec ce qui se passe à Rome et à Londres pendant la semaine de Noël.

abstenir de reproduire, car — éclat des couleurs en plus — nous n'y verrions presque rien que ne nous aient déjà montré les narrations du XVII^e siècle. Défilé magnifique, succession solennelle de grands dignitaires, génuflexions, prosternations générales ou particulières, compliments, baisers à la botte, à l'habit, à la ceinture du sultan. Dans ce pays de prescriptions immuables,

Le Sultan se rendant à Sainte-Sophie, le jour du grand Baïram

le cérémonial officiel fut perpétué scrupuleusement, et si bien que dans les années les plus rapprochées de nous, le dernier acte d'un des derniers sultans (nous nous rappelons l'avoir lu dans les journaux du moment) fut d'accomplir, en dépit de graves préoccupations de politique étrangère et nationale, les cérémonies du Baïram dans toute leur traditionnelle intégrité.

Certainement il en est de même pour l'ensemble des croyants en ce qui touche aux rites proprement dits, et aux usages intimes de cette antique cé-

lébration ; mais des jours de rude épreuve, sont venus qui ont fait et font encore de plus en plus obstacle à l'observation publique des joyeuses coutumes musulmanes.

La perturbation profonde est au cœur de l'Islam, au moins pour ceux de ses fils qui reconnaissent comme métropole la vieille cité du Bosphore : Allah prodigue à la grande famille des *Sunnites* (sectateurs d'Aboubekre), une affliction telle, qu'ils doivent naturellement négliger ou oublier les manifestations d'allégresse.

Un destin plus propice sourit aux *Shiites* (sectateurs d'Ali) qui peuplent l'ancienne terre des mages, ou Guèbres, auxquels commande le monarque qui tient sa cour à Téhéran.

Là du moins, au lieu de ne trouver comme chez les Turcs que des semblants ou des analogues de *jour de l'an*, nous aurons deux fêtes bien précises, qui l'une et l'autre méritent et reçoivent cette même désignation; car si, en tant que disciples de Mahomet, les Persans acceptent la supputation par années lunaires, tout aussi bien, en tant que descendants des sectateurs de Zoroastre, ont ils gardé et maintiennent-ils l'usage civil de l'année solaire qu'observaient leurs ancêtres en des temps qui vont se perdre dans l'ombre des premiers siècles historiques.

A vrai dire, ces deux fêtes, parfaitement distinctes, diffèrent complètement de caractère.

D'abord à l'ouverture de l'année lunaire, dont la date est variable par rapport aux saisons, voici, comme chez les Turcs, le *Moharrem* et l'*Aschoura*. Mais rappelons-nous qu'en ces jour-là tombe l'anniversaire de la déplorable fin d'Hassan et d'Housseïn, petit-fils du Prophète ; et nous ne nous étonnerons pas qu'en fidèles partisans d'Ali, les Persans fassent des premiers jours de leur année religieuse une fête de tristesse, de deuil, disons même de colère.

Là encore, plus peut-être que chez les Turcs, nous nous trouvons en face de traditions, d'usages qui sont immuables à ce point que— sans rencontrer d'autres différences que celles qui résultent des manières de voir personnelles — nous pouvons rapprocher les écrits des anciens voyageurs des relations les plus récentes.

A vrai dire, étant donné qu'il s'agit de choses religieuses, pourquoi, nous qui savons ce qu'il en est des cérémonies du culte chrétien, nous étonnerions-

nous qu'un ou plusieurs siècles aient pu passer sans modifier sensiblement la physionomie d'une fête publique chez les Persans ?

Que nous en référions soit à Chardin, qui fut là-bas témoin de la célébration de l'Aschoura vers 1660 ; soit à ceux de nos contemporains qui nous ont donné les meilleures observations sur les coutumes actuelles de la Perse [1], les tableaux seront identiques. Nous pourrons donc confondre en quelque sorte les divers témoignages avec la même certitude de fidélité.

La fête dure *dix jours*, et elle en porte le nom, dit Chardin. Pendant ce temps-là, on ne sonne point des trompettes et des timbales. Les dévots ne se rasent ni ne se baignent point, et ne se mettent point en voyage. Plusieurs s'habillent de noir et de violet, couleurs de deuil. Tous affectent une contenance et un visage tristes. Les rues sont remplies de gens de la lie du peuple presque nus, les uns barbouillés de noir ou de sang, d'autres armés de pied en cap et l'épée à la main. On en voit qui courent en frappant deux cailloux l'un contre l'autre, faisant mille contorsions et criant de toute leur force *Housseïn* ! et *Hassan* ! (nom du frère aîné d'Housseïn, qui périt aussi dans la même guerre). Tous ces gens-là demandent l'aumône, et personne ne la leur refuse ; mais ils se font bien payer des Juifs, des Arméniens, ou des Indiens gentils, en les accusant d'avoir fait tuer le prophète. Surtout on y maudit Omar.

« Durant ces jours de deuil, on voit au coin des grandes rues, aux carrefours et dans les places, des manières de reposoirs, avec une chaire et beaucoup de bancs à l'entour, le tout de brocart ; les côtés sont tendus de haut en bas de boucliers, d'armes à feu et à pointe de toutes sortes, de tambours, de timbales, de trompettes, d'enseinges, de guidons, de peaux de tigres et de lions, d'armures d'acier pour des hommes et pour des chevaux. On croirait qu'on s'y trouve dans quelque salle d'arsenal. Tout cela est entremêlé de lanternes de cristal et de papier, de lampes et de chandeliers en quantité, que l'on allume à une heure de nuit. Tout le menu peuple s'y rend en procession, et aussitôt quelque sofy, (sage) ou autre homme grave ou dévot se met à entre-

[1] *Voyage en Perse* de M. Eug. Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, pendant les années 1840 et 1841. — *Voyage en Turquie et en Perse* exécuté en 1846, 1847 et 1848, par X. Hommaire de Hell, avec planches d'après nature par Jules Laurens. — Mounsey : *a Journey through Caucasus and the interior of Persia*, 1870.

tenir le peuple sur le sujet de la fête jusqu'à ce qu'un prédicateur vienne, qui, commence son action par la lecture d'un chapitre intitulé *Elkatel*, c'est-à-

La mosquée d'Ahmed à Constantinople.

dire *Traité du meurtre*, qui contient la vie et la mort d'Housseïn en dix chapitres, un pour chaque jour de la fête ; puis il prêche sur ce sujet pendant deux heures, excitant le peuple à gémir. « Une larme versée pendant

cette fête — disent-ils — efface un tas de péchés aussi gros que le mont Sinaï. » Sur cela, on ne croirait jamais la douleur que le peuple fait paraître. Elle est inconcevable. Ils se battent la poitrine ; ils font des cris et des hurlements, les femmes surtout se déchirent et pleurent à chaudes larmes [1].

« Après le sermon viennent des représentations dramatiques, qui peuvent être assimilées aux anciens mystères qui se jouaient autrefois en Europe. On y retrace aux yeux des innombrables spectateurs que la dévotion attire, les combats où périrent les deux petits-fils de Mahomet, ainsi que la captivité de leur famille. Depuis les bons rapports de la Perse et de la France, on fait figurer dans ces pièces un envoyé franc, intercédant en faveur de la femme et des enfants d'Housseïn auprès du vainqueur, qui le fait aussi mettre à mort, ce qui a pour effet, quand des Français ou seulement des Européens assistent à la représentation, d'attirer sur eux l'attention générale et de vifs témoignages de sympathie.

« La scène qui produit généralement le plus d'effet est celle où l'on simule le combat entre les partisans d'Ali et la troupe qui vient les assaillir.

« Ce jeu prend quelquefois une animation telle, les acteurs s'incarnent si

[1] Je pus juger en cette occasion — dit Hommaire de Hell qui, à un siècle et demi plus tard que Chardin, fut témoin des mêmes scènes — de l'extrême facilité qu'ont les Persans à pleurer et à décomposer leur visage. Jamais pleureuses antiques n'ont trouvé de si douloureux gémissements et une telle abondance de larmes. Suivons ce Persan qui se rend à la cérémonie. Son visage vous paraîtra d'abord celui de tout le monde, mais à mesure qu'il s'approche du lieu de la scène, vous le voyez se décomposer graduellement et prendre bientôt un air de chagrin et de profond désespoir qui en remontrerait à nos dramaturges les plus célèbres. Si notre homme rencontre un de ses amis, tous deux se disent mutuellement : « Allons pleurer ! » comme des Parisiens se diraient : « Allons faire un tour de boulevard. » Heureux qui sanglotte au récit ou à la représentation des infortunes d'Housseïn : le paradis lui est ouvert à larges portes pendant plusieurs jours. — Nous trouvons, en pays chrétien, l'exemple d'un spectacle analogue produisant, d'ailleurs, des effets semblables sur l'assistance. « Un jour que j'étais entré dans une église de Tarapour, afin d'assister au sermon de la Passion — dit le voyageur Delon dans son *Voyage aux Indes* (1709), je remarquai que le prédicateur faisait de temps en temps une pause pour donner à ses auditeurs le temps d'observer les scènes qui étaient représentées sur un théâtre établi dans l'église même. Ce théâtre était caché d'un rideau que l'on tirait à chaque pause du prédicateur. Les femmes assistent à cette représentation, séparées des hommes par un rideau qui empêche de les voir, mais on ne laisse pas de les entendre. Elles jettent des cris aigus, tout en se meurtrissant de coups la poitrine et le visage, et s'arrachant même les cheveux, à chaque fois que le prédicateur dit quelque chose qui excite la compassion des auditeurs ; ce qui arrive très souvent au cours du sermon.

TURQUIE. — Estrade dressée à l'intérieur du palais impérial pour la réception du Baïram.

fidèlement dans leur rôle qu'il arrive qu'on soit obligé d'intervenir pour les séparer avant que les semblants de coups qu'ils se portent ne prennent un caractère de réalité.

« Ces drames sur la mort du fils d'Ali sont écrits en vers pleins de sentiment et d'énergie. Les personnages les déclament avec une accentuation et des gestes qui produisent un grand effet sur la foule, qui répond aux passages les plus pathétiques par des sanglots déchirants, et qui, tant elle trouve de charme aux émotions de ces spectacles, les fait souvent prolonger bien au delà des dix jours voulus par la religion.

« Grâce à l'intervention de l'envoyé français qui figure dans le drame, remarque encore Chardin, les Persans sont remplis d'égards pour les Européens pendant la durée de ces solennités religieuses[1]. Mais il n'en est pas de même des Turcs ou des autres *Sunnites* (ou partisans d'Aboubekre) qui, habitant par hasard le pays, ne sauraient agir dans ces circonstances avec trop de circonspection et de prudence ; car si par malheur l'un deux donnait, quelque motif de mécontentement ou de colère, il courrait danger de mort. La populace, exaltée au souvenir d'Housseïn et d'Hassan, ne connaîtrait plus de frein. Surexcitée par le spectacle récent de leur martyre, elle voudrait, en immolant le malheureux Sunnite, venger le meurtre pour lequel elle accumule tant d'imprécations et d'injures sur la tête d'Omar. Et cependant les Persans font tout ce qu'ils peuvent pour exciter le zèle religieux des Sunnites ; ils ne leur épargnent aucune injure, aucun outrage, et, comme pour frapper plus rudement leur foi, ils s'adressent encore à leurs yeux et à leurs préjugés. Ils forment une image grossière, qui, sous les traits les plus hideux, représente Omar ; puis, s'adressant à la statue maudite, ils l'invectivent, ils lui reprochent d'avoir dépouillé la famille d'Ali de son droit de succession. Ils épuisent dans cette occasion tout le vocabulaire de leurs impré-

[1] Court de Gebelin, qui, dans son *Histoire du Calendrier*, cherche surtout à établir la relation, la filiation entre les usages religieux des divers peuples, dit à ce propos : « On ne saurait méconnaître dans la forme de cette fête les lamentations des anciens sur Osiris et sur Adonis, les cercueils qu'on portait dans les fêtes de ces divinités, les armes dont on y était revêtu, les peaux de lion, de loup, de tigre, dont on s'y déguisait, la malédiction dont on y accablait Typhon et tous les autres ennemis du genre humain. Ce sont toujours les mêmes fêtes, le nom seul est changé. Housseïn et Hassan peuvent avoir été tués dans le temps de cette fête ; alors elle aura pris chez les Persans une forme peu différente. On y aura ajouté une dose plus forte de malédiction contre les Turcs, leurs ennemis de tous temps ; mais c'était toujours la fête ancienne. »

cations et de leurs injures les plus grossières ; et quand ils ne savent plus qu'ajouter à ce déluge d'outrages, ils mettent la statue en pièces à coups de pierres et de bâtons. Cet Omar factice est creux, il recèle dans ses flancs une quantité de sucreries et de petits bonbons de toute espèce, qui s'en échappent ; alors la populace se précipite avec empressement pour recueillir, souvent en se les arrachant, ces lambeaux de la dépouille du calife abhorré. » (Eug. Flandin).

La représentation finie, tout le peuple se disperse dans les rues en criant : « Housseïn ! Hassan ! » et aux cris se mêlent le son de certains petits tambours et de clochettes, qui font d'ensemble une musique lugubre. Des gens qui, la figure noircie ou ensanglantée, vont frappant des cailloux l'un contre l'autre, rendent cette harmonie encore plus sombre et plus étrange [1].

A vrai dire, dans la foule se trouve aussi des chœurs d'enfants qui chantent des hymmes à la louange d'Housseïn et de sa race; mais tout cela ne finit pas moins par des imprécations contre les Sunnites.

D'ordinaire, lors de l'achèvement des fêtes, le roi fait distribuer des habits aux mollahs (prêtres) et de l'argent à ceux d'entre eux dont les prières ont alterné avec les drames. Pendant les dix jours — du moins en était-il ainsi au XVII[e] siècle — le roi faisait chaque jour donner à souper aux acteurs et aux quelques trois ou quatre mille personnes qui avaient figuré en armes au défilé d'honneur. Le monarque envoie aussi de l'argent et des vivres à la grande mosquée, pour que la distribution en soit faite aux pauvres par les mollahs.

D'ailleurs l'aumône — ne l'oublions pas — est, en Perse comme chez tous les musulmans, la pratique essentielle des jours sacrés du Moharrem. Chacun donne à cette époque-là tout ce qu'il peut donner. Les gens riches font placer, en outre, devant la porte de leurs maisons de grands vases d'eau à la glace avec une tasse dedans, pour que nul ne soit exposé à endurer le mal dont Housseïn mourut. Et — de même que nous l'avons vu

[1] D'après M. Garcin de Tassin (*Fêtes de l'Inde musulmane*), c'est à tort que les voyageurs ont parlé de cette fête comme étant commune à Hassan, fils aîné d'Ali, aussi bien qu'à Housseïn, son second fils. « Cette solennité, dit-il, n'est établie que pour célébrer la commémoration de la mort, ou, comme s'expriment les musulmans, du martyre de Husseïn ; et si les dévots joignent aux cris de Husseïn ceux de Hassan, c'est incidemment la fin tragique de Husseïn rappelant naturellement celle de Hassan, qui fut presque aussi malheureuse. Toutefois la fête de ce dernier se célèbre le 28 de safar, jour anniversaire de sa mort. »

PERSE. — Lecture d'un drame religieux à Tauris.

plus haut, en parlant de l'Ashoura du Caire — les porteurs d'eau vont offrant à tous de l'eau glacée « en l'honneur de notre seigneur Housseïn » et en assurant ceux qui voudront leur en acheter que leur libéralité fera venir sur eux les bénédictions d'Allah,

Tels sont les usages qui marquent dans la Perse actuelle l'ouverture de l'année lunaire, ou religieuse, et qui, croyons-nous, remonteraient au XIV^e^ siècle.

A cette époque parut l'apôtre Soffi-ed-Din, qui, se disant descendant d'Ali, prêcha la revendication du califat pour la famille dépossédée, et non seulement Soffi-ed-Din établit la puissante secte des Shiites qui répudia ouvertement, définitivement, l'autorité des descendants d'Aboubekre et d'Omar, mais encore, il rendit possible à ses fils l'établissement de la fameuse dynastie des Soffis, qui dès lors régna sur la terre persane.

Au mois de mars, quand le Soleil, entrant dans le signe du bélier, vient marquer à la fois l'équinoxe et le printemps, l'année civile, l'année vraie commence pour les Persans d'aujourd'hui, comme elle commençait il y a plusieurs dizaines de siècles pour les grands ancêtres que nous leur connaissons dans l'histoire antique.

Et comment s'appelle aujourd'hui la fête qui se célèbre à propos de ce renouveau ? — Demandez à Herodote et à Diodore de Sicile, qui, depuis deux mille ans et plus, vous tiennent la réponse prête — Elle s'appelle le *Nourouz* — c'est-à-dire du même nom qu'elle portait au temps de Xerxès.

Comment elle se célèbre ? — Si la belle et douce Esther, l'austère Mardochée pouvaient revivre, et qu'il leur plût de nous dire ce qu'était le Nourouz à la cour d'Assuérus, leur récit, datant de quelques deux mille trois cents ans, risquerait fort de nous sembler dicté par des impressions toutes récentes.

Pour preuve — en évoquant comme parallèle le souvenir de ce que nous nous sommes occupés des peuples de l'extrême antiquité — voyons ce qui se passe aujourd'hui pour la célébration du *Nourouz sultanieh*, ou nouvel an impérial, comme on l'appelle pour le distinguer du nouvel an musulman.

Et d'abord notons que cette fête reçoit aussi vulgairement le nom de *fête des habits neufs*, car il n'est si pauvre citoyen de l'Iram moderne qui ne fasse

pour cette époque la dépense d'un costume nouveau. Parmi les gens riches, il en est qui en achètent un pour chaque jour du Nourouz ; et le Nourouz ne dure pas moins de huit jours.

Plusieurs jours à l'avance, pendant que des préparatifs sont faits dans toutes les maisons particulières, où l'on renouvelle tout ce qu'il est possible de renouveler, on voit tous les établissements publics se nettoyer, se décorer avec le plus grand luxe et la plus entière fantaisie. Dans les bazars, les boutiques approvisionnent démesurément leurs étalages, notamment celles où se vendent les victuailles. Dans chacune d'elles, au milieu des ornements, des dorures qui parent la marchandise, brûle, même en plein jour, une chandelle ou une bougie, qui est certainement là comme un souvenir évident, incontestable, de l'ancien culte du feu.

La veille du jour de l'équinoxe — entrée du Soleil dans le signe du bélier — les habitants s'offrent, s'envoient mutuellement, comme présents symboliques de renouvellement et d'espérance, des œufs teints ou dorés, qui d'ailleurs, pendant toute la durée de la fête, figurent en quantité dans chaque rencontre, visite ou réception, à l'état de don traditionnel et obligatoire [1].

La population tout entière attend au jour fixé, avec une grande impatience, le moment où le Soleil, d'après l'indication des astrologues impériaux, entrera dans le signe du bélier.

Ce jour-là, un peu avant l'heure où le grand évènement doit s'accomplir, pendant que tout est en émoi dans les lieux où l'annonce solennelle, officielle, doit en être faite, le schah à Téhéran, les gouverneurs de provinces dans les autres villes principales de l'empire, se disposent à présider à l'ouverture du Nourouz.

A Téhéran, résidence habituelle du monarque, celui-ci se rend dans la grande cour du palais et prend place sur des tapis, ayant auprès de lui les membres de sa famille, auxquels il a fait cadeau pour la circonstance d'habits et d'armes magnifiques. La couronne étincelante de pierreries est posée

[1] Le don des œufs est à peu près le seul fait de la célébration actuelle du Nourouz qui ne corresponde pas à un détail semblable ou analogue du Nourouz antique. Mais, outre que les renseignements sur cette lointaine histoire ne nous sont parvenus qu'en assez petit nombre, et que ce détail peut être parmi ceux dont la mention s'est perdue, il concorde tellement avec l'esprit mystique de la vieille religion des Perses, que nous croyons pouvoir le considérer comme aussi ancien que tous les autres usages dont nous constatons ici la perpétuation.

en face du siège royal, et le sabre et la masse d'armes du souverain sont portés par le serdar ou général en chef des armées persanes.

Les zambourechs, artilleurs montés sur des chameaux, chargés d'annoncer le Nourouz.

De temps à autre de nombreux serviteurs offrent des *djérénis* (bonbons) au roi et aux grands dignitaires, tandis qu'un *mirza* (prince) portant deux plateaux

dont l'un contient un tas de petites pièces d'argent, et l'autre des grains de blé, distribue tantôt l'argent, tantôt le blé aux assistants, en ayant soin de commencer par les plus haut placés, parmi les plus grands seigneurs.

« Cela — dit Hommaire de Hell — sert d'entr'acte jusqu'au moment où les astrologues, qui, parés d'habillements magnifiques, se sont rendus au palais munis de leurs instruments, annoncent, avec accompagnement de détonations d'artillerie, à Sa Majesté que le Soleil vient d'effectuer son passage dans le signe du bélier[1]. Aussitôt un *mollah* (prêtre) se lève, pour faire une invocation à l'être suprême et appeler ses bénédictions sur le Prophète, Ali, les imans, le schah et tous les employés et sujets de l'empereur. Dès que cette prière, pendant laquelle les assistants se livrent à de nombreuses inclinations de tête, est achevée, tout le monde se lève, sauf le roi, devant qui l'on a déposé un grand bassin rempli de pièces d'or et d'argent, où il puise constamment pour donner à chaque personnage qui passe devant lui, selon son rang, une poignée de cette monnaie royale, que chacun vient recevoir avec les marques du plus profond respect.

« Pendant ce temps, les artilleurs, qui n'attendaient auprès du palais que les déclarations des astrologues pour tirer les premiers coups de canon marquant l'ouverture du Nourouz, s'en vont répandre partout la grande nouvelle à l'aide de leurs pièces, qui sont fixées à pivot sur le bât d'un chameau, et qu'ils chargent et tirent en étant eux-mêmes sur le dos de la bête — laquelle est décorée de drapeaux et de banderolles vertes et rouges.

« Des musiques, qui suivent ces pittoresques artilleurs ou *zambourechs,* se joignent à eux pour la publication solennelle, qui répand, en tous lieux, la plus grande joie, la plus vive animation.

« Dès lors, au sein de la population, commencent les visites, l'échange des

[1] « En 1867, les astrologues qui depuis quelque temps se livraient à de profonds calculs annoncèrent que le Soleil entrerait dans le signe du bélier le 21 mars, à 4 heures du matin, et l'on s'attendait à ce qu'à ce moment précis, conformément à tous les précédents, le schah Nasr-el-Din, encore régnant (celui qui a visité deux fois Paris en ces dernières années) en bon Schah-in-Schah orthodoxe, admettrait ses ministres et les fonctionnaires de sa cour à l'honneur du *Salaam* habituel. Or, cette heure extra-matinale étant peu du goût du monarque, Sa Majesé envoya quérir les savants personnages, et leur assura qu'ils devaient avoir mal calculé, et qu'il était absolument impossible que le Soleil entrât dans le bélier avant qu'il ait eu, lui, le schah, sa dose habituelle de sommeil. Les astrologues s'étaient-ils en effet trompés, ou adaptèrent-ils plus tard leurs calculs aux désirs du maître ? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il que l'année, au lieu de commencer à 4 heures ne commença qu'à 7 heures 1/2. » — (Mounsey : trad. de la *Revue Britannique.)*

souhaits, des présents; et quand l'heure en est venue, ont lieu des festins où, comme dans beaucoup d'autres pays, certains mets sont d'obligation traditionnelle ; par exemple le *byrian* (agneau rôti tout d'une pièce), le *tchilaf* (sorte de poule au riz), le *kebab* (pièce de viande rôtie à la broche), le *dulin*, (mélange de viande et de riz, dont on forme des boulettes, que l'on fait cuire enveloppées dans des feuilles de vigne), etc., etc. »

D'ailleurs, au jour du Nourouz, quand un visiteur entre dans une maison, il est d'usage de lui offrir des choses douces, bonbons ou fruits, et il doit en manger, afin que durant toute l'année « la destinée lui soit exempte d'amertume ».

Et il en est ainsi pendant les six jours de la fête.

Au second jour du Nourouz, a lieu le *selam* (réception officielle) du roi.

Dès le matin s'assemblent au palais tous les grands du royaume et tous les fonctionnaires d'un certain rang, à quelqu'ordre qu'ils appartiennent. Il n'est pas jusqu'aux bourreaux qui ne viennent là pour présenter leurs hommages au souverain : pour insigne de leur autorité et de la charge qu'ils remplissent, ils tiennent à la main un faisceau de verges et un petit mât, figurant celui où l'on a coutume de suspendre les têtes des condamnés.

Des musiques sont placées dans les jardins. Des maîtres des cérémonies, drapés d'un long manteau rouge, coiffés d'un turban de même couleur, et portant une canne sur laquelle court une guirlande de pierres précieuses, vont et viennent, plaçant chacun au rang qu'il doit occuper dans les salles de verdure qui précèdent un portique, dont le fond est caché par un rideau.

A midi sonnent les trompettes, auxquelles répond l'artillerie des zambourechs. C'est le signal de l'apparition du roi. Aussitôt, en effet, le rideau se tire; et l'on voit Sa Majesté persane assise sur un siège élevé, de chaque côté duquel sont des vases, tout constellés de diamants, contenant de magnifiques fleurs.

A cet aspect toute l'assistance s'incline et les musiques jouent toutes d'ensemble une fanfare solennelle.

Le roi est couvert d'une robe de brocart jaune, il porte un diadème surmonté d'une aigrette de pierreries. A chaque bras, au-dessus du coude, sont placés des bracelets formés d'un rang d'énormes rubis, entre deux cercles d'émeraudes. La gaîne de son poignard et la ceinture dans laquelle cette

arme est glissée, ne sont que diamants et pierreries, ainsi que deux colliers qui se croisent sur la poitrine du monarque.

A peine est-il assis qu'on lui présente un *kalioun* (grande pipe), qu'il prend et garde à la main sans y fumer, et la cérémonie du *selam* proprement dite commence.

Le roi, après avoir promené son regard sur la foule, adresse la parole à l'un de ses parents, ordinairement un vieillard qui a le privilège de pouvoir répliquer le premier en cette circonstance solennelle. L'entretien qui s'engage alors, et auquel prennent successivement part les principaux personnages du royaume, roule traditionnellement sur la situation de l'État; il y est question de tous les évènements qui, pendant l'année écoulée, ont influé sur la prospérité publique, ainsi que des espérances que fait concevoir l'année nouvelle. Les grands officiers chargés de telle ou telle branche de l'administration, après avoir énoncé des vœux pour le bonheur du roi et du royaume, présentent au souverain une sorte d'exposé général de leur gestion, et formulent les projets qui leur semblent favorables à l'intérêt de la couronne et de la nation persane. Le roi écoute, approuve ou discute, et, en tout cas, remercie ses lieutenants du zèle qu'ils ont montré à son service, et les félicite de celui qu'ils s'engagent à déployer encore. Il fait ensuite, à son tour, des souhaits pour la généralité de ses sujets, en témoignant d'un grand amour pour eux. C'est du reste ce jour que le monarque choisit pour distribuer les marques d'honneur, titres ou emplois, qui comportent un caractère de récompense.

Quand cette conversation officielle est achevée — au cours de laquelle des serviteurs ont fait circuler des *sherbats* dans des coupes d'argent, — le poète sacré de la cour s'avance et déclame une pièce de poésie, qui a pour sujet ordinaire l'évocation des bienfaits célestes sur le roi d'abord, sur la nation ensuite. Puis, vient le poète profane, qui, avec moins d'emphase, traite un thème analogue : enfin le bouffon du roi déride les assistants par quelque déclamation burlesque.

Encore une fois la cérémonie est close par une abondante distribution, que le roi fait lui-même aux principaux assistants, et que des officiers font en son nom aux autres personnes, et qui consiste en petites pièces d'argent (*tchaïs*) frappées exprès pour le Nourouz, et à la possession desquelles ceux qui les reçoivent attachent une idée de bénédiction.

En outre, à chaque Nourouz, le schah donne — comme faisaient autrefois les rois de France pour le jour de Noël — des robes d'honneur aux princes du royaume, et envoie de riches présents du même genre non seulement aux grands seigneurs de sa cour, mais encore aux étrangers de marque qui se trouvent dans ses états.

A vrai dire, il y a réciprocité dans une certaine mesure; car les principaux de l'État offrent ordinairement des cadeaux à leur souverain, et les ambassadeurs des diverses nations accréditées auprès du schah saisissent cette occasion pour s'acquitter du même devoir[1].

Le selam s'achève par quelques paroles que le roi adresse à son vieux parent; on le débarrasse de son *kalioun*, ce qui indique que l'assistance doit se retirer.

Une ou deux heures plus tard, il sort de son palais, pour assister, du haut d'un pavillon qui a été construit à cet effet sur la place publique, aux divertissements de toutes sortes qui sont offerts à la multitude.

Sur cette place des cordes sont tendues, où des funambules viennent faire merveille; sur des tréteaux s'escriment des équilibristes; plus loin, se défient des lutteurs; ici est un théâtre, où se jouent de grosses farces, et où figurent force personnages battants et battus. Il y a aussi combats de béliers, exercices de singes savants, et l'on amène en grande pompe au pied du pavillon royal des éléphants, qui, aux acclamations de la foule, se livrent à des génuflexions, à des révérences. Du haut de son siège, le roi jette à tout instant des poignées de *tchaïs*, que les divers acteurs de la fête se hâtent de ramasser, non sans se jalouser, se chamailler, se gourmer même à l'occasion — ce dont s'égaient beaucoup le souverain et les gens de son entourage.

Et toujours les musiques jouent, et toujours les zambourechs, montés sur leurs chameaux, s'en vont d'ici et de là décharger leur artillerie portative, qui forme comme la voix constante du Nourouz.

Après que le roi et la cour se sont retirés, les amusements continuent de plus belle. Et la joie publique, qui pénètre dans chaque maison, où l'on fes-

[1] Gmelin, savant voyageur russe, qui visita la Perse il y a un siècle, dit à propos du Nourouz : « Toutes les personnes d'un certain rang, tant de la ville que de la province, se rendirent chez le Kan roi au schah, pour le complimenter et lui offrir des présents, *de sorte que ce jour-là lui rapporte souvent, à ce qu'on prétend, soit en argent comptant, soit en objets de valeurs, jusqu'à 50 mille roubles.* » (A cette époque le rouble valait environ 5 francs.)

tine, où l'on chante, où l'on devise gaîment, reste universelle jusqu'à la fin du sixième jour, tant à la campagne qu'à la ville, tant pour les pauvres que pour les riches.

Nous venons ainsi de retrouver, avec toutes ses formes primitives, en quelque sorte, le vieux, l'antique Nourouz. Si nous avons remarqué certaines variantes, il nous faut les attribuer, moins au goût de changement de la nation persane, qu'à une longue et malencontreuse intervention qui dut naturellement laisser se rompre quelques anneaux de la chaîne traditionnelle.

Quand les musulmans conquirent l'Iram, cette solennité, léguée aux Persans par leurs ancêtres, parut aux vainqueurs entachée d'impiété, de paganisme. Ils abolirent le Nourouz — que cependant les disciples fidèles de Zoroastre fêtèrent encore dans les contrées écartées où ils durent se retirer pour avoir la liberté de leur culte[1]. Pendant plusieurs siècles, on put croire que cette fête ne revivrait plus ; mais, en 1239, Djebal-Edin, qui était monté sur le trône juste au jour de l'équinoxe du printemps, la rétablit comme anniversaire de son avènement.

Ce fut dès lors le *Nourouz sultanieh*, pour la célébration duquel on tâcha de retrouver et de faire fidèlement revivre tous les anciens usages, et qui depuis n'a plus cessé de marquer l'ouverture civile ou royale des Persans.

[1] Les Parsis ou Guèbres, derniers descendants des antiques adorateurs du feu, forment encore en Perse des groupes qui vivent en des régions distinctes, loin du centre national.

CHEZ LES ANCIENS AMÉRICAINS

ENDANT que sur notre hémisphère les vestiges du culte du Soleil allaient s'effaçant, sous l'influence d'un nouvel idéal religieux, là-bas, de l'autre côté du globe, en de vastes régions que les immensités de l'Océan gardaient pour nous ignorées, ce même culte était professé par des populations innombrables, qui la plupart, à vrai dire, ont disparu en ne nous laissant que de vagues souvenirs de leur ancienne histoire.

Deux nations cependant se sont trouvées dont le passé a quelque peu survécu dans la mémoire des hommes, grâce à l'état exceptionnel de civilisation dont elles jouissaient, quand la brutale conquête européenne fit table rase de leurs croyances, de leurs institutions, de leurs coutumes.

Ce que devint le vieil empire des Incas, livré aux compagnons de Pizarre; ce qu'il en fut de l'opulent domaine des Caciques envahi par les bandes de Cortez, on le sait trop pour que nous songions à le dire ici. Demandons seulement aux historiens de la conquête quelques notions relatives au sujet qui nous occupe.

Chez les Péruviens, qui prétendaient avoir eu pour fondateur de leur nation et pour premier roi un fils du Soleil, le menu peuple ne comptait guère les années que par le retour des récoltes; mais ces années étaient régulièrement divisées par la fixation des solstices et des équinoxes, que les

principaux prêtres, se disant d'ailleurs descendants du Soleil, comme le chef de l'État, savaient déterminer à l'aide de tours, et de colonnes, dont ils observaient l'ombre.

Il y avait à Cuzco, capitale de l'immense et riche empire, huit tours à l'orient de la ville et huit à l'occident. Construites au milieu d'une grande place vide, sur le sol de laquelle des lignes étaient tracées, ces tours indiquaient par la direction, ou même l'absence de leur ombre[1], les époques de solstices et des équinoxes.

Dans plusieurs autres villes, des colonnes étaient dressées qui servaient au même usage. La colonne de Quitu, placée presque directement sous la ligne équatoriale, était, au moment des équinoxes, celle qui projetait le moins d'ombre; aussi tours et colonnes étant considérées par la tradition comme autant de sièges du dieu Soleil, la colonne de Quitu était-elle l'objet d'une vénération particulière; car — disaient les prêtres — le Soleil venant s'y asseoir droitement devait la préférer aux autres, où il ne s'asseyait que de côté.

Les Péruviens admettaient l'existence d'un Dieu invisible, qu'ils nommaient Pachacamac et auquel ils adressaient de fervents hommages; mais ils adoraient plus spécialement le Soleil, dieu visible, dont les bienfaits étaient pour eux manifestes, et qu'ils regardaient comme l'auteur de toute existence.

Quatre fêtes, qui avaient lieu aux quatre grandes périodes solaires (solstices et équinoxes), composaient les principaux exercices du culte rendu au Dieu : mais la plus solennelle était celle qui se célébrait à Cuzco au solstice de juin. Cette fête pouvait être regardée comme une sorte d'inauguration de l'année, car non seulement le Soleil y était honoré comme père des Incas (à la fois souverains temporels et spirituels), mais encore elle était caractérisée par les témoignages de reconnaissance pour les biens qu'il avait répandus sur le pays, par les vœux exprimés pour la continuation de ses faveurs, et enfin par les présages tirés de certaines circonstances des cérémonies.

[1] Notons que les principales cités du Pérou étaient situées sous des latitudes comprises entre l'équateur et le tropique, et que, par conséquent, deux fois par an, il arrivait que ces tours ou colonnes, perpendiculairement éclairées, ne projetaient plus que fort peu d'ombre, ou même n'en projetaient aucune.

PERSE. — L'Inca consacre au dieu Soleil le vase d'or plein de *chicha,* fac-simile d'une gravure de Picart. (*Hist. des Cérémonies religieuses.*)

Pour se préparer à la célébration de cette solennité, toute la nation observait pendant trois jours un jeûne fort rigoureux. A peine chaque habitant pouvait-il, à une heure indiquée, mâcher chaque jour quelques grains de maïs crus et boire quelques gorgées d'eau pure.

Dès le commencement du jeûne, d'ailleurs, tous les feux avaient dû être éteints sur toute l'étendue du royaume.

Pendant la nuit qui précédait le jour solennel, une grande activité régnait dans l'enceinte du temple du Soleil.

D'une part les prêtres préparaient, en même temps que l'ornementation du temple, les agneaux et moutons noirs qui devaient être le lendemain immolés et présentés au Soleil comme offrandes.

D'autre part les vierges consacrées au dieu, véritables prêtresses, nommées les femmes du Soleil [1], s'occupaient à pétrir des gâteaux ronds de la grosseur d'une pomme, composés, par exception, de farine de blé — au lieu de farine de maïs, qui en tout autre temps était exclusivement employée pour la confection du pain. — Ces gâteaux devaient être en assez grande quantité, car le Soleil, dont c'était la fête, étant censé ce jour-là recevoir et traiter ses enfants, il fallait qu'il y eût des gâteaux préparés par ses épouses, pour tous les principaux de l'État, qui étaient conviés au nom du dieu par le roi, chef des prêtres.

Pendant cette même nuit, dans chaque maison du royaume, les femmes préparaient aussi du pain avec beaucoup de soin, en employant une farine des plus pures; car ce pain étant considéré comme sacré, il importait qu'il fût fait avec une attention toute spéciale.

Le jour qui précédait celui de la fête, au moment où l'ombre avait marqué le solstice, les prêtres enguirlandaient de fleurs et d'herbes odorantes les colonnes solaires qui étaient au-devant du temple.

Dès ce jour, d'ailleurs, on avait vu arriver, déployant le plus grand faste, tous les plus notables personnages du royaume, notamment les chefs de guerre, qui, pour venir adorer le Soleil, et présenter leurs vœux à l'Inca

[1] Nous devons constater ici une grande analogie entre ces prêtresses et les vestales romaines; car au Pérou, comme à Rome, les vierges consacrées avaient pour principale mission d'entretenir le feu sacré dans le temple, et l'on considérait, d'ailleurs, comme de fort mauvais augure l'extinction accidentelle de ce feu.

régnant, s'étaient efforcés de se composer un costume des plus pittoresques, ou de se donner un aspect des plus terribles.

Les vieux chefs, ou ceux que la maladie empêchait d'accomplir le voyage, se faisaient remplacer par leurs fils, par leurs frères ou leurs plus proches parents, accompagnés des plus nobles de leur entourage.

L'ensemble de ces visiteurs offrait un coup d'œil aussi étrange que magnifique, car pendant que les uns se bornaient à se draper dans des étoffes lamées d'or et d'argent, et à se couronner de plumes ou de feuillages brillants, les autres se revêtaient des peaux d'animaux sauvages, qui leur donnaient des dehors féroces, ou bien se montraient couverts de plumes de toutes couleurs et portant d'immenses ailes de condor tachetées de blanc et de noir — manière de s'assimiler symboliquement à ces oiseaux, qui s'élèvent dans les plus hautes régions de l'air et dont le regard soutient les rayons du Soleil.

Quelques autres avaient des masques représentant les plus abominables figures qu'il fût possible d'imaginer, et qui devaient, selon eux, les rendre capables d'inspirer la terreur.

Ainsi parés, déguisés ou masqués, tous d'ailleurs étaient entourés de guerriers portant leurs plus belles armes et de musiciens, ou plutôt de tapageurs soufflant dans des flûtes, frappant sur des tambours, ou poussant des cris étourdissants.

Au milieu de ce tumulte allaient et venaient des gens qui faisaient flotter dans l'air de grandes bannières, où étaient peintes les nobles, les vaillantes actions accomplies en l'honneur du Soleil ou des Incas, ses fils.

Vers la fin de la nuit, tout étant convenablement disposé pour la fête, l'Inca sortait de son palais, suivi des dignitaires par rang d'âge ou de condition; il s'en allait sur la grande place où était érigé le temple du dieu; et là, pieds nus, la face tournée vers l'Orient, tous attendaient dans le plus grand silence le lever du Soleil.

Dès qu'il paraissait, tous se jetaient à genoux, et, étendant les bras, donnaient des baisers en l'air — ce qui était la façon traditionnelle de saluer avec respect et adoration.

Quand le disque de l'astre était entièrement sur l'horizon, le roi se levait seul, et, prenant des mains du chef des prêtres, un grand vase d'or plein de

Perse. — Les curacas concentrant les rayons du Soleil pour allumer le feu sacré, fac-simile d'une gravure de Picart.

chicha [1], boisson coutumière des Péruviens, il le présentait de la main gauche au Soleil pour l'inviter à boire. Le dieu étant censé avoir accepté, le roi trempait l'index de sa main droite dans le vase, puis, le retirant avec une goutte suspendue au bout, il faisait le mouvement de donner une chiquenaude, ce qui lançait la goutte en l'air, et ce qui était la manière traditionnelle de faire boire le Soleil.

Quand le Soleil avait bu, l'Inca, à qui le dieu était censé avoir rendu son invitation, trempait ses lèvres au vase, puis le rendait aux prêtres de race royale, qui s'en partageaient le contenu, en en versant quelques gouttes dans les petits vases d'or ou d'argent que chacun d'eux tenait à la main.

Ce breuvage sanctifié par le Soleil et par le roi était réputé leur communiquer une sorte de vertu divine. Pendant que ceux du sang royal buvaient la liqueur du vase offert au dieu, les autres prêtres d'origine humaine, nommés curacas, recevaient, pour s'en partager en même temps le contenu, une grande coupe pleine de chicha qu'avaient préparée les vierges épouses du Soleil.

Après que cette libation du roi et des prêtres était accomplie, l'Inca, qui avait repris le vase d'offrande, entrait dans le temple, suivi des seuls prêtres de sang royal, pour consacrer ce vase au Soleil.

Cette consécration faite, les prêtres de sang royal, entrés avec le roi, revenaient au seuil du temple, recevoir des mains des prêtres ordinaires les vases dans lesquels ceux-ci avaient bu, et aussi, comme offrandes des principaux de l'État et du peuple qui leur avaient remis des pièces d'or et d'argent, sur lesquelles étaient figurées toutes sortes d'animaux : agneaux, lézards, crapauds, couleuvres, renards...

L'offrande achevée, les curacas allaient se grouper autour d'un magnifique trône d'or qu'on avait apporté pour le roi, qui, sortant du temple, venait s'y asseoir, pour assister aux sacrifices auguraux.

Les prêtres de sang royal ne tardaient pas en effet à reparaître, conduisant les victimes, parmi lesquelles ils choisissaient un agneau noir qu'ils

[1] La *chicha*, boisson spiritueuse qui a pour principe les grains de maïs, et qui est restée le breuvage national dans la plus grande partie de l'Amérique espagnole, est faite avec du maïs que l'on *mâche*, et que, une fois bien ensalivé, on met à fermenter pendant plusieurs jours.

égorgeaient et dont ils tiraient le cœur et le poumon pour l'examiner, et savoir *si les offrandes faites avaient été agréables au Soleil, si la récolte de l'année serait bonne et si les guerres entreprises auraient d'heureux résultats.*

Pour que l'augure fût déclaré favorable, il fallait que les poumons, après avoir été arrachés, palpitassent encore, et que les veines qui aboutissent au cœur restassent sensiblement enflées.

D'ailleurs si la première bête immolée ne donnait pas des signes satisfaisants, l'examen continuait sur d'autres.

Pendant que les prêtres de la caste supérieure procédaient à cette cérémonie, les curacas, à l'aide d'une large coupe d'or ou d'argent poli, concentraient les rayons du Soleil sur un peu de coton qui s'enflammait, et servait à allumer le feu sur lequel devait être consumé le corps de la victime favorable, ainsi que le feu destiné à brûler sans cesse dans le temple du dieu, et dont l'entretien était confié aux vierges épouses.

Si à ce moment-là des nuages cachaient l'astre, le feu était allumé par le frottement rapide de deux morceaux de bois.

Après que les prêtres avaient déclaré la cérémonie des présages terminée, l'Inca, du haut de son trône, envoyait ses parents prier les chefs de s'approcher, pour boire à l'honneur du dieu et aux prospérités de la nation. Les premières invitations étaient adressées aux plus vaillants et aux plus âgés capitaines.

Quand tous s'étaient réunis aux alentours du trône, à un signal que donnait le roi en élevant deux coupes pleines — l'une qu'il offrait au plus marquant personnage, l'autre qu'il gardait pour la vider —les défis commençaient, qui étaient tous portés de la même manière, et de supérieurs à inférieurs.

Par là — aux termes de la tradition — le supérieur honorait l'inférieur, qui, en acceptant, donnait un témoignage de respect et de soumission.

Le roi, sans quitter son trône, mais en vidant toujours des coupes, envoyait l'invite de boire à tous ceux qu'il voulait particulièrement distinguer. Et chacun de ceux qui étaient l'objet de cette royale attention recevait la coupe en s'inclinant, en baisant l'air et en se déclarant très flatté de l'honneur qui lui était fait.

Quand, directement ou par messagers, tous les défis avaient été portés de supérieurs à inférieurs, la chose recommençait en suivant l'ordre inverse.

PHOTYVES & BARRET

PÉROU. — Sacrifice d'une bête noire au Soleil, en présence de l'Inca, fac-simile d'une gravure de Picart.

Après avoir descendu, les défis remontaient; or, comme ils redescendaient ensuite de nouveau pour remonter encore, les têtes ne tardaient pas à s'échauffer : et il y avait bientôt dans la réunion que présidait le roi, la plus bruyante animation.

Cet entrain allait gagnant peu à peu la cité tout entière; car partout circulaient les coupes de chicha, partout les défis étaient présentés, acceptés, renvoyés; partout se dressaient les tables des festins; partout aussi se montraient des troupes de masques, de baladins, criant, chantant, jouant de divers instruments...

Et il en était de même dans toutes les villes et bourgades du royaume, où pendant neuf jours l'on ne faisait que manger, boire, se réjouir en l'honneur du Soleil, afin de mériter ses bienfaits pendant le cours de la nouvelle année...

A vrai dire, les Péruviens célébraient au solstice d'automne une autre fête, qui aurait pu être nommée de la purification, et qui était comme le complément de celle qui avait ouvert l'année trois mois auparavant.

En vue de cette célébration, ils jeûnaient encore pendant plusieurs jours; puis, dans la nuit qui précédait la fête, ils faisaient des pelotes de pain, à la pâte duquel étaient mêlées quelques gouttes de sang qu'ils tiraient à de jeunes garçons, en leur faisant une légère incision entre les deux sourcils.

La fabrication de ce pain, qui était regardée comme une cérémonie sainte, avait pour caractère principal de réunir tous les membres de la même famille chez le plus âgé d'entre eux, avec une pensée commune de concorde et d'oubli des injures ou des querelles.

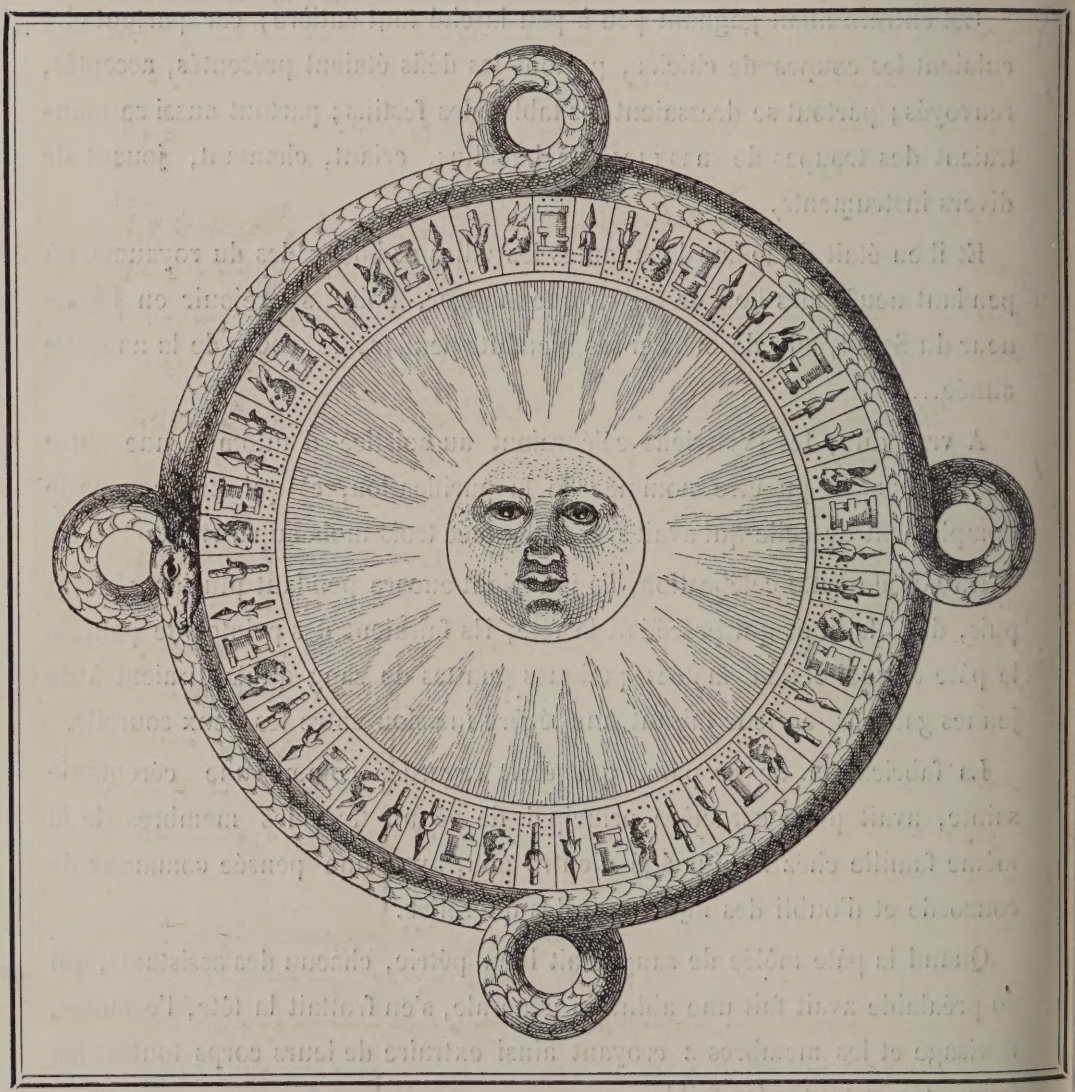
Quand la pâte mêlée de sang était bien pétrie, chacun des assistants, qui au préalable avait fait une ablution générale, s'en frottait la tête, l'estomac, le visage et les membres : croyant ainsi extraire de leurs corps toutes les impuretés et toutes les faiblesses.

Cela fait, le chef de la famille prenait une masse de cette pâte, qu'il employait à frotter la porte de la maison, et qu'il y laissait attachée en signe de la purification qui venait d'être faite.

L'on en usait ainsi pour chaque édifice, du palais de l'Inca au plus humble réduit.

Sitôt que le Soleil selevait, tous l'adoraient et le priaient de chasser au loin les maux du corps et de l'âme.

A cette heure un descendant du Soleil sortait du temple, richement vêtu



Calendrier mexicain : figure symbolique du siècle, d'après Clavigero : *Storia antica del Messico*

et tenant à la main une lance garnie d'une spirale de plumes multicolores, sorte d'appareil emblématique, qui d'ailleurs servait d'étendard en temps de guerre.

Ce *courrier du Soleil* — car tel était le nom qu'on lui donnait — ne tar-

dait pas à rencontrer quatre autres personnages, vêtus et armés comme lui. Il touchait leurs lances de la sienne en disant : « Par ordre du Soleil, chassez de la ville tout ce qui peut se trouver de maladies et d'incommodités. »

Alors chacun des quatre porteurs de lance se mettait à courir, en suivant

Calendrier mexicain : figure symbolique de l'année.

une des rues principales qui croisaient la ville. Sur leur passage, au seuil des maisons, se tenaient les habitants applaudissant, poussant des cris, secouant à qui mieux mieux leurs vêtements, passant leurs mains sur leur visage, ou se frottant, comme pour expulser tout ce qui restait de mauvais en eux.

Les coureurs s'en allaient ainsi, chacun dans un sens, à quelque mille pas

de la ville, où ils plantaient leurs lances, qui devenaient autant de bornes que les maux ne devaient pas franchir.

Après cette cérémonie de purification diurne, venait la purification nocturne. Dès que la nuit était tombée, les habitants sortaient de chez eux portant de grandes torches de paille de maïs nattées et enduites d'huile qui, une fois allumées, brûlaient assez longtemps sans s'éteindre.

Ils y mettaient le feu et les traînaient au bout d'une corde dans les rues, en se dirigeant vers les issues de la ville, hors de laquelle ils allaient le jeter, soit dans la rivière, soit dans des fossés.

Au retour, tous rendaient grâce au Soleil de les avoir délivrés des maux qui pouvaient les atteindre; ils lui sacrifiaient quantité de moutons et d'agneaux dont, à vrai dire, ils n'offraient au dieu que le sang et les entrailles. Quant aux chairs, elles étaient rôties publiquement et servaient à défrayer de grands repas pris en commun, sans distinction de sexe ni d'âge. Cette nuit et ce jour, précise un historien, étaient *particulièrement consacrés à s'adresser de mutuelles félicitations* au milieu de la réjouissance générale, qui, en tous lieux, se manifestait par de copieuses libations, par des chants et des danses... [1].

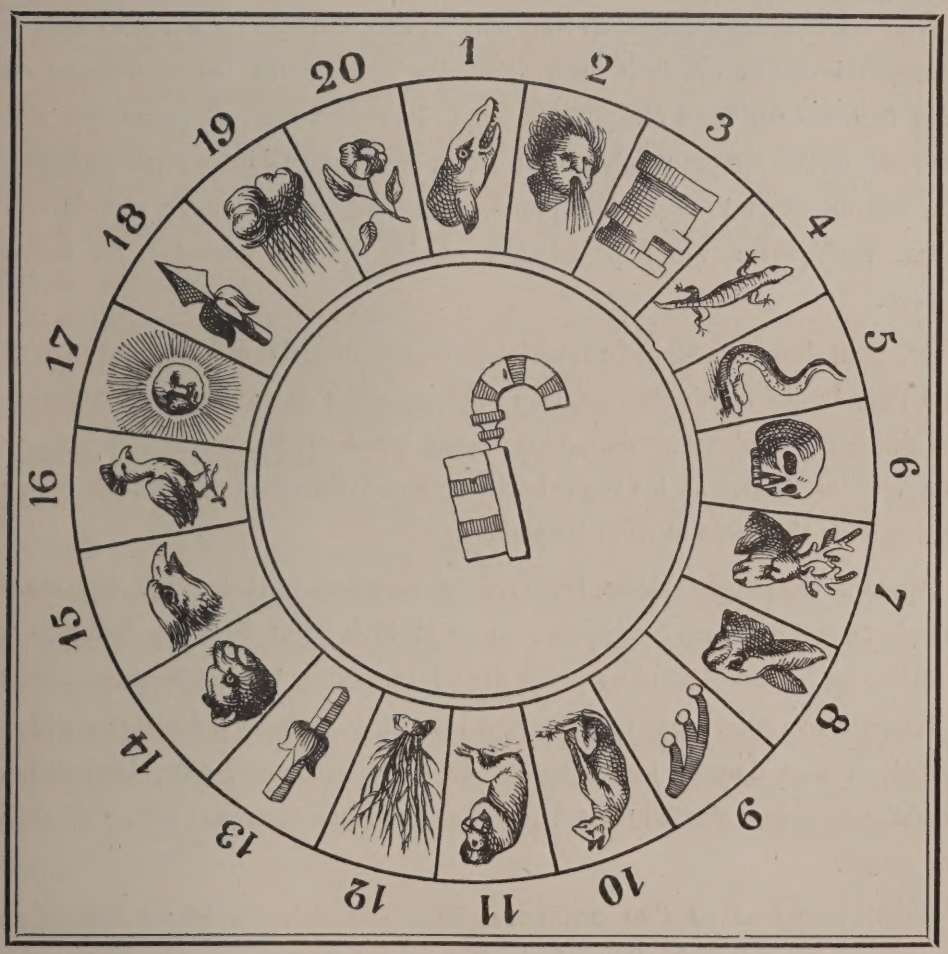
Telles étaient les coutumes et cérémonies propitiatoires annuelles des anciens Péruviens.

Chez les Mexicains, qui, tout en reconnaissant plusieurs grandes divinités, tenaient cependant le Soleil comme le plus puissant des êtres [2], le calendrier était fort exactement calculé sur le cours de cet astre.

[1] « Tous les ans — dit l'espagnol Auguste de Zarate, qui écrivait son *Histoire du Pérou* au milieu de XVI^e^ siècle — dans le temps que les Indiens de la montagne recueillaient leur maïs, ils célébraient une fête en plantant en terre, au milieu de quelque place, deux arbres hauts et droits comme deux mâts de navire, au bout desquels ils mettaient une figure d'homme environnée de fleurs. Après cela, ils venaient, par troupes ou brigades, battant du tambour et jetant de grands cris; puis chaque brigade tirait ses traits et ses flèches à cette figure, et après que tous avaient tiré, les prêtres plaçaient au pied de ces mâts, une idole, devant laquelle ils sacrifiaient un captif ou une brebis et oignaient l'idole du sang de la victime ; puis, après avoir examiné le cœur et les entrailles, et y avoir trouvé de bons ou de mauvais signes, ils en faisaient leur rapport au peuple ; et cela rendait la fête triste ou gaie. Les Indiens passaient ordinairement tout ce jour-là à danser et à boire, à faire plusieurs jeux et plusieurs tours, et jouer divers personnages avec leurs armes, leurs haches, leurs massues à la main... »

[2] Par les titres divers donnés au rituel mexicain — dit M. Brasseur de Bourbourg, dans son *Histoire de l'ancien Mexique* — on reconnaît que c'est le Soleil qui, sous une multitude de

Leur année, qui, comme l'ancienne année romaine, commençait à l'équinoxe du printemps, était, ainsi que la nôtre, de trois cent soixante-cinq jours. Ils la divisaient en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui en réalité n'eût donné qu'une année composée de 360 jours, s'ils n'eussent pris soin d'ajouter, entre la fin de l'une et le renouvellement de l'autre, cinq jours supplé-



Calendrier mexicain : figure symbolique du mois.

mentaires. De plus, comme ces cinq jours n'eussent pas suffi à la supputation rigoureuse du temps, tous les cinquante-deux ans (période qui était pour eux ce que le siècle est pour nous) ils intercalaient de nouveau treize

formes et de symboles différents, est constamment l'objet du culte. C'est cet astre qui recevait les hommages universels... Dans tous ses mouvements, en toute saison de l'année, à toutes les heures qui partageaient le jour, on célébrait son existence, on lui présentait des sacrifices et des holocaustes... »

jours, qui, équivalant à nos jours bissextiles, rétablissaient la concordance du calendrier.

Ils avaient, en outre, formé des périodes de jours analogues à nos semaines, composées de treize jours chacune, de même qu'ils avaient fait des périodes de treize années, dont quatre formaient le siècle.

Pour représenter l'année, ils traçaient un cercle divisé en dix-huit figures correspondant aux dix-huit mois. Pour les mois, autre cercle marqué de vingt figures relatives à chacun des jours. Pour le siècle, ils peignaient soit une roue portant cinquante-deux figures, ou bien quatre figures répétées treize fois, soit un serpent mordant sa queue, et indiquant, par quatre plis de son corps, les quatre vents principaux et les quatre périodes de treize années.

Or, étant donné la série de jours intercalaires annuels, qui n'appartenaient ni à l'année qui venait de finir, ni à celle qui allait commencer, et convaincus que leurs ancêtres avaient tout exprès laissé ces jours vides et hors de compte, les Mexicains les regardaient comme naturellement destinés à être perdus dans l'oisiveté et dans les plaisirs.

Pendant ces jours-là donc, les ouvriers cessaient tout travail, les marchands fermaient leurs boutiques ; on ne plaidait point dans les tribunaux, et même on ne sacrifiait ni ne priait dans les temples. Les habitants passaient le temps à se visiter, à se faire les uns les autres maintes politesses ou libéralités, et à se donner toutes sortes de divertissements, afin, disaient-ils, *d'oublier les peines de l'année achevée et de se dédommager par avance de celle qui venait.*

C'était leur *jour de l'an* ordinaire, fête bien chômée, bien célébrée en réalité, mais qui était d'une insignifiance relative eu égard à celle qui, tous les cinquante-deux ans, marquait le renouvellement du siècle mexicain.

Selon les croyances du pays, il en était régulièrement chez ces peuples ce qu'il en fut dans le monde chrétien à l'approche de l'an mil, qui devait, pensait-on, amener la fin du monde. Les Mexicains admettaient que si les temps devaient s'achever, le fatal événement s'accomplirait à l'échéance précise d'un siècle. De là le double caractère d'appréhension et d'allégresses

de la solennité par laquelle ils célébraient cette date aux douteuses conséquences.

Pendant la dernière nuit du siècle, dans l'attente de la destruction du monde, on éteignait les feux dans tous les temples et dans toutes les maisons; on brisait tous les vases et ustensiles de ménage ; on déchirait tous les vêtements, autres que ceux dont le corps était couvert.

Les maris voilaient avec des feuilles de maïs le visage des femmes qui devaient prochainement devenir mères, et celui des jeunes enfants, que de plus on empêchait de dormir; car, selon les croyances, sans ces précautions, ceux-ci se fussent changés en autant de sorciers malfaisants, et celles-là en autant de bêtes effroyables et cruelles, cherchant à dévorer tous les membres de leur famille.

A Mexico, vers le premier quart de cette même nuit, les prêtres sortaient des temples en habits somptueux ; et, suivis de la foule immense du peuple, ils se mettaient solennellement en marche pour gagner la ville d'Iztapolapan, située à deux lieues environ de la capitale, sur le mont Huixachtla, au sommet duquel, selon la tradition, devait être allumé le feu nouveau, au cas où le monde ne finirait pas avec le siècle.

Arrivé là, le peuple, pris d'une grande anxiété, attendait l'évènement en chantant un hymme spécial, exprimant à la fois la crainte de la destruction de l'univers et l'espoir de voir les âges continuer.

Tous ceux des habitants qui n'avaient pas accompagné les prêtres se tenaient sur les terrasses servant de toits aux maisons, d'où l'on pouvait découvrir le mont Huixachtla, et par conséquent, connaître plus tôt la décision des dieux.

La tâche de produire le feu nouveau était spécialement dévolue à un prêtre attaché au service d'un des temples de la ville. Ce feu devait être obtenu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois, dont une des extrémités reposait dans la poitrine d'un prisonnier de guerre, qu'on venait d'égorger en vue de cette singulière cérémonie.

Si le destin avait décidé la fin du monde, le feu n'aurait pas jailli; s'il s'allumait, on avait la preuve que les temps allaient continuer pendant un nouveau siècle.

Le moment venu où une certaine constellation, en passant au zénith du

lieu, indiquait le milieu de la nuit, le prêtre chargé d'obtenir le feu nouveau commençait la friction fatidique. Un grand silence se faisait, pendant que tous les regards anxieux convergeaient vers le même point. Dès qu'une étincelle avait brillé sous les mains du prêtre, les cris de joie éclataient de toutes parts.

Aussitôt un immense brasier était allumé, qui put être vu de très loin, et dans lequel on brûlait le corps du prisonnier.

Tous les assistants se précipitaient alors, avec les plus vives démonstrations d'allégresse, pour prendre de ce feu, qu'ils emportaient dans leurs maisons, et qui, de proche en proche, était transmis sur tous les points du royaume.

Les prêtres, eux, en emportaient dans le temple principal de Mexico, où les habitants qui n'avaient pas assisté à la cérémonie venaient en chercher pour rallumer leurs foyers.

Et d'ailleurs, immédiatement après l'arrivée à la ville du premier porteur de feu, une sorte d'illumination générale donnait le signal des réjouissances, qui devaient durer pendant les treize jours intercalaires.

Au préalable cependant l'on s'occupait de nettoyer, de reblanchir tous les édifices, tant particuliers que publics, et à racheter de nouveaux ustensiles, de nouveaux habits, pour remplacer ceux qui avaient été détruits en prévision de la fin du monde.

Dans les temples, les prêtres immolaient de nombreux prisonniers de guerre, qui souvent étaient depuis longtemps gardés en réserve pour servir à cette solennité.

Après que ces sanglants honneurs avaient été rendus aux dieux, le peuple entier ne songeait plus qu'à se réjouir ; et pendant toute la période des jours intercalaires, au cours des festins, au milieu des danses, l'on entendait sans cesse s'échanger entre proches, entre amis, de longs compliments sur le bonheur d'avoir vu, avec la grâce du ciel, recommencer un nouveau siècle.

La fête était à la fois dans toutes les maisons, où l'on festinait en famille, et dans toutes les rues encombrées de gens magnifiquement vêtus, qui s'abandonnaient aux plus vives manifestations de joie, et qui s'en allaient répétant à tout venant les formules de félicitations.

Parmi les jeux publics qui divertissaient la foule, il en était un, le *jeu des oiseaux* ou *des voltigeurs*, qui, revêtu dans son imposante singularité d'une sorte de symbolisme religieux et augural, avait un attrait tout particulier pour la généralité des habitants.

Dès que le renouvellement du siècle était accompli, des gens s'en allaient dans une forêt choisir parmi les plus grands arbres, celui qui était à la fois le plus droit et le plus fort. Ils l'abattaient, et, après l'avoir soigneusement ébranché, écorcé, ils le portaient à la ville, où il était planté au milieu d'une vaste place.

Le sommet de cet arbre, taillé en pointe, portait dans le creux un tronçon de bois cylindrique, duquel pendaient quatre grosses cordes, qui soutenaient un cadre de bois ou fort châssis quadrangulaire.

Entre le cylindre et le cadre étaient enroulées quatres autres cordes, qui faisaient sur l'arbre un certain nombre de tours.

Les extrémités de ces cordes passaient chacune par un trou pratiqué dans l'épaisseur du châssis.

Tout étant disposé de la sorte, quatre hommes, travestis en aigles ou en hérons, grimpaient jusqu'au châssis, à l'aide d'une corde qui était fixée le long de l'arbre. Du châssis, ils montaient l'un après l'autre sur le cylindre, d'où, se tenant debout, ils adressaient à la foule une allocution plus ou moins éloquente sur l'importance de l'exercice auquel ils allaient se livrer. Quand tous avaient parlé et étaient revenus sur le châssis, chacun s'attachait par le milieu du corps au bout de l'une des cordes enroulées sur l'arbre ; puis, les ailes écartées, ils s'élançaient tous ensemble dans l'espace, et s'agitaient à qui mieux mieux pour évoluer.

Les efforts qu'ils faisaient ne tardaient pas, en effet, à mettre en mouvement le châssis et le cylindre ; et comme, à mesure qu'ils tournaient, les cordes en se déroulant prenaient plus de longueur, le vol de ces singuliers oiseaux devenait plus étendu.

Un cinquième, d'ailleurs, au moment où ils allaient se laisser tomber, était monté sur le cylindre, et, perché sur ce bloc mobile avec lequel il tournait sans laisser voir aucune frayeur, il frappait d'une main sur un tambour, pendant que de l'autre il agitait une banderole.

Dix à douze autres grimpaient ensuite sur le chassis, où ils se bornaient

d'abord à gesticuler en chantant; mais lorsqu'ils voyaient que les voltigeurs attachés étaient près de toucher à terre, ils se laissaient immédiatement glisser par les mêmes cordes, pour tacher d'arriver en bas aussitôt qu'eux.

Parfois même, pour montrer mieux leur agilité, ils passaient de l'une à l'autre des cordes, qui souvent se rapprochaient au cours des évolutions; et cela, on le comprend, aux applaudissements, aux acclamations enthousiastes de la foule.

Pour la bonne et traditionnelle réussite du jeu, il fallait que, étant donné la hauteur de l'arbre, la longueur des cordes fût calculée de façon et l'élan pris de telle sorte que *treize* tours non interrompus amenassent juste à terre les *quatre* voltigeurs — ce qui était regardé comme d'heureux présage pour les *quatre* périodes de *treize* années devant composer le nouveau siècle.

Quand il en allait ainsi régulièrement, la joie populaire redoublait; mais pour peu qu'une de ces conditions ne fût pas exactement remplie aussi bien que dans toute autre cérémonie de la fête, de grandes appréhensions en résultaient, qui troublaient singulièrement l'allégresse publique [1].

Ne rions pas de ces terreurs.

Une fois, hélas! en l'année 1506 de notre ère, comme, par l'ordre du souverain Montézuma, deuxième du nom, toutes les dispositions avaient été prises pour que la fête du renouvellement du siècle fût célébrée avec un éclat inaccoutumé, il arriva — dit-on — que toutes sortes de fâcheux présages purent être tirés, tant de l'irrégularité fatale des cérémonies que de la coïncidence de divers phénomènes : éclipse, lueurs étranges dans le ciel, bouillonnements, débordement du lac sur les rives duquel était bâtie la capitale, incendie des temples, tours sacrées frappées de la foudre...

Alors, on se souvint de certaines prédictions qui depuis longtemps annonçaient la venue d'hommes blancs et barbus, arrivant du côté où le soleil se lève, et devant se rendre maîtres du pays...

Et l'alarme fut dans tous les cœurs, notamment dans celui du souverain,

[1] Le jeu des oiseaux ou des voltigeurs est resté populaire au Mexique, sans que toutefois s'y attache maintenant aucune idée augurale.

MEXIQUE. — Réjouissances publiques au renouvellement du siècle, fac simile d'une gravure de Picart.

qui, avant que le siècle eût achevé sa première période de treize années, fut arraché de son trône, emprisonné, torturé, pendant que de toutes parts coulait le sang de ses sujets.

Les présages avaient dit vrai. La vieille nation mexicaine ne devait plus voir s'allumer le feu nouveau ; les siècles étaient finis pour elle : les hommes blancs étaient venus...[1]

Chez les Floridiens, qui adoraient uniquement le Soleil, et le saluaient tous les jours à son lever par des chants et des acclamations, quatre fêtes étaient célébrées en l'honneur du dieu. La principale, qui avait lieu au printemps, recevait le nom de « fête des parfums », parce que, en vue de rendre le Soleil favorable à la nation, on faisait partout fumer sur ses autels les aromates les plus rares.

Les Virginiens célébraient non le commencement, mais la fin de l'année, qu'ils faisaient échoir à l'achèvement des moissons. Ils consacraient alors, comme hommage à la divinité, plusieurs jours à toutes sortes de divertissements : festins, danses guerrières, chansons héroïques ; et si rien n'avait troublé la joie publique, ils en tiraient un bon augure pour l'année qui allait recommencer.

Chez les Natchez, nation considérable, répandue sur les rives inférieures du Mississipi, les mœurs, les traditions anciennes, subsistèrent longtemps après la conquête européenne.

« Ces peuples — écrivait au milieu du XVIII[e] siècle un Français qui avait vécu seize ans dans le pays[2] — commencent leur année, ainsi qu'on le faisait autrefois en Europe, au mois de mars. Bien qu'adorant le Soleil, qu'ils disent

[1] Dans sa très curieuse et très savante histoire du Mexique avant la conquête par les Européens, M. Brasseur de Bourbourg décrit, sous le titre de fête du *renouvellement des semailles*, une sorte de jour de l'an agricole empreint d'un caractère assez pittoresque. Au temps de la moisson (du maïs), les prêtres se rendaient dans les champs pour y choisir parmi les gerbes, celle qui était la plus grande, la plus forte, la mieux fournie. On apportait au temple cette gerbe enguirlandée de fleurs, on offrait au dieu des moissons un sacrifice avec accompagnement de chants, de danses et de festins ; puis du temple la gerbe était reportée dans les champs, où on la déposait en grande cérémonie dans une espèce de caveau, que l'on murait jusqu'à l'époque des semailles, en brûlant des parfums, pour que la future récolte fût abondante. Si, quand le maïs nouveau commençait à grandir, l'apparence en était belle, on allait solennellement retirer la gerbe du caveau où elle avait été enfermée, et on en distribuait les grains et les moindres parcelles aux cultivateurs, qui les gardaient, comme de véritables talismans portant bonheur, jusqu'à la prochaine moisson.

[2] *Histoire de la Louisiane*, par Le Page Duprat, Paris, 1758.

père de leurs rois — lesquels, d'ailleurs, portent le nom de Grand-Soleil — c'est par lunaisons qu'ils comptent les temps. A chaque nouvelle lune, ils célèbrent une fête qui prend son nom des fruits principaux qu'on a cueillis ou des animaux que l'on chasse plus particulièrement en ce moment.

La première lune, celle qui marque le commencement de l'année, est celle du chevreuil. Dès qu'elle s'est montrée, une joie universelle se répand dans le pays, où chacun se félicite d'avoir vu renaître l'année nouvelle, et se prépare à l'inaugurer sous les auspices du plaisir.

Dailleurs, pour rendre cette fête plus remarquable, on a coutume de la commencer en représentant un évènement intéressant pour les gens du pays, qui, depuis des siècles, en gardent précieusement la mémoire.

Autrefois, dit la tradition de ce peuple, un Grand-Soleil (chef suprême) ayant tout à coup entendu un grand tumulte dans le village, sortit précipitamment de sa cabane pour l'apaiser, et tomba entre les mains d'une nation qui avait subitement fait irruption dans le pays. Mais les guerriers, ayant aussitôt couru à son secours, le reprirent, en faisant un grand massacre des ennemis.

Pour retracer ce trait honorable de leur histoire, tous les guerriers se partagent donc en deux corps, distingués par la couleur de leurs plumes : les uns, qui les ont blanches, figurent les gens du pays; les autres, qui représentent les étrangers, les ont rouges.

Les deux troupes se mettent en am buscade aux environs de la cabane du Grand-Soleil, et celle des ennemis, à la tête de laquelle est un chef magnifiquement vêtu, en sort la première. Elle s'avance à petits pas, mais en faisant beaucoup de mouvements et en jetant de grands cris.

Le Grand-Soleil sort alors de chez lui dans toute sa parure, mais en se frottant les yeux comme s'il venait de s'éveiller. Les ennemis se jettent aussitôt sur lui et se disposent à l'emmener; mais alors paraissent les guerriers de la nation, qui s'apprêtent à délivrer leur souverain.

Les cris des ennemis sont des cris de mort, ceux de la nation attaquée sont d'abord des cris de crainte et d'effroi. Il s'en fait entendre qui semblent propres à les encourager; mais l'ennemi continue à pousser ses exclamations menaçantes tant que le Grand-Soleil est entre ses mains.

Pendant une demi-heure au moins, les deux troupes vont et viennent

comme se cherchant ou s'évitant tour à tour, ce qui est une image des ruses de guerre employées en cas d'attaque pareille.

Entre temps, cependant, le Grand-Soleil se défend avec un énorme casse-

Le jeu des oiseaux ou des voltigeurs, au renouvellement de l'année chez les anciens Américains, d'après une ancienne gravure.

tête de bois; il jette ou semble jeter à terre un grand nombre d'ennemis. Le seul signe du coup les renverse, et le coup approche en effet à ce point de

leur tête qu'on croirait qu'ils ont été réellement frappés. Ils tombent et restent étendus immobiles.

Enfin, les guerriers de la nation attaquée rejoignent les assaillants. Ces derniers frémissent en voyant la fureur peinte dans les yeux et les gestes des arrivants. Les cris alors changent de nature : car la crainte a passé dans le cœur des ennemis, et l'espoir de la vengeance excite les défenseurs du Grand-Soleil, qui vont assommant les étrangers par quantité.

Enfin, ce qui reste des ennemis prend la fuite et on le poursuit jusqu'aux bois qui avoisinent le lieu de la scène.

Les Natchez ramènent ensuite leur prince, et, satisfaits d'une victoire aussi complète, ils poussent de longues acclamations joyeuses, que repètent les vieillards, les femmes, les enfants qui ont été spectateurs du drame, et qui représentent en ce cas l'ensemble de la nation.

Le Grand-Soleil ayant été reconduit à sa cabane, s'y repose de sa laborieuse agitation. Pendant ce temps, ceux des guerriers qui représentaient les ennemis tués ou mis en fuite se sont relevés, et, après s'être dépouillés de leurs plumes rouges, sont venus les uns après les autres se mêler au peuple. Feignant d'ignorer si leur roi est blessé ou non, ils poussent des soupirs et des lamentations.

A peine le Grand-Soleil s'est-il reposé une demi-heure qu'il reparaît sans couronne. Alors les cris de joie et de salut respectueux se font entendre de tous côtés; mais ils cessent dès que le peuple voit le souverain se diriger vers le temple.

Le Grand-Soleil s'arrête au milieu de la place en face du temple, devant lequel il s'incline en manière d'adoration. Il ramasse ensuite un peu de terre qu'il met sur sa tête, et il répète cette cérémonie en se tournant vers les quatre points de l'horizon ; puis, étendant les bras, il fixe ses regards sur le temple, et reste fort longtemps dans cette posture (ce qui est évidemment une façon de rendre grâce au dieu Soleil (qui n'a pas permis que le corps de son fils retournât dans la terre).

Pendant cette contemplation, le peuple garde un profond silence.

Le chef retourne ensuite chez lui, pour se montrer bientôt revêtu de tous les insignes de sa puissance ; il revient portant au front une couronne de plumes, et des rangs de perles au cou et au bras.

On installe devant sa cabane le trône royal, qui est une sorte de grand escabeau à quatre pieds, fait d'un seul morceau de bois.

Dès que le souverain s'y est assis, des cris d'allégresse générale se font entendre. Les guerriers couvrent alors les épaules du roi d'une belle peau de bœuf, et lui mettent sur les pieds plusieurs autres pelleteries. Les fem-

Le triomphe du Grand-Soleil chez les Natchez.

mes viennent les unes après les autres, lui offrir des présents de toute nature en poussant de grandes exclamations joyeuses.

Quand toutes les femmes ont passé devant lui, le Grand-Soleil descend de son trône pour rentrer dans sa cabane, où le suivent les principaux de la nation qu'il a invités à venir partager son repas. Ce festin, aussi fastueux qu'il peut l'être chez un tel peuple, est accompagné de chants et de danses, qui se prolongent jusqu'au milieu de la nuit. Or, ce qui se fait dans la tente royale

se répétant dans toutes les habitations, il s'en suit que la fête, aussi gaie que bruyante, devient bientôt générale et tient souvent jusqu'au lendemain le peuple en liesse...

Ainsi se passait le premier jour de l'an chez les Natchez.

CHEZ LES INDOUS

Au lieu de franchir les mers pour aller chercher des souvenirs du culte du Soleil chez des races disparues, nous eussions pu, en partant de l'Iram, et en marchant vers l'orient, trouver une vaste région où le grand astre est encore symboliquement adoré par des peuples innombrables...

Dans cette Inde merveilleuse, légendaire, où règne, incarné sous tant de formes, le grand, le mystique, l'incompréhensible Brahma, à qui tant de divinités étranges font cortège, nous trouvons, comme chez les Persans, une double fête initiale de l'année.

C'est de l'équinoxe du printemps que part pour les Indous l'année civile.

A cette époque, les divers officiers des provinces rendent compte de leur gestion ; les baux se renouvellent, les dettes s'acquittent et la chronologie locale date d'une année de plus. Il y a alors fête toute profane, qui dure trois jours, pendant lesquels l'usage veut qu'on se visite entre parents, entre amis et qu'on se réunisse pour manger, chanter, danser.

De toutes parts retentissent les coups de canon, de fusil, le son des trompettes, des tambours ; mais, en réalité, ces réjouissances ne comportent aucune allusion religieuse ou augurale.

Etant donné que l'année commence, que le printemps ramène la fertilité,

les habitants consacrent par un joyeux chômage cet heureux anniversaire et il n'en est rien de plus.

Mais — et nous allons retrouver là une caractéristique analogie de principe avec mainte autre fête d'occident — au solstice d'hiver a lieu l'ouverture de l'année religieuse, qui est placée à cette époque parce qu'alors le Soleil « revient vers le nord dont il avait paru s'éloigner[1] ».

C'est alors que les Indous célèbrent le *Pongol*[2], qui est la plus solennelle de leurs fêtes.

Le *Pongol* dure trois jours, suivis d'un *octave* ; il a pour double objet de remercier les dieux des biens reçus pendant l'année écoulée, et de leur en demander la continuation pour le cours de l'année qui s'ouvre.

L'approche de cette fête est un sujet de grande préoccupation pour tous les habitants, parce que le mois qui précède est réputé entièrement composé de jours néfastes, tandis que celui qui la suit doit être infailliblement fait de jours heureux.

Pendant le mois néfaste, précurseur du Pongol, une espèce de religieux, qui d'ailleurs remplit cet office pour s'attirer des aumônes, va de porte en porte, un peu avant le lever du jour ; frappant sur une plaque de bronze, il réveille ceux qui dorment et les avertit de se tenir sur leur garde et de prendre les précautions nécessaires contre les influences malignes de ce maudit mois, en apaisant par des adorations et des sacrifices le dieu qui y préside (Siva, dieu du feu, de la destruction et de la rénovation).

Dans cette intention, tous les jours les femmes vont à la porte de la maison, enduire de fiente de vache — animal béni, sacré par excellence[3] — un

[1] Formule identique chez tous les peuples qui ont tenu compte des périodes solaires pour la fixation de leur année.

[2] Nom tiré d'un verbe qui signifie bouillir, à cause d'une des principales pratiques observées durant la fête.

[3] Les Indous considèrent la vache comme une divinité. Voici du reste une des fables qu'ils rapportent à ce sujet. Lorsque les dieux, réunis aux géants, employaient tous leurs efforts à agiter la mer de lait pour en extraire la liqueur d'immortalité, Latchimi, déesse des richesses et de l'abondance, se transforma en vache et apparut sous cette forme au milieu de la mer de lait. Le dieu souverain la nomma Kematênou, c'est-à-dire *vache qui produit toutes choses*, et la donna au dieu *Devendiren* pour nourrir les myriades de divinités qui habitent son ciel. Cette vache se reproduit, dit-on, dans les autres cieux et suffit seule à fournir des aliments à un nombre infini de dieux et de déesses. Toutes les vaches du monde que nous habitons sont autant de manifestations de Kématênou : si elles ne produisent pas la même abondance de

espace de trois pieds en carré, sur lequel elles tracent plusieurs raies blanches avec de la farine de riz. Elles rangent ensuite dans le carré plusieurs boulettes de cette même fiente, ornée chacune d'une fleur de citrouille.

Ces boulettes représentent, croyons-nous, le dieu des obstacles, que l'on espère rendre favorable en lui offrant un bouquet.

Chaque soir, ces boules fleuries sont recueillies avec soin et conservées jusqu'à la fin du mois, c'est-à-dire jusqu'à la veille du Pongol. Ce jour-là, les femmes, seules chargées de ce soin d'ailleurs, les mettent dans une corbeille neuve ; puis, précédées par des joueurs d'instruments, elles vont en troupe avec grande solennité, marchant gravement, les porter hors du village ou de la ville et les jeter soit dans un étang, soit dans quelque endroit écarté, mais propre. Elles reviennent, frappant des mains et faisant entendre des cris de joie, pour avoir éloigné des pays tous les maléfices.

Quelques jours avant le Pongol, chacun fait provision de nouveaux ustensiles de terre, car il est d'usage à cette époque de se débarrasser des anciens qui pourraient garder quelque chose des mauvaises influences de l'année. La coutume veut aussi qu'on reblanchisse le devant des maisons.

Pendant les trois jours de la fête, tout travail est interdit. Le premier jour est appelé le *Pongol de la joie*. Ce jour-là les parents, les amis se visitent, se font des présents mutuels, se donnent des repas ; et du matin au soir ce ne sont que divertissements de toutes sortes.

Le second jour est dit le *Pongol du Soleil*, et les cérémonies qui s'y pratiquent ont en effet pour but évident d'honorer cet astre.

Dès le matin, ce jour-là, les Indous, hommes et femmes, se purifient par des ablutions, que les femmes doivent faire par dessus leurs habits. Chacun offre ensuite aux brahmines des aumônes qui ont pour conséquence de racheter les péchés dont les consciences pourraient être chargées. Vers le milieu du jour,

biens, c'est que les hommes par leurs péchés se rendent indignes d'une si précieuse faveur. On prétend cependant que de saints pénitents ont possédé des vaches dont le lait se transformait de mille manières, et prenait tous les goûts que l'on pouvait désirer.

Les Indous considèrent aussi la vache comme le séjour des dieux. Telle est d'ailleurs leur vénération pour cet animal que lorsque l'un d'eux est sur le point d'expirer, le brahmane maître des cérémonies lui met entre les mains la queue d'une vache, pour obtenir qu'il passe plus heureusement le *Vaitaram*, fleuve de feu qu'entoure le séjour des morts. L'usage de la fiente de vache a donc été institué pour honorer la vache en sa double qualité de déesse de l'abondance et d'habitacle de la divinité. (Voy. Eug. Burnouf et Jacquet : *L'Inde française.)*

après avoir — dans un but de purification — tapissé de fiente de vache les murs extérieurs de la maison, et d'urine du même animal les murs intérieurs, les Indous se mettent en devoir de procéder à la cérémonie qui donne son nom à la fête.

Les femmes, qui doivent avoir sur elles leurs habits encore humides des ablutions du matin, allument un grand feu, soit au milieu de la cour, soit devant la maison, et en tout cas dans un lieu que le Soleil éclaire de ses rayons[1]. Sur ce foyer elles placent trois ou cinq grands pots contenant une quantité de lait et de riz calculée de telle sorte que le lait soit absorbé entièrement pendant la cuisson du riz. Toute la famille rangée autour du feu tient ses regards attentivement fixés sur les pots; et quand le lait commence à bouillir, un cri général éclate : « *Pongol ! pongol !* (Il a bouilli !) » Ce cri est une action de grâce au Soleil, car l'ébulition de ce lait signifie que l'astre du jour bénit la famille, et lui promet pour l'année nouvelle toute espèce de prospérités.

« Dès que le riz est cuit, ils en mettent un peu sur des feuilles de figuier qui sont arrangées en forme d'assiette devant chaque membre de la famille. Ils y ajoutent du beurre en manière de libation, des morceaux de figues pilés, du sucre et un coco cassé en sacrifice. Ils élèvent cette offrande sur leurs mains et la présentent au Soleil en s'écriant *Souvain !* (dieu ou seigneur), puis chacun mange ce qui est sur sa feuille et en donne un peu à manger aux vaches.

« Si le lait avait manqué de bouillir, ou si l'un ou l'autre des pots s'était cassé pendant la cuisson du riz, tous les membres de la famille seraient livrés à une affliction profonde, et se répandraient en lamentations, car ils seraient convaincus que ce serait pour eux le présage de quelque grand malheur. Les gens riches cuisent ce jour-là une grande quantité de riz et en envoient à leurs amis. D'ailleurs on garde, le plus longtemps possible, le riz cuit qui est regardé comme devant porter bonheur. » (Eug. Burnouf et Jacquet.)

Ce second jour — comme d'ailleurs pendant toute l'octave du Pongol — les Indous se rendent encore des visites, mais alors ils ne s'abordent qu'en

[1] Notons aussi que pendant toute la durée du *Pongol*, qui est plus particulièrement la fête générale du Soleil, aucun repas ne doit-être pris à l'intérieur des maisons, ni même à l'ombre. Le Soleil doit voir tout ce qui se fait en ces jours-là.

P. Sonnerat pinx. *Poisson Sc.*

INDE. — Femmes indiennes faisant Pongol, fac-simile d'une gravure du *Voyage aux Indes*, de Sonnerat.

se demandant : « *Le lait a-t-il bouilli?* » Et quand on leur a répondu : « *Il a bouilli* », il y a échange de compliments sur cet heureux évènement.

Le troisième jour est le *Pongol des vaches.*

Dans un grand vase plein d'eau on met de la poudre de curcuma, des graines d'un arbre appelé *paraty* et des feuilles de margousier [1]. Après avoir

Le Pongol des vaches.

bien mêlé le tout, on en arrose les vaches et les bœufs, en tournant trois fois autour d'eux.

Tous les hommes de la maison — car les femmes sont exclues de cette cérémonie — vont se placer successivement à chacun des quatre points car-

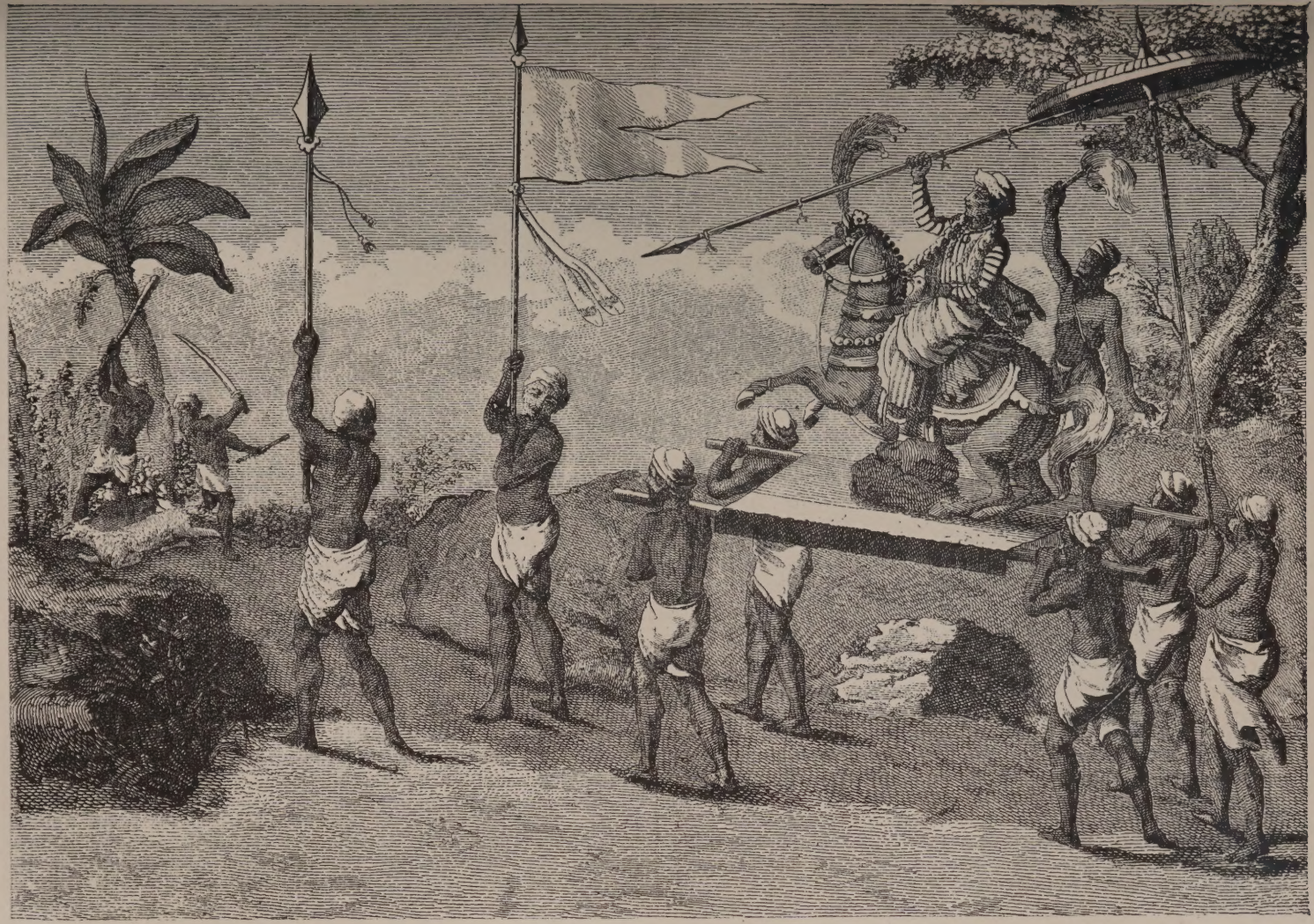
[1] Arbre de la famille des *meliacées* (mélia azidarachta), dont les feuilles servent à préparer une liqueur cordiale, et dont le fruit donne une huile propre à l'éclairage et à d'autres usages domestiques.

dinaux, et se prosternent devant les animaux, en les priant de combler de biens la famille au sein de laquelle ils vivent.

On peint alors leurs cornes de diverses couleurs, on leur met au cou des guirlandes de feuillages entremêlées de fleurs; à ces colliers de verdure on suspend des gâteaux, des cocos, et autres fruits, qui, se détachant bientôt par suite des mouvements brusques de ces animaux, sont ramassés et mangés avec empressement, comme des mets sacrés assurant la santé aux personnes qui en goûtent.

Le bétail étant ainsi paré, on l'entoure en sonnant de la trompette, en frappant sur des tambours, sur des ustensiles de cuivre et en criant : *Pongol! pongol!* ce qui l'effarouche et le fait se disperser. Les cris, le tapage le poursuivent jusqu'à ce qu'il soit dans la pleine campagne; et pendant toute la journée les bœufs, les vaches ont la liberté absolue de paître où bon leur semble, sans que nul ne songe à se plaindre des dégats qu'ils peuvent causer. La dispersion des vaches a pour témoins les statues des dieux, qui, ce jour-là, après avoir été retirées des temples, sont portées en procession dans les champs, escortées de musiciens et précédées des danseuses sacrées — qui sont d'ailleurs de toutes les fêtes et cérémonies publiques. Ces femmes, magnifiquement vêtues, se tiennent prêtes à exécuter des danses, à mimer des scènes chaque fois que le cortège fait halte pour laisser reposer les dieux sous les tentes, ornées de fleurs et de rameaux, qui ont été préparées d'avance. A chaque station, pendant que les danseuses, agissant en l'honneur des dieux, charment la foule de leurs pas les plus gracieux, de leurs poses les plus pittoresques, les prêtres offrent en sacrifices des fruits, du sucre, des pains, que leur présentent les croyants.

Comme dernier témoignage de pieuse déférence, on donne ou plutôt on est censé donner le plaisir de la chasse aux idoles, dont certaines sont venues là montées sur des chevaux de bois, une lance à la main. A cet effet, les statues étant placées sur un endroit assez élevé pour qu'elles puissent avoir la vue de ce qui va se passer, la bruyante multitude forme sur plusieurs rangs un grand cercle, au milieu duquel on lâche un quadrupède, qui peut être un rat aussi bien qu'un lièvre ou un renard. L'animal, pour s'échapper, court à droite et à gauche, au milieu des éclats de rire des assistants et ne tarde pas à se laisser prendre.



Inde. — La chasse des dieux, fac-simile d'une gravure des voyages de Sonnerat.

A cette occasion d'ailleurs, les brahmines ne manquent jamais de prendre les augures, en remarquant de quel côté se dirige tout d'abord le gibier des dieux ; et, selon qu'il va vers tel ou tel point de l'horizon, il en est déduit tel ou tel présage. On jette aussi *des sorts*, pour connaître les évènements de l'année suivante. Les animaux et les grains sur lesquels tombent les sorts deviendront très rares. Si c'est sur les bœufs et sur le *nély* (riz en paille), les bœufs périront et le riz sera cher. S'ils tombent sur les chevaux et les éléphants, on y voit un signe de guerre.

A ce propos, les brahmines disent que l'un des dieux qui décident des actions des hommes vient sur la terre au jour du *Pongol*, pour leur laisser entrevoir le bien et le mal futurs, qu'il leur annonce par la voix des sorts.

Après la chasse, qui a été l'objet d'un divertissement général, les idoles sont ramenées processionnellement dans les temples ; chacun regagne sa maison, et la fête est achevée pour le plus grand nombre des Indous.

Les jeunes filles toutefois accomplissent une dernière cérémonie augurale.

Comme les femmes mariées l'ont fait à la fin du mois funeste, elles ramassent dans des corbeilles les fleurs qui ont servi à parer les animaux ou les idoles, elles y mêlent un peu de riz et quelques autres offrandes, et s'en vont en troupe porter leurs corbeilles au bord d'une rivière ou d'un étang.

Arrivées là, elles font de ces paniers, pleins de fleurs et d'offrandes, une pyramide, autour de laquelle elles dansent en chantant et en frappant des mains. La danse finie, chacune reprend sa corbeille et éparpille le contenu dans l'eau de l'étang ou de la rivière. Quand les corbeilles sont vides, les jeunes filles, en folâtrant, s'arrosent les unes les autres avec l'eau sanctifiée, qui a pour effet de les purifier de toutes les mauvaises influences de l'année qui vient de s'achever, et de les préserver de tous les malheurs, de toutes les disgrâces pour l'année nouvelle, en leur assurant maintes félicités — notamment un bon époux.

Ainsi prend fin le *Pongol*.

Notons que les chrétiens, qui commencent à être assez nombreux dans beaucoup de régions de l'Indoustan, n'ont nullement renoncé à la célébration du *Pongol*, dont la date coïncide d'ailleurs avec celle des grandes fêtes de Noël et de l'Ephiphanie. Ils s'abstiennent simplement de la promenade des

idoles, et substituent, pour l'aspersion des vaches, l'eau bénite à leur ancienne eau lustrale ; mais ils observent toutes les autres cérémonies ou pratiques traditionnelles. Ils font cuire le riz, ils se visitent, se font des cadeaux, parent de fleurs les animaux, les chassent à grand bruit dans les champs, où ils simulent la partie de chasse des dieux ; et pendant l'octave ils ne laissent jamais de se demander, comme formule ou prétexte de félicitation : « *Le lait a-t-il bouilli ?* »

EN CHINE

Nous voici au milieu des innombrables sectateurs de Confucius et de Boudha[1] qui, également désintéressés dans la grande question de la vie future, et bien que témoignant à l'occasion d'un mépris plus ou moins grand pour la vie présente, ne laissent pas toutefois de viser à s'assurer ici-bas des jours heureux et prospères. C'est d'ailleurs toute la religion pour les uns, toute la philosophie pour les autres; et en même temps le point de départ de l'idolâtrie de ceux-ci, des superstitions de ceux-là.

Les peuples de l'extrême Asie admettent en général le néant comme but naturel et enviable de l'existence terrestre. Lois morales, prescriptions religieuses, ne concourent, à leur avis, qu'au bien-être de chacun et au bon ordre général : tout leur est de ce monde et pour ce monde.

Professant, en réalité, une sorte d'athéisme normal, ils ont cependant rattaché à tout ce qui caractérise, au moral comme au physique, la vie de l'homme un ensemble de divinités qui jouent un rôle très actif dans l'accomplissement de leurs destinées, et auxquelles, par conséquent, ils rendent un culte d'autant plus attentif et fervent qu'il leur en doit revenir plus d'avantages.

[1] On n'évalue pas à moins de 300 millions d'individus, c'est-à-dire à un tiers de l'espèce humaine environ, les populations qui suivent les doctrines de ces deux grands législateurs asiatiques.

Sans dogme primordial proprement dit, ils ont toutefois un populeux Olympe, où se trouvent symbolisés, individualisés, en conformité de leur tempérament de race ou de nationalité, les diverses manifestations de la nature humaine : passions et sentiments, joies et douleurs, succès et infor-

Divinité chinoise protectrice du foyer.

tunes, désirs et besoins, phénomènes normaux, évènements extraordinaires, etc.

Très portés aux idées de présages, convaincus de l'influence de certains actes, admettant des périodes heureuses ou néfastes, par le fait des esprits favorables ou malfaisants, ils devaient nécessairement, à propos du commen-

cement de l'année, se comporter de manière à s'assurer de propices interventions.

L'année des Chinois est faite de douze mois lunaires, avec intercalation d'un mois tous les trois ans, pour la raccorder avec l'année solaire. Elle commence vers les premiers jours de février, qui, pour ces peuples, marquent le retour du printemps.

Le jour de l'an constitue un évènement de la plus grande importance dans la vie privée, civile et politique des habitants du Céleste Empire. Plusieurs jours à l'avance chacun se prépare pour la fête, qui doit imposer à tous un chômage prolongé. C'est l'époque où, dans toutes les maisons, on songe à fêter spécialement le dieu protecteur du foyer et à écarter les méchants esprits, qui pourraient venir s'introniser sous le toit des familles.

Dès le 23 ou 24 du dernier mois, on pose devant l'image de ce dieu — qui dans chaque demeure occupe une sorte de niche d'honneur — de grands plats de porcelaine, contenant la calebasse odorante, l'énorme citron appelé vulgairement « main de Boudha » et les fleurs du narcisse (les bulbes de cette plante ont été placées au préalable dans des pots remplis d'eau et de cailloux, juste assez à temps pour se trouver en fleurs à l'époque de la fête.) On met ensuite à droite et à gauche de l'âtre un vase — de terre chez les pauvres, d'argent chez les riches — que l'on remplit de cendre, et où sont plantées des bougies et des espèces d'allumettes, qui en brûlant répandent des émanations parfumées. La famille vient à plusieurs reprises se prosterner devant ce luminaire. Elle pense par là honorer la divinité intime, la remercier des bienfaits qu'elle a répandus sur la maison au cours de l'année qui s'achève, et la disposer à les continuer pendant l'année attendue.

Comme d'ailleurs c'est le moment où, selon la croyance, l'esprit du foyer doit aller faire son voyage annuel au ciel, et qu'il y a lieu de craindre que les révélations qu'il pourrait commettre là-haut n'aient de fâcheuses conséquences, on avise à s'assurer de son silence.

On prépare donc force mets très sucrés, que l'on offre en sacrifice au divin voyageur. Les trouvant de son goût, il s'en régale, et s'englue si bien les lèvres, qu'arrivé aux cieux, il reste la bouche scellée, hors d'état d'articuler une seule parole.

On présente en même temps des fèves au cheval qui lui sert de monture ; et, quand au cours de la dernière nuit de l'année, la noble bête reviendra de porter son maître dans les sphères célestes, elle trouvera pour provende des légumes frais, qu'on aura saupoudrés de cassonade.

Pendant les jours suivants, on nettoie, ou repeint et décore les maisons, afin que, autant que possible, il n'y reste rien des influences de l'année qui touche à sa fin. C'est le moment où chacun s'approvisionne, non seulement de victuailles, mais encore de vêtements et notamment de souliers neufs.

Un grand mouvement, un mouvement général, se fait aussi pour le règlement de tous les comptes et pour l'acquittement de toutes les dettes de l'année ; car l'idée ne pourrait venir à aucun Chinois de reporter sur l'année qui vient le moindre engagement pécunier contracté pendant l'année courante. Un tel discrédit s'attacherait à celui qui à cette époque ne pourrait satisfaire ses créanciers, que le cas n'est pas rare de gens qui pour payer d'une part empruntent d'une autre à un taux très onéreux.

La coutume étant de tuer beaucoup de chapons pour le festin du jour de l'an, on dit ordinairement d'un débiteur hors d'état de s'acquitter à la fin de l'année qu'il a « une destinée de chapon » ; en d'autres termes, qu'on devrait l'immoler pour le détruire, car il ne mérite pas le nom d'homme[1].

La coutume veut aussi que chacun se procure des branches de cyprès, qui doivent, pendant la dernière nuit de l'année, servir à une sorte d'incantation fatidique. On taille d'ailleurs de longues bandes de papier rouge sur lesquelles on écrit les deux mots *ta-ki* (félicité), *tali* (bonheur) et que l'on colle sur toutes les portes. L'entrée principale reçoit une feuille de même couleur, mais plus grande, sur laquelle est peinte l'image de deux génies protecteurs. Cette image est regardée comme attirant sur la maison où elle figure une bénédiction spéciale.

Les bateliers sur les fleuves, les marins dans les ports attachent également

[1] Cette même coutume de liquider tous les comptes avant de recommencer l'année semblerait avoir existé en occident. Bœm-Aubanus, historien du XVI^e^ siècle, que déjà nous avons cité, dit ceci : « Le premier jour de janvier, qui est celui où nous commençons l'année et *réglons tous les comptes*, les Franconiens se visitent entre parents, etc. »

Chine. — Un peintre d'inscriptions propitiatoires.

ces bandes rouges à la poupe et à la proue de leurs embarcations, pour les mettre sous la protection des bons esprits.

La veille du jour de l'an, on place, pendant la journée, dans chaque maison, au-dessus d'une table bien garnie de fruits, un tableau sur lequel sont écrits les noms de tous les membres de la famille, et, à côté des fruits, un petit bâton enveloppé d'une des bandes de papier portant l'inscription : *bonheur*, *félicité*. Evidemment c'est là un hommage aux génies bienfaisants, à qui l'on indique en même temps les êtres sur lesquels peuvent s'exercer leur faveur et les dons qu'on attend de leur intervention.

Vers le soir, un repas abondamment servi réunit toutes les personnes qui habitent la même maison ; c'est ce qu'on appelle : *congédier l'année*.

A vrai dire, le reconfort que ce festin peut apporter aux convives ne saurait être plus opportun, car pendant la nuit qui achève l'année ancienne et commence la nouvelle nul ne doit songer à goûter un instant de sommeil. Tout au moins doit-on veiller jusqu'à minuit, pour avoir les yeux ouverts — présage de longue vie — quand arrivera la première heure de l'année nouvelle.

Cette heure venue, il y a aussitôt en tous lieux une explosion de joie qui tient du délire, et qui se manifeste surtout par le nombre de pétards et autres pièces d'artifices qui se tirent devant chaque maison[1]. En réalité, la plupart des habitants ne voient en cela qu'une façon de divertissement ; mais, en principe, cette bruyante et fameuse pratique a pour but de mettre en fuite les esprits malins qui se sont rassemblés au cours de l'année expirante et qui en guettent le renouvellement, pour se glisser dans les maisons où ils n'ont pu pénétrer au précédent jour de l'an[2].

Vers trois heures du matin, le chef de famille, ayant revêtu un habit neuf, va prendre sur la table où sont les fruits un petit bâton qu'il lance dans la cour — symbolique manière d'évoquer les bons génies, pour qu'ils soient témoins de la cérémonie particulière qui va s'acomplir dans cette même cour. Là,

[1] Les Chinois en sont si prodigues en cette circonstance que — dit un voyageur — le lendemain les rues sont jonchées à tel point des débris des pièces qui ont été brûlées durant la nuit, qu'il est impossible d'apercevoir le pavé.

[2] Nous avons signalé à plusieurs reprises chez les peuples d'occident, une coutume analogue inspirée par la même intention. Voy. chez les Scandinaves, chez les Slovaques.

sur une table, sont placés un chapon rôti, un petit vase entre deux bougies allumées et les branches de cyprès qui ont été apportées la veille ou l'avant-veille. A l'aide d'un bouchon de paille on met le feu aux rameaux résineux, qui flambent en pétillant et en lançant de nombreuses étincelles.

Selon le plus ou moins de clarté de ce flamboiement, et selon la rapidité avec laquelle il s'opère, on conclut à des présages plus ou moins heureux. Quoi qu'il en soit, quand la branche est entièrement consumée, on plante dans le petit vase trois allumettes parfumées, qui se consument lentement.

A ce moment tous les membres de la famille s'agenouillent, se prosternent autour de la table, et, par la même prière, demandent aux dieux bons la santé et une longue vie pour eux et pour tous ceux qu'ils aiment.

A cette cérémonie succède un nouveau repas, qui n'est à la vérité qu'une simple collation, mais qui retient ordinairement les convives jusqu'au lever du jour, c'est-à-dire jusqu'au moment où, après que tous ceux qui ont passé la nuit ensemble se sont salués et ont échangé des souhaits pour la nouvelle année, ils sortent de leur maison pour adresser les mêmes salutations et les mêmes vœux à leurs voisins, et commencer les nombreuses visites auxquelles chacun est tenu en cette solennelle circonstance.

Les fêtes du jour de l'an ont une durée véritable de dix jours pour tout ce qui touche au commerce, aux affaires, à l'industrie. Mais en ce qui concerne l'administration, il y a suspension absolue de toutes sortes d'actes officiels pendant le mois entier. Les bureaux, les offices sont fermés. Il est même défendu de punir les criminels et d'arrêter les délinquants ; car il faudrait que les serviteurs de la loi pussent s'autoriser d'un ordre écrit ; et l'on ne doit, durant ce mois, libeller aucune de ces pièces. A vrai dire, en prévision de l'urgence qui pourrait se produire, avant de mettre, pour cette périodesce, les aux sous la garde de la femme du grand dignitaire qui en fait ordinairement usage, on a soin d'estampiller un certain nombre de feuilles, qui, au cas échéant, doivent aider à réprimer le désordre et assurer le repos public.

En règle avec ses divinités familières, qui ont eut les prémices de son culte, le Chinois, qui peut avoir à compter au cours de l'année avec les dieux de plus haut rang, ne manque point d'aller, dès ses premiers pas hors du logis,

offrir ses adorations aux puissances celestes qu'on vénère dans les pagodes.

C'est par là que, d'ordinaire, il commence l'interminable série de visites qui lui sont prescrites par les liens du sang, par les relations mondaines et par le soin de ses intérêts : si tant est que, à un degré quelconque, il dépende d'un ou de plusieurs de ses compatriotes.

Que si, tout simplement, il lui arrive de rencontrer un parent, une connaissance quelconque — exceptons-en le supérieur — il en sera quitte pour lui faire plusieurs profondes salutations, et pour lui exprimer les souhaits qu'il forme à son intention : « *Joie nouvelle!* — dira-t-il — *vivez longtemps! devenez riche!* » Telles sont les formules tombant de toutes les lèvres, pendant que les fronts s'inclinent et que les dos se courbent.

Mais ce n'est là qu'une petite monnaie courante. Les lois du savoir-vivre exigent d'autres formalités. Et d'abord l'envoi de la carte de visite, qui n'est pas comme chez vous réduite à un petit carré de papier, où sont tracés en lettres minuscules un nom de personne et un nom de rue. En Chine, ce sont de vrais tableaux imprimés ou peints à la main, qui, à vrai dire, représentent presque toujours les trois mêmes sujets ; à savoir : un enfant, un mandarin, et un vieillard qu'avoisine une cigogne : images allégoriques des trois félicités capitales ordinairement enviées en ce pays : *un héritier* (c'est ce que signifie l'enfant), *un emploi public* ou de l'avancement, si l'on est déjà fonctionnaire (le mandarin, homme en place, y fait allusion), enfin *une longue vie* (indiquée par le vieillard et par la cigogne, qui pour les Chinois est l'emblème de la longévité).

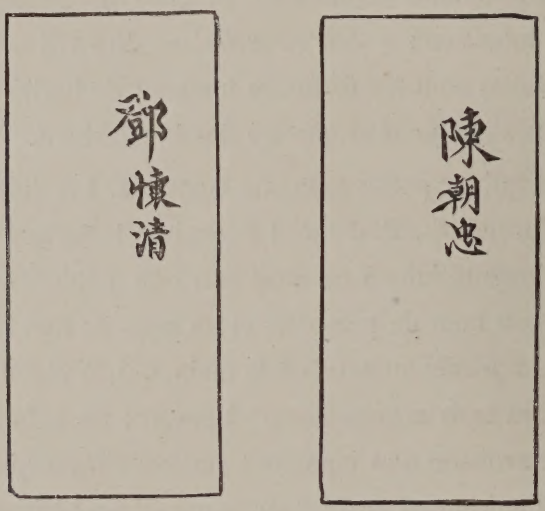
A la carte doivent être joints des présents : présents aux parents, aux amis, et surtout aux supérieurs, qui doivent se montrer très sensibles à cette attention et qui, au cours de l'année, sauront ou pourront s'en souvenir.

Entre parents, et notamment entre fils et pères ou aïeuls [1], l'affection ne pouvant être douteuse, des boîtes de gâteaux, de fruits confits et autres me-

[1] Peut-être est-il bon de noter ici qu'en Chine les sentiments d'affection et de vénération filiales constituent le premier point de morale privée et publique. Le souvenir des ascendants y prend un véritable caractère religieux, et, au lieu d'être héréditaire, la noblesse remonte aux aïeux. Le fils qui se fait remarquer par de belles actions illustre le nom de son père.

nues choses douces suffisent à témoigner des sentiments qu'on éprouve et à symboliser les *doux* souhaits que l'on forme.

Entre amis, l'affection a besoin d'être prouvée par des sacrifices plus significatifs. Les domestiques, en même temps qu'ils sont chargés de remettre la carte de visite obligatoire, portent en ce cas chez les amis de leur maître un assortiment de cadeaux, dont la valeur est naturellement proportionnée à l'aisance du donateur. Ce sont, comme on dit, *marchandises de cérémonies*, à savoir, outre les friandises — car le sucre, symbole universel



Cartes de visite chinoises.

de bonheur, joue toujours son rôle en l'affaire — des mets recherchés, des jambons, des nids d'hirondelles, de la volaille, du thé des premiers crus, des étoffes de soie, des bijoux, des ornements de maison et jusqu'à des perles ou des pierres précieuses. Une liste peinte et fleurie accompagne les cadeaux qu'elle énumère. Avons-nous besoin de constater que les serviteurs à qui sont confiés ces importants envois reçoivent de ceux à qui ils les remettent des gratifications qui leur font trouver la tâche agréable?

Ce serait une grande, une impardonnable impolitesse que de refuser des cadeaux de nouvelle année. Toutefois — comme il doit y avoir réciprocité, et que l'on craindrait d'être en reste de libéralité — s'il arrivait que l'on trouvât trop magnifique l'un ou l'autre des objets offerts, l'usage admet qu'on le

renvoie, en expliquant au dos de la liste par une formule flatteuse, en même temps que discrète, la raison qui n'a pas permis de l'accepter.

Il est bien entendu que de tels scrupules ne sont jamais à redouter de la part des supérieurs, qui — comme nous l'avons vu en maint lieu d'Occident — pensent en toute tranquillité de conscience faire grand honneur à celui qui donne, et d'ailleurs sont convaincus que leur bienveillance ne saurait être mise à trop haut prix.

Du reste, présents et cartes ne dispensent nullement de la visite personnelle, qui, comme chez nous d'ailleurs, est de rigueur pour tout surbordonné que le chef aime à voir ce jour-là humblement prosterné devant lui. Et cela, avons-nous besoin de le remarquer? du haut en bas de l'échelle hiérarchique : l'empereur, le fils du Ciel, étant le seul qui n'ait à toucher la terre de son front aux pieds de personne à l'ouverture de l'année. Il y a même à ce sujet — et pourquoi l'Empire du milieu serait-il en reste avec nous sur ce point? — tout un Code du cérémonial, que nul ne doit s'aviser d'enfreindre [1].

Les devoirs étant humblement rendus à tous les personnages qui ont autorité sur lui, le Chinois est enfin libre de faire ses visites de pure amitié ou de relations courantes; et l'on comprend sans peine qu'il n'en soit pas avare; car, dans chaque maison où il entre pour y présenter des vœux de nouvelle année, il peut, si bon lui semble, prendre part aux collations les mieux servies. Des gâteaux délicats, des sucreries, des fruits savoureux, du thé parfumé, des vins de choix, lui sont offerts dès son arrivée; et c'est avec les plus cordiales instances qu'on le presse de faire honneur aux friandises mises à sa disposition.

En vérité toutefois, bien est il avisé s'il sait résister aux tentations, car pendant qu'il court ainsi de logis en logis, et passe de collation en collation,

[1] Une des plus importantes conspirations dont l'histoire de la Chine fasse mention, celle qui, en 1674, menaça la dynastie des empereurs Mandchoux en la personne du fameux Kang-hi devait éclater par le massacre des grands dignitaires réunis au palais pour féliciter le fils du Ciel, à l'occasion de la nouvelle année. Le complot avorta par l'aveu d'un esclave qui fut pris de désespoir à l'idée de voir mourir un des principaux ministres dont il avait reçu de nombreux bienfaits. Le moment avait été bien choisi, l'attaque devait être facile au cours d'une cérémonie qui consiste en de longues et profondes prosternations de la part de gens embarrassés dans des vêtements d'apparat d'une ampleur et d'une raideur extraordinaires.

chez lui se prépare le festin de famille, pour lequel rien n'a été épargné, et qui doit être l'affaire principale d'une fête tout intime.

Chez lui ou chez ses ascendants, s'il les possède encore, et avec lesquels il festinera obligatoirement (comme chez nous), le Chinois père de famille contemplera surtout la joie de ses enfants, pour qui, cela va sans dire, le jour de l'an a été prodigue de cadeaux de tous genres.

Outre un déluge de bonbons, de joujous, d'habits, de parure, chacun des jeunes habitants du Céleste Empire a encore reçu — dans un carré de papier rouge, marqué comme tous les papiers rouges à cette époque de l'année, des deux mots : *félicité*, *bonheur* — un certain nombre de petites pièces de cuivre, qui pourront lui permettre de se procurer lui-même ceux des objets qu'il a désirés et qui ne figurent pas dans les largesses paternelles.

Il y a tout à parier d'ailleurs que l'artificier aura la grosse part de ces *ton-t-sienn* (ainsi se nomment ces menues pièces ayant cours), car l'enfant n'est pas né Chinois pour n'avoir pas la passion du pétard, de la fusée et du feu coloré.

Après le repas donc, et bien tard dans la nuit, les pièces d'artifice éclatent et flamboient de toutes parts. C'est à quoi se bornent, en dehors de l'agape familiale, les réjouissances de la classe pauvre ou moyenne; mais chez les grands, il y a de plus concert et comédie, jeux, danses, tours de force et d'adresse. Rien ne coûte ce jour-là. Qui sait même si le besoin d'argent, qui se manifeste chez tous en vue des dépenses qu'occasionnera le jour de l'an, n'est pas l'une des raisons majeures qui ont fait s'établir l'usage de régler tous les comptes et d'exiger le paiement de toutes les dettes à la fin de l'année.

Pendant les jours qui suivent, d'ailleurs, il n'est guère de famille qui ne se donne le plaisir des spectacles publics, et qui n'aille prendre une part plus ou moins effective aux divertissements qui s'offrent partout à la population désœuvrée.

Désœuvrée, disons-nous, et elle l'est profondément en effet, car ; pour tous, sous peine de vouer l'année nouvelle aux plus funestes présages, le chômage absolu doit durer au moins trois jours ; pour le plus grand nombre, il se prolonge dix, quinze ou vingt jours ; et nous avons déjà dit que pour la généralité des fonctionnaires le mois entier est férié.

Au surplus, pourquoi ceux que ne harcèle pas une urgente nécessité de

travail se hâteraient-ils outre mesure d'interrompre le chômage ? Puisque ce chômage est normal du premier au huitième, au dixième jour du mois, serait-ce la peine que l'on se remît au labeur, aux affaires, quand on sait que vers le treizième jour au plus tard doit arriver cette fameuse, cette merveilleuse *fête des Lanternes*, qui, pendant deux ou trois jours encore, va

La fête du labourage impérial ou de l'ouverture des terres, par l'empereur de la Chine.

mettre tout en émoi, tout en liesse, nous pourrions presque dire tout en délire, dans l'Empire du milieu?

Les Chinois attendent donc, dans les douceurs du repos et du plaisir, cette seconde et prochaine échéance à la joyeuse solennité de laquelle nul ne saurait songer à se soustraire.

Pendant trois nuits, à dater de celle qui sépare le treizième du quatorzième jour du premier mois, la Chine est littéralement en feu. Les cités, les bourgades, les hameaux, les rivages de la mer, les bords des rivières et des

chemins sont garnis d'une multitude de lanternes de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs. Dans les villes, les rues, les places publiques, les façades et les cours des palais en sont ornées; on en voit aux portes et aux fenêtres des maisons les plus pauvres.

On évalue à trois ou quatre cent millions le nombre de ces luminaires répandus sur les divers points de l'empire.

Les gens riches rivalisent de magnificence pour avoir devant leurs maisons la plus remarquable illumination.

Les lanternes que font faire les principaux mandarins, les gouverneurs de province, ou qui sont commandées par l'empereur lui-même, coûtent parfois des sommes équivalent à cinq ou six cent mille francs.

On en construit de si vastes qu'elles forment des salles suspendues de huit à dix mètres de côté ou de circonférence. La dimension en est telle qu'on pourrait y recevoir un grand nombre de personnes.

Le plus souvent du reste, par un artifice intérieur, elles paraissent abondamment peuplées. Des figures de toutes sortes passent par transparence sur les parois vivement éclairées, ce qui est du plus singulier effet [1].

Outre ces lanternes monstreuses, qui sont, à vrai dire, en petit nombre, une infinité d'autres se font remarquer par leur structure élégante, l'originalité de leurs formes et la richesse de leurs ornements.

Il y en a de triangulaires, de carrées, de pyramidales; il en est qui représentent des vases de fleurs, des fruits gigantesques, des oiseaux, des poissons, des personnages imaginaires, des barques, des édifices...

La nervure de ces lanternes ordinairement faite de bambous ou de métal, est recouverte de soie, de papier, de corne, d'écaille, de verre coloré. Elles ont toutes sortes d'ornements sculptés, et, tout autour, le plus souvent, sont suspendues des banderolles multicolores qui, dans les vagues et chatoyantes lueurs que jettent les lumières voilées, produisent des effets indescriptibles.

Notons que toutes les merveilles de la pyrotechnie — un art où excellent les Chinois — se joignent chaque nuit à celle de l'illumination. Ils n'est pas de citoyen quelque peu aisé qui ne tire quelque grande pièce d'artifice. Tous

[1] Là d'ailleurs se trouverait pour nous l'origine du spectacle enfantin auquel nous avons donné le nom d'*ombres chinoises*.

allument au moins quelques fusées ; et de toutes parts des gerbes, des flots d'étoiles, des pluies d'étincelles embrasent l'atmosphère.

Puis, pendant que partout brillent les lumières permanentes, il n'est promeneur qui ne porte aussi sa lanterne, soit à la main, soit au bout d'une longue baguette enguirlandée.

Et partout les tambours battent, les trompettes sonnent, les gongs retentissent ; partout des chants, des rires, des cris de joie ; partout des concerts donnés par les meilleurs musiciens, que les grands seigneurs paient pour qu'ils jouent devant leurs maisons.

Or, si nous demandons aux Chinois, même les mieux versés dans l'histoire ou dans les traditions de leur pays, en commémoration de quel évènement, en vertu de quel souvenir, en l'honneur de qui, ou de quoi se célèbre cette fête, qui est bien la plus étrange, la plus caractéristique de leurs fêtes, nous ne trouverons que des gens fort empêchés de nous fournir une raison valable.

Selon les uns, aux temps les plus éloignés, un soir, certain mandarin ne voyant pas rentrer sa fille, se mit à la chercher, aidé de gens du pays qui tous avaient allumé une lanterne. La recherche fut vaine, le mandarin ne trouva plus jamais son enfant ; mais l'usage se serait conservé de rallumer les lanternes au même jour. — Évènement bien vulgaire, et d'ailleurs bien lugubre, pour qu'il soit possible de l'admettre comme point de départ d'une fête aussi générale et aussi gaie.

Selon d'autres, un monarque chinois, corrompu par les voluptés, fit construire un palais qui devait être perpétuellement éclairé par un nombre infini de lanternes, afin qu'il y fût toujours l'heure des plaisirs. Indignés d'une telle façon de vivre, les Chinois se révoltèrent et renversèrent le palais, dont ils emportèrent les lanternes.

Autre origine bien peu en rapport avec l'esprit franchement joyeux de la fête.

Tout cela ne nous apprend rien. Mieux vaut que nous remarquions d'abord que sur beaucoup de portes s'étalent traditionnellement des transparents où se lisent ces mots : « *Au gouverneur du ciel, de la terre et des intelligences* », et ensuite que, pendant la durée de la fête, dans le propre palais impérial, cette même inscription est alors placée au-dessus d'une table où ont été posés des fruits, du blé, du pain et des viandes.

Évidemment, il y a là l'indice du ressouvenir d'une ancienne coutume propitiatoire, qui pourrait bien nous conduire à penser que la *fête des lanternes* fut, à une époque lointaine, l'épilogue en quelque sorte de la série de jours fériés du renouvellement de l'année.

N'est-ce pas, d'ailleurs, vers le même temps que se célèbre en Chine de toute antiquité, cette fête non moins justement fameuse du retour du printemps et de la glorification de l'agriculture, où figurent les premiers personnages de l'État, et tout particulièrement l'empereur, le fils du Ciel lui-même ?

Et aussi cette fête du renouveau et de l'inauguration du travail agricole ne peut-elle être considérée comme un véritable jour de l'an rustique ?

Chaque année, en effet, quand le soleil atteint le quinzième degré du Verseau, c'est-à-dire dans les derniers jours de janvier [1], le gouverneur de chaque grande ville, couronné de fleurs, porté sur un siège autour duquel flottent des étendards, et devancé par des bannières où sont représentés les personnages illustres qui ont exercé l'agriculture, se rend à la porte orientale, pour y « recevoir le printemps ». La charmante saison est représentée par un énorme buffle en poterie qu'amène une procession, en majeure partie composée d'enfants ornés de fleurs, revêtus de toutes sortes de costumes allégoriques tendant à leur faire figurer des divinités bienfaisantes. L'un d'eux, qui est censé conduire le buffle, a un pied chaussé et l'autre nu ; il symbolise l'*Esprit du travail et la Diligence.*

La marche est ouverte par des laboureurs et fermée par des musiciens, qui jouent les airs les plus joyeux.

Quand le cortège, qui a passé sous plusieurs arcs de triomphe, et que la foule acclame, est parvenu à la maison du gouverneur, celui-ci, en qualité de prêtre du printemps, prononce un discours où il glorifie les travaux de l'agriculture.

Puis, du fouet qu'il tient à la main, il frappe trois fois le buffle symbolique, que le peuple brise, et des flancs duquel s'échappent des milliers de petites figures d'argile représentant ce même animal, que les Chinois appel-

[1] Nous avons remarqué plus haut que les Chinois, sans attendre l'equinoxe, admettent comme printemps l'époque où les jours croissent sensiblement et où se manifestent les premiers mouvements de végétation nouvelle.

lent « le bouvillon d'eau », parce que c'est celui qu'ils emploient plus particulièrement au travail des rizières.

La foule se partage ces figurines, que chacun emporte et conserve comme autant de talismans.

Le même jour, aux environs de son palais, l'empereur procède en personne à la cérémonie solennelle du labourage, qui est plus généralement appelée l'*ouverture des terres*.

Le fils du Ciel se prépare à cette fête religieuse par trois jours de jeûne, que doivent observer pareillement ceux des princes ou des grands dignitaires qu'il a désignés pour l'accompagner.

Au jour dit, il se rend en nombreux cortège dans un champ, aux confins duquel est un grand tertre sur lequel il monte. Pendant que les prêtres offrent un sacrifice au dieu protecteur de l'empire, l'empereur prie et demande au Ciel, dont il est issu, de donner à son peuple l'abondance des biens de la terre, qui sont les premiers biens de l'homme.

De là, le souverain descend au lieu où l'attendent quarante laboureurs qui ont été désignés pour atteler les bœufs à la charrue impériale et préparer les grains qui vont être semés.

L'empereur et les grands dignitaires qui doivent labourer avec lui portent l'habit d'agriculteur.

Un magistrat agenouillé présente le manche de la charrue au monarque, qui le saisit de la main droite ; un autre mandarin lui présente le fouet, qu'il reçoit de la main gauche. Deux vieillards conduisent les bœufs ; deux laboureurs soutiennent la charrue, et deux présidents de cours souveraines les précèdent.

Au premier mouvement que fait l'empereur, tous les étendards qui sont dans le cortège s'agitent ; et les chantres entonnent des hymnes que la musique instrumentale accompagne.

A la suite du souverain marchent deux présidents de tribunaux ; l'un porte une boîte contenant le grain que l'autre sème.

L'empereur ouvre deux sillons. Cela fait, il remet aux mandarins la charrue et le fouet, qui ne servent que dans cette circonstance et que l'on recouvre immédiatement de leur enveloppe de soie. Il remonte ensuite sur le tertre, où il s'assied, pour être spectateur du reste de la cérémonie.

Successivement alors, les princes, les grands tracent chacun trois sillons. Derrière eux marchent des mandarins qui sèment le grain.

Les vieillards et les laboureurs vont ensuite saluer l'empereur, en s'agenouillant et en frappant la terre de leur front; ils le remercient de l'honneur qu'il a fait à l'état agricole.

Le plus souvent alors, le monarque les invite à prendre part à un festin magnifique, où ils sont commensaux des plus grands personnages de l'empire [1]. Quand il s'est retiré, le labourage et l'ensemencement du champ sont achevés par ces mêmes hommes qu'aident un certain nombre de mandarins.

Ainsi s'achève la célébration du jour de l'an agricole du peuple chinois, fête imposante, prestigieuse s'il en fut, dont mainte nation, parmi celles qui se placent d'elles-mêmes à la tête de l'humanité, ferait bien d'adopter sinon la forme au moins le principe.

[1] Quelque chose d'analogue avait bien lieu chez les anciens Perses. Au premier jour de l'an — dit Pococke dans ses notes sur Abulpharage — les rois des rois, revêtus d'habits blancs, dépouillés de leur diadème et de cette pompe fastueuse qui les environnait sans cesse, donnaient un grand repas aux laboureurs et leur disaient : «Nous sommes d'entre vous ; le monde ne peut subsister sans l'agriculture, qui consiste dans vos bras; cultivez donc la terre pour affermir l'empire. Nous ne pouvons exister les uns sans les autres : conduisons-nous donc comme des frères. »

AU JAPON

Les Japonais professent le boudhisme d'une manière beaucoup plus absolue que les Chinois : aussi chez eux la religion a-t-elle une part moins grande encore, s'il est possible, aux fêtes et aux cérémonies du jour de l'an.

Forces pratiques superstitieuses, nous l'allons voir, s'y rattachent cependant, mais qui toutes, bien entendu — car il n'en est jamais autrement des boudhistes, lorsqu'ils se mettent en rapport avec les êtres surnaturels — ont pour but immédiat l'intérêt de ceux qui les observent, et non la glorification de la divinité, ainsi qu'il arrive le plus souvent lorsque, en d'autres pays, l'idée religieuse intervient en pareille circonstance.

Notons d'ailleurs que les Japonais qui, jusqu'en 1873, avaient suivi le calendrier lunaire des Chinois, ont alors adopté l'année solaire d'après le système grégorien. Il va de soi que cette importante réforme, d'influence européenne, en déplaçant l'échéance traditionnelle du jour de l'an, n'a pu que jeter un grand désarroi dans l'observation des vieilles coutumes.

Encore quelque temps, dix, quinze ou vingt ans tout au plus, et il pourrait bien se faire que chez ce peuple, pris d'un ardent désir d'assimilation étrangère, on ne retrouvât plus rien de maintes pratiques, qui, si nous devons en croire les derniers voyageurs, marchent déjà vers la désuétude.

Mais ce changement, si tant est qu'il soit dès maintenant sensible, ne saurions-nous le considérer comme n'existant pas ?

Pour nous, qui observons à quelques milliers de lieues, ne serait-il pas admissible que la nouvelle ne nous en fût pas encore parvenue ?

Les traditions, dont nous sommes heureux d'enrichir notre galerie universelle, devant être vraisemblablement emportées par une période dont il ne s'est encore écoulé que six ou huit années[1], ne pouvons-nous vieillir d'autant nos observations, pour surprendre en pleine vitalité les usages qui nous intéressent ?

Puisque l'histoire pittoresque du peuple japonais n'y peut rien perdre, et que, en même temps, nous avons tout à y gagner, qu'il en soit donc ainsi !

Que si entre mœurs japonaises et mœurs chinoises des analogies se rencontrent — et, en principe, elles sont nombreuses — n'oublions pas que chez les deux peuples (encore qu'il faille bien se garder de les confondre, comme tempérament et comme esprit national), le fond des croyances n'en a pas moins une commune origine.

Il en est là, au point de vue mythique, comme des eaux d'une source qui, après avoir coulé en une seule masse, se diviseraient en deux courants, dont l'un s'en irait, rivière calme et monotone, traverser des plaines nues, tandis que l'autre, ruisseau capricieux, sinuerait sur des rivages accidentés et fleuris.

Avons-nous besoin de dire que le dernier terme de notre comparaison s'applique aux Japonais, peuple d'imagination vive, curieuse, avide d'imprévu, par opposition aux habitants de l'Empire du milieu, obstinément, éternellement enrayés dans les mêmes formules ?

Au surplus, empruntons une remarque à un de nos compatriotes qui a longtemps habité le Japon, sur lequel il a publié de très remarquables études, et qui consulté à propos des fêtes de nouvelle année par notre ami M. F. Regamey, bien connu par ses curieux travaux artistiques sur le même pays, lui écrivait ceci :

« Cette solennité astronomique, officielle, a le malheur d'être placée au cœur de l'hiver ; elle doit à cela, vous avez pu le voir comme moi,

[1] Période chronologique commençant pour le Japon avec la date d'adoption du calendrier européen.

JAPON. — Les salutations et l'offre des cadeaux à l'entrée d'une maison décorée selon la tradition, fac-simile d'une gravure japonaise tirée de la collection de M. Ph. Burty.

de n'avoir pas le don de passionner le tempérament artistique des Japonais autant que le font, par exemple, les fêtes printanières des fleurs de cerisiers à Mukojuna, ou des fleurs de pruniers à Méjaski, ou encore le grand, le splendide feu d'artifice qui se tirait autrefois régulièrement sur la rivière le 28 du cinquième mois... »

Mais assez de réserves : allons au fait.

C'est à dater du treizième jour du dernier mois de l'année qui s'achève que les Japonais se mettent en mesure de recevoir l'année nouvelle. Ce jour s'appelle d'ailleurs *le jour du commencement des préparatifs*.

Il s'agit d'abord de purifier les maisons de fond en comble, ainsi que les moindres objets qu'elles renferment. A cet effet — procédé vraiment rationnel — il n'est rien qu'on y laisse en place. Tout est enlevé et déposé, soit dans la cour, soit même dans la rue, pendant le temps nécessaire au lavage, balayage et nettoyage absolu, scrupuleux, des planchers, des murs, des chambres hautes comme des salles basses, des escaliers comme des couloirs, des terrasses comme des balcons.

Un jour ayant été choisi pour ce bouleversement général de tout ce qui peut être battu, aéré, épousseté, lavé, frotté : tapis, nattes, meubles, tentures, meubles, ustensiles, ornements, l'on voit chez les pauvres gens la famille entière occupée à mener à bien l'importante opération. Les gens riches, eux, louent à cette occasion un certain nombre de manœuvres (coolies) qui, dirigés par le premier serviteur en titre, s'acquittent de leur tâche avec un entrain étourdissant. Ils vont, viennent, affairés à l'envi, chant tant, riant, se bousculant, se gourmant même parfois, animés qu'ils sont par l'espoir de voir leur zèle mieux récompensé.

La maison nettoyée, il faut songer à la décorer pour la circonstance — décoration qui, notons-le, en même temps qu'elle vise à produire un bel effet pour les yeux, n'est rien moins qu'un complexe étalage de symboles.

En premier lieu, l'on plante ou l'on cloue de chaque côté de la porte extérieure, des branches de pins, achetées aux nombreux campagnards qui en ont amené des quantités à la ville. Les grands seigneurs, qui peuvent ne pas regarder à la dépense, ont fait apporter des arbres entiers, qui, remis en terre, l'un à droite, l'autre à gauche de l'entrée, semblent avoir toujours vé-

été en cet endroit. On y joint ordinairement deux très hauts bambous verts munis de branches.

A cette verdure, les commerçants ajoutent des pyramides de sacs de riz ou des barils de *saki* (vin de riz).

Au-dessus de cette même porte extérieure, chez les pauvres comme chez les riches, on suspend d'un auvent à l'autre une guirlande de paille tressée, qui forme dans son milieu une espèce de large nœud ou baldaquin, sur lequel sont attachés une langouste, un citron, quelques rameaux d'un arbre nommé izourika, un long morceau d'algue et des feuilles de fougère.

Rien de tout cela n'est employé sans raison.

Le pin, qui a le rôle principal dans cette décoration, est choisi, parce que, étant le plus vigoureux des arbres du pays et gardant toujours son feuillage vert, il traduit les vœux de santé, de robustesse que l'on fait pour les habitants de la maison.

Le bambou lui est associé comme étant, avec le pin et le prunier, un des *trois arbres de bonheur* des Japonais.

Les sacs de riz et les barils, dont les négociants font étalage, sont un indice augural d'abondance.

La guirlande de paille vient là en réminiscence de la simplicité des ancêtres. Le nœud central, qui reçoit le nom de *ragazi* (signifiant emblème d'une manière absolue), s'explique par l'usage traditionnel qui en était fait aux temps les plus reculés, pour séparer un lieu sacré ou pur d'un lieu profane ou impur; c'est donc un signe de consécration, de purification pour la demeure au seuil de laquelle on le place.

La langouste doit sa présence en ce trophée à cela que la syllabe qui signifie *vieux* entre dans la composition de son nom; et que, partant, elle présage la longévité aux membres de la famille.

Le citron, portant un nom qui est synonyme de « génération en génération », vient symboliser l'espoir d'une éternelle perpétuation de la lignée qu'abrite la maison.

L'izourika est un arbre dont les anciennes feuilles ne tombent jamais avant l'apparition des nouvelles. Les branches sont donc mises là pour signifier que les époux ne sauraient mourir avant la naissance d'un nouvel enfant.

L'algue étant, comme on sait, une plante marine qui se propage considérablement, elle annonce que la famille poussera des rameaux aussi nombreux et aussi étendus que possible.

La fougère joue évidemment aussi un rôle significatif dans l'ensemble du faisceau symbolique, mais on a perdu la nature de l'idée qui en a consacré l'usage. Toujours est-il que nul ne s'aviserait de l'oublier parmi les objets attachés au *razari*.

Quand la décoration extérieure est achevée, on suspend avec une corde, au plafond de la salle principale, une planche dédiée à la déesse protectrice de la demeure, et l'on place ça et là dans les chambres, aux murs, aux linteaux des portes, quelques-uns de ces mêmes nœuds de paille, qui sont considérés comme autant de talismans éloignant les sorts contraires.

L'usage veut aussi que dans chaque maison il y ait au moins quelques fleurs, afin que l'année nouvelle en reçoive le gracieux auspice. Or, comme dans cette saison les jardins sont assez généralement dépourvus, l'on a coutume de se procurer quelques pots contenant des arbres nains, notamment des pêchers, que les horticulteurs du pays excellent à *forcer*, et qu'ils vendent couverts de charmantes fleurs doubles.

Il faut maintenant penser à des préparatifs d'un autre genre, c'est-à-dire aux provisions alimentaires, et, particulièrement, à la fabrication des *motchis* (nom général sous lequel on désigne les pains ou gâteaux qui sont faits avec le riz).

Cette manipulation est chose d'importance, car même chez les gens de médiocre aisance, c'est par grande quantité que se fabriquent les *motchis*, qui durant les fêtes doivent figurer à toutes les réceptions et à tous les repas.

Dans les ménages ordinaires, la confection des *motchis* nécessite et obtient le concours de tous les membres de la famille. Dans les grandes maisons, elle met en besogne un personnel nombreux et spécial, d'ailleurs facile à recruter; car dans les derniers jours de l'année, c'est par légions que, munis des instruments nécessaires à ce travail, viennent s'offrir à chacun les pileurs et *boulangeurs* de riz.

On les voit passer dans la rue; on les appelle, et, dès qu'on a fait prix avec eux, ils prennent possession de la cuisine, mènent grand train la prépa-

ration qui leur a été confiée, puis s'en vont en toute hâte proposer à d'autres leurs services.

Deux ou trois jours avant le jour de l'an, on cuit aussi dans chaque ménage des haricots noirs, des *gouramis* (poissons de mer qui vont par bancs innombrables) et des *kazonnoko* (jeunes poissons, de l'espèce dite *hishi*, qui ne sont pas encore parvenus à leur forme parfaite). Au choix de ces mets s'attache encore une pensée symbolique ; car les haricots, qui se trouvent plusieurs ensemble dans la même gousse, les gouramis, qui ne vivent qu'en troupes, et les kazonnoko, qui naissent en grand nombre d'un seul poisson, sont autant de présages d'accroissement de la famille.

Au Japon, comme en Chine, il est de précepte que à la fin de l'année aucun compte ne reste à régler, et que le paiement d'aucune dette ne soit différé. De là une grande préocupation dans le monde des affaires, où, par le fait de l'obligation générale de se conformer à l'usage inviolable, chacun s'évertue à faire rentrer ce qui lui est dû, afin de s'acquitter à son tour.

« Le dernier jour de l'année — dit M. Humbert[1] — est aussi celui où la tribu des charpentiers pose les grosses pièces de la toiture des maisons en construction, et où les autres corps de métiers effectuent la remise de leurs travaux aux propriétaires. Celui-ci fait élever une estrade sur le faîte de l'édifice et pieusement il y expose, fixés à une étagère, une double rangée de goupillons, trois grands et cinq petits en papier de diverses couleurs ; aux trois premiers sont suspendus de longs rubans de soie et des mèches de cheveux. A droite et à gauche deux grandes flèches sacrées, chacune tendue en sautoir contre une toise de charpentier, servant d'emblème à la tribu ; et, en arrière, une tenture armoriée indique le rang et la famille du maître de la maison. Son épouse, pour sa part, s'est chargée du soin des offrandes aux dieux tutélaires. Elles sont étalées sur des guéridons disposés au pied de l'étagère, et se composent du classique morceau de poisson sec[2], d'une demi-douzaine de pains de riz, de quatre flaçons de *saki* (vin de riz) et de deux boîtes d'œufs de vers à soie. Enfin, le domestique de la maison jette du haut de l'estrade de petites boules de riz aux passants.

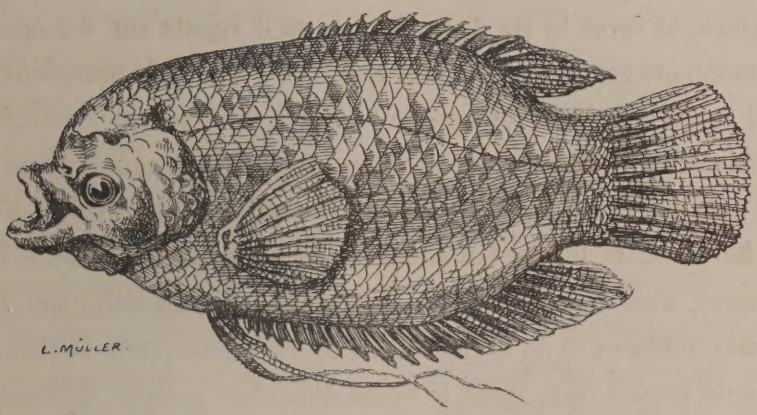
« Grande est d'ailleurs l'animation des villes en ces jours-là. La plupart

[1] Le *Japon illustré*.

[2] Voy. plus loin les usages relatifs aux cadeaux.

des paysans y sont venus amenant des charges de pins et de bambous, qu'ils vendent pour l'ornementation des maisons. L'argent qu'ils en retireront sera par eux employé à toutes sortes d'empletes.

« Les gens de la banlieue, de la province arrivent par troupes. Hommes et femmes portent leurs bagages sur la nuque, dans un papier huilé ou dans un mouchoir de serge du ver à soie des chênes. Un parapluie en bandouilière complète leur accoutrement. On voit les familles de cultivateurs regagnant leur pénates, après avoir acheté des amulettes du nouvel an pour



Le gourami.

la protection de leurs rizières, et des *arbres de bonne fortune* pour la prospérité de leurs enfants. Ces arbres ne sont autre chose que de longues branches de saule pleureur, auxquelles le marchand attache des dragées, un dé à jouer, de la verroterie, des masques de vieille bonne femme et quelques morceaux de métal simulant des pièces de monnaie. Partout sur la voie publique, les forains rivalisent avec les étalagistes du quartier. Ceux qui vendent des jouets d'enfants assourdissent le voisinage du bruit de leurs trompettes, de leurs sifflets et de leurs tambourins. Les colporteurs de masques en font l'objet de trophées fantastiques. Un marchand de petites lanternes rouges en porte une multitude à un faisceau de flexibles baguettes, où elles se balancent dans les airs à deux ou trois mètres au-dessus de sa tête.

« A chaque pas l'on rencontre des garçons de magasin ou des domestiques de bonnes maisons chargés d'étrennes élégamment disposées dans des boîtes de laque, sur des guéridons recouverts de soie brodée, ou enfin sur des

civières tendues de quelque belle étoffe, ornée des armes de l'expéditeur.

« Aux histrions de tous les jours viennent s'ajouter les masques, les bateleurs, les quêteurs de circonstance. Voilà quatre bonzes danseurs, qui cheminent sous un vaste dais de crêpe : c'est à l'abri de cette coupole ambulante qu'ils exécuteront leurs pieux entrechats.

« Voici le burlesque quêteur des prêtres du culte kami [1], chantant et gambadant au son du tambour de basque de son propre bouffon. Il est d'usage de leur donner une tasse de grains de riz surmontée d'un *tempo* (pièce de monnaie en cuivre) ; le bouffon glisse le *tempo* dans une longue bourse pendue à sa ceinture, et verse le riz dans un sac qu'il rejette sur ses épaules. Un autre personnage grotesque, accompagné d'une bande de musiciens, joue de l'éventail et du goupillon, se couvre la figure d'un masque, se coiffe d'une tête de chimère et saute de son mieux en faveur de la caisse de secours des ouvriers maçons. Parmi les coureurs des rues qui, pour se divertir, s'affublent d'habits bariolés, de toques fantastiques, de masques d'oiseaux à long bec, on distingue, à un déguisement qui leur est propre, les cuisiniers, les valets de la petite noblesse et de la bourgeoisie. Ils se couvrent la tête de hauts chapeaux de papier vert, ayant la forme d'un cône tronqué, et ils ceignent en outre un tablier blanc parsemé de broderies symboliques en soie rouge.

« C'est dans cet équipement qu'ils vont de porte en porte chanter et danser, en marquant la mesure au moyen de deux tronçons de bambous, qu'ils tiennent en main et qu'ils choquent l'un contre l'autre. L'argent qu'ils collectent ne leur sert généralement qu'à passer dans l'abondance les fêtes de la quinzaine. »

Les Japonais dorment peu pendant la dernière nuit de l'année. Ceux qui se couchent se relèvent en tous cas bien avant l'aube ; mais la plupart ne se couchent point.

Cette veille a plusieurs motifs. Tout d'abord, étant donné qu'en ce moment il y a, si nous pouvons dire ainsi, succession dans l'ordre des temps, et que, par conséquent, les divinités qui président aux destinées humaines sont alors préoccupées des évènements futurs, l'heure est convenable pour

[1] Ancien culte, fort délaissé aujourd'hui et dont les prêtres sont généralement très misérables. Ces prêtres vont quêtant, accompagnés d'un valet comique, qui attire l'attention en faisant des grimaces et en frappant sur un tambour.

prendre des sorts et pour procéder aux cérémonies propitiatoires que comportent les croyances du pays.

Dans la cour de chaque maison, quand arrive les derniers moments de l'année, la famille se rassemble autour d'un petit bûcher qui est formé de fragments de bois, rangés dans un ordre voulu, et auquel le père de famille met le feu. Par la façon dont la combustion a lieu, en jugeant d'après des règles fatidiques, l'on sait si l'année sera plus ou moins propice.

Communément aussi pendant cette nuit le père de famille, faisant fonction d'exorciste, avise à débarrasser la maison des esprits malins qui pourraient

Les conjurations par les fèves dans la nuit du jour de l'an, d'après des garnitures de sabre ciselées. (Collection de M. Ph. Burthy.)

ou l'habiter déjà ou chercher à s'y introduire. Couvert de ses plus beaux habits, armé de son sabre, ou de ses sabres, selon le droit de son rang, il va seul de chambre en chambre tenant d'une main une boîte pleine de fèves grillées, qu'il prend par poignées de l'autre main et qu'il lance un peu partout en prononçant des malédictions contre les esprits malfaisants qu'il désire expulser de chez lui, et en invoquant les dieux bons, dont il espère la protection.

Vers deux heures du matin, les dévots se rendent aux temples où de grands brasiers ont été allumés, et où ils vont chercher le feu sacré qui doit leur servir à préparer le premier mets de l'année — c'est-à-dire le *zoomi*, qui

est fait de motchis ou pains de riz, cuits dans une sauce dite *misso*, laquelle a pour principaux éléments une purée de haricots blancs, du sel et de l'avoine fermentée.

Chacun, avant le lever du soleil, pendant les trois premiers jours de l'année, doit goûter de ce plat, qui comporte aussi une idée de présage favorable ; si bien qu'au lieu de dire : « *Nous mangeons le zoomi* », on dit : « *Nous nous félicitons du zoomi.* »

Notons encore que, à dater du moment où ils commencent la veille dans l'attente de la nouvelle année et jusqu'au lendemain soir, les Japonais de vieille souche, observateurs attentifs des traditions, évitent avec grand soin d'articuler aucun mot dans la composition duquel entre la syllabe *shi*, qui serait de funeste augure, parce qu'elle forme le radical du verbe *mourir*.

Or, comme cette syllabe se trouve dans une infinité de locutions japonaises, la superstitieuse précaution que prennent ces gens-là ne laisse pas que de les obliger, par instant, à un travail de périphrases des plus embarassants.

Enfin la nouvelle année a commencé ; la première aube s'est levée, qui, en ouvrant une série de sept ou huit jours de chômage universel, donne le signal des innombrables visites, de l'échange des félicitations et du don des *étrennes*.

Il va de soi que les premiers effets de la fête se produisent au sein des familles.

Tout le monde s'étant revêtu dès le point du jour de ses habits les plus riches et les plus neufs, les vœux s'offrent selon un ordre établi et avec un certain cérémonial, dont nous aurons une idée en voyant comment les choses se passent entre mari et femme.

« L'épouse — dit encore M. Humbert — a déposé, sur les nattes du salon, les étrennes qu'elle destine à son mari. Aussitôt qu'il se présente, elle se prosterne à trois reprises ; puis, se relevant à demi, elle lui adresse un compliment, le corps penché en avant, et appuyée sur les poignets et sur les paumes de ses mains dont les doigts restent allongés dans la direction des genoux. La pose n'est pas des plus gracieuses, mais ainsi le veut la civilité japonaise. L'époux, de son côté, s'accroupit en face de sa compagne, les mains pendantes sur ses genoux, jusqu'à toucher le sol du bout de ses doigts. Incli-

nant légèrement la tête, comme pour prêter d'autant mieux l'oreille, il témoigne de temps en temps son approbation par quelques sons gutturaux entrecoupés d'un long soupir, ou d'un sifflement étouffé. Madame ayant fini, à son tour il prend la parole; et, de part et d'autre, on échange solennellement les cadeaux. Vient ensuite le tour des enfants et des grands parents. Enfin l'on déjeune, et le reste de la matinée se passe à recevoir et à faire des visites. »

Visites d'amitié, visites d'intérêt, visites officielles, Dieu sait comme est absorbé, par tous ces devoirs à rendre, un Japonais bien élevé, qui veut n'omettre dans ses civilités aucun des ayants droit, et qui, pour se conformer aux bienséances, ne doit reculer aucune visite au delà du cinquième ou sixième jour du mois.

A vrai dire, la carte de visite lui vient en aide; mais, outre qu'elle ne peut se substituer à sa personne qu'auprès des gens avec lesquels il n'a que de rares ou insignifiantes relations, partout où elle doit être de quelque valeur au point de vue du cérémonial, il sera tenu de la porter lui-même. Comme chez nous d'ailleurs, par suite d'une politesse abusive, en beaucoup de cas, la carte remise ou envoyée ne le dispensera pas plus de la visite, que la visite ne le dispenserait de l'envoi de la carte.

Au surplus la carte de visite elle-même, par la diversité de ses formats, par le plus ou moins d'ornementation qu'elle reçoit, établit d'évidents degrés de déférence et de respect à l'adresse de ceux à qui elle est destinée.

Jamais d'ailleurs les cartes ne sont remises nues ou sous une simple enveloppe comme chez nous. Communément, le pli qui les recouvre est enjolivé, historié, parfumé, noué de rubans de couleur claire et fraîche. Le plus souvent même, elles arrivent enfermées dans ces jolis étuis laqués, auxquels, lorsqu'ils nous parviennent, nous donnons improprement le titre et les fonctions de boîtes à gants.

Les domestiques chargés de remettre les cartes de visite ne les portent et ne les présentent, du reste, aux destinataires que sur de riches plateaux.

Les personnes de connaissance qui se rencontrent dans la rue en allant à leurs devoirs de nouvel an, s'arrêtent l'une en face de l'autre le dos courbé, les mains posées sur les genoux, et, dans cette posture, s'adressent mutuelle-

ment la formule de félicitation « *omedeto* », qui est à peu près l'équivalent de notre « *bonne année !* ».

Tout visiteur qui va individuellement présenter ses compliments dans une maison, doit offrir en même temps comme étrennes quelques objets de fantaisie, le plus souvent des éventails placés dans des boîtes de laque fermées par des rubans de soie, et joindre à ce présent, plus ou moins précieux, un petit morceau de poisson sec, enveloppé dans un beau papier de couleur. Les uns veulent voir en cette obligation un hommage rendu à l'ancienne frugalité des ancêtres; les autres prétendent que c'est une façon de supposer que l'abondance matérielle est assurée à celui qui reçoit, de telle sorte qu'on ne saurait lui faire que des cadeaux de pure civilité.

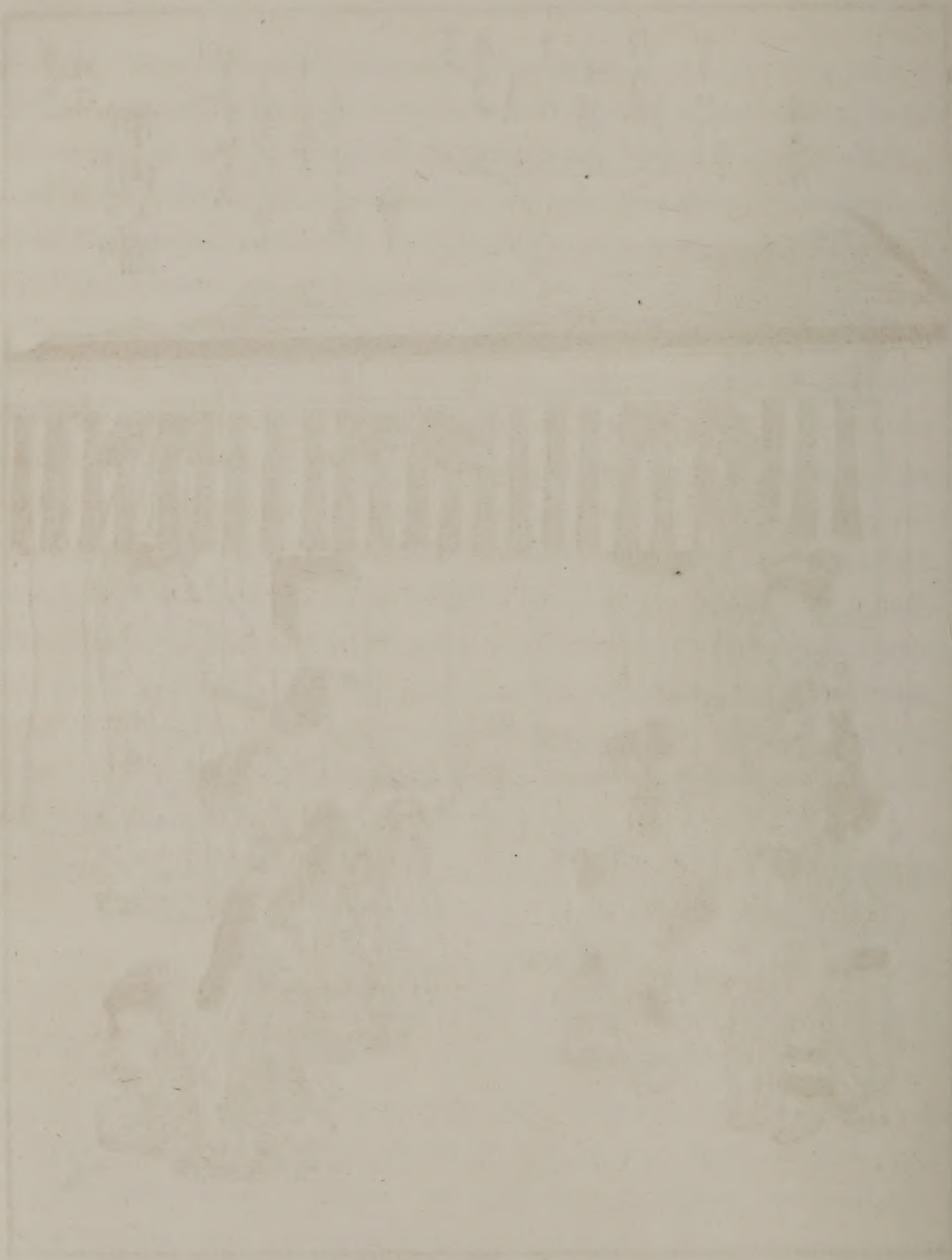
Le visiteur, ayant fait quelques pas dans la salle intérieure, pose son présent aux pieds de la personne à laquelle il vient rendre hommage, puis il s'agenouille, se prosterne en quelque sorte, en prononçant ses compliments. Le visité s'est agenouillé aussi, les mains sur les genoux, par manière d'hommage réciproque; et, après avoir accepté les cadeaux de son visiteur, il lui remet un morceau d'algue qui, comme nous l'avons déjà remarqué, symbolise le vœu de propagation indéfinie des familles. Il est d'usage d'offrir ensuite au visiteur, qui doit accepter sous peine d'impolitesse, des *motchis* accompagnés soit d'une tasse de thé, soit d'une rasade de *saki*.

Ainsi se passent les visites entre amis, ou entre gens d'égales conditions. Mais d'inférieurs à supérieurs, et à tous les degrés de l'échelle hiérarchique, le cérémonial est modifié en cela que les chefs ou maîtres reçoivent avec plus ou moins de morgue ou de raideur solennelle les marques de respect, que les subordonnés leur offrent avec une humilité toujours profonde.

Après avoir dès le matin du premier jour, figuré avec tout l'appareil dont il a pu s'entourer dans la foule qui est allée le féliciter, nous pourrions presque dire adorer, le souverain ou la personne qui le représente dans la localité, tout grand dignitaire, procède à son tour, gravement, majestueusement, à la réception des gens placés sous son autorité.

Paré de ses plus magnifiques habits, flanqué de secrétaires et d'officiers, montrant les insignes de sa charge, l'important personnage est accroupi au milieu d'une estrade qui est même quelquefois séparée de la partie basse de

JAPON. — Jeux de famille à l'époque du jour de l'an, fac-simile d'une gravure japonaise. Collection de M. Ph. Burty.



la salle par un store qui se lève comme un rideau de théâtre, au moment marqué pour la réception.

Au bas de l'estrade viennent se prosterner les inférieurs qui, à tour de rôle, débitent leur compliment et déposent ou font déposer aux pieds du chef, par des domestiques qui les ont suivis, les présents qui, de la part des subordonnés, doivent accompagner les félicitations de nouvelle année. Cette dernière clause s'applique aussi bien au plus haut fonctionnaire allant saluer le monarque qu'au serviteur du petit bourgeois présentant ses vœux à son maître.

A dire vrai, l'usage qui créa cette obligation eut au moins le bon esprit de permettre qu'elle ne fût qu'une sorte de pur et platonique hommage, sans prendre jamais aucun caractère trop onéreux. Aux cadeaux offerts en pareil cas semble toujours s'attacher, en effet, cette idée déjà signalée plus haut, bien faite pour flatter l'amour-propre du donataire, à savoir que, comme il jouit d'une aisance certaine, avérée et peut se donner lui-même tout ce qu'il désire, on ne saurait lui présenter que des choses superflues, sans valeur positive et dans un simple but de courtoise attention.

C'est pourquoi le plus souvent les dons des inférieurs consistent simplement en oranges, en gâteaux et particulièrement en paniers d'œufs crus ou colorés, — lesquels, sans aucun doute, viennent jouer là le rôle symbolique qui leur est en quelque sorte naturel, et que les Japonais, amis des symboles et grands partisans de l'extrême fécondité, ne sauraient manquer d'avoir aperçu.

Les marchands, fournisseurs des choses nécessaires à la vie, sont aussi tenus par l'usage de gratifier leurs acheteurs habituels de quelques étrennes. Chacun d'eux a donc le soin d'apporter, du 2 au 7 du mois, un cadeau qui change de nature avec le négoce qu'il exerce, et dont l'importance est naturellement mesurée sur les profits qu'il a obtenus ou qu'il attend de son client. En l'offrant, d'ailleurs, il n'oublie pas de formuler des vœux pour la continuation ou l'augmentation des commandes qu'on a coutume de lui adresser.

C'est, avons-nous dit, du 2 au 7 que les marchands envoient ou portent leurs cadeaux; pourquoi donc ne feraient-ils pas leurs libéralités dès le premier jour du mois ? — Parce que ce jour-là est jour de fête pour eux comme

pour tous. Point d'affaire urgente, nul désir de luxe possible : chômage absolu, fermeture complète des magasins et des lieux de débit. Le marchand est époux, il est fils, il est père, et à lui comme à tous il faut les douceurs, les joies de la fête familiale[1].

C'est que, en ce pays où la religion n'est guère faite que d'une pieuse exagération de tous les sentiments d'intime parenté, pour le Japonais, qui n'a guère d'autre culte vraiment moral que la vénération des ascendants, d'autre visée future que l'espoir d'une nombreuse et lointaine descendance, la fête de famille efface toutes les autres questions de civilité publique ou d'intérêt particulier, quelque importantes ou multiples qu'elles puissent être.

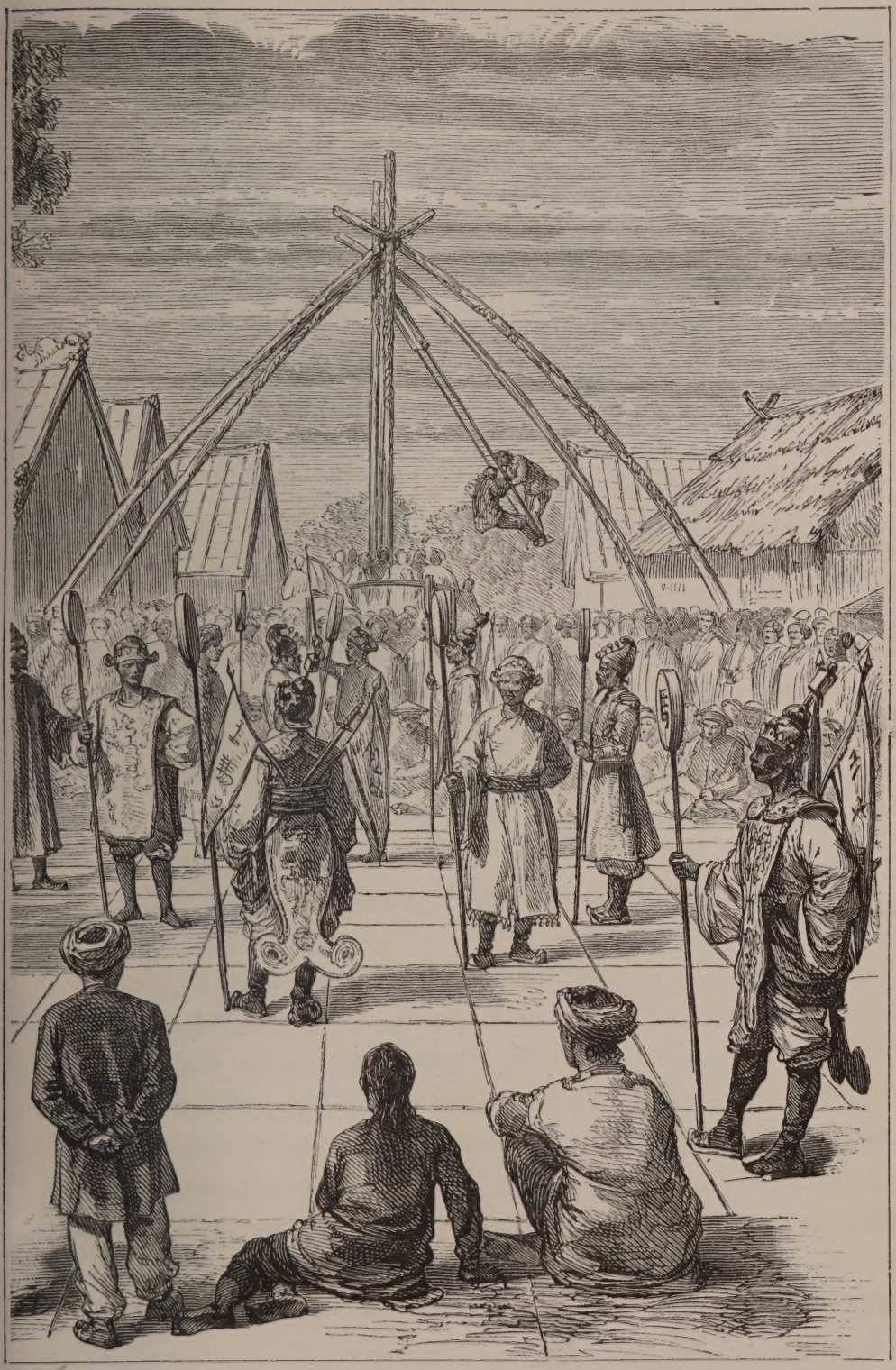
Que négociant, industriel, fonctionnaire, ami, le Japonais ait à remplir maint devoir de bienséance ou de courtoisie, que cordial avec ceux-ci, humble avec ceux-là, il lui faille porter en maint lieu des félicitations et des cadeaux, tel étant l'usage traditionnel, tel il l'accepte; mais il ne s'y soumet qu'avec la pensée d'en avoir au plus vite fini avec ces obligations extérieures, pour pouvoir s'appartenir en appartenant aux siens.

Ce qui lui importe, c'est de faire libres les heures qui doivent réunir sous son toit, d'où sera banni l'étranger, à la même table, les grands parents et les petits enfants : le passé qu'il vénère, l'avenir qu'il caresse. Ce qu'il envie surtout, c'est de pouvoir contempler et partager à loisir la joie, les ébats de la jeune famille dont sa maison est pleine, et qui est bien, en vérité, la reine suprême de la fête.

Nulle part, en effet, — même en certains de nos pays, où pourtant les prérogatives leur sont si aveuglément accordées, où les largesses leur sont faites si grandes, — nulle part, s'accordent à dire les voyageurs, on ne voit régner les enfants, comme ils règnent là-bas au renouvellement de l'année; nulle part autant de préoccupations de ce qui doit les distraire, les charmer; nulle part prodigalité, variété pareille de jouets, de friandises; nulle part autant d'empressement à satisfaire leurs moindres fantaisies, leurs plus extravagants désirs.

Pour eux, d'ailleurs, plus longue que pour tous, est la série des jours fé-

[1] Nous ne parlons ici, bien entendu, que des marchands établis, et non des ambulants qui, ce jour-là, au contraire, sont plus répandus que jamais sur la voie publique.



JAPON. — Divertissements du jour de l'an. Partie d'échecs jouée par des personnages représentant les pièces du jeu.

riés ; car ce n'est jamais avant le 16 du mois que se rouvrent les écoles, ou que recommencent les leçons pour ceux qui ont des précepteurs particuliers.

Dès le matin du jour de l'an, chaque père de famille a mis ses enfants — à chacun desquels la mère a fait revêtir un habit neuf — en possession d'une multitude de joujoux, tous plus singuliers, plus originaux les uns que les autres. Aussi faut-il voir de quel mouvement, entendre de quel bruit ce déluge d'objets est la cause dans chaque maison : et d'autant mieux qu'à chaque partie qu'organisent les enfants viennent d'elles-mêmes s'associer les grandes personnes, qui n'y trouvent pas le moins de plaisir et n'y apportent pas le moins d'entrain.

L'heure du repas seule apporte à cela quelque trève. Le festin, où chaque membre de la famille convie les autres à son tour pour un des jours de la fête, est, d'après l'usage, ordonné aussi somptueusement que le permet l'état de fortune de celui qui le donne.

Mais, quel qu'en soit le menu — qui comprend toujours force friandises pour le régal des enfants—jamais ne doivent manquer d'y figurer les haricots noirs, les kazonnoko, les gouramis, par la raison de symbolisme que nous avons indiquée plus haut, et certain vin dit de *Tosso* dont on rapporte ainsi l'origine légendaire :

Jadis, en Chine, il y a de cela des siècles et des siècles, dans une grotte des montagnes, vivait un solitaire livré aux plus abstraites, aux plus pures méditations de la philosophie.

L'esprit de cet homme était pénétrant, mais plein de douceur. En fouillant les profondeurs de la science, il y avait surtout découvert cette vérité que l'homme doit être bon à l'homme.

Un soir, comme il allait se livrer au sommeil, un vieillard se présenta, qui, d'aspect misérable et souffreteux, lui demanda asile et assistance. Le solitaire le fit entrer dans sa grotte, alluma du feu pour qu'il se rechauffât, lui offrit des aliments, et enfin lui donna tous les soins que semblait réclamer son triste état.

Le lendemain matin, au moment de quitter le solitaire, le vieillard, touché de l'attention dont il avait été l'objet : « Je suis Tosso, lui dit-il, le dieu des « maladies épidémiques ; toutes les fois qu'un peuple est frappé de l'un de

« ces fléaux, c'est que mon pied a foulé le sol qu'il habite. Jusqu'ici personne « n'a connu le moyen de se préserver de l'atteinte des maux que répand mon « passage; mais ce moyen existe et, en reconnaissance des bontés que tu as « eu pour moi, je veux te le faire connaître. »

Il lui indiqua, en effet, le nom d'un certain nombre de plantes aromatiques qu'il fallait faire sécher, réduire en poudre, puis enfermer dans un sachet de soie, et mettre à infuser ainsi dans du vin.

« Si tu bois un peu de ce vin, — ajouta-t-il, — à chaque repas des cinq « premiers jours de l'année, tu ne seras atteint d'aucune maladie épidémi- « que, tant que cette année durera; et si tu fais de même à chaque renou- « vellement d'année, tu en seras exempt pendant toute ta vie. »

Cela dit, le vieillard s'éloigna.

Le solitaire ayant éprouvé et reconnu l'efficacité de la recette, la communiqua aux habitants des environs, qui, de proche en proche, la répandirent à leur tour. De la Chine où elle était devenue de notoriété générale, elle passa au Japon, où l'usage s'est conservé de boire un peu de ce vin aromatique à tous les repas indiqués par le divin vieillard.

A vrai dire, — comme nous l'a fait remarquer l'obligeant Japonais à qui nous devons cette légende, — bien des gens, qui ne failliraient point à boire en ces jours-là du vin de Tosso, ignorent l'origine de la tradition dont ils sont les fidèles observateurs.

Quelque plaisir que les parents éprouvent à la prolongation du festin, quelque gaieté qui préside à la réunion, encore les convives ne doivent-ils pas tarder à compter avec la toute puissante impatience des enfants, qui, saturés de mets délicats, ne demandent qu'à reprendre leurs ébats interrompus, et à faire usage des jouets dont on les a gratifiés : toupies de tout volume et de toute couleur; volants et raquettes, armes et instruments, pantins articulés et bonshommes pansus, échasses et cerceaux, images et poupées, enfin et surtout cerfs-volants de toutes les tailles et de toutes les figures, — comme aussi de toutes les *voix;* car, par une disposition particulière de certaines membranes ou lames de roseau qui y sont adaptées, et qui vibrent sous la pression du vent, la plupart de ces jouets aériens, une fois lancés, rendent des sons de l'effet le plus étrange.

Les enfants commandent : on obéit ; on les suit, on sort avec eux pour

assister, pour prendre part au lancement des cerfs-volants, dont le ciel est bientôt peuplé par milliers.

On dirait à voir cette multitude qui plane, qui se balance dans les airs, que tous les êtres engendrés par la fantaisie se soient donnés rendez-vous en ces régions supérieures. Des oiseaux de tous les genres s'y entremêlent à des reptiles et à des poissons. Des grotesques humains ou mythologiques y avoisinent des guerriers menaçants. De belles dames s'y dodelinent à côté d'astres échevelés. Et du milieu de cette cohue flottante descend le concert d'autant de harpes éoliennes. Il n'y a partout que ficelles tendues, que bras et yeux levés en l'air. D'ailleurs la coutume est d'engager des combats, des assauts entre ces frêles voltigeurs. Les fils qui les retiennent, et que l'on fait s'entrecroiser pour savoir qui l'emportera, sont armés de fragments de verre qui liment, qui coupent le fil du partenaire; et Dieu sait les acclamations, les cris de triomphe ou de dépit qui suivent le succès ou la chute d'un lutteur! Famille contre famille, l'amour-propre y joue son rôle et le présage aussi.

Mais si les fils ont été vaincus en la *personne* de leur cerf-volant, si les filles ont perdu la partie de raquettes engagée avec les jeunes voisines, combien de compensations à leur offrir dans ces rues, sur ces places ou rien ne se fait, ne se crie, ne se vend sinon pour la plus grande liesse des enfants.

Il y a pour eux spectacles de marionnettes et d'animaux savants; faiseurs de tours et diseurs de chansons; jeux de hasard et exercices d'adresse. Puis aussi il y a masque et déguisement. Les voilà courant d'ici, de là, la face couverte d'une tête de renard ou d'oiseau; le corps drapé dans de brillants oripeaux, ou singeant les grands guerriers et les hauts dignitaires, chamarrés, armoriés, empanachés de la plus comique façon... Comme ils s'amusent, et comme la famille s'égaie à les contempler!

Et il en va de la sorte pendant les cinq ou six premiers jours de cette année, qui n'a semblé s'ouvrir que pour décerner tous les honneurs, pour prodiguer tous les plaisirs aux enfants, et qui, cette grande fête achevée, ne laisse pas cependant de leur en garder encore plusieurs autres toutes spéciales et toutes poétiques.

C'est ainsi qu'au troisième jour du troisième mois arrive pour les jeunes filles la charmante *matsouri* (fête) des poupées.

Ce jour-là, tout n'est que blanches fleurs et vertes guirlandes dans la salle principale de la maison, où sont exposées, par rang *d'âge* et de taille, toutes les poupées qui furent possédées par l'aïeule, la mère, les sœurs aînées, et que chacune de celles-ci a dû précieusement conserver, ainsi que les poupées nouvellement offertes à la jeune fille dont on célèbre la présence au sein du foyer domestique. A tous ces muets personnages, qui, pour la plupart, représentent de belles dames, ou même de grands seigneurs richement costumés, un festin est présenté, qui est composé surtout de mets sucrés et de friandises.

La jeune fille invite les amis de la famille à venir s'en régaler avec elle : ce qui est prétexte aux plus agréables et intimes réjouissances.

Le cinquième jour du cinquième mois amène la *matsouri* des bannières dont le but est de glorifier chaque demeure qui, dans le cours de l'année, a vu la naissance d'un garçon.

Toute famille qui a eu ce bonheur dresse devant sa porte ce jour-là un très haut bambou, au sommet duquel flotte d'ordinaire un immense saumon de papier, que le vent balance et fait nager dans l'air.

Le saumon, qui remonte avec tant de vigueur les plus impétueux courants, est mis là comme emblème de la force que l'on souhaite au garçon nouveau-né pour vaincre les difficultés de la vie.

Une corde tendue au-dessus du seuil supporte des faisceaux de roseaux — symbole dont on ne connaît plus la pensée. En même temps d'ailleurs que le saumon, le bambou traditionnel tient suspendus toutes sortes d'ornements fantaisistes : houppe de crin et de plumes multicolores, boules de verre, franges d'or, banderoles, puis aussi et surtout — car c'est à cela que la fête doit son nom — d'immenses bannières qui, faites des étoffes les plus brillantes, étalent aux regards les images les plus fantastiques, les inscriptions les plus triomphantes.

Et, pendant que tout est pavoisé, décoré de la sorte, la fête n'est pas seulement dans ces forêts de mâts flexibles interminables qui peuplent l'air de formes étranges, qui font étinceler aux yeux le tumultueux mélange de toutes les nuances, de tous les miroitements : chaque maison a son festin,

ses bruits joyeux, qui célèbrent la bénédiction descendue sur elle au cours de l'année...

« Le Japon est le paradis des enfants » — nous disait dernièrement ce même Japonais à qui nous devons la légende du vin de Tosso, et qui est depuis longtemps en nos pays. — « Après tout, ajouta-t-il avec un caractéristique attendrissement, n'est-ce pas bien vu? Pouvait-on faire du paradis un meilleur usage ?... »

Et il va de soi que ce n'est pas nous qui aurions voulu ni osé le contredire.

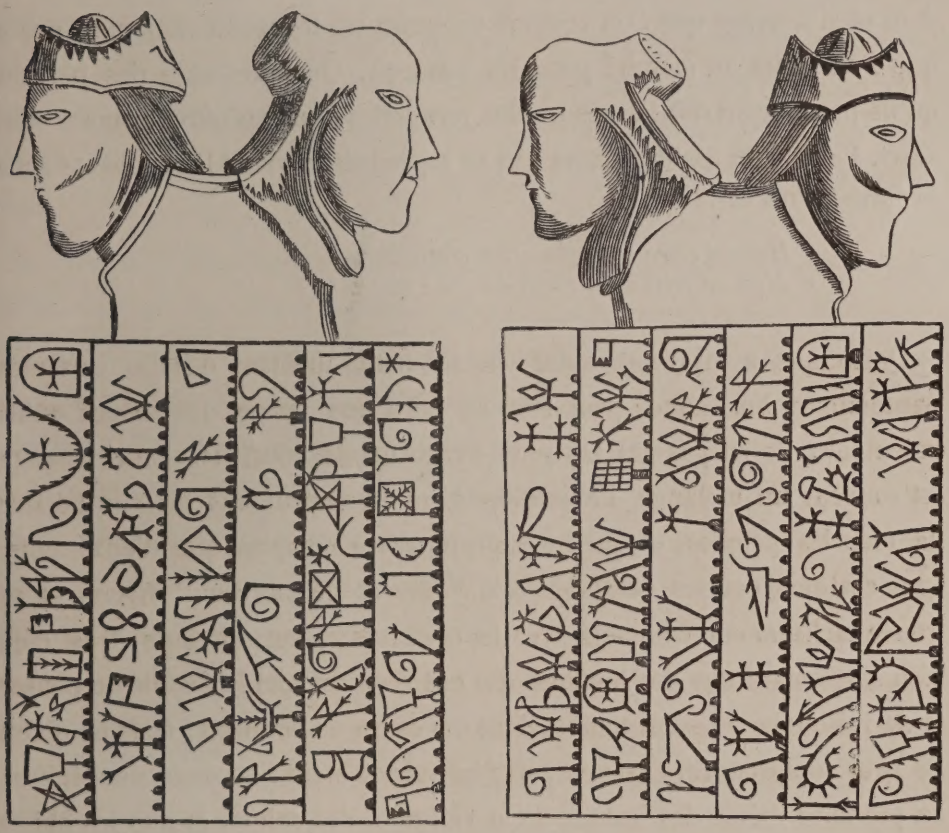
EN FRANCE AUX TEMPS MODERNES

ous avons laissé les usages populaires de la nouvelle année subir dans notre pays l'influence toute naturelle de la transformation des mœurs elles-mêmes. Lentement, s'éteignent les folies traditionnelles qui, sous le nom de Calendes chrétiennes, signalaient aux vieux temps, comme nous l'avons vu, l'ouverture de l'année religieuse. Lentement, disons-nous, car la *fête des Fous* proprement dite, longtemps après avoir disparu des basiliques et de la rue, se maintient encore à l'ombre de certain cloître d'où nul ne semble songer à l'exclure.

Nous avons la preuve de ce fait dans une lettre que le fameux Gassendi recevait en 1645, d'un de ses disciples, qui venait de visiter un monastère de Provence, et qui, sans s'en douter — car notre vieille histoire rentrait peu dans le cercle des études ordinaires de l'époque — n'avait rien fait de plus que se retrouver pour un jour en pleines coutumes du moyen âge. D'où le profond étonnement qu'il témoigne.

« J'ai vu là, écrivait tout scandalisé l'élève du grand philosophe, j'ai vu « célébrer une fête que les peuples païens, dans leurs réjouissances les plus « effrénées, n'ont jamais égalée. Le clergé semble avoir pris à tâche ce « jour-là de se tourner lui-même en ridicule : toutes les dignités ecclésias- « tiques sont interverties et méconnues : la communauté tout entière est

« abandonnée aux vagabonds, aux cuisiniers et aux musiciens; les derniers « valets occupent dans l'église les bancs des diacres, du vicaire et du curé; « ils officient eux-mêmes, chantent l'évangile et montent en chaire. Ils re- « vêtent tous les ornements sacerdotaux, les mettent en pièces si bon leur « semble, ou les retournent pour mieux les profaner. Ils tiennent les livres



Vieil almanach de bois sculpté, trouvé en Bretagne en 1732,
fac-simile d'une planche publiée dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions.

« saints à rebours, et affectent d'y lire couramment. Vous les voyez armés « d'énormes lunettes sans verres, auxquelles ils adaptent des écorces d'o- « range, ce qui les défigure à tel point qu'on les prendrait bien moins pour « des chrétiens que pour des fous ou des habitants de l'autre monde. Pour « se faire une idée de leurs extravagances et de leurs étranges contorsions, « il faut les voir surtout lorsqu'ils manient l'encensoir; ils l'agitent et l'en- « voient en l'air d'une façon telle que les cendres leur volent à la figure les

« uns des autres. Ils endossent parfois les costumes les plus grotesques, se « peignent la figure de plusieurs couleurs, se noircissent les bras et les « mains ; puis, dans cet attirail, ils entonnent, non pas des hymmes ou des « psaumes, mais une sorte de psalmodie inintelligible, qu'ils chantent tantôt « en se pinçant le nez, tantôt en appuyant leurs mains sur leur bouche pour « altérer les sons de leur voix. Ce chant qu'ils font entendre est si discor- « dant et si sauvage que l'on croirait entendre un troupeau de jeunes porcs « que l'on mène au marché pour les vendre... Quelques-unes des phrases « qu'ils prononcent ont la mesure des vers latins, mais n'offrent aucun sens « suivi. J'ai retenu ces deux vers qui se reproduisent dans leurs chants sous « la forme d'un refrain :

« *Hœc est clara dies, clararum clara dierum*
« *Hœc est festa dies, festarum festa dierum*[1]. »

« Quiconque a vu représenter sur les petits théâtres d'Italie certaines « pantomimes burlesques peut seul se faire une image des scènes qu'ils « exécutent : ils surpassent les plus extravagants bouffons. Leur langage « est souvent un mélange d'expressions qu'ils empruntent au vocabulaire « de tous les peuples, et qui ne saurait n'être compris que d'eux seuls. « Leur costume est un assemblage d'étoffes et de morceaux divers, et se « trouve en harmonie complète avec leurs chants et leurs discours. Il est déjà « bien surprenant que des hommes qui ont reçu du ciel la faculté de penser « et de raisonner puissent tomber dans ces excès de déraison ; mais ce qu'on « ne peut comprendre, c'est que pareilles scènes aient lieu dans une église, « en présence même des images de la Vierge et des saints, et que les objets « ordinaires du culte servent à l'exécution des comédies les plus folles et « les plus impies. »

On le voit, la vie claustrale, échappant aux influences du mouvement social extérieur, avait parfaitement réussi à immobiliser les traditions dont la vie séculière avait depuis bien des années perdu jusqu'au souvenir.

Déjà au seizième siècle, ces extravagances publiques étaient devenues

[1] C'est à tort que l'auteur de cette épître cite comme ne présentant aucun sens ces vers, que nous avons traduit en rapportant l'office de l'âne : pour être de forme essentiellement hyperbolique, ils n'ont pas moins une signification précise. — Voyez *En France au moyen âge*, page 153.

impossibles, car l'heure avait sonné des graves, des sanglantes agitations qui se fussent mal accomodées de pratiques aussi franchement naïves. Après en avoir constaté la continuation exceptionnelle en certains lieux relativement ignorés, nous n'avons donc plus à nous en occuper.

C'en est fait d'ailleurs à cette époque des dernières indécisions touchant le commencement de l'année civile. Sous Charles IX, qui ne saurait être suspect d'avoir voulu proscrire aucune des grandes dates religieuses, le pape Grégoire XIII devant bientôt proposer au monde chrétien la réforme du calendrier [1], le premier janvier devient *jour de l'an* définitif, en tant que *chef* de l'année civile, et, au point de vue religieux, en tant que fête de la Circoncision.

La France, d'ailleurs, adopte cette date plus effectivement que ne l'a fait depuis aucune des autres nations qui suivent le même calendrier. Que si chez elle Noël donne encore lieu à de certaines pratiques, c'est sans préjudice de ce qui caractérise le premier janvier, et pour ainsi dire comme double emploi, — ou plutôt comme prémice d'une période fériée qui se trouve être à la fois civile et religieuse. Ainsi se confondent les deux jours, qui ont à peu près le même rôle initial dans la coutume chrétienne, aussi bien que dans tout ce qu'ils ont gardé de leur vieille origine romaine ou gauloise. Tel est donc l'aspect sous lequel nous aurons à les envisager désormais.

[1] Disons, pour être plus exact, que la fixation du commencement de l'année au premier janvier par Charles IX date de 1564, tandis que la réforme grégorienne ne date que de 1582. Le parlement n'enregistra l'édit royal qu'à la fin de l'année. Au premier janvier de l'année qui suivit, le roi et la grande chancellerie comptèrent 1565 ; toutefois le parlement, qui tenait pour l'ancien système, ne compta 1565 qu'au jour de Pâques ; enfin, au mois de janvier suivant, tout le monde en France compta 1566. — On sait que pour établir l'ordre dans le rapport des années solaire et lunaire qui, depuis la réforme de Jules César, avaient été troublées à raison d'un jour par 133 ans, le pape Grégoire ordonna de retrancher dix jours de l'année 1582, de sorte que l'on compta le 15 octobre au lieu du 5. La réforme dite *grégorienne*, admise sans difficulté en France, en Espagne, en Portugal, en Flandre, trouva de la résistance de la part de Rodolphe II, empereur d'Allemagne, qui crut devoir en référer à la diète. Cette assemblée motiva son refus d'une manière assez étrange. « A quoi bon? dit-elle ; le monde ne doit pas durer assez longtemps pour qu'il arrive que Noël tombe en été, ni la fête de saint Jean en hiver. D'ici là, et même sous peu, Dieu y mettra fin et fera aussi un vrai calendrier éternel. » Toutefois, le calendrier fut admis par un rescrit de 1583. Les États catholiques de Suisse imitèrent cet exemple en 1584, la Pologne en 1586 et la Hongrie en 1587. Les États protestants, sans admettre la réforme, crurent devoir rectifier aussi leur calendrier, mais seulement au commencement du XVIII^e^ siècle. Les Anglais ne prirent ce calendrier qu'en 1752, les Suédois en 1763. Il ne reste plus en Europe que les chrétiens du rite grec qui suivent encore le calendrier Julien.

Et d'abord, voici le jour de l'an proprement dit, qui, dès le xv[e] siècle, est absolument consacré comme « jour de souhaits et d'étrennes », et qui, suivan son cours traditionnel, vient jusqu'à nous avec son cortège normal de félicitations sincères, d'hommages spontanés, de présents désintéressés de la part des uns, de compliments hypocrites, de courbettes obligées et de libéralités cupides de la part des autres.

De tout temps l'humanité fut la même ; de tout temps les observateurs, les moralistes eurent à critiquer les mêmes travers ; et les pratiques du jour de l'an furent, en vérité, de celles qui aux diverses époques parurent mériter le plus de critiques.

Déjà Perse, satirique latin, disait en parlant des vœux exprimés à propos de la nouvelle année : « On n'a que souhaits de bonheur, de santé, « de prospérité sur les lèvres », et en soi l'on murmure : « Oh ! si je pouvais « donc voir bien enterré l'oncle dont j'attends l'héritage ! » Boutade à rapprocher des vers que Viennet, un Perse au petit pied de notre pays, écrivait pour le jour de l'an de 1822.

« Tous ces embrassements, ces protestations
Ne sont que faux semblants et qu'affectations ;
Et depuis le portier jusqu'au valet de chambre,
Dont le zèle redouble au déclin de décembre,
Jusqu'au fier courtisan, mendiant glorieux,
Qui met aux pieds des rois ses vœux ambitieux,
Tout calcule en secret le produit de ses peines,
Et porte sur le front : « Donnez-moi mes étrennes. »
Ecoutez ce bambin, cet égoïste en fleur,
Ce perroquet charmant, que souffle un précepteur,
D'un air gauche et distrait dépêchant sa harangue,
Croyez-vous que son cœur s'accorde avec sa langue ?
Il compte les joujous que lui va rapporter
Le compliment banal qu'on lui fait réciter.
Suivez ces gens d'épée, ou de robe ou de plume,
Qu'au salon de leur chef rassemble la coutume,
C'est un concert de vœux et d'éloges flatteurs ;
Ils sont fiers de se voir sous de tels directeurs ;
Et chacun d'eux, pressé de monter à leur place,
Souhaite leur retraite, ou même leur disgrâce.
Et les collatéraux d'un vieillard alité,
Croyez-vous aux souhaits qu'ils font pour sa santé ?
Ils seraient plus joyeux, si la toux qui l'oppresse
Enlevait le bonhomme à leur fausse tendresse,
Et si, le lendemain de cet embrassement,
Ils avaient le plaisir d'ouvrir son testament... »

A dix-neuf siècles de distance la note est si parfaitement identique, qu'elle pourrait nous épargner, croyons-nous, d'insister sur ce qu'on serait en droit de considérer comme le triste côté d'une fête dont nous aimons surtout à voir et à étudier les riants aspects.

Que tel ou tel ait un trait malin à lancer contre les obligations de ce jour; que celui-ci réclame contre certains usages qui le gênent, celui-là contre la dépense qui lui est imposée, nous le comprenons, mais où est la chose

Les danseurs de la nuit de Noël, fac-simile d'une gravure *niber chronica, um mende* 1493

bonne qui n'a pas ses inconvénients? Où est la courtoise pratique, dont l'avantage ou l'agrément pour les uns ne soit fait au moins d'un peu de sacrifice de la part des autres? Le résultat final est, comme pour tout ce qui touche à la sociabilité, dans un adoucissement réciproque des relations.

Par exemple, que Gombauld, le poète contemporain de Richelieu, dise d'un indifférent avec lequel il échange annuellement une visite :

« Une fois l'an il vient me voir :
Je lui rends le même devoir.
Nous sommes l'un et l'autre à plaindre :
Il se contraint pour me contraindre. »

Nous ne saurions nous apitoyer bien fort, car la contrainte en question ne nous semble avoir rien de bien terrible. Nous en connaissons de plus fâcheuses.

Nous n'accordons pas non plus beaucoup de commisération au poète Colletef, lorsque, en 1668, il donne, dans ses *Tracas de Paris*, un rôle important aux tumultueuses conséquences du jour de l'an :

« Surtout vers la fin de l'année,
Et lorsqu'une nouvelle est née,
Il n'est point d'endroits à Paris
Qui n'en soient doublement remplis.
Ici l'on y voit des oranges,
Dont le marchand fait des louanges ;
Là toutes sortes d'almanachs
Enluminés de haut en bas,
Sur tous les sujets héroïques...
En ce lieu on voit des tablettes,
Toutes couvertes d'allumettes,
De petits pains, de harengs secs,
Qu'on nomme des *harengs sorets,*
De bouteilles par cent rangées,
Que l'on a farci de dragées ;
Pour étrennes petits et grands,
Et surtout les petits enfants.
Là le marchand qui songe au lucre,
Vend de petits hommes de sucre,
Des charrettes et des chevaux
Qui ne souffrent pas grands travaux ;
Et que sans trouver trop *étrange*
Un enfant à déjeuner mange.
Ici ce sont des gaufriers,
Avecque leurs petits foyers,
Et là le peuple sot admire
Cent figures faites de cire,
Dont les pieds et les mains par art
Branlent sur un fil de *richart* (archal).
Enfin ce ne sont que boutiques,
Non de grandes pièces antiques,
Mais de divers petits bijoux,
Que l'on a pour deux ou trois sous. »

Que de temps en temps dans les almanachs du siècle suivant nous trouvions des plaintes analogues à celle-ci, qui figure au grave *Mercure* de janvier 1726 :

« Ne peut-on du calendrier
Effacer le premier janvier !

« Ce jour fatal aux pauvres bourses,
Ce jour fertile en sottes courses,
Ce jour, où cent froids visiteurs,
A titre de complimenteurs,
Pleins du zèle qui les transporte,
Sèment l'ennui de porte en porte,
O jour qui n'a pour amateurs
Que l'ordre des frères quêteurs,
Quand du joug dur de tes corvées,
Verrons-nous nos cités sauvées ? »

Autant nous semblera en avoir emporté le vent — qui n'aura pas emporté grand'chose.

Qu'un rimeur breton fasse cette épitaphe à l'un de ses compatriotes :

« Ci-git, dessous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes,
Qui trépassa le dernier jour de l'an,
De peur de donner des étrennes. »

Nous sommes tentés de décerner un même brevet d'esprit à l'auteur des vers et du malin Harpagon qui en a fourni le sujet, — si tant est qu'il ait mis vraiment du sien dans le choix de la funèbre échéance.

Si nous entendons quelque *maître* tenir en suspicion les vœux de ses *gens*, et maugréer d'avoir à grossir par des étrennes le prix déjà trop lourd, selon lui, des services qu'ils lui rendent, nous lui rappellerons de quelle façon agissait en pareil cas Dubois, le ministre du régent. Ce trop fameux cardinal avait, paraît-il, un intendant dont la fidélité lui était plus que suspecte. Aussi, quand celui-ci venait, au jour de l'an, lui présenter ses devoirs : « Monsieur mon intendant, lui disait-il, je vous donne, pour vos étrennes, « tout ce que vous m'avez volé au cours de l'année. »

— Grand merci, monseigneur ! répliquait tranquillement l'intendant, avec une profonde révérence.

Et maître et serviteur se déclaraient satisfaits.

Si l'un de nos contemporains nous affirme que les vœux de ses amis lui arrivent

« . . . . . Sur des cartes glacées,
Emblème exact de leurs pensées. »

Nous nous permettrons de croire qu'il a sacrifié au plaisir de rimer richement un assez pauvre jeu de mots, et nous lui rappellerons que, dans cette

même épitre de Viennet que nous citions tout à l'heure, l'emploi de la carte de visite a été assez malmené pour qu'on puisse se dispenser d'y revenir. Ecoutons :

« Nous pouvons, il est vrai, sans fiacre, sans remise,
Nous voir par ambassade, ou bien par entreprise.
Vingt bureaux m'ont offert de me distribuer,
A deux sous par ami, je puis tout saluer.
Cent courriers s'éreintant pour les uns, pour les autres,
Vous rendront mes billets, et me rendront les vôtres,
Le moyen est commode : il est reçu partout,
Et cette *impertinence* est déjà de bon goût. »

Carte de visite du XVIIIe siècle (règne de Louis XV, collection de M. le Dr Piogey.

Le poète ne s'en tient pas là, il demande

« Ce que gagne à cela l'Etat ou la morale.
A-t-on mis un impôt sur ce nouveau scandale ? »

En ce temps-là, non, l'impôt n'existait pas ; mais aujourd'hui la chose est faite, la poste se charge de le prélever, en transportant à prix réduit, à chaque nouvelle année, quelque douze ou quinze millions de cartes, transport dont la morale nous semble parfaitement s'arranger, en dépit de l'épistolier qui va jusqu'à dire que c'est un *vice de plus* infusé dans le sang d'une société suffisamment vicieuse et que

« . . . . . La destruction
Intéresse les mœurs et la religion. »

Religion est bientôt dit, ma foi ; et, placé là, ce beau mot nous fait l'effet

d'un gros mot fort déplacé. A la vérité — religion à part, — les tentatives ont été nombreuses pour battre en brèche cet usage, auquel bien des gens ne se soumettent qu'en maugréant, et que cependant ils se garderaient bien d'enfreindre.

Au siècle dernier déjà, l'on citait un conseiller au parlement qui avait fait installer devant sa porte deux boîtes : l'une vide, portant cet écriteau : *Mettez* ; l'autre pleine de cartes à son nom, avec cette autre inscription : *Prenez*. Le procédé ne fit pas fortune.

En Angleterre, terre du formalisme, quelques originaux cependant se

Carte de visite du XVIIIe siècle (règne de Louis XV), collection de M. le Dr Piogey.

hasardent à faire insérer leurs vœux de bonne année dans les journaux, comme chez nous un avis mortuaire, mais ils ne réussissent qu'à déméri ter l'estime de la fashion ; et ce fut à peu près le même résultat qu'obtint le vicomte Domon, écuyer de Louis XVIII, lorsqu'un jour l'idée lui vint de formuler ses souhaits dans le *Journal de Paris*.

Certain bourgmestre flamand fit publier par le tambour de ville, qu'il donnerait aux pauvres un franc par carte qu'il ne recevrait pas. On prétendit que c'était un moyen, non contrôlé, de réduire ses aumônes habituelles.

A mainte reprise chez nous, les journaux ont annoncé que tel ou tel — toujours une célébrité — avait versé au bureau de bienfaisance de son

quartier une somme équivalente à celle qu'il eût dépensée pour envoyer ses cartes de visite. « Réclame ! » s'est-on écrié de toutes parts.

Quoi qu'il en soit, l'usage est vivant, n'en déplaise à ceux-ci, n'en déplaise à ceux-là, et notamment au poète Viennet que nous ne devons pas nous étonner d'entendre anathématiser la carte de visite, puisque, — la plume à la main, — il s'avise de réprouver la visite elle-même.

« Ai-je besoin, dit-il, qu'on me marque une date pour visiter ceux que j'affectionne ? — Non ! » Et solennellement, il ajoute :

« Aux lois de mon pays j'obéis en silence,
Et de vingt mille et plus qui régissent la France,
Aucune ne m'oblige à courir tout Paris
Pour aller à jour fixe embrasser ses amis.
Je les vois quand je peux, je les aime à toute heure,
Et pour me rappeler leur nom et leur demeure,
Pour leur faire du bien, ou leur en souhaiter,
Ce n'est pas l'almanach que je vais consulter.
Mon zèle, toujours prêt à leur rendre service,
N'attend pas que janvier recommence ou finisse. »

En fin de compte, après avoir dit leur fait aux visites banales, aux cartes, aux souhaits hypocrites et autres pratiques du jour de l'an qu'il met toutes au même niveau, il déclare net ne vouloir se soumettre à aucun, et comme il prévoit que son extrême sauvagerie ne sera pas du goût de tout le monde : « Bah ! dit-il,

Si quelqu'un s'en offense et qu'il me congédie,
Il peut dès aujourd'hui recevoir mes adieux ;
Je n'y perdrai qu'un sot et n'en vivrai que mieux.
Bonjour, mes chers amis, que Dieu vous tienne en joie !
Que sur vous en tout temps sa bonté se déploie !
Qu'il vous garde à jamais de fièvre et de malheurs ;
De dîners sans façon, de concerts d'amateurs.
Puissiez-vous prospérer dans toutes vos affaires,
Etre d'heureux époux, d'heureux fils, d'heureux pères,
Placer tous vos enfants, vos cousins, vos neveux,
Savoir à l'écarté gagner tous les enjeux !
Puissiez-vous des acteurs ignorer les caprices,
Les congés, la migraine, et l'humeur des actrices!
Adieu, marchez, courez, trottez comme des fous,
J'irai vous visiter... quand vous serez chez nous. »

Voilà, semble-t-il, un ensemble d'abus bel et bien enterrés sous les diatribes hautaines, sous les dédains superbes du poète... Ces satiriques ne

doutent de rien. Une tradition est debout, ils l'affrontent, ils la prennent corps à corps, et l'instant d'après ils sont convaincus qu'ils lui ont fait mordre la poussière pour toujours. Et en somme, ils n'ont que rêvé. Viennet écrivait son épître en 1822; pendant près d'un demi-siècle, il en attendit l'effet. L'effet resta nul. La tradition enterre le poète, et non le

Cartes de visite de 1795, collection de M. le Dr Piogey.

poète la tradition. Et Dieu sait combien elle en verra s'éteindre encore de ceux qui la critiquent ou la réprouvent.

C'est donc assez nous être fait l'écho des griefs, des railleries. Laissons la discussion, retournons à l'histoire.

Dès longtemps, comme nous l'avons déjà dit et démontré, l'usage régulier s'était établi chez nous de donner, d'échanger des étrennes et des

souhaits au premier janvier, quand ce jour devint la date officielle du renouvellement de l'année.

Les choses continuèrent donc à aller ainsi entre gens de toutes conditions, et si bien se garda la coutume qu'elle arriva jusqu'à nous sans avoir rien perdu de sa forme et de son caractère.

Qu'en tel ou tel lieu, de la part de telles ou telles gens, compliments et cadeaux se modifient, se fassent plus ou moins gracieux, plus ou moins fantaisistes[1], nous le comprenons sans peine, mais le principe est le même, toujours le même.

Chez les rois, chez les grands seigneurs, ayant cour et courtisans, cette époque est, cela va de soi, celle que le maître choisit pour répondre aux vœux qui lui sont offerts par des attributions de titres, de privilèges, de bénéfices.

La galanterie opulente en prend tout naturellement prétexte pour se livrer aux courtoises magnificences. Le peuple, lui, conservateur naïf de maint usage dont il ne sait pas l'origine, mais dont il aime d'instinct la poésie, observe, d'ici, de là, certaines pratiques, certaines superstitions même, qui rendent plus originale, plus pittoresque, la tradition courante.

Nous avons vu, aux premiers âges de notre histoire, les feudataires faire assaut de libéralité à l'égard du souverain ; aux temps modernes, cette vieille coutume, qui n'aurait plus sa raison d'être, vu le complet changement survenu dans l'ordre social, se trouve remplacée par une façon d'hommage qui met d'accord toutes les dignités et répond à toutes les convenances.

Chaque année, en venant présenter leurs félicitations de nouvel an au monarque, les principaux de l'Etat lui font présent de bourses pleines de jetons d'or et d'argent qui ont été frappés expressément pour la circonstance et qui sont autant de monuments historiques faisant allusion aux actions, aux pensées principales du règne pendant l'année qui vient des'achever. Le

[1] Au seizième siècle, par exemple, Brantôme nous apprend que la reine Marguerite de Navarre donna à la reine Louise de Lorraine, une fois *pour des étrennes*, un éventail fait de nacre de perle, si beau et si riche qu'on le disait être un chef-d'œuvre; et l'estimait-on plus de 1,200 escus. Vers la même époque, Elisabeth d'Angleterre, ayant mis en faveur l'usage de l'éventail, institua cette tradition, encore observée de nos jours dans les trois royaumes, que l'éventail est le seul présent qu'une souveraine puisse accepter de ses sujets. Aussi reçut-elle *au jour de l'an* (Noël) un éventail dont le manche d'or était enrichi de diamants. (S. Blondel: *Histoire des éventails.*)

choix des devises, légendes, ou emblèmes placés sur ces pièces donnait à l'offrande son prix moral.

Sully, le ministre d'Henri IV, dans ses *Economies royales*, qui sont, on le sait, le journal où il se fait raconter à lui-même par ses secrétaires toutes les choses qu'il a faites, ou auxquelles il a pris part, Sully se garde bien d'oublier la mention du don des jetons au roi, chaque matin du premier janvier.

« Le premier janvier de l'année 1601, — disent les rédacteurs de ces très « curieux mémoires, — vous apportastes au roi *pour ses estrenes* et à la reyne

Carte de visite de 1814.

« aussi, à chacun deux bourses de jettons, dont les uns estoient d'or, les « autres d'argent avec les devises de Sa Majesté, telles qu'il vous avait donné « le sujet de les devoir faire; de laquelle devise le corps était un nid « d'alcyons qui avaient tranquillisé la mer pour en enlever leurs petits, et « avait pour âme (légende) ces paroles : « *Nostri dant otia terris* », laquelle « devise nous ayant fait ressouvenir que nous avions oublié d'insérer toutes « les autres, que le roy avait prises chaque année depuis son avènement à « la couronne, nous avons estimé que vous ne trouveriez pas mal, ny ceux « qui liront ces recueils, que nous vous les représentions icy telles que nous « les avons pu recouvrer et qu'elles s'ensuivent.

« 1590. Premièrement, sur la fin de l'année 1589, à cause que le roy

« avait été recogneu pour tel sur une montagne attribuée à un sainct, vous « baillastes (donnâtes) à Sa Majesté en corps de devise pour l'année 1590 sur « les jettons que vous lui portastes, un haut mont sur lequel il tombait du « ciel une couronne, et pour âme ces paroles : « *Constitutus rex super Sion* » « (élu roi sur Sion).

« 1591. A cause des grandes oppositions que le roy avait trouvées à son « commencement et des combats qu'il lui avait fallu faire et des batailles « qu'il avait gagnées, vous lui baillastes en corps de devise pour l'année 1591 « une espée royale couronnée de branche de lys et de palmes, et pour âme « ces paroles prises du psaume deuxième : « *In virgâ ferreâ confringuntur* » « Ils sont brisés par un sceptre de fer).

« 1592. A cause que, en tous ses heureux succès, il estoit conduit de Dieu, « vous lui baillastes en corps de devise une étoile brillante faisant allusion à « celle qui apparaît aux trois roys d'Orient, et pour âme : « *Ductus regum* » « (Guide des rois).

« 1593. A cause de tant de villes qui se réunirent en l'obéissance du roy, « malgré les menées des rois étrangers, vous lui baillastes en corps de devise « une mer faisant élever ses ondes jusqu'aux nues, et pour âme ces paroles : « *Turbant sed extollunt* » (Elles la troublent mais l'élèvent). Et ainsi de « suite. »

L'usage de donner aux rois des jetons à légendes historiques ne s'éteignit guère qu'avec la chute de la royauté. Presque chaque année, pendant le long règne de Louis XIV, nous trouvons ces jetons décrits et figurés au *Mercure de France*, et nous apprenons par les mémoires de Barbier que les jetons offerts pour étrennes au roi Louis XV, servaient régulièrement chaque année à fabriquer une demi-douzaine d'assiettes d'or.

C'était bien la peine de les frapper !

A vrai dire, les souverains ne furent pas seuls à recevoir des jetons de nouvelle année et à en tirer quelque profit. Les magistrats municipaux, — qui d'ailleurs occupaient leur charge, comme encore aujourd'hui, sans émoluments, ni indemnité d'aucune sorte, — étaient tous les ans, aux *estrennes,* gratifiés par la cité et aux frais de celle-ci, non seulement des robes d'apparat qui constituaient les insignes de leurs fonctions, mais encore d'une certaine quantité de jetons d'argent, qui, accumulés, quand il y avait con-

tinuation quelque peu durable de la charge, mettaient le titulaire à même de se faire fondre un service de vaisselle plate.

Par exemple, en cette même année 1601, où Sully portait au roi Henri IV les jetons dont nous venons de reproduire la description, on trouve dans les comptes de l'échevinage parisien la note suivante :

« Avoir payé à Alexandre Olivier, conducteur des engins de la monnaie « de France, la somme de huit cent trente-cinq escus tournois pour jettons « d'argent qu'ils a fournis pour être donnés aux prévots des marchands, esche-

Décembre : Du bon boudin gras.

Janvier : Oranges fines.

Fac-simile de deux vignettes d'un almanach de 1780 dessinées et gravées par Queverdo.

« vins, et conseillers et quarteniers de la dicte ville de Paris, le premier jour « de janvier 1601, pour estrennes en la manière accoustumée. »

Notons que ces jetons étaient renfermés par *demi-cent* dans de belles et amples bourses de « veloux verd, doublées à pendants de fine soye, aornées de rubans », lesquelles mesdames les plus notables bourgeoises avaient soin de découdre au plus vite pour s'en faire « vestements et parure de grands jours ».

Ce sont-là, en tous cas, étrennes officielles qui laissent forcément trace dans l'histoire.

Pour les étrennes privées, nous ne pouvons que déduire de ce que nous voyons aujourd'hui ce qui put être autrefois ; la coutume étant admise, nous imaginons que jadis comme maintenant, il se trouva des parents tout prêts à ménager d'agréables surprises à leurs enfants ; des amis faisant preuve cordiale et mutuelle libéralité; des galants inventant les plus charmants cadeaux pour témoigner leur tendresse à la personne aimée.

Les nombreux mémoires intimes du dix-septième siècle nous ont gardé le souvenir de quelques-unes de ces étrennes extraordinaires.

En 1672, par exemple, grand bruit fut fait à la cour de France de l'étrenne offerte par Louis XIV à M^me^ de Montespan : une soucoupe d'or ciselé, et deux gobelets d'or garnis de perles fines et de diamants. Cela valait, disait-on, au bas mot, 15 ou 20,000 écus (60,000 francs). Le Roi-Soleil aurait pu employer mieux cette somme.

Au premier janvier 1677, la veuve Scarron, alors humble gouvernante des enfants de celle dont la place ne devait pas tarder à lui revenir, offrait à cette même M^me^ de Montespan un petit volume garni d'émeraudes et imprimé en lettres d'or, ayant pour titre : « *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans.* »

Ce précoce écrivain s'appelait le duc du Maine. Le roi fut très flatté de cette attention, ce qui ne déplut nullement à la future dame de Maintenon, qui ne visait pas ailleurs.

Or, si l'on s'était extasié au volume du royal rejeton, que ne fit-on pas quand, deux ans plus tard, M^me^ de Thianges envoya pour étrennes chez ce même jeune duc, que les beaux esprits du temps encensaient à qui mieux mieux, cette fameuse *chambre du sublime* dont l'idée lui était due, et qui obtint l'admiration universelle.

Cette « chambre du sublime » n'était autre qu'une salle toute dorée de 5 à 6 pieds en carré, qui était censée représenter le cabinet de travail du prince. Au dedans un lit et un balustre avec un fauteuil sur lequel le duc du Maine, modelé en cire, parfaitement ressemblant, était assis, ayant d'un côté M. de la Rochefoucauld, le célèbre auteur des *Maximes*, auquel il donnait à examiner des vers qu'il venait d'écrire ; de l'autre côté, M. de Marsillac et Bossuet. A l'autre bout de l'alcôve, M^me^ de Thianges, et M^me^ de la Fayette, lisant des vers, — composés par le jeune duc sans aucun doute ; —

en dehors du balustre, Boileau ayant près de lui Racine, qui faisait signe à La Fontaine d'approcher, pendant que le satirique, armé d'une fourche, inter-

Jetons royaux présentés au roi Louis XIV au jour de l'an 1687, d'après une gravure du *Mercure de France*.

disait l'entrée du lieu à sept ou huit méchants poètes qui poussaient l'irrévérence jusqu'à vouloir aborder le royal nourrisson des Muses, jouant en ce cas le rôle d'arbitre du goût et de modèle des poètes. Toutes les figures

étaient frappantes de ressemblance, la plupart des personnages ayant d'ailleurs posé devant l'artiste chargé du travail.

Ce petit cabinet de cire, — comme on devait dire plus tard, — fit évènement. On ignore ce qu'il est devenu. Et quant aux vers imprimés en lettres d'or... Mais passons.

Les vers, au surplus, devaient bien souvent figurer dans les cadeaux du jour de l'an, — ceci soit dit sans allusion à ceux que débitent les confiseurs. — Martin Lipenius, un savant allemand, qui, l'année même où naissait le duc du Maine, compila un gros tome sur les *Étrennes*, en a donné tout un recueil, où il s'en trouve de toutes les langues, de tous les tons : en allemand, en grec, en hollandais, en anglais, et particulièrement en latin. Dans tout cela, il n'y a guère de remarquable que le tour de force d'un certain Goskius (très illustre, *clarissimus*, dit notre compilateur), qui, en l'honneur de *l'Alpha* qui est le commencement et qui par conséquent symbolise le premier jour de l'an, imagine d'écrire une pièce de vers dont tous les mots commencent par *A*. Il va de soi que la pièce est en latin, car le latin, qui se passe toujours d'articles et souvent de prépositions, peut seul se prêter à une pareille fantaisie :

« Altibone altor abintegro attende annus abivit,
Alterque assiduè ac affabrè allabitur annus ;
Ah avide, attente ac attende : adjutor adesdum,
Ampliùs attende ac : angusto atque advenientem
Accumulatè auge annum, ac advigilanter adorna
Agminis angelici auxilium : assiduè accrementa... etc., etc. »

Il y a quarante vers environ ainsi bâtis, véritable pathos dont nous nous garderions bien d'essayer l'insignifiante traduction. Au surplus, ne nous attardons pas à cette lourde fantaisie tudesque.

Voici venir notre poète J. Passerat, l'un des plus spirituels auteurs de la *Satyre ménippée*, le successeur de Ramus au Collège de France, l'ami et commensal du président de Mesme, qui le logeait dans son hôtel. Passerat, chaque année, adressait à son Mécène, sous le titre général d'Étrennes des Calendes de janvier, une pièce de vers latine qui ne tardait pas à courir le monde des beaux esprits, où elle était d'ordinaire fort applaudie. Il en fit ainsi de quoi former un volume sur les sujets les plus variés. *Le jardin*, *le petit bois*, *le zéphyr*, *l'ombrage*, *les noix* (par allusion à certains jeux

de l'antiquité), *le coq*, *la colombe*, *la figue*, *la rose;* enfin comme une année le thème lui manquait, il écrivit en tête de ses vers : *Nihil* (rien).

« Voici venir Janus et ses fêtes. Quel cadeau ferai-je à mon noble ami pour « les calendes? Je n'ai rien que je lui puisse présenter... Ma muse ne trouve « rien... rien!.. Et pourquoi ne serait-ce pas ce que je lui offrirais? Rien « n'est pas à dédaigner. Rien est une pierre précieuse, rien est un trésor... »

Et Passerat célèbre si finement, si spirituellement, si éloquemment les mérites de *rien*, que *rien* fit pendant longtemps les délices de la France lettrée. D'autres poètes, d'ailleurs, et des plus habiles, répondirent à Passerat sur le même thème; ils chantèrent, amplifièrent ce *rien* qu'il avait le premier mis en lumière, et qui acquit ainsi une très grande importance. Aussi le président de Mêsme, qui prisait fort les choses de l'esprit, pouvait-il affirmer que jamais il n'eut plus belles étrennes qu'aux calendes de 1585.

— Et que reçûtes-vous ? demandait-on.

— *Rien.*

Un demi-siècle plus tard, les vers firent encore merveille un jour de calendes.

Charles, baron de Sainte-Maure, plus tard duc de Montausier, à la foi soldat très brave et gentilhomme bel esprit, aspirait à la main de la belle, de la spirituelle Julie d'Angennes, demoiselle de Rambouillet, qui ne refusait pas mais différait l'hymen, ne voulant, disait elle, enchaîner que le plus tard possible sa chère liberté. En espérant ce oui solennel, qu'elle lui fit attendre pendant plus de quatorze années, le baron ne cessait de rêver aux hommages galants à l'aide desquels il pourrait témoigner sa constance à la charmante Julie. Une année donc, tous les beaux esprits du temps étant à la fois ses amis et les admirateurs de M^lle^ de Rambouillet, il les convia à lui prêter leur concours pour offrir à celle-ci un bouquet poétique qui devait devenir à jamais fameux sous le nom de *Guirlande de Julie*.

« Il fit peindre, — dit Huet, le savant évêque d'Avranches qui nous a laissé « les plus minutieux détails à ce sujet, — il fit peindre séparément en « miniature toutes les plus belles fleurs, par un excellent peintre — Robert, « miniaturiste ordinaire de Gaston de France, duc d'Orléans. Sur des feuilles « de vélin de même grandeur, il fit ménager au bas de chaque figure assez

« d'espace pour y faire écrire un madrigal sur le sujet de la fleur qui y « était peinte, et à la louange de Julie; chacun des poètes en renom fut par « lui chargé d'une ou de plusieurs de ces pièces, après qu'il s'en fut cepen- « dant réservé pour lui la meilleure partie. Il fit écrire au bas de chaque « fleur son madrigal par un homme qui avait alors beaucoup de réputation « pour la beauté de son écriture—Jarry, calligraphe incomparable. — Il fit « ensuite relier tout cela magnifiquement, en maroquin rouge, avec filet, « semé des lettres *J. L.* (Julie Lucine), écrites à la fois de gauche à droite et « de droite à gauche. Il en fit faire deux exemplaires tout pareils, fit « enfermer chacun dans un sac de peau d'Espagne; et ce fut le présent que « Julie d'Angennes trouva sur sa toilette le premier jour de l'an 1641.»

Magnifique, somptueux présent, en vérité, et qui défraya longuement l'attention des lettrés et des délicats de l'époque. Pensez-donc ! Un tournois où, pour honorer la belle des belles, la reine des grâces et des vertus, se montrent à la fois, une fleur à la main, Scudéry, Colletet, Desmaretz, et Godeau, Malleville et les Habert, Gombault et Chapelain, illustre pour n'avoir pas encore publié la *Pucelle*, Tallement des Réaux et Pierre Corneille, qui est déjà l'auteur du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna* et de *Polyeucte*. Toutes ces muses, d'origines et d'instincts si divers, madrigalisants à l'envi en vue du même objet, s'efforçant de planer aussi haut que possible dans les sphères de la fervente admiration, de l'éloge enthousiaste.

Hélas ! il faut bien le reconnaître, de cette guirlande si richement fleurie n'émane plus pour nous aujourd'hui qu'un parfum assez fade; dans tous ces petits vers réunis, nous ne retrouvons guère que des louanges assez banales, des compliments assez gauches. Pour quelque vaillante période tombant de la plume qui vient de peindre Emilie et Pauline :

« Dans l'empire fameux de Flore et de Pomone.... »

Ou bien:

« Donnez-moi vos couleurs, tulipes, anémones,
OEillets, roses, jasmins, donnez-moi vos odeurs... »

Que d'hyperboles insipides, que de froides métaphores ! à commencer par cette mer qui, dit Chapelain.

« ... Sous la glace est toute ensevelie, »

Et où cependant le flambeau de l'amour va

« ... Les voiles conduisant »,

Et en finissant par ce méléagre qui est, selon Scudéry,

« ... Fleur et fut jadis homme.
Son sort une autre fois se trouve au même point,
Car un feu secret le consomme,
Qui la brûle et ne paraît point. »

A vrai dire, Desmaretz de Saint-Sorlin, qu'on appelait le plus fou des poètes et le meilleur poète entre les fous, y prêta ce frais quatrain sur *la violette*.

« Franche (exempte) d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe. »

Quoi qu'il en soit, et encore que quelques fleurs réellement parfumées de poésie s'y fussent glissées, la *Guirlande de Julie* n'est plus guère pour nous aujourd'hui qu'un charmant témoignage de l'esprit de galanterie raffinée de l'époque où elle fut tressée.

Le recueil des petits vers qui la composent ne peut nous intéresser qu'à l'état de curiosité littéraire, alors qu'il est privé du charme artistique des manuscrits originaux eux-mêmes [1].

On a remarqué que Voiture, le parangon des beaux esprits de ce temps et l'un des hôtes les plus fêtés de l'hôtel de Rambouillet, ne figurait pas au nombre des poètes de la *Guirlande;* mais il faut bien dire qu'en l'année où elle fut faite, il était allé courir un peu le monde, où sa renommée lui ménageait partout un triomphant accueil. Plus tard, d'ailleurs, il se dédommagea en écrivant la *Métamorphose de Julie en diamant.* Or, ce M. de Voiture, si répandu dans le grand monde, était le fils d'un simple et vulgaire marchand de vin, ce dont il avait la faiblesse de se sentir humilié, à tel point qu'ayant vu le soin qu'il prenait pour qu'il ne fût jamais question de son origine, on

[1] Les curieux ont, en effet, plusieurs fois réédité la *Guirlande de Julie,* avec notes et commentaires. Quant aux manuscrits originaux, ils existent encore. L'un d'eux, même, appartient à l'un des descendants de Julie d'Angennes, qui en a refusé, dit-on, cent mille francs. Il avait été payé, il y a un siècle, à la vente des livres du duc de la Vallière, *quatorze mille cinq cent dix livres.*

disait : « C'est singulier : le vin, qui donne du cœur aux autres, l'enlève tout à fait à M. de Voiture. »

Mieux était avisé Rollin, — le bon Rollin, comme on l'appelle d'ordinaire, et comme on fait bien de l'appeler, — qui, lui, fils d'un pauvre coutelier, parvenu par la seule force de ses facultés et de son travail opiniâtre au grade de recteur de l'Université de Fanne rappelait jamais ,cre qu'avec une sorte de respect enjoué la modeste, mais utile profession de ses parents. A table, chez un prince du sang, un couteau ne coupant pas : « Donnez, monseigneur, donnez, je vais l'affiler; je m'y connais, je suis fils de maître. »

Au jour de l'an, une fois, lui, le recteur ; lui, le savant, l'élégant historien, eut l'idée d'envoyer pour étrennes à l'un de ses amis un couteau, qu'il accompagna de quatre vers latins.

« Cher ami, écrivait-il, ce n'est pas le Parnasse, mais l'Etna qui vous donne aujourd'hui vos étrennes. J'ai vécu parmi les cyclopes, et je n'ai atteint le Pinde qu'en parlant des antres de l'Etna. Si vous ne le saviez pas, ce couteau vous l'apprendra. »

En janvier 1715, année où l'hiver fut d'une grande rigueur à Paris, la Princesse palatine, mère du régent, écrivait :

« La Seine étant glacée, il ne peut pas arriver de bois; et ce qu'il y a de fort drôle, c'est qu'on s'envoie en étrennes du jour de l'an de petits fagots de bois en guise de bijous, et c'est reçu avec beaucoup de reconnaissance. »

Quelques années auparavant, une petite pièce de vers, écrite à l'occasion du jour de l'an, par un enfant de douze ans, décida, paraît-il, de la vocation littéraire de celui-ci.

Un vieux brave homme, qui avait servi dans le régiment Dauphin, sous le fils de Louis XIV, était fort misérable; il implorait en vain des secours qui ne venaient pas. L'enfant, qui n'était encore qu'un écolier, mais un écolier d'esprit aussi vif que d'humeur aventureuse, ayant connu cette misère, écrivit un placet, que le vieux soldat fit parvenir au dauphin, et qui était ainsi conçu :

« Noble fils du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des Français,
Souffrez que ma vieille veine,

Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des dieux [1].
On dit qu'à votre naissance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la sagesse, Apollon la beauté,
Mais un dieu bienfaisant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité. »

Le placet parut assez bien tourné pour que le dauphin et son entourage y prissent garde, et voulussent en connaître l'auteur. On manda l'invalide, que l'on gratifia de quelques louis d'or, et qui dit que les vers étaient l'œuvre d'un enfant de douze ans. Alors on voulut savoir le nom de l'enfant et le connaître.

« Cette bagatelle — comme celui-ci l'a écrit lui-même plus tard — fit « quelque bruit à Versailles et à Paris, et il est à croire que dès lors le jeune « homme fut déterminé à suivre son penchant pour la poésie. »

Or, cet enfant, dont la réputation se trouvait ainsi, et de si bonne heure commencée, fut présenté à la fameuse Ninon de Lenclos, qui prédit qu'il occuperait un rang distingué dans les lettres, et qui lui légua peu de temps après une somme de deux mille francs pour qu'il pût se livrer à la vocation si nettement accusée chez lui.

L'enfant signait *Arouet*, jeune homme, il signa *Voltaire*.

En vérité, notre revue serait longue si nous voulions continuer à rechercher les rimeurs de nouvelle année; mais ne doit-il pas nous suffire d'avoir rencontré celui-là, auprès duquel tout autre nom risquerait fort de pâlir.

Au surplus, quittons un peu les pures régions du bel esprit pour tâcher de savoir ce qu'il en était advenu des coutumes populaires proprement dites relatives à la série fériée, qui, en la plupart de nos provinces, continua de grouper et d'unifier Noël et le premier janvier.

Presque partout, et notamment dans les régions méridionales du royaume, nous voyons intronisé l'usage de la bûche de Noël, qui reçoit le nom de *calignaon*, de *culenos*, de *chalendal*, de *bûche de Nô*, et qui est ordinairement

[1] Il faudrait : « à vous qui... » ;— mais un vieux soldat n'est pas plus tenu à la correction qu'un poète de douze ans.

un gros morceau de tronc d'arbre sur lequel, avant de le porter dans l'âtre, où il doit brûler longtemps, on a coutume d'accomplir une sorte de cérémonie de consécration. Presque partout — comme fait l'arbre en pays germanique — cette bûche dispense aux enfants les présents de nouvelle année, qui ainsi prennent un caractère de cadeaux mystiques et divins; presque partout, enfin, la Noël est une époque de frairie familiale et de réconciliation avec le prochain.

Un prêtre de Marseille, qui signait maître François Marchetti, publia, en 1683, une explication des usages et coutumes des Marseillais, où, sous forme de dialogue entre *Polihore* (ou, comme dit l'auteur, celui qui est curieux de voir le monde et de savoir ce qui se passe dans les grandes villes) et *Philopatris* (ou, celui qui aime sa patrie), il fait des mœurs de la vieille cité phocéenne un tableau caractéristique que nous allons résumer.

« Du nom de Calendes, que recevait autrefois le commencement de l'an, est venu — dit Marchetti — celui de Calène que nous donnons à la fête de Noël elle-même, à moins que nous ne le dérivions du mot provencal *calen*, qui signifie lampe, à cause des lampes qu'on fait brûler par toutes les maisons durant cette solennité, et qui peuvent être considérées comme représentant la lumière venue d'Orient pour le salut de l'humanité.

« Pendant toute la durée de l'Avent, à chaque chant de matines, les officiants s'interrompaient en soupirant tout haut, pour témoigner de leur désir de voir la venue du Sauveur. La veille du grand jour, la grosse cloche sonnait pour annoncer à tous la bonne nouvelle; et, à ce moment là, il y avait dans la ville réconciliation générale entre tous ceux que séparait quelque inimitié, — pratique si impérieusement commandée à tous, que ceux qui eussent refusé de se rendre à cette sainte coutume eussent passé pour infâmes, et tout le monde se fût retiré de leur conversation comme s'ils eussent été nommément excommuniés. Par contre, plus ce jour là on avait hâte de faire les avances de réconciliation à son ennemi, et plus on était estimé. Le point d'honneur coutumier consistait à le visiter, à lui demander pardon, à l'embrasser le premier... Les plus confidents d'entre les voisins et les principaux parents accompagnaient d'ordinaire celui qui allait faire visite à son ennemi. Celui-ci, assisté aussi de quelques-uns de ses proches et de ses voisins, descendait avec eux, jusqu'à la porte de sa maison, pour

les recevoir; et, après s'être rendu mutuellement les civilités ordinaires et s'être promis de vivre à l'avenir dans une parfaite et inviolable amitié, ils montaient tous à la salle pour y faire collation et boire à la santé les uns des autres; ce qui durait un temps assez considérable. Ces visites étaient rendues aussitôt par ceux qui les avaient reçues : les nouveaux amis se piquaient de faire les mêmes honneurs et les mêmes *régales*; et les *santés*, qu'on recommencait à porter, étaient aussi longues et aussi nombreuses qu'auparavant.

« Or, comme toute bonne chose a son mauvais côté, l'abus de ces *santés*, portées avec les vins fumeux du pays, ne laissaient pas que de causer quelque désordre ou dérèglement dont eu vent, en 1602, le célèbre père Coton [1], qui cette année-là prêchait en l'église des Accoules, et qui tonna si éloquemment contre l'usage des *santés* de réconciliation qu'il se trouva avoir dépassé le but qu'il s'était proposé — c'est-à-dire que pour n'avoir plus à l'avenir l'occasion de tomber dans les excès blâmés par l'éloquent prédicateur, les Marseillais supprimèrent la coutume des réconciliations qui motivaient les *santés*. C'est ce qui pourrait s'appeler guérir le mal en tuant le malade. »

Alors l'usage s'était établi dans la ville de construire, comme en Espagne, comme en Italie, le jour de Nativité, des *crèches* qui, dit-on, eurent pour inventeur le célèbre saint François d'Assise, vers la fin du douzième siècle; ce furent les pères de l'Oratoire qui en introduisirent la coutume à Marseille — d'où elle s'est répandue et conservée dans les cantons environnants.

La fête de Noël était d'ailleurs époque de grand festin. « Ces jours-là, dit encore Marchetti, nous rendons nos tables remarquables par l'abondance des viandes et par le nombre des nappes dont elles sont couvertes. Nous mettons, en effet, trois nappes pour la révérence que nous portons à ces saints jours, et parce que, ayant été consacrés par le baptême à la Trinité, nous tâchons autant que nous pouvons d'en conserver le souvenir en toutes nos actions. »

[1] Confesseur d'Henri IV. Ce serait, dit une légende peut-être fantaisiste, au nom de ce religieux que serait dû le jurement familier et traditionnel du Béarnais. Avant sa conversion, le roi avait pour exclamation coutumière *Jarnidieu !* (qu'il faut entendre *Je renie Dieu*); son confesseur, le père Coton, scandalisé, lui conseilla de se défaire de cette expression sacrilège. — « Volontiers, mais comment m'exclamerai-je, quand j'en éprouverai le besoin ? — Comme vous voudrez, mais ne reniez pas Dieu; reniez-moi plutôt. — Ah ! très bien ! fit le roi. Je renie Caton ! *Jarnicaton !* Et depuis il n'eut pas d'autre jurement. »

Le soir de Noël on mettait sur ces trois nappes treize pains, dont l'un, appelé pain de Notre-Seigneur, était beaucoup plus gros que les autres et que l'on coupait en trois parties pour représenter sa personne et ses deux natures : divine et humaine. Ce pain était ensuite distribué aux pauvres. D'ailleurs, dans chaque famille, on pétrissait pour ce jour-là des pains spécialement destinés à « aumôner les malheureux » ; et il n'était maison où, quand on se réunissait pour le principal festin, on ne se fût assuré, comme convive, un pauvre, qui était assis à la place d'honneur, et, qui, servi le premier, recevait tous les morceaux les plus délicats. Partout aussi pour le soulagement des infortunés avaient lieu des quêtes, où chacun donnait tout ce qu'il lui était réellement possible de donner.

La cérémonie la plus importante de la fête était celle de la bénédiction de la *bûche de Nô*, faite d'ordinaire d'un tronc d'olivier encore vert, au transport duquel chacun tenait à prendre part.

Pendant qu'on portait la bûche de Nô dans l'âtre, toute la famille répétait en chœur : « *Calène vient : tous biens nous arrivent* », pour dire que la naissance de Jésus était la source de tous les biens dont jouissait l'humanité.

Or, cette bûche ne représentait rien moins que le corps de Jésus-Christ lui-même, car parlant en son langage parabolique, aux saintes femmes, alors qu'il suivait le chemin du Calvaire : « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez point sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants, car si *le bois vert* est traité de la sorte, que ne fera-t-on point au bois sec ? »

Ainsi s'expliquerait le caractère symbolique de la bûche de Noël.

Quoi qu'il en fût, après que l'assistance avait bien salué de ses cris la venue de la bûche, le père de famille ou, à son défaut, le plus âgé des hommes, allait prendre par la main le plus jeune des enfants, qu'il conduisait vers la bûche sur laquelle il répandait un verre de vin, en disant : « *Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit* », ou bien en chantant un vieux couplet patois qui peut se traduire ainsi :

« Soyons en joie ! Dieu nous met en joie !
Calène vient : tous biens nous viennent.
Dieu nous fasse la grâce de voir l'année prochaine,
Et si nous ne sommes pas plus nombreux, que nous ne soyons pas moins ! »

Cela fait, cela dit, le verre passait de main en main pour autant de liba-

tions ; puis l'enfant mettait le feu aux brindilles, qui avaient été disposées sous la bûche pour l'enflammer; et pendant que la flamme s'y communiquait, on chantait encore :

« Que la bûche pétille !
Qu'ici entrent toutes sortes de prospérités !
Que les femmes deviennent mères !
Que les chèvres donnent des chevreaux!
Les brebis des agneaux !
Qu'il y ait abondance de blé !
Abondance de vin !... »

Le vin, d'après certain passage des *Proverbes* (chap. IV, v. 17), étant reconnu comme emblème de l'iniquité, on le répandait sur la bûche, par manière de témoigner qu'il fallait que les péchés des hommes fussent consumés et détruits par le feu du Seigneur.

La bûche étant bien embrasée, on s'asseyait autour de la table aux trois nappes, sur laquelle avaient été posés les treize pains, dont le plus gros, dit pain du Seigneur, était transpercé d'une branche de myrthe, de laurier ou d'olivier, sans doute en souvenir du passage de la prophétie où les futurs persécuteurs de Jésus-Christ se disent l'un à l'autre : « Mettons le bois dans son pain ; faisons-le mourir, et exterminons si bien sa mémoire qu'il ne soit plus jamais parlé de lui. »

Et le festin commençait, qui, à vrai dire, n'était qu'un repas maigre, puis qu'il se faisait avant d'aller à la messe de minuit, mais qui n'était pas moins abondamment servi et assaisonné par la joie universelle des convives. Il y avait là surtout des poissons et des fruits de toutes sortes. Quand tous les convives étaient rassasiés, l'on recueillait avec le plus grand soin ce qui restait des douze pains, des fruits, comme aussi des chandelles qui avaient servi a éclairer la table pendant le repas ; et ces reliefs constituaient autant de talismans possédant, d'après la croyance populaire, les plus souveraines vertus de préservation et de protection. Chaque mère de famille aimait à en être nantie, comme en cas spécifique de maladie de ses enfants ; nul marin ne se fût embarqué sans avoir par devers lui quelque fragment de pain où de chandelle de Noël, qui, jeté à la mer en cas de tempête, devait certainement ou apaiser les flots, ou garantir du naufrage.

Dans leur foi naïve, les anciens Marseillais affirmaient d'ailleurs que les pains de Noël se conservaient si bien que, au bout d'un an, « ils estoient

encore aussi beaux que s'ils n'eussent été tirésdu four que depuis une heure ».

« Qui plus est — affirme Marchetti par la bouche de son Philopatris — il n'y a pas trop longtemps que nous prenions à la bûche de Noël des charbons ardents que nous mettions sur la table encore servie, sans qu'un feu aussi violent que celui de ces charbons allumés laissât la moindre marque sur aucune des trois nappes. »

Au reste, l'on conservait toute l'année quelques-uns de ces charbons que l'on pulvérisait en cas de maladie pour en mêler la cendre aux remèdes ordonnés par le médecin.

Vers la fin du repas — au cours duquel les enfants, déclarés maîtres au logis en l'honneur de Jésus naissant, pouvaient se servir eux-mêmes et prendre tout ce qui leur convenait — vers la fin du repas, les verres étant remplis du *vin cuit* qui avait été préparé lors de la vendange pour être goûté seulement la veille de la Nativité, chacun ayant reçu sa part du gros *nouga* et du gâteau qui étaient traditionnels, on avait coutume de chanter en chœur quelques-uns de ces *Noëls* patois dont chaque pays avait alors un répertoire spécial [1] : compositions à la fois naïves et spirituelles que les fidèles aimaient d'autant mieux à répéter que, généralement, le mystère de la divine naissance s'y trouvait associé à mainte allusion locale ; ce qui leur donnait un caractère à la fois profane et sacré des plus originaux.

On chantait ainsi jusqu'à ce que l'heure fut venue de se rendre à l'église pour assister à l'office de minuit, qui avait lieu avec toute la pompe imaginable, et au retour duquel se faisait le *réveillon* qui, à vrai dire, n'était, alors rien de plus qu'une simple et frugale collation, consistant d'ordinaire en quelques tranches de gâteaux qu'on mangeait en les arrosant d'un verre de vin cuit.

Et ainsi s'achevait la nuit de Noël. Le lendemain chacun ayant revêtu ses plus beaux habits, les amis, les parents se visitaient avant d'aller aux dévotions du jour, et il y avait échange de souhaits dont la formule la plus commune était : « Dieu fasse que nous nous retrouvions longtemps à pareil jour ! »

[1] « En ma jeunesse — dit Pasquier dans ses *Recherches sur la France*, liv. IV, ch. XVI — c'estait une coustume que l'on avait tournée en cérémonie de chanter tous les soirs presque, en famille, des Nouels qui estoient chansons spirituelles faites en l'honneur de Notre-Seignieur. »

Alsace. — La nuit de Noël.

En ce jour, d'ailleurs, avait lieu dans chaque maison le grand, l'abondant et délicat festin, où figuraient alors les pièces les plus grosses et les plus savoureuses, et notamment la dinde, sans laquelle aucun repas n'eût été complet ce jour-là. A ce repas assistaient, obligatoirement, tous les membres de la famille, dussent-ils dans ce seul but franchir de grandes distances lorsqu'ils résidaient loin du toit paternel.

Et comme les invitations faites pour le jour de Noël motivaient la réciproque, il s'en suivait le plus souvent un festoiement quotidien pendant toute l'octave, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des convives du premier repas; de la sorte on atteignit le premier janvier « jour où — dit Marchetti — les pauvres recevaient encore une fois des aumônes extraordinaires, où les maîtres faisaient de petits présents à leurs serviteurs, les maîtresses à leurs servantes, les pères et les mères à leurs enfants et les supérieurs à leurs inférieurs — ce qui s'appelait donner les étrennes [1].

Cela nous ramène à la coutume d'antique fondation restée générale en France.

Ce n'est pas sans intention que nous avons aussi longuement puisé dans la dissertation du vieil auteur marseillais, car nous avons trouvé là non seulement l'ensemble des principales traditions qui s'observaient en nos provinces, mais encore l'interprétation symbolique de la plupart d'entre elles. De telle sorte que, le fond restant à peu près le même partout, nous n'aurons plus guère à enregistrer pour ainsi dire que des variantes.

Des régions marseillaises gagnons, par exemple, le Berry, une contrée qui presque jusqu'à nos jours l'a disputé à la Bretagne pour la conservation des vieux usages ; et prenons pour guide le livre si remarquable de M. Laisnel de la Salle, sur les *Croyances populaires du centre de la France*.

« Nous appelons en Berry — dit cet auteur — *cosse de Nau* ce que l'on nomme ailleurs *souche* ou *bûche de Noël*. (En Saintonge, en Angoumois, on

[1] Notons que les étrennes de femme à femme consistaient particulièrement en gâteaux faits de fleur de farine, mais sans levain, sans sucre ni sel, qui s'appelaient des *pompes* : « pâtisserie assez grossière et fort insipide » dont il ne faut pas cependant — dit notre vieil auteur — regarder la simplicité comme une marque de l'avarice du sexe, mais bien plutôt comme un effet de la sagesse des ancêtres qui avaient inspiré cette coutume aux femmes pour les obliger à se donner mutuellement, sous ce symbole du pain, des leçons de tempérance et de sobriété : le pain étant le plus simple des aliments, ils ont voulu qu'elles reçussent d'elles-mêmes un avertissement si utile à leur sexe.

dit *le mouchon*). C'est ordinairement un énorme tronc d'arbre destiné à alimenter la cheminée pendant les trois jours que dure la fête de Noël. Cette *cosse* doit provenir autant que possible d'un chêne vierge de tout élagage et qui aura été abattu à minuit.

« On le dépose dans l'âtre au moment où sonne l'élévation de la messe nocturne, et le chef de la famille, après l'avoir aspergé d'eau bénite, y met le feu.

« C'est sur les deux extrémités de la bûche ainsi consacrée, que les mères et surtout les aïeules se plaisent à disposer les fruits, les gâteaux et les jouets de toutes espèces auxquels les enfants feront à leur réveil un si joyeux accueil. Comme on a fait croire à ceux qui pleuraient pour aller à la messe de minuit qu'on les mènerait à la *messe du coussin blanc* — c'est-à-dire qu'on les mettrait au lit — on ne manque jamais le lendemain matin de leur dire que, tandis qu'ils assistaient à cette messe fantastique, toutes ces belles et bonnes choses ont été déposées là à leur intention, par le *bonhomme Nau*, ou par le *petit Naulet* ; — dénominations naïves, qui servent à personnifier la fête de Noël, et qui rappellent le sire Noël des jongleurs du treizième siècle. Quelquefois, mais rarement, c'est aux menues branches d'un fort rameau de génévrier, placé près de la cheminée, et auquel on donne le nom d'*arbre de Nau*, que l'on suspend ces cadeaux enfantins.

On conserve les débris de la *cosse de Nau* d'une année à l'autre. Recueillis et mis en réserve sous le lit du maître, toutes les fois que le tonnerre se fait entendre, on en prend un morceau, que l'on jette dans la cheminée, pour préserver la maison et la famille contre les effets de la foudre — (même croyance en Normandie, en Franche-Comté, etc.).

L'usage d'entretenir pendant trois jours et trois nuits dans chaque maison le feu de la *cosse de Nau* est selon toute apparence un souvenir du culte que les Gaulois, ainsi que tous les peuples du Nord, rendaient au Soleil à l'époque des deux solstices ; et le feu de la *cosse de Nau*, allumé par le chef de famille, dont les fonctions ont en ce cas le caractère sacerdotal, rappelle ce *père-feu* qui était renouvelé chaque année par les Gaulois, pour être transmis à tous les habitants.

Cette vieille coutume, d'ailleurs, existait encore en Normandie au siècle

TOURAINE. —Bénédictions de la bûche de Noël, par la mère de famille, avant le départ pour la messe de minuit.

dernier où, lorsque la bûche de Noël était en place, le soir du 24 décembre, on ne l'allumait qu'avec du feu pris à la lampe de l'église voisine.

Le bon jour de Noël — comme disent les paysans berrichons — est pour eux la fête chrétienne par excellence ; et, en même temps qu'ils se disposent à célébrer par d'abondants festins le renouvellement de l'année, mise sous les auspices du Rédempteur, c'est l'époque où ils pratiquent l'aumône avec le plus de libéralité. Dans toutes les fermes, la veille du grand jour, on confectionne en forme de corne ou de croissant des *cornabœux* ou *pains aux bœufs*, que l'on distribue aux pauvres de la matinée de Noël. Ces *cornabœux* qui sont essentiellement destinés à l'aumône, font sans doute allusion au bœuf qui avoisinait l'enfant Jésus dans la crèche. Les Lorrains ont coutume de s'entre-donner à la même époque des *cognès* ou *cogneux*, espèce de pâtisseries, dont les unes figurent deux croissants adossés, et dont les autres, plus longues que larges, se terminent également à leurs deux extrémités par des cornes.

La veille de Noël on fait encore en Berry, indépendamment des *cornabœux*, une autre espèce de pain ou de gâteau auquel on attribue de grandes vertus en cas de maladie. Ce pain se conserve toute l'année, et lorsqu'une personne ou un animal devient malade, il doit suffire de lui en faire manger un morceau pour obtenir aussitôt sa guérison. Dans la Nièvre, les parrains et les marraines avaient coutume d'offrir à leurs filleuls un gâteau nommé *apogne cornue*, qui avait les mêmes privilèges curatifs ou préservatifs [1].

Dans le Limousin, le pain de Noël était également regardé comme une sorte de talisman; et, presque partout d'ailleurs dans nos provinces, la venue de Noël donnait lieu autrefois à la confection de pains ou gâteaux particuliers nommés *cochelins* à Orléans, *coquelins* à Chartres, *bourets* en certains cantons de Normandie, etc.

Au surplus, l'on retrouve dans les vieux textes certaines redevances payées en plusieurs endroits par les vassaux à leurs seigneurs sous le nom de *pains de Noël*, puis aussi par les paroissiens aux curés, sous le nom de *pains d'étrennes*. En quelques lieux des environs de Paris les paysans devaient pour étrennes, la veille de Noël, porter une bûche dans l'âtre du Seigneur et

[1] *Croyances et légendes du centre de la France*. Liv. I, chap. 1^er^, passim.

« chanter une chanson à madame ». Dans la Creuse, certain prieur du château Ponsac, ne demandait, dit-on, pour tout tribut aux habitants de cette ville, dont il était aussi seigneur temporel, qu'un roitelet, qu'ils devaient avoir pris à la course, et non tué à l'aide de flèches ou d'arquebuse, et qu'ils lui apportaient le premier jour de l'an à l'église.

Une coutume analogue existait jadis à Carcassonne. Pourquoi demander le sacrifice de ce charmant oisillon, qui cependant, d'après la légende, aurait charrié lui-même toute la mousse de son nid dans la crèche de Bethléem pour faire plus molle la couchette du Sauveur ? On l'ignore. Toujours est-il que ce jour-là, c'était entre les jeunes gens du pays une véritable lutte d'adresse à qui prendrait le roitelet ; car celui-là, proclamé roi de la fête, avait l'honneur de présenter la mignonne victime au prieur, et de voir son nom inscrit dans le procès-verbal que l'on redigeait de cette cérémonie.

En Normandie, la coutume se garda longtemps que les écoliers, la veille de Noël, portant des torches allumées, s'en allassent d'abord dans les rues en criant *Noël ! Noël !* puis dans les prés, dans les vergers, en répétant ce refrain :

« Taupes et mulots,
« Sortez de mon clos,
« Ou nous vous brûlerons la barbe et les os. »

Puis aussi, en la plupart de nos provinces — de nos provinces méridionales surtout — pendant la soirée qui précédait la messe de minuit, il était d'usage — comme nous l'avons vu faire à Marseille — que dans toutes les maisons, et souvent même dans les rues, l'on chantât ces *Noëls*, *Naulets* ou *chants de Nau*, dont il nous est resté tant de curieux spécimens, et qui méritent que nous examinions, au moins sommairement, leur forme et leur aspect, car ils ne constituent rien moins qu'un groupe fort important dans notre vieille littérature populaire.

Et d'abord notons, affirmons bien, pour justifier cet examen, que ces Noëls, en même temps qu'ils célèbrent et glorifient Jésus naissant, sont essentiellement des chants de renouvellement d'année. Établissant des relations entre les hommes et la divinité, ils témoignent de la reconnaissance pour les bienfaits reçus du ciel pendant l'année qui s'achève, et formulent des vœux pour celle que va bientôt ouvrir la naissance du Rédempteur. Presque dans tous les Noëls il est question d'*étrennes*, tant offertes par les fidèles au céleste en-

Bretagne. — Représentation de l'adoration des bergers dans une ferme du Finistère.

fant, qu'implorées de lui en retour des hommages qu'on lui rend, de l'amour qu'on lui voue, de l'obéissance qu'on lui promet, pour racheter les péchés précédemment commis.

Bien certainement ces Noëls ont, ici comme là, une lointaine origine; l'idée d'associer dans les chants, qui sont tout naturels en un jour d'allégresse, les choses du présent, de la vie commune aux louanges du fils de Dieu, remonte sans nul doute à ces mystères joués, dont nous avons cité plus haut des exemples. La verve des poètes populaires devait instinctivement se manifester en la grande solennité joyeuse, et d'autant mieux que le mélange du profane et du sacré était — comme nous l'avons vu — admis sans conteste au moyen-âge, même dans les plus imposants sanctuaires.

Le Noël est donc, en réalité, un reste, une suite de l'ancien mystère chrétien, qui se chantait, s'exécutait par personnages en présence de la crèche, très souvent il prend la forme dialoguée, presque toujours il est dramatisé par l'intervention directe des gens du pays, qui sont censés se rendre auprès du divin poupon, dont ils solennisent la fête, et à qui chacun d'eux s'en va porter des étrennes.

Nombreux sont les recueils qu'on a formés de ces poèmes dont le plus souvent — au contraire des autres chants populaires — le nom des auteurs est connu. Parmi ces auteurs figure en première ligne, La Monnaie qui fut membre de l'Académie française en 1713, et qui est particulièrement resté célèbre par les *Noëls* qu'il composa en patois bourguignon. La Franche-Comté, la Bresse, le Béarn, la Provence, l'Orléanais, le Poitou, eurent en divers temps leurs *faiseurs de Noëls*, dont les œuvres naïves ont été conservées; mais c'est surtout du dix-septième siècle que date le plus grand nombre des Noëls recueillis par les curieux.

Vers le milieu de ce siècle-là vivait à Saint-Etienne, en la province de Forez, un vénérable ecclésiastique, homme aussi fin d'esprit que simple de cœur, qui excella en ce genre de compositions, et dont les œuvres — car nous ne devons ni multiplier les exemples, ni les choisir trop connus — peuvent suffire à nous donner une idée bien juste, bien précise de ce qu'étaient les Noëls chantés autrefois par le peuple, au renouvellement de l'année chrétienne.

L'abbé Jean Chapelon, modeste vicaire d'une paroisse de la vieille et in-

dustrieuse cité, était, comme Rollin, fils et petit-fils de maîtres couteliers — mais de couteliers qui, tout en maniant le marteau et la lime, avaient acquis, l'un après l'autre dans ce pays de forgerons, où les choses de l'esprit étaient toutefois en grand honneur[1], une véritable et légitime réputation de rimeurs, disons mieux de poètes émérites.

Bon sang ne peut mentir. L'abbé, qui rimait de race, dans l'idiome ou patois local, bien entendu — et qui, tout en exerçant le saint ministère avec une dignité, avec un zèle exemplaires, ne laissait pas de consacrer tous ses loisirs à la muse, — l'abbé s'était fait la spécialité d'écrire chaque année le *Noël* nouveau que ses compatriotes, notamment les jeunes, devaient chanter pour la fête de la Nativité[2].

Un jour, il en fit imprimer le recueil, qu'il dédia aux enfants de la ville, en des termes qui, même dans une traduction, gardent, nous semblent-ils, un parfum de charmante naïveté, en même temps qu'ils accusent bien le milieu dans lequel et pour lequel ces chants étaient composés.

« Jeunes enfants — écrivait le bon abbé — voilà un cadeau que je vous « offre pour vos étrennes, et qui doit vous plaire, car il est de toute convenance pour vous. Je vous fais connaître la naissance du bon Jésus dans « notre monde ; je vous montre comme il était pauvre, dénué, réduit à la « dernière misère, pour vous apprendre que vous devez souffrir en patience « et sans pleurer quand vous avez faim, quand vous avez froid, quand vous « êtes mal couchés, mal nourris. Souvenez-vous d'être, à son exemple, bien « obéissants à votre père, à votre mère, à les aider dans leurs travaux, à « ne rien dérober, à ne jamais dire de mensonges. Chantez ces *Noëls* en « travaillant, le soir au coin du feu, ou même dans les rues, et vous ne vous « battrez pas, vous ne ferez pas les petits vagabonds. Il vaut mieux chanter « des *Noëls* que de ces vilaines chansons qui font peur et qui offensent le « bon Dieu. Quand vos parents verront que vous allez à la messe, au caté- « chisme, à l'école, que vous apprenez bien à lire et à prier Dieu, ils vous « aimeront bien, et moi aussi. »

[1] A tel point que le quartier montueux de la ville, ou résidaient particulièrement les couteliers, parmi lesquels un certain nombre faisaient des vers, avait reçu et porte encore d'ailleurs le nom de Parnasse (en patois du pays Panassat).

[2] Il arrivait que ces Noëls étaient chantés à l'église, entre deux parties de l'office nocturne ; — reste des libertés profanes du vieux temps.

On le voit, c'est en plein peuple laborieux, misérable, souffrant que notre poète cherche et trouve ses inspirations.

Or voici maintenant les parties principales de deux de ces Noëls, que nous tâchons de traduire aussi fidèlement que possible.

Venez enfants, venez tous,
Venez voir Notre-Seigneur,
Dans le fond d'un étable,
Eh bien !
Il fait la guerre au diable
Vous m'entendez bien !

Ce coquin (Satan) pour nous tromper,
Nous offrit un méchant repas,
Qui causa bien des peines [1]
A Adam et à sa femme.

Pour s'être trop pressés de manger
Le morceau leur coûta bien cher.
Ils voulaient toujours vivre,
Et la mort est venue les prendre.

Depuis qu'ils firent ce beau coup
Nous avons bien payé leur écot :
Ils vivaient de leurs rentes;
Aujourd'hui tout nous tourmente.

Le monde est si farci d'impôts
Qu'il n'est plus ni paix, ni repos ;
Des gens sans conscience
Tous les jours nous en forgent.

Jésus Dieu, qui êtes venu
Dans ce monde à peu près nu,
Faites que cette race (les auteurs d'impôts)
Ne trouve lieu, ni asile !

Faites en sorte que les marchands
Ne frustrent plus les artisans (ouvriers) ;
Que les chefs de police
Exercent la justice !

Mon Dieu, que votre pauvreté
S'oppose à la vanité
Des femmes et des filles,
Qui ruinent les familles.

[1] Nous supprimons les mots faisant refrain.

Faites que tous les ribotteurs
N'osent plus *chômer le lundi*,
Faites que notre bourse
Ne soit plus jamais plate !

Car, encore que vous soyez en pauvre équipage,
Hélas ! qu'il est ici de gens
Qui n'ayant rien de plus que vous,
Espèrent tout de votre amour, etc...

A la plainte quelque peu mordante et satirique des citadins opposons le tableau de la fête villageoise :

Que faites-vous, tas de bélîtres,
Auprès de votre troupeau,
Tous étendus sur la paille,
Et dormant comme des veaux ?
Que ne célébrez-vous en ce jour
L'arrivée,
Que ne célébrez-vous en ce jour
L'arrivée d'un dieu d'amour ?

Prenez tambourins, musettes,
Prenez flûtes et hautbois,
Puis au son des castagnettes
Allez redire en tous lieux :
« Ah ! comme tu vas enrager
Grand diable !
Ah ! comme tu vas enrager !
Dieu chez nous s'en vient loger. »

N'entendez-vous pas les anges,
Au-dessus de la maison,
Faisant tonner les louanges
En dépit de la saison ?
Une étoile qui paraît
Vous guide,
Une étoile qui paraît
Vous guide là ou il est.

Si vous voyiez sa misère !
En quel état il est réduit !
Un forçat sur les galères
N'est ni plus pauvre, ni plus nu.
Sa mère, bien embarrassée,
L'enveloppe,
Sa mère, bien embarrassée,
L'enveloppe dans un chiffon.

Il n'y a dans sa couchette
Qu'un peu de pailli et de foin,
Et quelques méchantes guenilles
Pour le garantir du *sereïn*.
C'est là qu'il prend son repos
Pauvre, misérable,
C'est là qu'il prend son repos
Entre l'âne et le bœuf.

Le bon Joseph, qui l'avoisine,
Et qui est tout transi de froid,
De peur que l'âne ne se vautre,
Ne bouge d'auprès de lui,
Appuyé sur un bâton
De houx
Appuyé sur un bâton,
Qui lui va jusqu'au menton [1].

Portez-lui pour ses étrennes
Chacun un gentil présent;
Si vous n'avez point de poules,
Offrez des œufs seulement;
Et que votre compliment
Le charme,
Et que votre compliment
Le charme entièrement.

Dites-lui : « Dieu secourable,
Dieu qui nous venez du ciel
Pour demeurer sur la terre,
Délivrez-nous de la guerre.
Nous ne vous quitterons jamais,
De grâce !
Nous ne vous quitterons jamais
Que vous ne nous donniez la paix.

La paix ! la paix ! tel était à cette époque le cri universel du peuple qui eût bien désiré que le petit Jésus la lui pût assurer pour ses *étrennes*, avec toutes ses heureuses conséquences — à savoir la diminution des impôts et la disparition de ceux qui étaient chargés de les prélever. Ce vœu revient sans cesse, et sous toutes les formes.

Enfant tout attendu,
Puisque vous avez décidé
De venir sur la terre,
Sauvez les bonnes gens,
Délivrez-nous de la guerre
Et des sergents.

[1] Ce couplet est d'une image charmante.

Ou bien encore :

Dieu d'amour et plein d'attraits,
Donnez-nous en abondance
Les douceurs de la paix.
Chassez toute la canaille
Qui nous met tous sur la paille :
Qu'on ne voie plus de sergents,
De gabelle, ni de maltote... etc.

Tels étaient les Noëls, qui, on le comprend, selon les époques, ou selon les divers tempéraments des régions où ils naissaient, modifiaient leur ton, leur allure, mais qui toujours affectaient ce même mélange pittoresque des réalités populaires et du plus candide idéalisme religieux.

Or si, en chantant des Noëls, certaines de nos populations n'avaient d'autre but que de célébrer la naissance du Sauveur, pour beaucoup d'autres cette pieuse pratique comportait encore une sorte d'idée d'exorcisme à l'égard des esprits malins, qui, disait-on, durant « la glorieuse et grande nuit », redoublaient d'efforts pour nuire à cette humanité que Jésus leur était venu ravir.

En France — comme d'ailleurs nous l'avons vu en maint autre pays — la croyance était à peu près générale que les fausses divinités adorées avant la venue du Christ militaient sans cesse en haine de la nouvelle religion, pour en détourner les hommes, ou pour nuire par dépit à ceux qui la pratiquaient. Telle était même, selon l'opinion commune, l'origine des fées, des fades, des lutins, des dames vertes, noires et autres ; puissances de divers ordres, composant l'armé active de Satan.

Etant donné ces traditions, la nuit qui amenait le renouvellement de l'année chrétienne, et qui, partant, assurait un surcroît de gloire au Christ vainqueur, devait être naturellement le moment où tous ces esprits détrônés, dépossédés, sentaient redoubler leur rage et se liguaient avec le plus d'entente et de vigueur pour tâcher, sinon de ressaisir leur empire, au moins de manifester leur funeste existence.

Aussi trouvons-nous dans le peuple deux sortes de dispositions à leur égard. Tantôt ce sont de saintes précautions ouvertement prises contre leur hostilité; et tantôt, soit par esprit de compassion pour leur déchéance, dont on comprend les amertumes, soit plutôt par manière de pactiser en quelque sorte avec l'ennemi, pour qu'il se montre moins terrible, on leur rend des

hommages, on leur paie une espèce de tribut tout volontaire qui fait qu'au lieu de leur haine, les esprits donnent même leur protection.

« Pour les Bretons, dit M. Henri de Cleuziou [1], la nuit fantastique de l'année est la nuit de Noël, *noz Petquent.*

« Lorsque les douze coups de minuit sonnent au clocher du village, toute la troupe des *korrigans*, des *poulpiquets*, des *teus* et des *korils* s'échappe des antres et gagne les grèves aux blancs sablons, les landes aux ajoncs toujours verts. Les lavandières de nuit, les gardiennes des sources, les mystérieuses habitantes des grands bois, comme la brume du matin s'étend sur la mer, volent au-dessus des campagnes.

« C'est alors que les *dolmens* s'entr'ouvrent en laissant à nu leurs trésors, pierreries, bracelets, colliers d'or et le reste.

« Les *menhirs* quittent leur alignement séculaire, et se précipitent en courant, comme des géants pris de vin, ici, vers l'anse de Saint-Colomban, là, vers la rivière d'Étel, où ils s'abreuvent à longs traits dans la mer comme s'abreuvaient les âmes des héros grecs près de la fosse d'Ulysse, dans le pays des Cimmériens.

« Les pierres branlantes oscillent sur leurs bases, et les *cromlechs* mènent le branle de le danse du cercle (*dans an dro*) au sommet des montagnes chauves.

« Heureux, cette nuit, ceux qui possèdent l'herbe d'or que l'on cueille nu-pieds, en chemise, en glissant la main droite sous la main gauche, et sans employer le fer. Les pierres s'arrêteront devant elle, mais malédiction de Dieu sur les autres ; ils auront vu les trésors sans les posséder, et si, parvenant à fuir, ils ne sont pas écrasés par les blocs de granit, les grands écus d'or et d'argent, qu'ils rapporteront au logis, ne seront plus que feuilles mortes d'automne ou coquillages nacrés des roches noires.

« Mais de tous les endroits de basse Bretagne où se donnent rendez-vous les fées blanches et les petits *dus*, le plus fantastique entre tous est encore la *Lew-Drez*, la Lieue de Grève, que domine le grand rocher bleu *Roc' Hél-Glas*, ou *Roc Hellas*, chéri de *Guiclan*, le vieux barde.

« Là s'ouvre, au milieu de la grève, sous la croix de la marée montante,

[1] *La grande nuit du solstice d'hiver en basse Bretagne.* — Monde illustré.

lorsque le premier coup de minuit tinte à l'horloge du bourg de Saint-Michel, une caverne immense, où sont entassés des trésors tels que jamais cœur d'avare n'en a rêvé de pareils. Au fond, dans la dernière des salles, brille une baguette, disent les uns, une coupe, disent les autres, qui donne tout pouvoir à son détenteur; mais nul n'a pu, jusqu'à ce jour, conquérir cette merveille des merveilles. Elle n'est pourtant gardée que par de belles jeunes filles, mais si belles, si belles, qu'on oublie, en les regardant, de compter jusqu'au douzième coup. La caverne se referme, et aucun être, de mémoire d'homme, n'est jamais revenu vivant de cette aventureuse expédition.

« La *noz Petquent* est devenue la *Christmas* en Angleterre, la *Christbaum* en Alsace, la *Nativité* dans les pays de France. On se rend au clocher, au lieu d'aller au menhir. Mais, ici encore, la religion chrétienne n'a pas tout arraché dans l'esprit des vieilles races... »

« C'est durant la nuit de Noël, dit-on en Berry, que Satan sème sur les sentiers et dans les *carroirs* (carrefours) que doivent parcourir les caravanes de la messe de minuit, ces larges et splendides pistoles qui jettent dans l'ombre de si magiques et de si attrayants reflets, mais qu'il faut bien se garder de ramasser. C'est alors qu'il ouvre au pied des croix et des oratoires champêtres, ces antres béants au fond desquels on voit ruisseler des flots d'or et de pierreries, et qui sont autant de gouffres conduisant directement aux enfers. C'est alors aussi que les sorciers, complices humains de Lucifer, à qui leur âme est vendue, rôdent plus spécialement aux abords des métairies, se glissant dans les cours, passant et repassant devant les étables et multipliant les pièges autour des animaux, qui sont la principale richesse des paysans. Mais aussi, dès la veille de Noël, à la tombée du jour, toutes les portes des écuries, bergeries, étables, sont-elles soigneusement closes, protégées par des croix qu'on y a clouées, défendues par des aspersions d'eau bénite. D'ailleurs, il est interdit aux femmes d'y pénétrer, de peur que, par leur faiblesse, le diable n'établisse des intelligences là où il voudrait tant exercer ses ravages. » (Laisnel de la Salle.)

En ces lieux donc, c'est une guerre ouverte qui est déclarée à l'esprit du mal; mais ailleurs, en Béarn par exemple, où l'on dit et croit que durant la nuit qui précède le jour de l'an chrétien, les *fades* ou *blanquettes* viennent dans les maisons, apportant un enfant couronné de fleurs, qui

représente le bonheur, ou bien un enfant pleureur, qui symbolise l'adversité, on avise à complaire aux mystérieuses messagères. A cet effet, l'on a soin de préparer dans une chambre reculée, où personne ne doit coucher, une table, couverte d'une nappe, sur laquelle on dépose un pain, un pot plein de vin, un verre, un couteau et une chandelle allumée. Les *blanquettes*, reconnaissantes de l'honneur, de l'attention dont elles sont l'objet, laissent dans la maison, après l'avoir visitée, l'enfant couronné de fleurs, c'est-à-dire le bonheur ; tandis que si l'on n'eût rien préparé à leur intention, toutes sortes de maux et d'accidents viendraient fondre sur la famille au cours de l'année : grêle, incendie, maladies et mort du bétail.

Le lendemain matin, le plus ancien de la maison prend, en présence de la famille rassemblée, le pain qui a été offert aux *blanquettes*, le rompt, en trempe un morceau dans le vin dont il a rempli le verre ; puis il en fait autant de parts qu'il y a de personnes présentes ; chacun ayant la sienne, on se *souhaite la bonne année*, et l'on va déjeuner avec ce pain [1].

Cela nous rappelle qu'en Franche-Comté une gracieuse légende donne lieu à des pratiques analogues. En cette région s'est conservé le souvenir de la reine Berthe de Bourgogne, qui, pour donner l'exemple du travail en ses domaines, ne manquait jamais de filer chaque jour une quenouillée de chanvre ou de lin.

Chaque année, à minuit, durant la semaine qui sépare Noël du jour de la Circoncision, Berthe la fileuse, dont l'imagination populaire a fait la reine des bonnes fées et la gardienne des vertus domestiques, Berthe apparaît une baguette magique à la main, une quenouille au côté. Malheur à la maison qu'habitent des enfants révoltés contre l'autorité paternelle ! Malheur à celle où elle trouve du chanvre ou du lin que, par paresse ou négligence, on a oublié de filer : elle l'enchevêtre, elle le brouille de façon à ce qu'il ne puisse plus être utilisé ! Malheur aussi à la demeure où elle voit des préparatifs de repas qui témoignent trop de gourmandise : elle y substitue des mets bourrés d'étoupes ! On lui fait grand honneur en disposant pour elle un peu de pain et une cruche d'eau. Elle aime à voir les vieux bahuts où le linge est soigneusement rangé, les chambres bien balayées. Sous ses ordres

[1] De Nore : *Coutumes des provinces de France.*

agissent les *servants*, espèces de lutins justiciers qui tirent la couverture du lit des paresseux, font choir la jatte de lait que porte une vachère mal peignée; et tordent même le cou à la vache la plus grasse, chez les paysans qui manquent d'ordre et d'économie [1].

A Noël en de certaines provinces, au jour de l'an en quelques autres, l'usage était de rendre aux fontaines une sorte d'hommage augural. Les fontaines, on le sait, étaient autrefois mises sous la protection de divinités auxquelles plus tard se sont substitués les saints. Quoi qu'il en soit de ces attributions, toujours est-il qu'en Bretagne on offrait aux fontaines des bouquets de fleurs et de fruits, pour les engager a rester claires toute l'année ; en Provence, chaque mère de famille qui s'en allait, le jour de l'an, puiser de l'eau à la fontaine, posait sur une pierre auprès du bassin quelque prémisse de son travail : du pain, des gâteaux, du fromage. La femme qui venait ensuite prenait cette offrande, qu'elle remplaçait par un don analogue. Et ainsi de suite. De telle sorte sorte que, le soir venu, il y avait eu échange entre toutes les ménagères d'un présent, que toutes conservaient précieusement comme devant porter bonheur. Ailleurs, en Vendée, on avait coutume d'aller jeter dans la fontaine autant de morceaux de pain couverts de beurre qu'il y avait de personnes dans la famille. — Chacun de ces morceaux de pain représentant une de ces personnes, des matrones expertes en l'art de tirer les présages, concluaient sur les dispositions qu'elles leur voyait prendre ce qu'il en serait de tel ou tel au cours de l'année [2].

Dans la haute Provence, on faisait ordinairement à l'époque de Noël et du jour de l'an, des pains coniques appelés *michos,* composés de plusieurs sphères placées les unes sur les autres et successivement plus petites, portant à leur extrémité un petit rameau de chêne ou de houx. Les familles échangeaient ces pains, qui étaient portés de l'une à l'autre par les enfants ou les jeunes gens. — Coutume qui semble avoir un point de départ druidique.

Dans le Dauphiné, au jour de l'an, on jetait au feu des branches de ge-

[1] Ch. Thuriet : *Traditions populaires du Jura.*

[2] Ces usages étaient connus des anciens orientaux. Chez la plupart des peuples d'Orient, dit Court de Gébelin ; à l'époque du nouvel an, les lieux publics, les fontaines surtout, étaient ornés ; on se faisait une fête de puiser dans celles-ci la première eau de l'année au moment de minuit, comme un présage de bonheur.

Basse Bretagne. — La *noz Pelquent*, nuit de Noël.

nièvrier, afin, disait-on, d'éloigner la peste et les maléfices pour tout le cours de l'année. — Souvenir direct du vieux Janus, à qui le genièvre était dédié en même temps que la verveine.

En Touraine, avant que la famille parte pour la messe de minuit, il est encore de coutume que la mère bénisse la bûche de Noël, et que les enfants balaient l'âtre pour que la Vierge vienne réchauffer l'enfant Jésus.

Pour revenir aux légendes d'origine chrétienne, n'oublions pas de nommer la terrible *Chauchevieille* (personnification du cauchemar), qui, disait-on, venait s'asseoir sur la poitrine de ceux qui s'allaient coucher au lieu de se rendre à la messe de minuit.

Enfin rappelons que, presque en tous pays, la tradition affirmait que les animaux domestiques eux-mêmes, en souvenir de ce que le bœuf et l'âne avaient été témoins de la Nativité, recevaient pendant la nuit de Noël, au moment de l'élévation, la connaissance des vérités religieuses et le don de la parole, dont ils faisaient usage pour glorifier le Sauveur, à l'heure où l'année renaissait sous ses auspices. Ils s'agenouillaient, ils priaient, et conversaient familièrement. De ce prodige nul ne devait douter : celui qui eût cherché à en avoir la confirmation par ses yeux ou par ses oreilles se fût exposé aux plus affreux malheurs. On en citait de terribles exemples.

Dans le Jura — la chose y est encore notoire — un paysan sceptique, laissant les siens se rendre seuls à l'église, s'était blotti dans un coin de son écurie. A l'heure de l'élévation, il put voir en effet les bœufs fléchir le genou, il put les entendre prier ; mais quand ils eurent achevé leur oraison, « Ah ! dit l'un, l'année va mal commencer ; nous aurons cette semaine un méchant travail à faire. — Eh quoi ! dit l'autre, les labours et les semailles ne sont-ils pas finis, les récoltes rentrées, le bois charrié pour l'hiver ? — Oui, mais nous aurons demain une lourde bière à traîner au cimetière, puisque notre maître, qui a été un homme sans foi, va mourir ce matin même. »

En entendant ce dialogue, le paysan poussa un cri d'épouvante. En revenant de l'église, les gens de la maison le trouvèrent étendu au seuil de l'écurie, dont il avait tâché de s'enfuir. Il ne se ranima un peu que pour raconter ce qui s'était passé ; puis il rendit à Dieu son âme d'incrédule.

Depuis, assure-t-on, les bœufs ont continué à parler à chaque commencement

de l'année chrétienne ; mais nul n'a plus cherché à surprendre leur entretien.

Il est bien entendu que toutes les traditions, tous les usages plus particulièrement relatifs à l'ouverture de l'année religieuse existaient, étaient observés sans porter aucun préjudice aux coutumes depuis si longtemps consacrées, relatives à l'ouverture de l'année civile. Dans les campagnes, comme dans les cités, parmi les classes inférieures comme dans le haut monde, partout se perpétuaient au premier janvier l'échange des souhaits, des visites, les repas entre parents, entre amis et le don des *étrennes*.

Ces dernières, on le comprend, toujours les mêmes en principe, ne manquaient pas de suivre, au cas échéant, les diverses modes des divers temps et de participer des évènements qui occupaient alors l'attention publique.

C'est ainsi que — pour ne pas remonter trop loin dans l'histoire — au jour de l'an 1790, les cadeaux les plus en vogue furent les bijoux dits *à la Constitution*, qui n'étaient autres que des pièces d'orfévrerie ordinaires, où l'on avait enchassé quelque fragment des pierres de la Bastille, qui venait d'être démolie. M^me^ de Genlis raconte dans ses *Mémoires* qu'elle reçut et porta un médaillon de ce genre.

Avec ces mêmes pierres, le maçon Palloy, qui avait l'entreprise de la démolition [1], fit tailler toutes sortes d'objets, non seulement des modèles réduits de la Bastille même, mais encore des coffrets, des coupes, des encriers, des bonbonnières, dont le débit fut considérable.

L'engouement pour ces débris dura, paraît-il, assez longtemps, car M^me^ Campan rapporte qu'au premier janvier 1792, les vainqueurs de la Bastille, devenus grenadiers de la garde parisienne, vinrent au son d'une musique militaire, offrir pour étrennes au jeune dauphin un jeu de dominos fait avec de la pierre blanche et du marbre noir provenant de cette fameuse prison d'État.

On a voulu dire qu'aux bijoux à la Constitution, donnés en étrennes de de 1790 à 1792, succédèrent en 1793 les *bijoux à la guillotine ;* mais si, comme cela ne fait pas doute, ces tristes bijoux existèrent, nous devons noter qu'en 1793, il n'y avait plus d'étrennes : le vieil usage, déclaré ridicule, ayant été aboli.

[1] Commencée le 1^er^ décembre 1789.

Dès le 27 novembre 1789, d'ailleurs, l'Assemblée nationale — qui ne faisait en cela que confirmer une mesure déjà édictée par Necker — décrétait que « à partir du premier janvier prochain, il ne serait permis à aucun agent de l'administration, et à aucun de ceux qui, en chef ou en sous-ordre, exercent quelque fonction publique de rien recevoir comme *étrennes*, gratifications, ni sous quelque dénomination que ce fût, des compagnies, provinces, communautés, villes, sous peine de concussion. »

Images des Rois en Picardie

Cette défense, à vrai dire, ne touchait en rien aux usages intimes, mais c'était un premier coup porté au principe qui *florissait* depuis bien des siècles.

Quand l'Assemblée législative fit la loi municipale pour Paris, elle y introduisit cette clause que « les administrateurs, les conseillers, les notables, etc., ne pourraient recevoir, comme *étrennes*, ni vin de ville, ni présents ».

Entre temps, mainte attaque était dirigée contre la vieille coutume elle-même. Par exemple, un Versaillais, nommé Félix Nogaret, faisait imprimer et répandait dans le public une lettre, qu'il adressait à un de ses amis, membre de la société des défenseurs de la Constitution à Marseille :

« Nous pensons comme vous — disait-il — par rapport aux visites du nouvel an. Le club de Versailles a fait à ce sujet des réflexions qu'il a communiquées à nos frères du club des Jacobins, pour être prises en considération au cours de cette année. Le club de Versailles a eu raison, car nous avons vu en janvier, comme jadis, une prodigieuse quantité de machines à rouages allant et venant s'inclinant les unes devant les autres comme par des ressorts. Dieu de mes pères, qu'est-ce que l'habitude? qu'est-ce que le besoin? qu'est-ce que la nécessité supposée de recourir aux grands? que de jougs s'appesantissent

sur l'indigence! et comment n'a-t-elle pas senti que son front ne s'élèvera jamais à la hauteur des tyrans, qui l'ont trop longtemps opprimée, si elle ne se débarrasse de tous ces témoignages de la servitude?

« Je ne dis pas qu'à une certaine époque, il ne soit pas nécessaire que les citoyens jouissent de la satisfaction de se rapprocher les uns des autres ; au contraire, je tiendrais beaucoup à ces visites de convention. Je ne regarderais même pas comme indigne du Corps législatif de décréter qu'elles auraient lieu. Mais dans quel temps? — Citoyens, au 14 juillet de chaque année. — Parents, amis, choisissez la veille de ce grand jour, où vous avez récouvré votre liberté. Félicitez-vous les uns les autres sur cet évènement, embrassez-vous, oubliez les injures, les haines ; jurez de vous aimer, de vous secourir. Dites-vous : « Nous sommes tous frères, la patrie est notre mère commune, servons la ; et que nos devoirs étouffent nos divisions. »

Le citoyen Nogaret, tout en protestant contre les turpitudes dont il a été témoin sous l'ancien régime, et dont il demande d'interdire la continuation, émet en somme le vœu de voir substituer un anniversaire à un autre.

Bientôt l'adoption d'un nouveau calendrier fit disparaître, au moins officiellement, les anciennes dates d'ouvertures de l'année civile et religieuse; et, à plusieurs reprises, il fut décreté contre la vieille coutume et contre ceux qui l'observaient.

Et toutefois nous devons croire que ces prescriptions, publiquement obéies, restèrent vaines dans la vie intime, familiale, car on s'expliquerait difficilement une année qui n'amènerait pas au moins un jour où il serait convenu que les parents fissent largesse à leurs enfants.

Au surplus, nous avons la preuve que l'usage public des félicitations persistait; car à un commencement de l'année républicaine, Mesdames de la Halle, qui jusque-là avaient joui du privilège d'être reçues par la famille royale, allèrent en corps présenter leurs hommages et compliments aux chefs du gouvernement, MM. de Robespierre et consorts.

Toujours est-il que si, dans les familles, la coutume des étrennes continuait autant qu'il pouvait être fait sans trop éveiller l'attention, les marchands de bijoux, de bonbons, de poupées et autres menus objets servant de cadeaux, avaient gardé le souvenir du surcroît de débit qu'amenait autrefois l'époque des étrennes. Ils furent donc des premiers — dès que ce vœu put être for-

mulé sans inconvénient pour ses auteurs, c'est-à-dire sous le Directoire — à demander, par voie de pétition, le rétablissement du calendrier grégorien, qui — c'était sous-entendu — aurait pour conséquence de faire renaître le *jour de l'an*.

La pétition trouva pour rapporteur le représentant Hardy, qui, sans adopter les critiques dirigées par les requérants contre le calendrier républicain, reconnut qu'on pourrait, qu'on devrait y introduire quelques modifications, notamment y marquer comme férié le premier jour de l'an. « Cet ancien

Les magasins du Fidèle Berger en 1816, fac-simile d'une gravure du *Tableau du jour de l'an à l'île des Bonbons*, par Friandet.

usage de se souhaiter mutuellement la bonne année — disait-il — serait un nouveau motif de réconciliation entre les citoyens. »

En réalité, le jour de l'an, selon l'ancien système, ne fut officiellement rétabli qu'à la suite du Concordat, qui fit disparaître la supputation des temps d'après le mode républicain; mais le retour public à la vieille coutume ne s'effectua pas moins au premier janvier 1797, qui tombait un dimanche et qui fut assez universellement fêté.

Avec la fondation de l'Empire, tout l'ancien cérémonial ressuscita. Dès le premier janvier 1805, recommencèrent les réceptions officielles, qui depuis ne furent jamais interrompues, et qui, nous le savons du reste, ne sont que

le corollaire obligé d'un usage qui, pour imposer presque à chacun quelque gène ou quelque démarche banale, ne laisse pas cependant d'être le bienvenu dans le cours des relations amicales, et de donner lieu à plus d'une charmante ou touchante manifestation au sein de la vie de famille.

Dès le commencement de ce siècle donc, la coutume antique, passagèrement et d'ailleurs incomplètement négligée, retrouve toute sa vitalité et reprend tout son empire.

Depuis, rien n'y est changé, mais, comme toujours, elle s'accommode aux régimes, aux évènements.

C'est ainsi que, pendant la période impériale, les bonbons, les joujous qu'apporte le petit Noël ou le vieux Janus, semblent pour la plupart modelés ou pétris de main de Mars ou de Bellone : sabres de bois, canons de sucre, shakos et bonnets à poils, réels ou imités; régiments chez le bimbelotier; bataillons chez le confiseur; tambours par-ci, aigles par-là; dragées à la Wagram, papillotes d'Austerlitz, poupées à la Maréchale, pantins à la Chambellan, etc., etc.

Puis vient la Restauration.

Si, au premier janvier 1816, en prenant pour guide certain *Friandet, marchand de caramels*, qui, pour cette époque, publia un *Tableau du jour de l'an à l'île des Bonbons*, si dis-je, nous pénétrons au *Fidèle Berger* de la rue des Lombards, nous y trouvons des bonbons à la *Marie-Thérèse*, des pistaches à la *duchesse d'Angoulême*, des sucres de pomme à la *Marie-Antoinette*, des adoucissements à la *Louis XVIII*, du jus de réglisse à la *Royale*, des pastilles « d'absinthe » à la *Napoléonide* (retour *amer* des choses d'ici-bas !), des cornets ambrés à la *Paix*, des fondants au *Retour des lys*, des bougies de sucre au *boulevard de Gand*, etc.

Et, à côté de cette galerie purement politique, viennent à leur rang, comme parrains et marraines des cadeaux de nouvel an, les pièces, les acteurs en vogue, les célébrités de la librairie, du cirque et du jardin des plantes; c'est ainsi que nous trouvons des pralines à la *Manlius*, des chocolats à la *Jocrisse, chef de brigands*, des fruits glacés au *cerf Coco*, à l'*ours Martin*. Chez les marchands de joujous figurent les *Deux Magots*, le *Nouveau Seigneur*, les *Deux Edmond*, et que sais-je ?...

D'année en année, jouets et bonbons acceptent de nouveaux baptêmes : ils

passent tout naturellement de la *Charte constitutionnelle* à la *Giraffe*, du *dey d'Alger* aux *Trois Journées*, des *héros de Mazagran* à la *Smala*, du *vainqueur de Sébastopol* à la *Question romaine*, du *Shah de Perse* au *Chat bulgare* ; et toujours avec même vogue, toujours aussi favorablement accueillis, puisque sous cette désignation-ci, sous cette forme-là, ils restent des auxiliaires de cordiale libéralité ou de galante courtoisie.

Les cadeaux du jour de l'an, caricature de Carle Vernet.

La liste serait longue et l'histoire fastidieuse, si nous voulions pas à pas, c'est-à-dire jour de l'an à jour de l'an, suivre les innombrables métamorphoses et le complexe état civil de ces riens, dont le rôle est en réalité d'une importance beaucoup plus grande qu'on ne le supposerait de prime abord.

Nous n'avons plus rien à dire des souhaits, des visites, des cartes, des félicitations : monnaie qui, pour avoir cours normal et en quelque sorte forcé, ne laisse pas cependant d'être tenue en grande suspicion par la plupart de

ceux qui l'échangent. Mais les étrennes, — alors que leur nom n'est pas synonyme de gratification — les étrennes, dans la propre acception du mot, échappent, Dieu merci ! à l'anathème et, pour ainsi dire, à la discussion.

Par étrennes, nous entendons celles qui, sous forme de friandises, de jouets ou d'objets divers, le plus souvent fantaisistes, causent presque toujours la double joie de celui qui les reçoit et de celui qui les donne ; le cadeau opulent ou modeste du père, de la mère à leurs enfants ; l'attention gracieuse du parent, de l'ami ; la surprise faite, témoignage d'une touchante préoccupation du cœur : dons magnifiques ou souvenirs sans valeur marchande, l'étrenne vraie a partout, dans le riche hôtel, dans le palais, comme sous le toit de chaume et dans l'échoppe, son doux, son heureux caractère.

Que de fois même, humble, insignifiante, elle devient superbe et puissamment significative, selon la main qui l'offre et la main où elle va ; et surtout quand elle peut s'appeler l'*étrenne de ceux qui n'en ont pas*.

Par exemple, imaginez-vous ceci : être enfant dans cet opulent, dans ce somptueux Paris, où, à l'approche des étrennes, se révèlent tout à coup les produits mirifiques, alléchants, tentateurs, éblouissants de tout un monde qui durant une année a longuement, laborieusement élaboré les milliers, les millions de merveilles qui s'étalent partout : dans le bazar populaire, comme dans le magasin aristocratique ; chez le bimbelotier en renom, comme dans la petite baraque plantée pour huit jours sur le boulevard ; — être enfant à Paris, en ce moment où l'or ruisselle, où l'étoffe miroite, où la fantaisie coquette ou drôlatique engendre à foison toutes les choses étranges ou charmantes ; être enfant au milieu de ce déluge de sucreries et de joujoux, au sein de cette fourmilière de marchands qui montrent, qui offrent, qui font mouvoir ceci, bruire cela, qui vantent cette douceur, proclament ce délice ; — être enfant dans cette foule de grandes gens qui vont achetant, portant boîtes et cornets, instruments et fantoches ; — être enfant parmi ces innombrables petites gens, qui, radieux, passent chargés de ceci, embarassés de cela ; — être enfant au milieu de la multitude de parents qui donnent des étrennes, d'enfants qui sont comblés d'étrennes, et n'avoir point, et savoir qu'on n'aura point d'étrennes !...

A Paris, dans cette cité qui a toujours l'initiative poétique des nobles

idées, chaque année, depuis nos désastres, une solennité touchante a lieu sous le doux auspice du petit enfant Dieu.

Le 25 décembre, dans une des plus grandes salles de théâtre, se dresse l'*arbre de Noël*, qui, venu des bords du Rhin, fait sa distribution aux pauvres enfants des pays dont la guerre a fait sa proie, et qui ainsi n'ont rien perdu des joies qu'ils auraient eues là-bas en ce jour-là.

Mais combien d'autres à qui nul ne songe ?...

A l'approche du dernier jour de l'an, un libraire, dont l'étalage comme l convient en pareil temps, foisonnait de dorures, d'enluminures, avait remarqué certain jeune homme qui, trois ou quatre fois par jour, entrait chez lui, achetait un petit livre, aussi brillant que possible pour son modeste prix. Un seul à la fois. Le libraire guetta. Au sortir de la boutique, le jeune homme donna le livre qu'il venait d'acheter à un enfant, qui à quelques pas de là, avait l'air d'attendre. Puis l'enfant alla de son côté, emportant tout joyeux le beau petit livre ; le jeune homme s'éloigna tranquillement d'un autre côté. Une prochaine fois même manège du jeune homme, mais avec un autre enfant.

Quand le jeune homme revint, le libraire risqua une question.

« Mon Dieu ! dit l'acheteur, c'est chose bien simple. Il me souvient que, il y a une dizaine d'années, quand je passai, moi orphelin, pauvre petit apprenti, devant votre étalage, à l'époque du jour de l'an — époque où personne ne me donnait la moindre étrenne, — je regardais, je convoitais ces beaux livres, qui n'étaient pas faits pour moi... Depuis j'ai appris un état, j'ai travaillé ; je ne suis pas devenu riche et je ne sais pas si je le deviendrai ; mais j'ai déjà un peu de superflu, d'économie. L'idée m'est venue, à moi qui suis seul au monde, de me donner pour étrennes le plaisir de faire, pour de pauvres enfants, que je vois arrêtés devant votre étalage, en allant à mon travail ou en revenant, ce que j'aurais bien voulu qu'on fît pour moi jadis. Quand il y en a un qui ouvre de grands yeux pleins de désirs : « Voilà de beaux livres, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, monsieur ! — Que dirais-tu si je t'en donnais un ? — Oh ! monsieur !... — Attends-moi. »

« Et il m'attend ; et je lui donne le livre. Et, pendant qu'il s'en va content, moi je m'en vais ravi. Ça ne me coûte pas bien cher, et ça m'est bien bon, allez ! »

Les étrennes!... Eh! tenez, c'était en l'*année terrible* — comme l'a nommée le poète — et c'était dans ce même Paris qui alors traversait cette solennelle épreuve que son ennemi croyait être une agonie, et qui n'était qu'une résurrection. Au dehors des murs, on se battait; au dedans des murs, on avait faim et froid.

C'était par milliers que, de là-bas où le canon grondait chaque jour, on avait ramené percés de balles, brisés d'obus, les vieux et les jeunes défenseurs du palladium français, les soldats de profession et les soldats improvisés, qui, tombés, n'étaient pas morts.

Partout des lits pour les recevoir. Comme infirmières de ces inconnus, des mères dont les fils étaient au loin avec les armées, dont on n'avait pas de nouvelles; comme infirmiers, les premiers venus, qui servaient, qui pansaient; pour ressources, les dons en argent du quartier — un argent qu'on ne pouvait échanger ni contre du pain — la ration se faisant de jour en jour plus petite et plus noire, — ni contre de la viande — tous les chevaux étant presques mangés, — ni contre du bois — il n'y avait plus d'arbres sur les boulevards.

Et pourtant on savait suffire aux besoins de ces souffrants. Qui dira comment?..

Aux derniers jours de décembre, nous en avions soixante dans une ancienne salle de danse, où, du voisinage, étaient venus autant de lits.

Que faire à l'ambulance à moins qu'on ne s'égaie?

Le trente et un décembre, vingt jours environ avant la fin de l'immense effort de cinq mois : « Si demain, dit une des mamans infirmières, si demain nous leur donnions leurs étrennes?

— Eh! ça les amuserait, ces enfants. »

La délibération ne fut pas plus longue.

En grand secret, car la surprise devait être un des éléments du plaisir, nous allâmes acheter autant de fois deux lots qu'il y avait de pensionnaires. Je dis *lots*, parce qu'il était convenu que cela prendrait la forme de tombola; je dis *deux*, parce qu'on voulait que chacun eût un lot pouvant être gardé et un lot pouvant être croqué.

Le tout coûta — il m'en souvient — au plus quarante-cinq ou cinquante

PARIS. — La foire aux Joujous sur les boulevards à l'époque du jour de l'an, en 1868.

francs ; et le tout fut apporté le matin dans deux corbeilles bien drapées, bien recouvertes.

Un sac étant préparé, avec soixante numéros correspondant aux doubles étiquettes des lots, un enfant vint, qui tira au nom de chaque lit.

Saurai-je dire la folle demi heure que dura ce tirage, où le sort — les mamans, qui avaient la main dans les corbeilles, l'aidèrent bien un peu sans doute — fit tant de comiques ou plutôt de convenables attributions ?

Sans compter les sucres de pomme, pastilles, nougats, chocolats, qui accompagnaient forcément chaque lot, voici, par exemple, qu'à ce mutilé des deux jambes, étendu depuis deux mois sur le dos, échoit un grand polichinelle, qu'on attache à la poterne qui longtemps a soutenu les seaux d'eau froide coulant sur ses plaies. La ficelle est à portée de sa main ; il tire, et le dégingandé de bois peint se désarticule à plaisir. A cet amputé du bras droit, une grande crécelle, qu'il ne parvient que difficilement à faire tourner de la main gauche. A ce malheureux dont une balle a perforé le cartilage du nez, un mirliton, dans lequel il peut nasiller tout à son aise. A cet autre, dont un éclat d'obus à crevé l'œil, d'immenses bésicles rouges, qui lui donnent l'air d'un affreux croquemitaine. A celui-ci, qu'une fracture costale à laissé raide et comme ankilosé, un pantin qui se relève toujours en cabriolant. A celui-là qui porte en écharpe un moignon paqueté, une poupée au maillot. Un beau petit cheval à ce délicat qui malgré les privations, n'a pu se décider à l'hippophagie; une poulette pondeuse à ce rêveur, qui toujours se pourlèche à l'idée d'omelettes impossibles, et que sais-je ?..

— Quoi ! remarquerez-vous peut-être, autant d'allusion aux infirmités, aux misères de chacun, et peu séant vous semblera le choix qu'on avait fait. Selon vous c'était se moquer.

Et bien non ! c'était accepter, comme chacun acceptait.

Tous n'avaient-ils pas là pour signalement matricule, en quelque sorte, la blessure méritoirement reçue ?

N'étaient-ils pas bien et dûment, et glorieusement pourrions-nous dire, baptisés du fait qui les avait amenés dans la maison? s'appelaient-ils autrement que le manchot, le sans-nez, le borgne, le raide, etc., etc.

Détrompez-vous donc. Il y avait non fâcheuse allusion, mais consécration. Dieu sait d'ailleurs comme chacun allait de lui-même au-devant de la pensée

emblématique ; et Dieu sait comme tous riaient et du lot qui leur était échu, et de ceux qu'avaient les autres.

Si la journée fut gaie, à quoi bon l'affirmer ?...

« Allons — disaient le soir les mamans — grâce aux étrennes, ces pauvres enfants ont bien ri ; c'est toujours cela de gagné. »

Un défenseur de Belfort, à qui nous contions cet épisode parisien, nous rappela que, la nuit du 24 décembre 1870, dans les casemates de la ville foudroyée, on fit, comme de coutume, le réveillon. On chanta le Noël d'Adam, avec accompagnement de krupps, qui vomissaient sans cesse le fer et le plomb dans la place ; et le 1er janvier, tout ce qui restait de la population souhaita la bonne année au colonel Denfert-Rochereau, qui en accepta gaiement l'augure.

A quoi bon ces héroïques mais tristes souvenirs ? A témoigner de l'heureuse vitalité, en même temps que de la poètique raison d'être de la vieille coutume.

Fi des gens maussades, des rechignés solitaires qui la condamnent ou la bafouent.

Ceux-là, aux dernières Calendes, un croquis de Grévin les a caractérisés.

Imaginez une sorte de hideuse et repoussante commère : menton hispide et verruqueux, nez trognonnant et roupieux, bouche batracienne, dont l'haleine doit s'échapper fétide ; tignasse ébouriffée, yeux dépareillés et à gouttières.

« *C' qui m' dégoûte le p'us, moi, dans l' jour de l'an*, dit cette espèce de monstre, *c'est qu'on s'embrasse*.

Les voilà, n'est-ce pas ? magistralement peints d'un coup de crayon : plus n'est besoin de fouiller moralement ou physiquement leur portrait ; c'est pourquoi, laissons-les.

Quant à nous, conservons, aimons, respectons la vénérable, la charmante tradition, à laquelle, enfants, nous dûmes de si doux espoirs, de si ravissantes réalités, et de laquelle il faut, il importe que nos enfants reçoivent les mêmes rêves, les mêmes joies.

Débiteurs, à qui le prêt causa tant de bonheur, ne nous armons pas d'une

prétendue raison, pour nous déclarer froidement, égoïstement insolvables.

Mais, d'ailleurs, que viennent faire ici les recommandations ou les craintes ?

Une ennemie du jour de l'an, fac-simile d'un dessin original de Grévin.

Est-elle donc menacée d'abandon ou de discrédit, la vieille coutume? L'abandon viendra-t-il des parents ? le discrédit des enfants ?

Ni ceci des uns, ni cela des autres assurément.

Avons-nous donc surpris quelque part des symptômes de désuétude ?

Non au contraire. Jamais ne furent mieux acceptées dans la vie intime, par la famille, par l'amitié—les choses officielles nous importent peu—la célébration de la Noël, ouverture d'année religieuse en certaines de nos régions;

la célébration du jour de l'an, ouverture d'année civile en certaines autres, et en bien des endroits la célébration de l'une et de l'autre.

Jamais les préparatifs pour ces grandes échéances ne furent plus multiples, plus importants ; jamais il ne se dépensa dans l'attente de ces dates plus d'efforts ingénieux, plus de travail intellectuel et matériel : et l'époque de la fête venue, jamais célébrants ne se livrèrent avec plus d'entrain, de franche bonne grâce aux joyeuses, aux libérales pratiques de l'antique, mais toujours jeune tradition.

Pour n'arrêter nos regards que sur ce Paris, où nous écrivons, qui ne l'a observé que courant aux affaires ou s'abandonnant aux vulgaires plaisirs ; qui ne l'a pas vu s'animer dans le chômage de la grande fête de la famille et de l'enfance, ne sait pas, ne connaît pas les robustes naïvetés de son cœur.

Paris, sang mêlé s'il en fut, mais fondant au même creuset toutes ses origines, qui forment autant de facettes à son caractère — Paris, dès le milieu de décembre, se préoccupe, avise, combine; car pour lui comme pour l'ancienne Rome, s'avancent de compagnie, et Saturne et Janus : la double féerie qui va s'unifier. Le solsticial Noël, avec son réveillon et son arbre ou sa bûche, selon qu'il y a influence du nord ou du midi : puis le chronologique janvier des souhaits et des étrennes, tout parisien depuis des siècles.

Et comme sont prévus ses désirs, ses besoins ! Dieu sait ce que lui tient en réserve le monde auquel il en demandera la satisfaction.

Invitations à faire, cadeaux à choisir. Que de pas en tous sens ! que de lettres écrites ! que de brèches meurtrières aux placides budgets !... mais bah ! une fois n'est pas coutume ! (lisons « une fois l'an »).

Voyez ici, voyez là, voyez partout... mais prenez pour mieux voir les yeux des enfants, enchantement universel !

Or, enfants d'aujourd'hui, écoutez. On nous gâta, on nous combla, nous autres enfants de jadis, comme nous voulons encore vous gâter, vous combler. Mais qu'était-ce, mon Dieu, que les merveilles d'alors eu égard aux merveilles d'à présent?

Nous avions, nous, comme qui dirait la grosse et primitive représentation foraine ; vous avez, vous, la prestigieuse féerie des beaux théâtres.

Ce qu'étaient nos animaux, nos soldats, nos poupées, nos sabres, nos

ménages, nos instruments de musique, nos objets de jeu... Il fallait voir tout cela fabriqué de bois blanc, de plomb nu, de fer brut, taillé raide, fatrassé, crûment enluminé, rendant des bruits quelconques, grattements, grincements...

Ce qu'étaient nos livres : — et l'on n'en donnait que peu — tout petits, tout minces, avec quelques chétives vignettes; et, à part deux où trois noms encore aimés et recherchés, quel fatras insipide, sous ces *plats* de basane à peine gaufrés...

« Aujourd'hui, enfants de la mansarde, combien de choses vous avez que n'avaient pas, que ne pouvaient avoir alors les enfants de l'hôtel armorié ».

Nous nous disions cela, nous qui avons bien présent au souvenir nos trésors d'autrefois, nous nous disions cela, l'an dernier, en suivant cette longue file de baraquements, qui, de Noël à l'Épiphanie, s'improvisent sur nos boulevards, et où ce qui se vend correspond rarement à de grosses pièces blanches.

Nous nous disions aussi cela, en mettant un des tristes petits livres gardés de ce vieux temps, et qui cependant avait dû coûter cher, à côté des brillants albums, des grands, des somptueux volumes qui vous sont donnés aujourd'hui; au dehors tout historiés, tout ornés, tout dorés; au dedans tout pleins de science facile, de récits charmants, et tout inondés de vivantes, de mirifiques images.

Et c'est à choisir dans tout cela que s'évertue le Paris grande personne, qui s'appelle papa, maman, grand-père, grand-mère, oncle, tante, ami de la maison...

Quant au Paris petite personne, lui qui, le matin de Noël, a trouvé sous la cheminée son soulier regorgeant des dons mystérieux de Jésus, il s'exerce à supputer les jours qui séparent du 25 décembre, date des libéralités, divines, le premier janvier échéance des libéralités humaines.

C'est singulier comme le prodigue Jésus a bien préparé les voies, et comme à son exemple, les autres donateurs font largement leur devoir!

Heureux enfants, heureux parents! Il faut voir la joie des uns se refléter dans les yeux des autres.

Après que, durant le jour, d'ici de là, tout ce grand et tout ce petit monde endimanché, les poches bourrées, des paquets sous chaque bras

pendus à chaque doigt, a sillonné en divers sens l'immense fourmilière, pour y porter, pour y recevoir des vœux, des embrassades, des étrennes, enfin la nuit l'immobilise à la table des chefs de famille.

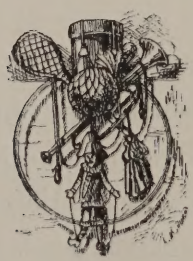
La moitié des logis a reçu les hôtes de l'autre moitié [1]. Paris *filial* fait chère lie chez Paris *paternel*: et Dieu sait l'heureuse, la bienfaisante soirée!

« Il y fait bon au corps, il y fait doux au cœur. »

Prenons la donc pour terme de notre longue pérégrination à travers les temps, à travers les peuples.

Arrêtons-nous y pour fêter la pieuse, la touchante tradition; car c'est là surtout que pleinement se manifeste le vrai charme du JOUR DE L'AN, et que la joie naïve, débordant des jeunes âmes, nous apprend à savoir tout le prix des ÉTRENNES.

[1] Le 1er janvier 1873, un froid de 8 à 10 degrés avait régné toute la journée, lorsque vers onze heures du soir — c'est-à-dire à l'heure où la plupart des convives des dîners de famille étaient réunis — une grande buée de brume, humectant le sol extrêmement refroidi, y étendit le plus meurtrier des verglas. Impossible dès lors de garder l'équilibre dans les rues. On estima à plus de trois cent mille le nombre des personnes qui, empêchées de rentrer chez elles, durent passer la nuit là où elles avaient dîné. Parmi celles qui se risquèrent, près de deux mille furent blessées plus ou moins grièvement. Il y en eut même plusieurs de tuées, entre autres de jeunes enfants que portaient les parents.



TABLE

ET

NOTES EXPLICATIVES DES GRAVURES

Frontispice : Présentation de la hure traditionnelle de Christmas au collège royal d'Oxford.

Page 5. Isis, Osiris, et Horus d'après un groupe en or du Musée égyptien du Louvre.

Page 7. Typhon, génie du mal, d'après une sculpture du grand temple d'Ombos.

Typhon, le dieu à tête de crocodile, est représenté assis sur un trône, tenant le sceptre et la croix ansée dans les mains. Sa coiffure symbolique est formée du *modius,* d'où sortent deux cornes de bouc supportant un globe, et deux longues et larges plumes ou palmes flanquées de deux urœus (serpent royal, emblème de la suprême puissance). (Creuzer.)

Page 9. La procession du jour de l'an, reproduction d'une des sculptures du temple de Denderah.

Première partie de la procession, qui occupe la paroi gauche de l'escalier sud du grand temple de Denderah, que suivait le cortège conduisant la déesse sur la terrasse où elle devait recevoir les regards du Soleil ; les personnages sont des prêtres portant des étendards sacrés qui doivent précéder la déesse. On lit dans le tableau une série d'invocations à Hathor sous ses différents noms. On la prie de favoriser le roi, d'écarter de lui tous les maux. Il est fait mention de la fête du nouvel an. Lorsque Hathor se réunit à son père sur le lieu de la panégyrie du commencement, « la déesse vient à sa belle panégyrie du nouvel an pour réunir sa grandeur au ciel avec son père. » A ce moment les dieux sont en fête, les déesses sont en joie, l'œil droit se joint à

l'œil gauche, (Hathor) repose sur son siège dans son sanctuaire, contemplant le disque du Soleil...

D'autres inscriptions sont relatives aux bâtons d'enseigne surmontés du chacal et de l'ibis qui sont chargés d'ouvrir le chemin à la déesse, et ont mission « de chasser le mal de devant elle, de purifier la route et de la garder de tout accident. »

(MARIETTE BEY ; *Description générale du grand temple de Dendérah.*

Page 13. Le roi offrant à la déesse Hathor les fruits de la terre, à l'occasion de la nouvelle année.

Page 14. Astarté la déesse de Syrie, d'après une cornaline antique. La déesse, ayant la tête tourrelée, et placée entre deux lions. A la hauteur de ses mains, dont l'une semble s'appuyer sur un globe, se voient deux croissants. Sur le dossier de ce qui paraît son trône sont perchées deux colombes. — Lajard : *Recherches sur le culte de Vénus.*

Page 15. Monument phénicien de Baal, dieu de la lumière et de la fécondité... d'après Gesenius : *Scripturæ linguœque phœniciæ monumenta.*

Page 16. Médailles phéniciennes et carthaginoises, d'après Creuzer : *Religions de l'antiquité* et *Gesenius.* — 1. La Junon de Carthage. — 2. Le dieu Melkarth. — 3. Le temple de la Junon de Carthage. — 4. L'aigle de Melkarth. — 5. L'apothéose de Melkarth.

Page 17. Le Nourouz chez les anciens Perses. Le nouvel an annoncé au roi de Perse de la part d'Orsmud.— Composition de C. Gilbert.

Page 22. Krodo et Hirminsul, dieux des anciens Germains, d'après l'ouvrage de Stengefold : *Annales circuli westphalici.* 1656.

Page 23. Cul de lampe, d'après un bas relief de Persepolis : le roi poignardant un monstre suscité par Ahriman, le génie du mal.

Page 25. Les rouleaux de la loi et autres objets servant au culte chez les Israélites, fac-simile d'une gravure de Picart : *histoire des cérémonies religieuses de tous les peuples ; A.* Petit coffre contenant des billets sur lesquels sont inscrits les noms de tous les membres de la Synagogue, et d'où l'on tire au sort les noms des sept personnes qui doivent porter ou lire la loi. *B.* SEPHER TORA, le rouleau de la loi ouvert. *C.* Le rouleau de la loi fermé et entouré d'un ruban. *D.* Le même avec ses ornements. *E. Rimomin,* ornement d'argent à sonnettes qui se met au haut du rouleau. *F.* Touche qui sert à guider celui qui lit la loi.

Page 29. Néhémie, Esdras et les lévites dirent au peuple : « Ne vous affligez pas. » Composition de C. Gilbert.

Page 33. La célébration du Rosch Haschana dans une synagogue hollandaise au XVIII^e^ siècle, fac-simile d'une gravure de Picart : *Hist. des cérémonies religieuses.*

Page 36. Le tabernacle, fac-simile d'une gravure sur bois de l'ouvrage de Phil. d'Aquin : *Discours du tabernacle et du camp des Israélites,* 1623.

Page 37. La lampe à sept becs des jours de fête chez les Juifs, d'après une gravure de Picart.

Page 39. Cul de lampe : Table de la loi.

Page 41. Table héliaque, marbre symbolique des divinités présidant aux saisons, fac-simile d'une gravure du *Monde primitif*, de Court de Gebelin.

« Cette planche, dit Court de Gebelin, est une copie de la célèbre table du Soleil trouvée à Rome et publiée pour la première fois avec un savant commentaire par Alléandre en 1617. C'est un bas-relief de trois pieds et demi de hauteur en tous sens.

« Ce monument précieux représente le Soleil avec tous les attributs qui le firent nommer Apollon, Hercule, Bacchus et Mercure.

« On reconnaît Apollon au carquois et à l'arc ; Hercule à la massue et à la peau de lion ; Bacchus à la guirlande de fruits et à la coupe que soutient la lyre ; Mercure à la lyre, au caducée, et aux monceaux de pierres.

« Le carquois, l'arc et les flèches sont les symboles essentiels d'Apollon...

Les monceaux de pierres étaient consacrés à Mercure comme protecteur des chemins. Mercure avait en effet cette dernière qualité, parce que les routes étaient désignées par des marques qui étaient autant de Mercures. On lui consacrait les monceaux de pierres, parce que c'était un mérite d'ôter toutes les pierres qui embarrassaient les routes et d'en faire des monceaux qui fussent autant de marques du chemin et autant de trophées à l'honneur du dieu.

« Ajoutons que l'ensemble des attributs paraît offrir tout à la fois les quatre arts qu'on attribuait à Apollon, les quatre éléments et les quatre saisons. Apollon était archer, devin, médecin et musicien. Le premier de ces arts est désigné par l'arc, le second par la coupe, suivant le proverbe « dans le vin, la vérité » le troisième par la massue qui fit donner à Apollon et à Mercure le nom d'*Alexi-Kakos* (qui chasse le mal) et le nom de *Pean* ou le *frappeur*, l'*assommeur*. La lyre offre enfin Apollon sous sa qualité de musicien.

« Les quatre éléments sont désignés par les flèches, par le caducée ailé, par la coupe et par la massue ; les flèches, étant la même chose que les rayons du soleil ; désignent le feu ; les ailes, l'air ; la coupe, l'élément humide ; et la massue avec les pierres, la terre.

« Enfin on y aperçoit les quatre saisons, puisqu'Apollon est le printemps ; Hercule, l'été ; Bacchus, l'automne, et Mercure, l'hiver ».

Page 44. Les trois saisons des Grecs. Thémis et ses trois filles, d'après un marbre de Paros publié par Gronovius dans ses *Antiquités grecques*. Etienne Pighius, savant hollandais, publia au XVI^e^ siècle un commentaire de ce monument. Quelques personnes voulaient voir dans les quatre figures de ce groupe Vénus et les Grâces. Pighius démontra qu'elles étaient Thémis et ses trois filles les saisons, appelées en grec *les Heures*. On trouve cette généalogie dans Hésiode, qui fait naître ces trois sœurs de Jupiter et de Thémis...

Thémis d'ailleurs, sous le nom de Carmenta, représentait aussi la Lune, qu'on peut regarder à bon droit comme la mère des saisons.

Page 45. Dionysios enfant, bercé dans le van sacré, par une nymphe et par un satyre, fac-simile d'une gravure des *Monuments inédits de l'antiquité*, de Winckelmann.

Page 49. Les génies du pressoir, d'après une peinture d'Herculanum gravée par Piroli, t. I^er^, pl. 35.

Page 53. Cratère bachique, conservé au Musée du Louvre.

Page 56. Jeune fille portant les figues sacrées aux processions de Dionysios, d'après une peinture d'Herculanum, gravée par Piroli, t. I[er], pl. 22.

Page 57. Une bacchante, d'après un vase antique, publié par Passeri : *Picturæ Etruscorum in vasculis* 1770, t. II, pl. 136. La bacchante tient de la main droite le tympanum, de la main gauche le sistre, instruments usités dans les fêtes de Bacchus.

Page 60. Bacchus et une bacchante d'après un vase antique publié par Passeri, t. II, pl. 151. Le dieu acceptant l'hommage d'une matrone, qui se voue à son culte, la prend par la main pour l'introduire dans son temple.

Page. 61. Bacchanale rustique, sacrifice du bouc d'après un vase antique, publié par Passeri, t. II, pl. 168.

Page 64. Danse bachique d'après une peinture d'Herculanum, gravée par Piroli, t. II, pl. 19. La première figure assise à gauche joue de la double flûte, la seconde danse en s'accompagnant des crotales ; un vieillard vient ensuite qui joue du tympanum, une femme tient une lyre, l'autre femme, assise à droite, est une prêtresse tenant de la main droite une patère, de la gauche une feuille servant d'aspersoir dans les cérémonies religieuses.

Page 65. Bacchanale rustique, d'après un vase antique publié par Passeri, t. II, pl. 168. La femme qui occupe le milieu du tableau tient une petite outre. Deux des hommes portent une perche des extrémités de laquelle pendent des plateaux. Il faut voir là, non une balance, mais une sorte d'instrument destiné à produire un grand bruit.

Page 66. Euripide poète tragique d'après les *Monuments inédits* de Winckelmann. Marbre de la villa Albani. De chaque côté du poète qui tient à la main le sceptre tragique sont inscrits les titres de ses ouvrages, dont plusieurs ne nous sont pas parvenus.

Page 67. Scène de comédie et masques de théâtre, d'après une peinture d'Herculanum gravée par Piroli, t. II, pl. p. 26.

Page 68. Eschyle (et non Sophocle comme on a imprimé au dessous de la gravure), d'après Winckelmann. On sait que la légende antique prétend que le poète fut tué par la chute d'une tortue qu'un aigle aurait laissé tomber sur son crâne dénudé, qu'il prit pour un rocher.

Page 69. Masque comique d'après Winckelmann.

Page 70. Médaille athénienne représentant l'Acropole et le théâtre où se donnaient les représentations populaires, d'après Creuzer.

Page 71. Cul de lampe : Minerve, déesse protectrice d'Athènes.

Page 75. La recherche d'Anna Perenna aux rives du fleuve Numice, composition de Kauffmann.

Page 80. Les consuls allant prendre possession de leur charge, le premier jour des calendes de janvier. — Composition de Kauffmann.

Page 84. Lampes d'étrennes, fac-simile d'une gravure publiée par Passeri. *Lucernæ fictiles,* 1739, t. I, pl. 6. La Victoire, couronnée de lauriers, tient d'une main une

palme et de l'autre un laurier votif sur lequel on lit : *Anno novo faustum felix tibi sit* (que le bonheur et la prospérité soient ton partage au nouvel an). A l'opposé, derrière la déesse, est un *quinaire* (monnaie) auquel pendent des fruits, et qui porte l'image de Janus à deux têtes. Tout auprès un vase qui doit contenir du miel, et, au devant de la Victoire, un cône de pin avec une feuille, puis une masse de figues attachées avec des liens par le milieu. Ce sont autant de présents d'étrennes, comme la lampe elle-même où ils ont été figurés (Creuzer).

Page 85. Médaillons d'étrennes en terre cuite, d'après le *Recueil d'antiquités égyptiennes étrusques, grecques et romaines* du comte de Caylus, 1787. Nous trouvons répété sur le premier médaillon le souhait de nouvelle année inscrit sur la lampe. Dans le second, le donateur émet le vœu que l'année nouvelle soit favorable *à son fils et à lui-même* : « Mihi et filio ».

Page 88. Médailles de Janus, d'après Creuzer. — A droite et à gauche, face et revers d'un *as* romain, sur lequel on voit la tête de *Janus-Bifrons* ou à deux faces barbues, avec une sorte de bonnet en pointe, et au-dessus un croissant, symbole du temps et de l'année ; au revers, la proue du vaisseau qui apporta Saturne en Italie, signe qui a fait donner à ces pièces le nom de *ratites*, de *rates*, vaisseau.—Au milieu, médaille du temps de Néron, représentant le temple de Janus fermé. La porte est décorée des guirlandes de laurier qu'on y suspendait, après les victoires définitives qui assuraient la paix. On lit autour de la médaille PACE P. R. TERRA MARIQUE. PARTA JANUM CLUSIT (*après avoir procuré la paix au peuple romain sur terre et sur mer, il a fermé le Janus*). Creuzer.

Page 97. Médailles commémoratives des jeux séculaires célébrés sous Domitien. D'après Rainssant : *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien.*

1. L'empereur, debout sur le péristyle du temple, harangue le peuple, en sa qualité de souverain pontife, et l'exhorte à se préparer à la fête par la pureté du corps et de l'esprit.

2. L'empereur, assis sur une estrade au devant du temple, délivre à un officier les parfums qui doivent être distribués au peuple — ce qu'indique l'inscription SUF. P. D. ce qu'il faut lire *suffimenta populo data*. Ces parfums, composés d'un peu de souffre et bitume, sont contenus dans les vases qui se voient près des pieds de l'empereur. Quinze officiers recevaient ces parfums et les distribuaient ensuite au peuple, y ajoutant un petit bâton de bois de sapin, qu'on appellait *tæda ;* on le brûlait par le bout et l'on jetait dessus des parfums dont on faisait passer la fumée autour de soi pour se purifier. On en donnait même aux enfants qui étaient en âge de raison ; et c'est pour cela qu'on voit sur la médaille un enfant tendant les mains.

3. Domitien est assis sur une tribune au devant du même temple. Deux Romains versent aux pieds de l'empereur un boisseau plein de nouveaux fruits de l'année, comme on l'apprend par l'inscription A POPULO FRUGES ACCEPTAT. Ces prémisses étaient du froment, de l'orge et des fèves.

4. Domitien renverse une patère sur le feu d'un autel, pendant que deux musiciens jouent de leurs instruments. Au bas de l'autel est un homme à demi nu tenant une corne d'abondance; c'est l'image du Tibre, le fleuve au bord duquel s'accomplissait le sacrifice du pourceau que nous voyons amener pour être immolé.

5. Des citoyens, tenant des palmes, passent processionnellement devant l'empereur, qui a auprès de lui le préfet du prétoire.

Page 101. Médailles commémoratives de jeux séculaires.

1. On sacrifie aux Parques une chèvre et une brebis noires.

2. Un prêtre salien sacrifiant aux dieux.

3. Médailles portant l'effigie de deux *ancilles* ou boucliers que Numa avait fait fabriquer au nombre de douze, semblable à celui qui, disait-on, était tombé du ciel, et à la conservation duquel était attaché le salut de Rome.

Page 102. Cul de lampe : La louve romaine.

Page 104. Le taureau à trois cornes, symbole gaulois du Soleil d'après le bronze original trouvé en Franche-Comté en 1756 et actuellement au musée de Besançon.

Page 109. Sacrifices humains chez les Gaulois, composition de Gustave Doré.

Page 112. Les druides cueillant le gui sacré.

Page 113. Les druidesses de l'île de Senn.

Page 117. Esus et Cernunos, divinités des Gaulois habitant au confluent de la Seine et de la Marne, monument retrouvé dans les substructions de Notre-Dame, en 1711, d'après les *Antiquités nationales* de Millin.

Page 118. Cul de lampe : Dolmen.

Page 121. La Nativité, fac-simile d'une page d'un livre d'heures, imprimé par Simon Vostre en 1501.

Page 125. L'adoration des rois mages, d'après une fresque du cimetière de Valette, publiée par M. l'abbé Martigny dans son *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*.

Page 129. Mithras, le Soleil, d'après un bas-relief du Louvre.

Mithras, fils d'Albordi (la montagne sacrée), est le rayon de feu jaillissant du rocher, puis pénétrant et embrasant le sein de la terre. Le taureau est la matière qui porte en soi le germe des choses ; Mithras, en lui ouvrant le sein, fraie une issue aux eaux fécondées. A l'équinoxe du printemps, Mithras, Soleil générateur, entre dans le signe du taureau, il le perce, et son sang coule sur la terre qu'il réchauffe et féconde. Au bas de la figure se voient le scorpion et le serpent, emblèmes d'Ahriman et de ses compagnons, enfants des ténèbres et génies du mal. Le chien (Sirius), représentant en ce cas le bon principe, regarde le taureau expirant. Il console l'animal infortuné en lui rappelant la résurrection (ou apparition de Taschter, étoile de Sirius) qui doit avoir lieu à la fin de la grande année du monde. De là, l'usage des Perses d'amener au lit des mourants un chien qui recevait de leur main quelque morceau : « le chien voit » disait-on, symbole consolateur de l'espérance et de l'immortalité. A droite et à gauche du dieu sont deux ministres vêtus comme lui et tenant chacun un flambeau, l'un dressé, l'autre renversé. D'un côté de la montagne, où la grotte est creusée, on voit monter le Soleil dans un char à quatre chevaux, précédé d'un enfant qui élève une torche ; du côté opposé descend la Lune, dans un char à deux chevaux précédé d'un autre enfant tenant une torche abaissée. L'inscription DEO SOLI INVICTO MITHRE indique le caractère votif du monument. (Creuzer.)

Page 131. Le bon pasteur, d'après une lampe sépulcrale antique, publié par Bartoli et Bellori. *Veterum Lucernæ sepulcrales collectæ ex cavernis et specibus subterraneis urbis Romæ* 1727. Le bon pasteur, vêtu d'une courte tunique et d'un manteau, porte sur ses épaules la brebis égarée. A ses pieds, sont sept brebis, qui par leur caractère d'innocence, symbolisent la pureté des Chrétiens formant le troupeau. (Sept, nombre mystique, emblème de la perfection). Le carré qui est à droite figure l'arche de Noë, qui, selon les pères, représente l'Église. Au-dessus de l'arche est la colombe. Au-dessous se voit Jonas qui, par les trois jours qu'il a passés dans le ventre du poisson, symbolise les trois jours écoulés entre la mort et la résurrection du Christ. De l'autre côté est le même Jonas endormi sous l'ombrage d'une plante que certains interprètes de l'écriture ont dit être un lierre, et d'autres une courge ; en haut brillent la lune, le soleil, et les sept étoiles dont il est parlé dans l'Apocalypse. Devant la lune est une autre colombe qui est là comme emblème de la douceur, de l'innocence, de la simplicité et de l'esprit de concorde des Chrétiens sur le tombeau desquels cette lampe devait être allumée. (Bellori.)

Page 132. Cul de lampe : *Agnus Dei.*

Page 137. Le mois de janvier et les étrennes, fac-simile d'une page d'un livre d'heures, publié par Ant. Vérard, en 1498.

Page 145. Roi franc allant ouvrir le Champ de Mars.

Pages 154, 155, 156, 159. Les sibylles, fac-simile de gravures d'un livre d'heures de la Vierge, publié par Simon Vostre, en 1507.

Page 157. La fête des fous, messe de l'âne, composition d'Edmond Morin.

Page 165. Représentation donnée au sortir de la messe de l'âne sur un théâtre dressé près de l'église, composition de Gustave Doré.

Page 168. Tableau des influences planétaires sur les diverses parties du corps humain, avec la folie symbolisant la vie humaine , fac-simile d'une partie du frontispice d'un livre d'heures de la Vierge, publié par Simon Vostre, en 1507.

— Le Fol met les grandeurs humaines dans la balance, en contre-poids des biens célestes. Fac-simile d'une gravure de la *Nef des fols du monde*, 1497.

Page 169. La vanité de toutes les conditions humaines, fac-simile d'une gravure de la *Nef des fols du monde*, 1497.

Page 174. Scènes diverses de folie humaine, sculptures de Saint-Spiré à Corbeil, et des stalles de l'ancienne église des Mathurins, d'après les *Antiquités nationales* de Millin.

Page 172. Cul de lampe : l'âne couvert de la chape.

Page 173. Les cadeaux de Christmas.

Page 177. Les folies de Christmas dans un vieux château d'Angleterre.

Page 187. Les chanteurs nocturnes de Christmas à Londres.

Page 193. La cueillette du gui pour l'Angleterre dans un verger de Normandie.

Page 196. Le père Christmas.

Page 197. L'arrivée du Plum-pudding.

Page 201. Une scène de pantomime de Christmas.

Page 204. Cul de lampe : Colombine et Polichinelle.

Page 209. Festin de Jul chez les anciens Suédois, d'après le tableau du peintre suédois J. A. Malmstrom.

Page 213. Les enfants dansent autour de l'arbre de Noël, d'après le tableau du peintre suédois J. A. Malmstrom.

Page 217. La fête de l'étoile, arrivée des Apôtres et des Mages.

Page 221. Les enfants, portant l'étoile, vont chanter de maison en maison.

Page 224. La gerbe des oiseaux.

Page 225. Le nain Nissen mangeant la bouillie de Noël, dessin à la plume de L. Muller, d'après une lithographie de M. Lerche (Norsk-Kunstner-Album).

Page 229. Cul de lampe : *L'Asgaardsreiden* ou troupe de cavaliers aériens.

Page 231. Les cadeaux de saint Nicolas, d'après une estampe d'Hubrac (1660).

Page 233. Saint Nicolas et son more.

Page 236. Le roi boit ! tableau de Jordaens (musée du Louvre).

Page 238. Les plaisirs de janvier, fac-simile d'une gravure de Crispian de Pas, d'après Martin de Vos.

Page 239. Saint Nicolas descendant par la cheminée (gravure hollandaise).

Page 241. En tête d'un compliment de nouvelle année , fac-simile d'une ancienne gravure (1746), collection de M. R. W. P. de Vriès, d'Amsterdam.

Page 242. Cul de lampe : saint Nicolas ressuscitant les écoliers.

Page 245. La vente des arbres de Noël dans les rues de Berlin.

Page 250. Cul de lampe : l'arbre de Noël.

Page 256. Le joueur de *Zambomba*, d'après le tableau de Frantz Hals, intitulée *Béatitudes*.

Page 257. La veille des rois à Madrid.

Page 263. Cul de lampe : Le jeu des estreccos.

Page 273. Prédication d'enfant dans l'église de l'Ara-Cœli, pendant la semaine de Noël.

Page 276. Scène de carnaval à Rome à l'ouverture de la saison.

Page 277. La foire de la Befana, au carrefour des *Capretari*.

Page 282. Cul de lampe : Pifferari jouant devant une madone.

Page 288. Cortège du prince de Montenegro revenant de cueillir le *badniak*.

Page 289. Jeunes Albanais carillonnant la venue de Noël.

Page 293. La veille de Noël chez les paysans russes.

Page 295. Evêque bénissant les eaux, fac-simile d'une gravure de Picart. (*Histoire des cérémonies religieuses.*)

Page 297. Le czar allant assister à la bénédiction de la Néva.

Page 305. Les chanteurs de *Carols*, pendant la période de Noël, au Canada.

Page 312. La Noël des nègres aux îles Saint-Thomas.

Page 316. Cul de lampe : Un jeune sauvage mettant le feu à l'arbre garni d'herbes sèches.

Page 321. Le baiser pascal chez les chrétiens grecs.

Page 325. La bénédiction des mets à la porte de l'église.

Page 329. Cul de lampe : Le jeu des œufs de Pâques.

Page 337. Une rue de Constantinople pendant les fêtes du Baïram, fac-simile d'une gravure de Picart. (*Histoire des cérémonies religieuses.*)

Page 341. Les divertissements du Baïram à Jaffa.

Page 345. Départ des familles pour la vallée des tombeaux, le jour du Kourban-Baïram.

Page 348. Le sultan se rendant à Sainte-Sophie le jour du grand Baïram.

Page 351. La mosquée d'Ahmed à Constantinople.

Page 353. Estrade dressée à l'intérieur du palais impérial pour la réception du Baïram.

Page 357. Lecture d'un drame religieux à Tauris, composition de Jules Laurens.

Page 361. Les Zambourechs, artilleurs montés sur des chameaux, chargés d'annoncer le Nourouz, dessin d'après nature de Jules Laurens.

Page 366. Cul de lampe : Astrologue persan.

Page 369. L'Inca consacre au dieu Soleil le vase d'or plein de chicha, fac-simile d'une gravure de Picart. (*Histoire des cérémonies religieuses.*)

Page 373. Les curacas concentrant les rayons du soleil pour allumer le feu sacré, fac-simile d'une gravure de Picart.

Page 377. Sacrifice d'une bête noire au Soleil, en présence de l'Inca, fac-simile d'une gravure de Picart.

Page 382. Calendrier mexicain : image symbolique du siècle, d'après Clavigero : *Storia antica del Messico.*

Dans le cercle du siècle mexicain se voient quatre figures treize fois répétées, pour signifier, comme nous l'avons dit, les quatre périodes de treize années dont ce siècle était composé. Ces quatre figures sont : 1° une tête de lapin ; 2° une canne (plante) ; 3° un couteau ou une pointe de lance ; 4° un bloc de maçonnerie représentant une maison. Les années se comptaient sur ce calendrier en descendant par la gauche. Des points adjoints à chaque figure en indiquent l'ordre jusqu'à la fin de la période tridécennaire. Les Mexicains, faisant cette supputation, disaient : lapin 1, canne 2, couteau 3, maison 4, et comme à la seconde période les points recommençaient à la canne, puis au couteau et à la maison, chaque figure se trouvait avoir reçu tous les points du nombre treize. De cette façon, les années restaient distinctes pendant les cinquante-deux qui composaient le siècle.

Page 383. Calendrier mexicain, image symbolique de l'année composée de dix-huit mois.

A chaque mois correspond une figure dont la signification est le plus souvent douteuse pour nous et qui représente véritablement ou par emblème un objet dont le mois portait ordinairement le nom.

Page 384. Calendrier mexicain, image symbolique du mois, composé de vingt jours. Pour les 68 figures relatives à chaque jour même observation que pour celle des mois.

Page 389. Réjouissance des Mexicains au renouvellement du siècle, fac-simile d'une gravure de Picart. (*Histoire des cérémonies religieuses.*)

Page 393. Le jeu des oiseaux, d'après une gravure donnée par Clavigero : *Storia antica del Messico.*

Page 395. Le triomphe du grand Soleil chez les Natchez.

Page 396. Cul de lampe : Fête des parfums chez les Floridiens.

Page 401. Indiennes faisant Pongol, fac-simile d'une gravure du *Voyage aux Indes*, de Sonnerat.

Page 403. Le pongol des vaches, composition de C. Gilbert.

Page 405. La chasse des dieux, fac-simile d'une gravure du voyage de Sonnerat.

Page 408. Cul de lampe : Idole indoue.

Page 410. Idole chinoise, le dieu du foyer.

Page 413. Un peintre d'inscriptions propitiatoires.

Page 418. Cartes de visite chinoises.

Page 421. Le labourage impérial, composition de C. Gilbert.

Page 426. Cul de lampe : Le dieu de la longévité.

Page 429. Japon : Visite et présentation des cadeaux, fac-simile d'une gravure japonaise, collection de M. Ph. Burty.

Page 435. Le gourami.

Page 437. Conjuration des mauvais esprits par les fèves, d'après des garnitures de sabre ciselées : collection de M. Ph. Burty.

Page 441. Les jeux des jeunes filles, fac-simile d'une gravure japonaise : même collection.

Pege 445. Divertissements publics : Partie d'échecs jouée par personnages au lieu de pièces.

Page 451. Cul de lampe : Jeune Japonais lançant son cerf-volant.

Page 453. Vieil almanach de bois, trouvé en Bretagne, dans un pignon du château de Couedic, en 1732, fac-simile d'une planche publiée dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (t. IX, in-4°).

Cet almanach a deux faces, qui ont chacune deux divisions, et répondent ainsi aux douze mois de l'année. Les six premières remplissent la partie au-dessus de laquelle on voit deux têtes : l'une d'homme, l'autre de femme. Les six dernières sont au revers. Chaque ligne ou division a autant de points que le mois qu'elle renferme a de jours, et ces points sont souvent accompagnés de marques particulières, qui indiquent les fêtes principales de l'année, ou celles que l'auteur de l'almanach avait en plus grande vénération.

Toutes les figures de ce calendrier sont de l'imagination de l'auteur : il les a faites le plus simples qu'il a pu.

Ces figures ont cependant d'ordinaire quelque fondement ou réel ou allégorique.

Ainsi une croix représente les jours où tombe une fête ayant trait aux mystères de Jésus-Christ. On la trouve au 1er janvier, jour de la Circoncision, et au 6 du même mois pour l'Épiphanie, au 3 mai pour l'Invention de la sainte Croix, au 6 août pour la Transfiguration, au 14 septembre pour l'Exaltation de la Croix, au 25 décembre pour la Noël. L'auteur l'a encore employée pour la Toussaint et pour la fête de plusieurs apôtres : 25 janvier, conversion de saint Paul, 24 février, saint Mathias, etc. Il s'en est servi aussi pour les fêtes des rois de France : 14 juillet, saint Henri, 25 août, saint Louis. Toutes les fêtes de la Vierge sont désignées par une fleur de lys : 2 février, Chandeleur ou Purification; 25 mars, Annonciation; 5 et 15 août, Dédicace et Assomption; 8 septembre, Nativité, etc.

Toutes les fêtes de saint Jean ont pour caractère le calice qui est ordinairement donné pour attribut à ce saint : 27 janvier, saint Jean Chrysostôme; 27 mars, saint Jean ermite; 6 mai, saint Jean Porte latine; 24 juin, saint Jean-Baptiste. Une clef sert pour les fêtes de saint Pierre : 29 juin, 1er août. Pour saint Eloi, 25 juin et 1er décembre : un marteau d'orfèvre. Saint Laurent, 10 août : un gril. Les saintes, vierges et martyres ont une espèce de hache, avec une couronne formée de trois traits ou pointes : 21 janvier, sainte Agnès; 5 février, sainte Agathe, etc. Les saints, papes ou évêques bretons sont ordinairement désignés par une crosse : 12 mars, saint Paul, évêque de Léon; 16 avril, saint Paterne, évêque de Vannes, etc.

Il y a encore beaucoup de figures particulières. Par exemple, pour saint Michel, 29 septembre et 16 octobre : une espèce de balance, allusion aux fonctions que ce saint aurait de peser les âmes ; le 23 avril, fête de saint Georges, fameux par la défaite du dragon, un fer de lance ; saint Pol, 28 août, qui fit une action semblable, même signe, etc.

On trouve, en outre, des marques qui, parfois, ne tiennent pas aux jours et qui seraient des signes ayant trait aux saisons ou aux travaux agricoles. Par exemple, le 25 avril, figure très compliquée où l'on croit reconnaître une houe, un soc de charrue, une branche bourgeonnante ; le 3 juin, une faux coupe des foins ; au 13 juillet, une espèce de fléau à battre le blé, etc.

On a cru reconnaître que ce travail rustique devait dater du xve siècle, on a pensé voir dans la colonne de février à la place laissée vide du 11 au 22 des chiffres indiquant l'année 1468, mais ce n'est qu'une supposition... (Extrait du rapport présenté à l'Académie par Lancelot.)

Page 457. Les danseurs de Noël, d'après *Liber chronicarum mundi* : Des jeunes gens ayant profané la sainte nuit de Noël en se livrant au plaisir de la danse, sont condamnés à danser éternellement. (Légende allemande.)

Pages 460 et 461. Cartes de visite du xviiie siècle, règne de Louis XV : La carte ou un âne porte le nom de Casanova, est celle du frère de l'aventurier de ce nom, peintre de talent, auteur de tableaux de batailles et d'animaux.

Page 463. Cartes de visite de 1795 au nom de A. (Adam) Bartsch, graveur allemand, conservateur du cabinet impérial des estampes de Vienne, connu surtout par un grand ouvrage intitulé le *Peintre graveur*, 17 vol. in 8° publié de 1803 à 1818.

Page 465. Carte de visite de 1814.

Page 467. Fac-simile de deux gravures d'un annuaire ou almanach pour 1780, dessinées et

gravées par Queverdo, qui a voulu représenter la vente de divers aliments propres à chaque mois. En décembre *du bon boudin gras !* en janvier : *le bon Portugal, oranges fines !* »

Page 469. Jetons royaux : fac-simile d'une gravure du Mercure de France, représentant les jetons rappelant les principaux événements de 1686 présentés au roi Louis XIV au premier janvier 1687.

Page 481. Alsace : La nuit de Noël.

Page 485. Bénédiction de la bûche et balayage de la maison avant le départ pour la messe de minuit en Touraine.

Page 489. Figuration de la crêche dans une ferme bretonne.

Page 501. La nuit de Noël en Bretagne.

Page 505. Image de la fête des rois à Arras. La coutume existe à Arras, de distribuer aux convives réunis pour fêter l'Épiphanie — continuation de la fête du jour de l'an — des images qui ont gardé toute la simplicité archaïque du bon vieux temps, et qui, tirées au sort, attribuent à chacun un rôle dans la cour que la table est censée représenter. Voici d'abord le roi sur son cheval, puis le confesseur du roi, puis le suisse, le portier, l'écuyer tranchant, le médecin, etc. Un quatrain naïf qu'accompagne chaque dessin, fait parler le personnage selon les sentiments qu'il doit professer. Le roi promet de rendre son peuple heureux ; le confesseur se déclare tolérant, le suisse ne veut pas qu'on boive dans son pot; le portier n'ouvrira que si on apporte pitance et boisson, l'écuyer trachant se lèchera les doigts après avoir travaillé. Le médecin ordonne le vin pour remède infaillible en ce jour là, etc.

Page 507. Les magasins du *Fidèle Berger* en 1816.

Page 509. Les joujoux. Caricature de Carle Vernet. Pitre Chevalier a raconté ainsi dans le *Musée des familles* où il fut reproduit pour la première fois l'origine de ce dessin.

Une fois, à l'époque du jour de l'an, Carle Vernet passait dans la rue Chapon qui était alors le quartier général des magasins de jouets d'enfants. Sa voiture fut brisée par le lourd carrosse d'un chaland qui faisait ses emplettes dans une boutique. Un modeste peintre en bâtiment était alors sur son échelle occupé a enjoliver l'enseigne d'un marchand de joujoux. Il reconnaît l'illustre artiste, accourt à son aide et répare de son mieux les dégats de l'équipage. Vernet reconnaissant lui offre une pièce d'or : « Oh ! monsieur Carle, s'écrie le brave homme, ce n'est pas bien, vous voulez humilier un confrère.

— Pardon mon ami, répond Vernet, touché de cette fierté, mais vous m'avez rendu un grand service ; dites- moi comment je puis m'acquitter envers vous.

— Rien de plus facile, répond le badigeonneur. Vous avez une heure à perdre ici, tandis qu'on raccommode votre voiture : donnez-moi cette heure, prenez mes pinceaux, et esquissez les attributs que je dois peindre sur cette enseigne. »

Le grand artiste sourit et jeta un coup d'œil au tableau de la boutique.

Il hésitait peut-être à s'exécuter, lorsqu'il se vit entouré et harcelé par trois personnes.

C'étaient le monsieur au carrosse, sa femme et son domestique, qui s'avisaient de l'accabler de reproches, parce qu'en lui brisant sa voiture, ils avaient cassé une de leurs lanternes...

Vernet indigné, observe les trois personnages, y reconnaît trois bonnes caricatures et leur déclare qu'il va les indemniser à l'instant.

Il saisit alors la palette et les pinceaux de l'ouvrier, monte lestement à son échelle, et croque les trois figures de ses adversaires, sous la forme des trois chiens que vous voyez ci-dessous.

Ce fut un immense éclat de rire dans toute la rue. Chacun avait reconnu les originaux, leur allure, leurs costumes, et jusqu'aux jouets qui chargeaient le domestique abasourdi.

Encouragé par le succès, Carle poursuivit et acheva son œuvre au milieu des acclamations, et descendit de l'échelle en disant au monsieur :

— Etes-vous content, beau sire ?

Le monsieur rentra furieux dans le magasin, et voulut s'expliquer avec l'artiste.

Il crut sans doute l'intimider, en lui demandant raison de l'insulte. Mais il ignorait que l'épée allait, comme le pinceau, à la main des Vernet.

Pour toute réponse, Carle toisa le bourgeois et dit au marchand de joujoux :

— Quel est le prix de cette grande vitre qui éclaire votre magasin?

— Qu'en voulez-vous faire ?.demanda l'homme.

— Jeter monsieur au travers, répliqua Vernet, mais auparavant savoir s'il vaut la casse...

Le chaland s'en tint là, et disparut avec sa femme et son domestique.

L'ouvrier garda, comme des reliques, la palette et la brosse dont s'était servi son *illustre confrère*.

On admira longtemps, rue Chapon, l'enseigne de Carle Vernet...

Page 513. La foire aux joujoux sur les boulevards de Paris en 1869.

Page 517. Une ennemie du jour de l'an, d'après le dessin original de Grévin.

Page 520. Cul de lampe, joujoux.

TABLE GÉNÉRALE

AVANT-PROPOS 1

CHEZ LES PEUPLES DE L'EXTRÊME ANTIQUITÉ. 3

Universalité du culte du Soleil. 4
Le jour de l'an en Egypte. Isis, Osiris, Typhon. 5
Divinités symboliques des phénomènes de l'année. Fêtes de la nouvelle année à Dendérah 5
Fêtes de la nouvelle année chez les Tyriens et dans leurs colonies : — Baal. Astarté. Melkart 14
Le *Nourouz* chez les anciens Persans 19
Le nouvel an chez les Hyperboréens. 21
— chez les Germains. 22

CHEZ LES ISRAÉLITES. 24
Fêtes des trompettes. 27
Esdras et Néhémie instituent une fête de commencement d'année. . . . 32
Le Rosch-Haschana. 35

CHEZ LES ANCIENS GRECS. 40
Années diverses des peuples grecs. 41
Minerve et les Panathénées. 43
La légende de Dionysios (Bacchus, dieu Soleil). 45
Les anthestéries; fêtes des fleurs 49
Les pithégies. 51

Les Choës 53
Les Chytres. 61
La danse du bouc. — Origine du théâtre grec. 65
Le renouveau dans l'île de Rhodes. 69

Chez les anciens Romains. 73
Calendrier de Romulus et de Numa. 73
Anna Perenna. 74
Janus et les Calendes. 79
Strenna et les Étrennes 83
Saturne et les Saturnales. 89
Les jeux séculaires. 96

Chez les Gaulois. 103
Haguilleneux. — Guillané. — Au gui l'an neuf! 105
Les druides et la fête du gui. 107
Mascarade du solstice d'hiver. 116
La fête du printemps chez les premiers Parisiens. 117

Chez les premiers chrétiens. 119
Incertitudes sur le jour de la Nativité. 120
Encore les Calendes 123
Absence de fête. 125
Mithras et son culte. 127
La Noël et la Circoncision. 130

En France au moyen-age. 133
Le Champ de Mars. 134
La Noël, commencement de l'année 143
Les cours pleinières. 143
Persistance de l'usage des étrennes. 148
Le drame de la prophétie. 159
La messe de l'âne. 160
Les mystères. 162
La fête des fous. 163
Glorification de la folie. 169

NOEL. 173
Noël jour de l'an chrétien par exellence. 174

En Angleterre. 175
Folies du vieux Noël Anglais. 176
Abolition des fêtes de Noël 183
Regrets de Walter Scott 184
Christmas. 186
Jeux de Christmas 195
Boxing-Day.. 199
Chistmas-Pantomimes 201

EN PAYS SCANDINAVES 205
Suède : L'ancienne fête de Jul. 206
La Noël actuelle. 208
La fête de l'Étoile. 212
Les drames de Noël. 215
La Noël des animaux. 216
Norwège : La Noël norwégienne 223
Susperstitions : *l'Asgaardsreiden*. le *nain Nissen*, les sorcières etc. . . . 262
Le bélier de Noël. 229

EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE. 231
Belgique : pas de jour de l'an. 232
Saint Nicolas et son more. 231
Saint Thomas et ses priviléges. 237
L'oncle de la Mi-Carême. 137
Hollande : Sinter-Klaus. 239
Les cadeaux de Sinter-Klaus. 240
Odin. 242

EN PAYS ALLEMANDS. 243
La Noël chez les Franconiens. 243
La Noël actuelle. 244
Encore saint Nicolas. 249

EN ESPAGNE. 250
La Navidad et la Noche Buena. 251
La Messe du Coq. 253
Le dindon et la Navidad 254
Les Belènes. 255
Le jeu des estrechos. 260
L'attente des rois par les Galiciens. 262

EN ITALIE. 264
La Noël à Rome, d'après Lady Morgan. 264
Le saint berceau à Sainte-Marie majeure. 270
Prédications d'enfants à l'Ara-Cœli. 271
Foire de la Befana. 272
Noël à Florence. 279
La Befana florentine. 280
Les Bacchetoni. 281

ICI ET LA. 283
La Noël serbe et le badniack. 284
La fête du badniack au Montenegro. 285
Carillon de Noël en Bulgarie. 289
La Saint-Basile. 290
La Noël des paysans russes. 292
La bénédiction des eaux. 293

La Noël chez les Slovaques. 296
Le Christmas américain et le jour de l'an civil 302
Noël à Lima. 303
La Noël des nègres aux îles Saint-Thomas 310
Scène de Noël au Brésil 310
Un souvenir de Noël chez les sauvages du Paraguay. 311
La fête du Soleil en Laponie. 314

La paque de l'église grecque 317
Le rôle symbolique de l'œuf. 317
La messe de Pâques. 322
La bénédiction des mets et le baiser pascal. 324
Une anecdote du czar Nicolas. 327
La *lambri* à Athènes. 328
Les confraternités dans les provinces turques 329

En pays musulmans 330
Le calendrier selon Mahomet. 330
Le Moharrem et l'Aschoura en Egypte. 331
Superstitions égyptiennes. 333
Les deux Baïram 339
Réjouissances du grand Baïram 343
Le Baïram au sérail. 344
Sunnites et Schiites; le Moharrem en Perse 349
La commémoration de la mort d'Houssein. 351
Les drames religieux. 352
Le Nourouz sultanieh. 362

Chez les anciens Américains 367
La fête du solstice de juin au Pérou 368
La fête de la purification. 379
Le calendrier mexicain. 381
Le jour de l'an ordinaire au Mexique. 384
Le renouvellement du siècle. 384
Cérémonies et sacrifices. 385
Le jeu des oiseaux. 389
La fête des parfums chez les Floridiens. 391
La fête de l'achèvement des moissons chez les Virginiens. 392
La fête du grand Soleil chez les Natchez. 392

Chez les Indous. 397
Double fête initiale de l'année 397
Le Pongol. 398
Le Pongol de la joie, — du Soleil, — des vaches 399
Pongol des Indous chrétiens. 407

En Chine. 409

Le calendrier chinois. 410
Le jour de l'an et ses coutumes : repas, visites, incantations, cadeaux, présages. 411
La fête des lanternes. 421
L'arrivée du printemps. 424
L'ouverture des terres ou fête du labourage impérial. 425
Au Japon. 428
Abandon du vieux calendrier. 429
La purification générale pour le renouvellement de l'année. 431
Décoration des maisons. 432
Menus traditionnels. 434
Cérémonies propitiatoires, expulsion des mauvais esprits. 437
Visites et présents. 439
Jeux intimes et divertissements publics. 440
La légende du Tosso. 447
La *matsouri* des poupées. 450
La *matsouri* des bannières. 450
Le paradis des enfants. 451

EN FRANCE AUX TEMPS MODERNES. 452
Vitalité de la fête des fous. 452
Le jour de l'an civil. 455
Les vœux de la nouvelle année à Rome et de nos jours. 455
Le cardinal Dubois et son intendant. 459
La carte de visite et ses critiques. 460
Les étrennes des divers temps. 463
Les jetons municipaux. 466
Cadaux célèbres : *Soucoupes de Montespan*, *Œuvres d'un enfant*, *La chambre du Sublime*, etc. 468
Les jetons offerts au roi. 469
Une pièce en A. 470
Les étrennes en vers. 471
Le *rien* de J. Passerat. 471
La guirlande de Julie. 473
Le cadeau de Rollin. 474
Le début d'un poète illustre. 475
Les vieux usages de Noël dans les diverses provinces : *La bûche*, *les festins* etc. 475
A Marseille. 476
En Berry. 483
En Normandie. 484
En Limousin ; — A Orléans, à Chartres, etc., *cocquelins*, *coquelins*, *bourets*, *pains de Noël*, etc. 487
Les Noëls, chants populaires. 488
Les Noëls de Chapelon, poète forézien. 491
Superstitions de la nuit de Noël, en Berry, en Bretagne etc.. Efforts des esprits malins, conjurations et augures. 499

Les animaux parlants. 503
Les étrennes d'actualité. 503
Abolition et rétablissement du jour de l'an. 505
L'étrenne de ceux qui n'en ont pas. 510
Le jour de l'an à l'ambulance. 512
Le Noël à Belfort. 516
Une ennemie du jour de l'an. 516
Le jour de l'an à Paris. 518
La foire aux joujoux. 519
Festins et réunions de famille. 520
Table et notes explicatives des gravures. 521

Calendrier américain : Image symbolique du mois.

MAY 10 1935

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 10100 415 6